

L'HOMOSEXUALITÉ
ET LES
TYPES HOMOSEXUELS

PAR

Le Docteur **LAUPTS** (G. Saint-Paul)

NOUVELLE ÉDITION
DE
PERVERSION ET PERVERSITÉ SEXUELLES

Préface d'**ÉMILE ZOLA**

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 23

1910

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Je ne me doutais pas, en 1893, que le hasard qui m'amena à traiter avec Zola des questions sexuelles, orienterait pendant des années une part de mon activité vers l'observation méthodique des phénomènes de la sexualité. Ce sont les résultats de cette observation que j'ai réunis et résumés dans la nouvelle édition que je sou mets aujourd'hui au public.

Certes, je ne me dissimule ni l'inexpérience ni la gaucherie d'un nombre considérable des pages qui suivent et je dois prévenir le lecteur que, par suite de difficultés d'ordre typographique, j'ai dû renoncer à faire d'une série d'efforts tentés à des âges différents, un ouvrage parfaitement cohérent, à uniformiser les éléments en vue de l'unité de doctrine. C'est ainsi que l'on constatera l'abandon de la conception à laquelle je m'étais attaché d'une distinction précise entre la perversion et la perversité. On me permettra de rappeler qu'au moment où j'abordai le sujet, on ne pouvait guère citer en France que Lacasagne et Chevalier qui l'eussent traité raisonnablement ; et alors que j'avais à peine dépassé la vingtième année je devais inévitablement subir l'influence du plus remarquable des observateurs de l'inversion : Krafft-Ebing. Puis je considérais seulement mes recherches sur l'inversion

comme une diversion aux études que j'avais entreprises et n'ai jamais cessé de poursuivre sur le langage intérieur et sur les maladies du langage.

Cependant, l'ouvrage eut un plein succès et j'ai le plaisir de constater qu'il est devenu classique. Il le mérite, parce qu'à l'exposé de certaines conceptions originales il a joint le privilège de faire sortir de l'ombre des documents qui, émanant parfois d'inconnus il est vrai, sont toutefois d'une irréfragable, d'une impérissable vérité. On appréciera la part d'efforts personnels nouveaux que cette nouvelle édition apporte à la découverte de l'homosexualité. Mais il ne faut pas croire qu'il soit possible d'ajouter sensiblement à l'exposé psychologique des premiers chapitres de ce livre. La psychologie de l'inversion ne réserve pas beaucoup plus que ce qu'elle a donné et l'on ne précisera pas mieux qu'il n'a été fait les types homosexuels.

Seulement l'intérêt de la question de l'homosexualité cesse d'être proprement psychologique pour devenir social et l'on trouve l'un des raisons de ce fait dans l'accroissement du nombre des sujets que j'avais présentés en 1895 sous le nom d'indifférents et d'occasionnels et que l'on appelle aujourd'hui des bisexuels ou des intermédiaires. D'autre part, ainsi qu'on l'apprendra par la lecture du dernier chapitre de ce livre, les homosexuels ont une tendance à se grouper et à exercer une influence sociale; le phénomène bénéficie de la curiosité scientifique qui s'attache tout naturellement aux causes et aux conditions de sa production. Personnellement je crois que les variations sexuelles et parasexuelles se modèlent sur les circonstances économiques. L'instinct sexuel demeure subordonné à l'instinct de nutrition.

La littérature consacrée à l'homosexualité a, dans ces dernières années, fourni une production exubérante et quelque peu désordonnée. Je recommande à des titres divers :

HAVELOCK ELLIS dont le chef-d'œuvre *Studies in the psychology of sex* (Davis. Philadelphia) est traduit par le *Mercure de France*.

Le Professeur NÄCKE de Hubertusburg (Saxe), écrivain fécond et sagace, un des plus vigoureux esprits de l'Europe contemporaine.

Le D^r HIRSCHFELD, écrivain qui a fait éclore quantité d'ouvrages et de revues consacrés à l'homosexualité, édités pour la plupart chez Max Spohr à Leipzig.

Le D^r ANTON NYSTRÖM (de Stockholm) qui a traité de la *Vie Sexuelle* en général (traduction française, Paris, Vigot).

Le D^r Eric Simac, un jeune et vigoureux auteur de talent (*Archives de Lacassagne* et *Ann. médico chirurgicales du Centre. Tours*).

Enfin je signale que les *Archives de Lacassagne*, Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, sont la seule revue française qui traite fréquemment de l'inversion.

Je ne puis citer toutes les œuvres nouvelles; elles sont trop nombreuses. Le lecteur doit être prévenu que certaines trahissent la constitution homosexuelle de leurs auteurs. Pour intéressants ou importants qu'ils soient, ces travaux ont trop fréquemment pour caractéristique de gonfler, d'exagérer l'importance de l'homosexualité. Par là l'écrivain homosexuel contribue mieux qu'il ne le croit et autrement qu'il ne le voudrait à livrer ce que nous pouvons encore ignorer de la psychologie de l'inverti.

Paris, 1910.

D^r LAUPTS
(G. Saint-Paul).

Au Docteur LAUPTS, à Lyon.

MON CHER DOCTEUR,

Je ne trouve aucun mal, au contraire, à ce que vous publiiez « le Roman d'un inverti », et je suis très heureux que vous puissiez faire, à titre de savant, ce qu'un simple écrivain comme moi n'a point osé.

Lorsque j'ai reçu, il y a des années déjà, ce document si curieux, j'ai été frappé du grand intérêt physiologique et social qu'il offrait. Il me toucha par sa sincérité absolue, car on y sent la flamme, je dirai presque l'éloquence de la vérité. Songez que le jeune homme qui se confesse, écrit ici une langue qui n'est pas la sienne ; et dites-moi s'il n'arrive point, en certains passages, au style ému des sentiments profondément éprouvés et traduits ? C'est là une confession totale, naïve, spontanée, que bien peu d'hommes ont osé faire, qualités qui la rendent fort précieuse à plusieurs points de vue. Aussi était-ce dans la pensée que la publication pouvait en être utile que j'avais eu d'abord le désir d'utiliser le manuscrit, de le donner au public sous une forme que j'ai cherchée en vain, ce qui, finalement, m'en a fait abandonner le projet.

J'étais alors aux heures les plus rudes de ma bataille littéraire, la critique me traitait journellement en criminel, capable de tous les vices et de toutes les débauches; et me voyez-vous me faire, à cette époque, l'éditeur responsable de ce « Roman d'un inverti » ? D'abord, on m'aurait accusé d'avoir inventé l'histoire de toutes pièces, par corruption personnelle. Ensuite, j'aurais été dûment condamné pour n'avoir vu, dans l'affaire, qu'une spéculation basse sur les plus répugnants instincts. Et quelle clameur, si je m'étais permis de dire qu'aucun sujet n'est plus sérieux ni plus triste, qu'il y a là une plaie beaucoup plus fréquente et profonde qu'on n'affecte de le croire, et que le mieux, pour guérir les plaies, est encore de les étudier, de les montrer et de les soigner !

Mais le hasard a voulu, mon cher docteur, que, causant un soir ensemble, nous en vînmes à parler de ce mal humain et social des perversions sexuelles. Et je vous confiai le document qui dormait dans un de mes tiroirs, et voilà comme quoi il put enfin voir le jour, aux mains d'un médecin, d'un savant, qu'on n'accusera pas de chercher le scandale. J'espère bien que vous allez apporter ainsi une contribution décisive à la question des invertis-nés, mal connue et particulièrement grave.

Dans une autre lettre confidentielle, reçue vers le même temps, et que je n'ai malheureusement pas retrouvée, un malheureux m'avait envoyé le cri le plus poignant de douleur humaine que j'aie jamais entendu. Il se défendait de céder à des amours abominables, et il demandait pourquoi le mépris de tous, pourquoi les tribunaux, prêts à le frapper, s'il avait apporté dans sa chair le dégoût de la femme, la passion de

l'homme. Jamais possédé du démon, jamais pauvre corps humain livré aux fatalités ignorées du désir, n'a hurlé si affreusement sa misère. Cette lettre, je m'en souviens, m'avait infiniment troublé, et dans le « Roman d'un inverti » le cas n'est-il pas le même, avec une inconscience plus heureuse ? N'y assiste-t-on pas à un véritable cas physiologique, à une hésitation, à une demi erreur de la nature ? Rien n'est plus tragique, selon moi, et rien ne réclame davantage l'enquête et le remède, s'il en est un.

Dans le mystère de la conception, si obscur, pense-t-on à cela ? Un enfant naît : pourquoi un garçon, pourquoi une fille ? On l'ignore. Mais quelle complication d'obscurité et de misère, si la nature a un moment d'incertitude, si le garçon naît à moitié fille, si la fille naît à moitié garçon ! Les faits sont là, quotidiens. L'incertitude peut commencer au simple aspect physique, aux grandes lignes du caractère : l'homme efféminé, délicat, lâche ; la femme masculine, violente, sans tendresse. Et elle va jusqu'à la monstruosité constatée, l'hermaphrodisme des organes, les sentiments et les passions contre nature. Certes, la morale et la justice ont raison d'intervenir, puisqu'elles ont la garde de la paix publique. Mais de quel droit pourtant, si la volonté est en partie abolie ? On ne condamne pas un bossu de naissance, parce qu'il est bossu. Pourquoi mépriser un homme d'agir en femme, s'il est né femme à demi ?

Naturellement, mon cher docteur, je n'entends pas même poser le problème. Je me contente d'indiquer les raisons qui m'ont fait souhaiter la publication du « Roman d'un inverti ». Peut-être cela inspirera-t-il un peu de pitié et un peu d'équité pour certains misé-

rables. Et puis, tout ce qui touche au sexe touche à la vie sociale elle-même. Un inverti est un désorganisateur de la famille, de la nation, de l'humanité. L'homme et la femme ne sont certainement ici-bas que pour faire des enfants, et ils tuent la vie le jour où ils ne font plus ce qu'il faut pour en faire.

Cordialement à vous.

EMILE ZOLA.

Médan, 25 juin 1895.

PERVERSION & PERVERSITÉ SEXUELLE

CHAPITRE PREMIER

UNE ENQUÊTE SUR L'INVERSION SEXUELLE

L'inversion; — définition; — explications: Schopenhauer, Ulrichs, Mantegazza, Krafft-Ebing, Moll, Binet, Ribot, Lacassagne, Ulrichs, Chevalier. — *Le destructeur-né et l'inverti-né*. — L'inverti-né malformé et l'inverti-né cérébral; l'inverti d'occasion; l'indifférent; le perversi. — Les lois de Chevalier et les lois de l'inversion. — Classifications. — L'inversion dans l'humanité. — Enquête et questionnaire sur l'inversion.

L'étude des anomalies dès longtemps signalées dans le domaine des manifestations de l'intellect ou de l'instinct de l'homme, n'est plus, comme par le passé, dédaigneusement abandonnée au philosophe par le clinicien. Détraqués, dégénérés, invertis sont des malades: ils demandent à être considérés comme tels, *traités* selon les bases de méthodes thérapeutiques dont on conçoit encore l'incertitude. Pour inconnues que soient les lésions, les déformations, congénitales ou accidentelles, pathogènes, force nous est de les admettre: il n'est point d'effet sans causes. Quelles que soient nos idées philosophiques sur la vie et sur la matière, nous croyons que toute manifestation nerveuse s'accomplit sous l'influence d'un

groupe de cellules générateur ou transmetteur, que les manifestations perverses, anormales, tiennent à la perversion à l'anomalie de ce groupe de cellules, de son inducteur ou de son appareil centripète ou centrifuge. Sur ces divers éléments vous pouvez agir, soit au moyen des ressources de la thérapeutique habituelle, probablement aussi, dans certains cas et dans une certaine mesure, par l'influence, par l'autorité de votre parole ou de votre exemple. Le moral du médecin, — j'emploie ce mot *moral* dans le sens vulgaire qui évidemment a une signification et une raison d'être — peut lutter contre le moral du malade, le dominer parfois, souvent atténuer une manifestation, une idée, une tendance qui, manquant de freins, se ferait peut-être jour de façon infiniment préjudiciable.

C'est donc, en attendant les données d'une physiologie plus exacte, avec l'intention de faire œuvre de médecin, que les cliniciens peuvent et doivent s'inquiéter de ces maladies. Il faut les étudier comme on étudie les lésions du poumon, du foie ou de l'intestin, scientifiquement, complètement, malgré le caractère rebutant de beaucoup d'elles, celle entre autres à laquelle sont consacrées ces pages : l'inversion sexuelle.

L'inversion sexuelle est l'amour anormal, ressenti par certains êtres, pour des individus du sexe même auquel ils appartiennent ; que cet amour reste ou non platonique, par cela même qu'il existe il y a inversion : elle désigne donc non un acte, mais une tendance. Parfois réfrénée avec succès et demeurant à l'état de tendance, elle donne lieu d'autres fois à diverses débauches (dont la sodomie n'est que l'une des expressions), lorsque, devenue prédominante, l'acte remplace le simple désir ou la seule intention.

Une aussi extraordinaire aberration paraît, de prime abord, tout à fait incompréhensible. Bien des auteurs ont cherché à

en donner des explications et l'on fait très diversement. Pour Schopenhauer, la nature, désireuse de sauvegarder *l'intégrité du type*, pousse ceux qui sont incapables de réaliser convenablement cette œuvre, à ne se livrer qu'à un amour forcément stérile et sans grands inconvénients, pense-t-il, pour l'humanité. Ulrichs imagine que l'âme de l'inverti est de sexe autre que son corps. Mantegazza admet une anomalie anatomique, consistant dans une abondance anormale de filets nerveux autour du rectum. Krafft-Ebing croit à une perversion par hérédité, aggravée parfois par la dégénérescence. Binet explique l'anomalie par une circonstance extérieure, un événement fortuit, survenu dans l'enfance, et qui a déterminé le malade à poursuivre les personnes de son sexe ; — elle résulte, selon lui, d'un accident agissant sur un sujet prédisposé. Ribot pense que le problème doit trouver son explication dans les éléments multiples de l'hérédité, dans le jeu compliqué des influences mâles et femelles qui sont en présence. Pour Lacassagne, les anormaux sont des types retardés. Ils n'ont pas marché à l'unisson des autres ; ils sont restés stationnaires pendant que tout progressait autour d'eux ; les qualités lentement amassées et fixées, ne l'ont pas été pour eux ; ils ne sont pas plutôt montés qu'ils ne sont descendus « ou mieux, ils se trouvent encore aux premiers degrés de l'échelle que les autres ont gravie, ce sont des attardés ». Lombroso, au contraire, considère les anormaux comme des produits ataviques. Chevalier dit : « l'individu commence par la bisexualité de l'embryon, continue par la sexualité morphologique et psychologique indécise du « jeune », finit par la sexualité fortement accusée de l'adulte.... Il est un moment où il y a eu hermaphrodisme organique, insexualité plastique, aptitudes génitales doubles. Une lutte s'est livrée entre l'élément mâle et l'élément femelle en présence, et du triomphe de l'un ou l'autre est résultée, dans la série, la séparation des sexes, chez l'individu un sexe

perfectionné ; mais cette lutte implique, quel que soit l'élément qui l'emporte définitivement, une imprégnation de la lignée et de l'être par l'un et l'autre. Or, ne peut-on supposer que cette phase de dualité sexuelle, dont la durée fut si longue dans la suite des espèces, mais qui a été rapidement rappelée durant les premiers temps de la vie foetale, a dû forcément laisser une trace de son passage, atténuée sans doute au point d'être nulle chez les formes animales supérieures et chez l'individu adulte, mais une trace quand même?... Abuse-t-on de la théorie de l'évolution et des lois de l'hérédité, en vertu de laquelle le semblable produit du semblable, en faisant cette hypothèse que le germe du vice, ou mieux l'aptitude à l'inversion, si remarquable chez les animaux, provient d'une sorte d'innéité due à l'hermaphrodisme de l'état antérieur? »

Il me semble qu'il est peu logique d'accorder à l'inversion une cause unique. De même qu'un épanchement pleurétique peut résulter d'une lésion de la plèvre ou n'être qu'un symptôme d'une maladie générale (tuberculose par exemple, rhumatisme peut-être), de même des perturbations dans le fonctionnement des manifestations de l'instinct sexuel peuvent se traduire, extérieurement par des actes identiques ou des recherches d'actes identiques, mais être occasionnées par des éléments divers.

Je prends différents cas.

— A..., dès l'âge le plus tendre, a offert comme structure générale des ressemblances frappantes avec les personnes du sexe opposé au sien. Né homme, il a de la femme le développement des hanches et du bassin, la proéminence des fesses, la finesse de la peau restée imberbe. Il y a eu chez lui, à une période de la vie foetale, un trouble d'évolution, qui, tout en laissant persister les organes de l'une des deux sexualités, a permis le développement de certains caractères de l'autre. Devenu pubère, il s'est inversé et de façon très spécialisée ; dans

une union anormale, il remplira le rôle du sexe manqué ; s'il est né homme, il sera la femme de l'association.

Il s'agit dans ce cas d'un phénomène analogue à celui de l'hérmafrodisme, justiciable des mêmes hypothèses.

Le trouble de l'évolution du fœtus, peut être, selon le cas, expliquée ou par un accident intercurrent de la grossesse, ou par une hérédité ou un atavisme reproduisant une forme ancestrale, ou enfin par la reproduction d'une malformation occasionnelle survenue chez un ascendant ou chez une série d'ascendants. Il s'agit là d'accidents comme il s'en produit dans toutes les espèces animales ou végétales, relevant tous forcément de causes identiques. Cet inverti-né difforme, féminiforme (s'il est homme), masculiforme (s'il est femme), est une pure et simple monstruosité.

B..., né homme, a toujours été homme par le caractère, par l'intelligence, par l'instinct. Il ne s'est inverti que lors d'un séjour prolongé dans une agglomération d'où la femme était bannie. Très génital, en proie aux agaceries *des invertis-nés féminiformes*, il en est arrivé à chercher parmi ces derniers des satisfactions quasi-normales. Replacé dans un milieu convenable et sain, il pourra guérir et retrouver des passions légitimes.

On a grand tort de ne point accorder une suffisante attention à ces *invertis d'occasion*, parmi lesquels on trouve des gens chez lesquels l'inversion n'a été qu'un accident, développé dans un milieu spécial, sous l'influence d'une continence exagérée et de sollicitations pressantes, parfois aussi sous une sorte de poussée contagieuse comparable à ces épidémies d'hystérie, de suicide, ou même de mysticisme, qui sont de tous les temps et de toutes les époques (plus violente toutefois que celles-ci, car au fond il y a *le désir* et même *le besoin*), contre lesquelles une collectivité lutte bien difficilement.

En pareil milieu les sentiments de retenue, de pudeur, sont

vite submergés. Qui ne se rappelle le cynisme des collégiens, qui n'a entendu parlé des mœurs des soldats dans ceux des pays chauds où l'éloignement des indigènes, leur petit nombre, et la répulsion bien légitime éprouvée pour leurs femmes, rendent si facile l'inversion ?

L'occasionnel peut encore être attiré à l'inversion par un sentiment d'un ordre particulier et difficilement explicable. Il se rapproche de cette forme de vanité appelée dans les milieux boulevardiers : le snobisme. L'orgueil de la déséquilibration hante certains cerveaux qui tendent toutes leurs forces à paraître dégénérés ou décadents. Il s'agit là d'une sorte de mode, d'une pose particulière et sans grand intérêt. Seulement, elle influe sur les nerveux, les faibles d'esprit, les déséquilibrés vrais, et elle peut, soit temporairement soit définitivement, en faire des invertis d'occasion.

L'explication de l'inversion occasionnelle n'a donc pas besoin, selon moi, d'admettre des causes héréditaires ou des malformations congénitales. Elle est un pur accident, je dirai presque un incident de la vie de certains gens auxquels il faut, tout en la réprouvant vivement, accorder parfois certaines circonstances atténuantes, — lorsqu'il s'agit, par exemple, d'individus ayant souffert au loin, dans les conditions les plus défavorables affaiblissant leur intelligence, ébranlant leur sens moral, énervant leur volonté. Pour ceux que certaines modes, la fréquentation de petits milieux pseudo-littéraires, conduisent à cette ignominie, qui font de l'inversion, quand elle est à la mode, comme on s'habille au goût du jour, elle n'est que la marque d'un sot esprit, d'une intelligence très bornée, souvent même pas de la dégénérescence à laquelle prétendent leurs auteurs. Notons encore, pour être complet, qu'elle peut aussi résulter, chez quelques timorés, de la peur des maladies vénériennes et, chez certains personnages très répugnants, du désir de l'argent.

A tout cela j'ajouterais deux traits qui me paraissent bien mettre en lumière certains côtés de la question.

Un peintre très célèbre, fort honnête homme à tout point de vue, me disait un jour : « Qui n'a point désiré s'invertir au moins une fois, et par simple curiosité ? » Et il y avait comme du regret chez lui.

Un officier appartenant à une marine étrangère contaît devant moi, avec un cynisme naïf, que l'inversion avait été, pour lui, une habitude courante dans certaines colonies. Comme je m'étonnais : « Que voulez-vous, répliqua-t-il, quand on arrive à Saïgon, on cherche une Annamite. Dans ces pays il est difficile à un étranger de distinguer un homme d'une femme dans la rue ; ils s'habillent de même et se ressemblent en tout ; on ignore le sexe de l'être que l'on suit, et l'on s'invertit presque par la force des choses ».

Remarquez que ces invertis d'occasion sont *des actifs* lorsqu'ils arrivent à l'acte, et que, quand leur tendance reste platonique, ce sont les féminins, les invertis-né féminiformes, qui les attirent. L'homme, pour eux, n'est, au moins au début, qu'un pis aller, qu'ils recherchent faute de femmes. Au contraire, chez l'inverti-né difforme ou malformé physiquement, c'est le rôle du sexe opposé qui les tente ; s'ils sont hommes, ils regrettent de n'être point femmes et se prêtent au rôle de ces dernières dans la mesure du possible.

J'insiste avec force sur cette distinction, selon moi capitale. Il existe entre ces deux catégories d'invertis une différence analogue à celle que constatent les criminologistes parmi les assassins ou les délinquants. On sait la querelle entre Lombroso faisant du criminel un héréditaire, un taré, forcé de commettre des crimes, par malformation cérébrale innée soit héréditaire, soit atavistique, soit malade, et Lacassagne montrant le crime éclos sous l'influence de causes sociales, de la misère, de la faim, de la maladie, de l'exemple mauvais, etc.

En thèse générale, la vérité selon moi est professée par l'école française. Il y a chez nous tous un instinct de destruction ; des circonstances spéciales sont susceptibles d'en provoquer l'érethisme ; le plus honnête homme du monde peut se trouver assassin sous l'influence de causes appropriées. Nous sommes tous des criminels en puissance, mais notre force destructive, réfrénée par les exigences sociales, par les idées morales et religieuses, par le développement des instincts altruistes, reste généralement à l'état de tendance vaguement manifestée à de certaines périodes de la vie. L'enfant est souvent destructeur sans raison ; l'homme fait le redevient sous l'influence de la colère, de la misère ou de l'ivresse. Heureux, l'être humain, tout en restant parfois égoïste, ne pense ni à tuer ni à voler. Né millionnaire, Ravachol n'eût point fait sauter les maisons, Caserio n'eût pas assassiné Carnot.

Cela n'empêche point qu'il existe non des criminels-nés, — (le crime est un acte très variable, appréciable de très différente façon) — mais des *destructeurs nés*. Ils reproduisent des formes ancestrales de l'humanité, ou bien ils sont le produit d'une lignée criminelle, ou bien encore ils présentent une malformation de leur case destructive, une hypertrophie de l'instinct qui pousse à casser, à détruire, instinct mauvais, mais nécessaire, surtout aux premiers temps de l'histoire de l'homme. Ce dernier devait alors tuer personnellement pour vivre. Il n'est point douteux que, si la différenciation n'eût produit une classe de gens — les bouchers — tuant pour les autres et *d'une façon purement professionnelle*, c'est-à-dire sans l'excitation passionnante de la faim, la nécessité de manger n'eût entretenu plus réellement, chez nous, carnivores, l'instinct destructeur. Le seul plaisir de la chasse ravive les anciennes tendances, inhérentes à notre nature. L'homme le plus doux du monde devient féroce à la chasse, sa sensibilité

ne s'émotionne pas aux spectacles les plus révoltants ; momentanément, chez lui, l'instinct de destruction domine le jeu cérébral.

Le destructeur-né est un difforme. Son centre de destruction est chez lui bien plus puissant qu'il ne l'est chez nous autres, normaux, c'est-à-dire réalisant une moyenne ; ou bien encore ce centre devient tout puissant par atrophie et diminution de ceux de l'affectivité. Il en résulte une malformation rare, en somme, quand elle se manifeste par une innéité violente et irréfrenable. Ce sont des cas d'exception. Dans la plupart des délits le *destructeur-né* fait place au *destructeur d'occasion*.

Ainsi en va-t il pour l'inversion ; mais dans ce cas les choses sont encore plus nettes, car l'inverti-né présente des stigmates physiques, infiniment plus visibles et saisissables que le destructeur-né. L'apparence féminine saute aux yeux ; au contraire, les particularités données par Lombroso et les criminologistes sont incertaines, souvent sujettes à mille contestations. Et ici une remarque importante : il n'y a point de signes, ni même d'ensemble pathognomoniques ; de ce que des hommes, inverti-nés, sont féminiformes il ne s'ensuit pas que tous les féminiformes sont des invertis-nés. Je connais des *normaux à formes féminines* : malgré l'incertitude, on nous force à rester dans l'ignorance de *toutes* les circonstances de leur vie, beaucoup paraissent non seulement n'avoir jamais été des invertis mais s'être trouvés forcés de repousser des obsessions plus ou moins conscientes, plus ou moins avouées, soit d'un inverti occasionnel, soit d'un inverti appartenant à une autre catégorie et dont je vais parler.

C... n'a pas de déformations physiques. Il présente une anomalie singulière : une attirance vive pour ceux de son sexe ; en amour, de la froideur, de la répulsion pour les êtres du sexe opposé, devant être normalement aimés. Il est né

homme, mais tout jeune l'homme l'a séduit, non la femme. C'est ou un prédisposé ou un inverti-né, non plus malformé, difforme, féminiforme, mais un inverti-né *cérébral*, si l'on peut désigner par là que *chez lui la tare est purement nerveuse et ne s'accompagne d'aucune caractéristique physique visible*.

Cet inverti-né cérébral diffère de A..., l'inverti-né dont nous avons tracé précédemment la silhouette. L'un, le féminiforme, est une femme manquée ; il aime les hommes beaux et forts, les mâles à carrure puissante ; de l'association il sera le passif, il remplira le rôle, la fonction du sexe auquel il regrette de ne point appartenir. Au contraire, l'inverti-né cérébral est presque toujours tenté par les formes féminines ; ses affections iront ou au normal ou à l'inverti féminiformes. En somme, ce qu'il recherche c'est la grâce, la délicatesse ; — ce sont les vestiges du sexe féminin transparaissant aux caractères mâles.

Bien souvent, pareil inverti n'était qu'un *prédisposé* ; une éducation confinée dans un lycée, le manque d'entourage féminin à l'éclosion de la puberté, en ont fait un inverti. Ce n'est point un malade incurable. Pris à temps et soumis à une influence féminine, d'abord très discrète, sa guérison sera possible.

Infinitement plus grave est le cas de l'inverti-né cérébral, masculiphile. Celui-ci se rapproche bien davantage de l'inverti-né à déformations physiques. Si vous l'examinez attentivement, vous trouverez souvent chez lui comme une éclosion larvée de signes physiques féminins qui, cependant, peuvent totalement manquer.

Comment expliquer un être aussi bizarre ?

Voici ce qu'il me semble naturel d'admettre. Les enfants d'un inverti d'occasion, nés après l'occasion, ou après de nombreuses et victorieuses occasions, devenues des habitudes ;

doivent offrir cette prédisposition. Et si les tendances à l'inversion, fortes non seulement chez un, mais chez une série des ascendants paternels, se trouvent encore confirmées, consolidées par des dispositions analogues issues des ascendants maternels, le produit ne peut-il pas, ne doit-il pas offrir tous les symptômes d'une affection susceptible de coïncider avec une structure physique normale, de n'être même à la naissance qu'une simple prédisposition, car il s'agit d'une hérédité — ou d'un atavisme — psychologique nerveux, et non d'une erreur de la nature, d'une déformation physique visible, d'un vice de construction de l'organisme, disons d'une monstruosité apparente, comme dans le cas de l'inverti-né ?

La connaissance des lois de l'hérédité nous éclairerait à ce sujet ; elle nous enseignerait la forme de l'inversion transmise de la mère au fils, du père à la fille ; elle nous révélerait pourquoi, parmi ces prédisposés, les uns, se rapprochant de l'inverti-né, vont au Fort, à celui qui réalise mieux le type idéal du sexe auquel il appartient, les autres, voisins des occasionnels, au Faible, à celui qui rappelle le sexe opposé.

Une première remarque s'impose en effet : c'est que, en toute association anormale entre deux hommes, les rôles, — que l'union soit ou non platonique — sont très distincts. L'un est le Fort, le protecteur, l'actif, il remplit les fonctions et les charges du mâle ; l'autre est le Faible, le protégé, le passif, c'est la femme. Le premier, le Fort, sera généralement ou un inverti d'occasion, ou un inverti-né cérébral. Il représente souvent un mâle, plus que mâle : ses désirs vont à qui ne lui ressemble pas, soit à la femme, soit à ceux qui sont au contraire très peu mâles, très voisins de l'autre sexe.

L'autre associé, le Faible, l'androphile, est ou un inverti-né féminin, sorte d'erreur de la nature, dont la ressemblance avec le sexe devant être normalement aimé trompe et sollicite tout naturellement les passions des Forts, ou un inverti-né

cérébral descendant sans doute d'invertis d'occasion, c'est-à-dire un de ceux dont le corps est d'un mâle, mais dont l'instinct génital, et souvent aussi tout le caractère, sont d'une femme, car il est une psychologie féminine comme il est un habitus féminin, et ceci est d'observation très banale ; plus rarement, ce sera un occasionnel, ayant, souvent par surprise, presque inconsciemment, par timidité, par peur, par lucre, accepté des violences devenues par la suite habituelles et recherchées.

Parmi les êtres du même sexe parqués, si une attirance se manifeste entre deux d'entre eux, il y aura très fréquemment une différence de génitalisme ; l'un sera plus, l'autre sera moins mâle. L'amitié dans ces conditions pourra faire place à l'amour, ils deviendront des occasionnels ; plus tard séparés, revenus à la femme et mariés, ils pourront produire des inverti-nés.

Mais quoi, dira-t-on, faut-il n'être point fou ou tout au moins dégénéré pour arriver à de pareilles ignominies ?

Je ne le pense point, au moins dans bien des cas. Puis, beaucoup ne vont point jusqu'à l'acte ; leur volonté s'oppose à la chute et peut rester victorieuse, au prix parfois d'autres déviations, reconnaissons-le : certains, inconscients de la nature du sentiment qui les anime, parent du nom de camaraderie, d'amitié vive, de tendresse, un penchant auquel ils n'imaginent même pas que l'on puisse sacrifier : il en est enfin qui atteignent la faute ; et je n'entends point seulement par faute la Sodomie, sorte de consécration pour les invertis, une fois plongés dans le vice, d'amours ayant commencé souvent par des sentiments très chastes puis continuées par des attentats divers, décrits et étudiés dans les ouvrages spéciaux¹.

¹ Voir notamment LACASSAGNE : *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* publié sous la direction de Dechambre. Article Pédérastie. — CHEVALIER, et, bien entendu, Krafft-Ebing et Moll, qui avec un grand talent d'observation, ont écrit aussi complètement que possible sur ces questions.

Le cas n'est point uniquement spécial à l'espèce humaine, il se présente dans tous les troupes de mâles avec, chez ceux d'hommes, une différence : celle qui sépare les inconscients, souvent préservés de l'ultime défaillance par leur ignorance, leur manque d'esprit d'observation, des intelligents qui comprennent, souvent s'effraient, succombent, résistent parfois ou ne résistent point complètement, éprouvent ensuite des remords et s'imaginent être irrémédiablement des invertis. C'est là une erreur ; elle provient de la facilité avec laquelle public et médecins acceptent, comme stigmates de dégénérescence, les signes parfois les plus passagers. Beaucoup se parent d'une phobie, d'une phobie, d'une manie quelconque, que d'aucuns caressent comme une marque précieuse d'originalité. Cette part faite au besoin d'imitation, à la vanité, reconnaissons que, de bonne foi, beaucoup s'inquiètent ; que la hantise de la déséquilibration finit par s'emparer de quelques bons esprits ; en toute sincérité, ils s'imaginent être des *dégénérés* ou des *anormaux*.

Il faut réagir là contre, et ne point croire pathognomonique d'une maladie, d'un dérangement ou d'une malformation cérébraux, chacun des signes, ni même un groupe des signes, si merveilleusement décrits par Magnan et, présentés comme des symptômes de dégénérescence. « Chez combien de sujets normaux, me disait un jour Lacassagne, ne rencontrerait-on pas quelqu'un d'eux, l'arythmomanie par exemple ? »

En vérité, il faut soigneusement distinguer entre les cas, non point seulement des différences *d'intensité*, mais encore des différences de *nature*.

Je suis convaincu qu'il en va de même pour l'inversion. A côté de la malformation congénitale et incurable, il y a la maladie plus ou moins longue, il y a le simple accident sur l'apparition duquel les conditions extérieures ont une influence telle que j'ai rencontré de véritables *indifférents*, tan-

tôt androphiles, tantôt gunophiles, selon les circonstances. Deux sujets m'ont affirmé que, placés dans un milieu mâle, ils s'éprenaient d'un amour, aussi pur, d'ailleurs, que vif, pour des mâles à forme féminine, amour rapidement disparu, lorsqu'ils se trouvaient amenés à fréquenter dans un milieu où se trouvaient des femmes ; ils ne tardaient point à aimer quelqu'une d'entre elles.

En cherchant bien dans les collèges on trouverait, sans doute, de nombreux exemples de ce dernier cas.

Il ne faut donc point croire que la répulsion profonde pour le sexe devant être naturellement aimé soit indispensablement liée à l'inversion. Je viens de citer le cas d'indifférents très sensibles à l'amour normal à de certaines périodes ; et même, chez l'inverti-né féminiforme, il n'y a souvent pas haine, antipathie réelle pour les femmes. Enclin généralement à les considérer comme des sœurs, comme des amies, ce dont il a horreur, c'est du côté normal, celles qu'il ne peut souffrir, ce sont ses rivales, maîtresses de l'être aimé. Une pure question de jalousie l'incite à détester telle ou telle femme, mais dans bien des cas le seul sentiment existant est l'indifférence. Il regarde la femme comme les femmes peuvent se considérer entre elles, c'est-à-dire souvent comme des rivales possibles, mais sans exclusion de sentiments de camaraderie ou d'amitié susceptibles de se développer entre êtres du même sexe ; seulement, il ne les aime pas d'amour.

On peut en effet appliquer aux invertis, sinon le texte même, du moins la signification générale qu'elles expriment, des lois de l'attraction sexuelle, telles que les présente Chevalier, à l'exception toutefois de la première : *c'est la constitution anatomique de l'individu qui fait le sexe ; c'est l'organe qui fait la fonction*¹.

¹ Je n'ai jamais bien compris la querelle entre les partisans de « l'organe faisant la fonction » et ceux de « la fonction faisant l'organe. » Fonction

Cette loi, appliquée à l'immense majorité des cas, est inexacte en ce qui concerne l'inversion, à moins que par organe on n'entende, non l'organe sexuel lui-même, mais l'*organe cérébral* qui préside véritablement aux fonctions de reproduction. Dans ce cas il faudrait dire : le centre sexuel constitue le sexe de l'individu ; ce sexe est normal quand il s'accompagne des attributs physiques qui lui correspondent, inverse quand il s'accompagne des organes sexuels et, plus ou moins complètement, des caractéristiques physiques secondaires du sexe opposé (inverti-né).

Nous appliquerons de même à l'inversion la deuxième loi : « génésiquement les sexes de nom contraire s'attirent, les sexes de même nom se repoussent » en disant : « il y a attraction entre individus ayant des centres sexuels de nom contraire, répulsion entre ceux ayant des centres sexuels de même nom ».

La troisième loi⁴ s'applique à tout amour normal ou inverti : « génésiquement, les sexes de nom contraire s'attirent d'autant plus qu'ils se ressemblent moins, autrement dit que leur sexualité est plus accusée, les sexes de même nom se repoussent d'autant moins qu'ils s'éloignent davantage, autrement dit que leur sexualité est moins accusée ».

Résumons. L'attraction sexuelle est directement proportionnelle à la différence de nature entre les centres sexuels. Ainsi l'inverti-né, femme manquée, à caractères féminins et à centre sexuel féminin, aimera les hommes forts et mâles ;

et Organe ne se développent-ils point parallèlement, ne sont-il point les deux aspects d'une modalité unique ? Un besoin nouveau, dû par exemple au milieu, aux circonstances, n'entraîne-t-il pas d'une façon absolument parallèle le développement concomittant de l'organe et de sa fonction, et le contraire n'est-il point incompréhensible ?

⁴ La quatrième loi est la suivante : « la différenciation des sexes par les caractères sexuels secondaires est d'autant plus parfaite que le milieu dans lequel l'humanité se meut est plus civilisé ; une sexualité profondément accusée est une expression de progrès. » Je crois qu'il y a lieu de faire à son sujet les plus expresse réserves.

l'invertie-née, homme manqué, à caractères masculins, en tout cas à centre sexuel masculin, aimera les femmes faibles et délicates. De même l'inverti d'occasion, homme par le centre et par les attributs sexuels, aimera ceux des hommes qui lui rappelleront la femme.

A une époque donnée de sa vie sexuelle, tout être, homme ou femme, se rapproche davantage de l'un des deux pôles sexuels ; de là attraction plus ou moins vive pour qui s'approche plus ou moins de l'autre.

Plus la distance entre deux êtres sera considérable, par rapport à l'un des pôles sexuels, plus l'attirance sera forte, moins la répugnance se manifesterà entre eux.

Nous en revenons en somme à notre précédente conclusion. « En toute association amoureuse ou en toute recherche d'association amoureuse, l'un, plus mâle, prend les fonctions de l'homme, l'autre, moins mâle, prend le rôle de la femme »¹.

Ainsi, l'inversion peut n'être point véritable chez ceux qui conservent dans une union contre nature le rôle, les attributs, les charges de leur sexe réel. L'occasionnel, l'indifférent, poussés à l'homme féminin par des circonstances spéciales, mais restés hommes dans l'union, peuvent ne point être réellement des invertis. Le cas est plus grave de ceux qui s'assimilent aux êtres du sexe opposé ; ces derniers sont des invertis vrais, leurs organes sont d'un sexe mais leur centre cérébral est d'un autre. Aussi la première chose à noter dans toute observation, c'est la forme de l'inversion, sa psychologie. L'inverti, l'invertie est-il l'homme ou la femme.

¹ Une des associations les plus curieuses sera celle où une femme masculiniforme, portée à aimer la femme, s'unira à un homme fémininiforme, poussé vers les mâles. L'union, en apparence naturelle, sera faite d'une inversion psychologique double. Sans les dire invertis, on peut citer à ce sujet la liaison connue de deux littérateurs très célèbres ; l'un (l'homme) poète, l'autre (la femme) romancier, dont on a dit « Elle semblait l'homme sérieux et mâle, Lui la femme coquette, capricieuse, vaniteuse. »

de l'association? De la réponse dépendent notre diagnostic, souvent notre pronostic, et notre traitement.

Cette première question résolue, il faut tâcher de se rendre compte de la nature et de l'intensité du génitalisme du sujet, savoir dans quelle catégorie il faut le ranger d'après les classifications actuelles, constater enfin les anomalies coexistantes, s'assurer que l'inversion est ou n'est pas accompagnée d'autres troubles des manifestations de l'instinct sexuel.

On sait que Magnan distingue dans la sphère sexuelle trois régions : la *moëlle*, où se trouvent les centres de l'érection et de l'éjaculation, le *cerveau postérieur*, siège de l'instinct sexuel et où viennent aboutir des sensations visuelles, tactiles, olfactives, qui en amènent l'éréthisme, enfin le *cerveau antérieur*, centre d'élaboration des sentiments les plus élevés et les plus délicats ; — du fonctionnement équilibré des trois centres résulte l'amour normal, mais si l'un ou l'autre de ces centres fonctionne seul ou prédomine chez un sujet donné, ce sujet appartient à l'un des quatre groupes suivants. 1° Groupe des *spinaux* : l'amour chez eux est un pur réflexe médullaire ; le centre génito-spinal de Budge fonctionne seul, d'une façon automatique, quasi inconsciente (cas de certains idiots). 2° Groupe des *spinaux cérébraux postérieurs* ; le cerveau postérieur seul agit ; le malade court à la satisfaction de ses instincts, sans qu'aucune inhibition, issue du cerveau antérieur, puisse l'arrêter. 3° Groupe des *spinaux cérébraux antérieurs* : le cerveau antérieur induit le centre sexuel postérieur, mais mal ; il lui livre des éléments faussés ou perversifiés (ainsi en est-il dans certains cas d'inversion, dans la nécrophilie, etc.). 4° Groupe des *cérébraux antérieurs* : il n'y a pour ainsi dire plus, chez ceux-ci, d'instinct sexuel vrai ; l'amour est simplement idéal, c'est un pur amour de tête.

BALL, dans son ouvrage « *la folie érotique* », indique la classification suivante, qui est assez pratique. 1° L'érotomanie ou

folie de l'amour chaste ; 2° l'excitation sexuelle qui se traduit sous la forme aphrodisiaque, obscène, hallucinatoire ou par du satyriasis et de la nymphomanie ; 3° la perversion sexuelle, qui comporte les sanguinaires, les nécrophiles, les pédérastes, les intervertis.

KRAFFT-EBING distingue, parmi les névroses sexuelles : 1° des névroses périphériques sensorielles, de sécrétion ou motrices ; 2° des névroses spinales, dont les unes sont des affections du centre d'érection (excitation et priapisme, — paralysie, — faiblesse d'excitation), les autres des affections des centres éjaculatoires (rapidité ou difficulté de l'éjaculation) ; 3° des névroses d'origine cérébrale, parmi lesquelles il distingue : la *paradoxie* ou vie sexuelle précoce ou prolongée au-delà de ses limites normales ; l'*anesthésie* ou absence d'instinct sexuel, innée ou acquise ; l'*hyperesthésie* ou exaltation de l'instinct sexuel (satyriaris, nymphomanie) ; la *paresthésie* ou perversion comprenant l'amour cruel et sanglant, l'anthropophagie dans l'amour, la flagellation active ou passive, l'amour pour un objet inanimé, l'exhibition, la nécrophilie, l'instinct sexuel contraire, la bestialité.

CHEVALIER distingue la perversité, l'inversion acquise artificielle, se manifestant, sous l'influence de facteurs sociologiques appropriées et du milieu, par la pédérastie ou le saphisme par luxure, par habitude professionnelle, par nécessité ou par peur. Il appelle inversion secondaire (développée sous l'influence de facteurs sociologiques et individuels isolés ou combinés) une viciation du type sexuel consistant en une insexualité plus ou moins accusée, résultant d'une malformation des organes génitaux avec retentissement sur les caractères sexuels secondaires, insexualité acquise pendant l'adolescence (féminisme, masculisme) ou congénitale, datant de la vie fœtale (hypospadias, hypertrophie du clitoris, hermaphrodisme).

Ou bien encore il s'agit d'une maladie mentale : manie,

mélancolie, folie périodique, délire chronique, folie héréditaire, épilepsie, paralysie générale, démence sénile.

Enfin la *perversion*, l'inversion proprement dite, instinctive, congénitale, est une dégénérescence due à l'influence de facteurs individuels et de l'hérédité.

Une des classifications les plus claires, les plus simples et pratiques, peut-être la plus scientifique, à mon avis, est celle du docteur Lacassagne.

CLASSIFICATION DES DÉVIATIONS DE L'INSTINCT SEXUEL

(Professeur Lacassagne).

PREMIER GROUPE

FORMES PATHOLOGIQUES PORTANT SUR LA QUANTITÉ

a) États d'augmentation ou d'exaltation : Tempérament génital ; — Excitation génésique si fréquente dans certaines affections, ataxie, rage et même phthisie ; — Onanisme machinal, automatique ; — Satyriasis ; Nymphomanie ; — Crises génitales momentanées ; — Exaltation accompagnant certains actes physiologiques : folie puerpérale, folie de la ménopause, etc.

b) États de diminution ou de torpeur. — Frigidité habituelle ou momentanée ; — Impuissance ; — Absence congénitale d'appétit sexuel ; — Erotomanie.

DEUXIÈME GROUPE

FORMES PATHOLOGIQUES PORTANT SUR LA QUALITÉ

a) Inversion de l'instinct sexuel : deux formes correspondant aux deux sexes : pédérastie, tribadisme.

b) Déviations proprement dites, comprenant : 1° la nécrophilie, c'est-à-dire l'amour pour le cadavre ; 2° la bestialité, c'est-à-dire l'amour pour un être vivant autre que la personne humaine, pour l'animal ; 3° le nihilisme de la chair, l'amour fétichiste, l'azooophilie, etc.

*
* *

L'inversion est, selon le cas, ou bien un symptôme faisant partie d'une série d'autres symptômes occasionnés par un

ensemble de lésions, ou bien un mal, durable ou passager, isolé souvent, j'en suis convaincu, malgré l'opinion contraire, généralement admise, d'autres causes sérieuses de dégénérescence. Quel que soit l'inverti qui se présente à vous, que votre diagnostic porte en fin de compte : inversion-maladie (c'est alors de la *perversion*) ou inversion-symptôme, inversion-manifestation (souvent en ce cas c'est de la *perversité*), je crois qu'il y a tout d'abord intérêt à le rapporter à l'une des catégories que nous allons successivement passer en revue.

Je propose cette classification, non pour sa rigueur scientifique, mais pour la facilité avec laquelle elle permet, je crois, d'établir le pronostic de la manifestation pathologique.

CLASSIFICATION DE L'INVERSION

((*Laupts*))

1° Invertis-nés à stigmates physiques apparents.

Inverti-né
difforme
ou
malformé.

(si homme) *Inverti-né féminin* : présente les caractères sexuels accessoires de la femme ; est une femme manquée ; aime les hommes très hommes, très mâles, réalisant mieux que lui le type idéal du sexe masculin ; *malformation ; cas grave.*

(si femme) *Invertie-née masculin* : présente les caractères sexuels accessoires de l'homme ; est un homme manqué ; aime les femmes très femmes, très féminines, réalisant mieux qu'elle, le type idéal du sexe féminin ; *malformation ; cas grave.*

2° Invertis-nés sans stigmates physiques. Cérébraux.

Si homme :
prédisposé
ou
inverti-né
cérébral

Cérébral féminiphile, paidophile. — S'il n'a point aimé ou n'aime point les femmes, aime du moins les hommes qui leur ressemblent, soit les invertis-nés éminiformes, soit des normaux à formes féminines, soit des invertis-nés ou des occasionnels masculiphiles. En somme, il est le fort, le mâle de l'association.

Voisin de l'occasionnel, pronostic assez favorable. Pourra souvent guérir, s'il n'a point contracté d'habitudes anlinormales trop longues, si, à de certains moments, il n'éprouve point de répulsion pour le coït normal.

Cérébral masculiphile. — Aime ceux qui sont plus mâles que lui. Est le passif de l'association ; se rapproche de l'inverti-né éminiforme. Pronostic moins favorable. Toutefois, il importe de rechercher si des circonstances spéciales n'ont point consolidé chez lui une simple prédisposition ¹.

¹ A noter, par exemple, un attentat subi très jeune et ayant laissé une trace, une empreinte nerveuse, ou bien ayant développé des habitudes funestes, etc.

Si femme :
prédisposée
ou
invertie-née
cérébrale

Cérébrale féminiphile. — Aime celles qui sont plus femmes qu'elle. Elle est l'homme de l'union anormale à deux. Se rapproche de l'invertie-née masculiforme. Partant pronostic moins favorable (avec toutefois les restrictions signalées pour l'inverti né masculiphile).

Cérébrale masculiphile. — Si elle n'aime point l'homme, au moins aime-t-elle les femmes qui leur ressemblent, les viragos, les femmes homasses; se rapproche de l'occasionnelle. Pronostic bon, mêmes remarques que pour le cérébral féminiphile.

3° Invertis d'occasion.

Aucune tare :
les circonstances,
la vie dans un milieu
confiné entre êtres
du même sexe (lycée,
pensionnats, etc...) ont
amené une perturbation
occasionnelle facilement
guérissable si elle
ne dure pas trop
longtemps. Les oc-

Occasionnel féminiphile, pédophile. — Type fréquent. A recherché l'homme faute de femmes, sous l'influence de circonstances spéciales (détention, confinement, séjour dans une agglomération anormale, c'est-à-dire d'êtres du même sexe.)

Occasionnel masculiphile. — Type rare; a subi l'influence de la peur des violences, des brutalités, s'est prostitué pour de l'argent, etc...

occasionnels, restés longtemps occa- sionnels, peuvent probablement don- ner naissance à des inverti-nés, surtout à des in- verti-nés céré- braux.	}	Occasionnelle <i>fémminiphile</i> . Occasionnelle <i>masculiphile</i> . — Cas fréquent. A l'âge de la puberté, amour exa- géré au pensionnat pour une jeune fille garçonnière voi- sine de l'autre sexe. Indifférent ou <i>indifférente</i> . — Type assez rare d'occa- sionnels ou d'inverti-nés cérébraux.
--	---	--

4° **Invertis-nés dont l'inversion n'est qu'un symptôme d'une dégénérescence profonde et généralisée.** Malades arrivés à l'inversion ou à l'indifférence sexuelle par l'éroussement des sensations normales; détraqués, déséquilibrés, héréditaires, alcooliques, etc.

Ceux-ci, à proprement parler, ne nous concernent plus. Ce ne sont plus des invertis-nés, ce sont des perversis ou des dégénérés. On peut rencontrer parmi eux tous les genres, toutes les formes de l'inversion, combinés avec toutes les autres perversions de l'instinct.

Tout inverti, s'il est homme, doit donc selon moi être rangé sous le rapport *inversion* dans une des catégories suivantes : féminiforme, cérébral *fémminiphile* ou *masculiphile*, occasionnel *fémminiphile* ou *masculiphile*, névrosé ; s'il est femme : masculiforme, cérébrale *fémminiphile* ou *masculiphile*, occasionnelle *fémminiphile* ou *masculiphile*, névrosée. Je résume dans le tableau suivant :

1° *Stigmates-physiques* : *homme*, inverti-né féminiforme ; *femme*, inverti-né masculiforme ¹.

2° *Pas de stigmates physiques*. Inversion innée ou prédisposition forte ;

¹ Au moins dans la grande majorité des cas, le féminiforme n'est point *païdophile*. Toutefois, par désir de débauche effrénée, par vanité ou par complaisance ou pitié, il peut aimer ou se laisser aimer par un inverti plus féminin que lui encore. Mais ceci est exceptionnel : on verra plus loin l'aversion de l'auteur du *roman d'un inverti-né* pour qui n'est point plus mâle que lui. Mêmes réflexions pour l'inverti masculiforme.

homme : cérébral féminiphile païdophile, cérébral masculiphile ;
femme : cérébrale masculiphile cérébrale féminiphile..

3° *Occasionnel* ; *homme* : occasionnel féminiphile, païdophile, occasionnel masculiphile ; *femme* occasionnelle masculiphile, occasionnelle féminiphile.

4° *Indifférente*. Variété d'occasionnels ou de prédisposés, peut-être aussi d'invertis-nés malformés ou cérébraux.

5° *Détraqués dégénérés*.

Quant à la place de l'inversion dans l'échelle de la dégénérescence, dans le tableau des perturbations de l'instinct sexuel, on voit combien il est illusoire de la vouloir établir rigoureusement, puisque l'inversion va du simple incident à la dégénérescence vraie. La faire, avec beaucoup d'auteurs, voisine de l'azoophilie, de la nécrophilie, etc, c'est, à mon sens, exagérer singulièrement le caractère pathogène d'une manifestation qui, dans les cas le plus graves, c'est-à-dire dans ceux d'inversion innée avec stigmates physiques, se présente très fréquemment avec l'apparence d'une reproduction de caractères anciens dont la permanence au sein de l'humanité n'a jamais été contestée.

Il semble même tout à fait extraordinaire qu'un phénomène aussi singulier ait pu se manifester d'une façon aussi générale dans tous les temps et dans tous les pays. Faut-il, comme Schopenhauer, penser qu'elle a une utilité quelconque, que les inutiles, les funestes au point de vue de la procréation, sont, par l'inversion, empêchés de perpétuer l'espèce ? Nullement ; d'abord inversion n'a jamais été synonyme d'impuissance ni d'infécondité, d'autre part elle se manifeste souvent chez des individus parfaitement aptes à la reproduction. Il semble logique d'admettre deux origines aux invertis : les uns, et ils sont en nombre relativement restreint, sont des difformités, des monstruosité voisines de l'hermaphrodisme : ce sont les invertis-nés à stigmates physiques ; les autres sont

ou des invertis, devenus invertis, à la suite de certaines exigences, de certaines restrictions imposées par la vie en société (occasionnels), ou des invertis fils de ces occasionnels (invertis-nés cérébraux).

Tout pays, toute ville a commencé par une colonie ; or souvent une colonie signifie non un fragment détaché *en entier* de la patrie-mère, offrant au point de vue des sexes une composition normale, mais une bande d'aventuriers mâles, qui s'emparent d'un territoire dont les habitants ont fui. Cette bande d'aventuriers mâles est une agglomération anormale, monosexuée ; il en résultera forcément de l'inversion ; cette inversion se propagera au loin dans la vie de la race ; l'hérédité la reproduira chez leurs héritiers, bien au delà de l'époque où elle s'était manifestée chez les premiers conquérants.

C'est là un exemple entre mille. Qui dit société, civilisation dit restriction, en faveur du bien-être général, de certaines tendances individuelles. La société, qui suppose le mariage, et repose sur lui, exige aussi, du fait même de l'existence du mariage, une gêne, un obstacle, un empêchement à la réalisation, sur une femme n'appartenant qu'à un seul, des désirs sexuels d'une foule de mâles. Ceux-ci ont des formules génitales différentes : les uns sont des cérébraux, ils aiment de la tête ; les autres des médullaires, ils aiment avec leurs sens. Rebutés, leurs désirs se reporteront sur d'autres êtres, peut-être sur un des êtres du sexe même auquel ils appartiennent et qu'une ressemblance fortuite rapprochera quelquefois par *l'habitus* physique seulement de la femme aimée. Les cérébraux voueront à l'homme, à l'enfant doué de cette ressemblance, souvent aussi à un éphèbe quelconque, une affection pure, mais dont le fond est l'amour ; les médullaires iront à l'acte, deviendront sodomistes ou tenteront de le devenir.

L'instinct génital est le premier, le plus important de

tous. Il est des insectes mâles qui meurent après le premier et seul coït. Plus l'être s'élève dans l'échelle animale, plus sa survivance au coït est durable, plus son cerveau se perfectionne ; mais l'amour n'en reste pas moins la grande affaire de la vie. Il est le miroir magique, paré par l'humanité des plus éblouissantes paillettes étincelantes enfantées par son imagination ; vers lui tout homme normal tend ; pour lui il vit ; souvent il meurt pour lui. C'est l'irrésistible mirage qui, dupant l'égoïsme humain, force l'individu à accepter les charges de la paternité qu'il répudierait sans cela. Supprimez l'amour, l'homme se souciera peu de fonder une famille. S'il le fait, c'est qu'en but à l'éternelle illusion, il croit l'amour impérissable. L'amour est fort parce qu'il doit vaincre et duper notre égoïsme, pour assurer la vie de l'espèce.

Les premières manifestations d'un instinct aussi primordial, aussi nécessaire, aussi indispensable que l'instinct sexuel, apparaissent avec une intensité, parfois avec une fureur presque, qui rendent délicat, difficile, le moment de la vie, la puberté, où elles font éclosion. A ce moment, l'adolescent enfermé dans un bâtiment triste ou malsain, en compagnie d'autres adolescents de son sexe, éloignés systématiquement de toute influence féminine discrète, soumis à un véritable surmenage cérébral, sans dérivation physique suffisante, est une proie toute préparée à l'inversion, à la perversion de l'instinct sexuel.

Sans doute plus tard, nés à la vie véritable, toutes les anomalies disparaîtront, mais elle serait longue la liste de ces passionnettes de lycées ou de couvent, en majorité très platoniques et restant toujours telles, qui n'ont rien de l'amitié et tout de l'amour : même besoin exclusif de l'être aimé ; même recherche de sa personne, de son bras, de sa taille pour s'appuyer, même solennels serments de s'aimer toujours, mêmes scènes de jalousie.

Voit-on en cela un bon apprentissage de l'amour ? Ne croit-on pas, en favorisant les circonstances qui permettent l'éclosion de ces sentiments, charger lourdement l'hérédité de la race ?

Il ne faut cependant point exagérer à ce sujet des craintes bien légitimes. Force est de reconnaître que la déviation a été de tous les temps, de tous les pays, que de nos jours elle est relativement rare, et que jamais, peut-être, elle n'a été considérée avec plus de mépris. Sans doute, entre le vertueux qui s'indigne et l'esthète décadent qui admire ou feint d'admirer, nous n'hésitons point ; considérant l'inversion comme une tendance mauvaise, répugnante, néfaste pour l'individu et pour la société, c'est au premier qu'ira notre approbation. Nous ne regardons pas l'inversion comme un mode d'évolution normal de l'instinct sexuel, et je ne pense point que personne ose soutenir jamais qu'il s'agit là d'une tendance naturelle, d'un effort vers la création d'un sexe neutre dont les membres ne seraient point destinés à la reproduction, ainsi qu'il en va chez certains insectes. Chez nous, inversion sexuelle est synonyme de déviation, de perversion, de difformité ou de faute et d'infamie, et cette seule façon d'envisager le mal montre clairement, qu'en somme, il ne nous envahit que de façon fort restreinte. Que l'on compare, non point seulement avec les idées populaires, mais avec celles de certains des plus grands philosophes de l'antiquité : on verra que le vice était autrement généralisé et que, de plus, il était honoré.

Sans doute de grands hommes, à l'esprit droit, s'élevèrent contre les pratiques de l'inversion, mais souvent ils eurent à lutter beaucoup et ne les déracinèrent que difficilement. Ainsi, chez les Hébreux¹, Moïse lança sur les sectateurs de Baal-

¹ Pour tout l'historique de l'inversion, on consultera avec profit les cha-

Phégor les plus terribles anathèmes, mais le culte n'en existait pas moins, et possédait de nombreux adhérents¹ ; l'exemple de Sodome, dont le nom est attaché à l'acte recherché par ses habitants, et celui de Gomorrhe, sont demeurés des preuves de l'existence, de la fréquence de l'inversion chez les Hébreux. On la rencontrait également en Phénicie, à Chypre, chez les Scythes, dans l'île de Crète. De même nous avons la preuve de sa présence chez les Celtes, chez les Germains et chez les Gaulois.

C'est en Grèce, surtout, qu'elle était d'un usage courant, et contre lequel quelques rares esprits songèrent à protester. Les autres étaient invertis ou trouvaient naturelle l'inversion. « Les hommes faits, nous dit le Dr Arrufat², aimaient les

pitres de Chevalier : *l'inversion dans le temps, dans l'espace, dans la science.* Ils sont, comme tout le reste de l'ouvrage d'ailleurs, fort bien faits.

¹ En voici des exemples. Lorsque les deux anges qui lui avaient annoncé que sa femme Sarah, âgée de six vingts ans, lui donnerait un fils, allèrent à Sodome et s'arrêtèrent dans la maison de Loth pour y passer la nuit, les habitants de la ville avant de se coucher environnèrent la maison, voulant abuser d'eux et appelant Loth : « Où sont ces hommes, lui dirent-ils, qui sont venus cette nuit chez toi. Fais-les sortir afin que nous les connaissions. » Et Loth sortant, leur dit : « Je vous prie, mes frères, ne leur faites point de mal. Voici ; j'ai deux filles qui n'ont pas encore connu d'homme : je vous les amènerai et vous les traiterez comme il vous plaira, pourvu que vous ne fassiez pas de mal à ces hommes car ils sont venus à l'ombre de mon toit. » (GENÈSE, ch. xx, p. 24). Voilà, chez ces hommes, finissant par se contenter de jeunes filles vierges, un exemple d'indifférence en matière sexuelle.

Posuerunt puerum in prostibulo et puellam vendiderunt pro vino ut biberent (Joel. III, 3).

Et enim ausus est sub ipsa arce gymnasium constituere et optimos quoque ephebos in lupanaribus ponere (Machab II, IV, 12).

Qui dormierit cum masculino coitu femineo uterque operatus est nefas, morte moriantur : sit sanguis eorum super eos (Gen. xx, 13).

Omnis anima, quæ fœcerit de abominationibus his quippiam peribit de medio populi sui (Lev. xviii, 22, 29).

Percutiat te Dominus ulcere Ægypti et partem corporis, per quam stercorea egeruntur scabie quoque et prurigine : ita ut curari nequeas (Dent. xvii, 28).

² ARRUFAT. — *Essai sur un mode d'évolution de l'instinct sexuel.* STORCK et

« jeunes éphèbes, exactement comme de nos jours ils sont
 « attirés vers les femmes, et les jeunes gens aimaient et se
 « laissaient aimer. »

« Les Grecs, témoins et acteurs de ces amours, les sentaient
 « naturelles et ne s'en étonnaient guère ; ils assistaient pour
 « ainsi dire au développement de ces passions en eux-mêmes
 « et ne cherchaient pas à se rendre compte de leur nature et
 « de leur légitimité. Les esprits délicats, capables de conce-
 « voir l'amour en dehors de la sensualité, étaient rares. Il est
 « probable, il est même certain que chez les Grecs l'élément
 « plaisir triomphait dans ces amours. Ceci d'ailleurs importe
 « peu : le fait psychologique a seul son importance.... Xéno-
 « phon, et surtout Platon à la suite de Socrate, s'élèvent avec
 « fureur contre ceux qui se précipitent dans la jouissance. »

MASSON, 1892, page 7 : « Prenons le dialogue de Platon. Il en est un qui a ce titre : *Lysis ou de l'Amitié*. Comme toujours Socrate est en scène ; Ménexène vient lui dire : « Veux-tu nous suivre dans cette palestine, nous verrons un peu quelle société s'y tient ? — Oui, dit Socrate, mais je voudrais bien savoir ce que nous y ferons, et quel est là le beau garçon. — Chacun de nous en juge à ses goûts. — Assurément, reprend Socrate, puis s'adressant à un des assistants, jeune homme d'une vingtaine d'années : « Dis-moi, Hippothalès, quel est ton sentiment ? » A ces mots Hippothalès rougit, se trouble, et Socrate d'ajouter avec un sourire : « Ah ! je n'ai plus rien à te demander, je le sais maintenant, non seulement tu aimes mais ton amour t'a mené loin. » Hippothalès balbutie, perd de plus en plus contenance. Puis Ctésippe s'écrie : « Comment, Hippothalès, tu rougis devant Socrate, et la honte te tient d'avouer ton amour ! Mais s'il restait seulement quelques heures avec toi, il serait excédé de t'entendre répéter le nom de ton bien-aimé. Oui, Socrate, il nous assourdit du nom de Lysis ; et lorsque, par hasard, il lui arrive de boire quelque peu, le lendemain matin il nous semble entendre bourdonner dans nos oreilles le nom de Lysis. Passe s'il n'en parlait qu'en prose, mais c'est qu'il vient encore nous inonder de pièces de vers en son honneur... Il a perdu son bon sens, il extravague, il est fou. »

Voilà un amour bien passionné, à qui s'adresse-t-il ? à un jeune éphèbe de quinze ans. Et, comme s'il s'agissait d'une fille, Socrate, après s'être informé s'écrie : « Ah les belles amours et combien dignes d'un jeune homme ! » Puis il fait à Hippothalès quelques remontrances ; c'est seulement sur la façon dont il parle à son bien-aimé ; il le flatte avec excès, il va développer chez lui trop de présomption et de vanité. »

Ces sages étaient exceptionnels ; la plupart des Grecs admettaient et pratiquaient l'inversion. A de certaines périodes, ce fut une honte pour celui des jeunes gens que pas un homme ne trouvait digne de son amour. Il était entre l'aimé *λιτασ* et l'inspirateur *εισπυπλασ* d'étroites relations. « Les jeunes gens, dit Plutarque, participaient de bonne heure à la réputation bonne ou mauvaise de ceux qu'ils aimaient. On dit même qu'un de ces enfants, en se battant contre un autre, ayant laissé échapper un cri qui montrait sa peur, sa lâcheté, les magistrats s'en prirent à celui qui l'aimait et le condamnèrent à l'amende ». Selon Eschine, l'État prélevait un impôt sur les jeunes gens qui se prostituaient pour de l'argent.

Socrate lui-même jouissait, paraît-il, d'une renommée de coureur de beaux garçons. Au moins le Dr Arrufat nous le présente comme tel : « Dès qu'il apparaît dans le Protogoras, un ami lui demande s'il ne revient pas de sa chasse ordinaire. Devant les relations les plus scabreuses il sourit avec bonhomie..... S'il aimait les jeunes gens, c'était chastement, ou tout au moins il savait et pouvait repousser loin de lui les désirs sensuels. Mais sa constitution psychologique, encore une fois, était celle de tous les Grecs. Ne conseillait-il pas de fuir « devant ce monstre qu'on appelle un homme frais et joli ». A Cristobule qui donna un jour, devant lui, un baiser au fils d'Alcibiade, il disait : « Cesse, ou tu deviendras esclave, tu dépenseras beaucoup pour des plaisirs funestes ».

Il y a loin de ce ton bienveillant et de cet esprit pratique à l'ascétisme farouche de Platon¹ ».

L'habitude devait être complètement passée dans les mœurs, puisque le fameux serment d'Hippocrate nous en décèle la trace.

« Dans quelque maison que j'entre, ce sera pour l'utilité des

¹ Dr ARRUFAT.

malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons libres ou esclaves » (HIPPOCRATE, *Serment traduit par Littré*, t. IV, p. 631).

Beaucoup pensent que l'esprit profondément artiste des Grecs, leur sens et leur amour du beau, étaient la cause de cette anomalie. « Les plus adroits, les plus forts, c'est-à-dire, en ce temps de vie libre au grand air, les mieux proportionnés et les plus beaux, étaient admirés avec l'enthousiasme que fait naître la jeunesse et l'excitation des luttes. Plutarque a bien vu quand il écrit dans son traité de l'amour : « Ce n'est que d'hier ou de devant hier, depuis que les jeunes gens ont commencé en la Grèce à se dépouiller et se dévêtir nus pour les exercices de la personne, que cet amour des mâles s'est glissé es parcs et lieux où la jeunesse s'adresse à la lutte ».

Sans doute semblable cause peut rentrer dans l'étiologie de l'inversion et y entre vraisemblablement, mais, à mon sens, pour une part assez faible, et il est fort probable qu'en cherchant bien on eût trouvé l'inversion très répandue en Grèce bien avant et bien après Plutarque, en dehors des moments où les exercices physiques, ces remèdes si énergiques contre les déviations, perversions et mauvaises suggestions, étaient si fort en honneur.

Rome ne fut pas plus épargnée que la Grèce ; peut-être au contact de cette dernière, elle se gâta vite et profondément. La plupart des auteurs latins en font foi : Virgile, Horace, Tibulle, Cicéron, Catulle, Martial, Juvénal, Tite-Live, Tacite, Suétone, Térence, Plaute, Properce, Pétrone la mentionnent, et parfois longuement¹.

¹ Exemples bien connus :

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim
Delicias domini, nec quid speraret habebat.

(Virg. Egl. II).

Le christianisme eut à lutter contre « les passions de l'ignominie ». Saint Paul, dans sa première épître, les stigmatise violemment ; mais elles ne cessèrent point d'exister.

Au Moyen Age, Charlemagne, en 803, punit de mort le crime de Sodome ; vers le XII^e siècle, le vice prit une extension relativement considérable. L'abbé de Clairvaux écrivait au pape Alexandre III, en 1177 : « L'antique Sodome renaît de ses cendres ». Plus tard, les épidémies d'hystérie (démonomanie, sorcellerie, croyance aux incubes et aux succubes) laissèrent naturellement place à la Sodome proprement dite. Elle était au sabbat le privilège du diable ; les êtres à la fois incubes et succubes commettaient, dit Bayle, le péché sur-contre-nature. Les docteurs Corre et Aubry ont recueilli,

A citer également l'épisode de Nisus et Euryale et le cri

« Me, me adsum qui feci. » (Virgile, *En.*, ix).

Enfin :

Femorum tuorum sanctæ consuetudinis
Quid pulchrius.

De même Horace et les autres poètes :

Tument tibi quum inguina, num, si
Ancilla aut verna est proesto puer, impetus in quem
Continuo fiat, malis tintigine rumpi ?
Non ego ; namque parabilem amo Venerem, facilemque.

(Hor. *Sat.* i, 2, 116).

Intrasti quoties inscriptæ limina cellæ
Seu puer arrisit, sive puella tibi.

(Mart. xi, 46).

Tanquam parva foret sexus injuria nostri
Fœdandos populo prostituissè mares
Jam cunae leonis erant, ut ab ubere raplus
Sordida vagitu posceret sera puer
Immatura dabant infandas corpora pœnas.

(Mart. ix, 9).

Notum est cur solo tabulas impleverit Hister
Liberto, dederit vivus cur multa puellæ
Dives, erit, magno quæ dormit tertia lacto

(Juv. ii, 53).

.....Numera ; sestertia quinque

Omnibus in rebus. Numerentur deinde labores :

dans leurs études d'archéologie médico-légale, des faits bien intéressants sur les déviations de l'instinct sexuel au Moyen Age¹. La cause de toutes ces folies génésiques est curieuse à signaler en passant : elle paraît être une recherche prolongée de mysticisme, d'ascétisme. Un instant vaincu, l'instinct bientôt se révolte impétueux, indomptable, et les pires excès en résultent.

Autres sont les causes des fautes de la cour très pervertie du trop célèbre Henri III. Revenu d'Italie, ce roi s'adonne à la Sodomie, y entraînant avec lui la plupart de ses courtisans ; tous se livraient aux plus complètes débauches, recherchées au début par une sorte de dilettantisme, puis régnant en maîtresses, à la grande colère d'Agrippa d'Aubigné.

Le mal était général dans l'aristocratie française. On mentionnait ainsi les invertis en ce temps : « In Spania los cavalieros, in Francia los grandes, in Almania pocos, in Italia todos ».

Je ne pense point qu'il soit utile ni intéressant de continuer cette énumération qui nous conduirait aux derniers scandales connus, au procès Wilde (1895), sur lequel nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir.

Ce qu'il faut savoir, c'est que l'inversion a toujours existé, et l'on peut ajouter qu'elle a frappé toutes les races et s'est manifestée dans tous les pays. En Orient, dans l'Inde, l'inversion est commune ; elle n'est généralement point considérée

An facile et pronum est agere intra viscera penem
Legitimum, atque, illic hoesternæ occurere cœnæ.

(Juv. ix, 41).

Nunquam pathicus tibi deerit amicus
Stantibus et salivis hīs collibus.

Juv. ix, 130).

On pourrait multiplier indéfiniment les citations.

1. P. AUBRY et A. CORRE. — *Documents de criminologie rétrospective*.
— Voir dans CUEVALIER le cas du Maréchal de France, Gilles de Rays.

comme une chose honteuse; en Annam, au Tonkin, en Chine, le boy, ou jeune domestique, ne demande généralement qu'à se prostituer. Régnant en Asie, existant en Afrique, en Océanie, on l'a notée chez les Canaques de la Nouvelle Calédonie.

« Beaucoup de voyageurs, dit Chevalier, l'ont trouvée dans le Nicaragua, à Panama, dans le territoire d'Alaska, au Pérou, sur la côte du Guayaquil, chez les Aléousiens, les Codiaks, les Caraïbes, les habitants de Nulka¹, etc. ».

L'inversion a donc existé en tous temps et en tous lieux. Elle a pris parfois une extension formidable, sous l'influence de causes diverses, difficiles à étudier. Elle est loin d'avoir disparu aujourd'hui, mais elle n'a probablement pas augmenté; elle est considérée par nous comme chose honteuse et vile, et nos idées sur elle sont très éloignées de celles des philosophes grecs.

Elle ne laisse, en tout cas, pas de constituer une anomalie très curieuse, très variable, dont les cas se présentent de façon très diverse. J'ai dit comment je la vois : tantôt une malformation plus ou moins étendue, souvent purement nerveuse (inverti-né malformé ou occasionnel, prédisposé), tantôt une maladie, curable ou non, issue parfois d'un simple accident, développée sous l'influence de causes diverses dont le confinement dans une agglomération anormale, monosexuée, me paraît être la principale. Parmi les invertis, il y a des *difformes*, des *malades* et des *occasionnels*; telle est, en somme, l'hypothèse à laquelle m'ont conduit les idées que je viens d'exposer dans ce chapitre. M. le Professeur Lacassagne auquel je proposai d'ouvrir une enquête à ce sujet, consentit très volontiers à m'accorder l'hospitalité de son importante revue : *Les Archives d'Anthropologie criminelle, de criminologie et de psychologie normale et pathologique*.

¹ V. MANTEGAZZA. — *L'amour dans l'humanité*.

Je souhaitais, non point seulement de recueillir des documents, mais aussi les avis, les opinions des personnes auxquelles leurs études, leur expérience, permettent d'apporter à la solution du problème des éléments intéressants qui, sans cette enquête, couraient le risque de n'être jamais synthétisés, faute d'occasion.

La question en elle-même est aujourd'hui suffisamment connue, pour pouvoir être exposée sans longs commentaires. Mais, comme elle était destinée à susciter la production de véritables observations analogues à celles que nous rédigeons au lit du malade, je crus devoir la présenter sous forme d'un questionnaire uniquement destiné à remettre en la mémoire de nos correspondants les particularités les plus intéressantes à noter. J'écrivis donc le questionnaire plan suivant.

ENQUÊTE SUR L'INVERSION SEXUELLE

Questionnaire plan.

Monsieur,

Les recherches que j'ai entreprises au laboratoire de médecine légale de l'Université lyonnaise comprennent plusieurs enquêtes psychologiques, dont la première a déjà livré au public des résultats précieux et qui doivent une partie de leur intérêt au nombre considérable de littérateurs célèbres qui ont bien voulu se faire mes collaborateurs et donne la formule de leur langage intérieur. Nos travaux, cependant, s'adressent à tous sans distinction de profession. Ils exigent le seul talent de l'observateur.

La question qui nous occupe aujourd'hui est celle de l'*Inversion sexuelle*, c'est-à-dire du penchant anormal, platonique ou non, d'un individu pour un autre individu du même sexe que lui. Mais, d'une façon générale, nous étudions toutes les déviations de l'instinct génésique.

L'importance de telles recherches ne vous échappera certainement pas. L'étude détaillée du fonctionnement normal ou pathologique de l'un des facteurs les plus puissants de l'activité humaine, le but, la raison d'être de tant d'actions héroïques ou criminelles, c'est-à-dire la recherche des jouissances sexuelles, doit fixer l'attention, non seulement de tous ceux qu'intéressent les problèmes de la sociologie, mais encore de tout homme qui réfléchit.

Aussi espérons-nous, Monsieur, que vous aurez à cœur de vouloir bien nous aider, le plus tôt qu'il vous sera possible de le faire, des observations, notes, documents, confessions recueillis par vous dans les milieux que votre talent d'écrivain, de professeur, d'avocat, de médecin... vous a conduit à observer et à étudier.

Nous comptons, en tous cas, Monsieur, que vous consentirez à répondre au premier paragraphe. Nous le faisons suivre d'un plan de réponse, destiné à vous faciliter la rédaction des faits que vous consentiriez à nous communiquer, mais dont il vous est loisible de vous écarter, de négliger tout ou partie.

En vous remerciant d'avance nous terminons notre requête en vous priant — de n'écrire votre réponse, si possible, qu'au recto de la page ; — d'indiquer très nettement les passages pour lesquels vous désirez conserver l'anonymat ou si vous désirez le conserver pour la totalité de votre envoi ; — enfin d'expédier le tout à M. le Docteur Lacassagne, Professeur à l'Université de Lyon, laboratoire de médecine légale, Quai Claude Bernard.

I

Guide destiné à faciliter les réponses ¹.

(Ce paragraphe s'adresse à tout observateur).

Quelles sont vos idées, vos théories, vos hypothèses sur la question ?

¹ Consulter en outre Lacassagne : *Vade mecum du médecin légiste*, et, dans l'ouvrage de Chevalier, la partie relative à l'examen médico-légal, page 448 et suivantes ; on y trouve, pour les *commémoratifs* :

A. HÉRÉDITÉ. — Arbre généalogique. — Ascendance jusqu'à la deuxième et à la troisième génération. Collatéraux. Notions de l'hérédité ; ne pas la limiter à l'hérédité directe et similaire ; faire ressortir la transformation des né-

Que pensez-vous des causes du mal, de son étendue, de ses remèdes?

Possédez-vous des documents relatifs à l'inversion, des confessions d'invertis. Pouvez-vous nous les communiquer?

II

Observations faites sur un sujet donné.

A. — ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES ET PERSONNELS, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. — Age actuel, — sexe, — race, — profession (si possible).

vroses et des psychoses. Rechercher chez les membres de la famille l'existence de tares névro-ou psychopathiques; maladies convulsives (chorée, paralysie générale, apoplexie), de signes de dégénérescence (bizarreries sensorielles, incorrections intellectuelles, déficiences morales, extravagances, vagabondage, débilité mentale, bouffées délirantes) d'alcoolisme, de consanguinité, de disproportion d'âge, etc. — Indiquer le genre de mort des parents: apoplexie, suicide, démence, etc...

B. ANTÉCÉDENTS PERSONNELS (biographie). — Vie intra-utérine (frayeurs, traumatismes, maladies aiguës de la mère). Naissance à terme ou non. Enfance: marche, parole, dentition. — Convulsions, crises, accidents choréiformes méningitiques. — Aptitudes intellectuelles à l'école. — Instruction. Education. — Tendances, instincts mauvais, vices, insubordination, méchanceté, mensonge, vagabondage, larcins. — Actes impulsifs. — Puberté: évolution. — Désordres psychiques consécutifs: émotivité, exaltation, religiosité, frayeurs. — Accidents nerveux: céphalalgie, migraines, crises convulsives, hystérieformes, accès délirants. Traumatismes crâniens. — Hystéro-traumatisme. Premières manifestations sexuelles.

Pour l'état actuel.

A. ETAT PHYSIQUE. — S'attacher principalement aux caractères sexuels secondaires et inventorier les signes de dégénérescence, les stigmates physiques. Morphologie. Habitus. Taille et squelette. Tête: asymétries crâniennes, faciales, palatines. -- Oreilles. — Mâchoires: prognathisme, dentition, bec de lièvre. Traits du visage: physionomie, regard. Voix: timbre, étendue. Seins: leur développement. Bassin: étroitesse, hauteur. Organes génitaux: malformations diverses. Hernies. Membres: anomalies des extrémités. Peau: système pileux, barbe.

B. FONCTIONS. — La santé. — Rechercher les signes de dégénérescence fonctionnelle. Tempérament. Physionomie; attitudes; gestes; parole; démarche; maintien. Sensibilité générale. — Anesthésie, hyperesthésie. Sens:

B. — HABITUS. PHYSIQUE (*Invertis-nés à stigmates*). Anomalies physiques et anatomiques : féminisme, gracilité des formes, élargissement des hanches, grosseur des seins, diminution de la force musculaire, chétivité du système pileux, etc... chez l'homme ; — caractères contraires, aspect masculin chez la femme¹.

C. — HISTOIRE DU SUJET. Enfance, — anomalies — à quel âge apparues ? Vices fréquents dans les lycées, pensionnats. — Perversion de l'instinct sexuel. *Amour pour un individu du même sexe réalisant mieux le type idéal de ce sexe* (ainsi l'inverti homme masculiphile aimant les hommes très forts, très mâles, l'invertie femme aimant les femmes très féminines). — *Amour pour un individu du même sexe se rapprochant du sexe opposé* par son physique, ses sentiments, son caractère (ainsi l'inverti homme, féminiphile ou paidophile, aimant les hommes fémi-

impressionnabilité ; perversions. Anomalies du fond de l'œil. Algies nombreuses. — Migraines, éblouissements, vertiges, insomnies. Molilité : mouvements convulsifs, tics (strabisme), contractions spasmodiques, crampes, tremblements. Circulation : pouls, palpitations. Fonctions digestives : appétit, excès de table, alcoolisme, constipation. Fonctions cutanées : sueurs. Fonctions génésiques : puissance, excitabilité. — Pollutions nocturnes. — Excès vénériens. Troubles neurasthéniques : lourdeur de tête, sensations douloureuses des membres, fatigue constante, phénomènes gastriques, palpitations, etc.

C. FACULTÉS MENTALES. — Dénombrer et peser les stigmates psychiques, les syndrômes épisodiques. Sensibilité morale. — Perversion des sentiments. — Émotivité, craintes imaginaires, obsessions, idées fixes. — Irritabilité. — Colères. — Sentiments affectifs, familiaux. — Sympathies, antipathies. — Instinct de conservation, destructeur. — Prodigalité, avarice. — Méchanceté, bonasserie, raillerie. — Hypochondrie, mélancolie, défiance. — Idées de persécution. — Hallucinations : *Intelligence*. — Niveau intellectuel. — Lacunes : déséquilibre. — Interroger mémoire, attention, imagination, facultés d'indétermination (réceptives ou éjectives), d'analyse ou de synthèse, de généralisation, spéculatives. — Facultés syllogistiques : jugement ; opinions paradoxales. — Dons particuliers : calcul, musique, etc. — Conceptions délirantes.

ACTIVITÉ ET CARACTÈRE. — Volition, instabilité, persévérance. — Timidité et courage. — Paresse. — Périodes d'enthousiasme et de découragement, d'agitation et de pression, d'expansion et de concentration. — Inégalités : absence d'esprit de conduite, excentricités, vagabondage. — Impulsions irrésistibles. — Sens moral, vices éthiques. — Excès de subjectivité ; égoïsme, vanité, ambition ; exagération de la personnalité. Perversions morales. — Passions viles. — Immoralité et cynisme. Folie morale. (Chevalier).

¹ Mentionner soigneusement, si possible, toutes les déviations, malformations de tous les organes, et en particulier de ceux de la reproduction.

nins, l'invertie-née aimant les femmes à caractères masculins). — Amour subi. — Amour imposé. — *Amour indifférent*, s'adressant, selon les circonstances, tantôt à un individu du même sexe, tantôt à un individu du sexe opposé. — Amour pour un vieillard, — pour un animal (bestialité), pour un cadavre (nécrophilie), — pour un objet inanimé (azoophilie). Haine ou indifférence pour le sexe qui doit être normalement aimé. Amour exigeant la vue du sang ; — l'odeur des matières répugnantes. — Amour fétichiste (amour d'un membre : d'un pied, d'une main).

A quel âge sont apparues les premières manifestations de la sexualité ; à quel âge les premières tendances morbides ?

Tendances réfrénées, — satisfaites.

Actes, rôle dans l'acte : *actif ou passif* ; remords, jalousie, etc...

ADOLESCENCE, JEUNESSE, AGE MUR. — Même plan que précédemment. En plus : Femmes : — menstruation, — régulière ou non ; à quel âge apparue ? — grossesse, avortement, ménopause, folie puerpérale, etc. Inversion occasionnelle due à des circonstances spéciales, en particulier au séjour dans une agglomération anormale monosexuée.

Pour les deux sexes — : crises de l'adolescence, mariage ou célibat, impuissance, stérilité. Apparition d'anomalies ; atténuation, aggravation, disparition de ces anomalies.

VIEILLESSE. — Même plan que précédemment. En plus : amour coupable pour des enfants.

D. — CATÉGORIE DANS LAQUELLE SE PLACE LE SUJET OBSERVÉ :

Invertis-nés à stigmates physiques : fémininiforme s'il est homme.

» masculiniforme s'il est femme.

Invertis-nés sans stigmates physiques :

» *si homme* : cherchant un plus mâle que lui.

» un moins »

» *si femme* : cherchant une femme très féminine

» un moins » moins féminine qu'elle même.

E. — ANOMALIES FONCTIONNELLES COEXISTANTES. Hallucination, tics, manies, stigmates de dégénérescence selon Magnan ; — déviations, perversions concomitantes ; innées, acquises ?

F. — FAUTES COMMISES ET SANCTIONS PÉNALES CONSÉCUTIVES. Condamnations, amendes, emprisonnement.

G. — INSTINCTS. Instinct maternel (absent, augmenté, diminué ?).

Instinct conservateur (déviation : peur, égoïsme, avarice, alcoolisme?).
 Instinct constructeur. — Instinct destructeur. — Instinct altruiste
 (philanthropisme). — Caractère : courage, prudence, persévérance. —
 Intelligence : aptitudes intellectuelles, littéraires, scientifiques, artis-
 tiques.

H. — Comment le sujet se juge-t-il? — Comment s'excuse-t-il? — A quelle cause rapporte-t-il son ou ses anomalies?

Nous acceptons avec reconnaissance tous les renseignements communiqués, même s'ils ne se rapportent que très indirectement ou s'ils n'ont trait que par un point limité au programme que je viens de tracer.

LAUPTS.

Un certain nombre de personnes ont bien voulu nous adresser, soit des observations ou des confessions recueillies par elles, soit des études dont quelques-unes sont fort originales. Nous allons examiner les plus intéressantes, mais, avant de le faire, je tiens à remercier :

Emile Zola pour l'intérêt qu'il témoigne à mes études. Je lui dois beaucoup pour tout ce qu'il m'a si aimablement communiqué : pour la lettre qui fait à mon ouvrage une si remarquable préface, et pour cette confession que lui a adressée un malade, atteint d'inversion congénitale, et que je publie sous le titre : *Le roman d'un inverti-né*. La popularité méritée du maître, sa sincérité que n'effarouche aucune fausse pudeur, sa hardiesse et son génie d'écrivain ont sollicité la confiance de bien des misérables. Des documents épars dans l'immense correspondance du célèbre romancier, *le roman d'un inverti-né* est certainement un des plus saisissants. A ce sujet, tous mes remerciements à *Emile Zola* ; j'y joins l'expression de ma profonde gratitude pour l'accueil si bienveillant que j'ai toujours trouvé auprès de lui.

Mon illustre maître, le *Professeur Lacassagne*, auquel je suis heureux de témoigner à nouveau l'expression de mon admiration et de ma respectueuse amitié.

Je suis très profondément reconnaissant à *M. Dimitry Stefanowsky*, substitut du procureur impérial à Kharkow, à *M. Macdonald* du bureau d'éducation de Washington, à *M. Patté*, à mon ami *M. A. Storck*, à mon ami et éditeur *M. Carré*, à *M. L. Dugas*, à *M. Mario Pilo*, à *M. Max Dessoir*, au baron de *Schrenck-Nodzing*, à l'éminent philosophe *Tarde* du concours qu'ils ont apporté à mon enquête, et j'exprime à *Krafft-Ebing* et à *Moll* l'expression de ma sincère admiration pour leurs beaux et solides travaux, dont je signale aux lecteurs certains passages particulièrement importants.

Mais c'est à *M. André Raffalovich* surtout que je veux dire ma reconnaissance, non seulement pour l'expression cordiale d'une sympathie constante, mais encore pour la libéralité avec laquelle il a mis à ma disposition, pour les reproduire dans cet ouvrage, ses études des Archives, d'une philosophie si profonde et si vraie ; et dont une, celle qui traite de *Wilde*, est particulièrement précieuse par la connaissance approfondie de la vie londonienne que possède *M. Raffalovich*.

J'ajoute que mes recherches sont loin d'être terminées, et que j'accepterai avec plaisir et reconnaissance toute réponse nouvelle, tout document inédit concernant, de près ou de loin, l'inversion ¹.

¹ Prière d'adresser tout document psychologique (ceux qui traitent de l'inversion ou du suicide seraient en particulier utiles en ce moment) à M. le docteur *Laupts*, chez *M. Carré*, éditeur, rue *Racine*, 3. Paris.

CHAPITRE II

OBSERVATION TYPE D'UN INVERTI-NÉ FÉMINIFORME

Une confession adressée à M. Emile Zola. — *Le roman d'un inverti-né* :
I. Adresse à M. Emile Zola. Antécédents, première enfance. — II. Enfance, premières déviations. — III. Jeunesse, premiers actes. — IV. Postscriptum. Deuxième document. Nouvelles confessions. — V. Troisième document, dernier post-scriptum. — Valeur de l'observation au point de vue scientifique ; netteté des types dessinés dans le roman : l'inverti-né féminin ; l'inverti d'occasion féminiphile, le pervers.

Un des avantages d'une enquête psychologique, c'est de mettre en lumière certains documents enfouis dans l'obscurité. Ce n'était point, il est vrai, tout à fait le cas du roman d'un inverti-né. Dès longtemps Emile Zola en avait reconnu toute la valeur. Aussitôt qu'il sut mes recherches, il m'offrit de me le communiquer. J'acceptai de grand cœur et le publiai dans les Archives d'Anthropologie criminelle et de psychologie normale et pathologique.

Cette confession est sincère ; elle est vraie d'une vérité que l'on sent à l'émotion, à ces tristesses qui, parfois, dans le cours du récit, prennent le sujet, de se sentir une difformité, une monstruosité presque ; d'être, au milieu de la société humaine, un être anormal, inutile et dangereux par les exemples qu'il provoque, par les convoitises qu'il suscite. Sans doute, à de certains moments, lorsque le souvenir des jouissances coupables reparait à son imagination, la passion reprend le dessus et

diète. Mais, à l'encontre de la plupart des documents de ce genre, sa confession ne renferme, de la peinture des instincts mauvais, que ce qu'il est indispensable d'en connaître pour avoir de l'auteur une idée précise, pour comprendre ses sentiments, ses besoins, sa volonté et ses idées, pour, en un mot, pouvoir en déterminer la psychologie. Il ne fait abus ni de termes déplacés, ni de peintures licencieuses. De naissance très aristocratique, ayant reçu une éducation soignée, affiné d'instinct et vivant dans un milieu délicat, il sait trop ce qu'il doit à l'illustre auteur auquel il se confie, pour avoir un but autre que de se peindre en bien comme en mal, étalant et fouillant ses plaies, il est vrai, mais pour les faire connaître seulement, et pour ainsi dire de façon toute psychologique, par instants seulement troublé par les souvenirs brûlants du péché adoré et maudit.

J'ai cru devoir mettre en latin certains passages ; ce n'était point nécessaire dans un ouvrage sur l'inversion ; mais je l'ai fait par égard pour les personnes, non habituées aux études médicales, sous les yeux desquelles pourrait tomber ce document.

LE ROMAN D'UN INVERTI-NÉ

(Document communiqué par M. Emile Zola).

I. — Adresse à M. Emile Zola. — Antécédents. — Première enfance.

Monsieur Emile Zola,

Paris.

C'est à vous, Monsieur, qui êtes le plus grand romancier de notre temps, et qui, avec l'œil du savant et de l'artiste, saisissez et peignez si puissamment *tous* les travers, *toutes* les hontes, *toutes* les maladies qui affligent l'humanité, que j'envoie ces *documents humains* si recherchés par les lettrés de notre époque.

Cette confession, qu'aucun directeur spirituel n'a jamais apprise de ma bouche, vous révélera une affreuse maladie de l'âme, un cas rare — sinon malheureusement unique — qui a été étudié par de savants psychologues, mais que jusqu'ici aucun romancier n'a osé mettre en scène dans une œuvre littéraire. Balzac a écrit la « *Belle aux yeux d'or* », mais il n'a fait qu'effleurer l'affreux vice qui fait *pendant* à cette histoire. Sarrazine aime vraiment Zambonelle, mais il le croit femme et cesse de l'aimer après avoir découvert la vérité. Ce n'est donc pas le cas bien plus horrible dont je veux vous parler aujourd'hui.

Vous-même, Monsieur, dans votre admirable *Curée*, n'avez fait que toucher, dans la personne de votre Baptiste, à un des plus affreux vices qui déshonorent l'humanité. Cet homme-là est ignoble, car la débauche à laquelle il se livre n'a rien à voir avec l'amour et n'est que chose absolument matérielle, une question de conformation que les médecins ont plus d'une fois observée et décrite. Tout cela est très *commun* et très *dégoûtant* et n'a rien à faire avec la confession que je vous envoie et qui pourra peut-être vous servir à quelque chose.

Je ne suis pas Français — quoique je connaisse les plus importantes villes de la France et que j'aie même demeuré quelque temps à Paris. — Je vous écris donc sans doute d'une façon bien incorrecte. Il y a longtemps que je ne parle ni n'écris dans cette langue ; veuillez donc excuser les incorrections et les fautes qui fourmillent sans doute dans ces pages.

Je ne sais pas si vous connaissez l'italien ; si j'avais pu vous écrire dans cette langue, je me serais certainement mieux exprimé. Je ne m'occupe ici nullement de style, mais je vous dirai simplement ce qui peut vous intéresser. A travers ces lignes mal écrites vous découvrirez, avec votre œil d'aigle et votre cœur d'artiste, la plaie d'une âme qu'une fatalité horrible semble poursuivre, qui a honte d'elle-même, et qui, certes, ne trouvera la paix et le bonheur que lorsqu'elle dormira dans cette *Terre* par vous si merveilleusement décrite.

J'ai 23 ans, Monsieur, et suis né dans une situation de famille et de fortune assez haute et indépendante. De ce côté là, je n'ai rien à désirer. Mon père est catholique ; il se dit déiste, mais sa religion est plutôt une sorte de panthéisme, dont il ne veut pas convenir ; — ma mère est juive convertie, mais fidèle à sa religion, quoique n'en observant que les principales pratiques. Je suis le *quatrième fils* né de ce mariage.

Mon père est un des plus beaux vieillards que l'on puisse imaginer. Une tête de patriarche qui attire l'attention même dans la rue. Il a été merveilleusement beau dans sa jeunesse et l'est encore à un âge assez avancé.

Notre famille est originaire d'Espagne, mais fixée depuis des siècles en Italie. Mon père s'est marié à dix-neuf ans ; ma mère en avait dix-huit et était de beaucoup plus riche que mon père. Ils se sont beaucoup aimés et s'aiment encore. Mon père est d'un tempérament très impressionnable et nerveux, artiste jusqu'au bout des ongles ; il a eu une vie assez aventureuse et des hauts et des bas assez considérables ; mais, même dans les moments où la fortune semblait l'abandonner, il ne s'est pas laissé décourager et a su toujours ressaisir la fortune. Il a toujours gagné beaucoup et dépensé de même. Il y a plusieurs années, il a fait une grande fortune à la Bourse, mais l'a perdue de nouveau. Sans être riche, il est à son aise maintenant et peut s'entourer d'un luxe qu'il a toujours aimé. Il a parcouru plusieurs capitales de l'Europe et sa famille l'a presque toujours suivi. Il aime peu le monde et l'a fréquenté peu, en dehors des relations d'affaires. Il aime les arts avec passion et s'entoure volontiers de belles choses, de jolies statuettes et de beaux tableaux. Même dans les temps où la fortune lui souriait peu, il se laissait manquer presque des choses nécessaires pour acheter un beau livre ou une jolie gravure ; ce qui contrariait considérablement ma mère, bien plus économe par instinct de race. Il aime sa famille avec passion et ferait tous les sacrifices possibles pour nous voir heureux et contents, mais il a des jours d'humeur et alors, gare à qui s'approche de lui. Il prend toujours des résolutions extrêmes sans beaucoup réfléchir et s'est ainsi attiré mainte ennuyeuse affaire. Il a beaucoup vu, beaucoup voyagé, beaucoup gagné, beaucoup dépensé. Il aime avec passion la lecture et, depuis que nous avons une résidence fixe, il s'est formé une belle bibliothèque. Son intelligence est très développée, son front magnifique, sa taille moyenne ; mais il paraît très grand. M. Desbarolles, qu'il a consulté il y a nombre d'années à Paris, lui a dit qu'il était né sous l'influence de Jupiter et de Vénus et qu'il ferait de nouveau fortune — ce qui s'est réalisé.

Il cultive avec assez de succès la musique et joue assez bien du piano. Il réussit dans l'interprétation de la *melodie*, mais est rebelle à l'*harmonie*. Dans le temps, il cultivait aussi la peinture à l'huile et à l'aquarelle, mais ne s'en occupe plus parce qu'il dit que sitôt qu'il

touchait aux crayons et aux pinceaux ses affaires allaient mal. Il est très fier de sa grande beauté et a grand soin de sa grande barbe et de ses beaux cheveux argentés. Il garde un tendre souvenir de son père qui, au dire de tous ceux qui l'ont connu, était un des plus beaux hommes de son temps et se faisait aimer et respecter de tous ceux qui le connaissaient. Il est mort assez jeune, d'un mal au cœur.

Ma mère fut très jolie dans sa jeunesse, quoique sortant d'une famille *très laide et vulgaire*. Elle a toujours eu *peu d'esprit* et je reproche toujours à mon père de s'être allié à une famille si laide et avec si peu de distinction. Il me dit qu'il était très jeune alors et ne comprenait pas beaucoup l'importance qu'il faut donner à un mariage.

En regardant ma mère qui, à cinquante-cinq ans, est encore d'une jolie taille, quoique sa figure soit gâtée, je pense toujours à votre *Angèle de la Curée*. C'est la même douceur, le même manque d'énergie, une faiblesse de caractère étonnante ; — elle ne peut lire une petite anecdote sentimentale sans pleurer ; elle a peu de mémoire et sa seule excuse est sa grande bonté. En de certaines choses elle est pourtant volontaire, et personne ne peut lui ôter de la tête ce qu'elle y a mis. Je pense toujours que c'est une des qualités ou un des défauts inhérents à la race dont elle est descendue et pour laquelle je n'éprouve aucune sympathie, mais même une secrète répulsion. J'aime pourtant ma mère, mais dans mon imagination je l'aurais désirée autrement — sentiment que je regrette beaucoup et que je me reproche toujours.

Je suis né dix ans après mon dernier frère et lorsque le fils aîné avait quatorze ans. Ma naissance fut une désolation pour ma mère, qui espérait, après trois garçons, avoir une fille. J'étais pourtant joli et mignon comme une petite fille, et l'on me raconte toujours que ceux qui me voyaient dans les bras de ma mère, avec mes belles boucles dorées et mes jolis yeux bleus, disaient toujours : « mais ce n'est pas possible que ce soit un garçon ».

Quand elle me voit, ma nourrice me dit toujours que les femmes de sa connaissance m'avaient surnommé *la petite Madone*, tant j'étais mignon et délicat. Je possède mon portrait à l'âge de deux ans et je puis vous assurer qu'on ne peut vraiment pas voir de plus bel enfant.

Toute la famille était très fière de moi, ma mère surtout. Mon intelligence s'éveilla très tôt et je fus considéré comme un petit prodige. J'étais alors seul à la maison, mes frères étaient en pension dans une

ville voisine ; j'étais très fier de mon charme et, tout petit enfant que j'étais, je rougissais de plaisir en entendant vanter ma beauté. Je me rappelle encore le frissonnement de joie et de plaisir qui parcourait toute ma petite personne quand je sortais avec ma petite robe de piqué bleu bien gonflée et à nœuds bleus et mon grand chapeau de paille d'Italie.

Lorsque j'eus quatre ans, on m'ôta mes petites robes pour me mettre des culottes et une petite jaquette. Quand on m'eut habillé en garçon, j'éprouvai une véritable honte, — je me le rappelle comme si c'était aujourd'hui, — et je courus bien vite me cacher et pleurer dans la chambre de ma bonne qui dut me r'habiller encore en fille. On rit toujours en se rappelant les cris de désespoir que je fis en me voyant enlever ces petites robes blanches qui étaient mon bonheur.

Il me semblait que l'on m'ôtait quelque chose que j'étais toujours destiné à porter.

Ce fut ma première grande douleur.

..

II. — *Enfance. — Premières déviations.*

A cinq ans, on me mit à l'école, mais je n'y restai que quelques semaines, le médecin de la maison s'étant aperçu que je devenais pâle et maladif en restant trop assis sur les bancs de l'école.

Lorsque j'eus sept ans, nous changeâmes de résidence et nous allâmes demeurer à Florence. Les affaires de mon père allaient magnifiquement et nous eûmes une magnifique voiture, laquais, et une belle maison où mon père réunit tout ce qu'il est possible d'imaginer de beau et d'élégant. On prit alors une institutrice pour moi, et bientôt je me pris de la plus vive et exaltée amitié pour cette dame qui était très distinguée et m'aimait beaucoup. Je la préférais de beaucoup à ma mère, qui en était très jalouse, et cherchait autant que possible à me détacher d'elle, chose à laquelle elle ne réussit pas. A sept ans, j'étais un aussi charmant petit garçon que j'avais été un bel enfant, avec une intelligence étonnant tous ceux qui m'approchaient. J'avais la plus grande admiration pour tout ce qui était beau et grand, et je me prenais d'une véritable passion pour toutes les belles dames et les reines dont je lisais l'histoire avec mon institutrice.

Jeus une violente admiration pour la Révolution française, et un jour, ayant trouvé un résumé de l'histoire des Girondins de Lamartine, je le devorai en quelques heures. J'en rêvais la nuit et ne cessais de vouloir parler de cette époque grandiose de l'histoire de France. Marie-Antoinette, M^{me} Elisabeth, la princesse de Lamballe, furent mes grandes passions ; j'aimais moins les héros et les héroïnes populaires, ayant toujours eu une admiration sans borne pour les héroïnes et les femmes malheureuses, habillées de velours et traînant des manteaux d'hermine. Mes progrès dans mes petites études furent rapides et j'étonnais mes maîtres eux-mêmes par la rapidité avec laquelle j'apprenais et concevais toute chose.

J'étais alors tout à fait *innocent* et ne soupçonnais rien de rien. Je fréquentais beaucoup, avec ma gouvernante, les Musées où, quoique si jeune, je me passionnais beaucoup pour les arts, pour lesquels j'ai eu une grande sympathie. La vue d'un chef-d'œuvre me remuait violemment et l'étude de la mythologie, qu'on me fit faire en présence des chefs-d'œuvre anciens, me passionna beaucoup. Je ne rêvais que Héros, Dieux, Déesses ; la guerre de Troie me fit la plus grande impression ; mais, chose étrange et à laquelle je ne fis attention que plus tard, toutes mes pensées, tous mes enthousiasmes, étaient plus pour les héros que pour les héroïnes. J'admirais beaucoup Hélène, Vénus et Andromaque, mais mon grand amour, ma grande admiration, étaient pour *Hector*, pour *Achille* et *Paris*, mais surtout pour le premier. Je me passionnais véritablement pour lui et je me plaisais à me figurer d'être Andromaque, pour pouvoir tenir dans mes bras le héros bardé de fer et dont les belles formes athlétiques, les beaux bras nus et le haut casque me faisaient *penser* pendant de longues heures. Je me rappelle encore les douces émotions de ces heures passées dans les longs corridors du Musée où je voyais tant de beaux héros et des dieux nus que mon imagination animait en leur prêtant une vie imaginaire. Je restais des heures entières à réfléchir au bonheur de tout ce monde de marbre, si parfait, si au-dessus de la réalité, et je ne pouvais m'expliquer tout ce que je sentais.

J'aimais déjà la solitude, et les jeux des autres garçons m'effrayaient presque. Mes frères étaient trop grands pour s'occuper de moi, et d'ailleurs ils ne passaient que peu de temps à la maison. Je n'aimais eu que peu de sympathie pour eux. Mon frère aîné était très beau, les deux autres l'étaient moins, le troisième surtout, qui

avec ses courtes jambes et ses longs bras, tenait tout à fait de la famille de ma mère, famille qui, grâce à Dieu, demeure loin de nous et que je n'aime pas du tout. Mes frères sont tous très bien, établis ; ils ont tous une famille et sont très heureux, les deux premiers surtout. Je suis resté seul dans la maison paternelle, ce que je ne regrette pas beaucoup.

Je continuai donc mes études, mais d'une façon fort irrégulière. J'appris plusieurs langues et je dévorais toutes les littératures en m'enthousiasmant pour tout ce qui était beau et surtout poétique. Les vers exerçaient une grande influence sur moi. Leurs cadences me donnaient de véritables frissons, et j'apprenais par cœur de longs monologues et des scènes entières de mes tragédies favorites. La musique me plaisait aussi infiniment. J'étais transporté par de beaux vers comme par la belle musique. Je vivais vraiment dans un monde idéal et comme enfant de dix ans n'en n'a peut-être jamais entrevu dans ses rêves. Je me passionnais toujours pour les belles héroïnes de l'histoire et des poèmes, et je les aimais comme des amies, car la femme m'a semblé toujours un être exquis et charmant, si loin de la terre que j'en formais presque une divinité.

J'eus alors la plus grande ferveur pour la Vierge Marie, que je considérais comme le type et le modèle de toutes les femmes. Il me tentait de participer de sa Nature Divine et je passais plusieurs mois dans la dévotion la plus outrée et d'autant plus extraordinaire que, dans notre maison, toutes les pratiques religieuses étaient abolies et que personne ne s'en occupait. Ma mère avait de son ancienne religion conservé la haine des églises et de toutes les pompes religieuses, et c'était surtout celles-ci qui me charmaient. Alors je changeai de goût et, au lieu des Hélène, des Déesses et des Héros, je me plaisais dans la compagnie des Saints, des Vierges et des Martyrs. Les murs de ma chambre furent tapissés de petites images de saints et d'anges devant lesquels je disais mes prières presque à toute heure. Au milieu de mes leçons je demandais à sortir pour quelque besoin et je courais dans ma chambre dire mes prières à la charmante Madone que je considérais comme une sœur, comme une amie.

La dévotion dura peu et tomba tout à coup, je ne sais pas comment. J'en accuse toujours une petite image de Santa Maddalena de Pazzi que possédait la femme de chambre de ma mère, et que je trouvais si horrible que je ne pouvais pas garder le sérieux devant ce *petit monstre*.

Dès lors, mon admiration pour les Vierges et les Saintes cessa et je retombai en pleine mythologie. Je devins presque *idolâtre*, et j'achetai une statuette de Vénus pour lui brûler de l'encens et lui apporter un bouquet tous les matins.

Depuis quelque temps je sentais frémir en moi toute une nouvelle vie, je ne pouvais tenir en place, et ma fantaisie me présentait les plus belles images et me tenait éveillé des nuits entières. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main et dévorais des romans illustres qui traînaient dans la bibliothèque de mon père. Cela m'alloua de plus belle et je devins si passionné, si nerveux, que tout le monde s'en émerveillait. Je parlais toujours à tort et à travers, et, dans ce bouillonnement de jeunesse hâtive, je passais des plus audacieuses pensées et de l'exaltation la plus forte à des tristesses et des abattements sans cause apparente. Je pleurais souvent seul et, pour me consoler, je me réfugiais dans un monde imaginaire.

Ma passion pour les robes traînantes durait toujours et, lorsque j'étais seul, je me plaçais devant le vis-à-vis de ma mère et je me promenais en traînant derrière moi les draps du lit ou de vieux châles, dont les longs plis tombant de ma personne ou le frolement le long, des tapis me faisaient frissonner de joie. J'éprouvais toujours le désir de me couvrir de longs voiles, et cette passion, qui depuis mon enfance ne m'avait jamais quitté entièrement, me ressaisit de plus belle.

Un jour, qu'une amie de ma mère me dit en plaisantant que l'on commençait à voir poindre mes moustaches, je faillis l'étrangler, tant cette insinuation me parut insultante, et la nouvelle me fut bien douloureuse. Je courus vite à un miroir et fus très heureux de voir mes belles lèvres roses entièrement libres de l'affreux duvet qui m'effrayait tant.

Je me plaisais à me faire femme, avec l'imagination et la beauté dont je me douais, et les aventures que je traversais en esprit me faisaient tressaillir de plaisir.

J'étais encore fort innocent à treize ans, que j'avais alors, et n'avais aucune idée de l'union des sexes et des différences qui existent entre eux. Cela paraîtra étrange chez un enfant si avancé pour son âge, mais c'est la pure vérité ! Je vivais trop par le cœur et l'imagination, j'aimais trop tout ce qui est *idéal*, pour voir les choses qui étaient plus près de moi.

Un *groom*, âgé d'une quinzaine d'années, eut bientôt mis fin à mon

innocence sur ce sujet. C'était pendant le séjour dans une ville de bains, où tous nos domestiques nous avaient suivi. J'allais souvent dans les écuries voir nos chevaux, et je me plaisais à jouer et à parler à un garçon de mon âge, avec lequel on me laissait quelquefois courir dans le grand jardin. Je fus bientôt instruit par ce gamin, qui me rendit aussi savant que lui-même. Lorsque j'appris comment se faisaient les enfants, j'en fus indigné et j'eus un profond dégoût pour mes parents qui n'avaient pas eu honte de me faire de cette affreuse façon.

Ces conversations finirent par m'agacer terriblement, car si j'étais très bien doué du côté de l'intelligence — trop bien hélas ! — je l'étais moins bien du côté physique, et à treize ans je n'étais pas encore *homme*.

Ce jeune garçon se corrompit plusieurs fois devant moi, et, quoique je brûlasse de l'imiter et qu'un sang brûlant circulât dans mes veines, je ne pus y réussir lorsque je fus seul.

Bientôt ce garçon fut renvoyé et, si je n'oubliai pas ses leçons, je n'y pensais plus beaucoup. Ce qui pourtant m'étonnait assez, ce fut de ce qu'il parlât toujours de coucher avec des femmes nues, et de leur faire ce qu'il leur faisait, tandis que je n'éprouvais aucun désir de faire cela et aurais trouvé bien plus naturel de coucher avec un homme. Il me semblait être trop faible, trop joli, trop délicat pour dormir avec une femme à laquelle je ressemblais trop, et d'ailleurs je n'aurais jamais eu ce courage.

L'homme me sembla dès lors bien plus beau que la femme, car j'admirais en lui une force, une vigueur de formes, que je n'avais pas et qu'il me semblait impossible de jamais posséder. Je m'étais toujours imaginé être femme, et tous mes désirs furent dès lors ceux d'une femme.

J'avais alors quelques amis et je ressentis, sans m'en rendre compte encore, une amitié exagérée pour eux. J'en étais jaloux et, lorsqu'ils me passaient le bras derrière le dos, je frémissais de toute ma personne. J'étais jaloux d'eux et ma plus grande joie était de leur donner quelque preuve de mon affection, et de faire quelques petits sacrifices pour eux. J'étais tourmenté par leur indifférence et leurs goûts bruyants qui disaient des miens, et j'aurais voulu qu'ils ne fussent occupés que de moi-même.

Mais, ce qui m'attirait surtout, c'était des hommes murs, des hommes de trente à quarante ans. J'admirais leur belle carrure, leur voix grave

qui contrastait d'une façon frappante avec nos voix encore enfantines. Je ne me rendais pas compte de ce que j'éprouvais, mais j'aurais donné tout au monde pour être serré dans leurs bras et pour coller toute ma personne sur la leur.

Je passais des nuits entières à rêver à ces choses et à leur prêter un semblant de réalité. Je ne savais pas encore jusqu'où peut faire descendre le vice affreux que je nourrissais sans le savoir et malgré moi, et qui m'a ensuite rendu si malheureux.

Un domestique que nous avons depuis peu à notre service, et qui avait une figure superbe, avec des moustaches et des favoris noirs, attira toute mon attention. Par de petites ruses de jeune garçon, je voulais le porter à parler de choses indécentes, et il s'y prêtait de tout son cœur. Je l'aimais beaucoup et je désirais toujours l'avoir à côté de moi lorsque j'allais quelque part. Il m'accompagnait le soir dans ma chambre, au second étage, et restait près de moi jusqu'à ce que je fusse presque endormi. Je le faisais parler de ses maîtresses, des mauvais lieux où il allait, et j'y trouvais tant de plaisir que je restais de longues heures après, éveillé et plein de désirs dont je ne me rendais presque pas compte. J'aurais voulu l'avoir couché auprès de moi, sentir son corps blond et poli ; j'aurais voulu l'embrasser et l'avoir près de moi pour prendre du plaisir et lui en donner. Mes désirs n'allaient pas plus loin et je ne concevais pas autre chose. Un soir, après de longues conversations sur notre thème favori, et lorsque je l'eus questionné sur les choses les plus indécentes, je fus pris tout à coup du désir de le connaître tout à fait et sans honte aucune, et comme pour rire ¹. *Eum rogavi ut mihi inguen suum ostenderet, ut viderem an tam ingens pulchrumque esset quam diceret. Primum noluit, sed, quum pollicitus sum nihil de eo me dicturum esse, bracas aperuit illudque mihi ostendit erectum, quæ quidem erectio ex verbis meis evenerat. Accessit ad lectulum in quo jacebam libidine et pudore anhelans. Nunquam videram inguen adulti viri, et tam commotus fui ut ne verbum quidem proferre potuerim. Nescio qua vi, qua cupiditate innata impulsus, illud dextra prehendi, multumque fricabam, dicens : « Quam pulchrum est ! Quam pulchrum ! » Furiosa cupidine ardebam ut aliquid facerem ex hoc inguine quod dextram totam*

¹ Les lecteurs comprendront aisément les raisons qui m'ont obligé à mettre en latin certains passages écrits en français dans le document.

implebat, acriterque cupiebam in corpore meo foramen esse quo in me posset introduci quod tam vehementer appetebam.

En entendant du bruit le domestique se couvrit tout de suite et se retira, me laissant brûlant de désirs que je n'avais jamais auparavant et que je croyais ne pouvoir exister. Au fond de ma pensée il y avait déjà alors une sorte de désespoir et comme la conviction que je ne pourrais jamais jouir de ce que j'aurais tant aimé.

Je voulais recommencer le soir la scène de cette horrible soirée, mais l'homme craignit apparemment quelque indiscretion et ne voulut plus rien montrer. J'en maigris de rage.

Un soir, ce domestique fut vertement reproché et faillit être chassé par mon père, qui s'était aperçu qu'il introduisait, presque chaque nuit, une de ses maîtresses dans notre maison.

En apprenant cela, et qu'il y avait là tout près une personne qui jouissait de lui tant désiré, je pleurai de rage et maudis le ciel de ce qu'il ne m'avait pas fait naître femme.

Bientôt cet homme sortit de notre maison et je n'en fus que très peu affligé. J'étais bien jeune alors, et mes impressions, pour fortes qu'elles fussent, n'en n'étaient pas plus durables.

..

III. — Jeunesse. — Premiers actes.

J'avais pris une vive affection pour un magnifique jeune homme, qui était palefrenier depuis quelque temps dans notre écurie. Il était vraiment superbe, jeune, avec de petites moustaches châtaines. Il était de taille moyenne, robuste et très bien pris. Je lui apportais en cachette des cigares que j'étais du fumoir de mon père, et même des gâteaux et des douceurs dont je me privais pour lui. C'était un très honnête garçon, qui aimait à parler très librement, mais ne se permettait aucune privauté. Un jour, qu'en plaisantant je le priais de se montrer nu, il me gronda et ne voulut point me contenter dans mon désir. Je le pris plus en amitié que jamais, et mon désir de le voir de l'approcher et de toucher son visage, devint vraiment une idée fixe.

Comme je ne pouvais espérer rien de lui, je cherchais à me persuader avec l'imagination que j'étais sa femme, et la nuit je plaçais

mon traversin à côté de moi et le baisais et mordais comme si c'eût été une personne vivante. Je pensais au beau jeune homme si robuste et si frais, et je cherchais en me mouvant à me donner l'illusion de coucher avec lui. *Quod faciens, fere invitus me subagitabam, et semen primum emisit.*

Je fus fort effrayé d'une telle chose, et malgré le plaisir que j'avais ressenti, je me promis à moi-même de ne plus tomber dans une telle erreur. Je tins très peu cette promesse, et bientôt je tombai dans l'un des vices les plus dégradants où nous puissions tomber. Ma vivace imagination me prêtait les images les plus complaisantes et je jouissais de cet affreux plaisir, en évoquant les images d'hommes qui me plaisaient et avec lesquels j'aurais désiré être.

Quoique délicat en apparence, ma constitution était des plus fortes et je ne ressentais aucun trouble de ce qui aurait sans doute tué tout autre.

Dans ce temps-là, les affaires de mon père allèrent mal, nous dûmes quitter l'Italie et aller en France chercher une autre fois fortune. Nous demeurâmes alors plusieurs mois à Paris, — que j'avais déjà visité il y avait nombre d'années. Une vie très simple succéda à notre train luxueux, et je puis vous assurer que ce fut là l'époque la plus triste de mon existence. Le caractère de mon père s'était aigri ; même à Paris, ses affaires allaient de mal en pis. Mon institutrice nous quitta à cette époque, et j'entraî comme externe dans un pensionnat de Paris.

Je ne pouvais souffrir les leçons du collègue et, pour avoir plus de temps à moi et n'avoir pas besoin de suivre un cours régulier de leçons, je déclarai que je n'avais aucune vocation pour l'état d'ingénieur, auquel mon père voulait me destiner, et que je désirais étudier la peinture, ayant un talent assez agréable pour le dessin.

Par mes câlineries et mes persuasions, je réussis à convaincre mon père qu'il me fallait quitter le collège et m'installer chez un peintre, chez lequel, du reste, je n'allais que fort rarement, préférant flâner dans Paris, visiter les galeries et les musées. J'allais le matin chez le peintre, qui demeurait fort loin de chez nous, et l'après-midi je l'employais à lire et à dessiner.

Ce temps-là me fut assez agréable, mais le désir d'être à un homme me poursuivait toujours, et je me trouvais bien malheureux d'appartenir à un sexe auquel mon âme n'appartenait pas.

Je continuais dans mon vice solitaire, qui bientôt n'eut plus aucun

attrait pour moi, et que j'abandonnai dans la suite, car il commença à me fatiguer trop le corps et l'esprit et ne m'offrait presque plus de plaisir.

Après quelques mois de séjour à Paris, nous retournâmes en Italie, où les affaires appellèrent de nouveau mon père. J'entrai alors dans une Académie des beaux-arts, mais je n'avais plus aucune passion pour l'art, et je n'y allais que pour ne pas être forcé de faire autre chose qui, dans l'état psychique où je me trouvais, m'eût singulièrement répugné. Les garçons qui m'entouraient à l'école des beaux-arts me semblaient horriblement communs et ignobles ; ils avaient d'affreuses mains et les miennes étaient les plus belles et soignées que l'on pût voir. J'étais en outre très fier de ma naissance, de mes voyages, de mon instruction supérieure, et n'avais nulle envie de frayer avec de si petites gens, presque tous fils de bouchers ou de marchands. A l'heure qu'il est, plusieurs sont de charmants artistes, et moi-même n'ai pas fait un pas dans l'art que j'avais choisi, — par caprice il est vrai.

J'étais libre de mes journées, car je n'allais que fort rarement à l'école, et je passais mon temps à méditer et à lire. Ce fut pendant ce temps, qu'entraîné par quelques-uns de mes compagnons et par des cousins de mon âge, j'entrai pour la première fois dans une maison publique. J'en sortis écœuré et désolé. Les femmes ne m'attiraient nullement et je ne sentais que de la répugnance pour elles.

Une d'elles m'embrassa, et j'éprouvai un si violent dégoût de cette affreuse personne, que je me dégageai d'elle comme je pus et m'en allai au plus vite, au grand ébahissement de ceux qui m'avaient accompagné dans ce lieu. J'y suis retourné plusieurs fois avec le désir de vaincre ma répugnance et de faire ce que les autres font, mais je n'ai jamais réussi. Je demeurais de glace sous les plus ardentes caresses et n'en éprouvais qu'un horrible écœurement.

Un de mes amis, jeune libertin, voulut me faire assister un jour à ses ébats avec une de ces femmes, mais je ne pus vaincre mon aversion innée et cette scène de débauche me laissa bien froid.

Ces mauvais lieux m'inspiraient pourtant une sorte d'attraction mystérieuse, et maintes fois j'ai envié, non ceux qui y allaient, mais celles qui y demeuraient.

J'en vins à me considérer comme une être exceptionnel et fantastique, un être dans la fabrication duquel la Nature s'est trompée, et

qui, tout en reconnaissant l'horreur de son état, ne peut rien faire pour y remédier. Je perdis le goût de toute chose, mon âme triste et assombrie se laissa aller à un découragement profond, et je tombai dans un abattement complet.

Je passais mes matinées et mes journées à me promener dans les jardins et les promenades, solitaire, en proie à la plus grande tristesse, doutant de tout, de la Nature et de Dieu. Je me demandais pourquoi j'étais né dans une condition si misérable et quel crime j'avais commis avant de naître pour être puni d'une façon si affreuse.

Tous ceux qui m'entouraient ne s'apercevaient de rien et attribuaient mon silence et ma tristesse à un mauvais caractère ou à de la bizarrerie naturelle. Mon père était trop absorbé de toutes ses affaires et de la reconstitution de sa fortune, dont il s'occupait beaucoup ; ma mère pensait à la maison et à ses visites, et n'était d'ailleurs pas de nature à s'inquiéter des affections d'une âme.

Mes frères étaient loin, je demeurais donc tout seul, en proie à mes douleurs et à mes tristes pensées. Je voyais toute une vie détruite par une horrible passion que l'aveugle nature m'avait inspirée. Je sentais en moi des trésors dont personne ne voudrait jamais, qui resteraient toujours enfermés dans mon âme et qui finiraient par me tuer rapidement.

J'en vins à désirer la mort et à l'appeler dans l'horrible solitude où je me trouvais. Je ne pourrai jamais exprimer les tortures horribles qui m'affligèrent alors. Et de ces longues douleurs je sortais quelquefois avec des élans magnifiques, avec des joies sans cause et des espoirs qui ne devaient jamais se réaliser. Je tentai de changer ma nature par des lectures sérieuses, par mes devoirs religieux.

Tout fut inutile, et de chaque nouvelle tentative je sortais plus découragé que jamais.

Je voulus m'affectionner à des femmes, à des jeunes filles, presque à des enfants : je ne pus y réussir. Les femmes me semblaient de belles et tendres amies, qui pourraient dormir en toute sûreté à côté de moi et que je n'aurais pas même effleuré d'un désir.

L'homme me semblait tout charmant, tout beau, dans sa force et sa vigueur, et c'était vers lui que je me sentais attiré par une force inconnue, par une attraction irrésistible. J'aimais à voir les beaux jeunes hommes passer dans la rue, et quand quelqu'un me plaisait je retournais sur mes pas pour le revoir encore. J'eus alors des *amants spiri-*

tuels, que j'aimais et suivais en silence, sans qu'aucun se doutât de rien. Je ne fréquentais personne, de peur de trahir mon affreux secret, dont je tremblais et avais honte.

Je ne vous dirai pas ce que je souffris alors et les affreuses pensées qui surgirent dans ma tête. Vous les imaginerez facilement.

J'atteignis ainsi ma dix-huitième année, sans que toutes ces tortures morales eussent sensiblement altéré ma constitution et ma santé.

J'étais alors ce que je suis encore, à de légères variations près. Je suis de taille au-dessus de la moyenne (1 mètre 63), bien proportionné, de formes sveltes, mais non pas maigre. Mon torse est superbe : un sculpteur n'y trouverait rien à dire et n'y trouverait pas grande différence avec celui de l'Antinoüs. Je suis très cambré (peut-être trop) et mes hanches sont très développées ; mon bassin est large comme celui d'une femme, mes genoux légèrement rentrants, mes pieds tout petits, mes mains superbes, les doigts recourbés et à ongles lustrés, roses et polis, coupés carrément comme ceux des statues antiques. Mon cou est long et rond, ma nuque charmante, ornée de poils follets. Ma tête est jolie et à dix-huit ans elle l'était davantage. L'ovale en est parfait et frappe tout le monde par sa forme enfantine. A vingt-trois ans, on m'en donne dix-sept tout au plus. Mon teint est blanc et rose et s'empourpre à la plus légère émotion ; le front n'est pas beau, il est fuyant légèrement et aux tempes creuses ; heureusement, il est à demi couvert par des cheveux ondes, blond foncés, qui sont frisés naturellement. La forme de la tête est parfaite, à cause des cheveux frisés, mais à l'observation elle offre une protubérance énorme à l'occiput. Mes yeux sont longs, gris bleus, à longs cils chatain foncé et à sourcils très fournis et arqués. Le regard est comme noyé dans un fluide, mais mes yeux sont presque toujours cernés et bistrés ; ils sont aussi sujets aux fluxions qui passent rapidement. La bouche est assez grande, à lèvres rouges et grosses, l'inférieure est tombante ; on me dit que j'ai la bouche aurichienne ; les dents sont éblouissantes, quoique j'en aie trois gâtées et plombées ; heureusement, on ne les voit pas. Les oreilles sont petites et à lobes très colorés. Mon menton est très gras et, à dix-huit ans, lisse et velouté comme celui d'une femme ; à présent, une légère barbe, toujours rasée, le dépasse un peu. Deux mouches, mouches noires et veloutées, sont sur ma joue gauche, et contrastent avec mes yeux bleus. Mon nez est fin et droit, aux narines molles et à légère courbe

presque insensible. Ma voix est douce et l'on regrette toujours que je n'aie pas appris le chant.

Voilà mon portrait ; il pourra peut-être vous servir dans la reconstitution de l'être bizarre que la nature s'est plu à former à mon grand désespoir.

A vingt ans, je devais m'engager comme soldat, ayant atteint l'âge de la conscription. La fortune de mon père étant de nouveau rétablie, elle me permettait de devancer le temps prescrit par la loi et de faire mon volontariat. Mon père choisit l'arme de la cavalerie qui coûtait bien davantage et par conséquent était bien plus *chic*. On lui dit du reste que la fatigue serait bien supportable dans cette arme, et, avant d'avoir atteint dix-neuf ans, j'entrai dans un régiment de garnison dans une petite ville, loin des yeux des généraux commandant, et dont les officiers, nous assurait-on, étaient très bien élevés, polis, et traitaient bien les volontaires.

J'avais eu toujours une véritable *horreur* pour la vie militaire. La fatigue, la contrainte, la terrible discipline m'effrayaient beaucoup, et j'aurais donné je ne sais quoi pour être délivré de l'ennui horrible de passer une année d'une façon si désagréable. Les premiers temps me parurent vraiment assez durs, mais, peu à peu, je m'habituai à cette vie où d'ailleurs les distractions ne manquaient pas.

J'avais plusieurs compagnons, petits messieurs très entichés de leur noblesse et de leur richesse, avec qui je fraternisai bien vite. Tout le monde me prit bientôt en amitié, car ma jolie figure enfantine formait un étrange contraste avec l'uniforme de hussard que je portais et qui me donnait la grâce d'un travesti.

Les nombreuses occupations, les leçons au manège, la vie en plein air, influèrent d'une façon très favorable sur ma santé et mon humeur. Les jours de fête, les longues promenades à cheval, les soupers et les diners, finirent par me réconcilier avec la vie militaire que les complaisances des officiers nous rendaient du reste assez douce.

Ce qui nous ravissait surtout, c'était de faire les *princes* avec les simples soldats et de nous montrer en tout supérieurs à ces pauvres gens.

Nous dormions tous ensemble avec notre peloton dans de vastes salles supérieures. Nous avions désiré avoir une chambre à part, mais cela nous fut impossible. — Je ne l'ai pas regretté depuis.

Le sous-officier qui dormait avec nous était un vieux grognon, fort

maussade et ennuyeux, sur lequel nous n'avions que fort peu de prise, et qui ne voulait rien accepter de nous, de peur de se compromettre et de ne pouvoir nous gronder à son aise. Les autres sous-officiers étaient au contraire bien aimables pour nous et ne refusaient *jamais* ce que nous leur offrions ou les diners auxquels nous les invitations.

Dans cette vie agitée et laborieuse mes sens s'étaient calmés et les hallucinations incessantes dont j'avais été poursuivi depuis si longtemps se calmèrent et cessèrent presque. Nous étions trop fatigués pour songer à autre chose qu'à notre devoir. Les hommes qui dormaient avec nous côte à côte ne me donnaient aucune tentation. Ils étaient tous grossiers, trop laids, trop stupides pour m'inspirer aucun désir d'eux. Ils étaient en outre sales et jamais ils ne m'ont donné de tentation.

Six mois s'étaient passés et le printemps arrivait. Une partie du régiment changea de résidence et d'autres pelotons vinrent prendre la place de ceux qui partaient. Dans notre salle il y eut une véritable révolution le jour que les nouveaux venus arrivèrent.

J'en profitai pour changer de place et mettre mon lit de sangle dans le coin le plus commode et le plus reculé de la salle. Vis-à-vis de mon lit prit place le sergent qui commandait le peloton qui venait d'arriver.

Cet homme était jeune (vingt-cinq ou vingt-six ans) et de la plus jolie figure. Je ne fis pas grande attention à lui et ne m'en occupai pas beaucoup au commencement. Il était très silencieux et modeste, rudoyant peu les soldats et parlant très peu en dehors du service. Il commandait son peloton avec beaucoup de grâce et d'énergie et j'admirai dans la suite la manière charmante et chevaleresque dont il gouvernait son cheval. Il lui faisait franchir dans la place d'Armes des fossés et des obstacles dangereux, devant lesquels j'avais une peur affreuse.

Le premier sentiment que j'eus pour lui fut la jalousie et l'envie. Il me semblait trop haut de taille à côté de ma taille mince et petite ; il me semblait trop courageux, trop adroit, à côté de nous tous. Il avait une façon de commander que je lui enviais et que je n'aurai jamais.

Ordinairement, il se couchait très tôt, tandis que moi et mes compagnons allions au théâtre, ou restions le soir dans la cantine du ré-

giment à faire de la musique ou à souper fort gaiement. Un soir, pris de je ne sais quelle fantaisie, j'é quittai la compagnie et me retirai dans notre dortoir. Beaucoup de soldats étaient déjà couchés, leur sergent en train de se déshabiller.

Je fis de même et me disposai à me coucher sans perdre un seul mouvement de mon voisin. Il était déjà en chemise, et bientôt, assis sur son lit, il ôta jusqu'à son dernier vêtement pour se fourrer dans son lit avec sa seule camisole.

Je fus frappé de la beauté, de la perfection de son corps qui, à la faible lueur de la lampe suspendue au plafond, me parut d'une merveilleuse beauté et dépasser les chefs-d'œuvre antiques qui me passionnaient autrefois. Ceux-là étaient de marbre et ce beau corps plein de force et de jeunesse. Les jambes surtout me frappèrent ; elles étaient parfaites de forme, nerveuses, minces et souples à la fois. Tout son beau corps faisait soupçonner une force extraordinaire, unie à la forme la plus gracieuse. Le lendemain, je le regardai avec beaucoup d'attention et je fus frappé par sa jolie figure et par l'élégance de ses traits et de ses mains très bien tenues et aux ongles courts. Je me sentis pris d'amitié pour ce jeune homme qui faisait si tristement son devoir, était sobre et sortait peu. Je n'avais pourtant aucun désir de lui. Je l'admirais comme une belle statue et ne lui prêtai pas l'esprit de jamais pouvoir me comprendre. Souvent, le soir, je m'asseyais à côté de lui et me plaisais à lui faire raconter quelque chose de son pays, de sa vie natale, de sa famille. Il n'avait pas de mère, et son père avait d'une autre femme plusieurs enfants ; c'était ce qui l'avait poussé à continuer la vie militaire. Son père était un petit employé qui lui avait donné quelque éducation ; il écrivait fort bien et lisait dans ses heures libres des livres traduits du français, surtout ceux de Dumas père.

Je commençai à me plaire de plus en plus en sa compagnie et j'éprouvai bientôt pour lui la plus tendre amitié. Je l'invitai plusieurs fois à venir au théâtre avec nous et cela ne parut pas contrarier mes compagnons qui avaient aussi de la sympathie pour ce jeune homme. Il vint aussi dîner quelquefois avec nous, mais se montrait toujours très froid et réservé. Il avait beaucoup d'occupations et, le soir, il était si fatigué, le plus souvent, qu'il préférât ne pas sortir du quartier. J'aurais voulu lui offrir de l'argent, mais j'avais peur qu'il ne l'acceptât pas.

Bientôt je ne pus me passer de lui et je recherchais toute occasion pour lui être agréable. Je me contentais de toucher sa main et de passer quelquefois la mienne sur sa tête qui était charmante et sérieuse, à cheveux fins, lisses et châtain foncé. Je remarquais et j'admirais la beauté de ses dents et de sa jolie bouche ornée, mais non cachée, par de petites moustaches châtain. Je revoyais en lui tous mes héros favoris et, lorsqu'il passait dans son joli uniforme noir et jaune sur un beau cheval, je le comparais à Hector ou à Achille.

J'étais jaloux de lui, mais je me plaisais à lui faire raconter ses aventures de garnison et ses amours passagères. Quoique doué d'un physique remarquable, il n'allait que deux fois par mois, tout au plus, trouver des femmes, car elles étaient très chères et lui avait peu d'argent.

D'ailleurs il se corrompait peu en femmes et en amours, ayant été, depuis l'âge de 17 ans, sous les armes, et n'ayant pas eu de loisirs pour raffiner ses sens. J'enviais furieusement toutes les femmes qui, même une seule fois, avaient tenu dans leurs bras et avaient rendu heureux ce beau jeune homme que je regardais à présent comme un dieu ! j'aurais donné toute une vie de joie pour pouvoir avoir cette satisfaction au moins une fois. J'étais bien malheureux décidément ! et jamais je n'aurais ce plaisir immense auprès duquel tous les autres pâlissent.

Et pourtant, je n'aurais jamais osé lui dire une parole de tout cela. Je serais mort de honte avant d'avoir terminé l'horrible phrase. Mais ce qui devait arriver arriva. Un soir, nous avons été souper tous ensemble et notre ami était de la partie. Tout le monde avait bu et beaucoup. Au retour au logis, plusieurs d'entre nous furent ignoblement malades. Les soldats ne couchaient plus avec nous, mais dans une salle voisine. Nos huit ou dix lits se perdaient dans l'immensité de la salle sombre, éclairée par une toute petite lampe qui s'éteignit au milieu de la nuit.

Nous étions plus ou moins excités et nos gambades se prolongèrent bien avant dans la nuit. Le fourrier, qui dormait dans une petite chambre à côté, ivre-mort lui aussi, ronflait d'une façon horrible. Mon lit était dans le coin le plus sombre, en face de celui d'un jeune sous-officier qui, lui aussi, était en gaieté, grâce au vin généreux qu'il avait bu et auquel il n'était pas habitué pour toutes sortes de raisons.

Mes compagnons étaient endormis depuis longtemps que nous

n'étions pas encore déshabillés. Enfin je me décidai, et, me débarrassant de mon uniforme, je me blottis dans ma chemise de baptiste et j'entrai dans mon petit lit sur lequel j'avais fait asseoir mon jeune ami auquel, dans notre excitation et dans la griserie causée par le vin et le bruit que nous venions de faire, je prodiguai comme par plaisanterie les plus douces caresses et les mots les plus flatteurs. J'étais à demi-couché dans le coussin que l'on nous permettait de garder dans notre lit. Il était à demi déshabillé, *et in femoribus meis sedens, in me innixus*. Je lui parlais comme dans un ravissement et une demi ivresse, causée par le sommeil et la chaleur du lit qui commençait à me gagner, lorsqu'il se baissa tout à fait sur moi, *brachis me complexus est et oscula in vultu fixit, simulque manus sub stragula inserebat et carnem meam plenis manibus corripiebat*. Je me sentis mourir, et comme une joie immense me saisit tout d'un coup. *Ita parvum momentum hæsimus, capite in caput innixo, genis ardentibus, ore meo in os ejus applicato, in dulci pulvino*. Je ne fus plus jamais si heureux ! !

La lampe posée à terre jetait de douteux rayons dans l'immense dortoir où dans les lits lointains mes compagnons dormaient, et laissait ce coin où nous étions ainsi ravis dans la plus profonde obscurité.

J'eus pourtant peur que quelqu'un nous vit, et, désirant jouir complètement de l'abandon de mon ami, je lui dis à l'oreille, en le baisant : « Va éteindre la lampe, et reviens, mais vite ». Il se leva en trébuchant et alla boire à la cruche, qui était posée à terre, à côté de la lampe ; tout doucement il éteignit le petit flambeau qui se mourait déjà de lui-même. Le dortoir ne fut plus éclairé que par la lampe du dortoir voisin, c'est à-dire qu'on y voyait un peu au centre de la salle, mais tout le reste était dans les ténèbres les plus épaisses.

Je le vis, dans la pénombre, qui revenait à son lit en face du mien. Je l'entendis qui se déshabillait bien vite et qui revenait vers moi en gardant son souffle.

Hoc parvum momentum mihi sæculum visum est, et quum sentivi eum prope me in stratis calidis, medium cum complexus sum, ardentem palpabam et osculabar, fere clamorem reddens præ gaudio ac voluptate. Se præbuit vehementissime amantem, et repente nudi unum corpus faciebamus, nos arctissime amplexi. Nunquam credidissem tanta voluptate perfrui posse. Lingvæ nostræ jungebantur in oribus, tanto amplexu tenebamur ut vix respirare possemus. Manibus perlustrabam hoc pulchrum corpus tam exoptatum, hoc caput lepidum et virile quod mei capitis tam dissimile erat.

Tandem voluptates nostræ finem habuerunt, et, quod nos maxime delectavit, eodem tempore finem habuerunt. Permansimus diu complexi, blanditiis et dulces sermones accipientes et reddentes. « Nunquam tantam voluptatem cepi cum muliere, inquit, oscula blanditiæque earum non sunt nec tam calida nec tam amantia ».

Ces paroles m'inondèrent de joie et d'orgueil. Je le tenais donc enfin cet homme si désiré ; et quel charmant homme ! — toute femme me l'envierait.

Nous nous séparâmes enfin, en nous promettant de nous aimer toujours, et de faire le possible pour rester toujours ensemble.

Le lendemain, lorsque nous nous levâmes, nous n'osions nous jeter un seul regard, la honte avait succédé momentanément à nos folles ardeurs ; et l'air frais du matin nous avait complètement dégrisés. Toute la matinée nous ne nous adressâmes que quelques paroles, mais le soir, dès que nous fûmes couchés et seuls dans l'obscurité profonde, le désir me ressaisit de nouveau, je me levai en tenant le souffle, et allai le trouver.

Il était éveillé et m'attendait, me dit-il.

— *Hanc noctem voluptuosam quam maxime longam effecimus atque equidem puto nullum fuisse nec amantiores nec ardentiores quam eramus. Torquebamur spasms luxuriosis, quasi delirantes, et tantam voluptatem in illo excitabant blanditiæ meæ ut pedem meum apprehenderet et insane oscularetur.*

Dans cette nuit toute contrainte cessa, et presque toutes les nuits nous les passions dans le lit l'un de l'autre à nous embrasser et caliner. « Quelles jolies joues tu as, me disait-il, elles sont plus douces que celles des femmes, et tes pieds, on dirait ceux d'un enfant ». Ces discours me transportaient de joie ; je ne désirais plus être femme, car je trouvais cette passion terrible bien plus savoureuse et plaisante, supérieure à ce que peut offrir l'amour connu, qui d'ailleurs ne m'attirait nullement. Je m'affectionnai tellement à ce beau jeune homme que j'arrivai à l'aimer plus que tout au monde et je n'eus de pensées que pour lui. Je voulus le voir beau et bien mis ; je lui fis faire un nouvel et élégant uniforme à mes frais et voulus le voir joli, parfumé et bien mis. L'argent ne me faisait pas défaut et je le dépensais, à pleines mains et sans regret, pour lui. D'abord, il ne voulait rien accepter de moi, mais bientôt je le forçai à prendre ce que je donnais. Il ne demandait jamais rien, mais je

connaissais ce dont il avait besoin et savais prévenir tous ses désirs. Je voulais qu'il mangeât avec nous, mais il ne voulut pas pour ne pas gêner mes compagnons et pour que quelque malin ne soupçonnât pas notre trop ardente amitié. Je me détachai le plus que je pus de mes compagnons, en trouvant force prétextes pour m'absenter et ne pas prendre part à leurs amusements. Je m'isolais d'eux complètement tandis qu'ils allaient à la promenade ou au théâtre; je m'enfermais dans la chambre meublée que j'avais louée en ville et où mon ami venait me rejoindre le dimanche et les jours de fête surtout. Là, c'étaient des débauches de diners fins et de jolis soupers en tête à tête; et presque tous finissaient de la même manière.

L'idée de mon ami me tenait sans cesse et ne me quittait jamais; je lui aurais tout sacrifié, et pourtant nous ne prenions plaisir l'un de l'autre que de la façon la plus innocente, c'est-à-dire la moins criminelle.

Il n'était pas habitué aux doux parfums, aux eaux parfumées où je me plongeais, et, tout en étant de la plus grande propreté, il ne se connaissait pas en raffinements de cette sorte qui le charmaient néanmoins. Selon la mode, je portais des chemises de nuit de soie à cordons, qui sentaient bon et étaient si douces au toucher! La forte nourriture et les bons vins dont je le nourrissais agissaient aussi puissamment sur cette nature qui ne se connaissait pas en vie raffinée et douce, mais qui en sentait toute la volupté.

Quam domum veniebat, fere semper in lecto eram; me osculabatur dicens: « Deus, quam lepida mulier esses! Sed, quid refert? Tu es nihilominus uxorcula mea! » Et in cubiculo obscuro fiebant susurri et pervennes blanditiæ, oscula fervida in magno cubili in quo erat linum album et tenue quod e domo patris attuleram. Multum dissimile erat lino pullo et aspero militum.

Maximam autem capiebamus voluptatem quam, die dominica fertisque, calida simul lavabamur in balneis hujus amænæ urbis. In eodem cubiculo erant duo solita quorum aquam odorabamus aqua syringæ; sæpe in idem solum saliebamur diuque in aqua calida complexi morabamur.

Mon ami s'était si bien habitué à moi qu'il ne pouvait se passer de moi pas plus que moi de lui. Il n'avait jamais été aussi aimé et n'avait pas goûté tous les plaisirs que je lui offrais ensemble. Nous faisons même des excursions en cabriolet dans les environs de la ville, il conduisait à travers les champs illuminés par la lune, et nous goûtions un bonheur parfait.

Il voulait aussi me montrer son amitié pour moi et me témoigner qu'il pensait à moi autant qu'à lui-même. Un jour, dans une de nos promenades de régiment, il sauta un énorme fossé pour me donner une grappe de raisin que je désirais ; enfin, jamais de vrais amants n'ont été si heureux et n'ont eu au cœur une passion plus grande que la nôtre. L'horrible et maudite ardeur qui me brûlait, depuis ma première enfance, avait enfin trouvé sa voie et pris son essort et avait entraîné avec elle un être bien innocent de ses fautes, et que seule une maudite passion avait mordu et empoisonné. Je me suis souvent reproché d'avoir rendu coupable de tels écarts et d'avoir démoralisé par mon exemple et par mon influence un jeune homme qui ne soupçonnait peut-être pas de telles abominables passions. Pourtant alors je ne pensais à rien, et ne trouvais dans ma conduite rien de répréhensible. Ce n'est que plus tard que le remords m'a saisi et que j'ai amèrement regretté ma faute et la sienne.

Le temps de notre année de service militaire touchait presque à son terme, et (chose qu'une année auparavant j'aurais cru impossible) je voyais approcher mon départ avec une véritable terreur. L'idée de devoir me séparer pour longtemps, sinon pour toujours, de mon ami, m'était insupportable, et souvent la nuit nous en pleurions ensemble. Il avait encore à faire plusieurs années et voyait avec douleur arriver le moment de rester seul et isolé, là où il avait eu un ami si passionnément attaché à lui. Je ne vous dirai pas tout ce que nous souffrîmes alors et les jours qui précédèrent notre départ. J'avais fort négligé mes camarades dans ces derniers temps et, quoiqu'ils ne se doutassent de rien, ils se voyaient avec déplaisir préférer un jeune homme qu'ils ne considéraient pas comme de notre rang.

Enfin le jour terrible arriva ; nos adieux se firent dans notre chambre où tant de belles heures s'étaient passées, et je retardais mon départ pour pouvoir jouir une dernière fois de mon cher et aimé ami. Je lui laissai tout ce que je possédais en argent et lui donnai plusieurs souvenirs, en lui recommandant de m'écrire le plus souvent possible. Il me le promit et je partis enfin.

Au retour à la maison paternelle, j'éprouvai un vide affreux, et les habitudes de famille me semblèrent insupportables. Tout le monde me fit le plus chaleureux accueil et je fus dorloté de la façon la plus tendre. Mes nerfs étaient comme brisés et une insurmontable mélancolie me tenait invinciblement courbé. J'eus des crises et des fièvres

nerveuses tellement fortes que l'on me conseilla de changer de climat pour quelque temps et de me rendre dans le midi de l'Italie. Tout fut inutile, et ma seule consolation était dans les lettres que je recevais de temps en temps.

Pourtant, à la fin du troisième mois, je revins complètement à la santé et commençais à m'occuper de nouveau de peinture et de littérature qui m'intéressaient beaucoup. L'image de mon ami s'effaça bientôt et perdit tout son charme et sa vivacité. Il m'écrivait encore quelquefois, mais je ne répondais qu'à de longs intervalles et des lettres de plus en plus froides. Il cessa bientôt de m'écrire, et je n'en fus pas trop fâché. Six mois après mon départ, son régiment ayant changé de garnison, il fut tué d'un coup de pistolet par un de ses compagnons ivres qui avait eu une querelle avec lui au sujet de leur service. Il mourut tout de suite sur la route bordée de sapins qui s'étend de la ville à la forteresse. Son meurtrier fut condamné aux galères à perpétuité. Je n'ai pas regretté la mort que j'ai apprise par les journaux et dont les détails m'ont été donnés par un sous officier que j'ai rencontré depuis. L'amitié trop ardente que j'avais eue pour lui s'était consumée elle-même et il n'en restait pas même les cendres. Je n'aurais eu aucun plaisir à le revoir et j'aurais eu honte pour lui et pour moi. La terre gardera ce secret et seules ces pages vous le feront connaître. Je n'ai dit que la *pure* et *simple* vérité, libre à vous de n'y pas croire ; le dénouement vous paraîtra romanesque, il est pourtant bien réel.

Je vis toujours solitaire, *vierge*, et n'ayant aucun goût à la vie dont je n'ai aucune jouissance. Le désir de l'homme me poursuit encore, mais, n'ayant plus l'occasion de faiblir, je ne retomberai *presque* sûrement plus dans l'horrible erreur de mes sens. Je n'aurai pas de famille, ni jamais d'enfants. Tout le monde est surpris de me voir triste et morne à mon âge, avec ma figure, dans ma position. Si vous me connaissiez, partageriez-vous, Monsieur, cette surprise ? Je ne le crois pas. Tous se tourmentent pour savoir la cause de ma tristesse, de ma désolation. Je me suis presque retiré du monde et je vis, au grand étonnement de tous, dans une solitude presque complète. Ma santé s'affaiblit beaucoup, ce que je constate avec plaisir, car, quoique je craigne la mort, je voudrais être déjà mort.

Pardon, Monsieur, de ces pages si horriblement écrites, mais je ne les relis même pas, car, si je le faisais, je ne les enverrais pas. Une

si terrible maladie de l'âme ne méritait-elle pas d'être décrite ou du moins connue par le plus grand compilateur de documents humains de notre temps? Je ne sais pas si vous pouvez faire quelque chose de la terrible passion que je vous ai confessée; en tout cas, je suis content de vous l'avoir fait connaître. Si, dans les sublimes descriptions des misères humaines, la misère qui m'afflige peut trouver quelque place, de grâce, Monsieur, ne me rendez pas trop odieux. Je vis avec la mort dans l'âme et n'ai plus aucune joie à attendre ici-bas. Je me sens coupable et frappé par une fatalité affreuse à laquelle je ne puis échapper. Ne suis-je donc pas assez puni?

Voilà cinq heures que j'écris, et de fatigue la plume me tombe de la main; si j'ai pu vous aider par ces pages à quelque chose, je ne regretterai pas le temps que j'ai employé à vous écrire, si ce n'est l'affreux motif qui m'a mis la plume à la main.

Post-scriptum. — Deuxième document.

IV. — *Nouvelles confessions.*

Je viens de relire, ce matin, les pages terminées hier au soir. Je n'ai fait du reste que les parcourir; j'ai été tenté de les jeter au feu; je ne l'ai pas fait, sûr que je l'aurais regretté après: ces pages peuvent avoir quelque intérêt pour vous.

Pour cette même raison, je vais remplir une lacune que j'ai volontairement laissée, par fausse honte, mais qui n'échapperait certainement pas à votre œil clairvoyant. Puisque j'ai confessé tant d'horreurs, je puis bien en confesser d'autres et me montrer au complet.

J'aurais voulu m'épargner ce récit assez sale, mais vous ne comprendriez certainement pas comment un jeune homme de dix-neuf ans, aussi complètement vierge, ait pu corrompre aussi aisément un homme de vingt-cinq qui connaissait déjà plusieurs femmes: chose

qui m'était et m'est encore *absolument* inconnue et que je ne désire pas connaître.

Quoique profondément corrompu au moral et ayant rêvé, depuis le plus jeune âge, les dépravations les plus raffinées, je ne perdis ce que l'on pourrait appeler mon *innocence* qu'à l'âge de seize ans. Jusque là, je m'étais contenté de débauches imaginaires et de plaisirs solitaires.

Mon premier précepteur fut un ami de la maison qui avait été ami de jeunesse de mon père. C'était un ex-capitaine de cavalerie piémontais, ayant fait toutes les guerres d'Italie où, — disait-on —, il avait rudement sabré les Autrichiens.

Il passait pour un parfait débauché, et l'on se disait à l'oreille qu'il avait longtemps vécu avec un jeune homme, qu'il avait aidé à manger les trois quarts de son héritage. Ce capitaine vivait de sa retraite et des nombreuses affaires en chevaux qu'il faisait.

Il avait beaucoup voyagé et avait été longtemps en Hongrie. Quoique de basse extraction, il fréquentait les meilleures maisons. Les dames ne pouvaient le souffrir à cause du peu d'égards qu'il avait pour elles dans ses gestes et dans ses discours ; les hommes, ceux du *sport* surtout, le recevaient à bras ouverts.

Il venait quelquefois nous trouver mais ne faisait au commencement aucune attention à moi. Je me sentais pourtant alors attiré vers lui et lui témoignais beaucoup de sympathie. C'était un homme basané et d'une énorme hauteur, d'une charpente qui paraissait indestructible et où saillaient seulement des muscles d'acier qui tenaient lieu de chair qui semblait ne pas exister. C'était pour moi le type de l'ancien *baron* tout bardé de fer, et je ne l'ai jamais vu sans penser à l'un des personnages d'*Ivanhoë*. Sa tête était superbe, maigre, brune comme celle d'un mulâtre, avec un grand nez courbé, penché légèrement à gauche ; ses yeux noirs et enfoncés brillaient d'un éclat extraordinaire, ses longues moustaches noires laissaient voir une bouche contournée, railleuse, aux grosses lèvres brunes et à dents fortes et blanchies. La tête énorme était presque entièrement dépourvue et couverte, seulement derrière et de côté, par une espèce de duvet noir et hérissé. Ses mains étaient en harmonie avec sa personne, la voix était rude et profonde, toute la personne athlétique, la force tout à fait herculéenne. De ses deux mains il brisait un fer à cheval. Il avait une façon de regarder les gens qui vous faisait baisser les yeux, et il ne ménageait personne.

Avec moi il se permettait les plus grandes privautés, me chatouillait le menton, et, quand il me rencontrait dans le corridor ou que je l'accompagnais à la porte, il me pinçait ou me caressait longuement, même en présence de mon père qui n'y voyait mal.

Comme je vous l'ai déjà dit, je ne connaissais alors rien que par oui-dire. Je frémissais du désir de connaître enfin quelque chose par moi-même et mon sang était en mouvement quand cet homme-là me touchait. Un jour, en parlant à mon père des blessures qu'il avait reçues à la guerre, il voulut nous montrer une cicatrice qu'il avait à la cuisse et dont il s'était vengé en fendant le crâne au soldat allemand qui la lui avait faite. Il déboutonna son pantalon et, à ma grande joie, nous montra une cuisse énorme bronzée et luisante, pleine de poils noirs et durs, traversée par une large balafre rose qui me sembla bien jolie au milieu de la sombre chair et des poils qui lui faisaient comme un brun contour.

Videre tentavi quod sub camisia tegebat, sed nihil vidi nisi vepres densos et nigros qui me vehementer commoverunt. Je n'avais pourtant aucune affection pour cet homme, mais il me semblait si mâle que je désirais vivement être à lui, ne fût-ce que pour quelques instants. Lorsqu'il me regarda depuis ce jour-là j'en fus toujours très ému ; je rougissais, et, lorsqu'il me touchait, je frissonnais de plaisir. Aujourd'hui encore, en écrivant ces lignes, je sens renaître ce sentiment que je voudrais étouffer et je sens que, s'il était là en ce moment, je m'abandonnerais à lui. En homme habitué à ces sortes d'aventures, il comprit quel parti il pourrait tirer de ma belle jeunesse et de mon charme de jeune fille déguisée en garçon. Il m'invita à venir voir des chevaux qui étaient dans son écurie et qui, je crois, devaient partir pour je ne sais quel pays. J'y allai tout rempli du désir d'une aventure où je pourrais enfin apprendre quelque chose et me livrer à mon goût qui, jamais encore satisfait, avait pris des proportions énormes et ne me laissait aucun repos. Après la visite aux chevaux, que j'admirais beaucoup tout en n'y comprenant rien, il me fit monter à son appartement qui se composait d'un salon sur le palier, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette. Son groom faisait son service et une vieille portière l'aidait.

En entrant dans cette chambre meublée, toute enfumée, sentant le cigare et l'écurie, et où tout traînait, j'étais comme hébété, et le désir m'avait donné de si violentes palpitations que je suffoquais

presque et me sentais les extrémités gelées. J'ai encore souvent ce sentiment délicieux et cruel à la fois.

Il me fit asseoir sur son sofa à côté de lui, me caressant, riant d'un air forcé et me regardant avec des yeux si drôles que j'avais peur tout en étant charmé. Je ne savais que dire, j'avais honte et j'étais rouge comme une pivoine. Il me serrait les mains et, me prenant sur ses genoux, il commença à me baiser sur l'oreille, tout en chuchotant des choses si bas que je ne l'entendais pas. Nous étions tous deux silencieux, je me tenais immobile sur ses genoux, tandis qu'il continuait à me baiser la tête, les joues et le cou. Je me sentais mourir de plaisir, car jamais je n'avais éprouvé une telle volupté. Il se leva enfin en me disant: « Veux-tu, veux-tu », d'une voix enrouée qui me fit presque peur. Je ne répondis pas, tant j'étais troublé.

Il se leva brusquement, alla fermer la porte à clef, ferma presque aussi les volets de la fenêtre, puis il revint vers moi qui haletais de désir, de honte et de peur. Il me déshabilla en un clin d'œil, tout en parcourant de ses mains tout mon corps, ôta jusqu'à mes bas et mes souliers, rejeta la chemise et me porta comme un petit enfant dans son lit. En un clin d'œil, il fut complètement nu, lui aussi, et couché tout près de moi, qui étais comme dans un songe et n'étais plus conscient de mes actes et pensées.

Super me procubuit ille anhelans et valde gemens, in brachiis ita vehementer me compressit ut spiritum meum intercluderet, atque super meum corpus se agitare cepit. Ingens inguen habebat quod, super me motum, me jucundissime titillabat. Interea aures sugebat, linguam suam in os meum immittebat et totum corpus meum manibus palpabat. Voce fracta verba dulcissima et insanissima dicebat. Quam semen emisit, me inundavit, nec se movere desinebat, sed velut taurus mugiebat. Interea semen emiseram copiosum, diuque hæsimus quasi exanimati et vere conglutinati; reipsa laboravimus ut disjungeremur.

Je n'avais plus aucune honte en ce moment et lui-même semblait pleinement heureux. Il poussait de longs soupirs de plaisir et de satisfaction. Après nous être levés et habillés soigneusement, je me regardai dans le miroir. J'eus frappé de l'étrange et presque effrayante beauté que j'avais en ce moment. Mon visage était empourpré, mes lèvres rouges comme du sang, mes yeux brillaient de tout leur plus bel éclat. J'étais fier de moi-même, du plaisir que j'avais donné et de celui que j'avais reçu. J'éprouvais pour le capitaine presque de la reconnaissance et me

considérais comme appartenant exclusivement à lui. Il me fit promettre de venir le voir souvent, ce que je fis de tout mon cœur. Je n'avais jamais eu de jours plus brillants et plus heureux, et il me semblait que je ne commençais à vivre que depuis ce jour-là.

Ex hoc tempore cum sæpe adivi ; una grandebamus in thermopolio, deinde multas horas in cubiculo inclusi morabamur. Vere satyrus erat ille vir, nec credo Romanum ullum fuisse, etiam in extremis reipublicæ romanæ temporibus, qui cognoverit vel invenerit in libidine talem solertiam. Dicebat enim omnia membra ad voluptatem conferre oportere, et quod dicebat, faciebat. Situs novos excogitabat, motus altercos et in numerum redactos, saltus et intortiones insolitos. Non quædam dicere quidquid me docuerit.

Lorsqu'il m'eut fait connaître tout son répertoire, il me dit un jour : « Maintenant, il faut que tu sois complètement à moi et que je te possède tout à fait ». Je ne demandais pas mieux ; ma nature m'y poussait, et je haletais de connaître de nouvelles et secrètes voluptés. Je compris bientôt ce qu'il voulait, et cette manière me sembla toute naturelle et je ne m'y refusais pas. Il ne s'attendait pas à un abandon aussi complet de ma part et fit éclater sa joie. Il me dit que j'étais son trésor, qu'il m'aimait beaucoup, et qu'il me donnerait le plus grand plaisir que j'aurais jamais connu.

Inspiciebam tamen fere territus inguen ingens distentum valdeque erectum, quod oleo (cold-cream) ungebat. Nec putabam hanc rem enormem in meum corpus tam molle et delicatum introduci posse. Me quoque oleo unxit, et hoc patiebar quamvis animi angerem, expectatione simul ac cupiditate suspensus. In cubile me collocavit ex consuetudine, tum crura mea in lumeris suis ita imposuit ut corpus meum inguine attingeret ; simul humeros meos arripuit et primum ictum impulit. Dolorem tam acrem percepi ut ictu vehementi eum removi, et quamvis valde conaretur immotum me tenere, ab eo tandem me liberavi et e cubili desihui, negans me rursus hoc incepturum.

Il grinça des dents, me traita fort mal, me pria, mais je fus inexorable. Comme je vous le confesse, ce fut la douleur matérielle qui me retint de l'acte violent et aucunement la honte ni aucun autre sentiment. Je ne faisais que céder à ma nature qui a voulu que je fusse ainsi.

Il dut se contenter des privautés qu'il avait déjà prises avec moi, car je ne voulus jamais le satisfaire de la façon que j'avais trouvée si douce et à laquelle je préférerais les voluptés plus délicates et qui ne

laissent pas de traces. J'ai voulu tenter depuis cette façon d'aimer avec mon ami, mais cette fois aussi la douleur fut trop forte et je dus y renoncer, quoique cette fois à regret.

— *Ceterum centurionem illum valde amabam, qui quidem se sentiebat maxime masculum quum me contempleret tam delicatum et venustum. Sæpe me rogavit lacrimans ut omni ex parte libidinem suam explerem, sed nunquam volui. Ille autem maximam voluptatem ex me capiebat dixitque sæpe pulcherrimis virginibus me præferre. Quum in brachiis me complectebatur, basibat, sugebat, carnem meam morsicabat. Die quodam, quum semen emitteret, humerum tam violenter momordit ut nonnullos diès vestigium superferuit. Nunquam cum tam vehementer dilexi quam in tali tempore.*

Non puto hominem existere posse genere tam robusto; illum sæpe mirabar in valida nuditate. Habebat, quod adhuc habet, caro ejus colorem aris infuscati; cicatrices vulnerum tres vel quatuor præbet. Herculis robur possidet quanquam quinquaginta duo vel tres annos natus (quod non fatetur), dicit enim se quadraginta octo annos natum esse, quod falsum est. Virilitas ei est maxima; narravit mihi, ubi primum adolevit, ter vel quater quotidie coïsse, nunc vero semel coit fere quotidie. Quum semine mittit, credas inundari, tantaque voluptate eo tempore afficitur ut fremat nugiatque tanquam leo. Nunquam illi opus est præparari, paratus est semper ubi vult.

Je fus très jaloux de lui, mais pas autant que de l'autre qui était bien plus charmant et avait bien plus de grâce et de jeunesse.

Is fuit præceptor meus, et si talem habuissem in ceteris ediscendis, non equidem queri possem. Abitus et post aliquot menses nova et dulcior cupido ab eo me dimoverunt, eum tamen sæpe revisi, et quanquam nunc multum abest, eum spero iterum et sæpe me visurum esse.

J'eus ensuite une aventure avec un jeune Espagnol qui fit pour moi ce que j'avais fait pour les autres. Il me suivait partout pendant longtemps, restait de longues heures sous mon balcon, et se promenait le long du rivage lorsque j'y étais. Je fis sa connaissance et il me montra la plus passionnée amitié. Je le fis venir quelquefois chez moi, mais il avait le même caractère que moi-même, était très timide, et moi, habitué à des mâles puissants, je le pris vite en aversion. Je lui ai donné son congé d'une façon fort peu honnête et ne l'ai pas revu depuis. Je crois qu'il est retourné en Espagne avec sa famille.

Un jour, à la ville, un homme me suivit; mon capitaine était en voyage, l'espagnol m'ennuyait, et j'avais besoin de distractions. Nous

nous entendîmes bien vite. Je lui donnai rendez-vous dans l'appartement du capitaine dont j'avais la clef. Je fus dégoûté de cet homme qui avait le même vice que votre *Baptiste*. Il était froid et gluant ; un blond aigré et antipathique ; je n'en pus rien faire tant j'étais dégoûté, et il s'en alla bien vite comme il était venu. Je ne l'ai jamais vu depuis.

Voici, Monsieur, la confession que je voulais vous faire ; elle est terminée. Peut-être me plaindrez-vous, le don des grands esprits étant de connaître et comprendre le bien et le mal. Au milieu du monde où je vis et où je passe isolé par mes pensées mêmes, je sens une profonde tristesse et un profond dégoût. Je ne sors de cette torpeur que les seuls instants où je puis m'abandonner à une folle passion, et ces instants sont rares, car je ne veux plus mettre de personnes à part de mon triste secret. Les dames me cajolent beaucoup ; plus d'une m'a fait des avances très galantes, que j'ai toujours repoussées en souriant, mais avec un véritable désespoir et avec de grands regrets. Je me plais beaucoup dans la société des dames, qui font véritablement pour moi ce que les dames de la *Curée* font pour votre Maxime auquel je ressemble un peu ; mais, plus malheureux que lui, ma nature m'empêche l'amour et ne me laisse que la froide *Débauche* qui, elle aussi, finit par me devenir odieuse.

On me plaisante souvent sur ma mélancolie et sur ma pose à la Werther, mais, si on lisait dans mon cœur, on me plaindrait ou on rirait peut être. Comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai aucun espoir ici-bas et toutes les joies des autres me semblent une insulte à mon adresse. Je devrais rester toujours ce que je suis : un être joli, mignon, parfumé, irréprochablement élégant, frivole et secrètement débauché ; je dis secrètement, car personne ne se doute de ce que je suis et de ce que je fais. Quand je dis personne, cela s'entend que je fais exception pour les trois ou quatre personnes qui m'ont véritablement connu. Mais, comme ils ont partagé mes faiblesses et mes hontes, je n'ai pas à rougir devant eux, ou du moins nous rougirions ensemble.

Et pourquoi aurais-je donc honte de ce que j'ai fait ? N'est-ce pas la Nature qui a fait la première faute et me condamne à une stérilité éternelle ?

J'aurais pu être une femme adorable et adorée, une mère et épouse irréprochable, et je ne suis qu'un être incomplet, monstrueux, désirant seulement ce qui ne lui serait pas permis et à son tour désiré par celles

qu'il ne peut regarder que comme des amies et non pas comme des maîtresses. Connaissez-vous supplice plus douloureux, et nos torts ne sont-ils pas excusables ?

Je suis sûr, Monsieur, que vous conserverez cette confession comme un des documents humains les moins compulsés et que vous me saurez gré de vous l'avoir adressée.

Je vous dirai encore ce qui pourra vous intéresser sur mon entourage et le théâtre ou je vis ¹.

et, n'était la dot de ma mère et d'heureuses spéculations, nous serions de bien tristes représentants de la noblesse. Le mariage de mon père vous expliquera du reste notre déchéance et la source de notre opulence.

Mes frères sont tous établis et ont une belle famille. Je prie toujours Dieu qu'aucun des enfants ne me ressemble ni au physique ni au moral.

Je sens qu'en vieillissant je tomberai dans la dévotion qui m'offrira la seule consolation possible, mais le souhait le plus ardent que je forme est celui de ne pas vieillir et de m'en aller dans toute la fleur de ma jeunesse et de ma beauté. Si je vieillissais, je me mépriserais et me haïrais trop.

Je n'ai rien à ajouter à ces pages déjà si longues ; je crains de vous avoir horriblement ennuyé, si toutefois vous avez eu le courage d'arriver jusqu'ici.

N'importe, j'ai un peu déchargé mon âme et j'ai écrit avec une sorte de volupté rétrospective les scènes abominables et ardentes dont j'ai été l'acteur.

Inutile de vous assurer que *tout* dans mon récit est *vrai* ; je n'aurais eu aucun sujet de mentir, et vous-même reconnaîtrez peut-être la véracité de tout ce que je vous écris. Je me suis, il me semble, traité bien durement, et ne me suis pas flatté, ni au physique ni au moral.

¹ Je passe ici certains détails trop caractéristiques et qui permettraient peut-être aux indiscrets de découvrir l'identité de l'auteur de cette confession. Qu'il me suffise de dire, pour résumer les renseignements qu'il donne sur sa famille, que cette famille est, du côté paternel, de très bonne et très haute noblesse.

Pardonnez l'affreux gribouillage, mais j'ai écrit le cœur ouvert, comme si je me confessais à un médecin ou à un ami, et n'ai pu regarder à la forme et à l'orthographe.

Voici, Monsieur, ce qu'avait à vous dire,

Un de vos plus passionnés admirateurs.

P. S. — Savez-vous, Monsieur, ce qui m'a poussé à vous écrire ici, où je suis pour le Jubilé du S. P. ? — C'est la rage et l'envie que j'ai éprouvées en revoyant un jeune homme de la plus parfaite et auguste beauté, pour lequel j'ai eu jadis la plus idéale passion et auquel je n'ai jamais parlé et ne parlerai *jamais*. Je l'aime tant que je le hais et voudrais le savoir mort, pour qu'il ne fût jamais à personne. Avez-vous jamais soupçonné martyr pareil ?

V. — Troisième document.

Monsieur,

J'espère que vous avez reçu le paquet de feuilles si affreusement écrites que je vous ai envoyées. Je les ai écrites avec plaisir, sûr que, dans vos profondes études sur l'humanité, ses maladies et ses malheurs, une telle confession ne pourrait que vous plaire.

Je vous ai écrit pendant une ennuyeuse et triste journée, tandis qu'il pleuvait à verse et que les teintes mélancoliques s'étendaient sur toutes choses. La dernière partie de cette confession fut écrite le lendemain matin, tandis qu'une affreuse pluie fouettait ma fenêtre, dans une banale et triste chambre meublée.

Ce que j'ai écrit s'est étrangement senti de mon humeur et de la tristesse et de l'ennui qui m'entouraient. J'ai poussé trop en noir toutes les teintes et me suis montré ce que je suis peut-être, mais ce que certainement je ne suis pas toujours. Je suis ainsi, et j'ai cette mélancolie et cette tristesse — qui est devenue le *fond* de mon caractère — ; mais j'en sors souvent et ne me sens pas toujours si malheureux. Je vous écris ceci après un délicieux dîner, en nombreuse compagnie, où j'ai reçu force compliments et où les vins généreux et tout l'éclat d'une

riche maison enchantaient le cœur et l'esprit. Je veux donc compléter l'étude de ma personne que je considère souvent *favorisée* de la nature, puisqu'elle a fait de moi un être que les plus audacieux poètes n'ont pas su créer.

Homme et charmant par le corps, je possède l'esprit, le charme et tous les goûts des plus délicieuses femmes; je puis donc triompher quelquefois par les dons réunis des deux sexes, si quelquefois je me tue, à force de regrets de n'être *ni* homme *ni* femme. Je me plais à me comparer aux ravissants héros de la mythologie et à me dire que Hycinthe, Ganymède, et tant d'autres ravissantes créatures, ne différaient *aucunement* de moi et furent adorés des dieux les plus beaux et puissants.

J'ai de la répugnance — et la plus *absolue* — pour la femme, mais je considère les femmes comme mes-semblables, et j'ai la plus vive amitié pour plusieurs d'entre elles, qui me gardent une tendre amitié, s'étonnant peut-être, — sans se douter de leurs causes, — de ma réserve et de mon *innocence* à leur égard.

Je suis en correspondance réglée avec plusieurs charmantes femmes, qui m'ont souvent confié leurs plus intimes sentiments, et auxquelles j'ai toujours plu par une conversation *plus* que licencieuse. Plusieurs ont feint de croire que je leur faisais la cour et m'ont fait des avances assez claires; — j'ai tout de suite ressenti de la *répugnance* pour elles et je les ai tout de suite tenues à distance. Je feins toujours d'être amoureux d'une autre femme et je leur donne des détails sur des personnes imaginaires, et leur raconte toutes sortes de choses que j'apprends des livres ou que je sais par quelques amis.

Une fois, une cousine mariée a demeuré chez nous pendant quelques jours. Elle couchait dans une chambre à côté de la mienne et une muraille seulement séparait nos deux lits, placées dans deux coins des chambres respectives.

Elle donnait, la nuit, des coups au mur de ma chambre, en riant et en plaisantant, — car elle était très riieuse et jouait toujours à l'enfant gâté (elle est morte à présent de méningite). Je tremblais que l'idée ne lui vint de m'appeler, et je feignais de m'endormir tout de suite, tout en prétextant du plus fort sommeil. Je crois que j'aurais pu dormir tout nu contre elle, sans que le plus petit désir m'effleurât.

Je puis avoir la plus grande sympathie pour les dames — je dis *dames*, car les autres ne me semblent que de grossières *bêtes* — mais je

me puis être que leur ami, et *jamais* autre chose, tandis que mes sens s'éveillent, et d'une façon terrible et puissante, quand je sens près de moi ou vois seulement un homme qui me plaise, de quelque condition sociale qu'il soit.

Il est vrai cependant que je préfère toujours les gens *distingués* et *bien mis*, surtout les *militaires*.

Hier, lorsque j'ai remis à la poste la longue lettre que je vous avais adressée, j'ai été frappé de la bonne mine de l'employé des postes ; les romains sont en vérité bien beaux ! Aujourd'hui, j'ai envoyé plusieurs lettres pour pouvoir retourner le voir et me suis bien amusé à lui parler et à le regarder. C'est décidément un homme charmant !!

J'ai pour les hommes une véritable *passion* ; et si j'étais *femme*, je sens que je serais terrible dans mes amours et mes jalousies !

Ne croyez pas que, par aimer, j'entende seulement faire ce que je vous ai écrit hier ; je pense qu'il y a une façon bien plus belle et plus noble d'aimer. Hélas je ne pourrai *jamais* l'éprouver, car un homme *vraiment* noble et charmant comme j'en connais, ne voudrait certainement pas de moi, et il faut que je me contente des hommes dépravés ; il est vrai que peut-être ils sont plus drôles et bien mieux que les autres. C'est là ma consolation.

Je voudrais pourtant pouvoir aimer quelqu'un d'une belle et *noble* passion.

Je comprends tous les sacrifices que l'on peut faire quand on aime véritablement, et je frémis de ne pouvoir connaître ce sentiment et surtout de ne pouvoir être *aimé* avec la *passion du cœur* et l'élan avec lequel je sens que je pourrais aimer.

Je crains bien à présent que l'amour du jeune militaire n'ait été que très bien *calculé* : un moyen de *jouir* de mon argent ; peut-être aussi ma personne lui a-t-elle été agréable, car je lui ai sans doute fait éprouver ce qu'il ne connaissait pas.

Je crains que cela ne soit vraiment tout et qu'il n'ait eu aucun autre sentiment pour moi.

Quant au capitaine, c'est un *débauché*, que je garde parce que je n'ai rien de mieux maintenant, et auquel j'appartiens par l'habitude. Peut-être aussi l'aimé je mieux que je ne le pense. Quand il part, cela me contrarie, et ces longues absences me sont fort désagréables, quoique je n'aie pas de véritable *amour* pour lui et que, jusqu'à présent, je ne l'aie éprouvé qu'une seule fois dans la vie et que, peut-être, je ne l'éprou-

verai plus avec une si violente explosion de sentiments tendres et délicats et avec une si affreuse jalousie.

Je pense que le capitaine m'aime véritablement ; il le dit, du moins. Mais j'ai plus d'une fois observé qu'il change bien après que la chose est consommée, et que les ardeurs et la passion qu'il me témoigne avant changent bien après qu'il a fait ce qu'il voulait. Cela n'était pas ainsi dans les premiers temps, et je crois bien qu'il ne considère que son plaisir et l'étrangeté de ma figure et de ma personne, tandis qu'il se soucie bien moins de moi-même, c'est-à-dire de mes sentiments et de mes affections ; d'ailleurs, il me fatigue beaucoup. *Quamquam validus sit, et forsàn quia tam validus et robustus est, diu se agitat priusquam semen emittit. Ego vero semen mox emitto, et, donec idem faciat, quamvis parum expectem, ad sensum mei redeo et hominem considerare possum libidinis impotentem. Vultus ejus mihi tum videtur ferus et vilis, quæ res, antea mihi grata, ut libidinem implevi, fastidium et fere terrorem mihi affert. Fugere velim, sed, quum voluptatem cepi, æquum est illum idem facere posse. Hoc me multum defatigat, ibique jaceo vultu duro et omnino rigido atque ferreo. Illis temporibus eum invisum habeo. Sed, quum semen simul emittimus, tum vera lælitia afficior illisque diebus eum vehementer amo, ei corpus et animum committo, omni ope nitor ut placeam. Illud mihi magno dolori est quod in corpore meo non possum recipere semen ejus, in quo mihi videtur quasi summa ejus. Hoc desiderio vehementer affligor, eo tempore mulierem esse ardentissime cupio.*

Après ma résistance de la première fois et de plusieurs autres encore, il a presque renoncé à me posséder entièrement, comme il le voudrait et comme je le désirerais moi-même, sans la douleur atroce que j'ai ressentie à ces tentatives qui n'ont jamais abouti à rien, à cause de l'extrême délicatesse de mon corps.

Pour lui être agréable, je souffrirais bien un peu, mais quand je suis là, — nous avons tenté trois ou quatre fois, — je ne sens que la douleur, et, malgré ses efforts et ses prières ardentes, il faut bien que je refuse.

Vous serez peut-être surpris que je vous parle avec tant de passion d'un homme qui n'est plus jeune, bien qu'il vaille plusieurs jeunes gens mis ensemble. Je ne vous ai pas tant parlé de mon autre passion, qui fut bien plus forte. Le motif en est que l'autre n'est plus et que cela date de quatre années, tandis que je vis toujours dans le présent et que j'en jouis souvent encore ! Et puis, j'étais relativement plus retenu.

avec l'autre, *parce que* je l'aimais plus, et je n'ai *jamais* fait et ne suis pas descendu à lui *faire* ce que le capitaine m'a enseigné et fait exécuter, quelquefois avec des façons fort brutales, qui me charment en secret, et me rendent docile à *tout* ce qu'il veut. Je me sens bien petit à côté de lui !

Dans la confession que je vous ai écrite, et que je vous ai choisi pour entendre, — à cause de mon admiration pour vous, et dans l'espoir que je puis être utile à quelque chose, — je ne voulais pas vous parler de la débauche si délicieuse à laquelle je me livre avec cet homme ; j'avais décidé de ne vous parler que de celle plus délicate que j'eus au régiment, mais, au milieu de mon élan, je n'ai pu résister à évoquer ces scènes délicieuses que je vois arriver avec un immense plaisir et désir, bien que souvent elles me laissent triste et ennuyé.

La seule personne qui ait eu peut-être un *vrai* amour pour moi fut le jeune espagnol avec qui j'ai joui peut-être une douzaine de fois et qui m'aimait jusqu'au *délire*, tandis que je n'étais que *très* froid pour lui. Je lui trouvais trop de similitude avec moi-même.

Il était *vierge* comme moi — quoiqu'il ne voulut pas en convenir — ; on le devinait à tous ses discours, et l'homme l'attirait aussi puissamment. Il était délicat et pas beau, quoique ayant de superbes yeux, d'un brun vert irisé, comme un marbre précieux.

Il m'a raconté un jour que, pendant qu'il me suivait sans me connaître, — cela a duré plusieurs mois, — et n'ayant pas vu ma personne pendant quinze jours (j'étais alors à Palerme), il avait longtemps pleuré, me croyant malade ou mort. Il conservait aussi une feuille de laurier-rose que j'avais cueillie, mordillée, et jetée à terre sans même y prendre garde. Il la conservait comme une *relique* et me l'a montrée mise en cadre, sous verre.

J'ai toujours *ri* de lui et secrètement il m'a été bien antipathique, quoique j'aie voulu le contenter quelquefois. J'ai depuis craint d'inspirer le même sentiment et cela m'a singulièrement mis en garde contre-moi-même et la facilité que j'ai à m'enflammer à première vue.

Je suis aussi très *retenu* depuis, dans ma conduite dans le monde, envers mon amant, auquel je ne permets aucune plaisanterie et que je traite en être complètement *indifférent*. Je suis même ainsi dans nos tête à tête et nos discours, et je ne m'abandonne *complètement* que dans son appartement bien fermé et dans la demi-obscurité de la chambre.

Auparavant, je n'étais pas aussi retenu, mais l'habitude du monde

m'a appris comment l'on devait se conduire dans ces situations drôles et exceptionnelles.

Quand on parle de lui, je me tais ou j'en dis *du mal*. On l'a dû souvent défendre de mes attaques. Le pis, c'est que je suis sincère dans mes appréciations, et le mal que j'en dis, je le *pense*. Je le traite quelquefois bien mal lui-même en paroles et ne crains pas, en présence des autres, de le contrarier dans tout ce qu'il dit. Pourtant, dès que nous sommes seuls et qu'il se montre le maître, je sens tomber mon outrecuidance, — qui est bien artificielle —, et je lui tombe dans les bras, bien heureux de le voir dans son excitation et dans son ardeur pour moi. C'est sans doute à cause de lui que je ne cherche pas d'autres distractions, et du reste l'habitude l'a rendu mon maître, et je ne désire que momentanément ceux qui me plaisent.

Je vous ai parlé hier, en dernier lieu, du désespoir et de la rage éprouvés en revoyant le jeune homme dont la beauté m'a toujours frappé. Il est si *beau* que j'en suis tout ému, mais je le considère plus comme une œuvre d'art que comme un *homme*. J'envie bien la femme qui l'aura et jouira de lui, mais je voudrais l'avoir plutôt comme amant que comme *mari* ; il est trop *parfait* et doit devenir *monotone*. Cela n'empêche pas que je ne le voie jamais sans émotion et que je voudrais ardemment être aimé de lui, le tenir dans mes bras et qu'il fût amoureux de moi.

Hélas ! cela est impossible, et il faut que je me contente de ce que j'ai, ce qui n'est pas peu ; tout le monde n'est peut-être pas aussi heureux que *moi*. J'ai aimé passionnément et peut-être ai-je été correspondu par un jeune homme charmant dans son élégante virilité ; j'ai connu toutes les ardeurs de la jalousie et de la passion satisfaite, si non *complètement*, du moins d'une façon *satisfaisante* ; je suis aimé d'un amour horrible et violent par un ancien guerrier dans toute la puissance de la virilité et près duquel beaucoup d'hommes semblent faibles et petits ; il m'abreuve de sa tendresse passionnée, et, si je n'étais pas un *peu* fatigué de lui, je serais absolument heureux dans mes désirs contentés.

Je regrette et regretterai souvent la nature *contrariée* et de ne pouvoir jouir dans le corps et dans l'âme, mais enfin, je suis jeune, joli, charmant et riche et, si mon âme est monstrueuse, je me console en pensant que je suis le produit vicieux et gracieux d'une civilisation raffinée et délicate.

Je veux vous parler un peu, du reste, de mon caractère actuel, ce qui peut-être vous intéressera aussi et vous donnera une idée complète de ma personnalité étrange. J'aime tout ce qui est beau, et presque rien — dans tous les genres — n'est assez beau à mes yeux, tant j'aime ce qui est exceptionnel, riche et élégant. J'ai fabriqué avec l'imagination des palais plus beaux que tous ceux qui existent, gorgés de chefs-d'œuvre choisis parmi tous les chefs-d'œuvre du monde entier. La vue d'une œuvre d'art, artificielle et réelle, m'a tenu des heures en extase, et j'en ai rêvé la nuit.

La beauté à mes yeux tient lieu de *tout*, et *tous* les vices, *tous* les crimes, me paraissent excusés par elle.

Un des personnages de Balzac qui m'avait le plus charmé est le beau *Lucien* ; je m'imagine toujours que je lui ressemble, et ai pensé que l'amour du terrible Vautrin était d'une nature plus *matérielle* que ce que Balzac a peut-être avoué à lui-même.

Les fleurs me plaisent infiniment, les fleurs de serre et les plantes rares, coûteuses et monstrueuses ; surtout les roses et les grandes fleurs exotiques me charment, même en peinture. J'ai une véritable *aversion* pour les lys et pour toutes les fleurs des champs et celles qui croissent d'elles mêmes en liberté, sans besoin de culture.

Dans la famille humaine je n'aime et ne crois digne du nom d'*homme*, que les personnes distinguées, bien mises et élégantes. Les autres ne comptent pas pour moi. Je fais exception pour les artistes qui, grâce au raffinement de leur âme et à la beauté de leurs œuvres, peuvent se permettre une tenue un peu libre. Les autres gens ne comptent pas pour moi et je n'ai pour eux que de l'aversion. Je préfère de beaucoup un magnifique chien — un King-Charles, par exemple — à tous les ouvriers et paysans du monde. Ces derniers me sont odieux ; je fais exception pour quelques-uns des premiers, s'ils sont forts *beaux* et *musculeux*, ce qui arrive souvent.

Si j'avais été une belle dame, je crois que j'en aurais voulu *tâter* de quelques-uns, — en les renvoyant *après*, — cela s'entend.

Le mot *femme* n'éveille en moi que des idées de luxe, de voitures armoriées, de satin, de velours, des peaux blanches et parfumées, des mains parfaites et les mœurs les plus légères. Une femme qui va à pied me semble *ravalée* et *déchue*, et celles du peuple sont pour moi quelque chose d'*horrible*, même si elles sont belles au point de vue plastique.

Inutile de vous dire que, — quoique indifférent à tout, — je suis royaliste d'instinct : les rois et reines me semblent pétris autrement que le reste des hommes.

Catholique non convaincu, incrédule, j'aime les pompes de l'Église et suis fier de lui appartenir. J'aime les églises riches, — celles des Jésuites surtout, avec leurs dorures et marbres polychromes, — et j'aime les cérémonies religieuses et pompeuses qui font tressaillir en moi quelque chose d'inconnu et de mystérieux.

J'ai la république en horreur et il me semble toujours, — vous riez peut-être, — la voir peuplée d'êtres déguenillés et sales.

Je ne me plais que dans des appartements très riches et magnifiquement meublés, goût que mon père partage. Il a dépensé de vrais trésors en objets d'art et surtout en chinoiseries, en objets superbes et monstrueux du Japon. Les salles en enfilade dont la vue se perd à travers le velours et les glaces me charment. J'adore les serres et les chambres surchauffées où je me plais à rêver tout éveillé et à évoquer de mystérieuses et voluptueuses images. J'ai toujours été vain et un véritable frisson me prend quand je rentre dans la grille de notre jardin dans notre équipage et que les gens s'arrêtent pour regarder avant de passer outre.

J'aime à être admiré et suis fier de ma beauté que je cherche à rehausser le plus que je puis. Je me suis toujours trouvé de la ressemblance avec les bustes de M^{me} Dubarry : une Dubarry avec des cheveux coupés et habillée en garçon. Souvent on s'est récrié sur ma ressemblance avec une femme, et si quelquefois cela m'a ennuyé, le plus souvent j'ai été flatté de ces regards curieux et surpris. Un soir, il y a nombre d'années, j'ai excité de la surprise au Skating à Paris. Plusieurs dames crurent à un travestissement et donnèrent des signes non équivoques de leur surprise. J'en fus charmé.

En peinture, je préfère les tableaux de genre à tout autre, surtout s'ils représentent des intérieurs modernes et riches. J'ai eu du reste un véritable fanatisme pour le grand Ma kart dont les œuvres sensuelles et troublantes m'enchantent. Mon tableau favori de cet artiste est la mort de Cléopâtre, scène que j'ai toujours admirée et enviée.

J'ai dans le caractère un fond de cruauté ; j'aime la souffrance d'autrui, surtout si c'est moi qui l'inflige ; — dans mon enfance, je tourmentais volontiers les animaux ; j'y portais le plus grand raffinement et j'en éprouvais une souffrance atigue qui me plaisait et me brûlait.

J'ai toujours été assez arrogant, et dans le temps où les affaires allaient mal, le luxe me faisait un défaut terrible. C'est pour moi un vrai besoin, et je ne pourrais vivre à moins.

Je hais ce qui est ordinaire, de tous les jours, et adore l'extraordinaire, l'impossible, en toute chose.

Souvent, dans l'absence de mes parents, j'ai dormi tout le jour ; je faisais illuminer tout l'appartement et je veillais, buvais, mangeais la nuit, en robe de chambre grecque, après avoir pris des bains chauds et parfumés. Je peins fort joliment, surtout à l'aquarelle, et je travaille pour les albums de dames et leurs éventails.

Je suis rusé et perfide, et pourtant quelquefois d'une ingéniosité naïve. Tous ceux qui m'approchent m'adorent et personne n'a résisté à mon charme ; j'ai toujours pris les gens par les sentiments et j'ai toujours réussi à leur faire faire ce que je voulais, tandis que les autres, les prenant de front, n'en obtenaient rien. J'ai observé souvent que, pour des peccadilles et des faits identiques, mes camarades ou mes compagnons furent punis, tandis que j'ai échappé à tout châtement, grâce à des airs innocents et mélancoliques que je prenais.

J'ai toujours tyrannisé ceux qui m'aimaient ; je plie tout de suite à me voir plus rude et autoritaire. Quoique faible et efféminé, je hais les faibles et n'aime que les forts, ceux qui luttent et réussissent. J'ai toujours regretté de ne pouvoir consoler les grands et puissants tombés ; je pense que, si j'avais été Marie-Louise, j'aurais suivi Napoléon à Sainte-Hélène. Peut-être n'aurais-je pas été de la même opinion si j'avais connu et aimé le beau Neipperg, malgré son œil de verre.

J'admire avec enthousiasme, je vous l'ai dit, tout ce qui est beau et délicat ; et, chose étrange, la laideur grandiose, rude et puissante, me plaît autant dans un homme que la beauté, et peut-être plus encore.

J'ai une intelligence très vive et éveillée, malgré tous mes écarts et mes faiblesses. Je comprends toute chose, en bien et en mal, et j'admire aussi bien l'un que l'autre, pourvu qu'il n'y ait rien de vulgaire.

Je n'ai jamais pu apprendre l'arithmétique au-delà des quatre règles et ne saurais faire une règle de trois, quoique j'aie eu longtemps un maître d'arithmétique. Je ne comprends rien non plus aux affaires de bourse, quoique j'en aie longtemps entendu parler en famille ; maintenant, grâce à Dieu, on n'en entend plus parler, car on n'en a plus besoin !

J'apprends une poésie qui me plaît en cinq minutes, dans le texte, toute longue qu'elle soit, et ne puis me loger deux lignes d'une prose antipathique, même si j'y emploie des heures. Je joue assez bien du piano, quoique je n'aie pas eu la patience d'en apprendre longtemps ; je joue de préférence des morceaux mélancoliques, ceux de Schubert ou de Mozart surtout ; je joue aussi des opéras dont, en jouant, j'aime à évoquer les scènes et les passions des personnages du livret. Mon compositeur favori est Verdi, que j'adore. Dans la littérature, je préfère les descriptions des sentiments et le progrès lent et inévitable des passions à tout le fatras des aventures. J'ai voulu lire Ponson du Terrail, je n'ai pu y parvenir ; je le trouve fort ennuyeux et impossible.

Le roman historique, — Ivanhoë excepté, parce que j'aime à croire que Rebecca puisse être une de mes aïeules maternelles, — ne me plaît guère ; les romans de Dumas père m'ont intéressé il y a longtemps, mais j'ai trouvé la compulsion des documents historiques et des mémoires du temps infiniment supérieurs en intérêt. J'ai d'innombrables volumes sur *Marie-Antoinette*, mon héroïne favorite, et sur plusieurs personnages féminins célèbres. J'aime à collectionner leurs portraits authentiques, même les *lairs*, que je ne montre à personne, pour ne pas rougir de mes héroïnes bien-aimées. Ceux-là, je les garde pour moi. J'ai payé deux cents francs des volumes qui ne m'intéressent point du tout, pour une toute petite gravure représentant la reine Marie-Antoinette sur l'échafaud, d'après un dessin de 1793.

L'histoire de France est celle qui m'intéresse le plus, quoique, si j'eusse pu choisir une époque et un pays pour y venir au monde, j'aurais choisi Rome au temps de la décadence ; sous Adrien, par exemple (la cour de Henri III me plairait aussi). J'aurais été ravissant en costume romain et l'ai choisi dans un bal masqué où j'ai fait fureur, les bras nus, les jambes nues, avec de ravissantes sandales qui laissaient passer mes doigts de pied nus et leurs ongles lustrés comme des agathes. Le capitaine (je l'appelle ainsi quoiqu'il ne le soit plus) était en *gladiateur* et superbe en maillot café au lait (il est bien plus foncé), qui montrait tout son corps superbe dans son ampleur rigide, les jambes et la poitrine couvertes d'acier. Ce soir-là, nous nous en donnâmes à cœur joie.

J'ai une vraie passion pour les animaux, les oiseaux des îles et les chiens précieux surtout ; j'ai d'adorables carlins japonais. Autrefois,

j'adorais aussi les enfants ; maintenant, je ne puis presque plus les souffrir et ne les caresse jamais, même ceux qui m'appartiennent de près.

Naples est ma ville favorite, et, lorsque je la quitte, c'est toujours avec peine, ne fût-ce que pour quelques jours. C'est presque l'Orient avec ses énormes palmiers et sa rade bleue et enflammée de feux étranges et qui, en peinture, sembleraient impossibles. Naples, habitée par les Français et avec leur civilisation raffinée, serait divine ; il n'y aurait pas de plus belle ville au monde. Si elle avait appartenu le temps qu'elle fut aux Espagnols à des Anglais, le beau paradis que ce serait ! Comme elle est, elle est pourtant superbe ; je l'aimerais plus peignée et raffinée : ce serait le paradis de Mahomet.

Je n'aime la nature que dans les plus sauvages solitudes : une forêt, par exemple ; mais dès que l'homme y vient, je désire une civilisation parfaite, avec toutes ses délicatesses et détraquements raffinés. J'aime les parcs à l'anglaise, mais les jardins de Versailles, ceux de Caserte, ont plus de charme pour moi.

Inutile de vous dire que je raffole de vos œuvres, que j'ai lues avec admiration, bien que, pour moi, le sujet des dernières ne fût pas bien agréable.

Le livre que je préfère est la *Curée*, où je retrouve quelques-uns de mes sentiments et la sphère que j'ai presque toujours habitée, où je suis né et ai vécu : *Madeleine Févat* aussi fit la plus forte impression sur moi.

C'est avec le plus vif plaisir que j'ai écrit ce soir ces pages. La chambre est bien gaie avec son gaz allumé, les tapis chauds et le bruit de l'hôtel qui fourmille de monde. Je suis presque heureux ; combien cet état durera-t-il ? Longtemps, j'espère, et je ne veux plus penser qu'à jouir de ce que j'ai, sans chercher autre chose. J'ai écrit pour moi, mais ce que j'ai écrit, je vous l'envoie. Vous serai-je utile à quelque chose ou aurai-je perdu mon temps ?

En tout cas, je ne regrette pas ces heures. J'ai revécu toute ma vie dans ses affreuses douleurs et ses joies coupables et délirantes.

Je croyais pouvoir dormir, mais tous les souvenirs évoqués dans ces pages me rendent le sommeil impossible, et il faut que je retourne à mon écriture qui me fait revivre, dans quelques heures, de longues années. Du reste, la continence de ces dernières semaines et le voyage de mon ami, qui ne parle pas encore de retour, m'ont singulièrement

échauffé, et je sens une intensité de désirs et de passion qui m'empêchent de prendre un long repos. Je reviens donc à ma conversation avec vous, mais certainement celle-ci sera la dernière feuille que je vous écrirai, car, sans cela, je sens que je ne terminerais jamais et vous enverrais un véritable volume qui finirait par vous fatiguer considérablement. Il me semble toujours avoir fini et je trouve toujours quelque chose à vous raconter. Du reste, je me plais tellement à parler de ma petite personne que je ne cesserais d'évoquer mon image en me regardant ici comme dans un miroir. Je ne pense pas que l'on puisse jamais se fatiguer à parler de soi et à s'étudier dans les plus petites choses, surtout si l'être que la Nature nous a fait est si exceptionnel que je le suis. Je crois bien qu'après tout ce que je vous ai écrit vous donneriez tout le reste de mon caractère, de mes idées et même mon entourage, mais comme cela m'amuse singulièrement, je continue encore un petit peu, plus pour *moi* que pour *vous*.

Vous avez déjà deviné que je suis gourmand presque autant que Brillat-Savarin lui-même. Je ne mange pas beaucoup, mais j'adore les vins exquis, même ceux qui ne me paraissent tels, pourvu qu'ils aient un nom célèbre et coûtent cher. J'ai une passion pour le gibier et les faisans, et toute la volaille très faisandée fait mes délices. J'aime les fromages les plus rares et les plus fortement parfumés. Tous les raffinements de la table me charment et je ne me plais dans un dîner que si la table est brillamment illuminée et le service irréprochable. J'adore le café turc et j'en bois considérablement, quoique toujours à petites quantités et très brûlant. Les liqueurs me plaisent aussi, mais à doses fort petites. J'ai toujours rêvé aux orgies romaines, et une des scènes qui m'aient le plus charmé c'est celle de l'orgie d'Arbacies dans les derniers jours de *Pompéi*.

J'adore cette dernière ville et je la parcours souvent en évoquant tout son charme mort et sa vie éteinte par le Vésuve. J'ai la plus vive passion pour les spectacles équestres, et la beauté des athlètes, leurs force et perfection de formes, me font le plus vif effet. Par contre, les sauteuses et les baladines du cirque me font pitié et dégoût. J'adore les beaux chevaux, mais j'aime mieux me faire traîner en voiture que monter à cheval, quoique je monte assez bien. Je ne manque presque jamais les spectacles de bêtes féroces, et j'ai toujours assisté au déjeuner et aux jeux des lions et des tigres, avec le secret désir de voir couler un peu de sang. Je préférerais un beau

dompteur à tous les poètes malingres de ce monde. Quand je vois des *hommes*, — et dans ma passion pour eux, je veux l'éclat, la bravoure, la force et la beauté —, la délicatesse me plaît peu dans eux, je suis moi-même si délicat !

J'aime le jeu avec passion, les plus hasardeux me plaisent le mieux. J'ai assez de bonheur au jeu, mais l'argent coule de mes mains et ne reste jamais dans mes poches. J'ai souvent réparé les pertes de jeu — légères il est vrai — de mon ami. Je dépense peu pour moi-même et presque en aucune autre chose que pour des livres, des bibelots et ma toilette qui m'intéresse beaucoup. J'aime le *chic* sévère et correct des Anglais dont nous suivons toutes les modes simples et singulières. J'aime beaucoup le noir, qui fait ressortir ma blonde et jolie figure. J'aime le linge éblouissant et des bottines les plus élégantes et à la dernière mode. Je suis très élégant de taille et n'ai jamais l'air emprunté. J'aime peu les bijoux chez les hommes, et ne porte que des épingles de cravate très simples, et ma montre qui est une vraie merveille. Je ne porte au petit doigt gauche qu'un simple clou de fer avec un grand diamant que m'a donné ma mère. Mon grand luxe ce sont mes cannes : j'en ai de Verdier, qui sont merveilleuses, une surtout avec un pommeau de cristal de roche superbe.

Il me semble ne pas vous avoir parlé de mes *mains* qui sont véritablement *superbes* ; peut-être la plus belle chose que j'aie, mon teint et mes cheveux exceptés. J'en suis très fier, d'autant plus qu'elles sont très admirées et que l'on m'a souvent dit que c'était un plaisir à être touché par elles. Un grand sculpteur qui, malheureusement, vient de mourir, et que j'ai connu, a voulu les mouler, et j'ai une copie de ce moulage dans ma chambre, posée sur un coussin de velours bleu. La forme en est parfaite, quoique étrange ; elle est longue et fluette, sans apparence de nœuds ou de muscles. Les doigts sont longs, larges à leur naissance, se terminent en forme de fuseau. Quoique d'une délicatesse inouïe et d'une finesse extrême, ils se terminent en forme carrée et il a fallu que je coupe dans cette forme mes ongles, qui ressemblent du reste à des pierres précieuses et sont d'un rouge vif, comme vernis, et qui passent, depuis leur demi lune blanche, à travers toutes les nuances du rose. Quoique carrés, leur forme est parfaite, et la chair dont ils sont bordés et qui les dépasse, malgré leur longueur, est blanche et fine comme la pellicule d'un œuf. Tandis que je vous écris, j'admire mes mains : elles sont vraiment merveilleuses.

Le pouce est ravissant, arrondi, et l'ongle en est ovale. La main est comme de velours blanc, où se voient de légères, imperceptibles nuances bleues, causées par les veines. La dernière phalange des doigts est retroussée d'une curieuse manière et la couleur est d'un rose vif qui contraste avec la blancheur du reste. La paume de la main, — qui a été étudiée avec soin par une dame allemande, qui fait de la chiromancie et s'occupe de tables tournantes, — est traversée de lignes fortes, longues et bien tracées, qui courent sans s'arrêter nulle part. Elles sont du reste traversées par une ligne diagonale ébréchée et interrompue, qui les coupe diagonalement. La dame m'a expliqué ces lignes, mais, je le crains, d'une façon fantaisiste et allemande. Je tiens la beauté de mes mains et de ma figure de mon aïeule paternelle, qui fut magnifique et dont les bras et les mains furent si superbes que Canova lui en fit un jour des compliments. Elle fut, dit on, la maîtresse — si on savait que je l'écris — de.....', qui, du reste, ne fit rien pour la famille, et auquel nous devons peut être seulement la forme de notre lèvre et de notre menton.

Mon grand-père fut malheureux en ménage et mourut, jeune encore, de chagrins causés par sa femme qui, du reste, ne lui survécut pas longtemps ; elle mourut avant ma naissance. Comme je vous l'ai déjà dit, mes frères sont très robustes et bien constitués : l'aîné est superbe, il ressemble à mon père, mais peut-être est-il moins bien ; les deux autres ne sont pas beaux, le troisième surtout ressemble à la famille de ma mère qui est pour moi odieuse. Tous sont de beaucoup plus grands et forts que moi et sont nés à très peu de distance l'un de l'autre. Je suis venu au monde dix ans après le dernier d'eux et à la suite d'une terrible maladie de ma mère, qui la mit à deux pas du tombeau ; des fièvres malignes, je crois. Tous les enfants de mes frères sont jolis, forts et bien constitués ; il y avait une petite fille qui me ressemblait d'une façon frappante, disait-on ; elle est morte dix-huit mois après sa naissance, en quelques heures, sans aucun symptôme précurseur d'une mort prochainé. J'espère bien mourir aussi de cette façon.

Je suis du reste parfaitement constitué ; d'une force nerveuse, d'un élan et d'une vivacité considérables. Plusieurs fois, je tombe dans une grande torpeur, puis j'en sors avec des joies extraordinaires et une envie de rire considérable. Je n'épargne alors personne et deviens le

Ici le nom d'un roi.

favori de tout le monde par mes discours, mes flatteries et les chatteries dont je comble ceux qui m'entourent.

Tout à coup, je deviens silencieux et triste, et tout le monde s'émerveille de ces changements subits et sans cause, — selon eux. L'expression de ma figure (dont la lèvre supérieure est séparée du nez par une toute petite courbe) change comme les couleurs de la mer un jour d'orage. Les yeux sont presque toujours mélancoliques et noyés sous leurs longs cils ; on les entrevoit à peine, et leur couleur est indéfinissable, ils sont tour à tour bleus, gris et verts. Souvent ils deviennent violâtres. On me dit que j'ai l'air arrogant, railleur et moqueur. En vérité, je prends souvent cette expression pour cacher ma timidité et mon embarras devant le monde que je tiens à distance de cette façon. Je crois qu'il y a au monde peu de personnes aussi égoïstes que moi. Pour un de mes plaisirs je sacrifierais *tout* le monde et, seul, dans mes subites passions, je comprends un sacrifice fait pour autrui. Dans ma famille, — qui m'a toujours gâté, — on se récrie sur ma froideur et, souvent, l'on m'a traité d'ingrat à ce sujet. Cela a toujours fait le tourment de mon père qui est trop faible pour moi, et qui, même dans des moments peu favorables, ne contrariait aucun de mes souhaits et de mes caprices les plus extraordinaires et inutiles. En vérité, j'ai peu d'affection pour eux — je le leur ai dit dans des heures de mauvaise humeur, — et la cause vous la devinez sans doute. Je les regarde comme la cause (innocente il est vrai) de ma nature pervertie et extraordinaire et ne puis leur pardonner de m'avoir fait ainsi. Je leur en garde une terrible rancune, mais je tâche maintenant de quitter ce mauvais sentiment et m'efforce de leur témoigner une grande amitié, qui quelquefois est vraiment véritable et que je ressens. Souvent, ils m'ont cruellement blessé en me parlant et en me plaisantant sur mes aventures probables et sur l'amour que les dames ont pour moi. Je les ai haïs dans ces moments-là, et je ne leur répondais que d'une façon fort brutale qu'ils ne tolèrent que de moi seul, tandis qu'ils se révolteraient si les autres leur manquaient de respect.

Mon père va peu dans le monde, la maison et le soin de l'orner et de l'embellir l'occupe tout à fait et il se soucie peu du reste, si ce n'est de ses petits enfants qui l'adorent et qu'il aime avec passion. J'ai été jaloux d'eux et ne pouvais les souffrir. J'ai le plus grand souci de ma santé, quoique à l'âge de quinze ou seize ans, — avant le capitaine, — et dans la solitude où je me trouvais et les terribles découvertes que je faisais

en moi, j'aie désiré la mort sans savoir ce que c'était, mais comme un changement à mon état qui est impossible ; j'ai vite laissé là ce sentiment, en comprenant l'horreur du néant et de la putréfaction. Alors je passais des heures, la nuit, à mon balcon, presque nu, par un froid considérable, en pensant me tuer ainsi et échapper à mes passions que personne ne satisfaisait alors. Je ne me suis pas même enrhumé et j'ai vite laissé là ces bêtises. J'ai vu depuis que, tant que l'on vit, l'on pouvait jouir ; et j'espère vivre encore toute ma jeunesse. Peut-être, arrivé à ses limites, je voudrais vivre encore et jusqu'à cent ans. C'est possible !

Je prends toujours des douches et me soigne le mieux possible pour avoir toutes mes forces prêtes à servir mes passions et au contentement de mon maître, qui est loin à présent, et dont j'attends avec impatience le retour. Il m'écrit souvent et me parle de la Hongrie, de ses chevaux et des femmes du pays. Dieu sait les traits qu'il me fait ! pourvu qu'il ne me les fasse pas avec des garçons ! c'est tout ce que je veux et désire. Sa fête a été dans ces jours ci et je lui ai envoyé une superbe cravache, ciselée magnifiquement. Il m'écrit aussi que, malgré le voyage à travers les pays sauvages et fatigants, il est de fort bonne humeur et a toujours devant lui une belle photographie de moi qui ne le quitte jamais. Il me dit qu'il ne pense qu'à revenir et rêve souvent de moi et de mon *parfum* favori. Il ne quitte que rarement, — dit-il, — la redingote sévère et les cols élégants que je lui ai *imposés*.

J'oubliais de vous dire que je voudrais que vous donniez un peu plus de détails sur le *physique* de vos personnages ; le *physique* n'explique-t-il pas tout le *moral* des peuples et des individus ? — Je viens de lire *M^{lle} de Maupin* et en suis charmé tout à fait. Oh ! le beau livre et la belle corruption, si douce et si délicate ! Excusez l'affreuse écriture et toutes les fautes de français et d'orthographe, mais mon âme et mes passions m'emportaient et je ne regardais qu'en moi-même.

Post-scriptum.

Dans l'hôtel où je suis j'ai fait connaissance avec un Monsieur d'une trentaine d'années. C'était à la table d'hôte. *Me allucore aperte cupiebat, brevique quod volebat auguravi*. Il est grand, assez gentil de figure, très pâle, et élégant, avec de longues jambes maigres ; c'est un milanais. *Si vellem, quam cito hoc fieret !* mais m'embarquerai-je encore en une aventure semblable ? Le sang me brûle et je crains de

ne pouvoir résister à la séduction. S'il venait maintenant, ce serait vite fait, je le crains bien. Si le capitaine le savait, ce serait une belle affaire. Il serait capable de m'étrangler. Enfin nous verrons ce soir. Je m'habille et descends dîner. Ce sera une soirée décisive. Il m'a semblé apercevoir qu'il n'avait pas de belles dents; il a de longues moustaches qui lui couvrent la bouche. Ce sera là ce qui me décidera — et, vogue la galère! — D'ailleurs celui-ci repartira bien vite. Pourvu qu'il ne s'attache pas à moi!! Inutile de vous dire qu'à la poste où j'envoie mes lettres je donne un faux nom et une fausse adresse, et d'ailleurs, dans quelques jours, je ne serai plus ici. Vous ne saurez donc plus rien de moi. *Adieu, Monsieur, et peut-être au revoir.* La cloche sonne et je dois livrer une véritable bataille.

7 heures soir.

Tel est le document qui m'a été communiqué par M. Emile Zola¹; il est fort intéressant et l'observateur attentif peut y

¹ Il existe encore un post-scriptum. C'est une carte postale adressée à M. *Emile Zola, homme de lettres, Paris*. Ce dernier document est intéressant parce qu'il nous montre que la tendance à l'acte, si longtemps réfrénée uniquement par crainte de la douleur, n'attendait que le moment, les circonstances, disons, pour être plus explicite: les moyens pratiques de s'assouvir complètement. Elle était innée chez ce féminin: tout jeune, elle existait chez lui. (V. par I. enfance: « *Furiosa cupidine ardebam ut aliquid facerem ex hoc inguine quod dextram totam implebat, acriterque cupiebam in corpore meo foramen esse quo in me posset introduci quod tam vehementer appetebam* »).

Voici ces quelques lignes :

Dernier document.

(Carte postale adressée à M. Emile Zola, homme de lettres).

Paris.

Monsieur,

Je vous ai envoyé par consigne deux lettres que j'ai adressées à vos éditeurs. MM. Charpentier, ne connaissant pas votre adresse. J'espère qu'elles vous seront parvenues toutes les deux et qu'elles ne sont pas restées en route. Comme votre personnalité est bien connue, je vous envoie celle-ci sans adresse. J'espère qu'elle vous parviendra aussi. Ce qui *devait* advenir *est* advenu. J'en garde encore le plus délicieux souvenir et suis parfaitement heureux ce matin, je vous assure. Je le crierais sur les toits.

Là où *tous* avaient échoué, *il* a réussi.

distinguer des types d'invertis, très différents les uns des autres, et dont le contraste même, fort bien dessiné, ressort d'une façon extrêmement frappante de la peinture des personnages de l'histoire. On eût voulu imaginer une observation qui offrit les cas les plus usuels de l'inversion qu'on n'eût pas mieux réussi, je pense, à les présenter, à les faire vivre et agir. Et ce roman d'un inverti a, lui, le mérite d'être une histoire *vraie, entièrement authentique*, comme nous en avons la preuve formelle, comme suffirait en dehors d'elle à le prouver le cri de douleur, interrompant parfois les souvenirs de joie mauvaise et perverse, poussé de temps à autre par l'auteur de ces lignes, qui se sent une malformation, une difformité, une chose mauvaise, antinaturelle, sans utilité et sans profit pour personne.

Sans insister outre mesure sur les données que nous fournit cette observation, je crois utile de dire en quelques mots ce que sont, sous le rapport inversion, les caractéristiques des personnages du roman, en quoi il vaut surtout par l'antithèse qu'il nous donne d'un *inverti faible* et d'un *inverti fort*, d'un *féminiforme* et d'un *fémini* ou *païdo-phile*.

L'auteur du roman, c'est l'inverti-né féminiforme ; c'est le type classique du malformé, du malade. Cet être est une femme ; il l'est physiquement et moralement. Physiquement, nous en sommes convaincus à la lecture de ces descriptions minutieuses où sans cesse il revient sur cet aspect féminin qui frappe toutes les personnes qui le rencontrent pour la première fois ; il y a chez lui une finesse d'attaches, une délicatesse de physionomie, un élargissement du bassin, qui, à première vue, font douter du sexe de cet être quasi imberbe que, dès la prime enfance, son entourage s'amuse à traiter en fille et à appeler *Mademoiselle*. Sans doute, les organes génitaux sont d'un homme, mais tous les attributs sexuels secondaires sont d'une femme, et là se trouvent visibles l'hésitation,

l'incertitude et l'erreur, qui ont présidé à la constitution et au développement d'un tel être. On pourrait dire de lui : « c'est un hermaphrodite manqué ».

Intellectuellement, moralement, plus encore que par l'habitude, il est femme. Contrairement aux autres enfants, dont la première vanité est de mettre des culottes, la sienne a été, tout petit, de n'en pas porter. Sa première grande douleur, déclare-t-il, est d'avoir été astreint à porter le costume des garçons. Ce désir d'être femme, d'être habillé en femme, persistera toute sa vie. Nul doute que, pour répondre à cette tendance, à ce besoin si pressant pour lui de s'identifier à une femme, il ne continue pour lui seul et pour ses complices, mais toujours par goût et par plaisir, à revêtir, aussi souvent que possible le costume féminin. C'est là un trait commun à tous les inverti-nés féminiformes.

A ce premier symptôme, à ce premier indice, révélé dès la prime enfance, d'une sexualité bizarre et anormale, s'est ajouté, lors des premiers tressaillements de la puberté, un autre signe formel : le manque d'appétence pour les fillettes, l'amitié excessive, exagérée, pour les garçons. Tout jeune, la forme génitale mâle le séduit, et, grâce à la complicité de domestiques, il satisfait des curiosités violentes, trop violentes peut-être pour être normales.

A ce sujet il faut, je crois, faire quelques remarques. L'amitié exagérée entre de très jeunes gens ne peut pas, ne doit pas fatalement faire porter sur eux le diagnostic d'inversion. Au premier éveil de la puberté, éveil d'une précocité bien supérieure dans notre race à celle que l'on admet généralement, l'instinct génital commence à se manifester d'une façon toute puissante. Si à ce moment les vœux, souvent encore platoniques, de l'éphèbe ne peuvent se porter sur une jeune fille, soit par suite de circonstances particulières, soit généralement à cause de la contention, de l'emprisonnement que subissent,

dans les collèges et dans les pensionnats, tant de jeunes gens soustraits, au moment où elle leur serait si nécessaire, à toute influence féminine *discrète*, si donc la puberté réfrénée au sein d'une de ces agglomérations anormales de jeunes mâles, ne peut se manifester selon des voies naturelles, tout au moins selon des tendances normales, il en résulte souvent, dans le surchauffement de désirs excités, un véritable dévergondage, au minimum cérébral, mais susceptible parfois de se traduire, sinon par des actes d'inversion vraie, du moins par tous les moyens de la débauche véritable seul ou à deux. Il faut n'avoir point entendu les conversations de ces jeunes gens, pas regardé les caricatures obscènes qui circulent dans les classes, avoir enfin volontairement fermé les yeux aux actes de *misdemeanour* pour croire que, si révoltante qu'elle soit, les passages de la confession relatifs aux toutes premières curiosités satisfaites par des domestiques, soit vraiment l'indice d'une perversion particulière. L'intensité du désir seul décèle peut-être l'état particulier du sujet.

Il est dans nos mœurs et dans nos habitudes ce point négligé : de ne point prévoir, dans les maisons d'éducation, l'éveil de la puberté avec toutes ses funestes conséquences. Il y aurait à établir pour cette période de la vie un système de dérivatifs, exercices physiques et intellectuels, qui fassent grossir les muscles, occupent l'imagination et fatiguent, sans surmenage, l'organisme.

Faute de ce faire, vous constaterez chez beaucoup de jeunes gens, pour ne pas dire chez l'immense majorité d'entre eux, l'éclosion de vices cachés et, chez certains, la naissance, l'entretien de vraies passionnettes, très vives, très sincères, le plus souvent exclusivement platoniques, développées et entretenues entre jeunes êtres du même sexe, — plus fréquemment peut-être encore entre ceux du sexe féminin, — dangereuses,

car elles troublent l'évolution normale de la sexualité, car elles chargent l'hérédité à venir de tendances, de prédispositions anti-naturelles.

A cet âge, la curiosité, le besoin de savoir, sont tellement vifs, ils sont si bien éludés par des maîtres ou des parents, qui préfèrent laisser au hasard, aux mauvaises compagnies, aux dictionnaires inintelligemment compris, le soin de renseigner l'enfant sur les phénomènes de la maternité et de la reproduction, que celui-ci, s'il est intelligent, cherche et malgré tout finit par trouver. Il se renseigne auprès de camarades plus vieux et déjà pervertis ; si, comme l'auteur de notre confession, il n'est point dans un lycée, mais élevé, — autre écueil, — négligamment et solitairement, auprès de domestiques qui s'amuseront souvent à le berner, parfois à le corrompre, ou qui laisseront naître dans son esprit, pourtant vierge et naïf jusqu'à ce moment, les suppositions les plus extraordinaires, des conceptions de la dépravation la plus invraisemblable et la plus ridicule.

Que d'hommes, et non des moins distingués, et devenus des plus normaux, rougiraient, — pour ne pas dire doivent rougir, — au souvenir de ce qu'ils ont dit, entendu ou fait, à cette époque de leur existence. Combien s'étonneraient, s'ils savaient discerner dans les souvenirs passés de l'époque de leur puberté le rôle, qu'à leur insu souvent, l'instinct sexuel a joué dans l'histoire et dans le développement de leurs premières amitiés.

L'amitié est surtout un des sentiments des premiers âges de la vie, cela est incontestable ; il est donc naturel, chez l'être jeune, de la voir vive, mais il faut se défier de toute amitié *exagérée, instinctive*, entre deux jeunes gens, entre deux pubères. Le plupart de ces amitiés restent platoniques ; elles n'en sont pas moins fâcheuses ; elles créent des habitudes, des tendances mauvaises, anormales ; elles révèlent un état à



surveiller, mais, selon les cas, de gravité très différente.

En effet, le danger est tout autre, selon que la tendance anormale est occasionnée par le manque de représentants du sexe devant être normalement aimé ou, au contraire, qu'elle est la manifestation spontanée, instinctive, inéluctable, d'une tendance innée. Privé d'un amour féminin, beaucoup, mâles physiquement et par le désir, reporteront sur ceux qui se rapprochent d'un être féminin un besoin d'affection qui ne trouve point le but normal vers lequel il puisse tendre naturellement ; ce sera donc soit à des *normaux à forme féminine* qu'ils iront ; — et ils les ennueront parfois, les laisseront de témoignages d'une amitié extrêmement tendre ; — soit à des *inverti-nés féminiformes*, comme celui du roman ; dans ce dernier cas, les choses deviendront beaucoup plus graves ; l'inverti-né, s'il y trouve du charme, répondra au désir de l'adolescent qui cherche et aime en lui la femme qu'il est véritablement ; il le perversifiera, et si des circonstances ne l'arrachent point à cette fréquentation mauvaise, il en fera un véritable inverti, il lui donnera le goût de l'étrange, de l'anormal, de la paidophilie.

C'est ce que nous dévoile l'auteur du roman d'un inverti. Femme entièrement par la délicatesse et l'étrangeté de son physique, par son caractère capricieux, coquet, vaniteux, léger, enfin et surtout par son *désir de l'homme*, et par son *manque complet de désir sexuel pour la femme*, par son *mépris*, sa haine, son dégoût de la femme considérée au point de vue sexuel, il ne tarde pas à séduire un jeune homme, très mâle, très beau, probablement normal jusque-là, et qui se laisse attirer vers lui, comme il se serait laissé attirer par une femme, cédant à un amour presque naturel ; peut-être aussi, comme il le laisse entendre, dans un de ses post-scriptum, à certaines considérations intéressées.

Que cela soit ou non, la chute de ce jeune homme nous paraît non justifiable, certes, mais explicable. Autant l'un est

foncièrement, entièrement inversi, autant par contre, *au début*, l'autre a moins besoin de l'être. Que disons-nous du personnage auteur de la confession : c'est une femme. Donc ce ne sera presque point de l'inversion, pour le jeune sous-officier qui, lui, est bel et bien un homme, d'aller à lui, comme il irait à une de ces femmes qu'il fréquente peu, « car il n'a pas d'argent ».

Je voudrais indiquer ici le mécanisme de cette inversion acquise, qui, au début, est à peine de l'inversion et qui finit par devenir de la perversité. Imaginons ce jeune sous-officier, sortant de son village, timide, gauche, sans argent, presque vierge, toutes raisons qui l'éloignent du sexe devant être normalement aimé. Prêtons-lui même un sentiment élevé : le dégoût de l'amour vénal et des prostituées vulgaires auxquelles seules il puisse prétendre. Un soir, pris de vin, il se laisse enivrer par un être quasi-féminin qui épuise pour lui toutes les ressources de sa rouerie innée, toutes les élégances d'une nature fine et aristocrate, toutes les cajoleries d'un enfant gracieux et simulant une complète et exquise naïveté. Il succombe : j'entends par là qu'il se laisse aller à un sentiment très tendre pour cet éphèbe et à de menues débauches. Il est coupable, mais son acte n'indique certainement pas une tare, une malformation innée, une maladie, une perversion *véritabile*. Ce n'est que l'accoutumance, la débauche quotidienne toujours plus hardie de son ami, qui, l'éloignant sans cesse des sensations normales, lui inculquant de plus en plus le désir non pas du mâle, mais du jeune mâle, fera de cet individu ou un indifférent en matière sexuelle ou un véritable inversi.

Que, revenu à des habitudes saines, cet individu se marie il lèguera probablement à ses enfants une prédisposition fâcheuse, une tendance à l'inversion qui, sans s'accompagner de signes physiques, fera d'eux ces types que nous

pourrons appeler des *inverti-nés cérébraux*, des *prédisposés*.

S'il n'a point le courage de s'arracher à la débauche, de re-devenir un *homme*, s'il ne change point de milieu, s'il ne rencontre pas sur sa route une femme qui le délivre d'habitudes toujours plus solidement enracinées, devenues tout à fait victorieuses, quelquefois même exclusives, il deviendra absolument inverti, il se pervertira entièrement. Il semble naïf de le répéter, et cependant il ne faut point l'oublier : une observation vieille comme le monde et qui remonte, je crois, au moins à Aristote, signale que « l'habitude est une seconde nature ». Ceci est entièrement vrai, en matière d'instinct sexuel comme en tout autre, et explique parfaitement que l'on puisse, de normal devenir perversi. Pourquoi l'organisme ne se plierait-il point à des actes sexuels antinaturels, puisqu'il se plie, au point de vue de la respiration, de la circulation, de la nutrition, à des nécessités qui paraissent a priori lui devoir être beaucoup plus préjudiciables ?

Les perversis ainsi créés, parfois fabriqués entièrement, deviendront à leur tour des éléments de désordre et de débauche, à l'affût des tendances antinaturelles, à la recherche des êtres dont l'équilibre sexuel paraît peu solide ; ils découvriront avec la plus grande facilité les inverti-nés, les caractères faibles, faciles à dominer, et ils leur donneront leurs premières leçons de débauche.

Ainsi fit le capitaine du roman, ce véritable satyre, pour lequel tout organe devait être un élément de plaisir sexuel ; être vraiment perversi, s'adressant indifféremment à des hommes ou à des femmes, mais conservant sans doute pour les jeunes garçons une prédilection toute particulière. Certes, on ne peut dire que ce fut lui l'auteur de la corruption du personnage principal du roman ; mais il le précipita tout jeune dans les plaisirs mauvais, il le corrompit entièrement, fit à cet ado-

lescent, qui ne demandait qu'à apprendre, une éducation complète, le premier lui suggéra l'idée de la pédérastie proprement dite, à laquelle l'autre commença par se refuser tout d'abord, non par dégoût, non par manque de désir, mais par crainte de la douleur !

Il ne me semble point nécessaire d'insister davantage sur toute la psychologie du roman : elle est simple et se livre d'elle-même. La vanité extraordinaire, le manque d'affectivité, le peu d'amour filial de l'auteur du roman, la douleur aiguë ni très tenace ni vraiment trop profonde de se sentir un anormal, souvent le plaisir d'être vicieux et l'orgueil du vice, enfin le besoin de conter son histoire, de se livrer entièrement, mille autres détails encore, tout pour l'observateur, pour le médecin qui a étudié l'inversion, doit contribuer à ranger ce personnage parmi ceux que j'appelle *invertis-nés féminiformes*. Le manque d'équilibre dans le caractère, la psychologie spéciale du personnage, comme celle de tout inverti-né féminiforme, s'expliquent aisément. L'appétit sexuel est de tous les instincts le premier, le plus puissant, le seul indispensable à la vie de l'espèce. C'est lui qui fait la psychologie du mâle et celle de la femelle, celle de l'homme et celle de la femme. Chez un être aussi complexe que l'inverti-né, il doit donc produire des formes tout-à-fait hétérogènes et bizarres, dominées par l'angoisse et le manque d'équilibre qui, à quelques rares exceptions près, marqué d'une empreinte formelle l'être dont le but, le but primordial de l'existence, la reproduction, est ou aboli ou entravé. Tout ce qui supprime, abolit, détériore la sexualité d'un individu entraîne chez lui des perturbations dans sa vie cérébrale. Nul doute que, de nos jours, le nombre des dégénérescences, des détraquements cérébraux, se traduisant par des tendances au suicide, par des phobies, etc., ne provienne en grande partie de ce que, dans notre nation, les fonctions génitales ne s'accom-

plissent souvent pas comme elles devraient selon la normale.

De là, la nécessité, au point de vue de la vitalité, de l'avenir de la race, d'étudier les causes morbides, de discerner les éléments dangereux et mauvais, au rang desquels, pour une part appréciable, doit être rangé l'être frappé de perversion sexuelle : le pervers, l'inverti-né féminin.

CHAPITRE III

OBSERVATION TYPE D'UN INVERTI PAIDOPHILE.

Oscar Wilde ; son procès. — *Première phase* : *Oscar Wilde* contre le Marquis de Queensberry. Questions embarrassantes. Coup de théâtre. Le désistement d'*Oscar Wilde* ; son arrestation. — *Deuxième phase* : Faits reprochés à *Oscar Wilde*. — *Troisième acte* : La cour d'assises. Pas de verdict. — *Dénouement* : Deuxièmes assises, la condamnation. — Opinion de *M. Raffalovich* : l'affaire *Wilde*. — Opinion d'un *littérateur parisien* sur l'inversion et sur l'adultère. — *Conclusions* : différence entre *Oscar Wilde* et l'inverti-né. Rôle de l'égoïsme, de la vanité ; argument tiré de l'art : *Dorian Gray*. — Il est une inversion due au milieu, née d'une civilisation avancée ; à côté de la perversion existe la perversité, à côté du pervers, le perversi.

Tous les invertis ne se ressemblent point. Pour qui pourrait douter de cette affirmation, je crois que rien ne peut être plus convaincant que l'histoire du procès du romancier et auteur dramatique *Wilde*, inverti sexuel condamné par le jury anglais, et dont la psychologie diffère d'une façon extrêmement frappante de celle du fémininiforme dont nous venons d'examiner la confession.

Il ne s'agit plus ici, comme dans le cas précédent, d'une sorte d'être difforme, apparu, sans cause explicable *a priori*, dans une famille régulièrement constituée et dont tous les membres paraissent sains et normaux¹ ; ce n'est plus un per-

¹ Faut-il noter dans le *roman d'un inverti* l'influence du croisement d'êtres de race essentiellement différente : le père latin et la mère juive ? Faut-il,

sonnage, de *sexe mdle*, dont le centre sexuel cérébral est *féminin* ; il ne s'agit nullement enfin d'un individu à tendance sexuelle nettement orientée vers le sexe même auquel il appartient et préférant, parmi les représentants de ce sexe, ceux qui sont les forts, les plus mâles. Bien au contraire, il s'agit d'un homme qui, ayant mené une existence normale, marié, père de famille, à un moment donné de sa vie, sous l'influence de conseils mauvais, d'habitudes pernicieuses communiquées par des amis tarés et vicieux, se trouve entraîné vers des êtres de son sexe, mais vers des êtres plus jeunes, moins forts, plus féminins d'aspect ou d'habitude que lui.

Avant d'étudier le personnage, il nous faut voir d'abord, puisqu'il nous est inconnu, les éléments qui nous permettront de porter à distance un jugement sur lui. Ces éléments nous sont fournis par les extraits des journaux qui rendirent compte du procès, et, dans une large mesure, par les renseignements qu'a bien voulu me communiquer un savant de Londres, M. André Raffalovich, fort au courant des questions d'inversion, sur lesquelles il a fort sensément et brillamment écrit à plusieurs reprises.

Le Procès.

Le procès comprend plusieurs phases distinctes. Par une sorte d'anomalie, c'est Oscar Wilde, le futur condamné, qui attaqua. Il intentait au marquis de Queensberry un procès pour diffamation. Oscar Wilde, auteur très connu, brillant d'un vif éclat dans un certain monde de littérateurs, toléré et même finalement recherché par la société, et par les meilleurs milieux littéraires en Angleterre et en étranger, gâté, choyé pour sa vanité, sa paresse, ses défauts, sa jactance et sa

d'autre part, croire l'inversion plus fréquente dans la race juive, restée, en dépit d'apparences infiniment variables et mobiles, entièrement, exclusivement orientale ? Ce point demande à être éclairci.

bouffonnerie, adulé par certains amis et par une compagnie très suspecte qu'il traînait autour de lui, Oscar Wilde donc s'en prenait au marquis de Queensberry, qui depuis longtemps essayait d'arracher son fils lord Alfred Douglas à ses exemples pernicioeux.

Le 3 avril 1895, les assises de la Central Criminal Court se réunissaient à l'Old Bailey. M. Carson et sir Edwar Clarke, collègues dans le précédent ministère conservateur, étaient, le premier avocat du marquis, le deuxième avocat d'Oscar Wilde.

Le grief était le suivant : le 28 février dernier Oscar Wilde, arrivant à son club, y trouvait une carte du marquis de Queensberry, sur laquelle étaient écrits quelques mots injurieux à l'égard du romancier, qu'il accusait sinon d'avoir, du moins de poser pour avoir des mœurs invouables.

Wilde s'étant plaint, le marquis fut arrêté et l'autorisation de poursuivre devant la Cour d'assises fut donnée. Wilde se présente, arrogant comme d'habitude, le geste superbe, la pose majestueuse, cherchant à étonner le juge et le public. Aux questions de son avocat, sir Edward Clarke, il répond qu'il est marié depuis 1884, qu'il a deux fils, qu'il écrit et que ses œuvres ont eu du succès. Il est ami de lord Alfred Douglas depuis 1884 et a même déjeuné avec ce dernier en compagnie du marquis. En 1893, il a appris par un certain Wood que quatre lettres écrites par lui Wilde, ont été trouvées dans la poche d'un vieux vêtement de lord Alfred Douglas. Wood, auquel ce dernier avait donné l'habit, les offrit à Wilde, qui lui donna, en échange, 500 francs afin de lui permettre d'aller à New-York tenter la fortune. Malheureusement pour Wilde, trois lettres seulement lui furent rendues et avec la quatrième, un sieur Allen, qui se l'était procurée, on ne sait comment, chercha à faire chanter Wilde. « On m'en donne 1500 francs, écrivait-il à ce dernier ; » ce à quoi Wilde

aurait répondu : « Vendez-la, jamais si court morceau ne m'a été payé aussi cher ».

Voici, d'après les journaux, la traduction de cette lettre. « Mon cher garçon (*my own boy*), votre sonnet me ravit et il est admirable que vos lèvres rouges, semblables à des feuilles de roses, soient faites aussi bien pour la musique du chant que pour l'ivresse du baiser. Votre âme flotte entre la passion et la poésie. Hyacinthe, si follement aimé d'Apollon dans l'antiquité, c'était vous, j'en suis assuré. Pourquoi êtes-vous seul à Londres et quand allez-vous à Salisbury ? Allez, glacez vos mains dans la grise pénombre des choses gothiques et venez ici ; c'est un endroit exquis. Vous seul manquez, mais allez d'abord à Salisbury. Toujours avec un amour impérissable, votre Oscar ».

Oscar Wilde refusa de payer. Il donna à Allen 10 shillings et rentra en possession de sa lettre, qui lui fut remise, assez malpropre et déchirée, par un nommé Clyburn, auquel Wilde remit également 10 shillings, disant, à la vue de l'état misérable du chiffon qui lui était rendu : « Comment peut-on prendre si peu de soin d'un manuscrit original de moi ? »

En février 1893, le théâtre Saint-James, ayant joué une pièce de Wilde, l'*Importance d'être sérieux*, le marquis de Queensberry essaya de faire du scandale au théâtre ; ayant échoué, il se vengea par la remise à l'Albermale-Club de la carte contenant pour Wilde des propos désobligeants.

Wilde attaquait bien follement le marquis. En quelques paroles brèves et incisives, M. Carson retournait l'accusation et du marquis faisait l'accusateur.

Wilde est réduit à se défendre. Il le fait d'abord de haut, prenant le ton badin et persifleur qui lui était habituel. Comme on lui demande si l'article le *Prêtre et l'Acolyte* paru dans le *Caméléon* et décrivant des mœurs honteuses est immoral : « Il est pis, s'écrie-t-il, il est mal écrit. » — « C'est

seulement au dire des brutes qu'il traite de mœurs honteuses, ajoute-t-il en réponse à une demande de M. Carson. » — Puis il expose une théorie très classique de l'art pour l'art et conclut en niant qu'un homme puisse avoir sur un autre une influence morale quelconque. Comment, par conséquent, un livre pourrait-il pervertir un lecteur ?

Vient le tour de *Dorian Grey*. — Avez-vous jamais adoré comme ce jeune homme de roman qui adore avec folie, avec extravagance, absurdement un jeune homme idéalement beau ? — et Wilde de répondre : « Je n'ai jamais adoré que moi. »

Emphatiquement, prétentieusement, plutôt pour éblouir que pour convaincre, il tient tête aux insinuations. « Tout ce que je fais est *extraordinaire*, répond-il à une question embarrassante de M. Carson sur une lettre assez *extraordinaire* de Wilde à son ami ».

Et pendant que Wilde emploie d'aussi mauvais arguments, la logique de son adversaire l'assaille de mille coup, difficiles, impossibles à parer. Pourquoi cette amitié intime avec Wood, ce jeune maître chanteur de 18 ans, que Wilde appelle par son prénom, qu'il invite à dîner, auquel il prête de l'argent ? Pourquoi cette liaison avec un jeune commis de librairie auquel il donne plus de 200 francs ? Pourquoi habiller et loger avec lui, une nuit, à Brighton, un jeune vagabond, Alfonso Conwell ?

Le lendemain, 4 avril, le procès continue. M. Carson s'en prend alors à l'amitié de Wilde pour Taylor ¹, « ce pour-

¹ Portrait de Taylor dessiné à l'une des audiences suivantes (6 avril.) V. le journal le *Temps*.

M. F. — C. Gill, qui poursuit au nom de la trésorerie, et M. Humphrey, avoué chargé provisoirement de la défense, venaient à peine de gagner leurs places, on vit entrer, entre deux détectives, l'individu que recherchait la police et qui passe pour le pourvoyeur de M. Wilde. Il vient d'être arrêté près de sa maison de Pimlico. C'est un nommé Alfred Taylor : il est fort bien mis et paraît intelligent ; son attitude pendant les débats est

voyeur de jeunes gens, signalé à la police, homme louche dont l'appartement a des rideaux toujours baissés, dans lequel brûlent des parfums violents ». Il lui demande ironiquement si c'est pour lui faire admirer ses œuvres littéraires que, aussi souvent, Wilde le prie à dîner.

Ce Taylor fut un jour arrêté avec une bande de jeunes domestiques ou employés, dont plusieurs furent condamnés pour mœurs honteuses. On ne put rien prouver contre Taylor. Mais on sait qu'il fit faire à Wilde la connaissance de cinq à six jeunes gens, sans profession avouable, qui devinrent les victimes du romancier.

M. Carson interroge Wilde au sujet de chacun de ces jeunes gens. Pourquoi l'invitez-vous à dîner? Pourquoi le tutoyez-vous? Pourquoi l'appeliez-vous par son prénom? Pourquoi lui avez-vous fait des cadeaux? Avez-vous passé une partie de la nuit avec lui, etc?

Wilde a perdu sa belle assurance; il répond comme il peut, avec humeur. « Je préfère, dit-il, le plaisir de causer

la même que celle de M. Wilde, avec une nuance de cynisme en plus, car il sourit aux détails particulièrement répugnants racontés par les témoins.

Ceux-ci réitérèrent le récit des faits honteux déjà confessés aux avoués du marquis de Queensberry. Je ne peux pas y insister. Le jeune Parker, un valet sans emploi, fut présenté, avec son frère le groom, à M. Wilde par Taylor; ils dînèrent ensemble en cabinet particulier et, après force libations au champagne, Parker accompagna l'écrivain à l'hôtel Savoy. Ils devaient y avoir tous deux plusieurs tête-à-tête qui rapportaient au jeune valet de 50 à 75 francs en moyenne... Wood raconte à peu près la même histoire; seulement, plus avisé que Parker, il rompit bientôt ses relations avec de « pareilles gens ». Puis c'est le tour du masseur de l'hôtel Savoy, dont les accusations contre M. Wilde sont confirmées par une femme de chambre. Voici enfin M^{me} Grant, propriétaire de la maison jadis habitée, à Little-College street, par Taylor, qui dépose que ce personnage recevait fréquemment des jeunes gens, dans ses chambres fastueusement meublées, éclairées d'une lumière spéciale et où brûlaient des parfums. Aux *afternoon tea* qu'il y donnait, Taylor paraissait en un élégant déshabillé, « tel qu'une petite maîtresse »...

une heure avec un homme jeune, même au plaisir d'être interrogé en cour d'assises ».

L'interrogatoire continue, au sujet d'Atkins qui a cohabité avec Wilde à Paris, boulevard des Capucines ; de Scott, domestique qui a dîné avec Wilde et en a reçu un porte-cigarettes ; de Walter Grainger, au sujet duquel l'avocat demande à Wilde s'il l'a embrassé. — « Non, répond maladroitement Wilde, il était trop laid ». Et comme M. Carson souligne la sottise de la réponse, Wilde se fâche et demande qu'on cesse de l'injurier.

Pour relever son client, Sir Edward Clarke se lance dans une série de considérations politiques auquel très habilement il essaie de faire une large place dans l'histoire du procès. Mais c'est en vain. La sympathie unanime va au marquis de Queensberry ; son fils « qu'il se reproche comme un crime d'avoir mis au monde », paraît odieux, surtout à la lecture des lettres dans lesquelles, pour répondre aux reproches du marquis au sujet de sa liaison avec Wilde, il disait à son père : « Quel singulier petit homme vous faites », ou encore : « Quand vous serez mort, personne ne vous regrettera », ou le menaçait enfin de le tuer d'un coup de revolver.

Ainsi l'éloquence de M. Carson se déploie-t-elle sans entraves, lorsque, prenant un à un tous les soupçons qui pèsent sur Wilde, il édifie contre lui le réquisitoire le plus probant qu'il soit possible de prononcer.

Le lendemain, à la fin de sa plaidoirie, sir Edward Clarke retire l'accusation portée contre le marquis de Queensberry, qui est remis en liberté.

Le soir même, à l'hôtel le Cadogan de Sloane Street, Oscar Wilde était arrêté ; et il se rendait en prison, après avoir envoyé à l'*Evening News* un mot dans lequel il déclarait que, ne pouvant consentir à ce que lord Alfred Douglas — malgré qu'il l'eût offert — fût appelé en témoignage contre son père,

il prenait sur ses épaules tout le poids du scandale, et retirait sa plainte.

Le 11 avril, Wilde parut devant les juges, non plus comme accusateur, mais cette fois comme accusé.

Je laisse la parole au rédacteur au journal *le Temps*, qui a retracé, et de façon fort habile, la physionomie de ce procès. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il y ait lieu, au point de vue scientifique, d'insister sur tous les détails de cette affaire, mais seulement d'en indiquer les grands traits et les principales séances, de façon à déterminer avec suffisamment de précision l'attitude d'Oscar Wilde.

Rarement, un accusé, dit *le Temps*, s'est présenté devant ses juges, escorté d'aussi véhémentes antipathies. Les manifestations de l'opinion contre Oscar Wilde ont pris chaque jour, vous l'avez vu, un caractère plus accentué d'hostilité.

Mais, bien qu'elles ne soient pas ignorées de lui, il semble n'avoir rien perdu de son assurance. Tout en continuant à se plaindre amèrement du régime auquel il est soumis dans la prison d'Holloway, il mange autant que le lui permet son exigeant appétit et boit autant que le tolère le règlement, trop peu, selon lui! Hier soir, après avoir avalé une soupe, une sole frite, un poulet rôti, des pommes de terre sautées, un pudding au riz, du fromage et des fruits, il s'est plaint à son gardien que le restaurateur le laissât « crever de faim », et il a fait demander au restaurant d'Holloway Castle hôtel qu'un repas plus copieux lui fût servi ce soir après l'audience. Dans la matinée, il avait pu s'entretenir enfin avec lord Alfred Douglas qu'il n'avait pas revu depuis son arrestation, soit depuis vendredi après-midi. Le fils du marquis de Queensberry lui avait apporté un joli gobelet de cristal orné d'une monture de vermeil, mais le prisonnier n'a pu accepter ce cadeau et a dû se servir du gobelet d'étain réglementaire, en dépit de ses protestations. Le jeune lord Alfred Douglas a été chargé par le prisonnier du règlement de toutes les questions d'intérêt en litige depuis une semaine.

Si Oscar Wilde avait pu se faire illusion sur les sentiments qu'il inspire en ce moment à la population londonienne, il serait aujourd'hui

d'hui fixé. Ce matin, quand la voiture qui l'amenait d'Holloway a approché Bow street, une foule considérable, assemblée là dès sept heures, dans l'espoir de trouver place à l'audience, a accueilli le prisonnier par d'outrageantes vociférations. En mettant pied à terre dans la cour, l'auteur d'*Un mari idéal* était en proie à une visible émotion nerveuse. Il a aussitôt demandé son avocat, sir Edward Clarke, qui n'était pas encore présent. Wilde a un peu pâli, et ses amis assurent que le régime de tempérance auquel il est soumis (!) n'a pu que lui faire du bien ; d'autres, plus attendris, prétendent que ces privations ruineront sa santé.

La foule est énorme. C'est à peine si les personnes munies de cartes ont pu pénétrer dans la salle.

Le juge sir John Bridge ouvre la séance à onze heures dix et ordonne que les prisonniers soient placés, selon la coutume, dans le *dock*, sorte de cage grillée où Wilde et Taylor viennent prendre place. Wilde est élégamment vêtu d'une redingote noire, d'un pardessus gris foncé, coiffé d'un chapeau de soie, ganté de suède clair. Taylor, très bien vêtu, mais sans la moindre distinction, semble un valet de chambre paré des habits de son maître.

M. F. G. Gill soutient l'accusation au nom de la Trésorerie. Wilde est assisté de sir Edward Clarke et de M. Humphrey, solicitor ; M. Arthur Newton se présente pour Taylor.

L'audience ouverte, sir Edward Clarke fait une déclaration qui donne à espérer que les débats ne traîneront pas. Au nom de son client, il renonce à interroger les témoins entendus samedi.

Mais M. Arthur Newton réclame le « contre-examen » pour son client, notamment en ce qui concerne les frères Parker.

Charles Parker est entendu. C'est lui, on s'en souvient sans doute, qu'Oscar Wilde emmena dans une chambre du Savoy hôtel, après un plantureux dîner.

— Je n'avais, déclare-t-il, que dix-neuf ans à ce moment, et jamais encore je ne m'étais rendu coupable d'un acte d'immoralité avant de rencontrer Oscar Wilde.

Interrogé par l'avocat de Taylor, Parker soutient n'avoir pas provoqué l'intérêt de cet accusé, ni cherché à attirer son attention, quand il le rencontra une première fois dans un public house. Au contraire, Taylor serait venu à lui, faisant les premières démarches qui devaient avoir pour résultat sa présentation à Oscar Wilde et la nuit passée à l'hôtel.

Il convient avoir été arrêté en août dernier dans une maison suspecte de Fitzroy square, mais il a soin d'ajouter qu'il ne connaissait pas les gens avec lesquels il se trouvait et que d'ailleurs il n'a pas été poursuivi.

D. Pourquoi avez-vous abandonné votre métier de valet de chambre ?

R. Mon dernier maître s'imaginait que je l'avais volé et m'a chassé sur ce soupçon.

D. N'avez-vous pas aussi volé une pièce de 25 francs à Taylor ?

R. Il l'a dit, mais c'est faux.

Parker avoue ensuite avoir, de concert avec deux autres individus, pris part à un chantage au préjudice d'un gentleman dont ils menaçaient de dévoiler les mauvaises mœurs. Il a reçu de ce fait 750 francs.

Le second témoin se nomme Frédéric Atkins. C'est un jeune homme de figure et d'accoutrement suspects, que l'on condamnerait rien que sur sa mine.

— J'ai rencontré pour la première fois Oscar Wilde en novembre 1892, devant le café Florence. J'avais alors un peu plus de dix-sept ans. Il m'aborda et m'invita à dîner. A table il m'offrit de l'accompagner à Paris où je passerais pour son secrétaire, — ce que j'acceptai. Nous nous sommes retrouvés le lendemain à la gare et avons fait le trajet par le Club-Train. A Paris, nous sommes descendus dans un hôtel situé boulevard des Capucines, où nous occupions deux chambres contiguës. Le lendemain nous allâmes chez le coiffeur du Grand-Hôtel et Oscar Wilde recommanda que je fusse coiffé et frisé d'une manière particulière. Le soir nous avons dîné ensemble.

D. Un bon dîner ?

R. Le meilleur que j'aie mangé de ma vie. Ensuite Wilde m'a donné un louis, avec lequel j'allai, malgré sa défense, passer ma soirée au Moulin-Rouge : je suis rentré à deux heures et demie du matin et je l'ai trouvé en compagnie d'un nommé Schwab. A neuf heures, le matin suivant, Wilde vint me trouver dans ma chambre à coucher et me mit en garde contre la fréquentation des femmes « qui étaient, dit-il, la ruine des jeunes gens ».

Le même témoin raconte que Wilde avait l'habitude d'embrasser les garçons de restaurant qui le servaient et il ajoute que leur séjour à Paris a duré trois jours : « En regagnant Londres, je possédais trois livres sterling et un étui à cigarettes en argent donné par Wilde. Le lendemain, il m'a appelé chez lui, dans son domicile, pendant l'absence de sa famille ».

Cette déposition de Frederick Atkins ne saurait être reproduite. Elle a révolté l'auditoire. Seul, Oscar Wilde est resté impassible en entendant raconter publiquement qu'il avait reçu, la nuit, ce commis de bookmaker, dans la maison habitée par sa femme et ses enfants ! Un long murmure d'indignation gronde dans l'auditoire. Wilde demeure adossé à la grille du « dock », le front appuyé sur sa main gantée, regardant le témoin d'un œil clair et tranquille.

Frederick Atkins avoue ensuite avoir vécu depuis dans des conditions de la pire immoralité avec un sieur Burton, et avec un autre individu dont le nom n'est pas prononcé. Il nie s'être jamais associé à aucune manœuvre de chantage.

Sir John Bridge. — Vous passiez pour le secrétaire d'Oscar Wilde. Lui avez-vous servi de secrétaire ?

R. Une seule fois j'ai copié des passages de sa pièce *Woman of no importance*.

Le troisième témoin est véritablement embarrassé. Ce jeune homme, Edward S..., a fait la connaissance de Wilde chez un libraire dont il est le commis, ou, selon M. Gill, le domestique. Peu après, Wilde l'a invité par lettre à le rejoindre à Albemarle hôtel. Il y est allé, a dîné avec lui et l'a suivi dans une maison privée, où ils ont passé une heure à causer en fumant des cigarettes et où Wilde lui aurait fait des propositions honteuses.

L'intérêt de cette déposition pour M. Arthur Newton consiste à établir que cette entrevue n'a pas eu lieu dans l'appartement de son client Taylor. Le témoin, dont l'embarras et l'hésitation augmentent à chaque question, ne se rappelle pas où Wilde l'a conduit. Le lendemain, il a passé la soirée avec l'écrivain dans une loge à l'Independent theater; on a soupé à Albemarle hôtel. Depuis, il a déjeuné avec Wilde au Prince's of Wales club et reçu de lui des exemplaires de ses livres ornés de dédicaces affectueuses. Wilde a voulu l'emmener à Paris, mais il n'a pas consenti.

Confronté avec Taylor, Edward S..., déclare n'avoir jamais vu celui-ci.

On entend ensuite M^{me} Rumsley, la propriétaire de la maison où habite Charles Parker, qui reconnaît Oscar Wilde pour l'avoir vu plusieurs fois monter chez son locataire. Les visites singulières que recevait Parker lui ont valu son congé. M^{me} Margery Bancroft, autre propriétaire de Parker, a vu Wilde et Taylor, à plusieurs reprises, dans sa maison.

M^{me} Sophie Grey, propriétaire de Taylor, rapporte que celui-ci ne recevait que des jeunes gens et que Wilde lui a fait plusieurs visites, soit seul, soit accompagné.

Pendant la suspension d'audience, Oscar Wilde a confortablement déjeuné d'un poulet sauté, d'une omelette aux pointes d'asperges, d'une pêche et d'une demi-bouteille de vin. Taylor n'a touché à rien de ce qui avait été apporté pour lui.

L'audition des témoins est reprise.

Le propriétaire d'Albemarle hotel dépose qu'il a fermé sa maison à Wilde parce qu'il y recevait des jeunes gens et parce qu'il s'y montrait trop familier à l'égard des garçons et des valets. Une servante de Savoy hotel rapporte que les bruits les plus inquiétants couraient parmi le personnel sur l'usage que faisait Wilde des chambres louées par lui dans la maison.

M. Charles Matthews, qui dépose ensuite, est l'un des éditeurs de Wilde. C'est chez lui que le prisonnier a rencontré le jeune Edward S....., — lequel était bien son domestique et non son commis. Quand M. Matthews a su que S..... dînait avec l'écrivain, il l'a mis à la porte — comprenant, dit-il, que de semblables rapports ne pouvaient être que déshonorants pour l'un et pour l'autre.

Le dernier témoin est le détective inspecteur Charles Richard, qui a procédé vendredi dernier à l'arrestation de Wilde. Le dialogue suivant s'engagea entre l'auteur et l'agent :

— Monsieur Wilde, je suis officier de police et porteur d'un mandat d'arrestation contre vous. — Bien. Où me conduirez-vous ? — A Scotland yard et de là en prison à Bow street. — Pourrai-je verser caution ? — Je ne crois pas. — Puis-je écrire quelques lettres ? — Non.

Fouillé, Wilde fut trouvé porteur de deux lettres de Taylor, l'une datée de la veille, l'autre du jour même.

Sir John Bridge, répondant à une demande de la défense, refuse de mettre Wilde en liberté sous caution. La séance est levée à six heures et les débats sont ajournés au vendredi 19 avril.

Oscar Wilde a montré pendant cette terrible audience une tranquillité extraordinaire. Pas un mouvement d'indignation ou de colère, pas une protestation, pas un cri, pas un mot, rien ! Vingt fois, les manifestations de la salle ont interrompu le débat et même le juge. Wilde semble rester étranger à l'affaire.

19 avril.

Sir John Bridge prend place sur son siège présidentiel à onze heures et demie. Sir Edward Clarke, défenseur de M. Wilde, déclare de nouveau qu'il n'entend soumettre les témoins à aucun contre-examen. On entend une seconde fois William Parker qui donne sur les manières de vivre de Taylor des renseignements déjà connus. Il affirme que son frère Charles était un honnête garçon avant de connaître Oscar Wilde et que Taylor a exercé sur lui la pire influence. M. C.-F. Gill, qui dirige la poursuite au nom de la Trésorerie, fait mander de nouveau ce Charles Parker qui, après avoir confirmé ses dépositions précédentes, raconte qu'il a été reçu souvent par Oscar Wilde dans Tite street, à Chelsea, c'est-à-dire au domicile conjugal, quand Wilde avait pris toutes précautions pour y demeurer seul. On se rappelle que le témoin Frederick Atkins avait fait une déclaration analogue la semaine dernière. Sur les questions de M. C.-F. Gill, ce témoin entre dans des détails qui ne sauraient être reproduits.

Le témoin suivant est un détective, l'agent Curley, de la division E. Le propriétaire de Taylor, dans Little-College street, lui a remis un carton à chapeau rempli de lettres : la correspondance intime de l'accusé. L'avocat de la poursuite demande que certaines de ces lettres soient lues, seulement celles qui établissent la continuité plutôt que la nature des relations entre Oscar Wilde et Taylor.

— Je pourrais demander, ajoute-t-il en s'adressant au juge, la lecture de toutes ces pièces, mais il en résulterait un scandale tellement abominable que j'y renonce par respect pour la justice et par pitié pour l'opinion déjà trop affligée.

En conséquence, il est seulement donné lecture de lettres déjà fort étranges pour qui considère les personnages qui les échangeaient. Dans l'une d'elles, Wilde s'excuse de ne pouvoir dîner avec Taylor. « J'en suis malheureux jusqu'au désespoir, » écrit-il. D'autres sont relatives à des rendez-vous dans la chambre du Savoy hotel ; d'autres annoncent ou accompagnent des envois d'argent.

Les témoins suivants n'apprennent aucun fait nouveau. Après un employé du Savoy hotel, qui dépose sur des faits aujourd'hui de notoriété publique, sir John Bridge entend deux employés de la Banque de Londres et de Westminster, qui en diraient peut-être fort long sur les chèques encaissés par Taylor et sur les signataires de ces chèques, si les avocats, d'un commun accord avec le juge, ne décidaient que

leur déposition écrite et l'extrait de leurs livres qui la confirme, seront joints au dossier, *de façon qu'aucun nom étranger à la poursuite actuelle ne soit prononcé.*

Le juge reçoit ensuite, les avocats entendus, une copie légalisée du compte rendu écrit par M. J.-W. Lehman, sténographe, des trois audiences consacrées par la cour d'Old Bailey à l'affaire Wilde contre lord Queensberry, qui s'est dénouée par l'acquiescement du marquis.

En quelques mots, M. C.-F. Gill résume et spécifie l'accusation.

— Nous avons prouvé, dit-il, qu'il existe contre Oscar Wilde et Taylor des charges suffisantes; qu'ils ont ensemble imaginé, préparé, combiné l'exécution d'actes obscènes (*with conspiring, confederating and combining to procure acts of gross indecency*) et qu'ils ont accompli ces actes obscènes avec diverses personnes connues ou inconnues, parmi lesquelles Alfred Wood, Frederick Atkins, les frères Parker et autres. Il est avéré, de plus, que plusieurs de ces individus étaient mineurs au moment où les actes obscènes ont été commis.

Les défenseurs de Taylor et Wilde s'inclinent en signe d'assentiment. Sir Edward Clarke prend la parole pour demander encore la mise en liberté provisoire de son client, — dont les amis, dit-il, sont prêts à verser la somme qu'il plaira à la justice d'exiger.

M. C.-F. Gill. — A la première et à la seconde audience, je m'étais opposé à la libération sous caution. Ce matin, avant l'audience, présenté par mon honorable confrère sir Edward Clarke, j'ai déclaré que cette fois je ne m'y opposerais plus. Sur certaines garanties qui lui sont offertes et qui lui inspirent toute confiance, la Trésorerie consent à la mise en liberté sous caution, s'il plait à Votre Honneur de l'ordonner.

Sir John Bridge. — La justice n'a pas à s'occuper de ce qui se passe en dehors du prétoire et des accords intervenus entre avocats. Je décide que les charges sont en effet suffisantes; j'ordonne que les prisonniers seront déférés à la cour d'assises pour y répondre des accusations ci-dessus spécifiées et jugés en conséquence par le jury. Et je leur refuse la mise en liberté sous caution. L'affaire ne comporte pas une telle faveur.

Durant ces débats, qui se sont terminés à trois heures, Wilde ne s'est pas relevé de son attitude accablée: le dos courbé, le menton dans les mains. La décision du juge, sir John Bridge, ne le réveille pas. Taylor, qui a été introduit avant lui dans le dock, se lève, se

coiffe, attendant que son co accusé lui livre passage. L'autre ne bouge pas. Taylor lui met la main sur l'épaule, Hein ? Quoi ? Wilde a l'air de sortir d'un rêve. Il se dresse en s'appuyant à la barre du dock et suit le policeman de service, On le voit disparaître, courbé, anéanti...

Tel est, résumé par *Le Temps*, le deuxième acte de ce procès, qui était loin d'ailleurs, à ce moment, d'être terminé. Le troisième acte se déroule devant la cour d'assises. Les mêmes faits immoraux sont reprochés à Wilde. Son avocat sir Edward Clarke fait une défense aussi habile que possible, en démontrant le peu de valeur des gens cités comme témoins à charge, le peu de confiance à accorder dans leurs assertions. On entend Wood, le maître chanteur, Atkins, commis de bookmaker, que Wilde a emmené en voyage de plaisir à Paris, et avec lequel il dinait en cabinet particulier. Le malheureux témoin Edward S..., domestique de l'un des éditeurs de Wilde, vient en larmoyant, raconter encore sa lamentable chute. Il lit une lettre adressée par lui à Wilde, dans laquelle il lui reproche son immoralité et se plaint amèrement de l'avoir connu. Le malheureux fait pitié et produit une certaine sensation d'attendrissement. Wilde le regarde pleurer en haussant les épaules et en souriant dédaigneusement. C'est le premier signe d'émotion qu'il donne depuis que le procès est entré dans une voie aussi dangereuse pour lui. Il a perdu toute sa morgue, abandonné toute joie, il reste impassible et en apparence indifférent.

Le procès continue avec des phases diverses. L'avocat de Wilde relève des contradictions, des mensonges dans les dépositions des témoins ; mais le nombre de ceux-ci, l'honorabilité de quelques-uns, semblent mettre hors de doute que Wilde eut une conduite tout à fait immorale. On entend ainsi l'éditeur de Wilde qui a congédié son domestique à cause de ses relations avec l'auteur, le propriétaire de l'Albermale hotel, le bijoutier qui vendait à Wilde tous les bijoux qu'il offrait

à ses acolytes, enfin des domestiques, — deux employés de Savoy hotel, — qui prétendent avoir vu Wilde emmener souvent dans sa chambre des jeunes gens.

Le réquisitoire fut très dur. M. Gill tira parti d'un certain nombre de phrases, de pensées prétentieuses échappées à Wilde lors de son premier procès. Les suivantes, en particulier, produisirent un effet déplorable pour l'accusé.

« La paresse est la mère de la perfection. Je n'ai jamais adoré que moi-même. Le plaisir est la seule chose pour laquelle je vive, rien ne vieillissant comme l'adversité. J'aime le scandale chez les autres. Moi, aucun scandale ne m'atteint. La perversité est un mythe inventé par les bonnes gens pour désigner des attraits, des séductions qu'ils ne comprennent pas ».

« Le péché s'imprime de lui-même sur le visage des hommes. Il n'y a pas de vice secret ; dès qu'un homme a un vice, ce vice se dénonce aux plis de sa lèvre ».

En lisant cette phrase, M. Gill se tournait vers Wilde et, le regardant fixement, semblait découvrir sur sa physionomie les traces des passions dont on l'accusait.

Aux questions de son avocat Wilde répondit avec la plus parfaite tranquillité que toutes les suppositions faites à son égard étaient fausses. Il donna des détails sur ses travaux, sa vie, sa famille au milieu de laquelle il déclara avoir toujours vécu, entre sa femme qu'il a épousée en 1884 et les deux enfants qu'il en a eus.

Puis vient le contre-interrogatoire de M. Gill, dont voici des fragments ¹ :

D. Au précédent procès deux poèmes de lord Alfred Douglas ont été lus. Vous les trouvez beaux ?

R. Oui, très beaux. Ils expriment des sentiments que j'ai su inspirer

¹ Extraits du journal *Le Temps*.

à mon ami et que beaucoup ne comprennent pas, car ils forment une profonde affection telle que Platon l'envisageait et la décrivait comme le commencement de la sagesse. On comprend bien mal, aujourd'hui, ce sentiment pourtant si fécond et qui a inspiré tant d'artistes : *une amitié intellectuelle entre-deux hommes, l'un plus âgé, l'autre plus jeune, le plus âgé possédant l'expérience du monde, le plus jeune renfermant en lui la joie, l'espérance, le charme de la vie*. C'est là une chose, je le répète, que notre époque ne comprend pas ; elle conduit, paraît-il, au pilori !

Des applaudissements éclatent dans un coin de la galerie supérieure, à la vive surprise de l'auditoire et à l'indignation du juge qui menace les manifestants de les faire expulser. Puis l'interrogatoire reprend :

D. Vous avez entendu les dépositions du masseur et de la femme de chambre de Savoy hotel. Elles sont graves. Qu'y répondez-vous ? —

R. Tout ce qu'ils ont dit est faux.

D. Alors, ils mentent ? — R. Je ne dis pas qu'ils mentent ; ils peuvent se tromper. Tout le monde est exposé à affirmer un fait faux avec la conviction intime de sa réalité.

D. Et Edward S.... ? — R. Oh ! celui-là est un menteur, une sorte de déséquilibré, de lunatique. Je n'ai jamais eu pour lui qu'une amitié purement littéraire.

D. Une amitié littéraire pour un domestique ? — R. Pourquoi non ?

D. Vous avez soupé avec lui au Savoy ? — R. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, non plus que dans ce qu'a osé raconter Frederick Atkins.

D. Cependant, vous avez amené Atkins à Paris ? — R. Je ne l'ai jamais nié.

D. Atkins a-t-il essayé de vous faire chanter ? — R. Jamais.

D. Vous n'avez eu non plus aucun sujet de plainte contre Burton ? — R. Aucun. Je ne le connais même pas.

D. Niez-vous qu'Atkins soit allé chez vous, dans Tite street, c'est-à-dire au domicile de votre famille, et que vous soyez allé le voir chez lui ? — R. Non, je ne nie pas cela ; mais une visite d'Atkins ou une visite de moi à Atkins n'a aucune importance.

D. Déclarez-vous que Wood a menti ? — R. Oui, sur beaucoup de points. Wood m'a été présenté par lord Alfred Douglas, et j'ai fait la connaissance de Taylor par l'intermédiaire de Schwabe. Je n'ai jamais été en quête de relations ; ce sont les relations qui viennent à moi.

D. Qui rencontriez-vous chez Taylor ? — R. Des acteurs, des chan-

teurs, d'autres jeunes gens encore. Je suis resté en amitié avec Taylor jusqu'au dernier procès.

Wilde nie tous les faits à lui reprochés et dont quelques-uns ne peuvent être mentionnés ici.

On entend alors Taylor. Trente-trois ans ; il est né à Malborough, a fait d'assez bonnes études à Preston et a passé quelque temps comme soldat dans la milice. En 1883, il reçut en héritage d'un oncle une fortune de 1,125,000 fr. qu'il dissipa en plaisirs dans Londres et en mauvaises spéculations. En 1893, il était déclaré en faillite. En mars de la même année, il fut présenté par Schwabe à Oscar Wilde. Il reconnaît lui avoir à son tour présenté les frères Parker, mais il affirme que ce n'était nullement dans un but immoral.

Puis il affirme que les vêtements de la femme trouvés chez lui étaient destinés à un travestissement pour un bal costumé.

Ces deux interrogatoires terminés, sir Edward Clarke reprend la défense de son client, contre lequel, dit-il, aucune preuve formelle de culpabilité ne peut être invoquée.

— Comparez, dit-il, le passé d'Oscar Wilde au passé des individus qui l'accusent et la cause sera jugée. Nous avons prouvé que tous sont des entrepreneurs de chantage, nous le leur avons fait avouer. Pour moi, sur de tels témoignages, je n'oserais pas condamner un chien ! L'accusation a déjà reculé, vous la ferez reculer encore ; vous lui montrerez combien elle a été mal inspirée en vous faisant assister à ce défilé d'individus recrutés dans tous les mauvais lieux et que la police devait d'autant mieux connaître qu'elle en avait déjà poursuivi, arrêté et surveillé quelques-uns. Wilde est irréprochable ! Il n'a contre lui que la supériorité de sa nature, le caractère d'art qui s'attache à tous ses écrits, à toutes ses paroles, à toutes ses actions. De là, l'erreur de l'opinion en présence des lettres adressées à lord Alfred Douglas.

La péroraison de sir Edward Clarke a été enlevée avec un vigoureux et irrésistible talent, et s'est achevée au milieu d'applaudissements que le juge ne songeait même pas à réprimer.

En l'écoutant, Wilde a donné les marques d'une profonde émotion. C'est les larmes aux yeux qu'il s'est levé pour serrer les deux mains de sir Edward Clarke.

On sait comment se termina cette partie du procès. Le juge Charles, ainsi que le veut la loi anglaise, résuma les débats ; après que l'accusé eut été laissé aux mains de la défense et de l'accusation, il prononça un véritable discours, très éloquent, d'une clarté très nette, et dont les points les plus intéressants sont les suivants : 1° le juge félicite l'accusation d'avoir abandonné les charges relatives à la conspiration et à l'excitation à la débauche, tous les complices de Wilde étant des débauchés ou des maitre-chanteurs ; 2° un jury ne doit jamais confondre l'homme et l'auteur, juger le premier d'après le second. Il rappelle le mot de Coleridge « Ne jugez aucun homme sur ses livres ». Enfin, faisant allusion à ceux des témoins qui n'étaient point tarés, il terminait ainsi :

« Ceux-là, les témoins honorables, sont sincères ; et vous avez à vous demander si leurs dépositions suffisent à entraîner un verdict de culpabilité. Si vous acceptez ce qu'ils vous ont dit comme exact, vous savez ce que vous aurez à faire... Je vous disais tout à l'heure d'oublier l'homme de lettres, ne vous souciez pas davantage de l'homme du monde. Personne n'a de passé ici, ni d'antécédents. Les faits de la cause seuls doivent vous occuper. Pour moi, mon opinion est faite, et je souhaite ardemment de trouver le jugement que vous me ferez rendre comme magistrat, en accord avec ma libre conscience ! »

Les jurés ne purent s'entendre. Trois d'entre eux, parmi les douze, refusèrent, dit-on, de rendre un verdict de culpabilité. La loi anglaise exigeant pour le verdict l'unanimité des voix, le juge décida que Wilde et Taylor seraient envoyés devant un autre jury.

Tout était à refaire.

La dernière phase de cette lamentable affaire se déroula du 22 au 25 mai. Aux dernières audiences, Wilde se montra très abattu ; son courage et son arrogance des premiers temps, son affaissement du premier procès en cours d'assises avaient fait place à une attitude sérieuse, un peu prostrée. On estimait à Londres que son état à ce moment était pitoyable et qu'il avait baissé intellectuellement. Aux audiences assistaient, séparés, le marquis de Queensberry et son fils, qui, quelques jours avant avaient eu, à Picadilly, une rixe où les coups entre le père et le fils avaient plu. On imagine par là les jolies mœurs de tout ce monde.

Ces nouveaux débats, intéressants peut-être au point de vue judiciaire, n'apprirent sur l'accusé rien de nouveau. On reprocha à Wilde ses lettres à lord Alfred Douglas commençant par ces mots « *My own boy* » et sa phrase « Vos lèvres purpurines sont faites pour la musique des chants et pour la folie du baiser ». Il répondit en comparant sa lettre à un sonnet de Shakespeare, arguant qu'en pareil style on pouvait, pour s'adresser à un jeune homme distingué, d'esprit large et cultivé, employer des expressions littéraires pompeuses. Au sujet de son amitié avec Taylor, il se défendit en disant qu'il considérait ce dernier comme un gai compagnon, « la louange, d'où qu'elle vint, étant toujours pour lui, Wilde, chose exquise, délicieuse ». Enfin Wilde, selon le système qu'il avait constamment suivi, nia tous les faits immoraux qu'on lui reprochait, et qu'affirmaient les témoins.

Après l'éloquente plaidoirie de sir Edward Clarke, le réquisitoire fort beau de sir Frank Lockwood et le résumé du juge Wills, le jury jugea Wilde et Taylor « coupables ». Le juge prononça alors la peine maxima : deux ans de prison avec travaux forcés¹.

¹ De l'auditoire part un cri, un seul : « Honte ! » Qui l'a poussé ? On ne

Tel est, résumé dans ses grandes lignes essentielles, ce procès qui passionna si vivement l'opinion en Angleterre.

Comme il est malaisé, au loin et malgré l'habileté des traducteurs, de comprendre la physionomie exacte, la partie psychologique d'un procès de ce genre, je priai un savant de Londres, auteur de très remarquables articles sur l'inversion et qui fort obligeamment a contribué pour une large part à mon enquête, M. Marc-André Raffalovich, de vouloir bien me résumer ses impressions sur l'affaire Wilde.

Voici la note qu'il a bien voulu m'adresser¹, et que les lecteurs qui étudient l'inversion auront, je crois, grand profit à lire.

L'AFFAIRE OSCAR WILDE

Les sociétés ont les criminels qu'elles méritent.

LACASSAGNE.

A la fin des longues journées attristées par l'émoi de l'affaire Oscar Wilde, je tentais de me consoler en lisant les conversations du grand Goëthe. J'essayais de me hausser jusqu'à sa sérénité et je m'inspirais de sa sagesse claire et profonde. Lui aussi, me disais-je, se serait assombri en voyant tant d'ignominie et une telle ignorance. L'attitude du public l'aurait révolté comme la pose des accusés et des impliqués, et il aurait rejeté loin de lui les journaux anglais ou étrangers avec leurs appréciations saugrenues ou apprises par cœur. L'histoire parle dans ce procès et il est temps d'abandonner bien des clichés.

« Tout homme, a dit Goëthe, a droit à une philosophie qui ne dé-

songe même pas à se le demander. Tous les yeux sont fixés sur Wilde : il blémit encore et l'on voit son visage livide se décomposer ; on a l'impression que la nuit se fait dans son cerveau ; ses lèvres s'agitent, mais sans parvenir à articuler aucun son. Au moment où deux gardiens le saisissent, il allait tomber par terre ; on l'emmène ; Taylor le suit, en apparence indifférent.

(*Le Temps*).

¹ Cette note, d'accord avec M. Raffalovich, a été insérée dans les *Archives d'Anthropologie criminelle* (Lyon, 1895), où il la désirait voir publier.

« truit pas son individualité. C'est là l'origine psychologique des philosophies ». Et il était aussi persuadé que ces Forces, ces Décisions, qu'il nommait *das demonische*, ne laissent pas trop longtemps une individualité outrager les autres individualités. Ce qui rend si justes les vengeances comme celle-ci (car il y a des occasions qu'on se sent presque le droit de personnifier), c'est leur lenteur même : ce n'est plus une question de culpabilité, mais de criminalité. Si Oscar Wilde, par exemple, avait été frappé il y a quelques années, sa culpabilité au point de vue d'une haute morale n'aurait pas atteint la criminalité.

Quand je l'accuse de criminalité, je ne m'occupe plus des actes sexuels qu'on lui a reprochés, mais du rôle qu'il a joué, de l'influence qu'il a prise et si mal employée, des jeunes vanités qu'il a faussées, des vices qu'il a tant encouragés. La société anglaise est coupable également. Quant à lui, qu'avec tous « ces galopins aux yeux de « tribade » il ait ou n'ait pas été « pareil à la grande Sapho », la morale la plus indulgente et la plus lâche le condamne maintenant sous d'autres rapports, de même que l'opinion publique. Seulement, l'opinion publique m'inspire peu d'estime à ce sujet ; elle l'a supporté, soutenu, entretenu ; elle l'a subi, ce malheureux prêtre de Priape et malade de la manie des réclames ; l'opinion publique lui a passé bien des mauvaises paroles qui étaient des mauvaises actions, et aujourd'hui c'est sa culpabilité qu'elle attaque plus que sa criminalité. Et qui sait comment elle virera un jour ; — en sa faveur peut-être.

Ce serait un bonheur (et pas un bonheur d'utopie) si ce procès aidait à éclairer la question de l'inversion sexuelle, une des plus importantes du présent et de l'avenir. Ce procès encore plus historique, selon moi, que scandaleux, contribuera à cet éclaircissement nécessaire qui viendra — seulement pourquoi viendrait-il, obscurci par la licence des mœurs ?

Un dernier mot avant de commencer : par justice pour l'Angleterre, et pour faire un peu honte aux journaux étrangers qui ont poussé le chauvinisme jusqu'à nier l'universalité de l'unisexualité, je citerai une lettre de Madame, femme de Gaston l'inverti, belle-sœur de Louis XIV et mère du Régent :

« Vous croyez donc, chère Amélie, qu'il n'y a pas un grand nombre
« de mauvais garnements qui ont la même inclinaison que les Fran-
« çais ! Si vous croyez cela, vous vous trompez fort. Les Anglais sont

« tout aussi acharnés et ne se conduisent pas mieux. Vous me faites
« rire aussi de vous imaginer que ce péché ne se commet pas en
« Allemagne. Croyez-moi, les Allemands s'entendent bien aussi à cet
« art-là. Si Charles-Louis n'avait pas été présent, le prince d'Eisenach,
« qui est tombé en Hongrie, aurait tué le prince de Wolfenbuttel.
« Celui-ci voulait lui faire violence, et l'autre n'entendait pas de cette
« oreille-là. Charles-Louis m'a raconté aussi que toute l'Autriche était
« infestée de semblables vices... » 3 septembre 1708.

Après avoir passionné les curieux, les oisifs, les désœuvrés, — après avoir occupé les gens sérieux, les indifférents, les pauvres et les riches, — après avoir effrayé les coupables ou les imprudents, l'affaire Oscar Wilde appartient maintenant à la science et à l'histoire. Les historiens de la morale sociale ne pourront la négliger. Aucune affaire de mœurs de ce temps n'a été d'une pareille portée. Les scandales de Cleveland Street, rendus populaires en France par les plaisanteries sur les petits télégraphistes, et suivis du départ forcé de Lord Arthur Somerset, n'attestaient que des vices individuels se servant de l'organisation connue du vice. Aucun des malheureux impliqués dans cette affaire ne s'était élevé ouvertement contre l'opinion publique. Ils cachaient leurs habitudes. Ils avaient peur, ils avaient honte. Leur hypocrisie touchait à la décence et leur prudence était un hommage à la pudeur. On ne pouvait accuser la société de tolérance indue, ni les coupables d'avoir voulu célébrer ouvertement Sodome.

Partout il existe des établissements comme ceux de Cleveland Street, des clients, des prostitués, des entremetteurs. Sodome existe, vénale et menaçante, la ville invisible.

Mais la tragédie qui a Oscar Wilde pour titre est d'une autre nature. Oscar Wilde a été encouragé, toléré par la société anglaise. On l'appelait une institution. Il s'est détraqué de plus en plus, et, sous l'empire de la vanité et de l'impunité, il en était arrivé à la vie la plus audacieuse et la plus dangereuse pour la salubrité publique comme pour lui.

Il a été victime de lui-même, de la société et de ses amis. Si on le plaint dans sa grande infortune, on se souvient aussi qu'il a été un danger national; sans cela, s'il avait uniquement été un perversi cérébral, soupçonné de perversions sexuelles et attrapé par la police, son cas ne mériterait pas une étude aussi approfondie. L'affaire

Oscar Wilde considérée gravement est d'une importance capitale. *Comment a-t-on permis à un homme pareil de tenir un cours d'égoïsme mutuel avec l'assentiment de la société anglaise ? Et comment, par quelles imprudences inconcevables, une impunité aussi solide s'est-elle effondrée tout à coup ?*

Oscar Wilde (fils d'un médecin irlandais bien connu et d'une mère qui vit encore et qui, sous le nom de Speranza, écrivait des poésies irlandaises) a toujours été très irlandais, pouvant parler plusieurs heures sans se fatiguer, aimant le son de sa voix lente, riant violemment à ses plaisanteries incessantes, faisant souvent l'effet de mâcher ses mots comme s'ils étaient des bonbons. On ne pouvait le voir parler sans remarquer ses lèvres sensuelles, ses dents décolorées et sa langue qui semblait lécher ses paroles. Cette comparaison triviale est d'une frappante justesse. C'était un parleur dont on voyait fonctionner l'appareil. Mes lecteurs l'ont probablement vu : de haute taille, un nègre blanchi ou rougi, imberbe, coiffé avec mauvais goût.

Quand il parut à Londres, il se conquist une célébrité d'excentricité et de talent bouffon. A Oxford il s'était distingué par ses études sérieuses. Patronné par M. Whistler (qui l'a bien regretté depuis et qui lui avait fourni bien de l'esprit et bien de l'originalité), il s'introduisit dans le monde, surtout occupé d'étonner, d'amuser, de faire parler de lui, ne dédaignant aucune sottise, à l'affût de n'importe quel mot spirituel ou impudent, content d'être hué, s'imposant peu à peu.

La société anglaise eut son bouffon comme elle avait sa beauté, M^{me} Langtry ; la carrière de la plus belle des femmes et celle du plus vaniteux des hommes se commentent, mais comme elle vit encore, elle aussi faisant partie de l'histoire, mais de l'histoire anecdotique, je ne parlerai que sous toute réserve de l'opinion de la « nouvelle Hélène » sur son poète et ami. Un journal américain l'a consulté, et suivant le journaliste américain, elle a répondu qu'elle avait connu Oscar Wilde depuis qu'on l'avait renvoyé d'Oxford, qu'il avait toujours eu ces idées, que c'était un homme charmant, dont tout le monde riait dans le meilleur monde, et qu'on aimait sans le prendre au sérieux.

Authentique ou non, cette réponse du Lys de Jersey, de la Belle pour qui l'on inventa le titre de *professional beauty*, est l'excuse de la société de Londres, la pire des excuses. Oscar Wilde faisait rire, il

amusait les ignorants surtout, les jeunes qui n'ont pas lu grand'chose, les femmes qui ont lu encore moins, et même quelques hommes graves, trop occupés pour rien approfondir d'aussi frivole que l'influence d'un homme qui fait rire.

Les peintres disaient de lui : il comprend tout sauf la peinture. Les littérateurs au-dessus de 23 ans : tout sauf les lettres. Les musiciens : tout sauf la musique. Et ainsi de suite. En Angleterre, la notoriété et la célébrité sont contiguës. Dans le monde, les femmes et les jeunes garçons veulent être amusés à tout prix ; la bourgeoisie imite ces mœurs de son mieux ; et les moqueries des classes moyennes et inférieures augmentent la notoriété. Le prince de Galles désira faire la connaissance d'Oscar Wilde. Oscar Wilde devint l'homme le plus recherché et le plus bafoué. Il se vantait de son égoïsme, de sa paresse, de sa vanité, de son inconstance, de tous les vices avouables. C'était bien l'aventurier qui se repait de choses chères ou rares. Il avait vingt-huit ans. Il alla faire des conférences en Amérique. On s'y moqua joliment de lui : mais exciter les moqueries faisait partie de son programme. Il revint, se plaignant de l'Océan qui l'avait désappointé. Il se maria avec une charmante Irlandaise qui avait quelque fortune. Deux garçons sont nés de ce mariage¹. Oscar Wilde aurait pu être heureux sans sa dévorante vanité et dans une société qui ne lui aurait pas fourni tant de pâture. Mais il était alors bien loin des aventures d'aujourd'hui. Son égoïsme, il est vrai, était imperturbable. Il s'adressait au plus jeune et tâchait de lui tourner la tête avec des flatteries et de s'en faire un disciple. Il causait, causait intarissablement, et fumait des cigarettes.

Il s'intéressait alors à toutes les perversions sexuelles, il les craignait, les redoutait pour lui. Il aimait à en parler. Il connaissait les historiettes de tout Londres. Les grandes tribades le fascinaient comme les sodomites courageux ou amoureux. Il rôdait à l'entour. Il était innocent, disait-il, mais il poursuivait la piste des autres.

« Je ne crois pas, disait-il à ses jeunes amis, que les gens qui font

¹ Notons la supériorité du journaliste anglais (malgré ses grands défauts) sur le journalisme américain. Tous les journaux anglais ont respecté la tragique situation de M^{me} Wilde et des enfants. En Amérique, on a publié leur biographie avec photographies.

« ces choses puissent y prendre autant de plaisir que moi à en parler »¹.

Il fut saisi d'un véritable accès de fièvre cérébrale après avoir lu *Monsieur Vénus* et en racontait le sujet avec une ardeur poétique admirable. Il était intarissable. Pour lui, quant à lui, il avait peur. Il se savait si bien connu, son extérieur si reconnaissable, qu'il n'aurait pas osé, dans un endroit public, causer avec des inconnus compromettants. On verra le chemin qu'il a parcouru depuis.

Il se souvenait alors de toutes ces règles de prudence et de décence qui aident un honnête homme, même s'il est inverti, à vivre le front haut et sans crainte. S'il disait aux jeunes hommes de son monde : « Vous seul sauriez me donner un frisson nouveau, vous sauriez ménager le romanesque et l'ironique, *romance and cynicism* » ; s'il rejetait mon frère Yves comme trop fade, trop innocent² ; si la lecture d'*A Rebours*, de la rencontre du jeune homme et de Des Esseintes, lui donnait un peu de la fièvre de Monsieur Vénus, — il était surtout curieux, rôdeur, craintif, jouant avec l'idée du danger plus qu'avec le mal même.

« Je ne peux pas vous laisser connaître M. Un Tel ou M. Un Tel, disait-il à ses jeunes amis, ils pourraient vous compromettre. »

Quand on lui demandait d'expliquer la situation psychologique des unisexuels du monde, de ceux qui vont partout mais qui font bande à part, il assurait qu'ils commençaient par la joie, le délire de leur originalité, de leur indépendance, mais à mesure qu'ils s'isolaient de plus en plus, à mesure qu'ils étaient pour ainsi dire marqués au visage, qu'ils souffraient beaucoup. Selon lui, ils commençaient par l'exaltation et l'orgueil et finissaient par se sentir damués... On regimba un peu quand il écrivit *Dorian Gray*, roman peu original (Oscar Wilde n'a jamais été bien original), artificiel, superficiel, efféminé.

¹ Rapprochons de ce point de vue que tous les hommes qui ont témoigné contre lui ont raconté la même histoire : le coït buccal pratiqué sur eux et ensuite sa satisfaction *inter eorum femora*. Même en n'ajoutant pas foi à ses témoignages, on voit le rapport logique entre ces actes et ses paroles. (R.)

² Pour mon compte personnel, je pense que s'il y a de l'unisexualité dans « mon frère Yves » c'est d'une façon toute inconsciente de la part de l'auteur, et si je ne trouve pas l'œuvre trop innocente, je la trouve au moins très innocente — et fort belle. (Laurès).

L'unisexualité y régnait, mais sans vigueur, dans le clair-obscur, dans l'affectation et la crainte.

Je ne vois pas d'argument sérieux contre l'étude de l'unisexualité dans l'art. Les maîtres n'en ont pas eu peur, depuis Eschyle jusqu'à Swinburne. En Angleterre, le théâtre, le roman, la poésie s'en sont emparé ou servi, mais toujours franchement, héroïquement, ou satiriquement, ou passionnément¹.

¹ Je me bornerai à quelques indications sommaires, pour ne pas dépasser (ce qui serait si facile) les limites de cette étude.

Dans une pièce fameuse de sir John Vaubrough, *La Reehute*, jouée en 1696 avec le plus grand succès, le héros se trouve avoir besoin des secours d'un vieil usurier sodomite. Le vieux demande au jeune homme de lui mettre la main « dans le sein » ; le jeune homme refuse en l'appelant « vieille Sodome », mais quand l'usurier a consenti à venir en aide, le jeune homme lui dit : « Si vous le désirez, vous pouvez mettre votre main dans mon sein ».

La scène est leste et vive, le vieux pédéraste est bien dessiné, et la désinvolture du héros libertin est frappante. Je ne me souviens d'aucune scène de théâtre moderne où la pédérastie soit aussi vivement traitée.

En 1725 (lisons nous dans la préface), sir John Vaubrough crut sage de changer une scène trop leste de cette pièce — parce que, dans l'insouciance de sa plaisanterie, il s'était permis d'habiller un libertin dans le costume du clergé, et de le faire parler comme un libertin ainsi vêtu. Pour ne plus choquer personne, il mit le débauché dans le déshabillé galant d'une femme du monde.

Dans *Roderick Random*, un roman fameux et très réimprimé, que Smolett publia en 1748, nous lisons un chapitre admirable de vérité et de bon sens : Lord Strutwell, un inverti qui a beaucoup de prestance et de fausse bonhomie, s'intéresse à Roderick Random, lui fait des avances et des promesses, le met sur le chapitre de Pétrone, fait semblant d'avoir voulu l'éprouver et d'être content de sa vertu, puis parle avec détachement et philosophie du plaisir extrême que l'amour unisexual procure « d'après ce qu'on dit », puis, ne voulant pas être pour ses frais de déjeuners, se fait donner par Roderick sa montre — et quand le pauvre Roderick découvre la notoriété de son protecteur, son peu d'influence, sa luxure et sa cupidité, il trouve toujours fermée la porte, de Lord Strutwell, à la grande joie du valet de chambre, le favori complaisant et ordinaire du comte.

Comme exactitude, ironie, bon sens, et au point de vue de la morale, cet épisode ne laisse rien à regretter.

Arrivons maintenant à la poésie du XIX^e siècle, aux *Poèmes et Ballades* de Swinburne par exemple, publiés en 1865. Ce volume est le chef-d'œuvre de Swinburne et a laissé une empreinte ineffaçable sur la plupart des écri-

Oscar Wilde n'ayant ni le sens de la vie, ni un talent à lui, n'a pu traiter l'inversion ou la perversion sexuelle que faiblement, sournoisement, languissamment.

Ceux qui avaient compris et détesté la pente à laquelle il s'abandonnait, l'avaient délaissé ou écarté avant *Dorian Gray*. Son entourage ne s'en rendait pas compte ; on s'amusait de lui, on partageait ses goûts, on les comprenait¹. Ce n'est qu'*Oscar*, disait-on : tout le monde le connaît, il peut faire ce qu'il veut. Ses amis et les amis de ses amis aimaient à répéter : « Il aime à en parler, mais il ne le fait pas. »

Ses cours d'égoïsme, de fausseté, de mensonge, de clinquant, de pauvres paradoxes écartelés, ne suffisaient pas pour le discréditer. On permettait à ses fils de l'aduler et d'en être adulé, de se laisser appeler le nouveau *boy* d'Oscar.

Il s'était mis à travailler et on parlait moins de lui quand sa pièce *L'Eventail de Lady Windermere* fut jouée à l'un des meilleurs théâtres de Londres. Je me souviens de cette première. La pièce répondit à ce que j'attendais de son talent et de son assurance : rien de si vieux que la pièce, rien d'aussi personnel que l'assaisonnement.

La nouveauté de ce genre de plagiat, les interprètes, la mode, la

vains plus jeunes. Voici quelques citations d'un poème très beau et très parfait, intitulé *Fragoletta* (allusion à un roman de Henri de La Roche, roman d'hermaphrodisme) :

« Amour... étant sans sexe, veux-tu être jeune fille ou garçon ? J'ai rêvé d'étranges lèvres hier...

« Rejette en arrière ta gorge de nacre ciselée, que ta bouche murmure comme la colombe. Dis que Vénus n'a pas de fille, n'a pas de boucles de femme, parmi ses amours. Ta douce basse poitrine, tes cheveux courts, tes flancs droits et lisses dont la ligne s'amincit jusqu'à tes pieds, ton étrange air virginal... Ta bouche est de flamme et de vin, ta stérile poitrine prend mon baiser... Joins-toi à moi, aime-moi, baise mes yeux, rassasie tes lèvres en m'aimant. Non, car tu ne dois pas te lever. Reste couché comme Amour qui meurt par amour pour toi. Mes bras enveloppent ta tête, mes lèvres sont ferventes sur ton visage, et où mon baiser s'est nourri ton sang, pareil à une fleur, s'élançe rouge, à l'endroit baisé. O amertume des choses trop suaves, roucoulement brisé des colombes, les ailes d'Amour sont trop rapides, et comme les pieds de la panthère, les pieds d'Amour » (Raffalovitch).

¹ Il y aura un jour une étude à faire sur l'influence des femmes anglaises et américaines en faveur de la pédérastie.

famense cigarette que l'auteur fumait en goûtant son apothéose après le dernier acte, en présence du public qui l'acclamait, et le fameux œillet vert¹ à sa boutonnière, lui firent un succès étonnant. Le public anglais aime les vieilles ficelles ; et Oscar Wilde en plus lui offrait les nouvelles rengaines « artistiques » et tout « l'esprit » de son existence et de son monde.

Oscar Wilde gagnait maintenant de l'argent. Il demeurait peu chez lui, tantôt dans un hôtel, tantôt dans un autre. Il renonçait la plupart du temps à la vie domestique, mais son succès aurait pu le rattacher à la vie respectable. Même sans mener une vie exempte de soupçons, même en prêchant la corruption, même entouré des jeunes hommes les plus voyants, les plus chatoyants de Londres, il aurait pu ne pas dégringoler. Voici un des points curieux de l'affaire, une de ces nombreuses leçons commentées sans doute à Sodome comme à Londres.

Même acquitté, il serait resté toujours le modèle de ce qu'il ne faut pas faire. L'indulgence qu'on lui accordait, le succès de sa pièce, sa vanité insensée, sa cour de jeunes gens de plus en plus jeunes, comme cela arrive à toute célébrité sur le retour, son énorme indulgence pour ses propres caprices, l'avaient gâté, et il pourrissait tout ce qui était près de lui ou en lui, même ses qualités, même ses amitiés.

Ce que Gœthe nomme « das dæmonische » lui fit faire la connaissance de lord Alfred Douglas, fils du marquis de Queensberry. Lord Queensberry, avec lequel ses deux femmes ont divorcé, a toujours été fameux pour son intempérie, son opiniâtreté, ses opinions anti religieuses professées ou plutôt proclamées à une première de Tennyson.

¹ On se rappelle l'affaire Abadie, dite des cravates vertes. Voici quelques mots sur les œillets verts. Ces œillets, venus de France, artificiellement colorés, parurent chez quelques fleuristes élégants. Par-ci, par-là, on en acheta pour sa boutonnière, sans trop savoir pourquoi. Je sais que le premier acheteur se trouva (dans un théâtre) très gêné par les regards curieux attachés à sa boutonnière, et se jura de ne plus se fleurir de vert. Oscar Wilde adopta cette « fleur des poètes » et ses disciples, dont beaucoup étaient fardés ou en avaient l'air (il y a une façon de se coiffer et de se dandiner qui va avec le bistre artificiel, le rose des lèvres, etc.), se crurent obligés de l'imiter. Les journaux publièrent des articles d'une violence inouïe : on accusait les chevaliers de l'œillet vert de faire partie d'une bande de pédérastes. C'était le signe de ralliement. On brûla la fleur sur la scène et la salle retentit d'applaudissements. Après des menaces de procès contre des journalistes, on cessa de porter des œillets verts et d'en parler, jusqu'à l'année dernière, quand un roman *l'Œillet vert* parodia Oscar Wilde et Alfred Douglas.

Son père, son frère et son fils aîné sont morts tragiquement, tués par une arme à feu. Un autre frère est mort sur une montagne. Une sœur a épousé un jeune boulanger. Une autre sœur n'a jamais craint la publicité et protège à présent les animaux que sa passion du sport poursuivait autrefois.

Lord Queensberry avait été profondément ulcéré par l'élévation de son fils aîné, lord Drumlawig, secrétaire de lord Roseberry, à la pairie, tandis que lui ne siégeait pas à la chambre des lords.

Ses fils avaient tous pris le parti de leur mère, et les rapports n'avaient rien de cordial.

Lord Alfred, un jeune homme pâle et artificiel, prêt toujours à toutes les imprudences et à toutes les exagérations, écrivant des vers sur « les deux amours » et sur « la louange de la honte »¹, traduisant du français en anglais la *Salomé*² qui lui est dédiée, aussi emporté que son père, entraîna Oscar Wilde à sa perte. Il le précipita au milieu d'une haine de famille comparable à celle de la race d'Atrée. Un fils a rarement haï son père aussi ouvertement que lord Alfred a haï lord Queensberry. Je ne pense pas devoir m'en étonner outre mesure. Il y a des sentiments plus regrettables que bizarres. Absolument indifférent, non seulement au qu'en dira-t-on mais au qu'en dit-on, ou peut-être ne dédaignant pas d'être célèbre, habitué à voir dans sa famille les théories mises en pratique, choisissant ses amis ou ses connaissances où bon lui semblait, ne dédaignant de dîner ni avec des entremetteurs ni avec des *petits Jésus*, ni avec des amateurs notoires de chair mâle tarifée, — sa curiosité, son déshonneur, ont dû charmer Oscar Wilde, le curieux timide et impertinent. Wilde avait répété à satiété que l'on ne pouvait aimer le même individu plus de six semaines, mais son enthousiasme pour lord Alfred dure depuis 1891. La naissance de lord Alfred, sa jeunesse hasardée et fourvoyée dont il aurait dû avoir pitié, son air à la fois artificiel et indifférent, fatigué et infatigable, une loyauté émouvante, émotionnante, digne d'une

¹ Oscar Wilde attesta que honte voulait dire modestie, pudeur — une explication qui vaut encore plus que l'épluchage des sennets des « jeunes ».

² Un jeune artiste du plus grand talent a illustré cette médiocre *Salomé* de douze dessins que je déplore en les admirant. L'artiste a eu trop d'esprit pour résister à l'occasion de représenter des choses aussi insupportables que ces seins ayant des yeux dont Shelley fut hanté une fois. Peut-être saisit-il aussi le moment de se moquer du vice prétentieux et ignorant. Il n'a pas été la dupe de cette publication.

meilleure cause, le charmèrent et le retinrent. Il faut savoir qu'en Angleterre le cadet d'une famille noble possède un prestige fantastique aux yeux de nombreux bourgeois. Ainsi, on a vu ces dernières années une femme habillée en homme se faire passer pour lord A. Pelham Clinton (le héros défunt du procès Bolton et Park, procès de pédérastes) et empocher l'argent des bourgeois. A mesure que Wilde s'embourbait, le prestige du jeune lord Alfred brillait plus clairement aux yeux de l'Irlandais.

Lord Alfred Douglas a jeté un défi si vaillant et si complet (il n'a que vingt-quatre ans) à toutes les choses qu'on surnomme les convenances, qu'il ne peut s'étonner, s'irriter, s'offenser, si on le traite avec la courtoisie et la franchise dues à un contemporain. Sa jeunesse, son extrême hardiesse, ses inutiles imprudences, sa loyauté sans frein, sa haine, ses lettres aux journaux, font frémir tout homme un peu sérieux que la psychologie n'a pas endurci. Plus on approche de ses dissensions de famille, plus on voit combien il avait besoin d'une direction et plus on trouve terrible le sort qui le lia à Wilde. En compagnie d'un ami sûr, flatteur et flatté, Oscar Wilde s'enhardit jusqu'à connaître les professionnels du vice.

Ainsi, lord Alfred télégraphie à Wilde d'être bon pour Alfred Wood, un jeune commis sans place. Il est de suite invité à dîner dans un cabinet particulier; Wood et lui se nomment de suite Oscar et Alfred¹. Bientôt après, Wood vient dire à son ami Oscar que des lettres de ce cher ami à lord Alfred ont été volées. Elles se trouvaient dans la poche de certains vêtements donnés par lord Alfred à Wood.

Wood, qui a assuré avoir eu des rapports sexuels avec Wilde, le premier jour de leur connaissance, et qui a raconté avec force détails les incidents de sa « séduction » (mais, comme on découvrit que c'était un *chanteur* de profession, le jury² rejeta son évidence comme trop suspecte³), exprima son regret de s'être laissé voler ces lettres, et demanda de l'argent pour aller en Amérique. Il voulait échapper à ses associés⁴. Wilde lui donna l'argent et l'invita à déjeuner.

¹ Dans cette affaire, le nom d'Alfred ou de Fred revient d'une façon qui dérouta : Alfred Wood, Alfred Taylor, Fred Atkins, lord Alfred Douglas.

² Par quatre voix contre huit, si l'on peut croire l'assurance formelle d'un journal assez au courant de cette affaire.

³ Comme on verra, ce ne fut pas le dernier verdict.

⁴ Comme il le dit plus tard, il voulait s'éloigner de « Douglas, Wilde, et tous ces divers ».

Allan, le voleur des lettres, vint voir Wilde. Voici, d'après Wilde lui-même, ce qu'ils se dirent.

O. W. — Vous êtes venu au sujet de ma belle lettre à lord Alfred Douglas. Si vous n'aviez pas eu la sottise d'en envoyer la copie à M. Beerbohm Tree (le fameux acteur et directeur du théâtre du Haymarket, où l'on jouait alors une pièce d'Oscar Wilde : *Une femme sans importance*), je vous aurais bien payé pour avoir l'original, car c'est une œuvre d'art.

ALLAN. — Cette lettre pourrait trouver une étrange explication.

O. W. — L'art est rarement intelligible pour les classes criminelles.

ALLAN. — On m'a offert 4.500 francs pour cette lettre.

O. W. — Alors vendez-la de suite. C'est là mon avis. — Je n'ai jamais reçu tant d'argent pour si peu de lignes de ma prose, et je suis content que pour quelqu'un en Angleterre cette lettre de moi vaille 4.500 francs.

Wood partit pour l'Amérique d'où il revint témoigner contre ses anciens amis.

L'histoire de la copie de la lettre de Wilde envoyée à M. Tree était connue à Londres dans le monde qui s'intéresse au théâtre. On racontait que Wilde avait signé cette copie ; et cette lettre avait, racontait-on aussi, circulé à un certain souper.

Lord Queensberry voulut rompre l'alliance de son fils avec Wilde, et de terribles lettres furent écrites de part et d'autre. Le 1^{er} avril 1894, le marquis écrivit à son fils : « Alfred... après vos lettres hystériques et impertinentes, je refuse d'en recevoir d'autres. Si vous avez quelque chose à me faire savoir, venez vous-même ». Il se plaignait que son fils avait dû quitter Oxford et ne se préparait pour aucune profession.

Il refusait de lui donner de l'argent. « Votre infamante intimité avec cet homme, Wilde, doit cesser, ou je vous deshérite... Je ne vais pas analyser votre intimité, et je n'accuse pas, mais selon moi *poser pour* est aussi mal qu'*être* ce que je ne veux pas dire. Hier je vous ai vu de ma fenêtre avec cet homme. Tout mon sang s'est glacé. Jamais de ma vie je n'ai vu quelque chose de comparable à ce que j'ai vu sur vos horribles visages. J'apprends que sa femme veut divorcer pour des crimes contre nature... Si cela devient un scandale public, j'aurai le droit de lui faire sauter la cervelle »...

Le fils télégraphie : « Quel drôle de petit homme vous êtes ». Le père répond par des menaces de correction corporelle, et puis :

« Votre seule excuse peut être la folie. On vous croyait fou à Oxford... Si je vous trouve encore avec cet homme, je ferai un scandale auquel vous ne rêvez même pas. Et je vous déshériterai. Vous savez à quoi vous attendre ».

A son beau-père, lord Queensberry écrit une lettre furieuse, accusant sa première femme, le gouvernement anglais, la reine, ses fils. Il écrit une autre fois à lord Alfred : « J'ai eu bien raison d'encourir la honte plutôt que d'engendrer d'autres fils. Quand vous étiez dans votre herceau, j'ai pleuré près de vous en pensant à ce que j'avais engendré... Vous êtes fou et je vous plains. Ce n'est pas étrange que vous êtes devenu la proie de cette horrible brute. »

Enfin, lord Queensberry alla chez Wilde pour lui ordonner de rompre avec son fils. Il n'accusa son adversaire que de *pose*, mais avec tant de sévérité que Wilde le mit à la porte après lui avoir dit, en présence du domestique, ce qu'il pensait de lui.

Lord Alfred écrivit alors à son père sur une carte postale : « Puisque vous n'ouvrez pas mes lettres, je suis forcé de vous écrire sur une carte postale. J'écris pour vous faire savoir que je traite vos ridicules menaces avec une indifférence absolue. Depuis votre conduite chez O. W... j'ai insisté pour me montrer avec lui dans les restaurants à la mode, je continuerai à aller où je veux et avec qui je veux. Je suis majeur et mon propre maître. Vous m'avez deshérité au moins une douzaine de fois. Vous n'avez aucun droit sur moi, moral ou légal. Si O. W... vous poursuivait pour diffamation, vous auriez sept ans de travaux forcés. Malgré toute ma détestation pour vous, je désire éviter cela à cause de la famille, mais si vous essayez de m'attaquer, je me défendrai avec un revolver chargé que je porte toujours ; et si je vous tue, ou s'il vous tuè, nous serons tout à fait dans notre droit. Je ne crois pas que vous manquerez à beaucoup de gens ».

A cette époque parut un très faible roman : *l'Œillet vert*. Les héros étaient Wilde et lord Alfred Douglas. Il n'y avait dans ce livre ni vigueur masculine, ni honnête indignation, mais un bavardage de journaux pour femmes. Ce livre pourtant fit du bruit et décrocha sa quatrième édition. Je m'en étonnais, étant alors à la campagne ; mais, de retour à Londres, j'entendis la légende gronder plus menaçante autour de Wilde. On me rapporta de plusieurs côtés les menaces de lord Queensberry et le défi de son fils et de Wilde.

Je les vis (lord Alfred et Wilde) plus d'une fois alors, soupant ensemble, et je me rappelle le petit frisson avec lequel on se demandait si le père allait arriver avec cette nouvelle canne dont il avait parlé. Je n'allai pas à la première du *Mari idéal* de Wilde, au théâtre du Haymarket, pour ne pas voir le public gobeur de vieilles inanités et de pâles immoralités. Quand je vis la pièce, elle fut reçue assez froidement. Lord Alfred était dans une avant-scène. Wilde était parti pour Alger, et avait annoncé dans le journal (*the Morning Post*) que les lettres qu'on lui adresserait ne lui parviendraient pas. Il revint au milieu des répétitions de son autre pièce « *l'Importance d'être sérieux ou Ernest* (il y a calembour) qu'on allait jouer au *Saint-James' théâtre*. A la première de cette comédie¹, l'émotion régna parmi les initiés et les initiées. Lord Queensberry avait essayé en vain de pénétrer dans le théâtre. On l'en avait empêché. On lui avait renvoyé son billet. Une loge où se trouvaient des amis à lui fut gardée toute la soirée : on craignait de le voir surgir et crier à Wilde ce qu'il pensait de lui à la face du public. Cela avait été son intention. Frustré, il se vengea illusoirement d'abord. Il laissa pour lui au théâtre un beau bouquet de légumes.

Le marquis fut bien conseillé ensuite. Il se rendit au cercle de Wilde et remit au portier une carte pour Wilde sur laquelle il écrivit quelques mots l'accusant de *pose contre nature*. Notez l'habileté. Il ne l'accuse pas d'actes impossibles à prouver, mais de poser comme s'il s'en rendait coupable.

Ici il faut avoir recours aux conjectures. Comment Wilde osa-t-il intenter un procès, connaissant le nombre de ses propres imprudences ? Il me semble qu'il a dû être entraîné par la haine de famille qui allait tant le faire souffrir, et que, sans cette haine, il ne se serait pas risqué.

L'émotion à Londres fut grande le jour de l'arrestation de lord Queensberry. Était-ce le commencement de la fin ? Qui irait en prison, le diffamateur ou le diffamé ? Le marquis eut bientôt la sympathie du public. Il se justifiait en disant qu'il voulait sauver son fils et qu'il avait toutes les preuves nécessaires.

¹ A la première du *Mari idéal*, on avait prétendu que l'auteur n'avait paru qu'avec beaucoup de résistance et n'avait pas eu l'air à son aise. Il avait, suivant l'anecdote, reçu des lettres de menaces ce jour-là.

A Bow-Street, Wilde fit une entrée triomphale, dans un landau. Les deux chevaux portaient Wilde et sa fortune, et lord Alfred, et le frère aîné, lord Douglas of Hawick. Le magistrat ne permit pas à lord Alfred de rester pendant l'audience, et l'on fut frappé aussi de la sévérité, de la froideur du magistrat envers Wilde. Le plaignant ne se rendait pas compte de la gravité du moment. Lord Queensberry fut libéré sous caution (12.500 francs), et le procès commença le 3 avril.

On se demandait avec anxiété si le procès aurait lieu, et quand Wilde fit mettre dans les journaux l'annonce de son départ, en compagnie de lord Alfred Douglas, pour une semaine, à Monte-Carlo, on pariait pour et contre leur retour. Ils ne restèrent pas longtemps absents. On dit qu'ils furent mal accueillis là-bas.

Inutile, difficile de décrire l'intérêt, la curiosité, l'inquiétude, de la foule qui s'entassait pour assister aux débats. Toutes les craintes allaient se voir dépasser, tous les émois.

Le premier jour, Wilde parut très arrogant, très suffisant, d'après les reporters, mais, si on en croit quelques amis, peu à son aise. Il avait appris le 30 mars (le procès commença le 3 avril) tout ce dont on allait l'accuser et tous les témoignages contre lui; mais pour le public les surprises furent colossales.

Le marquis plaidait que le « libel » était vrai et pour le bien du public.

Sir Edward Clarke (pour Wilde) résuma la brillante carrière du plaignant. Puis, il parla de son amitié pour lord Alfred Douglas¹ et lord Douglas of Hawick, pour lady Queensberry. En 1894, Wilde apprit qu'on le diffamait à la suite du vol des lettres oubliées par lord Alfred dans les habits donnés à Wood.

Voici une de ces fameuses lettres : « Mon enfant bien-aimé (*My own dear boy*). Votre sonnet est tout à fait adorable, et c'est merveille que ces lèvres rouges de la rougeur des roses soient façonnées pour la musique des vers aussi bien que pour la folie des baisers. Votre svelte âme dorée marche entre la passion et la poésie. Je sais que Hyacinthus, le

¹ Il paraît que lord Alfred ne fit la connaissance de Wilde que malgré lui et sur les instances de sa mère et d'un ami. Lors de leur première rencontre, lord Alfred se montra comme d'habitude très silencieux, et Oscar Wilde, pour le faire parler, lui demanda ce qu'il lisait, son auteur favori.

Lord Alfred répondit : « Daudet. » C'est qu'on a ri de cette réponse!

fol amour d'Apollon, c'était vous au temps des Grecs. Pourquoi êtes-vous seul à Londres? Quand allez vous à Salisbury? Allez y tremper vos mains dans le crépuscule gris des choses gothiques et venez ici quand vous le désirerez. C'est adorable ici. Vous seul manquez; mais allez d'abord à Salisbury. Toujours avec un amour impérissable: votre Oscar ».

Je suis de l'avis de sir E. Clarke, le défenseur de Wilde, au sujet de cette lettre. Selon moi, elle pourrait être l'expression affectée d'un sentiment ordinaire.

Sir E. Clarke dit qu'il ne croyait pas nécessaire de s'appesantir sur les accusations d'actes immoraux commis par Wilde avec plusieurs personnes. Sans doute, c'étaient des accusations faites à la hâte et qu'on laisserait tomber. Il préférerait en venir aux accusations littéraires, à l'indécence de *Dorian Gray* et d'une revue, le *Caméléon*, où Wilde avait publié des « Phrases pour les jeunes ».

Wilde avoua quarante ans pour lui et vingt quatre pour lord Alfred. Lord Alfred avait été avec lui à Oxford, Brighton, Worthing, Cromer, Torquay, au Savoy-Hôtel à Londres, etc. Alors commença un de ces interrogatoires ridicules que l'on connaît, sur l'art et la morale.

M. Carson ne fit probablement que son devoir professionnel, mais Wilde se montra incapable de raisonner et de comprendre la situation. Ainsi, cette petite revue, le *Caméléon*, avait publié avec les « phrases » de Wilde une nouvelle: « le Prêtre et l'Acolyte ». On découvrait l'acolyte dans le lit du prêtre, et les deux amants s'empoisonnaient près de l'autel, pour se venger d'un monde qui ne comprenait pas un tel amour. Wilde avait écrit au jeune éditeur pour protester contre cette nouvelle, mais quand on lui demanda s'il avait protesté contre le blasphème, il s'entêta à dire: « Parce que c'était mal écrit. » Il réitéra, comme un perroquet, qu'il n'y a pas de livres immoraux, qu'il y a seulement des livres mal écrits. Il en était encore à la préface de *Mademoiselle de Maupin*. M. Carson déploya bientôt alors son habileté à triompher des banalités. M. Carson comprenait la mise en scène encore mieux que Wilde; il fit ressortir que *Dorian Gray* s'occupait de Sodome, il fit divaguer Wilde sur l'art grec et les sonnets de Shakespeare, il lui fit déclarer que ni lui ni ses ouvrages n'étaient pour le bourgeois ou pour l'illettré, qu'il n'écrivait que pour les artistes, que les artistes seuls l'appréciaient, qu'il n'avait jamais

adoré un homme plus jeune que lui, parce que c'était trop ennuyeux d'aimer un autre homme que soi. M. Carson lui permit de s'enferrer. Wilde dit que le commun des hommes ne pouvait comprendre l'effet merveilleux produit par un jeune homme sur un artiste. Tous les artistes avaient passé par là. La lettre à lord Alfred était la lettre d'un poète à un poète.

Il fit un cours de sentimentalité ; il n'eut pas l'esprit de la situation, de ce qui allait suivre. On pouvait dégrader les sonnets de Shakespeare les moins héroïques jusqu'à l'égoïste affection de Wilde pour lord Alfred, mais quel rapport avaient ils avec ses amitiés pour des gens malpropres et vils ?

Il nia l'influence d'un homme sur un jeune garçon. « Un homme ne corrompt pas un garçon », fut une de ses colossales sottises.

On lut une autre lettre de Wilde à lord Alfred. On a beaucoup ri de cette lettre, surtout dans le monde des dépravés, mais elle ne me fait pas tout à fait l'effet qu'elle fit sur le public. « Le plus cher de tous ! Votre lettre a été pour moi du vin blanc et rouge. Mais je suis triste et mal à l'aise. Bosie (c'était le sobriquet de lord Alfred), ne me faites pas de scènes, elles me tuent. Elles détruisent la beauté de la vie. Je vous vois, si grec et si gracieux, défiguré par la colère. Je ne peux pas voir vos lèvres rosées et vous écouter. Vous me fendez le cœur. Il me faut vous voir. Vous êtes la divine chose qui me manque, — la grâce et le génie, — mais comment vous voir ? Dois-je venir à Salisbury ? Mais il y a beaucoup de difficultés. Ma note ici à l'hôtel est de quarante-cinq livres pour la semaine. J'ai un salon sur la Tamise. Mais vous, où êtes-vous, mon cœur, mon cher, mon merveilleux enfant ? J'ai presque peur de vivre, — pas d'argent, pas de crédit, un cœur de plomb. Toujours votre Oscar ».

— N'est-ce pas, lui demanda-t-on, une lettre extraordinaire, écrite par un homme de votre âge à un jeune homme comme lui ?

— Tout ce que j'écris, répondit Wilde, est extraordinaire. J'ai une impérissable affection pour lord Alfred.

Que c'est triste de voir l'affection se tourner contre ceux qui se chérissent, quand ils ignorent les règles de la vie et se dirigent ensemble vers l'égoïste enfer. Ces lettres ne sont pas inspirées par un sentiment d'ordre bien élevé (pas même Verlaine dans *Amour*, mais certes loin de Verlaine dans *Parallèlement*), mais elles ne contiennent rien de grossier et peu d'équivoque. Ce sont les lèvres rouges qui ont tant

choqué. Certes, tout père s'emparant de ces lettres se serait effrayé ; venant de Wilde elles auraient indigné ; mais il est bon de ne pas attacher trop d'importance à l'afféterie des lettres de gens qui écrivent. Les billets laconiques de Wilde et de ses « galopins aux yeux de tribade », se donnant des rendez-vous, sont bien autrement suggestifs que les lettres les plus extraordinaires. Si on a lu un tant soit peu les correspondances des poètes ou des romanciers, on se souvient de bien d'innocentes, imprudentes et ardentes lettres entre amis. Lisez, par exemple, les romans allemands, depuis Jean Paul jusqu'à Sudermann. Ils emploient les mêmes mots pour l'amour et pour l'amitié. Dans *Titan* de Jean-Paul, par exemple, le mauvais mais passionné Karl dit à l'innocent et tendre Albano : *Rosenangesicht*, « figure de rose » ! et ils s'otent les mots des lèvres en s'embrassant. Un des héros de *Eswar*, le dernier roman de Sudermann, nommé l'autre *petite fille*, et pourtant le plus dépravé ne pourrait trouver rien d'équivoque dans l'esprit de ces auteurs. Et puis, quand on s'aime si épistolairement et en paroles, on n'a d'habitude que de l'exagération à se reprocher. Dans le roman d'Abel Hermant, *le Disciple aimé*, la passion des lettres de Jean-Baptiste Merminod n'est égalée que par sa pureté et son ennui.

Si l'on ne permet pas aux poètes (même aux médiocres comme Wilde) de s'exprimer avec emphase et affectation, comment les savants et les philosophes, en appelant les hommes et les choses par leur nom, échapperont-ils au reproche de brutalité et d'inconvenance ?

— Et Alfred Wood ? demanda M. Carson. Wilde avoua (car ses réponses étaient des aveux) ce que j'ai déjà raconté : la dépêche de lord Alfred Douglas, le dîner en cabinet particulier avec Wood, l'argent qu'il lui avait donné, leur familiarité, l'histoire des lettres volées, le chantage, le déjeuner d'adieu. Il nia toute inconduite sexuelle avec Wood.

— Et Alfred Taylor ? demanda M. Carson. Wilde avoua le connaître et avoir souvent été chez lui dans l'après-midi. Il y rencontrait beaucoup de jeunes gens, jamais de femmes. L'année dernière, Taylor avait été arrêté lors d'une rafle de pédocrates, puis relâché. Cela n'avait en rien interrompu les rapports d'amitié avec Wilde au courant de l'arrestation, de ses causes, et qui n'y avait rien vu de louche.

Taylor est un homme de 33 ans. Il a été élevé dans un des premiers

collèges de l'Angleterre. A 21 ans, il avait une fortune de plus d'un million de francs. Il ne l'a plus maintenant. La police le connaissait de longue date. Il jouait bien du piano. C'était un ami de lord Alfred. Il demeurait dans une petite rue de Chelsea. Il payait pour trois ou quatre chambres 75 francs par mois. Il faisait sa cuisine lui-même. Ses chambres étaient meublées avec recherche, et très parfumées, et jamais le soleil n'y pénétrait. Les fenêtres étaient non seulement obscurcies par des mousselines et des draperies, mais il était impossible de voir à travers. On a trouvé chez lui une perruque blonde, des bas de femme, de nombreuses broches (sa chemise de nuit était fermée avec une broche) et plusieurs paires de pantalons avec des fentes au lieu de poches, instruments de travail, costume professionnel apparemment fort connu. Je n'en avais jamais entendu parler, et j'ignore si, en France et en Allemagne, on en trouve chez tous les pédérastes de profession. Il y avait toujours chez lui des jeunes hommes de 16 à 30 ans, qui s'appelaient par de doux noms, Charlie cher, Jenny Cher, etc., et qui partageaient avec lui son unique lit, tantôt pendant une nuit, tantôt pendant trois semaines. Depuis le procès, je n'ai rencontré personne qui se soit risqué chez Taylor, mais plusieurs, qui avaient entendu parler de lui quand il était riche ou qui l'avaient même rencontré au cercle, par exemple. Mais depuis longtemps *il n'allait nulle part*, ce qui ne veut pas dire qu'il ne sortait jamais et n'avait pas beaucoup de connaissances.

— Et Alonzo Conway, le frère du petit vendeur de journaux de Worthing? demanda M. Carson. Et l'impitoyable se fit raconter l'idylle de Worthing, lord Alfred et Wilde faisant la connaissance d'Alonzo sur la plage, la promenade en mer, les cadeaux, le chapeau avec un ruban dont la couleur était une erreur, le voyage de Wilde avec Alonzo nouvellement vêtu à Brighton, la nuit à l'hôtel. — Non, dit Wilde, Alonzo n'était pas artiste; il n'avait pas d'occupation, mais il était amusant. Wilde nia tout acte d'immoralité.

Le lendemain, en présence d'une foule encore plus compacte, la torture de Wilde recommença. La veille avait bien mis en lumière la contradiction entre ses théories artistiques et ses intimités.

— Et Sidney M...? lui demanda M. Carson, est-ce votre ami? — Oui.

— L'avez-vous rencontré chez Taylor? — Oui. — Se destinait-il au café concert? — Oui.

Sidney M... lui avait été présenté par Schwabe, fils du colonel

Schwabe, un jeune homme de 22 ans, qui avait aussi noué les relations entre Wilde et Taylor. Wilde avait donné à Sidney M... un porte-cigarette avec une inscription. Les *cigarettes-cases* données par Wilde à chaque jeune homme sans exception ont fini par devenir aussi comiques que les plaisanteries du vieux répertoire du Palais Royal. Sidney M... avait dîné à l'hôtel de Wilde à Londres (ce jeune homme demeurait à Londres), et y avait ensuite passé la nuit. Wilde et lui ont nié tout acte d'immoralité.

— Connaissez-vous Fred Atkins ? — Oui...

Wilde avait connu Atkins par l'entremise de Schwabe. Schwabe pria Wilde de prendre Atkins avec lui à Paris. Schwabe lui avait promis ce voyage et était forcé de remettre un peu son départ. — On avait commencé par écrire le nom de Schwabe sur des morceaux de papier, mais il échappa aux lèvres d'Atkins. Atkins est aussi menteur qu'indiscret : il a raconté un dîner qu'il a fait à Londres avec Wilde et d'autres personnes du monde, auquel dîner Wilde a embrassé tout le monde, même le garçon. — Wilde consentit avec plaisir. On a de lui les détails de ce voyage fantastique. Les indécences des dépositions d'Atkins n'ajoutent que peu à l'in vraisemblance de la vérité. Cet Atkins est un jeune homme fort commun¹, rustique, parlant mal, chanteur comique et book-maker, qui a vécu pendant trois ans avec un nommé Burton (un homme de 50 ans qui l'exploitait). Ils ont fait chanter ensemble au moins cinq messieurs (dont les noms ont été inscrits sur des bouts de papier) qui s'étaient commis avec Atkins : un « comte ou un baron² » étranger (à Scarborough), qui a dû payer 42.000 francs, un riche monsieur de Birmingham, un vieux monsieur très riche et connu dans la cité, un monsieur qu'il ramassa à l'Alhambra³, deux messieurs américains que lui et un ami accompagnèrent à un hôtel, que sais-je encore ? Burton et lui eurent aussi des aventures du même genre à Monte-Carlo.

A Paris, Atkins eut un excellent dîner avec Wilde ; — il eut les cheveux bouclés, il alla au Moulin-Rouge, et, d'après lui, il rentra à

¹ Qui a eu le plus grand succès auprès des pédérastes du « meilleur monde ».

² S'il faut en croire ceux qui disent savoir, c'était un comte.

³ Atkins connaissait ce monsieur de vue, mais ne lui avait jamais parlé avant cette soirée. Il semble avoir toujours été très au courant de la fortune, du caractère et des habitudes de ceux qu'il allait faire chanter.

l'hôtel et trouva Schwabe avec Wilde. Wilde dit que Schwabe avait sa chambre à lui. Atkins assure aussi que Wilde, cette même nuit, voulut entrer dans son lit, etc. Ils se revirent plusieurs fois à Londres. Wilde le trouvait charmant, mais nie les actes d'immoralité.

— Et les deux frères Parker, demande M. Carson, les connaissez-vous ? savez-vous qu'ils étaient des domestiques ? — Et les questions deviennent de plus en plus graves et troublantes, les réponses de plus en plus compromettantes.

Les frères Parker étaient des domestiques en disponibilité : William avait vingt ans, Charlie dix-neuf. Ils se trouvaient une après-midi au bar d'un restaurant de Piccadilly avec un nommé Harrington, dont la connaissance s'était faite à un skating-rink. Taylor s'approche, leur parle de Wilde, de son affection pour les garçons et de sa générosité. Les Parker donnent leur adresse. William l'écrit sur un morceau de papier qu'on produisit devant le juge¹. Taylor arrangea un petit dîner dans un cabinet particulier pour Wilde et les Parker. On a les détails de ce dîner, presque le menu. Les abat-jour étaient roses. On but du champagne, du café, des liqueurs. Taylor était assis vis-à-vis de Wilde, Wilde avait un Parker à chaque côté. On s'appela de suite Oscar et Charlie. « J'aime la jeunesse, j'aime les jeunes gens », dit Wilde à M. Carson, et lord Queensberry, qui, pendant les huit heures que dura l'interrogatoire de Wilde, l'a regardé en face, a souri alors et a regardé tout autour de lui pour voir la foule sourire aussi. « Je n'ai pas de préjugés de classe », a dit Wilde. Il nie pourtant avoir déclaré après dîner : Charlie est le garçon « pour moi », et l'avoir ramené avec lui au Savoy Hotel. Il lui donna cinquante francs, en attendant le portecigarettes. D'après Charlie, Wilde à l'hôtel lui donna encore du champagne, puis ils se dévêtirent complètement et se couchèrent. Charlie raconta ce que les autres racontèrent et ce que j'ai déjà cité. Au bout de trois au quatre heures il s'habilla, s'en alla et promit de revenir la semaine prochaine². Charlie fut un caprice dangereux. Wilde ne se cachait pas. Charlie venait le voir souvent plusieurs jours de suite. Ils allèrent dans une loge au Pavillon, ils allèrent ensemble au Palais

¹ Par une ébouriffante imprudence, Taylor avait oublié dans un appartement quitté à la hâte une boîte à chapeaux pleine de lettres, dépêches, adresses...

² On prétend que, lors de la décision du jury, dix trouvèrent Wilde coupable avec ce Parker.

de Cristal. Un soir même, très tard, Wilde alla voir Charlie chez lui. Wilde a nié cela et Charlie a nié qu'il se soit livré à Wilde ce soir-là par exception, mais il est avéré que le lendemain la logeuse donna congé à son locataire Charlie, parce qu'une femme qui logeait dans la maison avait vu Wilde et conçu des soupçons. Ces deux femmes ont témoigné. L'année dernière, Charlie Parker, lors de cette rafle de pédérastes, fut arrêté en compagnie de Taylor. Il s'est aussi distingué d'une autre façon. Il ramena un monsieur chez lui un soir, et Wood (déjà nommé) et Cliburn menacèrent le monsieur de dénoncer ses actes délictueux commis avec Charlie et lui prirent 12.500 francs. Charlie eut 750 francs qu'il dépensa en deux jours. Il y a environ neuf mois, Wilde arrêta son hansom pour dire à Charlie : « Vous êtes toujours aussi joli ». On a trouvé une lettre de Charlie s'invitant à dîner avec « Oscar ».

Les deux Parker eurent des rapports avec Taylor ; ils couchèrent souvent avec lui, et selon eux il tenta avec eux l'acte sodomitique essentiel. Il leur raconta son mariage avec Charlie Mason, et le déjeuner de noce. Taylor avait été l'épouse, et vêtu de blanc. Charlie Parker, effrayé par son arrestation lors de la rafle, assure s'être retiré des affaires ; il rompit avec ses amis et se fit soldat.

Wilde ne perdit la tête complètement qu'une fois, mais cette fois fit de l'effet. Harcelé par M. Carson, qui lui demandait s'il avait aussi « baisé » un petit domestique de lord Alfred, il s'emporta jusqu'à dire : « non, ce garçon était trop laid ». Pendant quelques minutes M. Carson s'acharna sur cette laideur qui n'invitait pas « le baiser », sur ce cri du sexe. Et mes lecteurs savent ce que M. Carson entendait par « baiser ».

Je passe d'autres jeunes hommes sans importance, pour arriver au dénonciateur le plus sérieux, la seule victime, le seul qui n'était pas un prostitué ou vivant de ressources mystérieuses, le seul, dans tous les cas, qui ne connaissait pas Taylor.

C'est E. S. Je ne le nomme pas par compassion. C'était un jeune commis chez l'éditeur de Wilde. Je me souviens de l'avoir vu, maigre et pâle, dans une avant scène avec Wilde et d'autres, à une première, le lendemain de la soirée où, suivant E. S., il avait (flatté, éméché, affolé) défailli sous le baiser infamant du poète qu'il admirait entre tous. A cette première on me dit son nom et sa situation. Le voyant si maigradin, si mal nourri, je fus saisi de pitié. Je savais que les petits poètes

qui se faisaient éditer chez L.... causaient tout naturellement, tout simplement, tout innocemment avec E. S. Pendant qu'il ficelait les livres on lui en parlait. On le disait intelligent. Et je fus frappé de l'égoïsme de Wilde, l'affichant, le compromettant, probablement tournant la tête au jeune imprudent. Je savais que Wilde avait des velléités de bon cœur, mais qu'il ne pouvait que faire du mal à un jeune homme comme E. S. Le malheureux E. S. témoigna avec des cris de désespoir, avec passion, contre « cet homme ». Il l'avait admiré outre mesure. Wilde lui avait donné ses livres. E. S. lui écrivait des lettres exaltant les œuvres du divin poète et aussi des lettres sur la religion. A la première de « *l'Eventail de Lady Windermere* », Wilde plaça E. S. à côté d'un monsieur bien connu, mais que E. S. ne connaissait pas, pour qu'ils pussent causer ensemble.

Selon E. S., Wilde l'invita à dîner, lui donna trop à boire, puis, quand la nuit arriva, le conduisit dans sa chambre à coucher et le séduisit. E. S. avoua être revenu le lendemain. On se moqua bientôt de l'admiration de E. S. Il perdit sa place. Son père le chassa de la maison. Deux ans après sa séduction (séduction qui, même au point de vue psychologique, ressemble à celle de Sébastien Roch dans le roman de Mirebeau), il écrivit à Wilde pour rompre avec lui. Il avait trop souffert, disait-il. Il avait été ruiné, détruit. Il était malade, affamé, abandonné. Il brûla les lettres qu'il avait reçues, arracha les autographes et les dédicaces des œuvres de Wilde. Il devint de plus en plus malade, forcené, hystérique. Il eut des démêlés avec son père et, après la rupture, pria Wilde de lui venir en aide. A qui pouvait-il s'adresser, sinon au corrupteur ? Le pauvre garçon n'avait pas encore épuisé toutes ses douleurs. Il fut obligé de témoigner contre Wilde, de raconter sa folie d'autrefois, de la raconter une seconde fois, d'être torturé, questionné, portraicturé, associé pendant bien des jours, sous la garde de la police, avec des valets prostitués, des chanteurs de profession, des êtres vils, abjects. On lui a reproché la folie qu'il avait redoutée pendant sa détresse, le désespoir qui l'avait réduit à implorer Wilde. Même si E. S. s'était halluciné au point de rêver cette scène d'ivresse et de séduction, Wilde a mal agi envers lui. Il n'a pas pris sur lui la responsabilité de son caprice¹. Il a fait moins pour E. S. que pour les valets.

¹ Il est utile de pouvoir étudier le désastre d'une séduction unisexuelle, désastre et séduction que les unisexuels nient d'habitude. Ceci est vrai, même

On se demandait à Londres, le soir du 5 avril, ce qui allait arriver. Socialement Wilde était fini. Le lendemain matin il ne parut pas. Au milieu d'une grande émotion, sir E. Clarke se leva et annonça que Wilde se désistait de sa plainte contre lord Queensberry. C'était contre l'intérêt public, disait sir E. Clarke, d'examiner tous ces témoins, de remuer cette boue. C'était donc dans l'intérêt du public qu'Oscar Wilde retirait sa plainte.

Lord Queensberry obtint son verdict de suite ; son *libel* était vrai et il avait agi pour le bien de la nation anglaise. On s'imagine l'enthousiasme de l'Angleterre. On s'attendait à lire que Wilde avait gagné l'étranger la veille au soir avec lord Alfred Douglas. M. Russel envoya au *Public Prosecutor* tous les documents incriminant Oscar Wilde et Alfred Taylor. Mais Wilde ne broncha pas et déçut l'attente du public et l'espoir de bien des personnes graves. Il écrivit de suite à un journal que, ne pouvant consentir à laisser lord Alfred Douglas témoigner contre lord Queensberry, — un fils contre son père, — et malgré le vif désir de lord Alfred, il se résignait à supporter pour son ami toute l'ignominie qui retombait sur lui.

Puis lui, lord Alfred et lord Douglas of Hawick, déjeunèrent ensemble. Pourquoi Wilde ne partait-il pas ? Les conjectures devenaient fabuleuses.

Vers six heures du soir, Wilde fut arrêté. Un ami le suivit bientôt à la prison avec des vêtements, mais on ne le laissa pas passer. Puis, lord Alfred accourut et montra une grande douleur quand on ne lui permit pas de voir son ami.

L'opinion publique était fort montée contre Wilde. On entendait son nom partout, il remplissait Londres. Si j'étais à la recherche du pittoresque, je pourrais très véridiquement raconter des preuves incroyables de l'émotion de l'Angleterre. On assurait que plusieurs de ses amis allaient être écroués. On voulait ouvrir une souscription publique en faveur de lord Queensberry.

Lord Alfred offrit n'importe quelle somme pour que Wilde sortit de prison sous caution. Le magistrat refusa. Le lendemain matin, Taylor vint s'asseoir à côté de Wilde au banc des accusés. On les fit paraître plusieurs fois, les réintégrant ensuite à la prison. La question du *bail* (caution) revint chaque fois : la réponse fut toujours aussi sévère si l'on ébranle la véracité de E. S. On assure que dix jurés ont trouvé Wilde coupable avec E. S.

vèrement négative. Les journaux rapportaient avec force détails les souffrances de Wilde, ce qu'il mangeait ou ne mangeait pas, etc., etc. Tout à coup, le ministère public accusa Taylor d'avoir tenté de commettre avec les deux Parker la suprême offense sodomite. D'abord, Taylor était seulement accusé d'actes indécents¹ et d'avoir « conspiré » avec Wilde. Taylor, malgré sa périlleuse situation, ne cessa jamais de sourire (d'après ce que dirent tous les journaux).

Chaque jour, on publiait des lettres de Lord Queensberry, de lord Alfred Douglas et de Robert Buchanan.

Lord Alfred déclarait que, si l'on condamnait son ami, il s'installerait près de la prison jusqu'à la libération de Wilde. Lord Douglas (le frère aîné) se plaignait de leur père qui les avait toujours persécutés. Robert Buchanan², auteur fameux par ses controverses, poète, romancier, critique, auteur dramatique, demandait de quel droit on traitait si mal un écrivain pas encore condamné. Il assurait que lord Queensberry lui-même, plaignait Oscar Wilde. Lord Queensberry s'empressait de répondre qu'autrefois il avait souvent tué des requins, et toujours avec la plus grande rapidité. Il ne plaignait pas le requin, mais le faisait souffrir le moins longtemps possible, mais le plus certainement possible. Lord Alfred écrivait pour remercier en bloc tous les inconnus, femmes et hommes, qui, d'après lui, l'inondaient de lettres de sympathie. Il racontait au public qu'il allait tous les jours voir son ami à travers le cruel grillage, et qu'on ne lui permettait ce privilège que pendant un quart d'heure.

Quand Wilde fut arrêté, on jouait deux pièces de lui. Avec ce manque de courage qui caractérise toutes les entreprises qui dépendent du public, avec cette bêtise bégueule et inutile, on enleva le nom de l'auteur des affiches, sans retirer les pièces. M. Sidney Grundy, seul de tous les auteurs dramatiques, protesta contre cette mesure qui n'avait pour excuse ni le bon sens, ni la charité chrétienne, ni le bon goût. Le public ne s'y laissa pas prendre. Alors un des directeurs, voyant que sa lâcheté n'avait pas réussi, rétablit le nom de l'auteur. Cette pièce expira le 27 avril. L'autre directeur se passa du nom de l'auteur jusqu'à l'extinction de sa pièce. J'aurais compris la suppres-

¹ La différence est fort importante entre la pénalité pour la sodomie (*felony*) et les actes indécents (*misdeemeanour*).

² Robert Buchanan, autrefois adversaire de Wilde, a montré encore une fois combien la générosité est plus aisée que la justice.

sion des pièces, mais le nom de l'auteur ! Quelle bêtise, quelle lâcheté, quelle inutilité !

L'émotion fut violente, le jour que les vendeurs de journaux hurlèrent : Arrestation de lord Douglas ! Mais c'était Lord Sholto, un fils encore plus jeune, arrêté en Californie pour quelques heures, pour l'empêcher de se mésallier.

On annonça que sir E. Clarke allait entreprendre pour rien, gratis, la défense de Wilde.

Enfin arriva le jour du procès, vendredi 23 avril. « Le procès sera très court », assurait-on. Il dura cinq longues journées, et n'aboutit pas.

Une chose curieuse arriva. Le second jour, lord Alfred fit savoir aux journaux qu'une dépêche urgente de sa mère le forçait d'aller en Italie pour quelques jours. Il s'arrêta à Calais avec un ami et y resta, d'après les journaux. J'imagine qu'il aurait contredit si la nouvelle était fausse.

Si j'avais le temps, il y aurait bien des incidents émotionnants à raconter : l'éclair et le coup de tonnerre qui accompagnèrent la lecture des vingt-cinq paragraphes de l'accusation, — bien que maintenant ce soit la boue qui menace Sodome plus que l'éclair. Il y eut aussi la vente forcée des effets d'Oscar Wilde poursuivi par des créanciers. On avait trouvé sur lui plusieurs papiers timbrés, l'un de son fournisseur de *cigarette-cases*, ces fameux étuis d'argent. A la vente, une foule abjectement curieuse s'entassa dans la chambre à coucher ; on ouvrit des tiroirs contenant des lettres, on s'empara de quelques-unes, — on acheta la table à écrire de Carlyle pour quatorze livres ; et, parmi les rares effets oubliés par M^{me} Wilde, on fut frappé par la bible donnée « par papa » à un des enfants, par deux petits costumes de marin. C'était triste, écœurant.

Une des surprises du procès fut que le ministère public retira l'accusation de sodomie contre Taylor. Une autre surprise fut quand il retira aussi l'accusation de *conspiracy* contre Wilde et Taylor. Mais, se disait-on, c'est pour déblayer le procès, pour empêcher tout appel contre un verdict défavorable ; c'est parce que l'évidence est accablante. Le désespoir de E. S., forcé de réitérer ses malheurs, fut encore plus manifeste. L'horrible et criminel passé d'Atkins et ses mensonges furent l'occasion d'une scène. La foule se montra très hostile pour lui.

Tous les noms des « messieurs » écrits sur des bouts de papier stimulèrent la curiosité publique au plus haut point. Un journal dirigé par K. Jérôme, un des auteurs que la masse chérit, eut la bêtise de dire que si l'on poursuivait les quatre cents hommes du monde soupçonnés, on détruirait de fond en comble l'unisexualité en Angleterre.

On parla dans certaines feuilles d'une ligue et de la circulaire de cette ligue, dont le but était de poursuivre tous les individus suspects, sans égard pour leur fortune, leur position ou leur valeur. Tout homme sensé sait qu'une telle ligue ne saurait être qu'un instrument de chantage. Il y a déjà à Londres (comme à Paris, à Vienne, à Berlin) assez de chantage savamment pratiqué par les basses classes pour ne pas augmenter le nombre des chanteurs ou des diffamateurs.

Le quatrième jour du procès, sir E. Clarke commença ce grand discours sur lequel on comptait tant pour relever la dignité du procès. Il avait peu à dire. Il assura que si Oscar Wilde n'avait pas été innocent, il n'aurait pas intenté de procès contre lord Queensberry. S'il n'avait pas été innocent, il ne serait pas resté en Angleterre après le verdict en faveur de lord Queensberry.

L'interrogatoire de Wilde suivit. Il n'avait eu un appartement en ville que pour ne pas être dérangé à la maison quand il travaillait. Il n'avait commis aucun acte inconvenant. Il expliqua que, dans les vers de lord Alfred à la louange de la honte, honte voulait dire modestie. Quant au sonnet sur les deux amours, quand l'un des amours disait en soupirant : *Je suis l'amour qui n'ose pas dire son nom*, ce n'était pas d'un amour contre nature dont il s'agissait.

C'est l'amour contre nature, lui objecta M. Gill, avec cette exaspérante ignorance que lui imposait son rôle, et Wilde répondit avec une ferveur révoltante et hypocrite¹, spéculant sur l'ignorance littéraire et l'incapacité de son public : « L'amour qui n'ose pas dire son nom, c'est la grande affection de l'homme plus âgé pour l'homme plus jeune, l'amour de David et de Jonathan, l'amour sur lequel repose la philosophie de Platon, l'amour de Michel-Ange et de Shakspeare dans leurs sonnets, de moi même pour lord Alfred Douglas. C'est l'amour que ce siècle ne comprend pas, l'amour si exposé à la calomnie qu'il n'ose pas dire son nom. Il n'y a là rien contre nature. C'est beau,

¹ Hypocrite littérairement et intellectuellement surtout.

c'est admirable, c'est intellectuel, cet amour d'un homme qui a vécu sa vie pour un homme jeune dont la joie et l'espérance commencent... ».

Ces clichés, à peine admissibles dans la bouche d'un homme sérieux, menant une vie un peu noble, auraient dû, venant de lui, indisposer le public, mais, au contraire, il fut *applaudi* à trois reprises, et le juge réprimanda le public.

Un homme dont les principes sont sûrs, dont la vie est calme et réglée, dont l'amitié est un privilège, dont les affections sont éclairées, intelligentes, véhémentes à la rigueur, aurait le droit de parler comme Wilde ou comme Socrate. Venant de Wilde, ces paroles sont douloureuses. Quelle que soit la pureté de son amour pour lord Alfred — (et pourquoi pas?), — il est certain que Wilde n'a jamais compris les obligations imposées par un amour qui se base sur Platon, Shakespeare, Michel-Ange. Il n'a pas séparé lord Alfred des horribles amis qui le compromettaient, il ne s'est pas arraché quand il devint lui-même dangereux pour le jeune homme; il n'a pas eu le courage même de mener sa vie de façon à ne pas être compromettant, infamant. Quand on parle de l'amour de David et de Jonathan, de W. H. et de Shakespeare, on ne fait pas allusion à un amour purement sentimental, purement innocent, mondainement égoïste. Platon et les autres ont célébré le dressage d'une âme par une autre, l'amour qui est le commencement de la sagesse. Combien de fois Shakespeare exhorte W. H. à se bien conduire, comme il offre de le quitter s'il lui fait tort, comme il veut se sacrifier à la réputation de celui qu'il chérit. Quand est-ce qu'Oscar Wilde s'est chargé de la direction, de la pédagogie morale de son jeune ami? Il n'a pas même renoncé lui-même à des fréquentations indignes d'un ami disciple de Platon. On sait ce que les Grecs pensaient de l'homme véral.

L'ignorance du public n'est égalée que par la fausseté du *speech* de Wilde; mais il savait à qui il avait affaire.

Il nia les incidents du Savoy-Hotel¹, lorsque lui et lord Alfred occupaient les chambres 361 et 362. Le masseur jure avoir trouvé un jeune homme dans le lit de Wilde; la femme de chambre de même. Une surintendante vient même témoigner que cette femme de chambre

¹ Sur les douze jurés, dix, prétend-on, trouvèrent Wilde coupable d'actes indécents avec deux individus au Savoy-Hôtel.

lui demanda de venir inspecter le lit et les draps du poète. Elle refusa sagement. — « C'est enfantin d'ajouter foi à des domestiques », dit Wilde, se rappelant ses dangereuses intimités avec de jeunes et amusants grooms.

Sauf l'inconvenance, il admit presque tout le récit des Parker. Il nia avoir baisé Shelley. Il dit que c'était mal d'embrasser un jeune homme de plus de dix-huit ans. Tout ce qu'Atkins racontait était à peu près exact, excepté les actes indécents commis avec Schwabe ou tentés avec Atkins cette célèbre nuit parisienne. De même avec tous les autres.

Maintenant vint (selon moi) la partie la plus extraordinaire de l'interrogatoire de Wilde.

Il ne s'était jamais douté de l'infamie de tous ces jeunes hommes, il n'avait jamais soupçonné leur genre de vie, leurs moyens d'existence. Lui, un écrivain ultra moderne, s'intéressant à tout ce qui est neuf, ou étrange, ou vieux comme le monde, il avait pu se trouver tous les jours avec des prostitués sans éducation et ne jamais deviner leurs équivoques fréquentations. C'est, selon moi, impossible, — mais si c'est vrai, Wilde est un idiot, idiot à lier, à enfermer, dangereux pour la santé de ses compatriotes. Si ses serments à ce sujet ne sont pas exacts, quelle foi peut-on ajouter à ses autres dépositions ? Il ne semble pas s'être douté qu'il aurait pu avouer l'équivoque de ses petits amis sans se compromettre au point de vue de sa raison. Il aurait pu dire qu'il étudiait les bas-fonds de la société. Bien des écrivains plus distingués ont étudié les parasites du vice. Il n'a pas deviné cela. Ce que c'est que l'ignorance de la méthode scientifique !

Le résumé du juge étonna. La décision du jury étonna encore plus. Après bien des heures de délibération, après une journée d'inquiétudes et d'impatience, les douze ne purent s'accorder que sur l'impossibilité d'accepter l'évidence de gens suspects comme Wood et Atkins. Quant à Sidney M... il avait toujours nié. Mais les jurés trouvaient absolument impossible de s'entendre au sujet d'E. S., de Charlie Parker, et des incidents du Savoy-Hotel.

Le procès était donc remis au 20 mai. La stupeur à Londres fut grande, les conjectures fabuleuses. Et, le 7 avril, Oscar Wilde sortit tranquillement de prison, ayant obtenu la permission d'un juge de fournir des garanties — (pour 125,000 francs) — qu'il se présenterait le 20 mai. Lui même se portait garant pour la moitié de cette somme, et

lord Douglas of Hawick et le Révérend Stewart Headlam, le vigoureux organisateur d'une ligue pour rapprocher le théâtre (surtout le ballet) et l'Église protestante, se portèrent garants pour le reste. D'après la demande de M. Mathews pour le « bail » de Wilde, on n'avait pas le droit de refuser ; — ce droit remontait à Charles II. Si Wilde était accusé de *felony*, disait M. Mathews, cela aurait été différent, mais quand il s'agit de « *misdemeanour* », c'est autre chose.

Alors pourquoi ces semaines en prison, ces refus réitérés d'accepter des cautions pour lui ? Il y avait un caprice légal, ou injuste, ou étrangeté peu rassurante. Wilde n'était pas le moins du monde innocenté par le refus du jury de se décider. Pourquoi l'avoir gardé à vue avant, pourquoi le relâcher après ?

Dans tous les cas, l'indécision du jury équivalait à une décision assez extraordinaire : c'est que les offenses unisexuelles ne sont plus du ressort de la loi. Quand on songe à ce qui a été prouvé dans ce procès, — les opinions de Wilde, son entourage, ses louches connaissances aboutissant *toujours* à deux chambres à coucher contiguës dans un hôtel, l'hôtelier qui avait essayé de le renvoyer à cause de ses fréquentations, etc., etc. — et quand on se souvient que la loi anglaise (depuis 1885 et M. Labouchère) ⁴ est formelle contre toutes les perversions unisexuelles (quel que soit l'âge des individus), on voit l'importance de cette indécision.

Le paragraphe de M. Labouchère n'a fait qu'armer le chantage et l'organiser. Si on lit les journaux, si on ne ferme pas ses oreilles ni ses yeux, on s'aperçoit bientôt de l'existence de Sodome. Même si on n'écoute pas les médisants, les commérages si l'on évite les médisances et ceux qui les alimentent, on ne saurait ignorer l'étendue et les ravages, et les souffrances et les dangers, et les infortunes et les vices de Sodome.

Il me semble (et c'est l'opinion de Krafft-Ebing et de tous les spécialistes éclairés) que les lois n'ont pas raison quand elles créent des délits qui produisent des crimes. Le chantage est un crime ; l'unisexualité, quand il n'y a ni séduction, ni viol, ni excitation habituelle à la débauche, ni des circonstances aggravantes, conduit surtout à des actes délictueux.

⁴ Et l'inertie de la Chambre des communes, qui semble n'avoir guère osé discuter ce paragraphe imprudent.

A quoi servent des lois qui ne sont bonnes que pour remplir d'immondices les journaux, et d'argent les poches des détectives ou des agents de la prostitution mâle ? — Ah ! comment réprimer cette horrible et répugnante profession, quand tout l'encourage ?

Je ne sais si le juge et le jury ont compris qu'il fallait une fois pour toutes empêcher de telles accusations, de telles saturnales, ou si des forces plus mystérieuses ont agi, mais dans tous les cas l'ère de ces affaires de mœurs semble close. Seulement, pourquoi tant de bégueulerie et d'impudeur ? Pourquoi ne pas discuter la loi et l'unisexualité sérieusement, au lieu de cette sournoise conclusion ?

En Angleterre l'art est forcé de se taire ¹, le journalisme crie et vomit, et la science et la morale et la loi n'essaient pas de connaître, de comprendre, de surprendre, d'instruire, d'élever les forçats, les condamnés de Sodome.

Il me semble indispensable ou bien d'entendre toutes les affaires de mœurs à huis clos (mais l'Angleterre libre ne permettrait pas cela ; — l'Allemagne lui envie ce privilège de la publicité), — ou il faut sévir et frapper, avec une sévérité inutile mais éblouissante, les riches et les puissants, les hommes graves et mariés, — ou il faut adopter un projet de loi dans le genre de celui de Kraft-Ebing :

Tout homme de plus de... ans, ayant des rapports sexuels avec un mâle de moins de... ans, tombe sous l'application de la loi.

Seulement, il faudrait se souvenir que, normalement, la puberté en Angleterre est assez tardive, et il ne faudrait pas choisir l'âge qu'on choisirait pour l'Allemagne ou pour un autre pays.

A ce propos, je m'empresse de dire ici que, d'après le nouveau rapport officiel sur les prisons en Angleterre (1895), c'est à dix-sept, dix-huit et dix-neuf ans que se font la plupart des « criminels habituels ». Comme c'était l'âge des petits amis encouragés par Oscar Wilde, il se trouve ainsi responsable et coupable au yeux de toutes les morales, même de la morale pratique et sans préjugés.

Le lundi 20 mai, le procès de Wilde et de Taylor recommença.

Le juge, cette fois, était M. Wills. Sir Francis Lockwood était l'accusateur. Sir Edward Clarke obtint la séparation de Wilde et de Taylor.

Taylor fut traité le premier, comme pour voir de quelle pâte était le jury. On n'avait pas admis Taylor à la liberté provisoire de Wilde.

¹ Ou de murmurer des oraisons dangereusement fausses.

Taylor était accusé d'actes indécents commis avec les frères Parker, et aussi d'avoir joué le rôle d'un entremetteur auprès de Wilde. Il nia toute culpabilité, avoua que les deux Parker couchaient avec lui à la fois, et après s'être fait prier donna une liste de jeunes hommes qui partageaient son lit. On lui lut une lettre de son ami Charlie Mason, ami d'enfance, lui demandant de l'argent et lui disant que les affaires n'allaient pas bien, qu'il n'avait rencontré personne, qu'il désirait son retour pour qu'ils puissent sortir ensemble.

On fit surgir ce Harrington qui avait été avec les Parker lors de leur rencontre avec Taylor. Taylor garda son aplomb et ne se troubla pas un moment. Il devait compter sur un acquittement. Les deux Parker semblaient des témoins bien suspects, et encore plus répugnants qu'avant. Le jury cependant n'hésita pas ; il trouva Taylor coupable d'actes indécents commis avec les frères Parker, mais on ne put se décider au sujet des intentions de Wilde. Pourtant, si on admettait la vérité des Parker, Wilde se trouvait plus compromis que Taylor.

Le verdict de culpabilité fut inscrit donc contre le misérable Taylor ; — mais, comme le jury ne se trouvait pas d'accord quand il s'agissait de savoir si Charles Parker avait été « procuré » pour Wilde, on renvoya le jury, et le mercredi, Oscar Wilde comparut devant un troisième jury.

Logiquement, l'affaire devenait fantastique. Les accusations de Charles Parker contre Wilde étaient encore mieux corroborées que celles contre Taylor.

Après le verdict, lord Queensberry envoya une dépêche à sa belle-fille, Lady Douglas of Hawick, se félicitant du résultat, prédisant le sort de Wilde, et se moquant de l'aspect consterné de Percy, lord Douglas of Hawick. « Il ressemblait, en attendant le verdict, à un cadavre ; c'est la folie d'avoir tant baisé ¹ qui en est cause », disait le père à la femme de son fils.

Peut-on s'étonner que mardi, 21 mai, une lutte s'engageât au milieu de Piccadilly, au centre d'une foule enthousiaste, entre lord Douglas of Hawick et lord Queensberry ? Le père prit le public à témoin que son fils aîné avait été un mauvais fils, et finit par le frapper au visage avec force.

On dut deux fois séparer les combattants avant de les conduire au

¹ Lord Alfred ne manqua pas d'écrire aux journaux français pour exprimer ses regrets de n'avoir pas été là pour châtier lord Queensberry.

poste. La foule fit bon accueil au père et se déclara contre le fils. Le lendemain matin, ils comparurent devant le magistrat et promirent de se bien conduire pendant six mois, et fournirent chacun une caution de 42.500 francs. Lord Douglas avait l'œil meurtri. Son père, une rose à la boutonnière, alla ensuite assister au procès de Wilde.

Le mercredi et surtout le jeudi ce procès prit une tournure encore plus surprenante qu'inattendue. Les gens honnêtes et qui ne souffrent pas de cette apathie dont souffrent les Anglais d'à présent frémissent en voyant l'attitude du juge. « Si l'on ne s'attache ni aux témoignages des complices, ni aux témoins qui ont tout vu excepté l'acte sexuel même », s'écria sir Frank Lockwood, « comment empêcher ce vice de régner sur toute l'Angleterre ? » Et M. Wills, qui avait admis la culpabilité de Taylor sur la foi des Parker, se mit à défendre Wilde bien plus que sir Edward Clarke lui-même. M. Wills, le juge, déclara qu'il rejetait le témoignage de E. S., la seule victime non payée, que d'après lui il n'y avait rien d'équivoque dans les relations existant entre Wilde et E. S.

Quant aux dépositions de plusieurs domestiques et employés du Savoy-Hotel, M. Wills déclara qu'il ne refusait pas au jury le droit de s'en inquiéter¹, mais qu'il se réservait de ne pas tenir compte de leur décision. Si on avait vraiment vu un jeune homme dans le lit d'un homme de la position sociale de Wilde, alors, disait M. Wills, il faudrait peu d'évidence en plus pour le croire coupable, — mais, se hâta-t-il de conclure ce juge, si tous ces domestiques et employés avaient vraiment parlé avec vérité, la direction de Savoy-Hotel aurait certainement pris des mesures contre Wilde.

Une telle assertion est bien curieuse, et sir Frank Lockwood, le *Solicitor General*, répondit en vain au juge que les hôteliers évitaient les scandales pour des raisons d'intérêt et de convenance. M. Vogel, de l'Albemarle hôtel, avait essayé de se débarrasser de Wilde à cause des jeunes hommes qui le fréquentaient, mais ce n'était pas en se plaignant de ses mœurs qu'il avait tenté de le déloger ; non, il essaya de le faire déguerpir en le poursuivant pour des notes non payées.

Enfin sir Frank Lockwood objecta (et ses paroles ont dû retentir à travers l'Angleterre, et attrister encore plus que les vilénies du pro-

¹ Droit qu'il leur refusait au sujet de E. S.

cès) que c'était absolument nouveau pour un juge de se mettre ainsi à la place du jury et de rejeter le plus clair de l'évidence contre l'accusé.

On avait fort parlé de l'affaissement intellectuel de Wilde, mais quand il fut de nouveau interrogé il se ressembla toujours autant. Sir Edward Clarke, avant l'interrogatoire de Wilde, fit un appel émuvant à la loyauté de sir Franck Lockwood.

Sir Edward Clarke avait précédé sir Frank Lockwood dans la dignité de *Solicitor General*, et l'avait conservée plus longtemps que tous ses prédécesseurs depuis un siècle ; et, ajoutait sir Edward Clarke, sir Frank Lockwood se souviendra sans doute aujourd'hui de ce qu'il a oublié hier, qu'il n'est pas un avocat essayant de décrocher un verdict, mais qu'il est presque un juge, telle est sa dignité. Sir Frank Lockwood, continua sir Edward Clarke, a le droit (un droit que sir Edward n'avait jamais pris et ne prendrait jamais) d'adresser les dernières paroles au jury à la conclusion des arguments de part et d'autre.

Wilde interrogé nia toute culpabilité, mais avoua toutes ses imprudences, et s'entêta à se compromettre. Il déclara ne pas trouver répréhensible que tant de jeunes hommes des basses classes aient dormi avec Taylor. Quant à lui, il aimait la flatterie. Ces jeunes hommes l'admiraient et le flattaient. La flatterie des gens de lettres est toujours gâtée par quelque critique. Il nia avoir eu de l'influence sur ces jeunes hommes. Il ne croyait qu'à l'influence littéraire. Quand les questions de sir Frank Lockwood faisaient protester sir Edward Clarke, on remarqua que le juge prit le parti de l'accusé et protesta aussi. Et même, quand Wilde nia avoir donné une certaine épingle à Harrington, le juge dit au jury : « Messieurs, vous devez admettre cette dénégation ; vous n'avez pas le droit de ne pas y croire ».

Sir Edward Clarke remercia son adversaire de sa courtoisie ; puis il s'emporta éloquemment contre les témoins, ces prostituées et chanteurs, qui avaient été nourris et vêtus pendant tant de semaines aux frais du public. Il y avait beaucoup à dire contre ces témoins, et sir Edward Clarke le dit. Il pérorait en demandant au jury de permettre au brillant écrivain de nous donner encore d'autres chefs-d'œuvre dignes de son génie. S'il n'était pas innocent, Wilde ne serait pas là.

Sir Frank Lockwood commença alors sa réponse et l'acheva le lendemain, le sixième jour du procès. Ce doit être à l'irrésistibilité de ce

discours que l'on doit attribuer et l'attitude du jury et, par ricochet, celle du juge.

Des scènes violentes eurent lieu pendant ce discours entre sir E. Clarke et sir Frank Lockwood. Le juge essaya d'adoucir sir Edward en lui disant : « J'aurai à parler à ce sujet plus tard », et sir Edward répondit : « Je serai patient, mylord ». Mais la dispute recommença bientôt entre les deux grands adversaires. Puis sir Frank Lockwood inaugura cette attaque contre lord Alfred Douglas dont la suite allait devenir si dramatique. Lord Alfred avait eu Alfred Wood chez lui à Oxford, il l'avait envoyé à Wilde ; Wood avait soupé avec Wilde, l'ami de son ami ; il avait essayé de le faire chanter et y avait réussi. Mes lecteurs connaissent l'histoire.

Quand M^r. Wills arriva à son résumé, il déclara qu'il aurait de beaucoup préféré être juge si il s'était agit du meurtre le plus abominable que de l'être dans une affaire de ce genre. Il s'emporta bientôt, lui aussi, contre lord Alfred Douglas, cause de tous ces scandales, contre les lettres de Wilde, contre ces « lèvres de roses », contre cette « folie des baisers ». Si c'était des baisers que lord Alfred prodiguait à une femme c'était très mal de Wilde, à son âge, d'encourager des passions aussi naturelles. Si ces baisers n'étaient pas pour une femme, alors le jury n'avait qu'à se prononcer. Il exprima son étonnement de l'intimité entre lord Alfred et ce Wood, entre Wood et Wilde. Le foreman du jury l'interrompit alors, pour demander si on avait un mandat d'arrêt contre lord Alfred Douglas, et sinon, si on allait prendre des mesures pour incarcérer le jeune homme. Cette question produisit une énorme sensation. Après tant d'efforts surhumains, la cause de Wilde était donc perdue.

M. Wills répondit poliment, mais vaguement. Le jury persista. M. Wills dit que lord Alfred était en France, qu'il avait sans doute commis les plus grandes indiscretions en recevant des lettres pareilles sans délier les liens de son intimité, etc, mais qu'il n'était pas là pour se défendre, que s'il était coupable, on prendrait les mesures nécessaires, etc.

Il ne traita plus maintenant les témoignages des employés du Savoy-Hotel avec autant de légèreté qu'avant ; mais on ne s'était pas encore préparé pour sa sévérité. Quand le verdict du jury fut déclaré, un verdict de culpabilité contre Oscar Wilde¹, M. Wills dit que

¹ Coupable sur tous les points de l'acte d'accusation. Les rapports avec E.

c'était inutile de parler longuement à des hommes aussi éhontés que l'étaient Oscar Wilde et Alfred Taylor. Il regrettait de ne pouvoir leur appliquer que le maximum de la peine : *deux ans de travaux forcés*.

Oscar Wilde voulu parler, mais on ne l'écouta pas.

Le jury avait sauvé l'honneur du jury anglais.

L'institution du jury s'était lavée de l'éclaboussure des soupçons. Cette nouvelle décision ne changeait en rien les résultats obtenus par les scandales du procès et l'indécision des autres jurys. De telles affaires de mœurs ne seront plus de sitôt livrées à la publicité. Et, sans les efforts faits pour Oscar Wilde en dépit de tout, sans la vacillation de M. Wills, sans les rumeurs qui parcoururent toute l'Angleterre, ce jury, comme les autres, ne se serait pas mis d'accord.

MARC ANDRÉ RAFFALOVICH.

Après cette étude excellente et pleine d'appréciations saines et d'une haute valeur psychologique, il me semble utile de citer quelques passages d'un article d'un littérateur parisien. M. Paul Adam, sur Oscar Wilde. Il compare l'inversion à l'adultère et tente de faire bénéficier le premier de l'indulgence injustifiée que nous accordons au second.

Les moralistes de Paris ne manquèrent pas de flétrir l'auteur de *Salomé* pour avoir séduit lord Douglas, alors qu'ils l'eussent louangé, s'il eût été en France, si une lady Douglas se fut dévêtue dans le home esthétique.

La Dame cueille toujours les indulgences du Premier-Paris. Cependant, de par la peccadille, une généalogie honnête se peut voir pourvue d'un rejeton escroc ou syphilitique, enfant de l'amour, conçu dans l'ignominie du mensonge, la saleté de l'hôtel garni et la triste tentation des appétits inguinaux. Un mari naïf peut se désespérer, tuer ou mourir ; des enfants, porter plus tard, au cours de leur vie, le souvenir d'un drame ignoble, tout cela compte pour rien devant le but

S. avaient été rejetés par M. Wills. La situation morale de E. S. à présent est bien étrange. Il s'est bien roulé dans l'ignominie en vain et se trouve tacitement accusé par le juge de folie ou de parjure. Et pourquoi ?

vraiment gracieux de la péronnelle qui se troussé en un besoin urgent.

Voici, par contre, un homme d'intellectualité majeure. Les relations féminines le lassèrent. Il n'apprécie plus la romance idiote de la jeune épouse incomprise, ni l'amour du chic et du crotlin fixant à jamais les propos des courtisanes, ni tout ce mécanisme de vanités misérables et de pauvres mensonges. Il s'acoquine aux éphèbes; paie ceux-ci, aime celui-là qui l'adore. Il salarie les pauvres, livre entièrement les richesses de son esprit au jeune homme qui l'admire. Loin de léser, il oblige et il enthousiasme. Ah! vraiment, l'immondice est rare. Nos plunitifs éperonnent leur verve. Le calembour fleurit. On débottelle les injures et les aphorismes. Tel qui fit chanter les entrepreneurs de tripots, déclare M. Oscar Wilde hors du monde. Il ne lui donnera plus la main. Il l'assure. On l'insulterait, à n'y pas croire.

Méprisons-nous qui préfère vivre la nuit et dormir le jour, malgré que la coutume générale soit contraire à celle des noctambules?

Contre-nature. Mais le propre de la moindre civilisation est de répudier la Bonne-Mère. D'ailleurs, de toute la parade amoureuse, il ne subsiste qu'un acte sain. On l'accomplit afin d'avoir des enfants. Dès qu'interviennent les ablutions et la noyade des germes, il est contre-nature. Tout plaisir stérile dément la fécondité des forces. C'est le diabolisme, le sabbat, l'obstacle volontaire à l'harmonieuse palingénésie des mondes: Ces raisons conduisirent l'héritière des vieux dogmes orientaux, fervents pour adorer l'intense vie de l'univers, l'Eglise, à réprouver la débauche, les ablutions et l'amour entre hommes.

Le siècle nie les dogmes, et il s'arrange de leurs traditions pour juger. Son inconscience est admirable.

Partout l'on déclare la vie mauvaise, et criminel de procréer des êtres dont les besoins dépasseront la fertilité de l'effort. Les avorteuses opèrent pour trois francs dans les faubourgs. Elles sont innombrables et ouvertement achalandées. Par compassion, la justice renonce à les poursuivre. Plus les années s'épanchent et plus nous combattons la vie générale, au bénéfice du bonheur particulier. Nous ne croyons plus au futur, mais à l'instant. La banqueroute du ciel a ruiné l'espoir d'être archanges, et celle de la science notre foi dans une amélioration du sort humain. Nous prenons les joies à portée,

avec cette seule précaution qui nous accapare davantage, en paroles, de nuire à autrui le moins.

Par quoi M. Oscar Wilde a-t-il nui, et pourquoi ressentirait-il plus de honte à munir de quelque argent un télégraphiste, qu'à payer la mise au lit d'une bouquetière? Dans l'un et l'autre cas la stérilité de l'acte le condamne. Il est odieux de s'enivrer; mais saugrenu de flatter le dandy plein de champagne pour vitupérer cet autre saoul de cocktail.

La moralité demeure au-dessus de telles différences. Ne consisterait-elle pas d'abord à ne point léser? L'adultère lèse infiniment. On le tolère. On l'acclame. On le justifie par le roman, le théâtre et la timidité des lois.

Ces lois, d'ailleurs, qui furent consacrées, il y a quelque dix mille ans, pour les goûts des sauvages, les besoins politiques de la horde, et l'altruisme de barbares en armes, pillards de villes, emportant, parmi le bétail, des femmes et de l'or, ces lois nous mènent encore; nous nous exaltons pour ces survivances, alors qu'elles ne répondent plus à rien de notre vie astucieuse, pacifique d'allures.

Comme il institua le mariage pour finir les querelles meurtrières de ceux se disputant les captives, et la propriété pour terminer les conflits de ceux se dérochant le bétail ou l'or, et comme il fonda un acte assurant la possession perpétuelle d'une femme ou d'un bœuf à tel qui les avait acquis par les armes ou par échange, ainsi le pouvoir des tribus voulant favoriser la multiplication de la vie dans la horde, et accroître le nombre des guerriers, interdit l'amour improductif de mâle à mâle. A cette époque de luttes quotidiennes, il fallait que rien ne se perdît inutilement de la vigueur virile. L'opinion combattive méprisait l'homme, préférant sa joie sentimentale aux intérêts de la patrie alors mobile. Exclusivement l'amour dut créer de nouvelles forces, de nouveaux bras, de nouvelles mères. On investit les ancêtres d'honneurs, de richesses et d'autorité.

Mais la nation se fit sédentaire; et les lois, sur ce point, furent relâchées. Quand on connut des camps stables, des pâturages précis, des villes, les guerriers n'emmenèrent plus les femmes à leur suite, lors des expéditions. Ils se trouvèrent entre seuls mâles. D'homme à homme, l'amour refflorit. En décrivant l'armée des mercenaires, l'auteur de *Salammbô* a montré la force de ces passions de camp.

Si je reproduis ces quelques lignes de M. Paul Adam, c'est non que je pense comme leur auteur, mais parce que, si différent cependant et à tant de points de vue, de M. Raffalovich, il semble comme lui faire au facteur social, à l'influence du milieu, à l'âge de la civilisation ambiante, une part prépondérante dans la genèse de ces cas d'inversion sexuelle qui s'épanouissent au sein de nos races vieilles, avec des attributs un peu spéciaux¹.

¹Voici, en effet, les conclusions de cette étude ; je crois intéressant de les citer, bien que, sur la plupart des points qu'il touche, je diffère entièrement d'avis avec M. Paul Adam.

« Plus tard, avec les philosophes, les sages, les savants, ce vice se propagea dans les villes. Le sautilllement perpétuel de l'esprit féminin convenait mal aux chercheurs d'absolu. Tel qui pense ne sait pas trop satisfaire, par les grimaces et les parades indispensables, la versatilité saugrenue des épouses. Celles-ci le leur firent toujours comprendre. Xantippe molesta Socrate au point qu'Alcibiade crut pouvoir le tenter. En cette relation les esprits et les corps se trouvèrent unis. Les paroles, les pensées et les baisers atteignirent de désirables unissons...

Quoi de plus haut que la passion du jeune lord Douglas envers M. Wilde ? Elle ne dépend ni de l'instinct, ni de l'argent. Un poète découvre le secret des pensées harmonieuses à l'ignorance de l'adolescent. Il le charme par la cadence des vers, la beauté du rythme, l'étendue de sa voix, le feu des enthousiasmes. Ebloui des merveilles spirituelles, le jeune lord s'abandonne à l'ami. Il l'écoute. Il s'instruit. Il palpète devant la même forme de splendeur. L'idée les unit. Ils sont amants du même essor spirituel. Lord Queensberry amenant là ses poings renforcés par l'usage du bifteck séduit bien moins nos sympathies.

Tous les jours, les gazetiers pleurent d'émotion parce que la jeune fille quitte sa famille et suit un séducteur dont les seuls agréments physiques la déciderent. Au théâtre, la performance extérieure du prétendant justifie les tirades de la demoiselle qui lâche toutes les traditions pour s'offrir le jouvenceau solide. On applaudit. On s'émeut. On tremble de sentiment. C'est une beauté.

N'est-ce pas une beauté plus grande, celle de l'adolescent que l'esprit maître séduit avant tout, et qui, afin de mieux savoir une âme d'élite, abandonne cette famille dont un oncle, en Australie, épouse au même temps sa servante, — non pour l'intelligence, apparemment.

Nos moralistes manquent d'habileté déductive. Si nous invoquons la seule justice, il n'est point d'hésitation à connaître. Entre l'adultère et le pédéraste, c'est au second que doit échoir notre indulgence. Il lèse moins. »

PAUL ADAM.

Or le cas d'Oscar Wilde relève moins de la perversion que de la perversité ; c'est plutôt un perversi qu'un pervers.

Certes nous manquons d'éléments sur la constitution physique, anatomique, du romancier anglais, nous ignorons son hérédité, nous ne savons point quels furent ses antécédents intimes, ce qu'étaient au lycée, durant la puberté et l'adolescence, ses passions, ses désirs et ses actes. Il serait même superflu de nier qu'il apparaisse comme un peu déséquilibré dans sa conduite générale, que sa vanité excessive, ses défauts, semblent indiquer, sans nuire ailleurs à de réelles qualités littéraires, un état nerveux spécial, à part.

Mais, à tout prendre, combien sont dans ce cas, et combien n'arrivent ni à la sodomie (et il ne semble d'ailleurs nullement que Wilde y soit arrivé) ni même à l'inversion ou à la débauche entre mâles. Je me refuse à croire que l'inversion constitue toujours une maladie, une difformité, une monstruosité. Alors, comment expliquerez-vous et que certains ne s'invertissent qu'à un âge relativement avancé, et que les cas d'inversion soient le plus nombreux dans les agglomérations anormales, qu'ils y croissent, s'y propagent avec une rapidité extraordinaire, et enfin que, parmi tant de races, la prostitution masculine soit chose commune, courante, et qui n'évoque nullement partout le mépris ou le dégoût ?

Sans doute les spécialistes, comme Moll, Krafft-Ebing, etc., décrivent une série de stigmates, de troubles nerveux concomitants ; leurs invertis sont presque toujours des détraqués, des déséquilibrés. Mais cela tient selon moi à deux choses.

1°. A la facilité avec laquelle, de nos jours, on fait synonymes de stigmates de dégénéscence, une quantité de petites bizarreries nerveuses sans importance et souvent sans conséquences. Ainsi, une foule de manies (l'arythmomanie, entre

tres), certaines phobies légères, que, si l'on cherchait bien, on trouverait sur bien des sujets normaux, sains¹.

2° A ce fait que ceux des invertis qui s'adressent au médecin, qui ont réellement besoin de le faire, qui osent le tenter, ou qui souhaitent par un sentiment bizarre de confesser leurs histoires à quelques praticiens bienveillants un peu indulgents, ceux-là sont ou vraiment des malades présentant des formes graves, des cas sévères d'inversion, — ou des hystériques qui se vantent avec plaisir de leurs anomalies, exagèrent leur perversion, inventent au besoin des symptômes extraordinaires, qu'ils s'imaginent parfois ressentir, saisissent avec joie, toutes les indications que, par son interrogatoire, le médecin leur donne sur une foule d'anomalies nerveuses dont ils se parent aussitôt, feuilletent les livres pour en découvrir qu'ils ne connaissent point et qu'ils affirment ensuite constater sur eux, en un mot mentent sans cesse, par vanité et par amour même du mensonge. Ainsi l'inversion est souvent, comme les symptômes de toutes les maladies, un symptôme d'hystérie ou simulé par des hystériques, et s'il existe des cas réels, visibles, indéniables, de la maladie si lumineusement décrite en tous ces détails par Krafft-Ebing et Moll, il faut bien savoir, — eux-mêmes l'ont dit, — qu'on ne doit accepter que sous bénéfice d'inventaire tous les renseignements donnés par beaucoup de perversis.

Certes l'inversion-maladie, l'inversion-difformité, la perversion si l'on préfère ce mot, existe, et je crois par le roman d'un inverti en avoir donné un exemple typique, mais nier l'inversion acquise, l'inversion développée dans un milieu approprié, la perversité enfin, me paraîtrait une erreur complète.

L'organisme, comme l'organe, se plie à toutes les circonstances extérieures. Prenez un enfant, ou un jeune homme ;

¹ Je ne parle pas bien entendu des formes graves et persistantes de ces symptômes.

niez-vous qu'on le puisse pervertir, qu'on puisse exalter, détourner de ses voies normales son instinct sexuel ?

et si vous admettez qu'il est possible de pervertir un être jeune, pourquoi nier qu'on puisse lui inculquer une perversion particulière, l'inversion ?

Qu'il y ait chez beaucoup une prédisposition, c'est possible. Le phénomène de l'inversion a été tellement répandu à de certaines périodes de civilisation, que beaucoup d'entre nous en portent les germes latents.

Tout homme est en *puissance* un criminel, un destructeur. Tous les sentiments, même les plus vilains, existent latents chez nous. Le rôle, l'influence de la civilisation, est qu'elle développe les uns, réfrène les autres ; l'importance prépondérante de l'éducation c'est qu'elle les excite ou les inhibe à un âge où les impressions sont imposées de façon quasi indélébile.

Je n'irai point jusqu'à prétendre que nous pouvons tous devenir des invertis, mais je crois fermement que l'inversion naît et se développe de toutes pièces sous l'influence d'exemples appropriés, dans un milieu favorable à son éclosion.

Certes l'enquête est difficile ; interrogez, non plus des malades dans le cabinet de consultation du médecin, mais des *sujets quelconques*, faites saillir discrètement tous les sentiments les plus intimes de leur individualité, faites-leur raconter l'histoire sentimentale de leur adolescence, et vous verrez que souvent l'instinct sexuel contraire a joué chez eux, parfois à *leur insu*, un rôle important à une période de leur existence.

Ceux qui ont sur l'être humain de si merveilleuses données, les prêtres catholiques romains, le savent et le comprennent. Les plus expérimentés vous instruiront à ce sujet. Vous serez édifiés tout de suite si vous réfléchissez aux raisons *réelles* qui font interdire dans les séminaires et dans les maisons d'éducation religieuse, ou tenues par des religieux, toute liaison un peu suivie d'amitié à deux.

C'est une bonne mesure dans une agglomération anormale (j'entends par là lycée, prison, etc., c'est-à-dire tout assemblage d'êtres du même sexe). Dans un lycée, dans une école, dont les élèves n'ont aucune liberté et ne peuvent sortir, on assiste souvent, — quand on sait et que l'on veut voir, — à l'éclosion de véritables épidémies, déchainées par l'arrivée ou par la présence d'un inverti-né féminiforme ou d'un normal à forme féminine. J'insiste sur cette expression : *normal à forme féminine*, car, peut-être après avoir admis l'existence de l'inverti-né féminiforme, serait-on tenté de croire que tout féminiforme est un inverti. Ce serait une erreur complète. Certains hommes, sans tares, souvent même très fortement et normalement génitaux, ont extérieurement certains aspects de la femme. Ils deviennent facilement, dans une agglomération anormale, le but de penchants anormaux, qui, fort heureusement, le plus souvent, s'ignorent, se traduisent par de la tendresse, une amitié ultra vive, ressemblant à l'amour dont elle a les jalousies et les bouderies, et qui se continue souvent, bien avant dans l'existence, sous forme d'un sentiment plus raisonnable finissant par être normal ; ou bien celui qui aime d'amour, sent sa passion anormale s'en aller, chassée par une passion normale ; l'élément sexuel disparaît d'une liaison qui souvent reposait toute sur lui par les concessions que s'imposait pour l'être aimé celui qui aimait, et le désir tombé, l'affection si vive et si chaude, cent fois jurée éternelle, laisse, au grand étonnement de tous, une indifférence absolue, souvent même une hostilité complète entre deux caractères qui ne pouvaient sympathiser en réalité et que seule une attirance physique de l'un pour l'autre, parfois non réciproque, maintenait, contenait, en réfrénant toute manifestation susceptible de déplaire à la personne chère.

Il n'est point rare en effet que dans ces sortes d'amitiés l'un n'aime point d'amour ; ses désirs, soit momentanément, soit

temporairement, sont normaux ; parfois il aime d'amour un autre que celui dont il est aimé ; c'est un supplice pour ce dernier.

Il faut bien savoir en effet, — et ceci vient à l'appui de ma thèse, — que chez beaucoup de ceux qui, à de certaines périodes de leur existence, ont eu de l'inversion et à d'autres ont éprouvé des passions normales, des désirs naturels, c'est que chez eux, alors que ces désirs naturels pouvaient aller à n'importe quelle femme, d'âge à être aimée d'eux, au contraire c'est sur un ami seul, et avec une horreur et un dégoût profond de tout autre homme, que, lors de leur période d'inversion, s'est portée leur affection ; ils l'aiment comme ils aimeront plus tard ou ont aimé précédemment d'amour une femme ; mais ils ne désirent nullement *l'homme* comme ils désireront ou ont désiré *la femme*. En un mot, le désir de la femme peut être général chez eux, et non celui de l'homme. Et quand, par suite d'une aberration, leur amour s'adresse à l'homme, c'est à un homme ressemblant à une femme qu'il va¹. C'est lui qu'ils aimeront comme ils ont aimé ou aimeront une maîtresse. Ils ont pu aimer la femme, ils n'aimeront jamais l'homme. Aimer l'homme n'arrivera qu'aux maîtres vrais, aux inverti-nés, ou aux perversis anciens et complètement débauchés et dévoyés.

Au contraire, ceux qu'ils pourront aimer seront des êtres faibles et élégants, *ceux qui ont du sexe opposé une certaine grâce et un certain charme*. Ainsi s'explique la paidophilie ; c'est, au début, à peine une déviation, c'est presque encore une appétence vers le sexe opposé. Le sexe mâle personnifie la

¹ Ils ne sont pas réellement investis ; ils sont aberrants. Ce n'est pas un être de leur propre sexe qu'ils aiment ; c'est un être d'un sexe douteux, indéterminé. C'est moins de la perversion que de la bizarrerie. Ils n'aiment point les femmes parce que mille barrières s'opposent à ce qu'ils en connaissent et qu'ils en ont peur. Faute de mieux, ils aiment ceux qui ressemblent à des femmes.

Force, le sexe féminin la Faiblesse. Le mâle va à la femelle, le fort au faible.

N'est-ce point là ce qui se produit dans tous les troupeaux composés d'animaux exclusivement mâles ? Et faut-il admettre chez les animaux une psychose, une maladie des centres nerveux ?

Assurément non. C'est, au contraire, une preuve très évidente que le milieu peut, de toutes pièces, créer des tendances perverses et antinaturelles. Sous le rapport de l'instinct sexuel l'homme peut, à certains égards, être rapproché des animaux, car il est, chez lui comme chez eux, puissant et dominateur. Il semble même que, plus encore parmi les hommes, il ait des chances de se pervertir, parce que les manifestations en sont dans l'espèce humaine constantes et non intermittentes, et que, partant, la privation, tout en étant aussi vive à de certaines périodes, se fait sentir sans cesse plus tenace et plus lancinante.

A cela on pourra objecter que chez l'homme existe un double jeu cérébral ; à côté de l'instinct qui excite il y a l'intelligence qui retient, à côté du désir la raison.

Cela est vrai. L'humanité a deux pôles : le pôle instinctif et le pôle intellectuel. L'Église catholique a admirablement senti la lutte intérieure résultant pour l'homme de cette dualité de commandement. Elle a établi une distinction fondamentale entre l'*esprit* et la *chair*. Elle exige le triomphe de l'intelligence et la mortification de l'organisme.

Toutes les idées sur lesquelles nous vivons sont des idées catholiques. Nos sociétés sont fondées sur la domination, le réfrènement des actes instinctifs contraires à la communauté. Toute société repose d'ailleurs forcément sur ces principes, mais les nôtres, les groupes occidentaux, s'attachent beaucoup plus à cette donnée que les sociétés orientales, le monde hindou par exemple.

De là vient que tout ce qui touche à la sexualité, par nos idées, par nos mœurs, par nos préjugés même, est considéré comme chose honteuse, et qu'il faut dissimuler. Par crainte de la sexualité, nous l'avons cachée; par horreur pour ses désordres, notre civilisation a tenté de la réfréner et de l'anéantir.

Mais on ne peut anéantir l'instinct fondamental de l'être, qui est précisément l'instinct sexuel. Partout où une contention trop violente lui a été imposée, il s'est vengé, il a triomphé. Il est sorti de l'épreuve vainqueur, mais déformé. Voyez, au Moyen-âge, la démonomanie, la grande atteinte hystérique génitale issue des plus purs dessins, des tendances les plus audacieuses vers le mysticisme, vers le réalisme de cette époque, vers la domination de la chair par l'esprit. Résultat : une foule de perversions créées et jetées dans la race.

Aujourd'hui nous souffrons d'un autre mal, né de causes différentes. Nous ne luttons plus beaucoup contre l'instinct, ayant perdu toute foi; nous ne risquons donc plus de le pervertir par l'exagération de nos attaques contre lui; c'est par d'autres procédés que nous arrivons au même résultat.

Pour que la santé de l'être soit bonne, il faut que l'équilibre existe entre ses deux éléments constitutifs, l'instinct et l'intelligence; d'une façon plus explicite, entre ce groupe de fonctions émanant des centres antérieurs, supérieurs du cerveau, et celles qui proviennent du cerveau postérieur, inférieur (au moins ce sont là nos hypothèses actuelles). Les premières sont le pôle intellectuel; les secondes le pôle instinctif de l'individu. Le jeu doit en être harmonieux; ils doivent tour à tour diriger l'être selon ses tendances naturelles.

Nous avons rompu l'équilibre; le désir de vaincre, l'apreté de la lutte pour l'existence, l'appât du lucre, le désir de l'argent, nous ont fait exiger trop de notre intelligence; nous avons surmené notre cerveau antérieur et, quand il est

fatigué, c'est à une excitation factice, au coup de fouet de l'alcool, que nous demandons un relèvement passager, une excitation très vive et funeste, car elle amène le déséquilibre, le détraquement de l'être entier.

Puis, de l'acte génital, nous réclamons non plus les satisfactions normales et légitimes, mais de lui nous faisons une simple jouissance, une recherche anormale et anti-naturelle d'un plaisir qui devrait être purement physiologique. Alors, l'instinct naturel se pervertit.

Où l'homme suit la nature, il n'y a point davantage de perversités, de déséquilibres qu'aux époques passées ; dans les villes au contraire, dans celles surtout comme Londres et Paris, où sont toutes les causes de démoralisation, *toutes les occasions de ne pas faire ce qui est naturel*, fleurissent, comme des plantes malpropres issues de la fange, les êtres comme Oscar Wilde.

Ce n'est point qu'il soit particulièrement répugnant. Il a droit même à notre indulgence parce que, suivant la comparaison de Laccassagne au sujet du criminel, il n'est guère qu'un germe, sans doute peu virulent au début, mais dont le bouillon de culture a développé, par la richesse de ses éléments, les côtés nocifs. Il n'est devenu dangereux que par l'indulgence qu'on lui a accordée. Si, selon Lacassagne, une société a les criminels qu'elle mérite, on peut dire aussi qu'elle a les invertis qu'elle se donne, ou tout au moins que si elle a des invertis, c'est qu'elle les crée.

Voyez à Londres la sotte admiration que, par snobisme, on accorda à Wilde. Le désir d'étonner à tout prix est aussi absurde et dangereux que l'admiration pour qui étonne à tout prix. A ce jeu Wilde pervertit le goût anglais (le goût de quelques clans anglais qui l'adoptèrent), et ses admirateurs le pervertirent par leur adulation pour ses sottises, — je n'entends point par là ses œuvres littéraires, ni attaquer

la valeur qu'elles peuvent avoir, — je blâme seulement l'enthousiasme *a priori* pour toute action ou opinion volontairement paradoxale et anormale.

Quand on ne sait qu'imaginer pour faire parler de soi, quand on veut à tout prix étonner, on fait des sottises. Celle d'Alcibiade, qui coupa la queue de son chien, ne manquait point d'originalité, c'était une ironie à l'adresse du peuple. Celles de M. Wilde étaient d'autant moins excusables que, loin de mystifier ses contemporains, c'est de lui en somme que se moquait leur immense majorité. Je signale cette « *paradoxomanie* », qui est une des formes les plus curieuses et les plus vieillottes de la vanité, parce que, selon moi, elle fut pour beaucoup dans la vocation génitale anti-naturelle, survenue assez tard chez M. Wilde.

Quand on prétend, par principe, vivre à contre-pied des autres, on commence par adopter des idées diamétralement opposées aux idées reçues ; puis on parle autrement, on cherche les mets bizarres, les boissons extraordinaires, les vêtements absurdes, les fleurs teintes, on adopte l'œillet vert ! Dans le domaine des idées c'est le point de départ d'une foule de théories — (d'ailleurs non sincères en début), — anarchistes, décadentistes... dont toutes, professées de certaine façon, ont un fondement unique, l'égoïsme ; — dans le domaine des mœurs, c'est le commencement des professions de foi perverses, des curiosités malsaines, des recherches suspectes. Quoi de plus naturel que l'acte anti-naturel ! A force de le proclamer, le poseur finit par le croire ; il se laisse prendre à ses propres filets et s'invertit plus ou moins. L'anormal devient un *amoral*.

Wilde hésita longtemps ; tenté par la nouveauté, l'inhabituel de la chose, il n'osait point. Mais il trouva, comme beaucoup d'autres, un admirable prétexte, l'Art. L'admiration professée ou feinte pour l'Art, un certain Art à eux, de tous ces gens,

est inimaginable. Ils en ont sans cesse le mot à la bouche. Dans la circonstance, il sert dans la perfection leurs desseins ; voici en quoi.

Il est rare que l'homme normal, — le professionnel : médecin, peintre ou sculpteur, excepté, — soit vraiment impartial, en matière d'esthétique, sur la façon de comprendre et de juger la beauté humaine.

La question du sexe est en ceci fort importante. Le point de vue sexuel nous masque les défauts des individus du sexe devant être normalement aimé ; souvent issus des habitudes de tous nos ascendants, un certain dégoût inné pour la nudité de notre propre sexe, une pudeur à laquelle notre prime éducation nous a habitués fait, au contraire, grossir à nos yeux toutes les imperfections physiques des individus de notre sexe.

Un homme trouve plus belle qu'elle ne l'est réellement une belle femme, moins beau un bel homme¹. Dans le premier cas, son enthousiasme s'accompagne d'un certain désir, d'une certaine tendance platonique ou non, souvent inavouée, mais d'ordre sexuel, vers un être qu'il est en droit d'aimer ; dans le

¹ Il en résulte la possibilité de trouver un critérium de l'inversion qui s'ignore. Ainsi, celui-là était bien un inverti, qui m'écrivait, au cours de sa confession, en réponse à mon questionnaire :

... Parfois le frôlement d'une personne, son mouvement autour de moi, surtout si la personne est exquise, — agissent sur tout mon être. J'éprouve à la sentir se mouvoir tout près de moi une langueur, une faiblesse voluptueuse, auxquelles je m'abandonne avec délices. C'est comme un effet hypnotique sur moi.

La vue de la plus belle femme du monde ne pourrait me troubler ; je ne la désire pas ; et cependant mon tempérament est très ardent. Seule la beauté de l'homme jeune, sa vigueur, ses formes, me ravissent, au point de vue esthétique naturellement.

Je sens que je ne pourrais jamais aimer une femme. Pourtant, au point de vue de la satisfaction des sens, l'homme m'est odieux. Anomalie, vice de construction, étrangeté d'esthétique relative à la beauté humaine.

En somme, l'amour pur, absolument chaste, éthéré, me porte vers le sexe masculin. Bien entendu, je préfère rencontrer une femme belle, qu'un homme laid. Mais instinctivement, je m'extasie devant un homme jeune et beau... X...

second son admiration s'attédie, consciemment ou non, d'une jalousie normale innée entre êtres du même sexe, fait place parfois à la colère, à l'envie, au dépit, d'où émanent d'injustes appréciations. De là, la fragilité, l'inconséquence, la fausseté des jugements portés sur tout être sain, dans l'épanouissement de sa force et de sa sexualité. Nous disons couramment qu'une femme juge mal une autre femme, et nous ne nous apercevons point que, tout de même, un homme juge mal un autre homme.

Dans nos appréciations sur ceux qui nous entourent, ceci existe surtout, mais le même phénomène se produit encore au cours des opinions que nous émettons en matière d'art sur un tableau ou sur une statue. Nous, hommes, préférons la nudité féminine à la nudité masculine, toujours un peu répugnante à nos yeux, et, supprimées toutes les entraves que nos habitudes de pudeur imposent à leurs jugements, la réciproque est vraie pour les femmes. La sexualité transparait à tout ; demandez à de jeunes étudiants en médecine s'ils préféreraient soigner des hommes ou des femmes, et leur réponse, si elle est sincère, ne sera pas douteuse ; inversement, des femmes jeunes vous diraient, — si elles l'osaient, — qu'elles consentiraient à se faire médecins d'hommes, mais que des soins à donner à d'autres femmes leur répugneraient tout à fait.

Pour arriver à juger avec impartialité, il faut, — encore beaucoup n'arrivent-ils jamais à être justes, — ou être suffisamment âgé pour être dépouillé de toute attirance sexuelle ou qu'une éducation artistique, scientifique, médicale..., ait imposé une façon de voir plus logique et plus juste, — prime excuse invoquée par l'écrivain inverti, souvent partial à rebours. Mais cette éducation est exceptionnelle ; elle ne s'impose que dans certaines professions, c'est-à-dire à une minorité ; la plupart des hommes restent, durant la majeure partie de leur existence, sujets à la même illusion. Les romanciers les plus

exacts la partagent de bonne foi : de là vient que nos magistrats, de par nos mœurs, tolèrent tel ouvrage, peinture continue de saphisme, et qu'ils épuiserait toutes leurs rigueurs sur des romans de pédérastie ou d'inversion mâle. Les hommes faisant les lois, ils admettent et lisent même avec plaisir des récits de débauche entre femmes, et se révoltent, empêchent sévèrement tout roman dont le sujet serait l'amour entre hommes. Si les femmes faisaient les lois, écrivaient, étaient critiques, tous les romans saphiques obscènes qui se publient disparaîtraient ; par contre, la pédérastie ne paraîtrait point chose fort coupable. Un grand artiste me disait : « J'ai le plus grand dégoût pour ces jeunes hommes du monde, que je suis obligé de fréquenter plus ou moins et qui ont des vices contre nature ; par contre, je suis, *a priori*, porté à une certaine indulgence pour les femmes inverties ».

Rien n'est plus illogique, et cependant rien n'est plus réel et ne montre mieux combien la sexualité guide nos jugements, nos habitudes d'esprit, nos mœurs, imposent même aux tribunaux leurs condamnations ou leurs acquittements. Nul doute qu'un jury féminin n'eût absous l'auteur de Dorian Gray. Cependant, au point de vue philosophique, le saphisme est aussi répugnant que la pédérastie, l'inversion féminine aussi peu défendable que l'inversion mâle ; au point de vue social et prophylactique, elle est tout aussi funeste, tout aussi dangereuse ; ne semble-t-il pas logique d'admettre que des *inverties* feront souche d'*invertis*, qu'il y a dans le saphisme autant de causes de désorganisation de la famille, de détraquement de la race, que dans l'inversion mâle ? Peut-être en est-il plus, car la femme est la protectrice dernière, le centre, l'âme même de la famille.

Sans doute. Et notre injustice est flagrante. Nous voyons, nous jugeons au travers de notre sexualité, et la justesse de nos jugements sur le beau de l'organisme humain est rare,

tellement rare, qu'elle peut presque, chez un individu qui n'a aucune raison d'être impartial, qui n'a pas reçu l'éducation particulière qui lui permet de le devenir, constituer comme un premier indice d'inversion.

Pour qu'un homme — toujours mis à part savants, peintres, médecins, etc. — sente la beauté mâle autant que la beauté féminine, il faut, le plus souvent, qu'il se trouve dans un état particulier. S'il ne se contente pas de la sentir, mais la vante, surtout s'il l'exalte au détriment de celle de l'autre sexe, alors soyez persuadé qu'il existe, chez lui, pour un homme, un sentiment d'attraction plus ou moins caché, un penchant plus ou moins avoué, un désir plus ou moins conscient.

Par là l'inverti se livre souvent ; il se livre à l'observateur parfois avant de se rendre compte, lui-même, de son état et du danger qu'il présente. Il sent très bien la supériorité de son jugement, qui lui fait estimer, non point seulement un sexe, mais les deux ; il la proclame et par là, au scrutateur habile, il se trahit, *car l'homme normal, lui, voit au travers de sa sexualité.*

Plus tard, son impartialité deviendra de la partialité à rebours. Il méprisera alors, si homme, la femme, si femme, l'homme ; en cela, il ressemblera à l'inverti-né. Mais au début, il aime encore, estime, apprécie la beauté de l'autre sexe. C'est ainsi qu'un jeune homme, dans cet état, pourra admirer la femme, mais comme elle est nouvelle pour lui, la beauté de l'homme, au moment où elle lui est révélée, le ravira. Tel, un temps, dut être Oscar Wilde. Dorian Gray en fait foi. Ce n'est certes pas que *le portrait de Dorian Gray* soit un roman mauvais ou immoral. Beaucoup l'ont lu, qui ne l'ont trouvé détestable qu'après la condamnation de Wilde. De son ensemble se dégage plutôt l'impression que le vice est mauvais et dangereux. Il ne faut point croire, non plus, que l'auteur se préoccupait de l'influence morale de son ouvrage.

Comme beaucoup, il estime que l'Art n'a que faire de s'embarasser de considérations utilitaires, et, comme à beaucoup, ce serait injuste de lui reprocher de peindre des choses mauvaises ou malpropres. Comme l'a si bien fait comprendre le juge au cours des débats, il eût pu, très vertueux, dépeindre les pires immondices ; criminel, atteindre en son œuvre, la plus immaculée et exquise pureté. Dorian Gray, légalement parlant, ne prouve rien pour ou contre Oscar Wilde.

Au point de vue psychologique, il n'en va peut-être point de même. Sous ce rapport le roman nous intéresse. Il semble bien, en le lisant, qu'il y ait un peu de l'auteur dans le plaisir qu'on lui sent de s'étendre sur certains points ; ainsi l'amour du bavardage, du marivaudage prétentieux et assez lourd qui remplissent l'œuvre et la rendent ennuyeuse, relèvent certes, émanent, proviennent du milieu où il fréquentait, de l'affectation de snobisme, de pose, de cynisme et d'impeccable égoïsme qu'il afficha toujours, même devant le tribunal. Il y a aussi, dans sa description de l'amitié du peintre Basil pour le jeune Dorian Gray, je ne dirai point une admiration, ni même une secrète sympathie de l'auteur pour le sentiment qu'il peint, mais comme une complaisance à le décrire, un retard, une longueur à analyser une situation toute platonique, qui ne peut guère intéresser qu'un inverti. Car, je le demande en toute sincérité, quel lecteur peut se complaire dans la lecture du début de l'ouvrage ; qui s'intéressera au développement extraordinaire, anormal, de la passion d'un homme fait pour un éphèbe, sinon le lecteur inverti ou en passe de le devenir ?

Par cela donc Dorian Gray trahit Oscar Wilde ; d'après le roman, ce serait un Oscar Wilde envahi par un amour pour un éphèbe, timide encore, résistant, et comme effrayé de la voie dans laquelle il sent que le plaisir du nouveau, le vertige de l'inconnu, la manie du paradoxe, vont insensiblement l'entraîner.

La passion de Basil, le peintre, est bien décrite. C'est un homme, qui, subitement, par coup de foudre, tombe amoureux et éprouve tous les symptômes de cet état. Seulement, son amour ne s'adresse point à une femme, mais à un éphèbe. Le prétexte, l'excuse de ce sentiment, c'est naturellement l'Art. Séduit par l'admirable être qu'est Dorian Gray, Basil, trouvant dans le sentiment pervers, mais rénovateur selon lui, inspirateur, qui l'anime, une force insoupçonnée, fait du jeune homme un portrait qui est un pur chef-d'œuvre. Eloigné de lui par un être cynique qui fait de l'adolescent un égoïste, puis un criminel, le peintre retombe à son honnête talent moyen, dont l'a seul et momentanément tiré une passion platonique pour un jeune être de son sexe, dont ne l'avait jamais sorti l'amour normal pour une femme aimée. A de certains endroits du roman, on pressent comme la profession que, semblable à Basil, l'humanité pensante tirerait de l'inversion, artistiquement parlant, le plus superbe profit, que les hommes d'élite cueilleraient à ce sentiment nouveau une force, une vigueur inusitées, nouvelles, que l'Art s'y retremperait pour des formules encore inconnues.

A tout prendre, Dorian Gray est une œuvre assez intéressante par endroits, mais très inégale, où rien ne vit, où l'atmosphère morbide dans laquelle se meuvent les personnages n'est ni suffisamment lourde, ni suffisamment oppressante pour le lecteur, où l'égoïste et le cynique ne nous répugnent point suffisamment, où le criminel inexplicable tue sans nous émouvoir, ou rien, en un mot, ne nous touche, ne nous attendrit, ne nous révolte, ne nous fait pousser un cri d'admiration ou d'horreur. C'est, mise sur le papier et donnée par quelque jeune dandy d'un club très snob, où, après boire, on la résout de la façon la plus invraisemblablement égoïste, la solution à quelques situations qui n'existent point dans la

réalité; où, si elles s'y rencontraient, elles se termineraient tout différemment.

De ci, de là, des observations exactes. Ainsi, l'ébauche du sentiment de Basil pour Dorian Gray ¹.

Je ne veux aucune ingérence extérieure dans mon existence. Vous savez, Harry, combien ma vie est indépendante. J'ai toujours été mon maître, — je l'avais, tout au moins toujours, été, jusqu'au jour de ma rencontre avec Dorian Gray. Alors... mais je ne sais comment vous expliquer ceci... Quelque chose semblait me dire que ma vie allait traverser une crise terrible. J'eus l'étrange sensation que le destin me réservait d'exquises joies et des chagrins exquis. Je m'effrayai et me disposai à quitter le salon. Ce n'est pas ma conscience qui me faisait agir ainsi; il y avait une sorte de lâcheté dans mon action. Je ne vis point d'autre issue pour m'échapper...

Ce fut indépendant de ma volonté, mais je demandai à Lady Brandon de nous présenter l'un à l'autre. Peut-être, après tout, n'était-ce pas si téméraire, mais simplement inévitable. Il est certain que nous nous serions parlé sans présentation préalable; j'en suis sûr pour ma part, et Dorian plus tard dit la même chose; il avait senti, lui aussi, que nous étions destinés à nous connaître...

Je vois les choses différemment; je les pense différemment. Je puis maintenant vivre une existence qui m'était cachée auparavant. « Une forme rêvée en des jours de pensée » qui a dit cela? Je ne m'en souviens plus; mais c'est exactement ce que Dorian Gray m'a été. La simple présence visible de cet adolescent, — car il ne me semble guère

¹ Le portrait de Dorian Gray, — trad. française Paris, Savine — p. 12, 13, 17, 18, et plus loin :

— Il m'aime, répondit-il après une pause; je sais qu'il m'aime... Je le flatte beaucoup, cela se comprend. Je trouve un étrange plaisir à lui dire des choses que certes je serais désolé d'avoir dites. D'ordinaire, il est tout à fait charmant avec moi, et nous passons des journées dans l'atelier à parler de mille choses. De temps à autre, il est horriblement étourdi et semble trouver un réel plaisir à me faire de la peine. Je sens, Harry, que j'ai donné mon âme entière à un être qui la traite comme une fleur à mettre à son habit, comme un bout de ruban pour sa vanité, comme la parure d'un jour d'été.....

— Harry, ne parlez pas comme cela. Aussi longtemps que Dorian Gray existera je serai dominé par sa personnalité. Vous ne pouvez sentir cela, vous changez trop souvent.

qu'un adolescent, bien qu'il ait plus de vingt ans, — la simple présence visible de cet adolescent !... Ah ! je m'étonnerais que vous puissiez vous rendre compte de ce que cela signifie ! Inconsciemment, il définit pour moi les lignes d'une école nouvelle, d'une école qui unirait la passion de l'esprit romantique à la perfection de l'esprit grec. L'harmonie du corps et de l'âme, quel rêve !...

Nous, dans notre aveuglement, nous avons séparé ces deux choses et avons inventé un réalisme qui est vulgaire, une idéalité qui est vide ! Harry ! Ah ! si vous pouviez savoir ce que m'est Dorian Gray !... Vous vous souvenez de ce paysage, pour lequel Agnew m'offrit une somme si considérable, mais dont je ne voulus pas me séparer. C'est une des meilleures choses que j'aie jamais faites. Et savez-vous pourquoi ? Parce que, tandis que je le peignais, Dorian Gray était assis à côté de moi. Quelque subtile influence passa de lui en moi-même, et, pour la première fois de ma vie, je surpris dans le paysage ce que je ne sais quoi que j'avais toujours cherché... et toujours manqué.

— Dorian Gray est mon plus cher ami, dit-il. C'est une simple et belle nature. Votre tante a eu parfaitement raison de dire de lui ce que vous m'avez rapporté... Ne me le gêtez pas ; n'essayez point de l'influencer ; votre influence lui serait pernicieuse. Le monde est grand et ne manque pas de gens intéressants. Ne m'enlevez pas la seule personne qui donne à mon art le charme qu'il peut posséder ; ma vie d'artiste dépend de lui. Faites attention, Harry, je vous en conjure...

Il parlait à voix basse et les mots semblaient jaillir de ses lèvres malgré sa volonté...

— Quelle bêtise me dites-vous, dit lord Henry souriant, et prenant Hallward par le bras, il le conduisit presque malgré lui dans sa maison.

Vers le bel adolescent, lord Henry, le personnage cynique où posant pour tel, — ainsi qu'on dit de Wilde, — lui aussi va se sentir attirer. Il s'efforce de l'éduquer, de lui inculquer le cynisme parfait et l'égoïsme complet. Il n'a point pour lui d'amour comme le peintre, mais un simple désir de dominer, d'assouplir, d'ouvrir à la pose un caractère tout jeune, presque enfantin.

— Et encore, continua la voix musicale de lord Henry sur un mode bas, avec cette gracieuse flexion de la main qui lui était particulièrement caractéristique et qu'il avait déjà au collège d'Eton, je crois que si un homme voulait vivre sa vie pleinement et complètement, voulait donner une forme à chaque sentiment, une expression à chaque pensée, une réalité à chaque rêve, — je crois que le monde subirait une telle poussée nouvelle de joie que nous en oublierions toutes les maladies médiévales, pour nous en retourner vers l'idéal grec, peut-être même à quelque chose de plus beau, de plus riche que cet idéal ! Mais le plus brave d'entre nous est épouvanté de lui même. Le reniement de nos vies est tragiquement semblable à la mutilation des fanatiques. Nous sommes punis pour nos refus. Chaque impulsion que nous essayons d'anéantir germe en nous et nous empoisonne. Le corps pêche d'abord et se satisfait avec son péché, car l'action est un mode de purification. Rien ne nous reste que le souvenir d'un plaisir ou la volupté d'un regret. Le seul moyen de se débarrasser d'une tentation est d'y céder. Essayez de lui résister, et votre âme aspire maladivement aux choses qu'elle s'est défendues, avec, en plus, le désir pour ce que des lois monstrueuses ont fait illégal et monstrueux.

Puis il lui révèle sa beauté et, comme le peintre vient de terminer l'admirable toile qui est et restera son chef-d'œuvre, le portrait de ce Dorian Gray, seul être qui ait pu exalter son talent jusqu'au génie, Dorian, épouvanté par l'idée que la vie lui ternira, lui ravira sa forme superbe, émet le vœu que seul le tableau vieillisse, et que lui conserve l'éclat splendide, le

¹ Page 34 : Où que vous alliez actuellement, vous charmez. En sera-t-il toujours ainsi ? Vous avez une figure adorablement belle, monsieur Gray... Ne vous fâchez point, vous l'avez... Et la Beauté est une des formes du Génie, la plus haute même, car elle n'a pas besoin d'être expliquée ; c'est un des faits absolus du monde, comme le soleil, le printemps, ou le reflet dans les eaux sombres de cette coquille d'argent que nous appelons la lune ; cela ne peut être discuté ; c'est une souveraineté de droit divin, elle fait des princes de ceux qui la possèdent ;... vous souriez ?... Ah ? vous ne sourirez plus quand vous l'aurez perdue... On dit parfois que la beauté n'est que superficielle, cela peut être, mais tout au moins elle est moins superficielle que la Pensée. Pour moi, la Beauté est la merveille des merveilles. Il n'y a que les gens bornés qui ne jugent pas sur l'apparence...

rayonnement, l'intensité de vie et la beauté de ses vingt ans¹.

Ce vœu étrange est exaucé. Tandis que Dorian Gray, sous l'influence de lord Henry, devient parfaitement égoïste, mauvais et débauché (il ne s'agit point ici d'inversion, bien que quelques passages de l'œuvre donnent à entendre que les plaisirs de l'inversion font partie de ceux de Dorian), tandis qu'il souille son esprit et son corps à plaisir, ce corps reste merveilleusement jeune et beau. Mais, à chaque vilenie nouvelle, le tableau, soigneusement caché par Dorian au fond d'un vieux grenier, se charge d'un trait de laideur, de vieillesse, de corruption ou de cruauté. Il représente toujours Dorian Gray, mais finit par donner l'image d'un Dorian Gray repoussant et féroce, hideux.

Il est inutile de suivre le roman dans tous ses développements. De débauche en débauche, avec parfois comme une nuance de remords où de regret², Dorian Gray arrive au

¹ Page 40. Dorian Gray : — Je suis jaloux de toute chose dont la beauté ne meurt pas. Je suis jaloux de mon portrait !... Pourquoi gardera-t-il ce que moi je perdrai. Chaque moment qui passe me prend quelque chose, et embellit ceci. Oh ! si cela pouvait changer ! Si ce portrait pouvait vieillir ! Si je pouvais rester tel que je suis !... Pourquoi avez-vous peint cela ? Quelle ironie, un jour ! Quelle terrible ironie !

Des larmes brûlantes emplissaient ses yeux... Il se tordait les mains. Soudain, il se précipita sur le divan et ensevelit sa face dans les coussins, à genoux comme s'il priait...

— Voilà votre œuvre, Harry, dit le peintre amèrement.

A noter à la fin de la scène l'esquisse du sentiment de jalousie qui poussait le peintre à supplier son ami lord Henry de ne point faire la connaissance de Dorian Gray. Celui-ci, séduit par l'élégant cynisme de lord Henry, quitte avec lui, l'atelier du peintre.

— Je voudrais bien pouvoir compter sur moi-même, dit en riant lord Henry... Venez, monsieur Gray, mon cabriolet est en bas et je vous déposerai chez vous. Adieu, Basil ! Merci pour votre charmante après-midi.

Comme la porte se fermait derrière eux, le peintre s'écroula sur un sofa, et une expression de douleur se peignit sur sa face.

² Il rongit et regretta un moment de n'avoir pas dit à Basil la véritable raison pour laquelle il désirait cacher le tableau. Basil l'eût aidé à résister à l'influence de lord Henry et aux influences encore plus empoisonnées de son propre tempérament. L'amour qu'il lui portait, — car c'était réellement de

crime. Il tue le peintre, dès longtemps séparé de lui, par cela même sentant diminuer son talent¹, et qui, venu pour essayer d'arrêter Dorian sur la pente mauvaise, s'épouvante des modifications affreuses survenues à son tableau. Le peintre disparaît, et Dorian Gray, l'assassin, n'est point inquiété.

Tout lui réussit, il échappe au soupçon ; mais le terrible portrait s'enlaidit de plus en plus et, dans un accès de rage, Dorian le poignarde. Aussitôt le vrai Dorian tombe mort ; en un instant sa face prend toute la laideur du portrait qui redevient ce que l'avait fait le peintre, l'image d'un jeune homme idéalement beau.

Tel est le canevas du roman. On y trouve la phrase qui fut lue à l'une des audiences, sur la corrélation entre la laideur morale et la laideur physique ; un vice ou une passion, selon lord Henry, étant toujours peinte sur le visage de qui en est possédé. Et, ce disant, le magistrat regardait sévèrement Wilde. On y voit une certaine insistance à attribuer, pour une part, la perversité de Dorian Gray à un livre que lui avait prêté lord Henry ; — et l'on sait cependant combien Wilde professa les idées contraires à cette théorie. Mais, le plus curieux peut-être au point de vue psychologique c'est la complaisance avec

l'amour, — n'avait rien que de noble et d'intellectuel. Ce n'était pas cette simple admiration physique de la beauté qui naît des sens et qui meurt avec la fatigue des sens. C'était un tel amour qu'avaient connu Michel-Ange et Montaigne, et Winkelmann, et Shakespeare lui-même. Oui, Basil eût pu le sauver. Mais il était trop tard, maintenant. Le passé pouvait être anéanti. Les regrets, les reniements, ou l'oubli pourraient faire cela. Mais le futur était inévitable. Il y avait en lui des passions qui trouveraient leur terrible issue, des rêves qui projetteraient sur lui l'ombre de leur perverse réalité.

— Oui, continua lord Henry se tournant et sortant son mouchoir de sa poche, sa peinture s'en allait tout à fait. Il me semblait avoir perdu quelque chose. Il avait perdu un idéal. Quand vous et lui cessèrent d'être grands amis, il cessa d'être un grand artiste. Qu'est-ce qui vous sépara ?... Je crois qu'il vous ennuyait. Si cela fût, il ne vous oublia jamais. C'est une habitude qu'ont tous les fâcheux. A propos, qu'est donc devenu cet admirable portrait qu'il avait peint d'après vous ? Je crois ne point l'avoir revu depuis qu'il y mit la dernière main.

laquelle nous est décrite, au cours de l'œuvre, le goût de Dorian Gray, à une certaine phase de sa déchéance morale, pour les bijoux et les pierres précieuses et aussi pour les voluptés, les orgies et les cruautés des siècles passés ¹.

¹ Voir pages 180 et suivantes (180-207). Il aimait l'or rouge de la pierre solaire, la blancheur perlée de la pierre de lune, et l'arc-en-ciel brisé de l'opale laiteuse. Il fit venir d'Amsterdam trois émeraudes d'extraordinaire grandeur et d'une richesse incomparable de couleur, et il eût une turquoise de la vieille roche, qui fit l'envie de tous les connaisseurs.

Il découvrit aussi de merveilleuses histoires de pierreries... Dans la « Cléricalis Disciplina » d'Alphonso, il est parlé d'un serpent qui avait des yeux en vraie hyacinthe, et dans l'histoire romanesque d'Alexandre, il est dit que le conquérant d'Emathia trouva dans la vallée du Jourdain des serpents « portant sur leurs dos des colliers d'émeraude. »

Philostrate raconte qu'il y avait une gemme dans la cervelle d'un dragon qui faisait que « par l'exhibition de lettres d'or et d'une robe de pourpre » on pouvait endormir le monstre et le tuer....

Et plus loin : — Encore et encore, Dorian relisait ce chapitre fantastique, et les deux chapitres suivants, dans lesquels, comme en une curieuse tapisserie ou par des émaux adroitement incrustés, étaient peintes les figures terribles et belles de ceux que le Vice et le Sang et la Lassitude ont fait monstrueux et déments ; Filippo, duc de Milan, qui tua sa femme et teignit ses lèvres d'un poison écarlate, de façon à ce que son amant suçât la mort en baisant la chose morte qu'il idolâtrait ; Pietro Barbi, le Vénitien, que l'on nomme Paul II, qui voulut vaniteusement prendre le titre de *Formosus*, et dont la tiare, évaluée à deux cent mille florins, fut le prix d'un péché terrible ; Gian Maria Visconti, qui se servait de lévriers pour chasser les hommes, et dont le cadavre meurtri fut couvert de roses par une prostituée qui l'avait aimé !...

Et le Borgia sur son blanc cheval, le Fratricide galopant à côté de lui, son manteau teint du sang de Perotto ; Pietro Riario, le jeune cardinal-archevêque de Florence, enfant et mignon de Sixte IV, dont la beauté ne fut égalée que par la débauche, et qui reçut Leonora d'Aragon sous un pavillon de soie blanche et cramoisie, rempli de nymphes et de centaures, en caressant un jeune garçon dont il se servait dans les fêtes comme de Ganymède ou de Hylas ; Ezzelin, dont la mélancolie ne pouvait être guérie que par le spectacle de la mort, ayant une passion pour le sang, comme d'autres en ont pour le vin, — Ezzelin, fils du démon, fut-il dit, qui trompa son père aux dés, alors qu'il lui jouait son âme !...

Et Giambattista Cibo, qui prit par moquerie le nom d'Innocent, dans les torpides veines duquel fut infusé, par un docteur juif, le sang de trois adolescents ; Sigismondo Malatesta, l'amant d'Isotta, et le seigneur de Rimini, dont l'effigie fut brûlée à Rome, comme ennemi de Dieu et des hommes,

Tout cela, d'ailleurs, n'est pas très intéressant ; l'impression à en conserver me paraît être que, chez Wilde, l'inégalité dans le développement de l'action entravée par ces digressions, la sollicitude exagérée par rapport au cadre de l'ouvrage dans le récit du goût de Dorian pour un luxe et une cruauté étranges, semblent indiquer chez l'auteur même cette appétence vers le bizarre et l'inconnu qui, peut-être, a été la cause première de son procès et des faits qui le motivaient.

Ce qui peut sembler curieux, c'est qu'à tout prendre le portrait de Dorian Gray est un argument en faveur de l'influence du milieu sur le développement d'une personnalité. Ce n'est pas que je prétende, dans un roman de ce genre, chercher une preuve pour ou contre une théorie scientifique ; cependant, je dois déclarer l'ouvrage instructif par le ton, l'affectation d'égoïsme et de cynisme des personnages qui parlent et discutent vraisemblablement, comme on parlait et discutait dans les milieux où fréquentait Wilde.

Dorian Gray est une victime de lord Henry et de la petite société dans laquelle ils vivent. Ainsi Wilde, avec les restrictions qu'imposent le manque d'interrogation directe, l'éloignement du sujet qui nous est en somme inconnu, m'apparaît, à la lecture des débats du procès et après réflexion sur l'article si judicieux de M. Raffalovich, comme une victime de son succès, de sa vanité, des éloges dont il fut comblé dans un certain milieu et de l'empire qu'il y exerça.

Sans tout cela, il fût vraisemblablement resté le père de famille honnête qu'il a été longtemps ; il eût trouvé dans l'exemple de la vertu courante, dans les idées banales de la

qui étrangla Polyssena avec une serviette, fit boire du poison à Ginevra d'Este dans une coupe d'émeraude, et bâtit une église païenne pour l'adoration du Christ, en l'honneur d'une passion honteuse, etc. etc.

— Voir la description du goût pour les parfums, les instruments, les vêtements ecclésiastiques, etc. etc.

morale bourgeoise, dans les préjugés même de son temps, un frein qui eût arrêté, empêché ses amitiés exagérées — (qui, dans un milieu sain, ne se fissent d'ailleurs peut-être pas produites) — de dépasser les bornes d'une de ces affections qui peuvent être vives, paraître bizarres et anormales, mais qui, restant chastes, demeurent licites. Beaucoup ont de ces amitiés. Faut-il y voir une prédisposition héréditaire, une tendance innée? Mais à ce compte quelle famille ne recèle, à l'état latent, des criminels et des pédérastes? Quel homme peut prétendre descendre d'une lignée d'ancêtres vertueux? Examinez les généalogies bien connues, celles des races royales par exemple? Combien d'ancêtres criminels ou invertis chacune d'elles a-t-elle produits? N'en est-il pas de même pour les autres hommes?

A de certains moments, beaucoup ont des tendances homosexuelles; elles se traduisent par des amitiés vives et restent pures. D'autres, qui jettent par dessus bord toutes les idées reçues de morale, de pudeur, de dignité, atteignent la faute.

Cela est vrai surtout pour la paidophilie, qui est bien plus souvent de la perversité que de la perversion. Il y a, dans l'amour pour l'éphèbe, comme encore une recherche de la femme. L'éphèbe ressemble à la femme en bien des points. Au théâtre, les rôles de page sont tenus par des femmes. Cela ne nous choque point. Ce dont le paidophile est amoureux, au moins au début, c'est moins peut-être de la sexualité de l'être que de la jeunesse de l'être. Aussi vous rencontrerez la paidophilie chez les gens âgés et aussi chez les forts, chez les robustes, à sexualité puissante. Pour repoussante qu'elle soit, elle est d'un pronostic moins grave que les autres formes de l'inversion. Entre l'homme qui aime et celui qui se laisse aimer, — à moins que par pitié, — et en tire satisfaction, il y a tout un monde; le second est cent fois plus inverti, c'est une femme; l'autre reste dans les fonctions du mâle, et si son

goût est bizarre, il est souvent corrigible et son état guérissable, au moins pendant un certain temps, car une fois la débauche maîtresse du terrain, toutes les formes se confondent et le paidophile peut lui-même devenir masculiphile.

Oscar Wilde se révèle à nous comme un paidophile. De l'inverti-né, tel que nous l'avons vu, au chapitre précédent, il n'a rien : ni l'aspect féminiforme, ni la même vanité féminine¹, du tout la même psychologie, ni surtout le goût pour les mâles robustes. C'est tout le contraire ; ceux qu'il aime sont des êtres plus jeunes, moins mâles ; ce sont les éphèbes qu'il cherche.

Une telle corruption, épanouie dans un milieu approprié, ne semble pas, au point où en était Wilde lors de sa condamnation, incurable ni désespérée. Ce qu'un milieu a fait un autre pourra le défaire. Au séjour en prison, très favorable pour l'oubli des pensées vicieuses, l'assoupissement des tendances mauvaises, succèdera, espérons-le pour lui, une reprise d'habitudes normales, de goûts simples, une perte de la pose outrée et égoïste qu'il professait. S'il a suffisamment d'énergie pour rompre avec ses habitudes, s'il perd l'orgueil, source de ses fautes, s'il consent à ouvrir les yeux et à reconnaître ses torts au lieu d'accuser l'injustice des hommes, il peut se corriger, guérir. Avec cela, un élément à lui seul peut le sauver : *le travail*. Il ne manque point de talent ; qu'il l'emploie mieux. Disons-lui donc « courage » et assurons le qu'il peut, par une vie simple et normale, reconquérir l'estime des honnêtes gens, se faire excuser encore et être utile.

Pour nous, ce nous serait une preuve de plus que le milieu

¹ Il est intéressant de comparer la vanité du personnage du roman d'un *inverti-né* au snobisme de Wilde. Ces deux formes d'égoïsme sont insupportables, mais toute différentes ; la première est d'une femme, la seconde d'un homme perversi.

peut faire et défaire l'inversion comme il fait souvent et défait la criminalité. Il existe un inverti d'occasion comme il existe un criminel d'occasion ; ils diffèrent de l'inverti-né et du destructeur-né.

Cette distinction entre les invertis, nous la trouverons d'ailleurs plus ou moins implicitement exprimée dans les œuvres de la plupart des savants, médecins ou philosophes, qui ont traité de l'inversion. Parmi elles, certaines réponses à l'enquête que j'ai ouverte il y a un an, sont, confrontées avec les données déjà connues, des plus caractéristiques.

CHAPITRE IV

L'INVERSION DEVANT LES PHILOSOPHES ET DEVANT LES SAVANTS CONTEMPORAINS. — RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE.

Opinion des classiques et réponses à l'enquête. — L'inverti-né et l'inverti d'occasion. — *Dimitri Stefanovski* : Classification des invertis. — *Krafft-Ebing* : Explication et étiologie de l'inversion. — *Moll* : Perversion et Perversité. — *Tarde* : L'Amour normal et l'amour morbide. — *Lacassagne* : Étiologie de la pédérastie. — *Arrufat* : Inversion et altruisme. — *Dessoir* : Le facteur esthétique. — *Raffalovich* : Quelques réflexions sur l'inversion. — *Legludic* : L'hypothèse anatomique. — CONCLUSIONS. — Différence entre la perversion et la perversité ; entre le pervers et le perversi ; entre le difforme (inverti-né) et le corrompu (inverti d'occasion).

Lorsque j'entrepris, dans les *Archives de l'Anthropologie criminelle*, une enquête sur l'inversion, je cherchai moins à mettre en lumière les faits décrits par les savants qui, dans ces dernières années, se sont occupés des perversions de l'instinct génital, que de séparer certains types différents les uns des autres et qui ne peuvent être identifiés sans erreur, mais qui doivent au contraire être rangés dans des catégories distinctes. Après Krafft-Ebing et Moll, il ne reste plus à décrire, mais il semble que l'on puisse encore classer un peu. En constatant les premiers résultats que me valaient mes recherches, en les comparant, en les confrontant, je pouvais,

dès le mois de novembre 1894, écrire pour les *Annales medico-psychologiques*¹ les lignes suivantes.

L'étude des anomalies récemment constatées dans le domaine des manifestations de l'intellect ou de l'instinct, chez un grand nombre de sujets, a été, dans ces dernières années, amenée à un degré d'extrême précision. Bien des savants, médecins ou psychologues, ont observé, découvert, noté, décrit des bizarreries insoupçonnées, dues généralement, comme l'expliquait un de leurs plus exacts et subtils descripteurs, M. Magnan, à un déséquilibre du système nerveux, à un manque de concordance et de synergie dans le jeu des divers départements cérébraux ou médullaires. Le public s'est emparé de cette nouvelle avec une avidité qui constitue presque une anomalie inédite ; il n'est point de lecteur qui ne s'en préoccupe à un point de vue personnel.

Il n'est personne qui, désormais, ne se pare d'une « phobie, » d'une « phobie » ou d'une « manie » quelconque, que d'aucuns caressent, entretiennent, développent, comme une marque précieuse d'originalité. Cette part faite au besoin d'imitation et à la vanité, il est juste de reconnaître que beaucoup s'inquiètent et que la hantise de la déséquilibration finit par s'emparer de quelques bons esprits ; de bonne foi, ils se persuadent être des « dégénérés » ou des « anormaux ».

Un grand nombre de confessions, orales ou écrites, recueillies au cours d'enquêtes faites en collaboration avec mon excellent et éminent maître, le professeur Lacassagne ; des entretiens nombreux sur ce sujet avec de grands médecins et de grands artistes ; enfin, la possession d'un certain nombre de documents très intimes, m'ont amené à penser qu'il était temps de réagir là contre, et qu'en se plaçant à un point de

¹ LAUPTS: *Une perversion de l'instinct : l'amour morbide, sa nature et son traitement ; broch. ex Annales medico-psychologiques* du Dr RITTEL. — Mars-avr. 1895.

vue moins scientifique peut-être en apparence, sans doute plus riche en résultats, il importe d'étudier le remède à côté du mal, de guérir, et pour ce, de savoir qu'entre les divers cas, il existe non seulement des différences d'intensité, mais encore des différences de nature; que tel relève de la pathologie, alors qu'un analogue est un pur accident, une manifestation occasionnelle, née de circonstances extérieures passagères, sans racines profondes dans l'organisme, susceptible de s'évanouir lors de la disparition des causes mêmes qui lui ont donné naissance.

Je n'en veux prendre aujourd'hui pour preuve que cette déviation, cette perversion, que constitue l'amour d'un être pour un autre être du même sexe que lui, mais en limitant ce que j'en puis dire actuellement à l'amour de l'homme pour l'homme, les confessions émanant de femmes étant encore et trop peu nombreuses et surtout trop inexactes.

Une prime observation, notée chez tous les auteurs, confirmée par la moindre étude, est la suivante : dans toute association anormale entre deux hommes, les rôles — que l'union soit ou non platonique — sont très distincts. L'un est le fort, le protecteur, l'actif : il remplit les fonctions et les charges du mâle ; l'autre est le faible, le protégé, le passif : c'est la femme. Pour simplifier la question, appelons donc provisoirement l'un le faible, l'autre le fort. Je n'insiste point sur les conséquences d'un tel contrat, ni sur leur union au point de vue physiologique, si l'attirance réciproque qu'ils éprouvent ne reste pas platonique ; ni sur leur psychologie, dont un élément nous est fourni par la façon même dont ils causent entre eux, le faible se parant de désinences féminines. Ce sont là des faits extrêmement connus, et qui ne rentrent nullement dans le cadre de cette étude.

Un premier point qu'il importe tout d'abord de noter, c'est que, chez le faible, non seulement l'esprit, le moral, l'âme,

enfin (quel que soit le sens donné à ce mot), sont féminins, mais féminin encore est le corps. Dans la majorité des cas, cet être *est* et *a été* féminin par l'habitus physique ; non seulement le caractère dissimulé, coquet, vaniteux, trahit la femme, mais le développement des hanches, du bassin, des fesses, la proéminence des seins, le velouté des yeux, la blancheur et la finesse de la peau, la délicatesse des attaches, permettent d'affirmer qu'il existe en lui une erreur *non acquise*, mais *innée*, de fabrication. C'est une âme féminine placée dans un corps féminin par ses caractères, — sauf un ; — c'est un *inverti-né*, type vrai, réellement existant, facilement reconnaissable à ses formes extérieures. Vous le rencontrerez souvent, dans la rue, en wagon, au restaurant. Si vous doutez, attachez-vous à lui, provoquez sa confiance, ses confessions ; vous serez tôt renseigné sur ses actes ou sur ses tendances, selon le cas. Il ne s'agit donc point d'un être difficilement reconnaissable, hypothétique encore comme certains autres ; *l'inverti-né existe*. Cherchez-le, vous le trouverez, sinon fréquemment, du moins facilement.

Tout à l'opposé, un type essentiellement différent : moralement homme, il l'est aussi physiquement ; antécédents normaux, conduite normale dans le passé, il ne s'est inverti qu'à partir du moment où, placé dans une agglomération anormale (je veux dire ne comprenant que des individus de son propre sexe), il n'a pu donner satisfaction au plus important de ses instincts, celui qui assure la persistance de l'espèce. Dédaigneux de la débauche solitaire, pressé par le besoin, peut-être plus puissant chez lui que chez les autres, il s'est invinciblement senti attiré vers ceux qui, de l'autre sexe lui offraient le charme, la grâce, la finesse, et, — le cas échéant, — des satisfactions quasi-normales. De l'association il a été le Mâle, le Fort. Il a vécu ainsi, aussi longtemps que des circonstances nouvelles ne l'ont point arraché au milieu

mauvais, aux habitudes prises, et replacé dans des conditions saines et normales, sous l'influence desquelles, avec l'adjuvant d'un traitement approprié, d'une affection légitime, il redeviendra ce qu'il n'a point cessé d'être au fond. C'est un *inverti d'occasion*.

Mais quoi, dira-t-on, faut-il n'être point fou, tout au moins dégénéré, pour arriver à de pareilles ignominies ? A cela je répondrai que beaucoup ne vont point jusqu'à l'acte ; leur volonté s'oppose à la chute et peut rester victorieuse, au prix parfois d'autres déviations, reconnaissons-le ; certains, inconscients de la nature du sentiment qui les anime, parent du nom de camaraderie, d'amitié vive, de tendresse, un penchant auquel ils n'imaginent même pas que l'on puisse sacrifier ; il en est enfin qui atteignent la faute. Que l'attirance existe, cela est évident pour une foule de sujets adultes placés au sein d'une agglomération anormale, agynique ; l'instinct est là puissant, dominateur, qui commande. Le cas n'est point exceptionnel en l'espèce humaine non plus qu'à elle exclusivement dévolu ; il se présente dans tous les troupeaux de mâles avec, chez les hommes, des différences : celles qui séparent les inconscients, souvent préservés de l'ultime détaillance par leur ignorance, leur manque d'esprit d'observation, des intelligents qui comprennent, souvent s'effraient, et, selon le cas, résistent ou ne résistent point. Plus le sujet est génital, plus forte est la privation, moindre est la force de résistance, plus fréquentes les excitations, les provocation des inverti-nés, instinctivement poussés vers les plus mâles.

Ajoutons à cela la disparition rapide des sentiments de convenance et des idées de morale, la fréquence des occasions chez tous les individus parqués, la contagiosité du mal, *une loi du plus gâté, gâtant le moins gâté* dans une communauté, et nous nous expliquerons ces épidémies, — dont bien des

cas, il faut le répéter, restent sans effets, à l'état de tendance, — déchainées dans les lycées, dans les prisons, dans les casernes, au sein des troupes en campagne, par la présence de quelques inverti-nés ou de normaux à forme féminine. Nous aurons par là l'explication de ces associations où l'on trouve presque toujours un féminin (inverti-né) et un masculin (inverti d'occasion), sans qu'il faille d'ailleurs prétendre que ce mode d'association soit toujours identique, alors cependant qu'il se présente dans la majorité des cas. Citons en passant les exemples fournis par ce *roman d'un inverti-né*, histoire vraie, confession adressée à Zola, dont je dois la communication à son obligeance et que j'ai déjà publiée dans les *Archives d'Anthropologie* du professeur Lacassagne ; on y voit un inverti-né, type d'une extrême netteté ; un inverti d'occasion (ayant succombé au contact du premier) ; enfin, un *perverti* auquel de nombreuses débauches font désirer et rechercher des excitations moins banales que les habituelles.

Entre les deux types extrêmes que nous venons d'esquisser, s'en place, — et bien malheureusement pour la commodité de l'étude et de la description, — un troisième, plus fréquent peut-être et plus complexe. C'est celui de l'homme normal, *sans déformations physiques*, dont l'unique anomalie consiste dans l'attirance qu'il éprouve pour ceux de son sexe, la froideur, parfois la répulsion, qu'il témoigne à ceux du sexe opposé. Il est né homme, mais tout jeune, l'homme l'a séduit, non la femme. C'est un prédisposé, dont la rapide accoutumance fera un inverti.

Pour bizarre que soit cet être, il s'explique ; les enfants d'un inverti d'occasion, nés après l'occasion, ou après des occasions fréquemment victorieuses, devenues des habitudes, ne doivent-ils pas offrir cette prédisposition ? Et si les tendances à l'inversion, fortes non seulement chez un, mais chez une série des ascendants paternels, se trouvent encore confirmées, consoli-

dées par des dispositions analogues issues des ascendants maternels, le produit ne peut-il pas, ne doit-il pas offrir tous les symptômes d'une affection susceptible de coïncider avec une structure physique normale, de n'être même, à la naissance, qu'une simple prédisposition, car il s'agit d'une hérédité, — ou d'un atavisme, — psychologique, nerveux, et non d'une erreur de la nature, d'une déformation physique visible, d'un vice de construction de l'organisme, disons d'une monstruosité *extérieurement apparente*, comme dans le cas de l'inverti-né ?

La connaissance des lois de l'hérédité nous éclairerait à ce sujet : elle nous enseignerait la forme de l'inversion transmise de la mère au fils, du père à la fille ; elle nous révélerait pourquoi, parmi ces prédisposés, les uns se rapprochant de l'inverti-né, vont au Fort, à celui qui réalise mieux à leurs yeux le type idéal de son sexe, les autres, voisins des occasionnels, au Faible, à celui qui rappelle le sexe opposé¹. Quelques-uns sont de vrais *indifférents* : deux d'entre eux m'ont assuré que, placés dans un milieu mâle, ils s'éprenaient d'un amour aussi pur d'ailleurs que vif pour des mâles féminins, amour rapidement disparu lorsque les circonstances les amenaient à fréquenter dans un milieu où se trouvaient des femmes : ils ne tardaient point à aimer quelqu'une d'entre elles.

Qu'on ne pense point que la seule manie de la classification m'ait conduit à présenter ces différents types tels qu'ils ressortent nettement des premiers résultats de l'enquête entreprise². De l'exposé précédent il résulte inévitablement que notre conduite à tenir sera très différente selon que le malade, qui a recours à nos conseils (et ils sont nombreux ceux qui, à ce sujet, implorent les médecins, les prêtres, les philosophes,

¹ Sans être tout à fait exceptionnelles, les unions entre Forts et les unions entre Faibles sont rares ; à la longue, l'habitude de la débauche les provoque.

² Enquêtes sur l'inversion sexuelle et sur le suicide. Adresser tout document au Dr Lauptz, Carré éditeur, rue Racine, 3, Paris.

les littérateurs même), selon que ce malade sera un *perversi*, un *inverti-né*, un *prédisposé*¹, un *occasionnel* ou un *indifférent*. Sans entrer dans de bien amples détails, il est évident que le pronostic variera selon la *nature* de l'affection...

Il est intéressant de comparer les idées des philosophes et des savants actuels sur l'inversion et sur les causes qui la produisent. Je vais les passer en revue, en les reproduisant scrupuleusement, telles que les présentent leurs auteurs. Elles diffèrent beaucoup les unes des autres, mais j'ai la satisfaction de constater que toutes, plus ou moins explicitement, reconnaissent la distinction entre l'inverti-né et l'inverti d'occasion, et que certaines réponses au paragraphe 1 de mon questionnaire sur l'inversion sexuelle, sont la confirmation éclatante des théories que je soutiens. Ainsi, l'opinion de M. Dimitry Stefanowsky, substitut du procureur impérial à Kharkow.

On peut voir par les lignes que j'extraits de sa réponse qu'il reconnaît d'une façon formelle l'existence de deux types très distincts. Cette classification est parfaitement logique et conforme aux faits, mais je me sépare de cet auteur en ce qui concerne le mot *pédérastie*. Ce mot signifie non une tendance, non un état, mais un acte. Je crois qu'il vaudrait mieux dire « *inversion acquise* », de même que, pour éviter toute confusion, on pourrait remplacer « *uranisme* » par « *inversion*

¹ Vous ne le rencontrez que rarement et seulement dans l'enfance. L'adulte qui vient à vous n'est plus un *prédisposé* ; l'habitude l'a gâté et corrompu de façon parfois bien difficilement guérissable. Vous jugerez de son degré d'inversion par le plus ou moins de répulsion qu'il éprouve pour les individus du sexe qui devrait l'attirer ; par le degré d'attrance pour ceux de son sexe ; — encore faut-il distinguer. Aime-t-il mieux ceux qui lui représentent un type idéal de ce sexe auquel il appartient, les Forts, les Hommes ; aime-t-il mieux les Féminins, voisins du sexe devant être normalement aimé ? ; — dans ce dernier cas, la maladie est moins grave, plus facilement curable.

innée. » L'inversion acquise est une des formes de la *perversité* ; l'inversion innée est de la *perversion*, c'est-à-dire de la perversité native.

L'excellent ouvrage du Dr Moll, nous dit M. Dimitry Stefa-nowsky ¹ (*Die contraere sexuellempfindung*, Berlin 1891, — traduction française *Des perversions de l'instinct génital*, Paris, Carré, 1893), contient une foule d'observations et de remarques judicieuses, dont la conclusion finale est que toute inversion sexuelle est surtout passive, et doit être considérée comme innée. Tel n'est pas mon avis, parce que la vérité tient le milieu entre l'opinion du Dr Moll et celle des auteurs antérieurs, comme Casper, Westphal, Tarnowsky, Magnan, Chevalier, Krafft-Ebing, etc.

Pour mieux décider la question, il faut se placer au point de vue psychologique. Lorsque le sujet se sent femme vis-à-vis d'un autre homme, lorsqu'il désire être cajolé, courtoisé, embrassé, possédé par lui, lorsqu'il s'extasie devant le mâle, en adorant la toute splendeur de sa virilité, — alors nous avons affaire à une perversion spéciale, qui doit recevoir un nom particulier, dans l'intérêt de la précision scientifique. On pourrait la nommer *uranisme*, suivant l'exemple du fameux assesseur hanovrien, Karl Ulrichs, qui a très bien résumé toute l'essence de l'uranisme dans une seule phrase : « l'âme d'une femme dans le corps d'un homme ».

Les personnes atteintes de l'uranisme sont appelées *our-niens* (urninge). C'est assez rare qu'ils s'adonnent à la pédé-rastie passive et presque jamais à la pédé-rastie active, d'au-tant plus qu'en suite d'un onanisme prolongé ils sont parfois complètement impuissants. Suivant leurs goûts, on peut les diviser en deux grandes catégories, celle des platoniques ou

¹ Archives de l'Anthropologie criminelle, de criminologie et de psycho-logie normale et pathologique.

érotomanes, qui se contentent d'un amour idéal et respectueux, accompagné de rumination érotique, et celle des *fellateurs*, qui remplacent la cavité vulvaire qui leur fait défaut par la cavité buccale. M. Laurent a donné un spécimen de ces derniers parmi les *Habitués des prisons de Paris* — un certain détenu qu'on a surnommé « marchand de beurre. » Le docteur Luyt, dans son livre sur les fellateurs, en décrit plusieurs types, surtout un jeune juif dont le portrait est pris sur le vif. « Dans l'assouvissement quotidien de sa honteuse passion, ses lèvres s'étaient hypéresthésiées, et le plaisir qu'il ressentait à éteindre chez ses victimes l'orgasme qu'il avait provoqué dépassait les ivresses de l'amour naturel. Il enviait, dans ses désirs sensuels, le rôle des femmes qui, dans les fausses ganteries des passages, s'agenouillent aux pieds des débauchés; il allait jusqu'à les supplier, de l'or plein les mains, de permettre qu'il remplît à leur place cette fonction révoltante (D^r Luyt. *Les Fellatores*. Paris, 1888).

On ne peut pas expliquer cette perversion fellatorienne sans invoquer un autre état pathologique, le *passivisme*. Il paraît, en effet, que tous les fellateurs ne sont que des passivistes intervertis, dont la volupté consiste à recevoir des humiliations et des injures de la part de leurs amants. L'ouvrage cité du D^r Moll contient un curieux exemple d'un fellateur qui a composé exprès un règlement de vingt paragraphes pour son amant qui devait le maltraiter de toutes les façons imaginables, méthodiquement et à bon escient. Le paragraphe 14, par exemple, ordonne une chose tellement abominable, qu'on ne peut la citer autrement qu'en latin : *Denudas te ipsum eumque. Deinde collocas te in ventrem, alterque pedes tuos lingua lambere debet, præcipue inter digitos et plantam longum tempus. Si erectionem habes, decumbis eo modo ut alter una manu membrum tuum alteraque testiculos tuos fringat, eodem tempore nates tuas lambere debet linguamque*

immittere in anum tam profunde quam potest, quoad ejaculationem seminis habes.

Les pédérastes actifs, les seuls vrais pédérastes, se sentent attirés vers les garçons imberbes (gytons), d'un aspect féminin. Ces pédérastes se comportent en vrais hommes : leur façon de sentir et d'agir reste toujours virile, car ils ont très souvent conservé des rapports avec les femmes, tandis que pour les ourniens ces rapports sont absolument impossibles, puisqu'ils éprouvent envers les femmes une « rivalité de métier » qui atteint parfois le plus haut degré de l'*horror feminæ*.

La préférence des pédérastes pour le coït anal peut aisément être expliquée par une association pathologique entre l'idée d'une pareille jouissance et la sensation voluptueuse. M. Binet a complètement raison quand il dit que c'est une circonstance extérieure, un événement fortuit, oublié sans doute, qui a déterminé le malade à poursuivre des personnes de son sexe ; une autre circonstance, un autre événement auraient changé le sens du délire, et tel homme qui, aujourd'hui, n'aime que les hommes, aurait pu, dans un milieu différent, n'aimer que les bonnets de nuit ou les clous de bottines. Une association pathologique, conçue pendant l'enfance et renforcée par l'onanisme et la *rumination érotique*, peut, avec le temps, devenir indissoluble et indestructible. Tout cela est strictement vrai par rapport aux pédérastes seulement ; *mais en aucune manière par rapport aux ourniens, chez lesquels l'inversion apparaît depuis l'enfance et se manifeste dans leurs inclinations, dans tout leur habitus, et même dans leurs rêves juvéniles.*

Pour finir, je veux présenter ici un tableau systématique des différences entre les deux principales formes de l'inversion sexuelle, c'est-à-dire entre la pédérastie et l'uranisme.

PÉDÉRASTIE

1. Semble être plutôt acquise qu'innée ; apparaît souvent assez tard, quelquefois même seulement dans la vieillesse.

2. La manière de sentir et d'agir en matière d'amour est restée masculine, le penchant pour les femmes subsiste parfois.

3. L'aspect extérieur reste toujours masculin ; les goûts et les habitudes sont restés virils.

4. Le pédéraste est attiré vers les jeunes garçons d'un aspect féminin (les gytones).

5. Le penchant est purement matériel et grossier et consiste dans l'assouvissement d'une passion brutale par le coït anal.

6. La pédérastie est souvent accompagnée de sadisme, comme on le voit dans les exemples de Néron, du maréchal Gilles de Rays, du marquis de Sade, du peintre allemand Zastrow et de tant d'autres.

7. La pédérastie est tantôt un vice (perversité), tantôt une maladie ; elle accompagne souvent un autre trouble psychique, comme l'épilepsie, la démence sénile ou la paralysie générale progressive, dont elle apparaît comme un symptôme.

8. La pédérastie peut quelquefois être retenue et réprimée par un effort énergique de la volonté.

URANISME

1. Il est absolument inné et se manifeste dès la jeunesse.

2. La manière de sentir et d'agir est complètement féminine ; elle est accompagnée d'une envie et d'une haine envers les femmes.

3. L'aspect extérieur devient quelquefois tout à fait efféminé ; les goûts, les habitudes et les occupations sont devenus ceux d'une femme (emploi du corset, de jupes, de boucles d'oreille, de fard, etc.).

4. L'ournicien adore les hommes robustes, de haute taille, barbus, poilus (drauci), les soldats en uniforme, les hercules forains, les acrobates, les clowns, etc.

5. Le penchant est parfois absolument platonique, idéal, pur et désintéressé. Le coït anal est rarement pratiqué ; il est remplacé par l'onanisme, surtout buccal.

6. L'uranisme est presque toujours accompagné d'un état de passivisme, plus ou moins prononcé. — N. B. : Ce point selon moi est d'une importance capitale.

7. L'uranisme est toujours une maladie, c'est-à-dire une perversion congénitale ; elle est quelquefois un des symptômes de la dégénérescence, syndrome épisodique de Magnan. Peut-être est elle cau-

sée par des troubles pendant la vie embryonnaire, intra-utérine.

8. La passion uranique est absolument en dehors du domaine de la volonté.

La guérison paraît impossible, si ce n'est par un complet anéantissement de tout penchant érotique par l'usage prolongé des anaphrodisiaques.

9. L'uranisme, comme une difformité morale innée, ne peut jamais être puni ou poursuivi par la loi, cependant ses manifestations doivent nécessairement être réprimées, au nom de la morale publique, mais il faut juger ses manifestations comme une expression d'un état morbide, comme une sorte d'aliénation partielle.

Il reste à savoir si elle ne peut pas être guérie par un traitement rationnel, approprié aux circonstances, par la suggestion hypnotique (Krafft Ebing) par l'emploi de bromures (Hammond) etc.

9. La pédérastie, comme vice ou profession doit être réprimée et défendue par la loi, la prostitution masculine doit être sévèrement interdite.

DIMITRI STEFANOWSKI.

Aux assertions de M. Dimitry Stefanowski sont venues s'en adjoindre d'autres et je ne puis citer sans un certain plaisir une partie de la réponse adressée par M. Dugas à mon questionnaire; il y proclame ce que j'ai si souvent écrit, qu'il existe une inversion innée et une inversion acquise, que la prédisposition innée doit logiquement, chez beaucoup d'invertis, reconnaître pour cause les occasions nombreuses auxquelles ont succombé leurs ascendants, et aussi que le milieu peut entièrement produire, entretenir, développer ou réfréner l'inversion.

On peut-admettre, avec M. Raffalovich, écrit M. Dugas¹, une inversion sexuelle congénitale ou innée, pourvu qu'on

¹ Archives d'Anthropologie criminelle (15 mai 1895). Voir également

traduise ici innéité par hérédité. L'inversion, en effet, peut être, d'après la théorie de Darwin, une « variation accidentelle » de l'instinct sexuel, laquelle s'est fixée, est devenue organique, et a créé un type ou entité morbide. L'invertiné est le fils ou descendant de l'inverti d'occasion¹. L'inversion occasionnelle n'a pas cessé de se produire; il est naturel d'admettre qu'elle s'est conservée et se propage, non seulement par imitation, mais encore et surtout par hérédité, car l'inverti n'est pas fidèle à ses penchants et fait souche d'invertis. C'est l'occasion, c'est-à-dire le milieu social, qui fait naître l'inversion, mais l'inversion étant un trouble apporté à une fonction physiologique, s'aggrave, devient naturelle et malade, et est héréditaire comme la plupart des maladies. Elle est donc *physiologique*, par sa nature, mais *sociale* par ses causes.

Selon nous, l'inversion sexuelle commence à naître quand l'amour cesse d'être un instinct et se change en *passion cérébrale*. L'homme civilisé peut toujours plus ou moins se définir : οὐ τὸ σπέρμα εἰς τὴν κεφαλὴν ἀνέστη. L'instinct, qui ne serait, d'après Spencer, qu'un réflexe composé, est mécanique, fatal. Les actes de l'instinct sexuel se produisent et se reproduisent à des époques déterminées de la vie individuelle (époque du rut) et tendent à une fin déterminée : la reproduction de l'espèce. Chez l'être cérébral, au contraire, la passion sexuelle peut éclore à des moments divers et durer plus ou moins; elle est ordinairement précoce et continue. « Boire sans soif et *faire l'amour en tout temps*, dit Beaumarchais, il n'y a que cela qui nous distingue des bêtes. » La passion cérébrale n'a pas non plus pour objet unique la génération; sa fin paraît être bien plutôt le plaisir; tantôt elle verse en la *débauche*,

L. DUGAS, *l'Amitié Antique*, d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes. Paris, Alcan, 1894.

¹ On voit que l'hypothèse de M. Dugas sur ce point est absolument identique à la mienné.

tantôt elle est l'exaltation des sentiments généreux ; mais toujours elle prend le change et se détourne de sa destination première. A vrai dire, la passion est une pousse étrangère, entée sur l'instinct sexuel. Elle ignore son origine et sa fin, elle cherche sa voie. C'est pourquoi elle s'égaré.

Un moyen radical de faire disparaître l'inversion sexuelle, et en général tous les égarements de l'amour, serait de nous guérir de la passion, et de nous ramener à l'instinct. C'est cette réforme des mœurs qu'Epicure a tentée dans le monde antique¹. L'instinct a en nous des racines profondes, la passion au contraire est un besoin factice dont il ne tient qu'à nous d'être délivrés ; l'imagination l'a formée, elle peut donc la détruire. « Il y a des gens, dit la Rochefoucauld, qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour. » « La plupart des êtres, dit de même Bourget, n'ont de sentiment que par imitation ; abandonnés à la simple nature, l'amour, par exemple, ne serait pour eux qu'un instinct sexuel aussitôt dissipé qu'assouvi ».

Le malheur est que l'homme ne peut revenir à l'état de nature ; on peut le maintenir peut-être dans l'innocence de la vie physique, mais on ne l'y fait point rentrer ; quand il a connu la vie de la passion, il est incapable de goûter les pures joies animales. Au reste, il ne faut pas que les inconvénients de la passion nous en fassent méconnaître les divins attributs. Dans un milieu de pédérastes a pu naître l'amour platonique. Si la passion fait parfois tomber l'homme au-dessous de la brute, c'est elle aussi qui l'élève au-dessus. Nous allons chercher comment elle produit ces effets contraires.

L'amour cérébral est déjà une aspiration vague, sans objet, un désir qui demeure indéterminé, alors même qu'il est déjà intense et violent. Celui qui s'ouvre à l'amour est comparé

¹ V. L. Dugas, *l'Amitié antique*, p. 132 et suiv.

par Platon au nouveau-né qui fait ses dents ; il a la fièvre, il ressent des démangeaisons, de l'agacement ; « il aime sans savoir quoi, il ne peut dire ce qu'il éprouve, il ne s'en rend pas compte. » Le premier amour est indécis et flottant ; l'imagination, qui l'évoque, ne peut le fixer. « Je sentais couler dans mon âme, dit le René de Châteaubriand, des ruisseaux d'une lave ardente... Il me manquait *quelque chose* pour remplir l'abîme de mon existence ; je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs *l'idéal objet d'une flamme future* ; je l'embrassais dans les vents, je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; *tout était ce fantôme imaginaire*, et les astres dans les cieux, et le principe même de la vie dans l'Univers... Je ne pouvais trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, *qui n'était nulle part et qui était partout* ». L'imagination, dont l'éveil précède celui des sens, se met à la recherche de l'instinct sexuel. L'amour est alors comme Héracle dans le mythe de Prodicus ; deux chemins s'ouvrent devant lui, celui de l'amour normal ou *hétérosexuel*, et celui de l'amour morbide ou *homosexuel*. Son choix est en un sens libre ou indéterminé ; il est dans cet état qu'on appelle l'indifférence *sexuelle*. Ainsi, le développement de l'amour rentre sous cette loi physiologique : le général précède l'individuel, le simple, le complexe ¹. L'amour est d'abord l'attrait du sexe en général ; il devient ensuite l'attrait pour *tel* ou *tel sexe*. De même l'attrait de la femme en général précède l'attrait pour *telle* ou *telle femme*.

L'indifférence sexuelle n'est sans doute jamais complète ; la passion cérébrale subit à quelque degré les suggestions de l'instinct. Pourtant la rupture entre la vie physique et la vie cérébrale est parfois radicale, profonde. Supposons-la absolue.

¹ V. Taine : *De l'acquisition du langage par les enfants* ; — Binet, *Psychologie du raisonnement* ; — Dugas, *l'Amitié antique*.

L'indifférent subira l'influence du milieu : il sera homosexuel en Grèce, s'il vit dans les camps et dans les gymnases ; il le deviendra de nos jours par son passage au collège et à la caserne, et on le verra changer de mœurs en changeant de milieu. Les Grecs ont bien vu que la pédérastie est une conséquence de la vie en commun des jeunes gens du même sexe. L'homosexualité est donc une déviation accidentelle de l'amour ; mais l'accident peut devenir la règle, si les mœurs tendent à isoler l'homme de la femme, et à faire contracter à chacun l'habitude d'une vie propre, indépendante, fermée. Les dangers de la co-éducation des sexes sont moindres que ceux de l'internat des filles ou des garçons. Les sociétés essentiellement masculines ou féminines sont moralement inférieures à celles d'hommes et de femmes.

Toutefois, le milieu externe n'a sur les mœurs qu'une action indirecte. C'est sous l'influence du milieu intellectuel et moral, sous celle de ses lectures et de ses rêveries romanesques, que le jeune homme sort de l'indifférence sexuelle et découvre sa voie sentimentale. Le romanesque d'un temps explique les mœurs de ce temps, non parce qu'il les reflète, mais parce qu'il les produit. La poésie, dit Aristote, est plus philosophique que l'histoire. Les romans de chevalerie, en développant dans l'histoire le culte de la femme, ont assuré au Moyen-Age le triomphe de l'hétérosexualité dans le milieu qui lui est le plus défavorable, celui des hommes de guerre ; tandis que les dialogues de Platon ont encouragé peut-être la pédérastie, en lui fournissant, comme dit Plutarque, un prétexte honnête pour couvrir ses désordres. Notre littérature réaliste, celle du moins qui se complait dans la peinture exclusive des névroses et des vices, salit et égare l'imagination des jeunes gens. La littérature mystique elle-même, par la réprobation qu'elle attache aux actes de la chair et l'horreur sacrée qu'elle inspire pour la femme, a tourmenté les âmes faibles d'étranges et

dangereux scrupules, et altéré en elles la sainte droiture du jugement dans les choses de l'amour. Sans doute, ces livres ne sont pas immoraux en eux-mêmes, et ne le sont pas d'intention ; mais ils le deviennent de fait par l'inexpérience, la candeur et l'inintelligence des jeunes gens qui les dévorent en secret. On peut tout lire, dirons-nous ; mais encore faut-il, selon l'âge, échelonner les lectures. Platon est un philosophe d'une haute moralité, il pourra relever l'inverti de la chute profonde à laquelle il semble que son penchant le condamne ; il découvrira à l'homosexuel lui-même le calme et pur horizon des amours qui s'attachent à un objet éternel ; mais il n'en sera pas moins dangereux pour l'indifférent, pour celui qui hésite entre ce que nous avons appelé les deux chemins de l'amour. C'est pourquoi, puisqu'il chassait Homère de sa République, tout en le couronnant de fleurs, nous le chasserions lui-même avec les mêmes honneurs d'une république austère, qui aurait souci de la pudeur des jeunes gens.

Il faut se représenter, en effet, l'état d'âme qui correspond à l'indifférence sexuelle. Ce qu'on appelle la pudeur n'est point simplement le trouble ou l'effroi devant le mystère de l'amour ; c'est l'attente inquiète et parfois la curiosité malsaine de réalités qu'on ignore. Dès lors, ce que l'adolescent demande à ses lectures, ce sont des indications précises, sur l'objet mystérieux qui hante sa pensée. « J'avais été surtout attiré par la littérature, dit le disciple de Bourget, par l'inconnu de l'expérience sentimentale. C'était le désir de m'assimiler des émotions inédites qui m'avait ensorcelé. » La pudeur est une timidité invincible, mêlée d'une curiosité aiguë. Le timide est un renfermé. Il a sa vie intérieure où nul ne pénètre ; il consent à être inconnu et méconnu des siens, il ne se confie à personne ; il craint d'être deviné principalement de ceux qu'il respecte le plus. Il tient également secret tous ses sentiments, innocents ou coupables. Il prend

l'habitude et le goût du mystère. Aussi qu'une pensée malsaine entre dans son esprit, il l'accueille d'autant plus aisément qu'il ne doit pas la trahir ; il l'entretient en lui, par l'habitude qu'il a des songeries intérieures, et il tend à la réaliser de toute la force de son imagination bornée, sans contrôle et sans frein. A quels dangers, par suite, n'est-il pas exposé par les hasards de son expérience sentimentale ou de ses lectures !

Les particularités qu'on rapporte des invertis, et par exemple leur goût pour les domestiques, pour les soldats ou pour les passants qu'ils sont destinés à ne jamais revoir, s'expliquent par la timidité ; il y a aussi des hommes qui ne se sentent à l'aise qu'avec les femmes d'une condition inférieure ou les filles publiques. C'est encore par timidité que certains hommes deviennent homosexuels, ils n'ont jamais pu avoir avec les femmes cette familiarité qui autorise l'amour. Enfin, c'est sans doute le hasard des rencontres qui décide de l'homosexualité des indifférents ; mais ce sont les idées romanesques de ceux-ci, les théories qu'ils se sont formées de l'amour, qui les confirment et les maintiennent dans la vocation sexuelle où ils ont été jetés par le hasard.

Poussons jusqu'au bout les principes de M. Raffalovich. L'éducation morale paraîtra applicable aux trois formes de l'amour : l'indifférence sexuelle, l'hétérosexualité et l'homosexualité.

S'il existe un type indifférent — et il est aisé de l'admettre, l'amour étant un fait cérébral bien plus qu'instinctif, — le grand problème de l'éducation sera de guider l'adolescent dans le choix si grave de sa vocation sexuelle. Or, notre éducation, sous ce rapport comme sous tant d'autres, est négative ; elle adopte la maxime commode du laisser-faire ; elle abandonne l'adolescent à lui-même et aux influences plus ou moins malsaines du dehors ; elle ne songe point ou ne songe point assez

à préserver sa pureté ; par embarras et fausse honte, elle ose encore moins l'inviter à entrer dans la grande voie des sentiments naturels. Nous laissons son imagination s'égarer et se salir, quand nous devrions la diriger, tout au moins par la méthode indirecte de l'éducation esthétique. Notre tort est de compter sur l'instinct des adultes, ou même des enfants, quand cet instinct est aboli, perdu, ou n'est pas encore né ; nous ne savons pas faire face aux particulières exigences de leur état cérébral. Notre incurie est en partie responsable de leur perversion sexuelle.

Mais, admettons que les choses tournent bien, que l'enfant aille de lui-même à l'amour hétérosexuel. Cet amour est encore indéterminé. Il y a une hétérosexualité morbide. Exemple : l'amour de René pour sa sœur. Il y en a une autre licencieuse : la *volgiva Vénus* de Lucrèce, l'amour à la don Juan. L'hétérosexualité n'est donc pas, en tant que telle, un état naturel et sain, un état moral. Celui qui suit la voie naturelle de l'amour, n'est pas dispensé pour cela de l'éducation sentimentale. Nous devons introduire la justice, la loyauté et l'honneur, dans la relation des sexes, nous devons respecter en nous la dignité corporelle. L'amour hétérosexuel vaut seulement par les vertus domestiques qu'il engendre, par les dévouements qu'il suscite et réalise. Il faut donc en diriger l'emploi ; il faut le cultiver, pour qu'il porte ses fruits...

Après ces remarques de M. Dugas, reproduisons maintenant les théories de Krafft-Ebing sur l'inversion sexuelle¹.

Westphal, dit Krafft-Ebing, ne touche pas la question de savoir si l'inversion sexuelle est le symptôme d'un état névropathique ou psychopatique, ou bien si elle constitue un phénomène isolé. Il maintient avec fermeté que cet état est congénital.

¹ Voir KRAFFT-EBING. — *Psyopathia sexualis*, p. 297, trad. Emile Laurent et Sigismund Csapo, Georges Carré, Paris, 1895.

Me fondant sur les cas que j'ai publiés jusqu'en 1877, j'ai signalé cet étrange sentiment sexuel comme un stigmate de dégénérescence fonctionnelle, et comme un phénomène partiel d'un état névro-psycho-pathologique, ayant pour cause, dans la plupart des cas, l'hérédité. Cette supposition a été confirmée par l'analyse des cas qui se sont présentés depuis. On peut citer, comme symptômes de cette tare névro psycho-pathologique, les points suivants.

1° La vie sexuelle des individus ainsi conformés se manifeste régulièrement, bien avant la période normale et bien après, d'une façon très violente. Souvent, elle présente encore d'autres phénomènes pervers, en dehors de cette direction anormale imprimée par l'étrange sentiment sexuel.

2° L'amour psychique de ces individus est souvent romanesque et exalté; de même leur instinct génital se manifeste dans leur conscience avec une force particulière, obsédante même.

3° A côté du stigmate de dégénérescence fonctionnelle de l'inversion sexuelle, on trouve encore d'autres symptômes de dégénérescence fonctionnelle et, souvent aussi, anatomique.

4° Il existe des névroses (hystérie, neurasthénie, états épileptoïdes, etc.). Presque toujours, on peut constater de la neurasthénie temporaire ou permanente. Cette neurasthénie est ordinairement constitutionnelle, c'est-à-dire qu'elle est produite par des causes congénitales. Elle est réveillée et maintenue par la masturbation ou par l'abstinence forcée.

Chez les individus masculins, la *neurasthenia sexualis* se développe sur ce terrain morbide ou prédisposé congénitalement. Elle se manifeste alors surtout par la faiblesse irritative du centre d'éjaculation. Ainsi s'explique le fait que, chez la plupart des individus atteints, une simple accolade ou un baiser donné à la personne aimée, quelquefois même le simple aspect de cette dernière, provoquent l'éjaculation. Sou-

vent l'éjaculation est alors accompagnée d'une sensation de volupté anormalement forte, qui va jusqu'à la sensation d'un courant « magnétique » à travers le corps.

5° Dans la majorité des cas, on rencontre des anomalies psychiques (talents brillants pour les beaux-arts, surtout pour la musique, la poésie, etc.), en même temps que de la faiblesse des facultés intellectuelles (esprits faux, bizarres), même des états de dégénérescence psychique très prononcée (imbécillité, folie morale).

Beaucoup d'uranistes en viennent temporairement ou pour toujours aux délires caractéristiques des dégénérés (états passionnels pathologiques, délires périodiques, paranoïa, etc.).

6° Dans presque tous les cas où il fut permis de rechercher l'état physique et intellectuel des ascendants et des proches parents, on a constaté dans ces familles des névroses, des psychoses, des stigmates de dégénérescence, etc. L'inversion sexuelle congénitale est bien profonde et bien enracinée : cela ressort déjà du fait que les rêves érotiques de l'uraniste masculin n'ont pour sujet que des hommes et ceux de l'homosexuel féminin des individus féminins.

L'observation de Westphal, que la conscience de la défec-tuosité congénitale des sentiments sexuels pour l'autre sexe et du penchant pour son propre sexe, est ressentie péniblement par l'individu atteint, ne se confirme que dans un certain nombre des cas. Beaucoup d'individus n'ont pas même conscience de la nature morbide de leur état. La plupart des uranistes se sentent heureux avec leurs sentiments sexuels pervers et la tendance de leur instinct ; ils ne se sentent malheureux que par l'idée que la loi et la société ont élevé des obstacles contre la satisfaction de leur penchant pour leur propre sexe.

L'étude de l'inversion sexuelle montre nettement les anomalies de l'organisation cérébrale des individus atteints de

cette perversion. Gley (*Revue philosophique*, 1884, janvier) croit pouvoir donner le mot de l'énigme, en supposant que ces individus ont un cerveau féminin avec des glandes génitales masculines, et que, chez eux, c'est la vie cérébrale morbide qui détermine la vie sexuelle, contrairement à l'état normal, dans lequel les organes génitaux déterminent les fonctions sexuelles du cerveau.

Un de mes clients m'a exposé une manière de voir très intéressante et qui pourrait être admise pour expliquer l'inversion congénitale primitive. Il prend comme point de départ la bisexualité réelle, telle qu'elle se présente anatomiquement chez tout fœtus jusqu'à un certain âge.

On devrait, dit-il, prendre en considération qu'au caractère originairement hermaphrodite des parties congénitales correspond probablement aussi un caractère originairement hermaphrodite avec des germes latents de tous les traits secondaires du sexe, tels que cheveux, barbe, développement des mamelles, etc. L'hypothèse d'un hermaphrodisme latent des traits secondaires du sexe subsistant chez chaque individu pendant toute la vie est justifiée par les phénomènes de régression partielle d'un type sexuel dans l'autre, même après le développement complet du corps, phénomènes qu'on a pu constater chez les castrates, les *mujerados*, et, à la ménopause, chez les femmes, etc.

La partie cérébrale de l'appareil sexuel, le centre psychosexuel masculin ou féminin, représente un des traits secondaires les plus importants du sexe ; il est même égal en valeur à l'autre moitié de l'appareil sexuel. Quand il y a même développement tout à fait normal de l'individu, les organes génitaux hermaphrodites du fœtus, c'est-à-dire les glandes des germes et des organes de copulation, forment d'abord des organes qui portent le caractère prononcé d'un seul sexe ; ensuite les traits secondaires du caractère sexuel (physiques et psychiques) subissent la même transition, de la conformation

hermaphrodite à la conformation monosexuelle (en tous cas pendant qu'ils sont à l'état latent ; ou bien pendant la vie fœtale, simultanément avec les organes de la génération ; ou encore, plus tard, quand ils sont pour sortir de leur état latent). Enfin, pendant cette transition, les traits secondaires du caractère sexuel suivent l'évolution opérée sur l'un des deux sexes par les organes génitaux, pour rendre possible le fonctionnement harmonique de la vie sexuelle.

Cette évolution uniforme de tous les traits du caractère sexuel se fait régulièrement, par suite d'une disposition spéciale dans le processus du développement. L'origine et le maintien de cette disposition s'expliquent suffisamment par leur nécessité absolue.

Mais, dans des conditions anormales (dégénérescence héréditaire, etc.), cette harmonie de développement peut être troublée de différentes façons. Non seulement l'évolution des organes génitaux de l'état hermaphrodite vers l'état homosexuel peut faire défaut, mais le même fait peut aussi se produire pour les traits secondaires du caractère sexuel, pour les traits physiques et plus encore pour les traits psychiques. Enfin, l'harmonie du développement de l'appareil sexuel peut être tellement troublée, qu'une partie suive l'évolution vers un sexe et l'autre vers le sexe opposé.

Quatre types principaux d'hermaphroditisme sont donc possibles (il y a des types secondaires, comme les hommes à mamelles, les femmes à barbe) : 1° l'hermaphroditisme purement physique des parties génitales, avec monosexualité psychique ; 2° l'hermaphroditisme purement psychique, avec parties génitales monosexuelles ; 3° l'hermaphroditisme parfait, physique et intellectuel, avec tout l'appareil sexuel bisexuellement constitué ; 4° l'hermaphroditisme croisé, où la partie psychique et la partie physique sont monosexuelles, mais chacune dans un sens opposé à l'autre.

En y regardant de plus près, la première forme physique d'hermaphroditisme peut être considérée comme croisée, car les glandes génitales répondent à un sexe et les parties génitales externes au sexe opposé.

La deuxième et la quatrième forme d'hermaphroditisme ne sont, au fond, rien autre chose que de l'inversion sexuelle congénitale¹.

La troisième forme paraît être très rare. Cependant, le droit canonique de l'Église s'en est occupé; car il exige de l'hermaphrodite avant son mariage un serment sur la manière dont il se comportera. (Voir Phillip. Kirchenrech, p. 663 de la 7^e édition).

Par appareil génital psychique monosexuel dans un corps monosexuel appartenant au sexe opposé, il ne faut pas comprendre « une âme féminine dans un cerveau masculin » ou *vice versa*, manière de voir qui serait en contradiction manifeste avec toutes les idées scientifiques. Il ne faudrait pas non plus se figurer qu'un cerveau féminin puisse exister dans un corps masculin, ce qui contredirait tous les faits anatomiques: mais il faut admettre qu'un centre psycho-sexuel féminin peut exister dans un cerveau masculin, et *vice versa*.

¹ Franck Lydston (*Philadel. med. and surgical Reporter*, sept. 1888), et Thierman (*Médical Standard*, nov. 1888) essaient d'expliquer d'une manière analogue une partie des cas de *Paranoïa* sexuelle congénitale en les plaçant dans une catégorie subordonnée à l'hermaphroditisme. Kiernan, pour compléter son explication, suppose que, chez les individus tarés, il se produit plus facilement des régressions vers les formes primitives de l'hermaphroditisme de la série animale: « *The original bi-sexuality of the ancestors of the race, shown in the rudimentary female organs of the male, could not fail to occasion functional, if not organic, reversions, when mental or physical manifestations were interfered with by disease or congenital defect. It seems certain that a femininely functioning brain can occupy a male body and vice versa. Males may be borne with female external genitalis and vice versa. The lowest animals are bisexual, and the various types of hermaphroditism are more or less complete reversions to the ancestral type.* » (Op. cit. p. 9. Note de l'auteur).

Ce centre psycho-sexuel (dont il est nécessaire de supposer l'existence, ne fût-ce que pour expliquer les phénomènes physiologiques) ne peut être autre chose qu'un point de concentration et d'entrecroisement des nerfs conducteurs qui vont aux appareils moteurs et sensitifs des organes génitaux, mais qui, d'autre part, vont aussi au centre visuel, olfactif, etc., portant ces phénomènes de conscience qui, dans leur ensemble, forment l'idée d'un être « masculin » ou « féminin ».

Comment pourrions-nous représenter cet appareil génital psychique dans l'état d'hermaphroditisme primitif que nous avons supposé plus haut ? Là aussi, nous devrions admettre que les futures voies conductrices étaient déjà tracées, bien que fort légèrement, ou préparées par le groupement des éléments.

Ces « voies latentes » hermaphroditiques sont projetées pour relier les organes de copulation (qui eux-mêmes sont encore à l'état hermaphrodite) avec le siège futur des éléments de représentation des deux sexes. Quand tout l'organisme se développe d'une manière normale, une moitié de ces voies doit se développer plus tard pour devenir capable de fonctionner, tandis que l'autre moitié doit rester à l'état latent ; et, dans ce cas, tout dépend probablement de l'état du point d'entrecroisement que nous avons supposé comme un centre subcortical intercalé.

Cette hypothèse très compliquée ne contredit pas forcément le fait que le cerveau fœtal n'a pas de structure. Cette absence de structure n'est admise que grâce à l'insuffisance de nos moyens d'investigation actuels. Mais, d'autre part, cette hypothèse repose à son tour sur une supposition bien risquée : elle admet une localisation déjà existante pour des représentations qui n'existent pas encore, en d'autres termes une différenciation quelconque des parties du cerveau qui sont en rapport avec les représentations futures. Nous ne sommes

donc pas trop éloignés de la théorie si déconsidérée « des représentations innées ». Mais nous sommes aussi en présence du problème général de tous les instincts, problème qui nous pousse toujours à de semblables hypothèses.

Peut-être s'ouvrira-t-il maintenant une voie par laquelle nous pourrions faire un pas vers la solution de ces problèmes d'hérédité psychique. En nous appuyant sur les connaissances modernes, beaucoup plus étendues, sur les faits de la génération dans toutes les séries des organismes et sur la connaissance de la connexité de ces faits que la biologie commence à nous donner, nous pourrions jeter un coup d'œil plus profond sur la nature de l'hérédité physique et psychique.

Nous connaissons actuellement le processus de la génération, c'est-à-dire la transformation des individus, dans sa manifestation la plus simple. Elle nous montre l'amibe qui se scinde en deux cellules-filles, qui, qualitativement, sont identiques à la cellule-mère.

Nous voyons, en allant plus loin, le détachement dans le bourgeonnement d'une partie réduite quantitativement, mais identique en qualité avec l'entier.

Le phénomène primitif de toute génération n'est donc pas une reproduction, mais une continuation. Si donc, à mesure que les types deviennent plus grands et plus compliqués, les germes des organismes paraissent, en comparaison de l'organisme-mère, non seulement diminués quantitativement, mais aussi simplifiés qualitativement, morphologiquement et physiologiquement, la conviction que la génération est une continuation et non pas une reproduction nous amène à la supposition générale d'une continuation latente, mais ininterrompue, de la vie des parents dans leurs descendants. Car, dans l'infiniment petit, il y a place pour tout, et il est aussi faux de se figurer que la réduction du volume progressant à l'infini, déduction qui n'est toujours qu'un rapport comparé à la grandeur du corps

de l'être humain qui observe, arrive quelque part à une limite infranchissable pour la différenciation de la matière, qu'il serait erroné de croire que la grandeur illimitée de l'espace de l'univers arrive quelque part à une limite de remplissage avec des formations individualisées. Ce qui me paraît avoir besoin d'être expliqué, c'est plutôt le fait que ce ne sont pas toutes les qualités des parents, soit morphologiques en volume, soit physiologiques avec le mode des mouvements des particules, qui se manifestent spontanément dans la descendance après le développement du germe. Ce fait, dis-je, a plutôt besoin d'être expliqué que l'hypothèse d'une différenciation héréditaire de la substance du cerveau qui a des relations fixes avec les représentations qui n'ont pas été perçues par l'individu, hypothèse sans laquelle les instincts restent inexplicables (Krafft-Ebing).

Moll voit dans l'inversion surtout une malformation, une anomalie innée, qui fait de l'inverti presque toujours un *malade*. Comme Krafft-Ebing, il a contribué à faire connaître dans la perfection tous les faits de la psychopathie sexuelle, qui jamais, avant eux, n'avaient été aussi sérieusement abordés et décrits.

Aussi l'avis de Moll, comme celui de Krafft-Ebing, mérite-t-il d'être étudié, et l'on ne peut traiter de l'inversion sans demander à cet auteur quelles sont, selon lui, les causes de ce phénomène.

Ces causes ¹, écrit-il, sont nombreuses et diffèrent avec chaque auteur. Casper divisait les malades en deux groupes, l'un dans lequel le penchant pour le même sexe était congénital, et l'autre dans lequel il était acquis, par suite d'abus de coït

¹ MOLL. *Les perversions de l'instinct génital*, trad. de MM. les D^r Pactet et Romme. 1 vol. Paris. Carré 1893, p. 196 et suivantes.

avec la femme, abus provoquant une sorte de dégoût. Nous verrons plus loin que ces idées de Casper sont encore partagées aujourd'hui, entièrement ou en partie, par un grand nombre d'auteurs. C'est ainsi qu'à côté des deux groupes de Casper, Gley admet l'existence d'un troisième, dans lequel l'inversion sexuelle est due à ce que l'acte, accompli d'abord par curiosité malsaine, devient plus tard une habitude. Tarnowsky accepte d'une façon générale la division de Casper, mais fait en même temps rentrer dans le second groupe les cas d'inversion sexuelle dus à la mauvaise éducation, au mauvais exemple, à certaines maladies mentales. Mantegazza ne s'étend pas beaucoup sur l'étiologie de l'inversion sexuelle, dans son étude anthropologique et historique des rapports sexuels chez l'homme. Pour lui, l'origine de toutes les perversions sexuelles peut être ramenée à deux causes : la difficulté de pratiquer le coït à l'état normal et le désir de se procurer un nouveau plaisir. V. Krafft-Ebing distingue aussi l'inversion sexuelle acquise de la congénitale. Il croit que certaines causes (que nous énumérons plus loin), et principalement l'abus sexuel et l'onanisme, peuvent, plus tard, provoquer l'inversion sexuelle chez un individu normal. Ces causes interviendraient surtout avec efficacité à l'époque du développement des organes génitaux, opinion partagée également par Tarnowsky. Contrairement à l'inversion sexuelle acquise, l'inversion congénitale est entachée de perversion dès le début, sans qu'il ait existé auparavant un penchant pour la femme.

Pourtant, la plupart des cas d'inversion sexuelle considérés comme acquis ne me paraissent pas bien probants. Il n'est guère possible d'entrer dans des considérations générales pour soutenir que, dans la plupart de ces cas, l'inversion sexuelle existait déjà à l'état latent, pendant l'enfance. La classification consciencieuse de V. Krafft-Ebing ne renferme que très

peu de cas de perversion acquise, et je suis convaincu que même ceux-là ne sont pas à l'abri de toute objection, en ce sens que la perversion sexuelle y précède plutôt le penchant hétéro-sexuel.

Ainsi, l'observation 72 de cet auteur ne prouve nullement l'existence de l'inversion sexuelle acquise, ni sa différenciation de l'hermaphrodisme psychique. Le malade en question, que V. Krafft-Ebing considère comme un cas d'inversion sexuelle acquise, pratiquait à l'âge de 12 ans, par conséquent avant d'aller avec les femmes, la masturbation mutuelle avec son frère... (V. Krafft-Ebing).

Je crois donc, après toutes ces considérations, qu'un grand nombre de cas d'inversion sexuelle acquise doivent être considérés comme résultant de l'hermaphrodisme psycho-sexuel. Je ne nie pas qu'on ne puisse rencontrer de temps en temps des cas d'inversion sexuelle où, après l'existence d'un penchant exclusif pour la femme, il survienne des tendances et des désirs homosexuels. Mais je crois en même temps qu'il s'agit ici essentiellement d'une division clinique, et que les cas purs d'inversion sexuelle acquise sont excessivement rares. Presque tous les chercheurs sont d'accord sur ce point. Je trouve qu'en somme il existe peu d'auteurs qui considèrent l'inversion sexuelle acquise comme un phénomène habituel.

Pour éviter toute confusion, disons encore une fois qu'il faut considérer comme acquis les cas dans lesquels le penchant pour l'homme fut précédé de celui pour la femme. A proprement parler, on devrait considérer tous les cas d'inversion sexuelle comme acquis, puisque, dans certaines conditions, quand elle se manifeste à l'âge de huit ans, il n'y a pas de raison pour la considérer plutôt comme congénitale que comme acquise. Dans le même sens la perversion sexuelle acquise est excessivement rare. Je trouve que ce sont seulement les auteurs qui ont très peu d'observations, qui consi-

dèrent la perversion congénitale comme très rare. Un criminaliste éminent, qui s'est beaucoup occupé de cette question, m'a dit que, pour lui, chez la plupart des pédérastes et des uranistes, la perversion date de l'enfance, et qu'il s'agit dans l'espèce d'une prédisposition congénitale.

Même en admettant qu'il se rencontre, de temps à autres, des cas bien nets d'inversion sexuelle acquise, presque tous les auteurs sont d'accord pour dire que les causes étiologiques sont les mêmes pour l'inversion congénitale et pour l'inversion acquise. Nous pouvons les caractériser par le mot de surcharge nerveuse ou psychique, autrement dit de dégénérescence du système nerveux central. Morel, qui avait introduit ce mot de dégénérescence, et Legrand du Saulle, admettent que la dégénérescence se manifeste sous des formes plus graves chez les descendants que chez les ascendants. Par conséquent, lorsque chez les ascendants on trouve une forme légère de dégénérescence du système nerveux central, l'hystérie, par exemple, on peut rencontrer chez les descendants des troubles psychiques graves.

Ce qui est certain, c'est que dans tous les cas d'inversion sexuelle, qu'il s'agisse de perversion acquise ou de perversion congénitale, on trouve une hérédité très chargée. V. Krafft-Ebing, Rabou, Charcot, Magnan, Blumenstock, Kowolewsky, Bourneville, Raoult, Gley, Tarnowsky, et un grand nombre d'autres auteurs, sont tous d'accord sur ce point. Seul Westphal ne se prononce pas sur la question de savoir s'il s'agit ou non d'un état neuro ou psychopathique provoqué par l'hérédité nerveuse très chargée.

La distinction ne manque pas d'intérêt clinique, mais au point de vue étiologique elle joue un rôle secondaire, puisque nous savons que la dégénérescence s'observe dans les maladies nerveuses pures comme dans les affections psychiques, et que toutes les deux ont des rapports avec l'hérédité nerveuse.

Quand on étudie la question de la dégénérescence du système nerveux, il faut, à côté des maladies nerveuses et mentales bien connues, placer encore un certain nombre d'autres causes intervenant dans l'hérédité nerveuse. Telles sont l'alcoolisme, le suicide, les mariages consanguins. Dans le cas décrit par Magnan et Charcot, l'élément étiologique est constitué par la grande différence d'âge entre le père et la mère, différence qui était de 31 ans. L'hérédité nerveuse peut, dans certains cas, ne se manifester que sous forme d'excentricités, d'exaltation religieuse, etc. Je connais plusieurs cas de mariages consanguins où le père d'un enfant uraniste était un viveur dans toute l'acception du mot, célèbre par ses succès auprès des femmes. V. Krafft-Ebing dit connaître des cas où l'inversion sexuelle existait à un très faible degré parmi les ascendants.

Parmi les causes de tare psychique, Tarnowsky compte encore la syphilis. Cet auteur cite plusieurs cas à l'appui de son opinion, mais les observations ne me paraissent pas assez probantes pour établir le rôle étiologique de la syphilis, surtout si l'on considère la grande extension de cette affection. La grande importance que Tarnowsky attribue, au point de vue de l'hérédité nerveuse, aux affections graves des parents pendant ou peu de temps avant la conception, comme le typhus, la pneumonie, l'anémie, le surmenage, etc., ne me paraît pas fondée et n'a pas de rapport avec l'inversion sexuelle.

Un rôle à part, dans l'hérédité nerveuse, doit être attribué à l'atavisme; on pourra trouver le père et la mère bien portants, mais en poussant plus loin les investigations, on découvrira chez les grands parents une affection nerveuse ou psychique.

V. Krafft-Ebing cite encore d'autres faits qui viennent à l'appui de sa théorie de l'hérédité neuro ou psycho pathique :
1° le fait de l'apparition précoce de la vie sexuelle, dans les

cas d'inversion sexuelle ; 2° le caractère exagéré que prend, dans cette maladie, le côté psychique de l'amour ; 3° la fréquence très grande de névroses, de l'hystérie, de la neurasthénie, etc. ; dans certains cas, on trouve, à côté d'une intelligence très peu développée, un talent remarquable pour la musique, la poésie, etc. ; enfin, dans certains cas, les troubles d'équilibre psychique sont assez lointains pour se transformer en maladie mentale, passagère ou chronique. Il est certain que, dans la plupart des cas, on peut constater d'autres troubles nerveux ou psychiques. Citons à cette occasion un historique intéressant : quelques-uns des empereurs romains, présentant l'inversion sexuelle, étaient des dégénérés atteints d'affections psychiques. Aujourd'hui encore on peut observer, dans bien des cas, un trouble psychique ; c'est ainsi que, dans un des cas cités par Westphal, il existait de la folie circulaire, et dans un autre de l'idiotie. Dans le cas de Gock et dans plusieurs autres on observe des états mélancoliques. J'ai constaté moi-même, chez un homosexuel, des idées de persécution. Je reviendrai sur les cas d'inversion sexuelle compliqués d'épilepsie, de paralysie progressive et de démence.

Il est évident que l'hérédité psycho ou neuro-pathique n'épuise pas la question de l'étiologie de la perversion sexuelle. Il existe encore un grand nombre de points difficiles à expliquer. On peut se demander, par exemple, pourquoi tous les dégénérés ne présentent pas d'inversion sexuelle ; il faut admettre, comme explication, que, chez les dégénérés atteints d'inversion sexuelle, l'instinct sexuel présente le *locus minoris resistentiæ*. De même que, chez les dégénérés, l'hérédité se manifestera, pour l'un, sous forme de folie de la persécution, pour un autre sous forme d'épilepsie, de même, chez l'uraniste, la dégénérescence pourra prendre la forme de la perversion sexuelle. Ce que nous ne savons pas, c'est pourquoi chez l'un la dégénérescence se manifeste par l'épilepsie,

et chez un autre par l'inversion sexuelle; pas plus que nous ne savons, deux individus ayant pris froid, pourquoi l'un n'a qu'un rhume de cerveau et l'autre un rhumatisme articulaire.

Il est donc certain, comme nous l'avons vu, qu'un grand nombre d'uranistes descendent de familles possédant une hérédité névropathique. Mais il est très difficile d'avoir des renseignements précis sur ce point, car il arrive souvent que l'hérédité névropathique existe dans de nombreux cas où on ne parvient pas à la découvrir. Quand on interroge ces malades sur l'alcoolisme ou les maladies mentales de leurs parents, on n'en obtient pas toujours de réponses satisfaisantes, car les malades cherchent à les tenir secrètes, lorsqu'ils les connaissent; et souvent ils ne les connaissent pas, en réalité. Toutefois, je dois dire qu'on ne peut pas démontrer que, dans tous les cas d'inversion sexuelle chez l'homme, il existe une hérédité névropathique. Il faut encore compter avec la tendance actuelle de certains auteurs, qui élargissent considérablement le domaine de l'hérédité nerveuse, et qui la découvrent ainsi dans presque tous les cas d'affections psychiques ou mentales.

Nous avons dit que la prédisposition à l'inversion sexuelle était presque toujours congénitale. Cependant, il faut admettre l'existence de causes occasionnelles qui favorisent l'éclosion de la perversion sexuelle, comme dans l'inversion acquise. Même dans les cas où l'inversion sexuelle peut être suivie dès l'enfance, nous ne pouvons trouver qu'une prédisposition morbide, de sorte qu'il est impossible de nier que l'éclosion de cette perversion ne soit quelquefois provoquée par une cause extérieure. Chez un enfant, cette cause peut être l'attouchement purement accidentel des organes génitaux par un homme; et l'affection morbide se développe alors par une association fatale entre le souvenir de cet attouchement et

la représentation mentale de cet homme. Il est donc impossible de tracer une limite rigoureuse entre les cas congénitaux proprement dits et ceux où la perversion sexuelle se manifeste à l'occasion d'une cause accidentelle...

Je ne veux pourtant pas dire que les causes occasionnelles n'aient en elles-mêmes aucune importance. Ainsi, il est probable que, dans les cas d'hermaphrodisme psycho-sexuel, c'est une cause occasionnelle qui déterminera la direction que prendra la vie sexuelle de l'individu, du moins pour un certain temps. Mais nous devons admettre que, dans tous ces cas, l'inversion sexuelle préexiste chez l'individu, pour ainsi dire à l'état latent, et ne se réveille qu'à l'occasion d'une rencontre avec un homme sympathique. Seulement, il ne faut pas confondre le moment où l'individu commence à avoir conscience de son inversion sexuelle, avec le moment où cette inversion se déclare.

Si nous admettons que des causes occasionnelles peuvent favoriser l'éclosion de la perversion sexuelle, comme ces causes sont extrêmement nombreuses, on ne peut guère espérer prévenir l'éclosion de la prédisposition morbide par des mesures prophylactiques. Il est certain, en effet, que l'inversion sexuelle ne peut être provoquée systématiquement par de mauvaises habitudes. En admettant même que les mauvais exemples, la curiosité malsaine, puissent jouer un certain rôle dans cette question, il est difficile de croire, avec Tarnowsky, que nous pouvons, par une prophylaxie bien comprise, empêcher dans un grand nombre de cas¹ le développement de l'inversion sexuelle chez des individus prédisposés.

Ce qui me paraît très possible, c'est que, dans le cas d'une prédisposition à l'inversion sexuelle, les causes occasionnelles

¹ Néanmoins, il faut essayer tout ce qu'on peut pour combattre le développement de l'instinct sexuel (Mall.).

peuvent jouer un certain rôle sur la façon dont sera satisfait l'instinct génital. Mais, d'un autre côté, il faut dire qu'ici encore, comme nous l'avons déjà vu, il existe une prédisposition pour tel ou tel acte sexuel, pour la pédérastie passive par exemple. Autrement, il m'est impossible de m'expliquer pourquoi il existe des individus qui, dès le début, ne sont satisfaits que par la pédérastie passive.

Si nous admettons le rôle des causes occasionnelles, encore ne faudrait-il pas confondre celles qui conduisent à la réalisation d'un acte de perversion avec celles qui provoquent l'éclosion du penchant à la perversion. Quand un homme, depuis longtemps en proie à l'inversion sexuelle, trouve une occasion de satisfaire sa passion avec un autre homme, il ne faudrait pas cependant considérer cette rencontre comme la cause occasionnelle qui a fait éclore le penchant. C'est là une erreur que l'on commet fréquemment (Moll).

Cette remarque de Moll est absolument exacte, mais elle ne signifie nullement que l'inversion ne puisse être acquise, qu'elle ne puisse naître et se développer sous l'influence de circonstances appropriées. Moll reconnaît bien que tout dans l'inversion n'est point inné, et, dès le début de son œuvre, il nous met en garde contre la confusion que peut occasionner dans les idées la similitude de termes appliqués indifféremment à la tendance innée et à l'acte voulu. Il demande et à très juste titre qu'on sépare *perversion* de *perversité*; par là il reconnaît la différence entre l'une et l'autre. Nous trouvons en effet, au chapitre 1^{er} de son ouvrage (Généralités, page 13), le passage suivant.

Il est inutile d'étudier ici le rôle et l'importance de l'instinct sexuel. V. Krafft-Ebing l'a fait merveilleusement dans la première partie de ses *Psychopathies sexuelles*, où il a montré l'influence que la vie sexuelle a exercée et exerce encore sur la religion, l'art et la poésie. Pour lui, il n'existe pas de véri-

tables œuvres d'arts sans bases sexuelles, et il a raison de faire remarquer que les grands poètes et les grands artistes sont souvent des natures sensuelles. On connaît également l'influence que l'amour exerce sur le caractère de l'homme. Cette action annoblissante a été souvent décrite ; elle est généralement reconnue. Tous les livres qui s'occupent de l'amour la mentionnent ; l'abnégation, le dévouement et d'autres vertus ont leur point de départ dans ce sentiment.

A l'état normal, l'instinct sexuel et l'amour attirent l'homme vers la femme ; mais il existe toute une catégorie d'hommes, qui ont d'autres penchants, qui se sentent attirés vers l'homme. Cette attraction pour les individus du même sexe est désignée sous le nom d'homo-sexualité, par opposition au terme d'hétéro-sexualité qui désigne l'attraction normale d'un sexe pour l'autre. Westphal emploie, pour désigner les phénomènes d'homo-sexualité, l'expression de « perversions sexuelles » (*contraere sexuellempfindungen*), qui élargit considérablement le domaine en question. Westphal voulait dire par là qu'il ne s'agit pas toujours de déviation de l'instinct sexuel lui même, mais de la sensation qui fait que tel individu sent son être tout-à-fait étranger au sexe auquel il appartient. Dans l'opinion de Westphal, les perversions sexuelles embrassent aussi les cas où, l'instinct sexuel restant normal, l'individu présente certaines tendances appartenant à l'autre sexe.

Le penchant qui porte l'homme vers l'homme doit être désigné sous le nom de *perversion*, dans le sens que V. *Krafft-Ebing* attribue à ce mot. Pour lui, la perversion est toute manifestation de l'instinct sexuel qui ne concorde pas avec le but assigné par la nature, c'est-à-dire qui ne concourt pas à la reproduction ; V. *Krafft-Ebing* attire encore l'attention sur la nécessité d'établir une séparation rigoureuse entre la *perversion* et la *perversité*. On parle de perversion quand l'instinct sexuel est un instinct pervers, tandis qu'on parle de pervers-

sité quand il s'agit d'une action perverse, sans tenir compte du mobile qui a déterminé cette action; que ce soit un penchant pervers ou tout autre mobile, une intention criminelle par exemple. C'est un grand mérite pour V. *Krafft-Ebing* que d'avoir si nettement séparé ces deux conceptions. La perversion est un penchant indépendant de la volonté et dont personne ne peut être rendu responsable, du moins aux yeux d'un juge impartial; par contre la perversité, qui se manifeste dans l'action, doit souvent être mise sur le compte de l'individu. On peut voir jusqu'à quel point la confusion entre ces deux termes avait rendu difficile l'appréciation de l'inversion sexuelle, par cette idée émise par Chevalier que, dans la perversion sexuelle acquise, la perversion dépend de la volonté de l'individu. Rien de plus faux que cette affirmation, comme on vient de le démontrer... (Moll).

J'admets parfaitement la distinction de Moll, qui paraît très nécessaire, mais en faisant de perversion le synonyme précis de tendance morbide, dans la plupart des cas congénitale.

Voici d'ailleurs en quels termes *Krafft-Ebing* reconnaît cette distinction.

La bestialité¹, quelque monstrueuse et répugnante qu'elle puisse paraître à tout homme honnête, ne tire pas toujours non plus son origine de conditions psycho-pathologiques. Une moralité tombée à un niveau très bas, une forte impulsion sexuelle qui se butte à des obstacles pour la satisfaction naturelle, sont peut-être les principales raisons de cette satisfaction contre nature qu'on rencontre aussi bien chez les hommes que chez les femmes... Nous savons par Polak qu'en Perse elle tire souvent son origine de l'idée fixe qu'on peut,

¹ KRAFFT-EBBING. *Psychopathia-sexualis* p. 547.

par l'acte sodomitique, se débarrasser de la gonorrhée, de même qu'en Europe, cette croyance est encore très répandue qu'on peut, en faisant le coït avec une petite fille, se guérir du mal vénérien.

L'expérience nous a montré que la bestialité n'est pas un fait rare dans les étables de vaches et les écuries de chevaux...

Ce n'est pas l'acte ¹, mais seulement le jugement sur l'état anthropologico-clinique de l'auteur, qui doit trancher la question de savoir s'il y a perversité criminelle ou perversion morbide de l'esprit et de l'instinct qui, dans certaines circonstances, pourrait exclure toute condamnation.

La première question *in foro* doit être posée dans ce sens : le penchant sexuel pour les personnes de son propre sexe est-il congénital ou acquis ? Et, dans ce dernier cas, il faut examiner si cette tendance représente une perversion morbide ou seulement une aberration morale (perversité).

L'inversion sexuelle congénitale ne se rencontre que chez des individus doués d'une prédisposition morbide (tarés), comme phénomène partiel d'une tare caractérisée par des anomalies anatomiques ou fonctionnelles, ou par des anomalies de ces deux genres à la fois. Le cas se dessinera d'autant plus nettement, et le diagnostic sera d'autant plus sûr, que le caractère et la totalité des sentiments de l'individu paraîtront peu conformes à sa singularité sexuelle ; qu'il y aura chez lui absence complète d'affection pour l'autre sexe ou même *horror* pour les rapports hétéro-sexuels ; que cet individu présentera encore dans son impulsion à satisfaire son inversion sexuelle des symptômes d'autres anomalies de la vie sexuelle, ainsi qu'une dégénérescence profonde, caractérisée par la périodicité de l'impulsion et des actes impulsifs, qu'enfin ce sera un névropathe et un psychopathe.

¹ P. 553 et suivantes.

L'autre question concerne l'état mental de l'uraniste. Si cet état est tel que les conditions de la responsabilité manquent absolument, le pédéraste n'est pas un criminel, mais un aliéné irresponsable.

Ce cas est plus rare chez les uranistes congénitaux. Ordinairement, ils présentent tout au plus des troubles psychiques élémentaires, qui ne suppriment pas la responsabilité en elle-même.

Malgré cela, la question médico-légale de la responsabilité de l'uraniste n'est pas encore tranchée. L'instinct génital est un des besoins organiques les plus puissants. Aucune législation ne trouve répréhensible en elle-même la satisfaction sexuelle en dehors du mariage ; si l'uraniste a un sentiment pervers, ce n'est pas sa faute, mais celle d'une prédisposition anormale. Son désir sexuel peut être très répugnant au point de vue esthétique ; mais, envisagé au point de vue morbide de l'uraniste, c'est un désir naturel. Au surplus, chez la majorité de ces malheureux, l'instinct sexuel pervers se manifeste avec une force normale, et leur conscience ne considère pas leur instinct pervers comme une tendance contre nature. Ils n'ont donc point de contre-poids moraux et esthétiques pour contre-balancer leur impulsion.

Bien des hommes d'une constitution normale sont capables de renoncer à la satisfaction de leur libido sans être atteints dans leur santé par cette abstinence forcée. Beaucoup de névropathes — et les uranistes le sont tous, — deviennent malades, quand ils ne peuvent satisfaire leur instinct naturel ou quand cette satisfaction a lieu d'une manière qu'ils considèrent comme perverse.

La plupart des uranistes se trouvent dans une situation pénible. D'un côté, ils ont un penchant anormalement fort pour leur propre sexe, penchant qu'ils sentent comme une loi naturelle et dont la satisfaction leur paraît bienfaisante ;

d'autre part, il y a l'opinion publique qui flétrit leurs procédés, et la loi qui les menace de condamnations infamantes. D'un côté des états d'âme tourmentants, pouvant aller jusqu'à l'hypocondrie et au suicide, ou au moins conduire à des maladies de nerfs ; de l'autre côté la honte, la perte de leur position sociale, etc. On ne peut contester que cette malheureuse prédisposition morbide crée des cas de contrainte et de force majeure. La société et la loi devraient tenir compte de ces faits : la première, en plaignant ces malheureux au lieu de les mépriser ; la dernière, en ne les punissant pas, tant qu'ils restent dans les limites tracées en général pour la manifestation de l'amour génital.

Comme confirmation de ces vues et de ces réclamations en faveur de ces enfants mal partagés de la nature, nous nous permettons de reproduire ici un mémoire adressé par un uraniste à l'auteur de ces lignes ; celui qui a écrit ce qui suit est un personnage qui occupe une haute position sociale à Londres.

Vous n'avez pas une idée des luttes terribles et continuelles que nous tous, surtout les penseurs et les délicats, avons à soutenir encore aujourd'hui, et combien nous avons à souffrir de l'opinion erronée et presque générale sur notre compte et sur notre prétendue « immoralité ».

Votre opinion que ce phénomène doit, dans la plupart des cas, être attribué à une prédisposition morbide congénitale comme cause originaires, pourra peut-être vaincre bientôt les préjugés existants et éveiller de la compassion pour nous autres « malades » en place de l'horreur et du mépris dont nous sommes encore l'objet.

Quelque profondément que je sois convaincu que l'idée que vous défendez est pour nous très avantageuse, je ne puis, dans l'intérêt de la science, accepter sans réserve le mot « morbide », et je me permettrais de vous donner à ce sujet encore quelques explications.

Le phénomène est en tout cas anormal ; mais le terme « morbide » a encore une autre signification que je ne trouve pas exacte, du moins

dans les nombreux cas que j'ai eu l'occasion d'observer personnellement. Je conviens *à priori* que, chez les uranistes, les cas de troubles mentaux, de surexcitation nerveuse, etc., peuvent être constatés dans une proportion beaucoup plus considérable que chez les individus normaux. Cette nervosité aiguë est-elle en connexité nécessaire avec la nature de l'uranisme ou ne doit-elle pas, dans la plupart des cas, être attribuée à ce que l'uraniste, par suite de la législation actuelle et des préjugés sociaux, ne peut arriver, comme les autres hommes, à satisfaire, d'une manière simple et aisée, ses penchants sexuels ou génitaux ?

Le jeune uraniste, dès qu'il sent les premières éruptions sexuelles et qu'il en fait naïvement part à ses camarades, s'aperçoit bientôt que les autres ne le comprennent pas. Il se replie donc sur lui-même. Confie-t il à son professeur ou à ses parents ce qui l'émeut, on lui représente comme criminel ce mouvement qui lui paraît aussi naturel que la natation pour le poisson, et on lui dit qu'il faut combattre et supprimer à tout prix ce penchant. Voilà que commence une lutte intérieure, une suppression violente de l'instinct sexuel ; et plus on en supprime la satisfaction naturelle, plus l'imagination s'échauffe et travaille, plus elle fait surgir, comme par enchantement, précisément ces images qu'on voudrait bannir. Plus le caractère qui soutient ce combat est énergique, plus le système nerveux doit fatalement en souffrir. C'est, à mon avis, cette suppression violente d'un instinct si profondément enraciné chez nous, qui développe les symptômes morbides que nous pouvons observer chez beaucoup d'uranistes, mais ces symptômes ne sont pas nécessairement en connexité avec les prédispositions uranistes...

On peut lire le reste dans l'ouvrage de Krafft-Ebing (*Psychopathia sexualis*, page 536 et suivantes). Si l'inverti-né est à plaindre, si l'on doit être juste avec lui, il ne faut pas oublier que beaucoup exagèrent singulièrement leurs anomalies sexuelles, qu'un certain nombre d'entre eux pourraient sans doute les combattre, et Krafft-Ebing reconnaît bien qu'il n'existe point seulement des uranistes mais aussi des pervers dont la responsabilité est réelle.

Quoi qu'il en soit et laissant, pour l'instant, de côté le pro-

blème de la responsabilité des invertis, il est intéressant de comparer aux observations de Moll et de Krafft-Ebing sur la perversion et la perversité, les remarques d'un esprit fin et profond, d'un philosophe contemporain fort estimé, M. Tarde, sur la différence entre l'amour normal et l'amour morbide.

En quoi consiste au juste la différence entre l'*amour normal* et l'*amour morbide* ? Y a-t-il seulement une différence de degré ? Non. J'ai comparé l'amour à l'appétit. Soit, mais il y a aussi une faim morbide, celle qui, par exemple, pousse des hystériques ou des aliénés à manger du papier trempé d'eau de Cologne, à avaler des immondices, etc. Cette faim-là, si faible qu'elle soit, n'en est pas moins malade ; tandis que la faim d'un naufragé a beau être intense et lui faire dévorer de la chair crue, elle n'a rien que de conforme aux besoins de l'organisme et aux fins de l'espèce. Il y a aussi une haine morbide, par exemple l'aversion injustifiable inspirée par nous à certains *originiaux*, qui ne nous connaissent pas, mais se mettent à nous détester à cause de la forme de notre nez ou du son de notre voix ou de nos manières. Même très faible, cette antipathie dénote une tare mentale.

Pareillement, entre le normal et le morbide en amour, il y a une différence, non pas de degré, mais de nature.

Quelle est-elle encore une fois ? Suivant Emile Laurent², le caractère distinctif de l'amour normal est d'être l'harmonie d'un besoin et d'un sentiment, d'une impulsion physique et d'une attraction morale. Il y a rupture d'équilibre, soit par l'amour platonique et l'*érotomanie* qui exaltent le sentiment en comprimant le besoin, soit à l'inverse par l'amour purement animal. Le chapitre consacré à ce sujet est intéressant ;

¹ TARDE. — Etudes philosophiques et pénales : l'*Amour morbide*. 1 vol., Storck et Masson, p. 147 et suivantes.

² D^r EMILE LAURENT. — L'*Amour morbide*. Paris, 1891.

mais je crains qu'il n'épuise pas la question. Elle est complexe. En fait, la plupart de nos assassins urbains et de leurs maîtresses s'aiment harmoniquement, au sens où notre auteur entend ce mot ; l'objet qui les charme répond à la fois, et à merveille, par sa lascivité ou sa robustesse de formes, à leurs besoins d'orgie, et, par sa perversité, par ses vices hardis, à leurs sentiments immoraux. L'accord est parfait dans la musique amoureuse de ces cœurs de coquins. S'ensuit-il que leurs passions soient normales, et que le succès exorbitant de certaines femmes médiocrement jolies mais vicieuses, et précisément parce qu'elles sont vicieuses, auprès de quelques déséquilibrés ou dégénérés inférieurs ou supérieurs, n'ait rien de pathologique ?

Il y a, je crois, à distinguer ici les conditions, non seulement physiologiques et psychologiques, mais encore morales et sociales, de l'amour correct. Et, pareillement, les maladies de l'amour sont de deux sortes : les unes physiques, les autres sociales. Ces dernières éclosent dans toutes les sociétés déclinantes, où souvent ce qu'il y a d'anti-social dans l'âme d'une personne est ce qui passionne en secret pour elle, où les excentriques se disputent la main des vitrioleuses ou empoisonneuses acquittées. L'amour vraiment normal, par suite, très rare, je dois l'avouer, du moins à l'état de *normalité* parfaite, est celui où non seulement les fins vitales de la génération et de la pureté des races, mais les fins sociales de la grandeur patriotique, de la conservation familiale, de la pureté des mœurs, sont poursuivies ensemble. Or, à quelles conditions ces deux sortes de fins s'accordent-elles ? Elles s'accordent quand l'objet aimé : 1° est non pas un simple fragment d'une personne, — son œil, sa main, son oreille, ou même ses formes corporelles en entier, détachées de son être mental, — mais toute cette personne, sous son double aspect psychique et physique ; 2° quand, en elle, ce ne sont pas ses facultés

anti-sociales ou ses fonctions *anti-physiques* qu'on aime, mais bien les formes et les penchants les plus propres à perpétuer, à enrichir le double héritage du passé, à accroître la prospérité de la famille et de la nation.

Sans doute, même dans le cas le plus normal, il arrive souvent que l'amour s'attache de préférence à tel ou tel côté de la personne chérie, ou, plus souvent même, qu'il en fasse le tour, par une sorte de gravitation amoureuse. La constance en amour est rarement autre chose qu'un voyage autour de l'amie, un voyage d'exploration et de découvertes toujours nouvelles, en somme une inconstance circulaire qui revient sur soi jusqu'à épuisement de force. Il est de fait que l'amant le plus fidèle n'aime pas deux jours de suite la même femme de la même façon. Mais, en ces variations mêmes, tournantes et continues, se révèle l'attrait central et total qui les anime, et, pour être morbide, l'équilibre n'est pas moins réel. Je sais bien aussi que rarement l'amour entre au cœur par l'éblouissement d'un groupe complet de perfections où rien ne détonne ; d'ordinaire, nous mettons un certain temps après avoir vu plusieurs fois une femme dont nous devons être un jour follement épris, à passer par dessus les imperfections qui nous déplaisent en elle, et à démêler un détail d'elle qui nous frappe, nous revient sans cesse, nous poursuit. C'est son oreille, par exemple, c'est la ligne de ses sourcils, c'est la volute de sa lèvre supérieure, — ou une singularité légère de son tour d'esprit. « Ce trait de beauté nous fixe, nous détermine », dit excellemment La Bruyère. Mais prenons garde d'assimiler ce fait habituel aux phénomènes exceptionnels présentés par les fétichistes de l'oreille, du nez, de la main, ou du vice. En effet, ce « trait de beauté » que nous saisissons n'est que le bout par lequel nous nous mettons à dévider aussitôt tout un écheveau de charmes imaginaires ou cachés qui se révèlent à nos yeux ; et bientôt, transfigurée, la personne

est toute aimable de pied en cap. Illusion, il est vrai, mais illusion aussi nécessaire que décevante, plus féconde que toutes les vérités ; et si l'on veut l'appeler délire et folie, j'y consens, mais qu'on nomme alors délire et folie aussi bien toutes les illusions non moins profondes et beaucoup moins douces qui servent d'assises fondamentales aux sociétés, avec force mensonges.

Il est à remarquer du reste que, dans nos jugements sur les femmes, inspirés par l'amour que j'appelle normal ou plutôt par l'aptitude à ressentir cet amour, nous nous accordons assez bien, du moins dans les limites d'une même couche sociale ou d'un même pays. Parmi les innombrables combinaisons de contours et de teintes où se joue le génie intérieur de chaque race humaine, il en est un petit nombre qui s'approchent de l'idéal de beauté latent dans le cœur des hommes ; et la preuve que cet idéal n'est pas de pure fantaisie, qu'il a sa raison d'être générale et non simplement individuelle, c'est que, dans les mêmes milieux sociaux, ce sont toujours les femmes qui font retourner et tourner les têtes. En cela, donc, effet de l'hérédité combinée avec l'éducation et la suggestion ambiante, les membres d'une société se ressemblent fort. — Au contraire, l'amour morbide est suscité par les objets les plus divers ; et ce qui excite le plus tel ou tel aberrant laisse totalement froids tous les autres. Autant d'aberrants, autant d'aberrations. Ce que chacun d'eux nomme beauté, ses collègues l'appellent laideur.

Autre observation. Par le fait même que l'amour normal, en sa complexité compréhensive, embrasse la plénitude de son objet, il affecte l'amant tout entier, âme et corps, aspirations et appétits. Il n'en est pas ainsi de l'amour morbide. J'emprunte à M. Laurent, qui l'a emprunté lui-même aux docteurs Charcot et Magnan, l'exemple de ce détraqué qui, depuis son enfance, est obsédé de temps en temps par la

passion érotique des clous de souliers de femme, et qui, « à 18 ans, était agité par un frémissement voluptueux lorsqu'en passant devant les boutiques de cordonniers, il voyait mettre des clous à des chaussures de femmes ». Souvent, « en dehors de toute excitation, il voit *ses idées* se présenter à son imagination. Il tâche de les chasser ; alors elles le harcèlent comme des furies ». La surexcitation cérébrale va quelquefois jusqu'à produire des hallucinations. *C'est surtout dans les moments où il lutte contre ses pensées et contre les entraînements qui les accompagnent ; il lui semble alors qu'un second être lui est juxtaposé* et lui fait entendre, par des paroles qui lui retentissent dans le cerveau, que toute résistance est inutile... Quand il a succombé, et que, désespéré, il prend la résolution énergique de ne plus céder, il croit entendre, toujours dans son cerveau, comme une voix qui lui fixe le jour où il cédera de nouveau. Lorsque ce jour approche, il redouble de précautions pour éviter tout ce qui pourrait aider à sa chute ; il y met de l'amour-propre ; *c'est comme un duel entre l'être étranger et lui* ; mais le jour arrivé, une sensation de langueur s'empare de toute sa personne, son intelligence s'obscurcit, et la crise ne peut être évitée... ». Il y a là une auto-suggestion évidente autant qu'irrésistible ; et, comme dans tous les cas d'auto-suggestion, on peut dire que la personne s'est rompue en deux, que l'un des fragments est devenu l'instrument passif et irresponsable de l'autre. Irresponsable, pourquoi ? Parce que l'automate suggéré n'est point la personne habituelle et vraie, mais une autre qu'elle, et je dis une autre précisément parce qu'elle n'en est qu'un débris.

Il faut donc plaindre et non blâmer ce malheureux quand il succombe ; et s'il venait à commettre un délit pour la satisfaction de son désir insensé, il faudrait l'absoudre.

Mais jamais, je le répète, dans les plus violentes exaltations de l'amour normal, cette scission de la personne, cette frag-

mentation de l'individualité, n'a lieu. Il déploie jusqu'en son fond le plus replié toute la personne, il ne la dénature pas. Il montre, comme par un fort grossissement, tout ce dont un homme est capable, tout ce dont il peut être à bon droit jugé coupable, car c'est bien lui qui le veut, dans le plein déploiement de son vouloir et de son désir. Il ne pousse au meurtre que le cruel, il ne pousse au vol que le fourbe. De là cette conséquence importante, que les *crimes passionnels*, — qu'on pourrait nommer passionnants aussi bien, à raison de leur accueil par le public, — engagent d'ordinaire la responsabilité morale de leurs auteurs. En effet, c'est toujours un amour de l'espèce normale, jamais une passion pathologique, qui les provoque. Le public ne s'intéresse guère aux vrais malades, pas plus à ceux de l'amour qu'aux autres. Aussi les artistes et les écrivains, qui cherchent à flatter ses goûts, se gardent-ils bien de choisir leurs modèles parmi les aberrants. Nulle aberration érotique n'a inspiré un roman, ni un tableau, ni une pièce de théâtre¹, pas même une comédie bouffonne.

Imagine-t-on une comédie roulant sur l'amour d'une bottine virginale possédée, perdue, reprise, etc... ou sur la passion érotique d'un vieillard pour une petite fille de sept à huit ans ? On peut s'étonner, à première vue, que les amateurs du nouveau quand même aient négligé cette source de renouvellement esthétique. Mais, à vrai dire, elle est moins riche qu'elle n'en a l'air, et il est à croire que si, par hasard, on osait l'utiliser, elle serait vite tarie. L'amour normal est tout autrement varié, grâce à son unité même, et sans parler du petit grain de folie qui s'y mêle le plus souvent, non sans agrément du reste.

(TARDE).

¹ Je n'oublie pas les poésies consacrées à l'amour grec. Mais c'était alors une aberration généralisée. L'exception confirme la règle. (TARDE.)

Le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* nous donne sur l'étiologie de l'inversion les lignes suivantes, dues au professeur Lacassagne. Elles sont intéressantes et instructives à lire. L'illustre médecin légiste y indique avec sa clarté habituelle les causes sociales de la manifestation vicieuse de l'instinct sexuel.

Cette inversion de l'instinct génital s'observe aussi chez les animaux, dans les troupes de mâles, par exemple¹. Dira-t-on que chez eux c'est un phénomène antinaturel? N'est-ce pas plutôt la manifestation extérieure d'un impérieux besoin fonctionnel? Nous en avons cité quelques observations curieuses dans une étude sur la *criminalité chez les animaux* (*Revue scientifique*, 1882). Des constatations de cette inversion ont été notées aux différents moments de l'histoire, dans les sociétés primitives, et c'est dans les milieux fétichiques qu'elle a pris partout un développement extraordinaire.

Sans entrer dans des développements historiques trop longs et que l'on trouvera d'ailleurs dans la thèse de M. Chevalier, rappelons dans la Genèse l'histoire des anges qui logent chez Loth à Sodome. Le culte de Baal n'était qu'une prostitution masculine; le *Lévitique* (Chap. xxviii, v. 22 et 23) range la pédérastie parmi les infamies; le *Coran* la mentionne (Chap. vii, v. 79, et chap. iv, v. 20), mais il ne paraît pas bien sévère. A Athènes, c'est l'amour grec; il s'étale au grand jour et Hippocrate le flétrit dans son serment. Si à Lesbos, à Ténèdes, il y avait des concours de beauté pour les femmes, il y en avait pour les hommes chez les Eléens. Voltaire dit: « Malgré ces idées si éloignées de nos opinions et de nos mœurs, ce vice était regardé chez les Grecs comme une débauche honteuse, toutes les fois qu'il se montrait à

¹ *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. LACASSAGNE: Article *Pédérastie*. Paris, Masson, Asselin et Cie.

découvert et sans l'excuse de l'amitié ou des liaisons politiques. Lorsque Philippe vit, sur le champ de bataille de Chéronée, tous les soldats qui composaient le bataillon sacré, le bataillon des amis à Thèbes, tués dans le rang où ils avaient combattu : « Je ne croirai jamais, s'écria-t-il, que de si braves gens aient pu faire ou souffrir rien de honteux ». Ce mot d'un homme souillé lui-même de cette infamie est une preuve certaine de l'opinion générale des Grecs.

Chez les Romains, la prostitution pédéraste prend un accroissement encore plus grand, et les documents que nous avons sur ce sujet sont considérables. Ces pédérastes n'étaient pas même flétris par la loi, puisque les règlements de police ne leur assignaient pas, comme aux femmes, un vêtement particulier, et que l'édile ne les inscrivait pas sur les tables de la prostitution. Pourvu qu'ils ne fussent pas nés libres et citoyens romains, ils pouvaient étaler sans entrave leur honteux métier. Le plus souvent, c'étaient des enfants d'esclaves qu'on avait dressés à ce commerce obscène : *les enfants de louage* ou *pueri meritorii*. Leurs noms étaient d'ailleurs variés à l'infini ; on les appelait *pædicones*, *pædicator*, *pæderastes*, *pathici*, *cynædi*, *ephebi*, *gemelli*, *catamiti*, *amasii*, *spado*, *frater*, *concupinus*, et d'un mot même qui désignait leur spécialité, *fellatores*. Il est curieux de constater que les habitudes de ces *hommes publics* à cette époque soient, à peu de chose près, conformes à la description des pédérastes modernes faite par Tardieu. Ils avaient souvent des caractères physiques qui les rapprochaient du sexe féminin, sans barbe et sans poils, imprégnés d'huile parfumée, ayant de longs cheveux bouclés, des vêtements de couleur voyante, principalement de couleur verte, d'où leur nom de *galbinati*, le regard lascif et éhonté, la démarche nonchalante, le geste obscène et provocateur. Ils se reconnaissaient à certains signaux, le *signum infame*, qui consistait dans l'érection du doigt du mi-

lieu ; aussi le médius fut-il appelé à cause de cela le doigt infâme, et un homme libre ne l'ornait jamais d'une bague. Ils habitaient une rue spéciale, la rue des Toscans. Il y avait, comme de nos jours, des actifs et des passifs. Puis, à côté de ces prostitués, il faut citer les esclaves au domicile du maître : ces derniers, dit Pétrone, portaient des cheveux très longs.

Aussi le jeune Romain, le jour de son mariage, comme gage de sa fidélité, faisait couper les cheveux à tous les esclaves de sa maison. Les auteurs grecs, latins, historiens et poètes, citent les dépravations de goût et le libertinage d'hommes illustres adonnés à cette passion, tels que Alcibiade, César, Néron, Adrien ; de même, à la fin de sa carrière, Horace amoureux du beau Ligorinus. Saint-Paul, dans son *Épître aux Romains*, flétrit ces habitudes vicieuses et montre ainsi quelle devait être leur fréquence. « *Propterea tradidit illos Deus in passiones ignominie : nam et femine eorum immutaverunt naturalem usum in eum usum qui est contra naturam.* » (Chap. 1, verset 26), et : « *Similiter autem et masculi, relicto naturali usu femine, exarserunt in desideriis suis in invicem, masculi in masculos turpitudinem operantes* » (verset 27)...

Aux xiv^e, xv^e et xvi^e siècles, époque d'explosion de mysticisme religieux et de folie génésique, on voit aussi apparaître les passions contre-nature. Elles s'étaient déjà montrées au début du christianisme, alors que la pédérastie fut adoptée et propagée par des sectes mystiques, descendant plus ou moins des gnostiques, telles que celles des Nicolaïtes, des Cainistes. Plus tard, ce furent les *Bulgares* ou *Bougres*, les Paterins, les Catharins, les Vaudois, les Albigeois : tous ces hérétiques furent soupçonnés du crime de bougrerie. Citons enfin l'influence de l'an 1000, des invasions normandes, des Flagellants, des Croisades, de l'ordre des Templiers, puis

l'arrivée des Italiens en France à la suite de Catherine de Médicis.

Le xv^e siècle présente un monstreux exemple de délire génésique. Cet âge de fer, dit Henri Martin, fut épouvanté et frappé de stupeur en apprenant les forfaits de Gilles de Rays, maréchal de France, contemporain et compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, qui, au château de Machecoul en Bretagne, employa et sacrifia à ses plaisirs plus de 800 enfants. Rays fut brûlé sur une place de Nantes, en 1440. Sous Henri III, ce furent les mignons...

De nos jours, la prostitution pédéraste a pris à Paris et dans tous les grands centres de population un accroissement inquiétant. Rien ne prouve cependant que ce vice se répande de plus en plus. Notre société moderne aurait beaucoup à faire pour arriver sur ce point au degré d'immoralité que nous venons d'indiquer en Grèce ou à Rome, et que l'on constate d'ailleurs de nos jours dans certains milieux, en Chine, par exemple.

A l'article Chine de ce *Dictionnaire*, notre ami M. Morache donne des détails curieux sur la prostitution pédéraste dans ce pays, les maisons publiques destinées à ce commerce. Il paraît même qu'il y a des romans, souvent très littéraires, consacrés aux amours masculines et dans lesquels on retrouve tous les transports, toutes les péripéties de l'amour véritable. Dans une étude sur le même sujet (*Gaz. hebdomadaire*, 1872), M. E. Martin dit que la prostitution pédéraste a atteint, en Chine, des proportions hors de toute comparaison. Cette prostitution peut être considérée comme publique, tant il y a de liberté laissée à sa pratique. Elle a lieu surtout dans les boutiques de barbier.

W. Chevers (*Medical jurisprudence for India*, 1876) consacre à ce sujet, qu'il désigne sous le nom d'*innatural crime*, un chapitre intéressant. M. le docteur Henry Coutagne a bien

voulu le résumer pour nous. Le docteur Clemenger dit qu'à Lahore on rencontrait fréquemment, dans les rues, des couples de pédéastes marchant deux à deux, se tenant par la main, balançant les bras, reconnaissables à leur teint blême et à leur regard terne¹.

En 1855, à Lucknow, il y avait au moins cent maisons de prostitution exclusivement pédéastique. Dans cette ville une rue était occupée par des eunuques se livrant à ces pratiques. Avant l'occupation anglaise, le vol des enfants se pratiquait sur tous les points de l'Inde pour cette Sodome.

Le commerce pédéastique fait par les eunuques est très fréquent et organisé en certains points de l'Inde. Cette classe spéciale d'eunuques avait même, en 1852, un roi résidant à Dehli ou à Furruckabad ; les hommes forment un groupe de cinq ou six, vivant dans une seule maison, sous la présidence de l'eunuque le plus âgé, appelé *gooroo*.

Dans nos pays, ainsi qu'on l'a fait remarquer, c'est l'école à laquelle se forment les plus habiles et les plus audacieux criminels. C'est un procédé de chantage qui a d'abord été mis en pratique par Lacenaire et son complice Avril, dont il avait connu à Poissy la passion honteuse. On trouve la pédéastie comme instrument de crime dans les assassinats de Tessié en 1838, de Ward en 1844, de Benoît et de Bérard en 1856, de Bivet et de Letellier en 1857, de l'enfant Saurel âgé de trois ans en 1866, de Robin en 1877.

On se rappelle, en 1878, les scandales bruyants d'Auch, de Bordeaux, de Béziers, les affaires Gilles et Abadie ou des *cra-vates vertes*, l'affaire Mielle en 1844.

Actuellement, outre la prostitution dont nous venons de parler, il semble que l'instinct génésique cherche ses satisfac-

1

Insomna, sappi que tutte fur chercis
E letterati grandi e di gran fama
D'un medesimo peccato al mondo lerci.

tions dans des procédés contraires aux lois naturelles. Les cas de sodomie conjugale ne sont pas rares. Les prostituées, dans les maisons publiques, se livrent souvent au coït anal. La succion pénienne, les fellatores et le saphisme, ont atteint une fréquence vraiment inouïe. Le débordement et le succès d'une littérature pornographique (et particulièrement lesbienne) semblent indiquer que, dans la société actuelle, les inversions ou les anomalies de l'instinct sexuel traduisent la perturbation d'un système nerveux mal équilibré.

Quelles sont les causes que l'on peut assigner à la pédérastie? M. Chevalier a distingué trois variétés de l'inversion sexuelle : 1° une inversion acquise, par exemple dans la prostitution pédérastique et saphique ; 2° une inversion des agglomérations exclusives : ainsi les pensions, les internats, les armées, les prisons ; 3° une inversion native : ce sont des héréditaires ou des hermaphrodites moraux.

Il nous semble que Diderot a encore mieux précisé l'ensemble des causes qui peuvent produire ces habitudes vicieuses. A la fin de la *Suite de l'entretien du rêve de d'Alembert*, M^{lle} de Lespinasse demande à Bordeu : Ces goûts abominables, d'où viennent-ils? Bordeu répond : Partout d'une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, de la corruption de la tête dans les vieillards, de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette de femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris.

Chacune de ces causes mériterait d'être spécialement étudiée. Signalons les modifications d'humeur et les excitations de la puberté, les caractères fréquemment efféminés des pédérastes, qui sont souvent marqués au cachet de l'*infantilisme*, aux formes arrondies, arrêtés dans leur développement et, comme le dit Brouardel, excitant les appétits dépravés par leur *habitus féminin*, et se prêtant peut-être plus volontiers à ces honteuses pratiques parce qu'ils n'ont pas d'aptitudes

masculines énergiques ; les dépravations avec excitations extraordinaires chez des hommes âgés qui, tout-à-coup, sans souci de leur dignité personnelle et de l'honneur de leur nom, se comportent comme de véritables exhibitionnistes.

La disette de femmes est une cause occasionnelle dans les agglomérations exclusives d'hommes : ainsi, dans les armées, à bord des navires, dans les prisons. Sainte-Claire Deville a soulevé cette question à propos de l'internat dans l'éducation (*Revue scient.*, 1871). Nous avons fait cette constatation, en Afrique, dans les compagnies disciplinaires, et dans le service des consignés au Val-de-Grâce : les *ménages* y sont fréquents, et, de l'aveu même des individus, dans ces sortes d'union, le rôle de chacun d'eux ne se limite pas au mode d'exercice génésique : l'un prend toujours les allures, le nom, le langage et jusqu'aux menues occupations d'une personne de l'autre sexe. Il n'est pas douteux qu'un certain nombre de jeunes gens, tels que des employés, des domestiques, des militaires, etc., etc., effrayés par le tableau terrible, mais souvent exagéré, des accidents occasionnés par la syphilis, et craignant le renvoi d'une place qui est souvent un gagne pain ou le début d'une position, se livrent à des plaisirs solitaires ou, si l'occasion se présente, à des pratiques pédérastiques. Citons aussi, pour les ouvriers, la paresse, les longues oisivetés dans les grandes villes, lors des chômages. C'est d'abord la facilité de se procurer ainsi quelque argent ; plus tard, ce sera un commerce.

Pour d'autres existe la crainte des conséquences des rapports sexuels avec une femme : ainsi, le président d'une société de jeunes gens, dont parle Hofmann, et qui avait été condamné pour pédérastie, expliquait « qu'un rapport sexuel avec une femme était trop dangereux, qu'il pouvait facilement en résulter quelque chose, tandis que, avec des garçons, il n'y avait rien à craindre de ce genre ». Hofmann se demande

si cette considération ne pourrait pas être quelquefois la cause de la sodomie conjugale.

On a encore mentionné des cas où les causes de la pédérastie pouvaient être attribués à la crainte de l'impuissance due à l'onanisme, à une anomalie de développement des organes génitaux ou à certaines infirmités des régions voisines. Souvent, en effet, les pédérastes ont été des onanistes pendant leur jeunesse; cela tient peut-être dans les deux cas à une excitation spéciale de leur appareil génésique...

Chez plusieurs pédérastes nous avons observé une ou deux hernies inguinales volumineuses.

(LACASSAGNE).

Dans une étude fort remarquable, quoique très paradoxale et de conclusions assez différentes des miennes en certains points, sur l'inversion en Grèce, un des élèves de Lacassagne, le docteur J. Arrufat¹, cherche, en me disant de les reproduire ainsi, les causes de l'inversion, ses relations avec l'altruisme.

Il est probable, et c'est l'avis de M. Spencer², que les premiers hommes ont longtemps vécu la vie sauvage, éparpillés au hasard et par petits groupes errants. Encore engagés dans l'animalité, impulsifs, incapables de réflexion et presque de mémoire, le plaisir du moment, perçu vaguement en un moi embryonnaire, faisait cependant vibrer tout l'être et l'absorbait. Ils n'éprouvaient que les deux besoins qui sont le symbole de la matière vivante : se conserver et se reproduire ; c'était vers leur satisfaction que, sans relâche, tendaient tous leurs efforts, tous leurs désirs obscurs.

C'est pourquoi les hommes de ces temps s'accouplaient au gré de leurs caprices. Le mâle, brutal, aveuglé par la puissance de l'instinct, cherchait une femelle : c'est la raison de ces relations entre parents très rapprochés, que nous jugeons criminelles et incestueuses, et qui, fréquentes dans les sociétés jeunes, sont habituelles chez les animaux. Mais, lorsque les femelles manquaient, et que le rûl plus douloureux que la faim surexcitait les mâles, les erreurs du sexe se présentaient

¹ ARRUFAT. — *Essai sur un mode d'évolution de l'instinct sexuel*. Lyon, 1893.

² H. SPENCER. — *Principes de Sociologie*.

fatalement : l'homme allait vers l'homme. C'est ce qu'on pourrait appeler la pédérastie de la période d'animalité.

Aucun animal, dans un rapport sexuel, n'a le désir conscient de la reproduction, mais bien recherche le plaisir, et le plaisir égoïste. En réalité, ce qui a fait *naturel* l'instinct qui pousse l'homme vers la femme, le mâle vers la femelle, c'est la multiplicité des expériences durant les siècles écoulés. Mais l'instinct de la reproduction, ou plutôt la tendance qui nous pousse à satisfaire ce besoin, est bien antérieur et partant plus puissant. Elle existait en effet, et elle existe, chez l'animal asexué, chez le plus humble des êtres, la cellule ; et comme chez le plus élevé, toujours récompensée par le plaisir, qui n'est que le sentiment du libre jeu des organes, de la vitalité maxima.

En somme, tendance essentielle, irréductible, de la matière vivante : persister dans l'être, et non seulement comme individu, mais encore comme espèce.

N'est-il donc pas légitime de croire que tout ce qui est l'homme d'aujourd'hui, sentiments, activité, pensée, besoins, désirs, aspirations, n'est que la résultante actuelle de l'évolution de cette tendance première du protoplasma.

Alors on peut poser avec Littré : *l'altruisme est en corrélation avec la sexualité.*

Ce problème, divers penseurs l'ont abordé : ils ont essayé de déterminer la nature exacte de la corrélation. M. Arréat¹ les a critiqués et a tenté une synthèse. J'envisagerai dans le travail de M. Arréat les seules idées qui me pourront servir dans l'établissement des conclusions que je vise.

« La séparation des sexes, dit M. Arréat, a été un important moment dans l'évolution des tendances ou impulsions instinctives des êtres vivants. La sympathie, ou plutôt les sentiments tendres, y ont leur origine. C'est à ce moment que les tendances premières ont commencé de prendre les formes de l'altruisme. Mais il reste toujours à rechercher si la relation, dans le temps, des formes de la sympathie à la sexualité ne serait pas une *relation d'effet à cause* ». — La question est présentée : peut-on rattacher les formes supérieures de la sympathie au désir même de l'espèce ?

C'est l'avis de M. A. Bain. Il établit la prédominance, dans les émotions tendres, du plaisir causé par la sensation primitive du contact

¹ ARRÉAT. — *Altruisme et sexualité*. Rev. phil. Décembre 1886.

animal. « Chaque créature est disposée à donner quelque chose pour le plaisir premier de l'embrassement ». Le toucher est donc pour Bain le sens fondamental et générique.

Mais pourquoi se trouve-t-il associé aux émotions tendres, simples et non sexuelles. Bain invoque la vive jouissance qui y est attachée dans la fonction reproductrice ; il se fait dès lors une association fatale entre la mise en activité du toucher et le plaisir sexuel ; l'un rappelle l'autre. Que l'on considère maintenant le souvenir de ces opérations, non pas seulement chez l'individu, mais dans la vie de toute l'espèce, et on comprend comment, toute sympathie impliquant la joie de l'embrassement, et celle-ci rappelant la joie de l'amour, ce soit dans l'instinct sexuel que se trouve le germe initial de l'altruisme.

Quel jugement porter sur cette théorie ? L'énumération des causes n'est peut-être pas complète : peut-être n'envisage-t-elle pas tous les côtés de la question. Ainsi, pourquoi ne pas faire intervenir de suite, avec le toucher, tous les autres sens et en particulier l'odorat ? Puis, n'y a-t-il pas lieu de se rappeler qu'il y a chez les êtres vivants supérieurs un superflu d'activité vitale ; ce superflu est dépensé en partie par le jeu. Pourquoi l'altruisme ne serait-il pas aussi un jeu ?

Mais peu importe ici ; ce fait n'en paraît pas moins établi que *de l'instinct sexuel est au fond de l'altruisme*.

Ceci admis, revenons aux premiers hommes : cette fois, ils ont évolué hors de l'animalité, ils sont déjà conscients, ils commencent à se souvenir, à comparer, à juger. Le penchant qui attire les sexes s'idéalise par l'apparition de la sélection : l'amour est né. L'homme ne va plus à la femme inconsciemment, brutalement ; il jouit, avant la possession, par le souvenir individuel ou héréditaire ; il embrasse, il sent, il regarde, il entend ; bientôt même, il tressaillira de plaisir en face de la beauté morale, lorsqu'il sera parvenu à des conceptions immatérielles, c'est-à-dire très générales.

Or, chez les races bien douées, toute cette volupté associée à l'acte sexuel, greffée sur lui en quelque manière, finira par se développer à outrance. Elle se présentait jadis à propos de l'acte reproducteur, comme une plante parasite : maintenant, le désir sexuel, bien que toujours au fond de tout l'être, ne sera perçu dans le moi conscient qu'après et par cette volupté associée.

Puis cette volupté, limitée au début à la femme, se généralisera ; elle pourra être ressentie par le contact de toute chair : l'homme ira

vers l'homme et pour le plaisir de l'embrassement ; il deviendra altruiste, capable de sympathie, d'émotions tendres, d'apparence non-sexuelles. Mais l'instinct est au fond ; fatalement l'association le réveille.

Et alors apparaît la forme primitive de l'altruisme : la pédérasie, avec toutes ses conséquences charnelles.

Ce phénomène a dû être précoce ; il a dû se manifester bien avant que les hommes fussent parvenus à la notion, même inconsciente, de l'intérêt général.

Comme ces idées expliquent rationnellement certaines données de l'histoire sociale de l'humanité !

La pédérasie a été répandue par tout le monde ancien depuis les temps les plus reculés ; elle s'éteint, comme phénomène physiologique et psychologique surtout, le jour où les notions morales des hommes se sont trop développées dans le sens de l'idéal et de l'immatériel : le divorce apparent entre l'amour et le plaisir sexuel s'est accentué dans la conscience.

Et il suit de là une théorie sur l'évolution de l'amitié. Elle est née de l'amour ; puis elle a évolué parallèlement, se purifiant pour ainsi parler, s'idéalisant de plus en plus. L'amour se transformait, lui aussi ; mais l'amitié a marché plus vite. Chez les Grecs du v^e et du vi^e siècle, on assiste aux dernières manifestations de la forme primitive de l'altruisme ; déjà des protestations se font entendre dans la bouche d'un Socrate et d'un Platon contre le côté charnel : l'amitié intellectuelle se lève.

Mais un phénomène psychologique aux racines si profondes ne disparaît pas brusquement. Sous l'empire romain, la pédérasie est très fréquente encore, mais elle n'est plus qu'un acte extérieur, sa base psychologique a disparu ; ou plutôt elle n'a pas disparu, elle s'est transformée.

Il y a là un fait qui montre l'évolution naturelle de l'humanité vers l'intellectualisme ; au début, l'amour des hommes avec son côté spirituel, germe de l'amitié moderne, et son côté matériel qui est la pédérasie ; le côté spirituel grandit de plus en plus, parti de presque rien ; il étouffe le côté matériel et la pédérasie, partie de la brute, retourne à la brute.

Même de nos jours encore : combien d'amitiés reposent sur de pures convenances corporelles ? Quel sens aux jalousies de l'amitié ? Et dans le même ordre d'idées, pourquoi le fréquent égoïsme des frigides ?

Et maintenant, si l'on croit, avec M. Guyau¹, qu'aucun phénomène n'est isolé en nous, que tout plaisir vraiment profond est la conscience sourde d'une harmonie générale, on peut comprendre comment, chez les Grecs, l'amour des hommes semble dériver d'un sentiment esthétique, l'idolâtrie sensuelle de la beauté. Le sentiment esthétique ne se peut considérer indépendamment de l'instinct sexuel. Toutes nos fonctions même peuvent revêtir un caractère esthétique ; désirer, aimer, admirer, jouir, ce sont des modes d'activité de l'être, identiques dans le fond : ils sont associés, enchevêtrés chez les races jeunes comme chez les enfants ; et non pas seulement en vertu d'une origine profonde commune, mais par l'effet de l'expérience indéfiniment répétée de l'espèce. C'est pourquoi, chez les Grecs sensuels, le sentiment esthétique a été la corde qui, touchée la première, a fait vibrer tout le système.

L'être évolué, conscient, va réveiller l'être premier dont il dérive et qui, baignant le premier, vit d'une vie sourde et végétative : l'effet remonte à la cause.

(ARRUFAT).

M. Max Dessoir, de Berlin, m'a adressé pour mon enquête un article fort remarquable publié par lui dans une revue allemande². J'en détache un passage.

Zur psychologie der Vita sexualis

EXTRAITS

PAR MAX DESSOIR. Berlin.

Traduction de M. Aubry (El. Biar).

... L'impossibilité du mariage influe cruellement sur les homosexuels qui ont le sentiment de la famille. Car, quand bien même il serait possible de vivre maritalement avec une personne de même sexe, il ne saurait naître des enfants de cette union, et sans eux il n'y a ni chaleur ni lumière au foyer domestique³ ; il ne saurait y avoir non

¹ Les problèmes de l'esthétique contemporaine.

² MAX DESSOIR. — *Zur Psychologie der Vita sexualis*, 1 broch. 35 p.

³ De M. MAX DESSOIR (traduction Aubry). A propos du facteur esthétique.

Le facteur esthétique dans l'homosexualité est, comme dans l'hétérosexualité, associé de la façon la plus étroite au facteur sexuel. Un pédéraste

plus cette délicatesse d'égards qui range un vrai couple dans le groupe social. Si nous avons invoqué la violence de la passion homo-sexuelle, nous pouvons dire, à présent, que cette violence est causée en grande partie par le peu de respect que l'on témoigne à la Société...

Il n'y a ici en effet aucun des mobiles modérateurs qui résultent de la tolérance sociale du coït normal et du mariage. Il faut avoir vu ces malheureux pour comprendre le tragique de leur sort. Rabow nous le montre dans tout son horreur, quand il nous parle de cet inverti qui aime d'un amour sexuel son propre frère. Là se trouvent réunis l'amour homo-sexuel contre nature et l'amour sexuel du frère pour le frère...

... L'homo-sexualité est déjà une chose si triste et si horrible en soi, que toutes les tentatives que l'on fait pour enrayer et pour guérir cette maladie, devraient être bien vues du public et non pas couvertes de railleries comme on l'a fait trop souvent.

de ma connaissance qui, depuis sa jeunesse, avait pris l'habitude de s'examiner lui-même, m'a dépeint les drames qui se jouaient dans son âme lorsque, dans le cours du développement de sa maladie, il découvrit inopinément, en tout cas malgré lui et bientôt même à son grand chagrin, qu'un beau jeune homme exerçait sur lui la même impression que la vue d'une jolie femme sur ses camarades et amis. Il agit ici, bien entendu, du plaisir sexuel esthétique que nous connaissons tous. Mais il y a, en outre, dans l'homo-sexualité parvenue à son plein développement, un mobile tout particulier. Le pédéraste attache à la vue et à l'attouchement de la verge, la tribade à l'attouchement de la vulve, une importance que nous ne comprenons pas tout d'abord.

Dans leurs rêves et dans les combinaisons de leur imagination, l'un et l'autre se représentent des parties génitales bien formées appartenant à un être du même sexe, tandis que la foule des humains, au moment de l'excitation érotique, pense relativement peu aux parties génitales. Dans les relations sexuelles normales la jouissance atteint précisément son maximum d'intensité au moment de la prise de possession des organes sexuels. Les baisers, les attouchements, les enlacements, ne sont que les précurseurs de l'acte de prise de possession réelle de la personne désirée, qui se symbolise alors pour ainsi dire dans l'attribut du sexe. Or, c'est dans ces préliminaires surtout que les pédérastes et les tribades trouvent leur plaisir, ils ne ressentent pas le désir de posséder l'être aimé et d'éjaculer. Cependant, la nature, même dans ce penchant qui lui est contraire, ne renonce pas à ses droits : elle remplace le coït autant et comme elle le peut. C'est par les sens qui nous rendent relativement maîtres du monde extérieur que l'homo-sexuel prend symboliquement possession des parties génitales de l'autre, et ces organes représentent ici pour ainsi dire toute sa personnalité ; c'est alors, mais alors seulement, que l'extrême sur-excitation produit l'éjaculation.

MAX DESSOIR.

A cette considération générale nous ajouterons quelques remarques d'une importance secondaire. Les personnes sans prévention doivent être frappées de l'empressement què mettent les homo-sexuels et leurs compagnons de plaisir à s'attribuer une haute position sociale. Ils se donnent ainsi que leurs amis pour des personnages distingués, bien éduqués et pleins de talent. Leur sottè ambition leur sert à cacher leur condition de parias, mais ils ne peuvent jamais, quoiqu'il en soit, malgré le « grand nombre » de leurs congénères dans les classes supérieures, s'abstenir de toute relation homo-sexuelle avec des personnes vénales. Les tribades se les procurent avec une facilité relative ; elles choisissent une prostituée qui vend son corps et dont les habitudes se concilient facilement avec les relations homo-sexuelles. Les pédérastes, au contraire, ne trouvent que des sujets à l'état normal et que pousse l'amour du lucre, ou des sujets homo-sexuels qui cherchent à rendre leur métier le plus lucratif possible...

On sait que les pédérastes prostitués cherchent à attirer l'attention en imitant le costume et les manières des femmes. Cette manie n'est pas innée chez eux, elle n'est, hélas ! que le produit des rapports sociaux, et le signe distinctif de ces êtres vénaux. Chez certains pédérastes, elle est plutôt accidentelle, car des hommes, bien que constitués normalement, ont quelquefois dans leurs manières quelque chose de féminin ; chez d'autres, ce n'est qu'une déformation sexuelle de la femme.

Quant au *facteur personnel*, on peut dire qu'il ne tient pas la première place dans l'homo-sexualité. Les homo-sexuels, à quelque sexe qu'ils appartiennent, ne semblent pas être capables d'un amour exclusif et durable, ni pouvoir s'attacher entièrement à une seule et même personne. Ils cherchent plutôt certaine qualité déterminée. Ainsi, par exemple, quand ils s'adressent aux jeunes gens, c'est à la virginité qu'ils en veulent, il faut que ceux-ci n'aient pas encore eu de relations sexuelles. A Naples, on prise fort les garçons « Senza pelle ».

Plus tard, ils se contentent d'hommes qui ont bien des relations avec des femmes, mais non avec des hommes. Ils en viennent à se former un idéal de la somme de leurs nombreuses expériences, de celles surtout qui leur ont été particulièrement agréables, et ils croient le trouver personnifié tantôt ici, tantôt là ; mais la forme la plus élevée du sentiment de l'amour reste à jamais inconnue à leur sens développé contrairement à la nature. Leur être dépourvu d'équilibre ne

peut s'accommoder d'un amour constant et durable. L'ardeur érotique et le penchant à la rêverie peuvent, à coup sûr, faire d'un homo-sexuel un excellent artiste, mais jamais un prêtre de l'amour vrai...

Ce n'est pas tout pour le psychologue que d'avoir fait cette analyse, il lui faut encore en rendre les conclusions utiles pour le jugement moral. Il sera facile d'en tirer ensuite quelques conséquences juridiques et médicales. On s'est toujours efforcé en théorie d'excuser l'homo-sexualité en en cherchant la cause dans les vices du corps. Si le mythe de Platon était vrai, ou si les homo-sexuels, comme le peuple le croit encore, étaient hermaphrodites, nous pourrions comprendre aisément et même excuser le penchant contre nature de l'affection sexuelle. On ne connaît que trop la profonde influence de la castration sur la personne morale toute entière.

Mais on ne peut expliquer les défauts des organes sexuels, et la science contemporaine se voit obligée de rechercher d'autres moyens pour former son jugement. Le premier consiste à comparer cette maladie aux cas de dépravation morale, que l'on rencontre accidentellement dans certaines circonstances, telles que l'alcoolisme ou la névrose. Dans l'alcoolisme, on trouve avec la dépravation des instincts non seulement une vie de l'intelligence mais aussi toutes les formes de l'abrutissement, tandis que les pédérastes et les tribades mènent une vie active, douce, sentimentale et variée.

Chez les névrosés, c'est-à-dire chez les personnes éminemment hystériques ou épileptiques, il s'agit d'instincts qui apparaissent dans des moments de crise, tandis que la caractéristique de l'homo-sexualité réside dans le désir ininterrompu du plaisir érotique homo-sexuel.

Le meilleur moyen serait de rapprocher les homo-sexuels de la foule des êtres psychologiquement inférieurs, que les Anglais appellent « *Inferior beings* » et les Français « déséquilibrés. » Ce qui rapproche ceux-ci des homo-sexuels, c'est d'abord leur niveau psychique relativement élevé, exception faite de la profonde lacune que nous pouvons, sans hésiter, qualifier de « monomanie ». Puis leur habitude de se placer avec leur « nature particulière » au centre d'un monde imaginaire qu'ils revêtent des plus belles couleurs¹, enfin l'incapacité dans laquelle ils se trouvent de se corriger.

¹ Le meilleur exemple en sont les écrits d'Ulrichs, que Moll analyse si bien dans son livre.

Il est certain que jusqu'à présent l'homo-sexualité ne revêt aucun des caractères d'une maladie empiriquement définie et dont les symptômes anthropologiques et anatomiques sont facilement reconnaissables. Toutefois, si nous nous en reportons à notre analyse, il nous sera difficile de douter du caractère pathologique de cette maladie. Si l'on considère, en outre, que ce penchant immoral, dont on n'a jamais pu calculer la violence, ne peut s'expliquer entièrement par les antécédents ou le caractère de l'individu — ; qu'il s'enracine profondément, malgré toute la volonté et la connaissance que l'on en ait — ; qu'il s'élançe pour ainsi dire bien au-delà des horizons que se forme l'individu — ; qu'à certains moments, il en vient à l'action : voudra-t-on encore se contenter ici des formules abstraites de l'homme sain ou malade, de l'homme libre ou non libre ?

Que l'homo-sexuel soit susceptible de guérison et que, comme tel (abstraction faite des cas de séduction ou de scandale public), il puisse être reconnu coupable, ces deux questions se confondent avec les questions analogues concernant les déséquilibrés. Pour le moment, nous nous abstenons de répondre ; mais, nous pourrions conseiller ceci : Que l'on veuille bien s'en tenir à des décisions médicales et juridiques aussi élastiques que possible, car, ici comme ailleurs, la vérité est une question de nuances (MAX DESSOIR).

Je ne puis mieux clore cette longue enquête que par de bien judicieuses appréciations de M. Raffalovich. D'excellentes pages publiées dans les *Archives d'Anthropologie criminelle*, en réponse à mon enquête, je reproduis, avec son consentement, les lignes suivantes, parues sous le titre :

QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'INVERSION

*Réponse au paragraphe 1^{er} du questionnaire publié
le 15 janvier 1894¹.*

Voici quelques observations.

Les invertis ne se contentent pas du tout de la vieille explication de l'âme féminine dans un corps masculin. Certains sont plus masculins

¹ Voir p. 105 (*Archives d'Anthropologie criminelle, de Criminologie et de psychologie normale et pathologique*, 1894).

que les hommes habituels et se sentent portés vers leur propre sexe en raison de la ressemblance. Ils disent qu'ils méprisent trop les femmes pour être efféminés.

D'autres croient que la similarité est une passion comparable à celle suscitée par la dissimilarité sexuelle. Hommes, ils aiment un homme ; mais, ils assurent que s'ils étaient femmes, ils aimeraient une femme. Ce sont les unisexuels par excellence. Ce sont aussi les supérieurs, les plus intéressants, les seuls peut-être qui ne mentent pas pour le plaisir de mentir ou sans le savoir. On pourrait admettre (et ce serait une règle assez générale), que plus un unisexuel a de valeur morale, moins il est efféminé.

C'est une erreur de croire que les unisexuels, les invertis, se reconnaissent entre eux. C'est une de leurs vantardises, et qui a été fort répétée. Mais un de leurs sujets de conversation est justement de se demander si tel ou tel partage leurs goûts, leurs habitudes ou leurs tendances. Les efféminés se reconnaissent naturellement, mais on les reconnaît aussi aisément sans être efféminé soi-même. La prudence, l'amour-propre, l'orgueil, le respect de soi-même, une affection profonde, mille sentiments, empêchent un unisexuel de se livrer ainsi, s'il n'est pas un débauché ou très efféminé.

Je crois que les invertis de naissance sont moins vicieux, moins libertins, plus honnêtes, plus estimables que la plupart des perversis. On peut, sans trop d'inconvénients (ou même sans aucun), être lié d'amitié avec un inverti-né, mais il ne m'est jamais arrivé de trouver un perversi dont la perversion était uniquement sexuelle. Il est pourtant possible que des circonstances exceptionnelles (l'isolement, l'influence d'un perversi remarquable et supérieur) agissent sur un individu et l'invertissent sans trop endommager le reste de son caractère. Dans ces cas, l'on ne s'apercevrait pas de l'inversion, car elle serait bornée à des rapports avec un seul individu, l'inverti supérieur, et elle pourrait à la longue s'affiner au point d'être méconnaissable. Et quant à l'inversion produite par l'isolement, elle pourrait disparaître avec cet isolement, ou, si elle persistait, elle pourrait rester absolument sexuelle.

C'est chez l'inverti de naissance que l'inversion se trouve le plus souvent absolument sexuelle. L'inverti-né s'habitue à son caractère ; son inversion ne lui est pas apprise par le vice, ou par l'impuissance, ou par la vanité, ou par l'amour du gain, ou par imitation, ou par

lâcheté, ou par crainte, ou par le désir de s'emparer de quelqu'un qui est nécessaire ou utile : — toutes causes de la perversion.

Les médecins qui essaient de guérir les invertis n'ont pas assez remarqué les dangers auxquels ils exposent leurs malades : ils peuvent transformer leur inverti en un perversi. Je ne crois pas énormément aux guérisons permanentes du sens sexuel, — toute guérison imparfaite peut faire d'un inverti un perversi. — Et si l'inverti est dangereux et contagieux, le perversi l'est beaucoup plus. Il a plus de points de contact avec le jeune homme normal, il l'effarouche moins, il s'empare de lui moins profondément que l'inverti, mais plus aisément. Les hommes qui ont séduit, corrompu, souillé les âmes et les vies de leurs semblables plus jeunes sont d'habitude des perversis. Ils n'ont pas toujours été unisexuels. Ils ont plus de prise. Ils sont plus vicieux. L'unisexuel qui s'essaye à la bisexualité devient aussi corrompu que l'homme sexuel normal qui s'essaye à l'unisexualité ; ils ont tous les vices, ceux qui leur reviennent et les autres. Que les médecins guérisseurs se rappellent ceci avant d'entreprendre un inverti-né.

Au lieu de joindre à ce qu'il a d'anormal les vices de l'homme normal, l'inverti supérieur — c'est le seul qui pourrait vivement désirer changer son état ; les invertis inférieurs trouvent trop facilement des satisfactions adéquates, — pourrait (bien dirigé) tenter de s'élever au-dessus de lui-même et de son vice. Les tendances de notre époque, le mépris qu'on a pour la religion, rendent la chasteté plus difficile pour chacun, et l'inverti en souffre plus que les autres. En présence d'un inverti honnête, au lieu de tâcher d'en faire un coureur de filles, et ensuite le mari malheureux d'une femme peu heureuse, et le père d'enfants qui souffriront plus ou autant que lui, il faudrait essayer de l'occuper, de l'intéresser, de lui montrer des horizons qu'il pourrait atteindre à force d'efforts et de volonté. Si la chasteté était une vertu plus accréditée, je la conseillerais aux médecins comme un remède plus efficace que l'envoi de l'inverti à une « puella », pour le préparer au mariage et à la paternité. Il vaudrait mieux ne pas augmenter le nombre des maris et des pères invertis, perversis. Au lieu de montrer à l'inverti l'état normal qui lui est impossible comme le but, il faudrait lui faire espérer d'arriver un jour bien au-dessus de l'état normal. Mais comment est-ce possible, sans honorer un peu plus la chasteté ? Quant à l'inverti qui veut se marier pour avoir des enfants, son désir est presque coupable ; s'il se marie par convenance sociale, pour se

réhabiliter, pour faire plaisir à sa famille, il devrait épouser une femme plus âgée que lui, une femme du monde, qui n'ignore rien et qui accepte la situation. Même alors, l'avenir est fort douteux.

Les femmes d'aujourd'hui s'intéressent bien à l'unisexualité masculine. On en parle beaucoup à présent ; les femmes sont très renseignées à ce sujet ; non seulement les femmes unisexuelles (qui sont toutes complices des hommes unisexuels, à tous les degrés, — du platonisme à l'abjection), mais aussi les femmes honnêtes. Les femmes n'ont pas peu contribué au sans gêne de l'unisexualité masculine mondaine. Arrivées à un certain âge, les femmes qui ne s'attirent plus l'hommage des vrais hommes s'entourent d'hommes unisexuels, qui leur font la cour pour la galerie. C'est ainsi que des invertis et des pervers, qu'on devrait enfermer dans des maisons de santé ou dans des établissements pénitentiaires, vont dans le monde et y sont des foyers d'infection.

Je me demande quelquefois si les écrivains sérieux qui s'occupent de l'inversion sexuelle ne sauraient être un peu plus bégueules et un peu moins innocents. Ils décrivent tous les uns après les autres des exercices déjà décrits par Martial et Pétrone et vantés par Verlaine¹ et Platen². En latin, en allemand, en français, plus rarement en anglais,

¹ Verlaine :

Et pour combler leur vœux, chacun d'eux tour à tour
Fait l'action suprême, la parfaite extase,
— Tantôt la coupe ou la bouche et tantôt le vase.
Pâmé comme la nuit, fervent comme le jour
Leurs beaux ébats sont grands et gais. Pas de ces crises,
Vapeurs, nerfs ; non, des jeux courageux, puis d'heureux
Bras las autour du cou...

² Platen :

Lass Wang' an Wange hier uns ruhn im Düstern
Und Brust an Brust gedraengt, und Hüft an Hüfte.
Horch ! wie es säuselt in den alten Rüstern :
Durchwærmat vielleicht ein Elfenchor die Luft
Vollüstig weichen Brautgesang zu flüstern.
Allein im stillen voellig sich beglucken

Wechselseitig

Umfassen sich mit ruhigen Gewissen ;
Um nichts Besorgniss hegen anderweitig
Und hoffen, nie was man gewann, zu missen,
Dies Glück ist mein, das man mir keiner streitig.

avec ou sans périphrases, mais non sans phrases hélas, ils redisent les uns après les autres les coutumes connues de tout temps à l'humanité invertie ou perversie ou instruite. Je crois le moment arrivé pour que cela finisse, et je m'imagine que les lecteurs d'ouvrages scientifiques ou psychologiques peuvent se passer d'un compte rendu de vices en somme assez restreints. — La plupart des vices homo-sexuels une fois établis (cela a été nécessaire pour démontrer la rareté comparative de la sodomie techniquement dite), je ne vois pas ce que la science gagne à leur répétition. Je ne me plaindrais pas peut-être si l'inversion et la perversion étaient traitées avec moins de candeur. Les écrivains et leurs lecteurs sont si peu au courant de vices extrêmement répandus (et qui se répandent de plus en plus), qu'ils ne peuvent ni les comprendre, ni en parler, sans s'excuser ou s'effaroucher. Pourquoi ne pas parler de ce qu'ils voient de leurs propres yeux, au lieu de citer les indécentes ou les erreurs de leurs prédécesseurs ? S'ils ne peuvent ou ne veulent voir par eux-mêmes, s'ils n'ont pas assez de pénétration ou de courage, alors pourquoi s'attaquer à une question aussi importante et qui demande une acuité de vision scientifique et une connaissance du monde tel qu'il existe ?

Des hommes intelligents, excellents je n'en doute pas, me semblent glisser, sur ce terrain, presque tous sur la même pente. Ont-ils connu ou reconnu des invertis ou des pervers ? Si non, alors ils ne devraient pas en parler. S'ils en ont connus ou reconnus, alors, pourquoi n'avancent-ils pas un peu plus ?

En Allemagne notamment, en Autriche, Moll et Max Dessoir (qui a tant contribué à la psychologie de l'inversion sexuelle), Krafft-Ebing (auteur de la vaste *psychopathia sexualis*, un livre précieux, mais qui rassemble un peu trop tous les mensonges de la race la plus menteuse : celle des invertis et des pervers) échappent à ce reproche. Mais Krafft-Ebing me semble croire trop aux protestations de ses malades. Il est naturel que les invertis s'empresent de gagner à leur cause un homme de la célébrité et du mérite de Krafft-Ebing, et on comprend aisément que son bon cœur et sa loyauté envers l'humanité se soient laissés entraîner plus d'une fois. Je ne crois pas les invertis si à plaindre que Krafft-Ebing le conçoit, — s'ils sont des invertis supérieurs, ils ne souffrent que ce que souffrent les hommes supérieurs toujours, — la lutte entre la conscience, les penchants, la sagesse, et le monde n'est pas pire pour l'inverti supérieur que pour l'homme hétéro-sexuel supérieur.

Plaignons les hommes supérieurs si nous voulons, mais la lutte contre les passions est à peu près la même, quelles que soient les passions et le lutteur, s'il est grand. Quant aux invertis ordinaires ou abjetés, ils ne sont et ne se croient pas plus à plaindre que les ivrognes par goût ou par habitude, ou que les hommes qui s'acharnent auprès de prostituées ou de femmes légères ou intéressées.

Je reviendrai sur ce point plus tard. Le lecteur veut-il avoir quelque idée de la confusion qui règne parmi les auteurs ? Je citerai le gros livre du Dr Dallemagne : *Dégénérés et déséquilibrés*. Pour ne pas ralentir ma marche ou encombrer le terrain, je renvoie à la seconde note à la fin de ce travail. J'espère que le Dr Dallemagne, qui me cite sans me critiquer, ne m'accusera pas d'ingratitude. Je le prends à partie comme le plus récent écrivain, et certes pas le moins sérieux.

On naît inverti plus ou moins ; on peut le devenir, soit pendant cette période d'indifférence sexuelle (si finement observée par Max Dessoir, qui dure quelquefois jusqu'après la puberté), — soit longtemps après. Les circonstances, l'isolement et ses suites, les mauvais exemples et les mauvais conseils, les lectures et les conversations, un séducteur jeune et passionné, ou prudent, adroit et plein d'expérience, les déboires de la sexualité hétéro-sexuelle, les maladies, les psychoses transitoires ou permanentes, la vanité, la cupidité ou même la nécessité, peuvent transformer un hétéro-sexuel en homo-sexuel.

Chez l'inverti de naissance, l'inversion se manifeste de bonne heure. Il faudrait connaître à fond ce que nous ignorons encore beaucoup, la sexualité de l'enfance, pour savoir si les tendances hétéro-sexuelles se développent réellement avec beaucoup plus de lenteur, ou si plutôt on ne les observe pas quand on les rencontre. Avant de déclarer que cette précocité sexuelle (précocité de sentiments, pas d'actes) est un signe de dégénération chez les invertis, il faudrait se rendre compte de la proportion des enfants sexuellement précoces hétérosexuels. Combien de petits garçons, combien de petites filles, s'amourachent les uns des autres ou de grandes personnes ! Combien de petits garçons de cinq ans sont épris d'une belle dame ou d'une grande fille ! Autour d'eux on sourit, on raconte devant eux ce qu'ils sentent mystérieusement et ce qu'ils expriment si comiquement, et les petits se rendent compte à la longue de leurs sentiments.

Et, certes, ces affections sentimentales ne sont pas rares chez les enfants. On les favorise sottement parce qu'elles amusent, mais comme

ces affections, quand elles sont homo-sexuelles, n'amuse pas, on n'y fait pas attention. L'enfant comprend obscurément tout cela ; quand il donne quelque signe d'émotion produite en lui par la présence ou le contact d'un homme, il s'aperçoit que son agitation passe inaperçue. On le plaisante quand il donne une fleur à une femme ; quand il laisse sa main dans celle d'un homme on ne dit rien. L'homme l'intéresse beaucoup plus que la femme, et les grandes personnes, évidemment, croient le contraire. L'enfant devine très vite qu'il y a là un malentendu, et, avec cette merveilleuse dissimulation des enfants, il accepte la situation.

Les enfants sont dissimulés, non seulement par ignorance, mais encore plus par crainte et prudence. Les enfants savent de très bonne heure ce qu'ils doivent dire et surtout ce qu'ils doivent cacher.

Cette science ne doit point étonner, puisqu'elle existe à un certain degré chez les animaux domestiques. La vanité et l'amour d'approbation caractérisent les enfants comme les animaux.

Il est naturel aussi que l'inverti se rappelle si nettement la précocité de ses penchants. Il arrive un moment, dans l'existence de tout inverti, où il déchiffre l'énigme de son goût homo-sexuel. C'est alors qu'il classe tous ses souvenirs pour se justifier à ses propres yeux, il se souvient d'avoir été ce qu'il est depuis sa première enfance. L'homo-sexualité a coloré toute sa jeune vie : il y a pensé, rêvé, réfléchi, en parfaite innocence fort souvent.

Il s'est imaginé, tout petit, qu'il était enlevé par des brigands, par des barbares ; à cinq ans, à six ans, il a rêvé à la chaleur de leurs poitrines, à leurs bras nus. Il a rêvé qu'il était leur esclave et a aimé son esclavage et ses maîtres. Il n'a pas eu la moindre pensée crûment sexuelle ; mais il a découvert sa vocation sentimentale.

L'inverti-né est bien né peut-être d'une innocence physique exceptionnelle presque jusqu'à l'âge de la puberté s'il se trouve sans mauvais conseiller, et s'il est timide et s'il ignore son propre corps. Sa dépravation est alors absolument cérébrale et sentimentale. Elle ne s'adresse pas encore aux personnes qui l'entourent. Il aime les tableaux, les statues, les images représentant de jolies figures. Les ouvriers, pourtant, l'intéressent, à cause de leurs vêtements différents de ceux qu'il voit portés par ses parents ; — et il éprouve, déjà, cette passion des invertis pour tout ce qui ressemble à un uniforme, à un costume de convention.

Ce que les Allemands nomment *soldaten liebe* est tellement connu, tellement répandu parmi les invertis et les corrompus, dans tous les pays européens, que, dans certaines villes, notamment à Londres, le nombre de soldats qui se prostituent est plus grand qu'on ne voudrait le croire¹. Ce n'est pas une exagération de dire que dans certains régiments la présomption est en faveur de la vénalité de la majorité des soldats. La clientèle doit être nombreuse et assidue pour de tels résultats. Le soldat est la folie de bien des invertis, et le soldat, dès qu'il se trouve seul ou avec un autre soldat, essaie le soir, — pas même la nuit, — de provoquer son client par son regard et sa démarche. Ses vêtements coquets et cambrés ne manquent pas leur effet. C'est déplorable et pénible, et l'on voudrait bien trouver un remède impossible à présent. L'impudeur et la vénalité ne peuvent pas être poussées plus loin. Le soir, dans Hyde Park, si la nuit n'est pas tout à fait sombre, l'on entend les invertis disant avec désappointement : c'est trop clair ici, — tandis que les hétéro-sexuels se gênent moins.

Que faire ? Le spectacle écœurant de ces hommes et femmes vautrés et enlacés en plein air démoralise des gens déjà démoralisés, hélas !

Avec une patience et une ténacité qui ne doit pas étonner chez un enfant, tout ce qui a rapport, même imperceptiblement, à l'inversion le passionne. Il suit la piste avec un flair d'animal ou de Peau-Rouge ou de femme. Encore tout jeune et tout vierge, il se sent prêt à tout ce qu'il ignore.

Il a des rêves héroïques. Il est un héros aimant un autre héros, et les contes de fées ne sont pas plus bleus que ses visions éveillées. Il est ou le héros ou l'ami préféré, ou même, plus rarement et pas pour longtemps, l'héroïne des romans qu'il lit ou qu'il entend raconter.

L'inverti de naissance n'est pas nécessairement efféminé ; il ne l'est pas toujours et il ne cherche pas toujours les petites filles et les jeux.

Il est utile de se rappeler que les invertis efféminés sont les plus

¹ Nous sommes en mesure d'affirmer qu'en France, au moins dans l'armée continentale, tels faits sont absolument exceptionnels ; l'inversion peut y paraître comme en tout groupe monosexué, mais les actes n'existent qu'en quantité infinitésimale ; si par hasard ils se produisent, ils sont réprimés avec la plus extrême sévérité. Je ne pense pas que dans toute sa carrière (30 ans de service) un officier puisse, en France, en constater plus de deux ou trois cas, et la plupart n'en ont jamais vu, sauf aux colonies dans les corps de disciplinaires (Laurrs).

connus, parce qu'ils ont beaucoup plu la manie des confidences et des vantardises.

Les invertis qui se laissent n'ont pas encore été devinés, et Krafft-Ebing ne les enregistre pas. Ils existent pourtant, et ce sont eux qui nous empêchent de désespérer de la race des invertis. Sans cela les vices de la femme ajoutés aux vices de l'homme seraient un spectacle trop désolant.

Il est difficile de rendre justice aux invertis, comme il serait difficile d'être juste envers les hétéro-sexuels, si l'on s'occupait exclusivement de leur vie sexuelle. Le mensonge et la sexualité se frôlent toujours de si près, parce que la réalité dément le désir, parce que l'avant et l'après se touchent et se contredisent. Si l'homme osait à présent, s'il n'était pas sous l'empire du matérialisme ambiant, comme l'homme jugerait autrement la sexualité.

L'inverti se croit assez désintéressé pour juger de la bassesse de la sexualité, seulement il n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout et de rechercher la chasteté; il invente des arguments en faveur de ses propres goûts. S'il était l'être supérieur qu'il s'imagine, et s'il avait de la religion, il tâcherait de s'affranchir des liens de la chair et de se rendre utile à l'humanité.

Combien le célibat et la continence pourraient faire pour un inverti, ceux-là seuls le savent qui ne sont pas matérialistes.

Le jour où l'inverti ne réclamera plus l'indulgence de la société, il commencera à se justifier aux yeux des hommes vraiment supérieurs. Parce qu'on ne réprime pas l'hétéro-sexualité, l'homo sexualité doit être également favorisée. Etrange logique, si la répression de l'hétéro-sexualité est un des problèmes de l'avenir, comme je le crois...

Parallèlement à ce romanesque, ce platonisme, ce conte bien, l'enfant éprouve une attirance charnelle vers l'homme et il ne sait peut-être pas encore que les deux pensées qui l'intéressent sont liées ensemble.

L'enfant peut tous les jours rechercher les moyens de frôler la main ou le corps d'un domestique, aux repas par exemple, ou sur l'escalier, et tous les jours aussi le même enfant peut rêver aux plus pures et fantastiques destinées.

Cette inconséquence est fréquente chez les hommes et chez les femmes; chez les hommes surtout elle est choquante. Elle aboutit à l'hypocrisie, à la faiblesse, à l'inutilité.

Les vertus qui n'existent que dans l'entendement et point dans la volonté ne valent guère. Elles font souvent plus de mal que de bien. Le beau parleur, le beau penseur dont la vie est crapuleuse, font plus de mal aux jeunes hommes que le débauché sans vergogne.

Il ne faut point parler de l'idéal, de ce qui est chaste et pur, car les paroles chastes d'un vicieux ressemblent trop à l'épuisement après la débauche aux yeux des grossiers, des jeunes ou des moqueurs.

Les invertis poursuivent cette inconséquence jusqu'à ses dernières limites. Chez la plupart il y a une différence abrupte entre leurs théories et leur façon de se conduire. Ils ont des penchants si éthérés, ils sont si consciencieux, selon eux, et leurs satisfactions sont à la fois impérieuses et peu difficiles. Isolés, ils cèdent à un brusque désir, ou bien ils recherchent de temps en temps un complaisant ami de jeunesse, ami plus pauvre ou marié souvent.

Ces invertis ne sont pas les pires. Leur hypocrisie peut être faiblesse. Ils ne pervertissent guère après leur première jeunesse. Ils ont un certain souci de leur dignité. Ce ne sont pas des chastes, mais ce ne sont pas des libertins.

On pourrait sans danger leur confier un jeune homme. Ils ne répandent pas la contagion. Ils sont soucieux de leur honneur ou de leur réputation.

Quelques-uns arrivent à se surmonter en quelque sorte, à rattraper leurs fautes de jeunesse, et s'ils dépassent la crise, — crise aussi fréquente chez l'homme rangé que chez la femme honnête, — ils peuvent mourir respectables et respectés.

Les invertis n'ayant pas choisi leur nature, on doit leur savoir gré de s'améliorer, de s'épurer, et quand on proclamera la supériorité de l'inverti qui se tient sur l'homme hétéro-sexuel qui s'adonne à la sexualité, ce ne sera que justice.

Les Américains, qui n'ont pas moins d'invertis que les Européens, se laissent entraîner à leur admiration pour les soldats anglais et se trouvent quelquefois mêlés à des affaires de chantage. Mais le dieu qui protège les ivrognes doit protéger les invertis plus que leur prudence, car ils sont aussi hypocrites que téméraires.

L'enfant (pour revenir au pauvre être) ressent probablement pour les domestiques en livrée ou en manches de chemise les premières atteintes de cette obsession de l'uniforme, obsession qui se trouve

dans la vie sexuelle des hétéro-sexuels. Combien d'hommes aiment la femme vêtue ou mi vêtue d'une certaine façon ?

La plupart des hommes aiment un certain type, et tout ce qui s'en rapproche par l'allure ou l'aspect agit sur eux plus rapidement, plus violemment. Souvent, après une infidélité à leur type, ils y reviennent plus servilement. Les hommes ont peu d'imagination. Il y en a qui font avec toutes leurs conquêtes, favorites ou favoris, le même pèlerinage, qui vont chaque fois docilement au même musée, au même endroit dans les environs de la ville, etc., etc.

La différence entre les classes agit sous certains rapports presque comme la différence entre les sexes. Il est très possible que cette observation, que j'ai souvent eu le loisir de faire, expliquerait les sonnets de Shakespeare. Une amitié enthousiaste (passion qui ne suppose pas d'inversion ou de perversion) et la distance sociale entre Shakespeare et le jeune homme, et la jeunesse de l'un et l'âge mûr de l'autre, donneraient le mot de l'énigme. Les invertis, les pervertis comptent tant d'hommes célèbres et tant de gloires, qu'ils pourraient abandonner Shakespeare.

L'enfant n'échappe à aucune de ces influences. Ses parents lui ont défendu de se familiariser avec les gens du peuple, et l'ouvrier, le valet, le maître d'hôtel, le cocher lui deviennent de plus en plus désirables. Si l'enfant est malade et s'il est porté par un de ces hommes, son cœur bat avec crainte et avec plaisir avant, pendant et après. Il compare ces sensations avec celles qu'il éprouve dans les bras d'un père ou d'un frère, et la différence est si grande que l'enfant ne peut s'y tromper. Il admet ce qui est. Il ne sait pourquoi. Il se forge des explications. Il commence par croire que tel ou tel homme lui plaît.

Mais ce n'est pas un homme qui lui plaît, dont l'étreinte l'extasie, dont le contact l'émeut, c'est l'homme. Quand l'enfant a franchi son ignorance pour arriver à cette connaissance de lui-même, son éducation sentimentale se continue d'elle-même. L'enfant se livre sournoisement à une foule d'actes impulsifs pour s'attirer l'attention des hommes qui l'intéressent, sans être soupçonné par sa famille. Une femme amoureuse n'est pas plus folle et plus prudente, plus patiente et plus impatiente.

Ce manège peut durer plusieurs années, avant, pendant et après la puberté. L'enfant voit de plus en plus clair. Ce qu'il désire se pré-

cise. D'abord, il ne sait ce qu'il veut, un contact quelconque, un baiser. L'histoire grecque lui enseigne alors que les Grecs s'aimaient entre hommes, que les Grecs étaient beaux, nobles, admirables, que l'amour grec est réprouvé par les mœurs à présent, que Socrate et Alcibiade avaient dormi sous le même manteau, etc. Il n'en faut pas plus pour activer et remplir l'imagination de l'enfant. « Je suis donc un Grec antique », se dit-il. Il méprise un peu plus les modernes. Il est encore trop en dehors de la vie moderne pour être guéri par son inversion. Elle l'intéresse, l'occupe au contraire.

Au collège, l'inverti peut rester innocent, comme l'enfant hétérosexuel peut y être dressé d'une manière plus ou moins permanente pour l'homosexualité.

L'influence de l'internat est une question fort importante et fort difficile à résoudre. Tous, ou presque tous ceux qu'on interrogerait et qui répondraient, seraient probablement fort en deçà ou au-dessous de la vérité. Les invertis, par exemple, sont très réticents ou très van-tards. Beaucoup d'entre eux ont la manie de voir leurs semblables partout. Les hétérosexuels qui ne sont pas mordus par la passion des commérages nieraient effrontément, par lâcheté, pudeur, paresse, que sais-je ?

Les maîtres, on le conçoit aisément, ne peuvent ni dire ni voir la vérité sur ce sujet. S'il est facile dans les prisons de se livrer à l'unisexualité, les enfants vicieux ou invertis ne sont pas moins ingénieux que les prisonniers.

Les très vicieux au collège ne sont souvent invertis que par vice, faute d'autres occasions. Des enfants peuvent se débaucher sans être pour cela des invertis. Nombre d'invertis ont une pudeur exagérée, qui peut les préserver, bien que la vie en commun soit ennemie de la pudeur.

Il est utile de remarquer ici que si l'on observe, chez des petits garçons, une pudeur instinctive, surtout en présence d'un homme, il est alors important de se méfier. Est-on en présence d'un inverti ? Les invertis, quand ils sont très petits, ont tous les symptômes de la pudeur s'il s'agit de se montrer dévêtus devant quelqu'un de leur propre sexe.

Cette pudeur, à moins d'être déracinée par le collège ou dissimulée par prudence, les accompagne à travers la vie. Ils sont tout à fait fiers quand ils commencent à la surmonter. Après s'être adonnés à l'uni-

sexualité avec acharnement, ils perdent cette pudeur et recherchent plutôt les moments qui y sont contraires. La pudeur d'une femme de mauvaise vie n'est pas celle d'une femme honnête ou délicate et fière.

Je n'ai pas de données suffisantes pour étudier la question de l'internat. Les récits, les confessions d'invertis sont à ce sujet fort peu dignes de foi. Les invertis, je l'ai déjà dit et je le redirai encore, sont menteurs, et en parlant de leur enfance cherchent à se disculper et à se rendre intéressants à force de passion et d'ignominie.

Je remarquerai seulement que certains enfants ne s'intéressent pas à d'autres enfants. Ils pourraient ainsi traverser l'internat sans être attirés par leurs camarades de leur âge. Ils aimeraient ou de grands garçons qui, la plupart du temps, ne feraient pas attention à eux ou des maîtres.

Il est évident que ces enfants pourraient ne jamais être en danger : et leurs sentiments pour leurs maîtres ne pourraient presque toujours que les fortifier dans le désir de travailler.

Ce sont des enfants qui ne se sentent pas enfants ; dans leurs rêves ils sont déjà de grandes personnes.

D'autres invertis, on le sait, aiment toujours quelqu'un (ou ceux) de leur âge. Ils sont homosexuels à outrance. Ils ont la passion de la similitude. Ils sont peut-être parmi les moins efféminés.

Je voudrais appuyer sur ce fait : les invertis peuvent ne pas être efféminés comme les efféminés peuvent être hétéro-sexuels.

Il est probablement plus facile de pervertir un efféminé et de rendre efféminé un inverti.

Les invertis licencieux ou bavards ou malades ont eu tellement l'honneur de la publicité, que les autres sont encore peu connus. Ils atteignent une maturité intellectuelle et morale qui ne considère plus le sexe comme le pivot de l'univers. Ils n'ont plus à se plaindre de leur sort. Ils ont à remplir leur mission ici-bas, et ils essaient de leur mieux. De même il y a des hommes hétéro-sexuels qui se dégagent de la vie génitale à une époque de leur croissance.

C'est une erreur (les écrivains sur l'inversion tendent vers elle) de s'imaginer que les invertis sont nécessairement dévoyés ou détraqués, ou à la recherche d'épanchements avec n'importe quel homme de bonne volonté. Bien des hétéro-sexuels (s'ils se portent bien) ne pensent pas toujours à la femme.

- A mesure que la puberté approche, le péril de l'inverti augmente.

S'il est externe ou élevé à la maison, son ignorance et son anxiété entrent en fermentation. Chaque hasard maintenant a son importance. Il ignore probablement le côté physique de l'acte sexuel. Il s'imagine peut-être que les rapports entre hommes sont semblables à ceux entre femmes et hommes, il sait pourtant que la réalisation de son désir serait stérile. Il peut être mûr pour l'acte sexuel et croire qu'il consiste en un contact extérieur plus ou moins prolongé.

S'il se trouve dans l'entourage du jeune inverti un homme quelconque, surtout un homme d'une classe inférieure (comme un domestique), cet homme devient l'idée fixe de l'enfant. Je dis l'enfant, car à 13, 14 ou 15 ans un garçon élevé de la sorte est un enfant.

Ce jeune garçon imaginera tous les jours des rencontres subites avec cet homme. Il connaîtra les heures de son service et se trouvera sur son passage plusieurs fois par jour si c'est possible. Il cherchera surtout à le rencontrer dans l'obscurité pour motiver le choc de son corps contre celui de l'homme, pour le prendre par la main. Si pudique jusqu'alors, il inventera des occasions de se montrer nu ou à demi-nu.

Je ne sais si c'est instinctivement ou s'il se souvient des récits de séductions féminines qu'il a lus, mais il se conduira comme une femme impudique et amoureuse. Une telle persévérance un jour ou l'autre sera récompensée comme elle le mérite, et l'homme cédera à l'audace du jeune garçon une après-midi sombre ou un soir sans lumière.

Ici encore tous les détails et toute les conséquences de cette chute dépendront du hasard.

Les invertis qui liront ceci, ou les médecins psychologues, reconnaîtront la vérité de ce que j'ai indiqué; et les parents ne sauront même pas que des choses pareilles se sont passées ou se passent près d'eux. De telles liaisons peuvent se nouer et durer longtemps. L'audace de l'enfant, si lascif au début de la puberté, envahit les scrupules et les lâchetés de l'homme.

La différence de caste agissant à l'instar de la différence de sexe se montre ici. L'homme du peuple se laisse entraîner par le jeune *monsieur*, quand il pourrait peut-être résister à un jeune garçon des classes inférieures. Si l'homme est inverti ou perversi ou très grossier, il ne demande que l'initiative du jeune *monsieur* pour être enchanté. S'il n'est rien de tout cela, il ne faut pas oublier que l'avisement, l'as-

servissement d'un fils de maître ou de patron ne peut que flatter l'homme du peuple et le venger de sa propre servitude.

Il ne faut pas oublier que la domesticité peut produire une telle habitude d'obéir que le domestique subit les caprices de son jeune maître avec ou sans plaisir, tant mieux ou tant pis.

C'est possible que dans bien des cas un homme qui rechercherait un jeune garçon avec l'intention de le séduire ne réussirait qu'à l'effrayer. Bien des invertis ont été effrayés dans leur jeunesse par le désir d'un homme sans mœurs, sans conscience, et se sont échappés de ses caresses, saisis d'une terreur incompréhensible et passagère, ou de longue durée.

Ce doit être seulement l'inverti-né pour la passivité et l'obéissance féminine qui se laisse aisément violer ou polluer ou instruire par un homme quelconque.

Il y a des femmes vierges qui se donnent, qui ne se laisseraient pas prendre. De même l'inverti vierge, et masculin (il y a des invertis qui sont plutôt un mâle et demi qu'un mâle efféminé et à demi) voudra bien s'offrir et se prêter à toutes les complaisances, à toutes les turpitudes, mais s'enfuirait si un homme prenait l'initiative. Ceci expliquerait bien des histoires d'invertis et bien des refus et des consentements.

Jusqu'à présent on ne peut que plaindre et déplorer la conduite du jeune inverti. Il a toutes les excuses de la nature et il n'a eu aucun conseil, aucun secours.

Il sait que sa conduite serait exécrée, mais il ne se croit pas pire que les hommes ou les femmes qui se plaisent et s'aiment. Il s'excuse en pensant que ce sont les plaisirs sexuels qu'on désigne sous le nom d'amour qui, d'après les poètes, les cyniques moralistes et les romanciers, gouvernent le monde.

Étant naturellement homo-sexuel, il ne voit pas de différence entre son vice et celui de l'hétéro-sexuel, — et ne trouvant pas l'hétéro-sexualité traitée comme elle le devrait être, c'est-à-dire sans trop d'indulgence ou d'enthousiasme, sa conscience ne l'embarrasse pas.

Ce n'est qu'en apprenant à briser ou à mépriser ou à surmonter la sexualité et la sensualité que l'inverti de naissance peut s'écarter de l'hétéro-sexualité. Il prend pour lui toutes les excuses qu'il y a pour l'hétéro-sexualité et y ajoute que l'homo-sexualité est stérile, etc., à peu près ce que Schopenhauer semble avoir dit en faveur de la pédérastie.

Je ne m'occupe pas ici de la pédérastie et des pédérastes, dont on a trop parlé ; mais je voudrais faire remarquer que la séparation n'est pas si absolue que dernièrement (et dans l'intérêt des invertis) on a voulu l'établir, entre les pédérastes et les invertis non pédérastes. L'horreur des invertis pour la pédérastie me semble un peu exagérée, — c'est un peu trop une dernière pudeur. Mais enfin, puisque c'est peut-être le seul moyen de soustraire les invertis à la loi et à la pénalité, acceptons cette assertion. Dans tous les cas, la sodomie technique n'est pas du tout nécessairement le but de la vie sexuelle de l'inverti, — mais il est sûr que certains invertis aiment soit à pratiquer soit à subir la sodomie. Je comprends que les savants qui ont voulu réhabiliter l'inverti soient intraitables à ce sujet ; — mais je crois que la vérité n'est pas aussi absolue qu'ils l'affirment. Et ils se contredisent aussi quelquefois. Je suis tout à fait de leur avis s'ils veulent faire entendre que les pédérastes sont le rebut de la terre, ce qu'il y a de plus bestial. Ils sont punis physiquement, j'imagine ; — c'est bien fait.

J'ai dit qu'on ne pouvait blâmer l'inverti quand il a consommé sa première chute ; — s'il est intelligent et s'il vaut quelque chose, il peut se relever et se rattraper. Et ce ne sera pas une fois dans sa vie qu'il cèdera, tombera et se relèvera, mais plusieurs fois ; et à la longue, s'il est intelligent et vaut quelque chose, il ne se laissera pas avilir par les égarements d'une jeunesse sans direction morale.

L'inverti supérieur a les mêmes chances que l'hétéro-sexuel et des dangers analogues. Il peut devenir l'être moral et digne qu'un homme devrait être ou il peut sombrer dans la frivolité, la luxure et le mensonge.

Cette éducation morale lui aura coûté cher, et s'il a maudit son père qui l'a engendré et sa mère qui l'a conçu, ainsi que la société qui l'a méconnu, il se trouvera un jour au-dessus de ses jérémiades, et s'il s'examine avec sincérité, voici ce qu'il trouvera.

Sa sérénité et sa valeur morale et sociale dépendent du frein imposé à ses penchants, je ne dis pas de la contradiction imposée à ses penchants.

Les invertis au même degré ne se rencontrent pas souvent et ne s'aiment pas toujours. Notre inverti a probablement aimé ou des invertis inférieurs, et alors il en a le dégoût que la femme légère et fausse inspire à un homme sobre et droit, — ou il a aimé des hétéro-sexuels plus ou moins aimables, faibles et intéressés. — Dans tous les

cas, son expérience n'a pas été trop heureuse. S'il a vaincu des hétéro-sexuels de bon aloi, sa victoire a été difficile et d'assez courte durée : s'il a cédé, lui, à une femme aimée, ce n'a pas été pour longtemps, et il voit que la sexualité ne peut être le but d'un homme supérieur, homo sexuel ou hétéro-sexuel.

Les grands hommes revendiqués par l'homo-sexualité n'ont été grands que parce qu'ils ne se sont pas laissés trop envahir par leur sexualité.

Les invertis sublimes ont été sublimes malgré leur inversion ou parce qu'ils se sont élevés au-dessus et au-delà de l'humanité. L'homme sans famille, sans femme, sans enfants, soustrait par la continence ou la chasteté à tant de petitesesses, d'ennuis, de mensonges, et dont le cœur n'est pas aride ou desséché, peut être Michel-Ange ou Newton (Newton n'est ici que pour la chasteté).

La liste des invertis historiques donnée par Moll pourrait être augmentée indéfiniment ; elle pourrait aussi être révisée.

Elle ne contient pas le grand Condé, par exemple, le vainqueur de Rocroi, — et Moll cite bien les princes débauchés et faibles.

La Grèce... mais si l'inverti supérieur approfondit vraiment l'histoire de l'homo-sexualité en Grèce, il reconnaîtra que l'inverti n'y était guère plus heureux qu'en Europe à présent. Le jeune homme bien né avait à défendre son honneur et sa réputation comme une vierge de nos jours. Les jeunes hommes d'aujourd'hui ont plus de liberté que les jeunes Grecs, et ils trouveraient intolérable de se conduire avec une semblable circonspection. La Grèce n'est pas le paradis des invertis. Bien loin de là. Chez les peuples exotiques, au nord, comme au midi (car le climat n'influe pas sur l'homo-sexualité comme on l'a prétendu), chez les Esquimaux, les Annamites ou les Mexicains avant la conquête, les invertis trouvaient peut-être plus facilement à satisfaire leurs goûts, mais ils avaient peut-être aussi (comme on le voit chez bien des peuples) à s'enregistrer dans une classe à part, ayant des privilèges et une considération paradoxales.

L'inverti supérieur n'a pas le droit de se croire né hors de son époque ou de sa patrie. Même l'Orient d'aujourd'hui, où la pédérastie se pratique sans difficulté, ne lui offrirait pas les satisfactions intellectuelles auxquelles il est habitué : la musique, le théâtre, etc.

Il verra avec un sourire que la plupart des néo-grecs auraient été trop malingres ou trop bâtis pour être élevés par les Spartiates. Il verra, avec plus ou moins de courage, que la satisfaction de l'appétit

sexuel ne peut être le *sine qua non* de l'existence d'un homme moderne, d'un homme civilisé. L'homme civilisé a encore d'autres nécessités. Et quand on parle de l'injustice du sort et de la société, quand on demande une autre façon de traiter les invertis, pourquoi ne pas songer à d'autres injustices reconnues et admises ?

Par exemple : un homme jeune, hétéro-sexuel, pauvre, travailleur, ne pouvant se marier et se refusant à de basses et répugnantes femelles, n'ayant pas les moyens de donner à une femme plus propre ce qu'elle attend, ne pouvant et ne voulant pas être l'amant de cœur d'une femme vénale ou riche, et ne désirant pas l'avilissement de l'adultère et tout ce qu'il comporte.

Cet homme, au point de vue de la vie sexuelle, est tout autant à plaindre que l'inverti. Leurs situations se ressemblent beaucoup. Ce qu'ils ont de mieux à faire, et le plus tôt possible, c'est de mettre de côté leur vanité et de se dire que l'acte sexuel ne doit pas être le pivot de leur existence. Je dis vanité, car la vanité et l'envie à certains moments affolent l'homme sexuellement, et l'idée que les autres ont les plaisirs qu'il voudrait avoir est une tentatrice des plus fortes.

Krafft-Ebing est le représentant de ceux qui demandent justice pour l'inverti, et je ne demande pas mieux ; mais il faut se rappeler que sa réclamation a pour base que chaque homme a le droit de se satisfaire sexuellement. Si l'on reconnaît ce droit aux hétéro-sexuels, je ne vois pas comment on peut le refuser aux invertis (surtout parce que le leur refuser ne change rien à l'état des choses). Mais, selon moi, chaque homme n'a pas le droit de prétendre aux satisfactions sexuelles qu'il désire. La même loi morale qui interdit à un hétéro-sexuel épileptique, ou phtisique, ou atteint de n'importe quelle maladie transmissible, de perpétuer son fléau en le transformant, cette même loi interdit à l'inverti de se livrer à ses penchants.

L'être corrupteur, homme ou femme, est celui qui séduit un autre être, homme ou femme ; c'est l'être qui diminue la somme de pureté ou de chasteté qui existe en ce monde.

L'être corrupteur doit être réprouvé.

L'être infâme, abject, qui se nourrit des vices des autres et les facilite, source de périls moraux et physiques, l'être qui emploie le chantage, après avoir aidé la débauche, doit être réprimé le plus sévèrement possible.

Les invertis, dans leurs biographies, racontent souvent qu'ils ne se

sont pas rendu compte de leur inversion. Ils ont été amoureux de leurs amis, ils se sont peut-être aimés sexuellement, etc., etc., puis ils ont eu des relations avec des femmes, puis, peu à peu, ils ont découvert que ce n'était pas un homme qu'ils avaient aimé, mais l'homme; que ce n'était pas l'ignorance qui les avait écartés des femmes, que ce n'était pas un accident, leur peu de penchant pour les femmes, etc., — mais qu'ils avaient toujours été des uranistes, des invertis. Alors ils ont aimé avec terreur, ardeur et enthousiasme, un soldat quelconque, n'importe qui; — ils ont lutté contre leur penchant peut-être, puis ils s'y sont livrés.

Tous ceux qui ont lu les ouvrages spéciaux, consacrés à l'inversion, reconnaîtront les histoires auxquelles je fais allusion.

Il me semble qu'il ne faut pas trop s'appesantir sur ces autobiographies ni leur attacher trop d'importance. Si l'on collectionnait les autobiographies de femmes adultères on serait frappé de la ressemblance: même logique, même manque de logique, même égoïsme féroce, même remords, même apologie. Et pourtant, les savants ne vont pas nous demander d'absoudre et de plaindre les femmes adultères en tant qu'adultères.

De même je réclame qu'on ne s'habitue pas à plaindre les invertis comme invertis. Les uranistes enthousiastes ne voudraient pas changer. Avec qui pourraient-ils le faire? Les vrais homo-sexuels, ceux qui ont la passion de la similarité, s'ils étaient femmes, aimeraient les femmes. De même la vraie homo-sexuelle, si elle était homme, aimerait un homme. C'est ainsi que des femmes masculines s'éprennent d'un homme jeune et efféminé — et *vice versa*.

Plaignons l'humanité entière si nous voulons, plaignons-la amèrement si nous n'avons pas de religion, pas d'au-deça, d'au-delà; mais ne choisissons pas les invertis pour notre pitié extrême. Je ne peux trop répéter cet avertissement.

Les invertis abjects ou enthousiastes ne se croient point à plaindre.

Les invertis supérieurs ne sont pas plus à plaindre que les hétéro-sexuels supérieurs.

Quant aux invertis qui geignent et se lamentent et qui s'adressent aux écrivains, ce sont, la plupart du temps, des individus qui auraient geint et qui se seraient lamentés s'ils avaient été hétéro-sexuels. On ne trouve pas aisément une personne du sexe opposé qui satisfait à

la fois le sexe, l'âme, et la société et la famille. Pourquoi l'inverti aurait-il ce que l'hétéro-sexuel trouve si difficilement ?

Combien d'hétéro-sexuels sont malheureux à cause de leur vie sexuelle ?

La syphilis, les maladies nerveuses, la déconsidération, le relâchement de tant de liens, tant d'autres choses aussi, poursuivent l'hétéro-sexuel malheureux ou sans caractère.

L'individu qui n'est ni chaste, ni sobre, ni vigoureux, ni raisonnable, ni fort courageux, ni fort éclairé, ni fort pieux, sera toujours à plaindre, qu'il soit inverti ou hétéro-sexuel. Les grands invertis se sont toujours fait pardonner leur inversion ; elle ne les a jamais empêchés d'être eux-même, d'accomplir leur travail sûr cette terre. Croyez-vous que Platon, Walt Withman, Michel Ange, le grand Condé, Winckelmann et toute la légion des autres aient le droit ou l'envie de se plaindre de leur homo-sexualité ?

Les grands hommes sont grands parce qu'ils le sont en dépit de tous les infrinités, de tous les accidents de cette existence.

Les génies homo-sexuels ou hétéro-sexuels, ou indifférents, nous démontrent clairement qu'il ne faut pas séparer les hommes d'après les penchants de leur sexualité, mais d'après bien d'autres considérations d'un ordre différent.

Si les grands hommes et les hommes de grand cœur et de grand esprit se trouvent en dehors de la pitié qu'on veut organiser pour secourir les invertis, les hommes ordinaires qui sont des uranistes¹ et qui sont malades, dégénérés, déséquilibrés, malingres, malheureux, hypocrites, devraient être jugés comme des malades, des malheureux ou des faibles, ou des lâches ; mais pourquoi exciter notre sympathie pour eux ? Lisez attentivement leurs autobiographies et dites-moi sincèrement, en fouillant votre conscience, auraient-ils valu mieux, auraient-ils été plus heureux, plus vertueux, s'ils avaient été des hétéro-sexuels aussi enclins à la sexualité ?

Quant aux prostitués, aux chanteurs, aux exploités, qu'on soit pour eux juste ; mais indulgent, ah ! que non. Je parle des prostitués à tous les degrés de la hiérarchie sociale. Même ceux qui se vendent avec plaisir et qui aiment leur métier et leur souteneur, se livrent au

¹ Je suis sûr que le Dr Koch de Zwiefalten, l'éminent auteur des *Minderwertigkeiten*, s'rait de l'avis que sans religion on ne saurait guérir l'uranisme.

chantage et au vol. L'homme du monde qui s'adresse à l'un d'eux sait ce qui le menace et ne mérite guère la pitié qu'on lui accorderait volontiers, si on songeait seulement aux conséquences de sa folie.

Les hypocrites ou les débauchés cyniques qui tentent de dépraver ou qui dépravent les enfants, les jeunes garçons ou les très jeunes hommes, sont traités par l'opinion publique avec une justice et un mépris mérités. Il ne faudrait pas diminuer cette sévérité ou ce mépris.

Les invertis partagent souvent ce mépris, et un certain nombre d'entre eux s'évitent, se critiquent, se repoussent. C'est moins par inappétence sexuelle, je crois, que parce qu'ils se comprennent et se méprisent trop.

Les invertis efféminés *quelquefois* sont comme les femmes hétérosexuelles et ne s'attirent point sexuellement, mais s'aiment avec affecterie et avec des caresses féminines.

Il faut se rappeler que l'inverti satisfait et repu et sans crainte choisit celui ou ceux qu'il préfère. Il a des amants et des amis. Il peut avoir pour ses amis de courts caprices, des passades, mais elles ne tirent pas à conséquence très souvent.

Il y a les collectionneurs invertis comme les collectionneurs hétérosexuels, dont c'est la manie de « connaître » le plus grand nombre possible. L'uraniste médecin consulté par Krafft-Ebing se vantait d'avoir connu six cents uranistes. Ce chiffre n'étonnera personne au courant du nombre de débauchés qui existent et qui se recherchent, et du nombre d'hommes sans résistance qui cèdent parfois, par curiosité, par entraînement, par cupidité, par souvenir d'enfance, par différence d'âge ou de caste.

Les invertis n'ont pas d'illusions les uns sur les autres, la jeunesse ou la première ignorance une fois dépassées ; — et ceux qui ont une passion pour les hétéro-sexuels l'ont en partie à la façon des femmes ; — les hommes hétéro-sexuels leur semblent si supérieurs, si sincères, si droits, si braves, si forts, si peu rusés, etc., etc. Ils adorent en eux les vertus qu'ils ne peuvent posséder eux-mêmes, point à cause de leur inversion, mais parce qu'ils sont rusés, couards, menteurs, faibles et sans foi. Les gens sans loyauté, hommes ou femmes, sont, normalement, foncièrement attirés par ceux qui ont cette loyauté, et je crois que c'est la fausseté et la petitesse des invertis efféminés,

(plus que leur inversion) qui les lance à la recherche de l'homme sans mensonge et sans détour.

Les efféminés se font la cour les uns aux autres doucereusement, mais c'est seulement flatterie et politesse de femmes. Il y a des femmes homo-sexuelles et hétéro-sexuelles à la fois ; il y a des efféminés parallèles. Il y en a qui sont mariés et pères de famille. Ils se fardent et se parent autant ou plus que leurs femmes. Il y en a beaucoup.

L'inverti moins prospère et plus affamé aimera l'homme ou le jeune homme qu'il pourra aimer. On ne doit pas oublier que bien des hommes ne sont pas dans la situation de pouvoir choisir. Ils aiment l'homme le plus convenable, le plus propre, de leur entourage et le plus accessible. Ils ne peuvent pas se passer toutes leurs fantaisies, ils n'osent peut-être pas se lier avec un homme du peuple ou avec un garçon qui est encore jeune, de leur classe, et ils se contentent de la camaraderie sexuelle à leur portée, rêvant de quelqu'un plus jeune ou plus vieux.

Beaucoup de ces invertis moins favorisés ne sont donc pas plus caractéristiques que les invertis qui peuvent satisfaire leurs fantaisies. On trouvera, parmi les hommes et les femmes dont les penchants sont hétéro-sexuels, exactement les mêmes catégories. Bien des hétéro-sexuels n'ont point l'être où les êtres qu'ils auraient préférés, et ils se contentent ou apprennent à s'abstenir. Bien des hétéro-sexuels, à force de ce qu'on nomme ironiquement des bonnes fortunes, se sont complètement transformés, gâtés, pourris. Ils ont des vices analogues à ceux des homo-sexuels, sans esprit de conduite.

Tous les séducteurs se ressemblent.

Si l'on ne s'arrêtait pas toujours à la différence extérieure entre l'homme et la femme, si l'on voyait un peu plus profondément, on comprendrait que les homo-sexuels et les hétéro-sexuels ne sont pas bien différents.

Je suis arrivé à cette assertion assez paradoxale au premier abord : *il n'y a pas de ligne de démarcation entre les hétéro-sexuels et les homo-sexuels.*

Entre l'homo-sexuel infâme et l'hétéro-sexuel sans mœurs, il semble qu'il y a une très grande distance, et pourtant ils se touchent de bien près. De même, l'homo sexuel de haute valeur et l'hétéro-sexuel qui l'égale, se touchent de très près et peuvent bien peu se distinguer l'un de l'autre.

L'homme qui se laisse dominer par sa sexualité et par celle des autres est sexuel avant d'être uraniste ou hétéro-sexuel. L'homme qui est au-dessus de sa sexualité peut, sans danger pour lui ou pour les autres, être homo-sexuel ou hétéro-sexuel.

Ce ne sont pas seulement les extrêmes qui se rencontrent ici.

Il y a (tous les écrivains sur l'inversion le reconnaissent) des hétéro-sexuels fort efféminés, fort affectés. L'hétéro-sexuel peut même se maquiller, se dandiner, imiter les grâces de la femme, la voix fardée (pour employer la jolie expression d'un poète du xvi^e siècle) et les gestes de l'efféminé. Il peut s'occuper de sa toilette, de sa personne, habiller, caqueter, jacasser, médire, avoir peur, n'avoir point d'originalité, point d'opinions à lui, etc., etc., et pourtant avoir des relations sexuelles avec des femmes, et n'en avoir point d'autres.

Je défie l'observateur de me montrer un homo-sexuel qui ne correspond pas à un hétéro-sexuel. Je me fais fort de trouver un hétéro-sexuel correspondant à chaque homo-sexuel.

Diderot explique l'homo-sexualité (si je me rappelle bien) par la disette des femmes, l'amour de la beauté, la pauvreté du sang, la crainte de la vérole. Ces causes sont finement trouvées, mais elles sont un peu de côté. Dans les prisons, les collèges, les casernes, la disette de femme, jointe à la présence de mâles, encourage l'uraniste, tenfe l'hétéro-sexualité, dont les principes ne sont pas inébranlables, égare l'indifférent, celui dont la sexualité dépend des circonstances. Si nous connaissions mieux les lois de l'hérédité, nous pourrions affirmer que les enfants se ressentent de cette homo-sexualité encouragée, tentée égarée, mais nous ne savons pas si l'uranisme seul se transmet, ou si l'inversion acquise se transmet également.

Une chose est sûre, mais comme tout ce qui se rapporte à l'hérédité, c'est une chose difficile à commenter : il y a des familles où les invertis sont nombreux, où le père et les fils, l'oncle et les neveux, les frères, se distinguent par l'inversion.

Une noble famille anglaise a dans les derniers temps été représentée par deux frères (l'un marié) dans deux des scandales uni-sexuels les plus retentissants. Le père a une autre réputation.

La disette de femmes n'explique pas l'uranisme, bien qu'elle puisse le développer, bien qu'elle puisse mener à l'inversion — mais combien d'hommes ont passé à travers toutes ces conditions sans devenir homo-sexuels ? Combien ont pu céder à la folie causée par le désir de

ect « Y grec de chair » dont un romancier a parlé éloquemment dans un réquisitoire contre le système pénitentiaire militaire (*Biribi*, par G DARIEN) et sont revenus à la civilisation aussi hétérosexuels qu'avant !

On oublie trop (si on accepte ceux dont l'impuissance ou le dégoût a une origine psychique) que les hommes hétérosexuels ou homosexuels ne déterminent pas l'hétérosexualité ; par inconscience, par occasion, par vanité, par faiblesse, etc., etc., nombre d'individus se livrent ou se prêtent à des actes qui ne répondent pas à leur véritable sexualité, à leur sexualité ordinaire ou normale.

On ne peut donc juger de l'ensemble de la sexualité d'un homme par des actes isolés. Le mariage, les maîtresses, les bonnes fortunes, ne suffisent plus maintenant pour réhabiliter l'homme-sexuel et détournent à peine les soupçons. Il en est de même de la paternité.

L'amour de la beauté n'agit homo-sexuellement que sur l'uraniste ou le libertin ou sur le rare rêveur qui n'est pas assez artiste pour ne pas respecter la beauté. Je crois que nous pouvons écarter l'amour de la beauté. Les uranistes qui se diraient entraînés par l'amour de la beauté seraient ou des blasphémateurs ou des sophistes. La beauté en tant que beauté suprême n'existe guère sexuellement. Ce n'est donc pas la beauté qui les exalte. Ce qui est plus vrai, c'est que certains uranistes se justifient à leurs yeux par la supériorité des lignes du corps masculin sur celles du corps féminin. Les hétérosexuels artistes ou instruits n'en doutent pas et n'en deviennent pas moins hétérosexuels pour cela.

Si la beauté parfaite et abstraite excusait le délire des sens, je crois que l'art serait bien malade. La beauté inspire un certain respect aux âmes bien nées.

Si l'amour de la beauté conduit à l'inversion, il conduit tout autant à l'hétérosexualité, ou plutôt n'importe quelle sexualité se pare de son amour de la beauté.

La pauvreté du sang conduit les êtres souffreteux à toutes les bassesses, à tous les vices et à toutes les mauvaises habitudes. Combien de bossus, de chétifs, de maladifs adorent les belles et plantureuses femmes ?

La crainte des maladies, hélas ! n'arrête guère les hommes ; il faut des circonstances particulières pour qu'un jeune homme se laisse guider par cette peur. Je croirais plutôt, dans bien des cas, que c'est

une excuse, surtout que les homo-sexuels peuvent se faire donner de terribles maladies ; les chancres de la gorge et du palais, par exemple, ne peuvent pas être rares parmi eux...

Certains hommes sont nés uranistes ; ils semblent avoir la vocation de l'uranisme depuis la plus tendre enfance. Il nous semble que rien ne peut les changer, les ébranler. Ils nourrissent eux-mêmes cette vocation, ils se forment eux-mêmes, et rien ne les détourne de leur voie.

D'autres hommes sont nés hétéro-sexuels. Ils ont la vocation d'aimer la femme, et rien ne les arrête, ni l'éducation austère, ni la carrière qu'ils entreprennent. Ils n'ont pour l'inversion que le plus profond dégoût, le plus ironique étonnement.

D'autres hommes (et je me demande s'ils ne sont pas aussi nombreux que dans la catégorie précédente) sont nés indifférents ; ils satisfont à toutes les nuances entre l'absolue homo-sexualité et l'absolue hétéro-sexualité. Toutes les gradations possibles sont représentées.

On trouverait le complet hermaphrodisme psychique, l'homme-femme, et plusieurs espèces de l'homme-femme ; il y aurait l'homme qui est homme par rapport aux hommes et aux femmes, celui qui l'est par rapport à un sexe (n'importe lequel) et pas par rapport à l'autre. On trouverait toutes les possibilités, toutes les improbabilités.

L'éducation, les circonstances morales, physiques, les amitiés, les influences, tout ce qui peut agir un peu ou beaucoup, déterminent petit à petit la forme que prendra la sexualité de l'enfant grandissant. Les affections enfantines sont empreintes de cette incertitude sexuelle. Elles nous démontrent ainsi ce que nous avons le tort d'oublier plus tard, que les affections peuvent être puissantes et pures...

Si l'éducation (souvent ignorante de ce qu'elle fait et prépare), et si les mille hasards et accidents de la vie agissent de manières si différentes sur tant d'hommes, que dirons-nous maintenant de l'absolue homo-sexualité, de l'uranisme et de l'hétéro-sexualité absolue ? Ne changerons-nous point un peu notre point de vue sans abandonner la notion de l'uranisme, inversion sexuelle congénitale ? Les uranistes et les hétéro-sexuels, précoces et féroces, n'ont jamais eu de chance...

P. D. (A. RAFFALOVICH).

Je doute qu'on ait jamais aussi sensément écrit sur l'inversion, qu'on l'ait de façon aussi line et aussi exacte, comprise et analysée. Si je diffère d'opinion sur certains points avec M. Raffalovich, je ne puis qu'exprimer le désir qu'il nous livre complètes, dans un ouvrage prochain, ses appréciations qui méritent de faire autorité en la matière.

Un des plus grands mérites de M. Raffalovich vient de ce qu'il ne juge point exclusivement en médecin. Aussi, son champ d'observations s'étend-t-il à d'autres sujets qu'aux malades, à d'autres objets qu'aux maladies. C'est un psychologue ; de là une façon de voir plus large, plus vivante, plus conforme aux faits et à la réalité ; de là une dissection plus minutieuse des phénomènes ; par là une connaissance plus exacte de l'instinct sexuel et de l'homme même.

Il ne faut point oublier que la « normalité », le « normal », est chose schématique et irréaliste. Il n'existe pas plus dans sa plénitude, dans sa perfection, qu'il n'est un type « normal » de l'espèce humaine. Où l'être idéal. Où la beauté parfaite ? Tout individu, par quelque caractère, est une déviation du type de l'espèce ; toute fonction, — et souvent par cela même, — n'est jamais exactement adéquate à la fin de l'organe normal.

Il ne faut sans doute pas abuser des mots et poser à ce propos l'argument du chauve : « Où commence la maladie, où finit la santé ; où se manifeste la perversion, où cesse la normale ? »

D'une façon générale, en matière d'instinct sexuel, nous pouvons dire que la *perversité sexuelle* entache tout acte qui ne tend point à la fin naturelle, la *reproduction* ; et selon les définitions indiquées par Moll et Krafft-Ebing, mais avec une acception peut-être un peu différente toutefois, que la *perversion sexuelle* est de la perversité instinctive, maladie innée, et le plus souvent dans ce cas héréditairement léguée

par les ascendants. Nous ajouterons que l'inversion est une des formes de la perversité et l'une des formes de la perversion.

De l'exposé des idées des plus illustres spécialistes sur la question, des opinions émises par eux et que dans leur forme même nous venons de parcourir, plus ou moins implicitement comprise, cette idée se trouve exprimée, à laquelle nous nous rattachons entièrement : « à côté du facteur physique, physiologique (héréditaire ou morbide), existe le facteur social, à côté du pervers, souvent plus malade que coupable, on trouve le perversi, à côté du difforme ou du mal formé, le coupable, le responsable ¹.

¹ Je reçois au dernier moment le livre de M. Legludic : *Attentats aux mœurs*. M. Legludic consacre quelques-unes des pages de son très intéressant ouvrage à l'enquête que j'ai ouverte sur l'inversion sexuelle.

« J'hésite à mettre mon mot, dit M. Legludic, dans l'enquête... l'expérience me fait défaut pour répondre au *paragraphe premier de la questionnaire*. Il me semble cependant que le processus de l'inversion ne peut être bien déterminé que par l'étude anatomo-pathologique. Il est certain que l'inversion résulte de la conformation anatomique des organes de la génération : l'embryon est d'abord mâle et femelle; puis, à un certain moment de son évolution, un sexe s'accuse davantage, s'oriente, prédomine et étouffe l'autre... Aux organes génitaux correspondent des centres nerveux, médullaires et corticaux; ce sont là les deux facteurs de la sexualité, qui en assurent l'exercice régulier par leur réaction réciproque... On conçoit que l'harmonie nécessaire soit parfois troublée par une discordance embryologique; dans ces cas, exceptionnels sans doute, la sexualité pourra être déterminée par le centre nerveux. — Renversement des facteurs : Supposons une altération du cerveau. — ... L'hermaphrodisme psychique aura pour résultat une déviation des sentiments et des idées, puis une modification physique, une inversion du sens génital.

Sans doute l'explication est trop anatomique et ne doit pas être acceptée à la lettre, sous peine d'erreur. C'est le processus du réflexe sexuel qu'il faut déterminer, c'est la loi physiologique qu'il convient de formuler. » (H. LEGLUDIC.) — Je regrette de ne pouvoir citer davantage de cet intéressant chapitre de l'œuvre de M. Legludic; elle contient, outre des données de grande valeur sur l'inversion, les « confidences et aveux d'un Parisien », que l'on peut rapprocher par certains côtés et dans une certaine mesure du « roman d'un inverti-né ».

CHAPITRE V

CONCLUSIONS

Examen d'un inverti. — *Diagnostic*. — *Pronostic*. — Gravité selon les différentes catégories. — *Traitement*. — Traitement d'un centre cérébral par la périphérie, par les autres centres du cerveau, par le centre supérieur, par action directe au moyen de l'*hypnotisme*. — Opinions de MM. Schrenck-Nodzing et Raffalovich. — Remèdes divers : hygiène, conseils, mariage, influence morale, etc... Traitement selon les catégories. — *Prophylaxie individuelle*. — Influence de la chasteté : idées de M. Raffalovich. — *Prophylaxie générale*. — La question medico-légale et la répression. — Insuffisance du jury ; hypothèses sur les remèdes à y apporter. — Influences sociales. Différentes sortes d'amitiés. — Rôle de la sympathie, premier échelon de l'attraction sexuelle. — Influences mauvaises du surmenage cérébral, de l'éducation insuffisante, du mariage retardé, de l'alcool, du désœuvrement et de la morale de l'intérêt. — Nécessité d'une Foi.

Il ne suffit pas à la science d'observer et d'étudier des cas. Aussi bien, en ce cas, la question de l'inversion pourrait être close. Après les travaux si remarquables des auteurs dont j'ai cité les noms et les œuvres, il semble difficile de décrire encore.

Sans doute la débauche a des formes infiniment variables.

Immuable en sa nature, elle peut emprunter au milieu nouveau des armes nouvelles ; la morphine, l'alcool, l'éther... peuvent s'associer à elle pour des dépravations inconnues de nos ancêtres.

Mais, en somme, qu'a-t-on décrit qui ne se trouve mentionné dans l'histoire des races qui nous ont précédé ? Bien peu.

Ce qui caractérise mieux notre époque, et laisse au champ de l'investigation scientifique des horizons plus lointains, c'est l'ambition de guérir. Où nos prédécesseurs voyaient des coupables, nous voyons des malades ; où le philosophe d'autan découvrait une faute, nous diagnostiquons, nous, la tare ou l'accident nerveux.

Ceci ne revient pas à dire que le péché (j'emploie ce mot démodé parce qu'il est fort) ait disparu. Non pas. La perversité, que nous imaginions l'homme responsable ou non, est un délit ; la perversion se manifeste, elle aussi, par des actes anti-sociaux. Par cela même que nous croyons conforme à la réalité des faits de les séparer, il nous faut délimiter la lésion de l'accident, la lésion et l'accident de l'acte consenti ou voulu, effectué en connaissance de cause et dans la plénitude de sa force de résistance au mal, par un sujet normal, cédant à la curiosité, à la peur des maladies, au lucre ou à tout autre sentiment.

En somme, quiconque se présente à nous, se plaignant d'inversion, nous pouvons le considérer comme un médecin fait le malade. Tous les clients qui, en toute sincérité, vont trouver un docteur, ne sont point des malades, souvent pas même des nerveux à tort inquiets. Tel, troublé par un signe insignifiant ou normal, croit son foie, son cœur, ses reins, sa rate attaqués. Le médecin l'examine et pose son diagnostic. Il arrive que ce diagnostic correspond à : état normal.

C'est à ce point de vue, je pense, qu'il faut examiner tout sujet accusant un trouble nerveux. Le cerveau, en somme, est un organe. Pourquoi les maladies de l'âme n'appelleraient-elles point l'attention au même titre que celles du reste de l'organisme ? Pour le matérialiste, l'identification des mé-

thodes employées pour découvrir la maladie, qu'elle soit mentale ou qu'elle ne le soit point, doit être complète. Et si, au contraire, il existe, en dehors de l'organe, une force psychique, pourquoi ne point vouloir examiner, selon les règles, l'organe qu'elle commande? Sans doute le médecin doit, en ces cas, se doubler d'un philosophe; mais tout bon médecin n'est-il point, ne devrait-il point être, psychologue?

Un tuberculeux se présente à vous, vous l'examinez, l'auscultez, posez votre diagnostic, établissez votre pronostic, instituez un traitement, songez à la contagion possible pour son entourage; et, si le loisir vous en est donné, vous faites à son sujet de la prophylaxie individuelle ou sociale.

Un débauché se présente à vous. Agissez de même: examinez-le, faites votre *diagnostic*, songez au *pronostic*; essayez d'un *traitement* et par surcroît pensez à ce que sera ce malade comme facteur, comme germe de perversité dans l'humanité; faites de la *prophylaxie* qui restera *individuelle* dans la plupart des cas, mais que des circonstances particulières peuvent rendre *sociale*, et qui parfois vous conduira à résoudre devant la Cour des assises de très délicates questions de médecine légale.

Si vous pensez à la valeur de votre parole, non point seulement en médecine judiciaire, mais dans votre cabinet de consultation, à la gravité du conseil donné, à ses conséquences pour le malade et à sa répercussion possible sur sa race, vous comprendrez sans peine que ce ne sont point là questions à dédaigner et qui se doivent traiter à la légère. Il ne faut donc les aborder qu'en connaissance de cause.

Je ne soutiens point qu'elles ne soient obscures ni incertaines, ni complexes, et je ne prétends *pas* les résoudre; mais je crois qu'il est possible, dès maintenant, en s'aidant de tout ce que nous en connaissons, de passer avec fruit en revue quelques-uns des points qui intéressent le plus le

diagnostic, le pronostic, le traitement et la prophylaxie de l'inversion.

DIAGNOSTIC

J'ai déjà traité longuement du diagnostic¹. Comme tout examen médical, il comporte :

I° ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES. — Généralement incomplets et difficiles à obtenir. — Il est d'ailleurs telle catégorie de malades, avec lesquels le médecin doit rigoureusement s'abstenir d'éveiller dans leur esprit des questions indiscretes sur leurs ascendants et troublantes pour eux-mêmes. En règle générale, l'interrogatoire sur les antécédents héréditaires demande dans toute maladie une grande habileté. Avec certains, il n'y a point de formes à prendre, avec d'autres on ne saurait trop en user ; outre les manifestations de l'instinct génital, ne pas oublier l'alcoolisme, la syphilis, l'hystérie, la folie sous toute ses formes, le déséquilibre et l'instabilité nerveuse.

II° EXAMEN PHYSIQUE. — *Il faut, — comme en tout examen médical d'ailleurs, — examiner le sujet des pieds à la tête ; noter toutes les anomalies de conformation, de structure du crâne, de la mâchoire, de la voûte palatine, etc ; sans ajouter trop de foi en leur valeur. Au contraire, des difformités réelles sont importantes à constater : strabisme, asymétrie faciale, déviations du rachis, etc.*

Relever avec la plus grande exactitude chez l'homme les attributs féminins secondaires ou le manque d'attributs masculins secondaires : système pileux ; chez l'homme son manque de développement — l'expression du regard — l'exagération du bassin, l'écartement considérable des hanches, la proémi-

¹ Voir au chapitre I le questionnaire.

nence des fesses et des seins — le balancement dans la démarche, etc... etc... Chez la femme : les signes inverses.

Les différents systèmes : respiratoire, circulatoire digestif... ne doivent pas être oubliés. Appareil respiratoire (chez l'homme normal, type respiratoire abdominal ; costal, chez la femme normale) ; appareil circulatoire, etc... Mais c'est sur le système nerveux surtout que doit s'appliquer l'attention.

Système nerveux. — Chercher des signes d'*hystérie*, sans attribuer la plus petite valeur à la non-existence du réflexe pharyngien (sur cent sujets quelconques, dont cinq au maximum étaient plus ou moins hystériques, je l'ai cherché et l'ai trouvé aboli sur quarante-trois d'entre eux) ; — au contraire, les plaques d'anesthésie, les troubles dans le champ visuel ont plus de valeur.

Recherche des réflexes ; — normaux, augmentés, diminués. Champ visuel. — Egalité ou inégalité de dilatation des pupilles, accommodation, etc.

Appareil génital ; examen physique : présence de hernies, varicocèles, kystes, etc... Etat de la prostate. — Maladies vénériennes anciennes ou chroniques.

Etat des testicules : conformation, dimensions, anomalies (surtout déviation de la verge). Demander au patient si le mécanisme du coït est chez lui normal, en lui expliquant au besoin ce que physiologiquement il doit être. — Physiologie du système génital et du système nerveux. — Noter également ce qui paraît anormal dans le fonctionnement de tous les organes.

Sans insister outre mesure sur les détails de cet examen, se rappeler qu'il a pour but de se faire de la valeur anatomique et de la valeur physiologique du sujet une idée aussi nette que possible. Il faut en retenir toutes les déviations signalées comme accompagnant l'inversion sexuelle ; en particulier, tous les attributs sexuels secondaires du sexe auquel n'appartient pas le sujet.

Ceci fait, passer au deuxième point.

Antécédents personnels. — Age des parents. — Age du sujet. — Race. — Sexe.

Maladies survenues depuis la naissance.

Maladies survenues à l'époque de la puberté.

Maladies vénériennes.

Histoire sexuelle complète du malade. — Premières manifestations sexuelles. — Enfance. — Deuxième enfance, puberté. — Crise de la puberté.

Etat sexuel consécutif. — Adolescence. — Vie sexuelle. — Célibat ou mariage. — Continence. — Frigidité, appétit sexuel diminué, normal, augmenté? Timidité?

Pour les femmes : Menstrues. — Quand apparues? régulières ou non? — Mariage. — Grossesse. — Lactation. — Maladies spéciales à la femme.

Célibat et continence prolongée chez la femme.

A chaque stade de l'histoire sexuelle du malade, relever les anomalies et les déviations. — *Enfance.* Souillures imposées. — Attentats à la pudeur. — *Deuxième enfance.* Vices solitaires. — Vices à deux (pensionnats, lycées, etc...). — *Jeunesse* : Déviations, manquements à l'exécution physiologique du coït (prolongement, retard voulu, formes diverses de la débauche à deux : a) entre êtres du sexe opposé — b) entre êtres du même sexe).

Ici encore, je crois inutile d'insister. Tous les médecins sauront interroger, et il n'est point nécessaire de rééditer la peinture de tous les actes de débauche bien connus.

Je crois plus utile de préciser les points qui, dans l'examen et dans l'interrogatoire, doivent faire l'objet de l'enquête la plus minutieuse et la plus précise, car leur importance est capitale pour établir le diagnostic.

I. *Le sujet a-t-il physiquement des attributs secondaires de la sexualité opposée à celle de son propre sexe.* — Est-il

homme : féminiforme ; — femme : masculiforme ? Rappelle-t-il nettement, franchement, le type du sexe qui n'est pas le sien ?

L'importance de cette question n'est pas à démontrer. Sans doute il existe des normaux mâles à forme féminine et des femmes normales à forme masculine ; mais, chez un inverti, la coexistence avec des tendances contre nature de signes physiques ont une importance capitale. — L'inverti féminiforme, l'invertie masculiforme, se rapprochent de l'hermaphrodite ; c'est à eux qu'incombe sans doute la moindre responsabilité de leurs désirs et de leurs actes ; c'est contre eux surtout que tout traitement sera impuissant. La difformité physique est le signe saisissable, évident, une sorte de critérium de l'erreur de fabrication. Il importe donc de la noter avec grand soin, de se rendre compte de son plus ou moins de netteté.

II. *Lors des primes manifestations de l'instinct sexuel, sur quel être pour la première fois s'est porté l'amour du sujet.*

Ne pas oublier la réaction esthétique (admiration innée pour la beauté du sexe auquel appartient le sujet — indifférence pour celle de l'autre sexe).

Ici encore, la question est de toute importance. Certains sujets invertis ont, au début de leur vie, aimé normalement. Il y a eu, par la suite, perversité, corruption, déviation de l'instinct primitif, héréditaire ; à moins d'admettre une *inversion héréditaire tardive*, comparable à la syphilis héréditaire tardive.

Cela est peu probable. Quiconque a commencé par aimer normalement ne peut-être considéré comme un inverti-né. Est-ce une chimère de prétendre que celui-là, dont les premières affections ont été selon la règle, offre plus de chances de guérison que celui qui, d'instinct, s'est comporté en inverti ;

et ne pense-t-on pas qu'il sera possible de réveiller des tendances ancestrales, *en majorité presque toujours normales*, si ces tendances ancestrales se sont manifestées de prime abord?

La réponse à cette question est donc très importante, mais, si elle est défavorable, si le début est entaché de tendances à l'inversion, il ne faut point encore désespérer, mais poser la question suivante:

III. *Y avait-il, lors des premières manifestations, — qui étaient des manifestations anormales, — des raisons, des conditions de milieu pour qu'elles fussent telles?* — C'est ici qu'il faudrait colliger les réponses et que la question de la perversité pourrait alors s'éclaircir et gagner en importance:

Tel s'est inverti, parce que de l'éducation austère qu'il a reçue tout élément féminin a été rigoureusement banni.

Tel autre parce que le vice, au lycée, au pensionnat, l'a touché encore innocent et a imprimé sur une terre vierge, sur un être encore ignorant de l'amour platonique même, une empreinte profonde; quelquefois même l'habitude a succédé à la première impression mauvaise.

L'âge du sujet est ici intéressant à connaître. Parfois le vice est révélé à l'enfant tout jeune; à un âge plus avancé, l'éclosion de la puberté peut l'enlever, l'annihiler, le détruire.

C'est une guérison spontanée; d'autres fois, l'habitude est devenue toute puissante. Le cas est plus grave.

Au sujet de ceux qui ont été, sont et demeurent des invertis, il faut éclaircir le point suivant.

IV. *Y a-t-il eu des manifestations normales, tout au moins une tendance aux manifestations normales?* — La réponse est de toute importance; quiconque, ayant dépassé la vingt-cinquième année, n'a point éprouvé un amour normal, ou surtout qui, à cet âge, ayant cherché l'amour normal, ne l'a point trouvé, est gravement atteint. Quelques exceptions à la

règle peuvent cependant être signalées. Elles reconnaissent parfois pour cause un retard considérable dans l'épanouissement des tendances à la reproduction, retard aidé, secondé par une éducation particulière, l'isolement, la tristesse, les grands chagrins. On peut, dans ce cas, prévoir la guérison.

On peut encore l'espérer, lorsque, en cas d'inversion, l'inverti n'a aimé qu'une seule fois encore un être de son sexe, et que les circonstances ne l'ont point détaché de l'affection perverse. Il ne faut point oublier que la tendance à l'inversion, chez les êtres jeunes, peut faire place à un amour normal dès que survient une rupture avec l'être aimé ; si une séparation, si l'éloignement font cesser son influence, c'est généralement avec une rapidité étonnante que l'amour anormal, en cela comparable à beaucoup d'amours normales, tombe. C'est le moment à surveiller pour la guérison, tout au moins pour une guérison passagère, qui en permettra, ultérieurement, de plus longues et quelquefois de définitives.

Il faut savoir, en effet, que la rechute est un phénomène fréquemment observé dans ces différents cas ; mais, une guérison une fois obtenue, le sujet, *s'il a suffisamment d'intelligence et de volonté* pour se soustraire à l'élément mauvais, au milieu dangereux, *s'il peut le faire*, doit savoir qu'il guérira. Avec l'expérience de la question, qu'il a acquise, il comprend qu'il existe des inclinations dangereuses, des sympathies exagérées, des attirances mauvaises. A lui de les éviter ; — de ne point s'exposer à leurs dangers ; s'il est forcé de les subir, de lutter par le travail, la distraction, la fréquentation, même toute désintéressée, dans des milieux normaux.

Qu'il s'agisse d'actes ou de tendances, le médecin ne doit pas oublier de demander au sujet :

V. *S'il est, dans l'association, le fort ou le faible, le mâle ou la femme, l'actif ou le passif?* — J'ai déjà insisté sur la distinction à établir. Un monde, disais-je, sépare celui qui

continue de remplir le rôle de son sexe de celui qui accomplit les fonctions de l'autre sexe. L'homme masculiphile, la femme féminiphile, sont bien plus atteints, bien plus gravement malades ou perversis, que le mâle paidophile ou la femme qui aime une autre femme, mais virile, masculiforme.

Jusqu'à un certain âge de la vie, et longtemps durant le contrat qui les lie, des invertis l'un est l'homme et l'autre la femme; étudiez bien les personnages et vous trouverez souvent de la perversion chez celui qui joue le personnage du sexe opposé, de la perversité chez celui qui reste conforme aux fonctions du sexe auquel il appartient. Je parle des unions volontaires et non des faits de brutalité ou d'assouvissement par un mâle, et contre son désir, d'un faible.

La perversité de ce dernier est alors occasionnée par la peur, par espoir du lucre, ou même par l'ambition. — Ce sont des invertis contraints, très vils et très guérissables, du moins au début.

Il ne faut point oublier, en effet, que toute union fondée sur l'instinct sexuel, et dont la procréation n'est point le but, amène forcément, à la longue, un détraquement, un déséquilibre du système nerveux, sans cesse en déficit pour des actes de débauche.

La perversité s'accroît de plus en plus, au point de faire disparaître les tendances normales. Noublions pas le mot si profond d'Aristote : *ωσπερ η φνσις το ηθος*.

On comprend toute la complexité que présentent ces situations dans lesquelles l'âge et l'habitude jouent un rôle si prépondérant. Au cours de l'interrogatoire, il faudra insister encore sur la question suivante.

VI. *Quel est le degré d'attirance ou de répulsion pour les êtres du sexe devant être normalement aimé?* — Il ne faut point croire tout de suite ce que dit le malade sous l'influence d'une passion homo-sexuelle; il affirmera avoir de

l'amour normal une horreur, un dégoût complets. Il faut l'interroger souvent et à des époques éloignées les unes des autres, voir, si possible, les modifications que lui font éprouver le temps, la distance, l'éloignement de l'être aimé. Il faut savoir enfin — autre question, — si le coït normal a été essayé, s'il est possible, et comment il s'accomplit. Mais il est nécessaire de bien comprendre que ce n'est point par l'accomplissement brutal des fonctions de reproduction que la guérison pourra commencer ; c'est par l'amour véritable, c'est-à-dire par une tendance, non par l'acte même de l'amour, souvent, au début, impossible pour un amour normal, qu'il faut tenter l'amélioration. Envoyer tout de suite chez des courtisanes un inverti est une erreur grossière. Proposez-lui l'admiration pour une femme honnête, délicate et belle. Faites-lui d'abord aimer la femme ; l'amour des femmes viendra ensuite.

L'examen complet d'un être comprend son anatomie et sa physiologie. Avec l'étude de l'anatomie et de la physiologie du système nerveux se range celle de l'instinct et du caractère, de la volonté et de l'intelligence. Telle est la division habituelle. Bonne ou mauvaise, force est de l'employer, et elle doit servir à guider l'examen psychologique de l'inverti. C'est dire que l'on devra pousser l'investigation dans le domaine de :

- | | | |
|--------------------------------------|---|--|
| I ^o <i>L'intelligence</i> | } | Masculine : (analyse, synthèses puissantes ; logique, induction, déduction...). |
| | | Féminine : (finesse, le fait frappe plus que le raisonnement). |
| II ^o <i>La Volonté</i> | } | Masculine : (forte, tenace). |
| | | Féminine : (à-coups, caprices). |
| III ^o <i>Le Caractère</i> | } | Masculin : (netteté et précision des réactions, franchise, instinct belliqueux, instinct constructeur, orgueil). |
| | | Féminin : (vanité, coquetterie, mensonge. Mensonges constants chez beaucoup d'invertis-nés féminiformes). |

Je n'insiste pas sur tous les détails de l'investigation psychologique. Je veux indiquer des lignes générales seulement pour un interrogatoire et n'ai point la prétention de prévoir tous les cas ni de les enfermer tous — si changeants et si divers, — en des cadres étroits. Cependant, un examen attentif et minutieux sur les points signalés permettra au clinicien de se faire une opinion sur l'état du sujet, de le ramener à l'une des grandes catégories décrites et à chacune desquelles correspond un pronostic différent.

PRONOSTIC

En pareille matière, le pronostic est extrêmement difficile à faire ; souvent même, il est impossible de l'établir. Les hasards de l'existence, l'influence du milieu, l'imprévu des rencontres, peuvent, à chaque instant, renverser les éléments d'un jugement sensé. Il faut accorder au plus ou moins de volonté du client, à son désir plus ou moins vif de guérir, une grande attention. Mais, il ne faut pas oublier que l'instinct sexuel, qu'il soit normal ou dépravé, est tout puissant chez l'homme jeune, et que des circonstances favorables à l'écllosion de tendances réfrénées peuvent subitement renverser les obstacles et les barrières le plus sagacement et le plus patiemment accumulées.

Ceci dit, il faut néanmoins reconnaître que, pour certains cas d'inversion se présentant de façon nette et précise, les difficultés d'augurer de l'avenir seront relativement légères.

Prenons des exemples. Pensez-vous que l'auteur du roman d'un inverti-né devienne jamais un normal ?

Ne croyez-vous pas qu'Oscar Wilde, le jour où, revenu à

Voir plus haut questionnaire (chap. I, p. 39).

la vie libre, il aura la volonté de rompre avec le milieu qui l'a perversi, — et qui d'ailleurs presque unanimement le repoussera, — de rejeter les préjugés égoïstes qu'il nourrit, ne croyez-vous pas qu'il puisse reprendre une existence digne, normale sous tous les rapports ?

En ce qui me concerne, mon opinion est ferme : le premier est né, est, restera toujours anormal ; le second peut, s'il le veut, guérir.

Autre sera donc le langage que nous tiendrons à l'auteur du roman, autre celui que nous prendrons envers Wilde, s'il veut nous permettre de le conseiller. Ainsi, la nécessité du diagnostic, la valeur du pronostic s'affirme clairement, et si tous les cas n'ont point la netteté de ces deux, que je présente en les opposant pour mieux faire comprendre ma pensée, tous, plus ou moins, se rapprochent de l'un ou de l'autre, c'est-à-dire de l'inversion innée ou de l'inversion acquise.

Or, il ne faut point parler à l'inverti-né comme on doit le faire à l'inverti d'occasion, — selon qu'il s'agit d'un pervers ou d'un perversi, d'un malformé, d'un malade ou d'un débauché, autre est la conduite à tenir, différents sont les conseils à donner.

Les conditions générales qui doivent influencer le pronostic sont les suivantes (du moins, je cite les plus importantes).

I. *L'âge du sujet.* — Plus cet âge est avancé, moindres sont les chances de guérison ; l'enfant est une terre essentiellement malléable ; l'adolescent, au moment de la crise de la puberté, lorsqu'il n'est point encore engagé nettement dans une voie, mais hésite sur celle que prendra sa sexualité, peut être utilement guidé ; le jeune homme a déjà des habitudes auxquelles son organisme est plié et des idées faites ; la difficulté de la guérison augmente ; elle ira grandissant au fur et à mesure que l'âge va s'avancant.

II. *L'ancienneté des désirs ou des habitudes anormaux.*
— C'est encore là un facteur intéressant à connaître et de grande valeur ; plus l'habitude, — non pas seulement l'habitude de l'acte, mais celle du désir simplement, — plus cette habitude est ancienne, plus sera grande la difficulté de la déraciner. Il ne faut point croire qu'il y ait un rapport constant entre le nombre d'années du sujet et la profondeur de l'habitude contractée. Un sujet très jeune peut depuis longtemps, depuis la première enfance, avoir, au contact d'un adulte débauché, d'un domestique malpropre, contracté certaines perversités ; d'autres sujets arrivent à un âge relativement avancé entièrement vierges.

Chez l'homme, la virginité conservée, à un âge auquel, dans le milieu qu'habite le sujet, elle est dès longtemps perdue par ses camarades, est souvent un indice d'inversion. En effet, le jeune homme qui ne se sent point attiré vers la femme, qui aime un camarade, mais que rebute cependant ou dégoûte la débauche entre hommes, ou qui ne trouve point dans son milieu d'êtres qui comprennent ses amours ou veulent les partager, ce jeune homme peut rester chaste très longtemps et arriver à un âge relativement avancé entièrement vierge et souillé seulement par des désirs anormaux.

Si pénible que la constatation soit à faire, la chasteté absolue dans les milieux jeunes, non croyants, et de mœurs ouvrières ou bourgeoises (car la psychologie des campagnards est autre), est généralement un symptôme d'anomalie. On pourra toutefois la trouver autre peut-être chez ceux dont la misère, un but à atteindre, une raison d'importance capitale, font de puissants lutteurs pour la vie ; quelquefois chez ceux qu'arrêtent des convictions religieuses, solides ; plus souvent enfin, et c'est malheureusement une rareté en France, chez les normaux qu'un amour profond et chaste pour une fiancée

dégoûte tôt de tout plaisir sexuel autre que celui attendu avec l'être aimé.

III. *Le désir de guérir.* — Bien entendu, ceux des invertis (et ce sont ordinairement des invertis-nés) qui se complaisent dans leur état, le vantent et en exagèrent, en mentant selon leur habitude, toutes les félicités qu'ils prétendent en tirer, ceux-là sont naturellement le moins dignes d'intérêt. Au contraire, ceux qui vont trouver le médecin, et, avec une véritable éloquence parfois, viennent lui demander de refaire d'eux des normaux, ceux-là méritent qu'on les examine soigneusement et qu'on cherche dans quelle mesure on peut leur rendre, à défaut de la guérison, le calme et la paix ; et il en est beaucoup qui vont trouver soit les prêtres soit les médecins ou tous ceux qui s'occupent de l'âme humaine (quel que soit le sens donné à ce mot), les romanciers par exemple ; et n'est ce point venant de l'un d'eux que Zola, dans la préface de cet ouvrage, dit avoir entendu le plus grand cri de douleur qui puisse sortir de la bouche d'un homme ?

IV. *La possibilité de vivre dans un milieu normal. Une volonté assez ferme pour permettre de rompre avec l'habitude.* — Là encore est un élément capital ; la possibilité de soustraire au milieu contaminé, de retirer un jeune homme atteint d'inversion de l'une de ces agglomérations anormales qui la font éclore, doit être comprise au premier rang des éléments de succès. Au contraire, si la perversité est invétérée et si le milieu même l'entretient, si le sujet ne peut se dégager de ce milieu, il lui faudra une dose d'énergie et de volonté extraordinaires pour résister, pour ne point retomber aux mêmes actes, retourner aux mêmes habitudes. Dans la pratique, la chose sera presque toujours impossible. Au contraire, la vie dans un groupe normal, une intelligence

suffisamment vive pour prévoir le danger, la volonté de l'éviter ou de le surmonter (mais mieux vaut l'éviter) peuvent faire des miracles. Il ne faut pas oublier que, chez les enfants surtout, l'ignorance est la cause première de la perversité. Ils ne connaissent point le péril, ne le prévoient pas, et y tombent d'autant plus facilement que les arguments du corrupteur ne sont nullement contrebalancés par ceux des parents ou des maîtres qui, en aucun cas, ne voudraient aborder devant les enfants, et pour eux, le chapitre si délicat des manifestations de l'instinct sexuel.

Sans insister sur toutes les conditions — et elles sont multiples — qui peuvent assombrir ou éclaircir le pronostic, on peut, tout en tenant compte de la multiplicité des cas, de leur infinie variabilité, et en s'imprégnant bien de cette notion, que clinique et pathologie écrite sont choses différentes, on peut résumer en quelques mots le pronostic probable, selon la catégorie dans laquelle se range de préférence le malade.

A. *Inverti-né féminiforme. Invertie-née masculiforme.*
— Tendance innée à l'inversion, coexistant avec les attributs sexuels secondaires, physiques et intellectuels, du sexe opposé. — Dégout du sexe devant être normalement aimé. — Rapprochement impossible, n'ayant jamais existé, avec les êtres de ce sexe. — Amours constantes pour des êtres du même sexe, réalisant mieux le type idéal de ce sexe. — Masculiphile (si homme). Féminiphile (si femme).

C'est, bien entendu, le cas le plus grave; et c'est pour lui que le pronostic sera le plus sévère. Le roman d'un inverti-né nous en donne un exemple parfait. Je ne crois pas que pareil être soit guérissable (sinon très passagèrement par l'hypnotisme), ni surtout qu'il y ait intérêt à tenter la guérison, si par guérison on entend la possibilité de contracter des habitudes normales.

B. *Inverti-né cérébral masculiphile. Invertie-née cérébrale féminiphile.* — Tendance innée à l'inversion, sans coexistence de déformations physiques. Tout l'être, sauf par une tendance innée à l'inversion, est bien du sexe auquel il paraît appartenir. Ce qui assombrit le pronostic de ce malade, c'est que l'instinct le porte, s'il est homme, vers de plus mâles que lui, et il est passif; s'il est femme, vers de plus féminines, et il est actif. Tous les caractères qui rapprochent un des sujets de cette catégorie, du rôle, des charges du sexe auquel il appartient, font le pronostic moins sévère. A-t-il, au moins une fois, éprouvé un amour normal? Le coït normal lui a-t-il été, lui serait-il encore possible; toutes choses qui rendent le cas moins grave, peuvent faire espérer une guérison à laquelle, toutefois, il ne faudra croire qu'au bout d'un temps extrêmement long et qui, dans la majorité des cas, sera impossible.

C. *Inverti-né cérébral paidophile. Invertie-née cérébrale masculinophile.* — Pas de déformations physiques: l'inversion innée, mais se manifestant chez ces malades seulement pour des êtres de leur sexe se rapprochant du sexe opposé. Ainsi, le cérébral paidophile aimera l'inverti-né féminiforme; — l'invertie-née cérébrale aimera une femme très mâle, très masculine.

Le pronostic, en pareil cas, est évidemment meilleur. En examinant de très près le malade, on constatera très souvent qu'il a, à de certaines périodes, aimé les êtres devant être normalement aimés. C'est là une indication précieuse. Souvent l'habitude a consolidé en lui l'inversion, mais au moins chez lui peut-on espérer un retour aux goûts normaux, surtout s'il les désire. Beaucoup, il est vrai, ne cherchent nullement à les récupérer. Ils trouvent dans l'affection pour un être de leur sexe, mais ressemblant à un être du sexe opposé, comme un charme, une originalité plaisante, un raffinement

agréable. Quand [ils demandent à être soignés, c'est que déjà, chez eux, ce goût commence à disparaître ou à être corrigé.

Parfois, il est vrai, la tendance est si invétérée, le coit normal si délaissé, que son usage devient très difficile, impossible au début. C'est dans ce cas, je pense, que la suggestion pourra jouer un rôle utile.

Ils peuvent lentement arriver à la santé. Il ne faut point, au cours du traitement, prendre à la lettre l'affirmation solennelle que jamais ils ne pourront aimer une femme comme ils ont aimé certains hommes, ni leurs déclarations passionnées à ceux-ci¹. Tout être, au moment où il est aimé, est toujours, pour son adorateur, le seul aimé, le seul qui l'ait été ou qui le sera réellement, éternellement, et il ne faut pas plus que dans l'amour normal accorder une créance trop grande aux effusions délirantes d'enthousiasme et d'adulation, mais sans lendemain, capables en quelques semaines de faire place à des amours toutes différentes et tout aussi sincèrement expansives.

La paidophilie est un symptôme grave, si l'on réserve à paidophilie la signification que l'être aimé est vraiment un enfant, d'âge extrêmement différent de celui qui aime. Il ne faut point, à ce compte, croire que tous les invertis cérébraux sont des paidophiles; souvent leur affection se portera sur un être un peu plus jeune qu'eux ou de même âge que le leur, mais plus féminin qu'ils ne le sont, et non sur un enfant; il en est que l'idée seule de semblable affection pour un enfant révolterait profondément.

Il importe donc de noter la différence d'âge et de faire la psychologie de l'association. Il faut voir aussi si l'*éphébophilie* est le résultat d'un goût naturel ou seulement d'un sur-

¹ Voir le *Roman d'un inverti-né*.

menage génital, arrivé après des excès de toutes sortes. Le malade n'est point en ce cas un inverti-né ; mais le pronostic ne demeure pas moins sévère, à cause du détraquement nerveux considérable que suppose cet état.

D. Occasionnels et Occasionnelles. — Pas de tendances innées à l'inversion. Ne se sont invertis que sous des influences définies. Vie prolongée dans une agglomération anormale ; — attentats subis ; — asservissement à une volonté plus forte non voulu, mais imposé. — Invertis par contrainte physique ou morale, — par timidité, — par peur des maladies, — par appât du lucre, etc. — Ont éprouvé des amours normales et peuvent encore en avoir. — Relèvent, non de la perversion, mais de la perversité.

Le pronostic est dans bien des cas extrêmement favorable. Pour beaucoup l'inversion, mal passager, peut faire place à des habitudes régulières. Sans doute, il y a eu déformation, déviation dans le fonctionnement du système nerveux, il est à craindre que les descendants des occasionnels ne soient des prédisposés, des invertis-nés cérébraux ; mais, malgré tout, l'avenir, dans la majorité des cas, peut être envisagé avec assez de confiance ; si l'habitude n'est point trop profondément enracinée, on peut espérer, en vertu de la souplesse du système nerveux, une guérison définitive ou à rechutes extrêmement éloignées les unes des autres.

Le pronostic sera particulièrement bon, s'il s'agit d'*Indifférents*, sujets susceptibles selon l'occasion d'aimer un homme ou une femme. Les soustraire aux amours pour des êtres de leur sexe, les rapprocher de plus en plus des personnes de l'autre sexe, voilà ce que doit chercher le traitement.

E. Dégénérés. Détraqués et déments. — Parfois, en cherchant bien, on s'aperçoit que le symptôme inversion

coïncide avec d'autres signes révélateurs d'une maladie ou d'une tare nerveuse caractérisées. Dans ce cas, le pronostic se complique de celui de la maladie totale, ou plutôt il n'en forme qu'une partie. On peut donc considérer le malade, sous le rapport inversion, selon la catégorie dans laquelle le place cette inversion, mais en tenant grand compte naturellement de son état général, de la marche et de l'avenir du processus morbide constaté.

TRAITEMENT

Si invraisemblable que la chose puisse paraître de prime-abord, l'inversion est susceptible d'être traitée par un ensemble de moyens destinés à ramener l'inverti à l'état normal. Presque tous les spécialistes qui se sont occupés de la question ont préconisé, au moins dans certains cas, telle ou telle mesure, un ensemble de modifications à apporter dans la vie de l'inverti, destinées à lutter contre la tendance ou contre l'habitude vicieuse. Les moins confiants dans le succès se bornent à donner des conseils ; mais le conseil lui-même est un traitement.

Pour soigner, il faut d'abord se rendre compte de ce qu'est la lésion ou la déviation. Or, que voyons-nous dans l'inversion ?

I. *Une déviation dans le fonctionnement du centre sexuel* ; dérangement tel, que l'un ou plusieurs des phénomènes destinés à la reproduction, auxquels préside ce centre, et qui comprennent trois stades : l'excitation, l'érection et l'éjaculation, ont une évolution plus ou moins incomplète ou déviée. C'est, au minimum, une lésion se manifestant de la façon suivante : l'excitation se produit sous l'influence, non d'un être du sexe devant être normalement aimé, mais d'un

être du sexe auquel appartient le sujet malade ; d'où souvent impossibilité anormale de l'érection dans le premier cas, possibilité anormale dans le deuxième. — Ainsi donc, le centre sexuel est, soit par malformation de naissance, soit par déformation acquise, inexcitable ou moins excitable aux excitants normaux, plus excitable à un excitant anormal. Il en résulte pour le moins une mauvaise exécution de l'acte sexuel — comme dans les vices solitaires, — d'où probablement déformation nouvelle ou augmentation nouvelle de la déformation du système nerveux sexuel.

II. *Un dérangement dans les manifestations des autres centres cérébraux et en particulier dans les centres de coordination intellectuelle supérieure.* — En effet, le centre sexuel est un de ceux dont les manifestations agissent le plus profondément sur la substance cérébrale entière, sur tous les centres, même sur les plus élevés, sur les plus complexes, sur ceux qui constituent le cerveau intelligent. Son fonctionnement vicieux amène donc, non seulement des modifications anormales, vicieuses, de la plupart des centres instinctifs, mais encore une perversion dans les idées de l'inverti, dans les raisonnements qui les traduisent et, par contre-coup, l'exaltation de certaines manières d'être : par exemple, de la dissimulation destinée à cacher les besoins et les idées perversis.

Le cerveau entier, — par extension tout l'être, — est donc modifié du fait de la lésion du centre sexuel, puisque cette lésion du centre sexuel amène un fonctionnement non physiologique du cerveau supérieur. Ou bien le mécanisme est inverse. Le cerveau supérieur, primitivement perversi, influe sur le centre sexuel qui se détraque.

Quoiqu'il en soit, chez l'inverti, — prenons un inverti d'occasion par exemple et habitué à l'inversion, — nous constatons :

I. Un fonctionnement anormal du centre sexuel.

II. Un fonctionnement anormal des centres supérieurs, directeurs de l'activité cérébrale intelligente.

Ici, je dois ouvrir une parenthèse et dire comment je comprends l'activité cérébrale. Il va sans dire qu'il s'agit simplement d'hypothèses ; mais je pense qu'elles sont préférables à une absence d'explications.

LE CENTRE SUPÉRIEUR

Je considère le cerveau comme un ensemble d'organes, une agglomération de centres en relations étroites les uns avec les autres. Ces centres sont en nombre considérable ; certains actes que nous effectuons d'habitude en développent en nous, *grâce à la malléabilité extrême de la substance nerveuse* ; de cette propriété vient que le cerveau est un organe sans cesse en état de transformation et que nous héritons de nos ascendants de facultés plus ou moins grandes, à effectuer certains actes même compliqués, et aussi de tendances, modifiées ou perverses d'instincts fondamentaux.

Il existe en effet des instincts fondamentaux, destinés à assurer la survivance de l'être et celle de l'espèce. A ceux-là correspondent les centres les plus importants ; nous les logeons d'habitude dans les parties postérieures du cerveau, en relation plus proche avec les viscères. Leur ensemble constitue *le cerveau occipital ou inférieur*.

Chez l'homme et chez les animaux supérieurs, le cerveau a progressé d'avant en arrière, de bas en haut, et à l'extrémité antérieure se trouvent des centres présidant aux opérations intellectuelles ; leur ensemble constitue le *cerveau antérieur, cerveau frontal ou supérieur*¹.

¹ Il semble logique de placer dans la partie antérieure du cerveau les centres dont émanent les phénomènes intellectuels les plus délicats ; au contraire, les régions postérieures, en relations voisines avec les viscères, seraient

Il existe encore une *zone motrice* dont le cerveau occipital et le cerveau frontal se partagent le commandement, luttant pour sa possession, ou combinant sur elle leurs forces, ou, au contraire, l'un cherchant à empêcher, à inhiber l'action de l'autre. Elle serait comme les touches d'un piano dont deux êtres voudraient la possession, tantôt jouant l'un seul, tantôt jouant tous deux ensemble, mais alors se renforçant ou se contrariant mutuellement.

Lorsqu'une action s'exerce sur l'organisme, elle peut, si sa force est insuffisante pour cela, ne produire aucune réaction : dans le cas contraire, l'acte produit (*action-réaction*) peut n'avoir été réfléchi que par un centre ou par un groupe de centres du cerveau, sans être arrivé à l'élaboration du cerveau antérieur : *c'est le réflexe pur inconscient* (le dormeur qui, chatouillé, se gratte sans s'éveiller). Dans un autre cas, la sensation peut pénétrer jusqu'au cerveau antérieur, mais le réflexe se produit de même : *c'est le réflexe conscient* (l'individu qui, piqué, se gratte). Dans un troisième cas, non seulement la sensation pénètre dans le cerveau antérieur, mais elle y trouve aide et appui : *c'est le réflexe conscient appuyé* (l'homme qui, menacé d'être piqué au bras, retire instinctivement ce bras, puis, par l'effet du raisonnement, qui lui montre le danger le poursuivant, l'éloigne davantage et plus fort qu'il ne l'eût fait par un simple réflexe inconscient.

On constate enfin *le réflexe inhibé* (Ex. : le cerveau supérieur intervient pour arrêter un mouvement de fuite commencé).

Le cerveau occipital, à son tour, peut, vis-à-vis de l'*idée* issue du cerveau supérieur, se comporter comme ce dernier vis-à-

les centres présidant à ceux des réflexes, qui se traduisent dans la vie par les actes d'instinct ; en un mot, il y aurait le cerveau intelligent (cerveau antérieur) et le cerveau réflexe (cerveau postérieur). Il s'agit là, bien entendu, d'une localisation peut-être peu exacte au point de vue anatomique strict, mais répondant à une distinction bien certaine et nettement décelée par la psychologie.

vis du réflexe. Elle peut n'influer sur aucun centre du cerveau occipital, — *idée pure* ; — elle peut se traduire par un acte indifférent aux centres occipitaux : *acte, exécution simple de l'idée*. Elle peut, par contre, provoquer l'excitation d'un de ces centres. Au cours d'une série de pensées, chez l'homme, l'idée incidente de la femme peut exciter le centre sexuel ; l'idée d'un projet difficile à exécuter, amener la colère, le besoin de lutter, de frapper, d'agir par passion, avec une énergie extrême : *idée renforcée ; exécution renforcée de l'idée*. Enfin, l'exécution de l'idée peut être au contraire inhibée par le cerveau occipital : exemp. : l'idée de combattre par la peur d'être blessé ou tué — *idée inhibée, exécution de l'idée inhibée*.

Quant à l'idée, elle est la manifestation de l'activité cérébrale, du cerveau supérieur qui la tire ou d'une sensation ancienne grâce à la mémoire, ou d'une sensation présente, terminée ou non en réflexe par les autres centres du cerveau, mais arrivée à l'élaboration du cerveau frontal.

C'est donc le cerveau frontal qui produit l'idée.

Mais ce cerveau frontal n'est point unique ; il comprend un ensemble de groupes, de centres cérébraux, dont les uns sont bien connus, ainsi les centres de la mémoire (ex. : les centres d'emmagasinement des sensations visuelles, verbales auditives, verbales visuelles pour la réception, verbales motrices, verbales graphiques pour la réaction, etc.). Le siège anatomique de ces centres est connu ; pour d'autres, il ne l'est pas du tout, mais leur existence paraît nécessaire, et je considère aussi comme indispensable au fonctionnement du cerveau l'existence d'un centre ou de centres de coordination intellectuelle supérieure, de fixation des matériaux fournis par les autres régions cérébrales, de classification de ces matériaux, de réaction intellectuelle ¹. Comparons les groupes cérébraux

¹ Au mois de mars 1895, j'écrivais un article sur l'activité cérébrale pendant le rêve et pendant le sommeil hypnotique (Voir *Annales médico-psychologiques*, 1895.) — et je disais (par. IV) :

à des départements, à des villes d'importance diverse, mais d'un même pays ; il en est, — ce centre ou ce groupe de centres d'idéation supérieure, — la capitale, à laquelle aboutissent tous les renseignements, de laquelle émanent tous les ordres, toutes les mesures d'intérêt général.

Il n'est point défendu de faire des hypothèses. Dans la plus incertaine peut résider une part de vérité, nécessaire à l'édification de théories plus proches de la réalité. Que l'on me permette donc d'exposer comment j'imagine les choses se passer.

On appelle état de veille l'état normal de fonctionnement psychogénique des centres cérébraux ; sommeil, l'état normal de cessation de ce fonctionnement.

Ce sommeil peut être incomplet, et le rêve nous semble une preuve en faveur de la théorie des localisations, tendant à voir dans le cerveau une agglomération d'organes, plus ou moins unis, vibrant avec une plus ou moins complète synergie.

Mais le rêve peut être constitué par des manifestations de l'activité d'un, de deux, de plusieurs centres cérébraux, et nous avons analysé des états qui comportent, non plus des vibrations de telle zone indispensable, mais à rôle secondaire, telle que les zones d'emmagasinement des sensations visuelles, auditives, verbales, etc., mais qui sont des actes d'intelligence émanant de centres beaucoup plus importants au point de vue psychique, puisqu'ils sont constitués et par des raisonnements d'ordre plus ou moins compliqués, et par des phénomènes d'observation, voir même d'auto-observation.

A vrai dire, il ne s'agit jamais que de la réapparition d'actes, de courants élaborés à l'état de veille ; ces actes, ces courants, suivent en zigzag la voie d'effort moindre, c'est-à-dire d'excitabilité plus grande, des parties avec lesquelles les cellules vibrantes se trouvent en rapport.

Mais, entre la veille et le rêve, si généralisé que soit ce dernier, il y a toujours une différence ou plutôt des différences.

1° *Le manque de coordination logique* des divers éléments du rêve. Il y a coordination mécanique, physique, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire que l'excitation de telle cellule se transmet à telle autre, en vertu des relations de voisinage ou de communication facile avec cette dernière ; mais il n'y a pas coordination logique ou imposée, puisqu'une image amène l'apparition d'une autre, pouvant lui ressembler, il est vrai, par certains caractères, mais non celle à laquelle elle devrait rigoureusement aboutir à l'état normal de veille.

Les fragments de raisonnement logique qui parsèment et traversent le rêve, ne sont que la reproduction d'identiques fragments d'argumentation faite à l'état de veille, mais qui, dans le premier cas, aboutissent par superposition à des absurdités, tandis que, dans le second, ils sont les parties d'un tout harmonieux et raisonnable.

Il est, pour les éléments fournis par les autres centres l'applicateur de l'ordre naturel que lui impose l'ordre naturel des phénomènes extérieurs. Il est, si l'on préfère, la machine, la plaque sensible à laquelle les données de l'extérieur, aboutissant avec une certaine incidence, sont par lui transmises avec une réfraction dont l'indice constitue la caractéristique psychique même de l'espèce humaine ; les unes fixées et élaborées, les autres écartées et repoussées. Que son fonctionnement soit entièrement comparable à celui de tout centre cérébral (hypothèse matérialiste), qu'il soit au contraire actionné par une force spéciale étrangère à l'organisme (hypothèse spiritualiste), son importance n'est pas moins capitale. Aussi, un profond repos lui est-il nécessaire¹.

2° *La passivité absolue dans l'apport des matériaux.* En effet, au cours du rêve, les images, les raisonnements défilent d'une façon absolument automatique et non modifiable par le dormeur.

Manque de coordination logique entre les éléments du rêve, *passivité dans leur apport*, telles sont les deux grandes caractéristiques de cet état, tels sont les signes distinctifs qui différencient le champ psychologique du dormeur de celui de l'homme éveillé.

Or, il est possible et même logique d'admettre que ces différences correspondent à des différences de fonctionnement, et que, chez l'homme éveillé, il y a dans le cerveau quelque chose qui fonctionne en plus de ce qui fonctionne dans le cerveau du dormeur.

Ce quelque chose sera donc le ou les centres de *coordination intellectuelle supérieure*.

LAUPTS.

¹ Le fonctionnement du centre supérieur étant synonyme d'état de veille, toute cause abolissant son repos, occasionne le réveil, de quelque territoire qu'elle émane ; c'est ce qui arrive lorsque, au cours des rêves, quelle que soit la nature de ces rêves, c'est-à-dire quel que soit le territoire (*antérieur* ou *postérieur*) au fonctionnement desquels ils soient dus, l'activité des cellules qui les occasionnent amène, par propagation, celle du centre supérieur. Les rêves des cellules présidant aux actes instinctifs (la peur en particulier), par la violente secousse qu'elles infligent à tout le cerveau, par suite à tout l'organisme, déterminent très souvent ce résultat.

Nous arrivons donc à définir : sommeil complet, le repos du cerveau tout entier ; état de veille, l'état de fonctionnement du centre supérieur ; sommeil partiel, l'état de repos du centre supérieur, avec fonctionnement de groupes plus ou moins étendus de cellules appartenant à d'autres centres.

LAUPTS.

Au contraire, les autres centres dont le fonctionnement est moins constant, se réveillent aisément au cours de son sommeil.

Ce centre de coordination, de fixation, pourrait s'appeler centre intellectuel supérieur, par abréviation : centre supérieur C. S. Il est le noyau, le suprême échelon du cerveau antérieur, disposant d'une façon immédiate des autres centres antérieurs, *vrais centres domestiques, indispensables, mais subalternes*, appartenant à deux catégories différentes :

1^o Des centres réceptifs et d'emmagasinement de sensations (mémoires visuelle, auditive, verbale visuelle ou auditive) ;

2^o Des centres de réactions et d'emmagasinement, de mémoire de réactions (mémoires motrice, mémoire motrice verbale ou graphique).

Ces centres, en relation avec le centre supérieur, le C. S., qui pendant la veille les commande, utilisant leurs matériaux convenablement et sont également en relation entre eux ; de là, des opérations intellectuelles d'ordre secondaire, faites et exécutées à son insu ; pendant son sommeil et se traduisant par des rêves intellectuels relativement compliqués.

Le centre supérieur se trouve naturellement en relation avec le cerveau occipital, avec la moelle, et par son entremise avec tout l'organisme. Il agit sur la zone motrice du cerveau dont il partage le commandement avec le cerveau occipital ; tous deux se renforçant ou se contrariant, la victoire (acte) appartient à celui dont l'influence est prépondérante.

Dans ce jeu le centre supérieur est le représentant de l'activité cérébrale intelligente ; elle se manifeste dès qu'il fonctionne, lui endormi — et cet état existe naturellement *dans le sommeil ordinaire*, ou est réalisé *dans l'hypnotisme*¹ ; — tous les centres

¹ Comparant le sommeil hypnotique au rêve (in Annales médico psychologiques), je disais :

cérébraux peuvent fonctionner plus ou moins parfaitement, plus ou moins complètement, il manque toujours l'activité cérébrale susceptible d'agir ou d'essayer d'agir contre ou pour les manifestations des autres centres cérébraux, tout au moins selon la circonstance, consciente de sa puissance, de son action sur eux, ou de son impuissance, de l'inhibition qu'ils exercent sur elle.

Est-ce aller trop loin maintenant que d'assimiler au sommeil de l'état normal, sommeil partiel comportant au minimum le repos du centre supérieur, le sommeil dit hypnotique ? Voyons en quoi ils diffèrent.

1^o Dans le sommeil hypnotique une coordination plus grande, parfaite parfois, entre tous les phénomènes, entre tous les actes; mais cette coordination supérieure à celle du rêve, nous pouvons l'attribuer à ce fait que, chez l'hypnotisé, tous les centres (sauf le centre supérieur) sont éveillés, et fonctionnent dans leur plénitude, sinon même au delà, car l'inhibition du centre supérieur ne se fait plus sentir, d'où l'intensité du fonctionnement de centres plus libres, livrés à eux-mêmes, alors que, chez le dormeur, il n'y a, lors du rêve, qu'un certain nombre de centres éveillés et n'ayant chacun qu'un fonctionnement partiel, bien des cellules restant ou endormies ou à moitié endormies.

2^o La facilité du réveil dans le sommeil ordinaire, sa difficulté par un moyen banal à l'état hypnotique, différence explicable par la cessation complète du fonctionnement, le repos absolu, dans ce dernier état, du centre supérieur, sur lequel on a directement agi, d'où, pour l'hypnotisé, la possibilité de marcher, de sauter, de courir, tandis que le dormeur s'éveille au moindre bruit; à noter cependant que, chez les sujets prédisposés, le sommeil normal comporte parfois un repos du centre supérieur, comparable à celui de l'hypnotisé; ainsi le *somnambule* se lève la nuit, exécute une foule d'actions sans se réveiller.

3^o La suggestibilité, plus vive dans l'hypnotisme, reconnaît la même cause: la profondeur du sommeil du centre supérieur qui permet de faire vibrer toutes les mémoires, de provoquer toutes les réactions; tandis que, chez le dormeur, le moindre bruit peut provoquer au début l'image ou la réaction appropriées, mais ne tardent point à provoquer le réveil.

4^o L'oubli consécutif au réveil, de l'hypnotisé; le retour des souvenirs lors d'un nouveau sommeil hypnotique. C'est le phénomène le plus difficile à expliquer; notons que, très certainement, la plupart des rêves du sommeil normal sont, eux aussi, oubliés au réveil, et que parfois quelques-uns sont partiellement retrouvés lors d'un sommeil ultérieur, sous l'influence de circonstances appropriées. Que conclure de ceci ? Peut-être que toute mémoire locale, toute mémoire d'un groupe donné de cellules n'est perçue d'une façon constante et définitive que lorsqu'elle est parvenue à l'élaboration du centre supérieur; le souvenir d'un acte pouvant rester dans le centre ayant présidé à cet acte

Telles sont les réflexions que je crois pouvoir être prises pour base d'une méthode thérapeutique destinée à agir sur un centre cérébral. Si ces données ne sont point rigoureusement exactes (et qui pourrait prétendre actuellement à de l'exactitude en pareille matière), je crois que l'on peut hardiment dans la pratique se comporter comme si elles l'étaient.

D'après les considérations qui précèdent, relatives au cerveau et à l'ensemble des centres qui le composent, un centre doit être accessible aux effets thérapeutiques par trois voies différentes.

A. *Par la périphérie, c'est-à-dire par l'ensemble des organes (autres que le cerveau) qui constituent le corps humain.*

— En agissant sur eux, on peut amener sur tous les centres du cerveau, et parfois plus particulièrement sur l'un d'eux, des effets curatifs : ainsi l'emploi des douches, des bains, l'ab-

et y persister longuement, mais n'être conservé dans le centre supérieur que s'il a été en quelque sorte fixé par ce dernier ; les rêves dont on se souvient seraient ceux-là seuls qui se sont produits lors d'un réveil partiel du centre supérieur (réveil d'un groupe de cellules de ce centre, ou réveil très fugace du centre entier). Ce seraient ces réveils partiels qui permettraient de constater certains rêves de centres instinctifs comportant des scènes, des tendances, des sentiments depuis longtemps oubliés et ayant persisté en eux.

5° La suggestion, la conservation d'un ordre donné au cours du sommeil hypnotique et exécuté inconsciemment ensuite. Dans ce cas, comme dans le précédent, il y a eu dissociation dans le mécanisme cérébral ; un groupe de cellules a agi et continue d'agir pour son propre compte. Le centre supérieur, n'ayant point reçu l'ordre au moment où il a été donné, parce qu'il était alors profondément endormi, n'a pu le conserver, se l'approprier ; les cellules des autres centres agissent comme si rien ne s'était passé d'anormal et conservent cet ordre ; le sommeil du centre supérieur ne s'étendant pas à elles, les seules différences pour elles entre l'état de veille et l'état hypnotique ne proviennent que de la cessation de leurs communications avec le centre supérieur : elles n'influencent ni leur vie, ni leur activité propre.

Des phénomènes assez analogues, mais dus peut-être au mécanisme inverse (fonctionnement et réveil du centre supérieur), se produisent souvent au cours du sommeil normal (on arrive à se réveiller à l'heure à laquelle on désire se réveiller).

sorption de certains médicaments (morphine, strychnine, bromure de potassium, etc.), la modification de la nutrition générale par un changement de nourriture, de climat, de milieu, ont leur retentissement sur les centres cérébraux, soit sur tous directement, soit seulement sur l'un d'eux d'abord, comme le centre sexuel, par exemple, et consécutivement, par relation de voisinage, sur tous les autres.

B. *Par l'intermédiaire du centre supérieur.* — Celui-ci, en effet, est en relations étroites avec tous les centres du cerveau. Il peut donc agir sur eux, et la thérapeutique peut employer son intermédiaire pour obtenir des effets sur un centre donné. — Ainsi, sous l'influence d'une parole, d'une lecture, d'un conseil donné, la colère peut tomber, l'excitation génésique céder, la peur disparaître. L'influence d'une intelligence humaine sur une autre intelligence humaine, et par extension sur la plupart des manifestations cérébrales de cette autre intelligence humaine, n'est pas niable. Le médecin fait sans cesse, qu'il le veuille ou non, de cette psychothérapie, même dans les maladies des organes autres que le cerveau et dans les fièvres. A plus forte raison doit-il en faire dans les cas de déviations dans le fonctionnement du système nerveux. Il peut donc atteindre et soigner, soit le centre supérieur s'il en a besoin, soit, par l'intermédiaire du centre supérieur, un centre quelconque.

C. *Par l'intermédiaire de certains centres secondaires.* — C'est ainsi que l'on peut exciter un centre pour en déprimer un autre ; et, selon le principe qu'une passion chasse l'autre, susciter l'appât du lucre, exalter l'orgueil, développer les facultés combattives pour calmer le centre sexuel : il y a ici action indirecte par les centres voisins, sur lesquels on peut agir selon le premier (par la périphérie) ou par le second (par l'intermédiaire du centre supérieur) des moyens indiqués.

D. *Par action sur le centre lui-même des centres intellectuels secondaires, grâce à la cessation de fonctionnement du centre intellectuel supérieur, obtenu à l'aide de l'hypnotisme.*

— Chez le sujet hypnotisé, le centre intellectuel supérieur cesse de fonctionner ; il est profondément endormi ; mais tous les autres centres du cerveau, et en particulier les centres intellectuels secondaires (centres de la mémoire), fonctionnent sous l'influence de l'hypnotiseur, et cela avec une intensité considérable (le centre supérieur endormi n'exerçant plus sur eux sa force inhibitrice). Ils agissent sous l'influence de l'hypnotiseur, comme ils agissent à l'état de veille du centre supérieur, sous l'influence de ce dernier. Ils conservent le souvenir des ordres à exécuter et ultérieurement les exécutent, à l'étonnement profond du cerveau frontal, alors réveillé.

L'ordre déposé en eux de faire telle chose à telle heure l'est par l'hypnotiseur comme il le serait à l'état de veille par le sujet se disant « Je ferai telle chose à telle heure », mais avec une précision bien plus grande, car l'ordre de l'hypnotiseur est ferme, formel, il implique une obligation, tandis que, dans la majorité des cas, le sujet, projetant un acte, hésite souvent plus ou moins à le faire, lutte pour savoir s'il l'exécutera ou non, ou souvent pense plus ou moins à autre chose en prenant sa résolution. C'est généralement ce qui arrive. Quand nous voulons nous rappeler qu'une chose est à exécuter et que nous cherchons à emmagasiner dans notre mémoire ce que nous avons à faire, de façon à ce qu'elle nous le représente au moment voulu, nous créons des associations d'idées qui doivent nous rappeler l'acte, que nous restons par la suite toujours maîtres de ne pas exécuter. Il n'y a pas emmagasinement de la notion formelle d'obligation d'exécuter — sauf dans certains cas. Au contraire, l'hypnotiseur dit au sujet : « Demain à midi, tu viendras » — et il crée ainsi dans les centres de la mémoire non-seulement une association entre

l'idée de midi et celle de l'acte à exécuter, mais aussi avec celle de l'obligation de venir. Aussi, au moment fixé pour l'exécution de l'ordre, le centre supérieur qui n'a pas eu connaissance de l'ordre donné, puisqu'au moment où il l'a été, il était profondément endormi, mais qui prend connaissance des notions laissées, c'est-à-dire d'un certain acte à accomplir et de l'obligation de l'accomplir, ne s'oppose pas dans l'immense majorité des cas à son exécution ; ou ne peut s'y exposer qu'au prix d'une fatigue considérable occasionnée et par la recherche qu'il tente de savoir pourquoi il accomplirait l'acte, et par la lutte contre cette idée d'obligation qu'il ne peut comprendre.

On conçoit l'importance d'un tel moyen dans la médecine mentale. Emmagasiné dans les centres intellectuels secondaires des associations d'idées telles que ce qui paraît rebutant au sujet, lui devienne agréable, et inversement ; — que ce qu'il ne peut faire lui devienne facile et avec cela la notion de l'obligation de l'exécuter ; *supprimer en un mot son centre supérieur pour le remplacer par celui du thérapeute* ; on conçoit qu'il y ait là un moyen extrêmement puissant d'agir sur un centre et en particulier sur le centre sexuel¹.

¹ Je crois utile, pour bien rendre ma pensée, de reproduire la conclusion de mon article des Annales médico-psychologiques sur le rêve et le sommeil hypnotique. Les voici. Je ne veux point, à propos de vues purement hypothétiques, entrer dans de plus longs développements. Pour conclusions aux quelques réflexions que je présente aux lecteurs, je dirai :

Le rêve est occasionné par le fonctionnement partiel du cerveau. Il existe des rêves d'images non accompagnés de réveils d'actes instinctifs ou de sentiments, rêves de certaines parties antérieures du cerveau, de centres d'importance considérable, mais d'ordre accessoire (centres d'emmagasinement des images) ; des rêves par excitation des centres de réaction instinctive, excitation se produisant soit par propagation du fonctionnement des régions antérieures, c'est-à-dire occasionnée par des rêves généralement visuels, soit à la suite de troubles physiques de l'organisme, provoquant d'abord le réveil du cerveau occipital et s'étendant ensuite, le plus souvent, à certaines parties du cerveau antérieur, soit enfin par excitation mécanique de la région instinctive même, par un mouvement normal ou non, né en elle.

Indépendamment de ces deux cas, il existe des rêves se rapprochant da-

E. *Par action mécanique sur le centre, au moyen d'une intervention sur la boîte crânienne, les méninges ou les couches corticales du cerveau.* — Inutile d'insister sur ce point.

Le seul procédé actuellement employé, la trépanation, est réservé, — à juste titre, — au cas de compression et d'inflammation de la substance cérébrale. D'autres procédés comme

vantage de la première catégorie, puisqu'ils comprennent des images verbales ou non, plutôt que des réactions franchement instinctives, mais comportant en plus qu'eux des actes intellectuels, infiniment plus complexes que le simple défilé d'images visuelles ou auditives. C'est un état voisin de l'état de veille, qui ne laisse, lui, que peu de place aux manifestations exclusivement instinctives, généralement modifiées ou réfrénées. *C'est l'état intermédiaire.*

Il consiste en une fermentation, une ébullition, une insurrection, pourrait-on dire, de tous les centres aptes à fonctionner, et tendant au réveil, voulant agir, et ne le pouvant pas. Là se trouve l'extrême limite du rêve. Là, est le moment où l'on rêve que l'on rêve, où l'on comprend que les images que l'on voit sont un simple rêve, qu'elles n'ont point un caractère réel, et il arrive de penser « je rêve, je voudrais être éveillé » ou, lorsque quelque image effraye ou étonne, « c'est un rêve, inutile d'y attacher d'importance ».

Cet état intermédiaire, noté seulement chez des nerveux, la netteté des images, leur caractère hallucinatoire, la possibilité d'une certaine auto-observation, l'hypéresthésie concomitante, peuvent le faire considérer comme la limite du rêve, l'état le plus voisin possible de la veille.

Enfin, je considère comme nécessaire à l'état de veille le fonctionnement d'un centre de *coordination intellectuelle supérieure, de fixation et d'élaboration des matériaux fournis par les autres centres.* Admettre ce centre conduit aux définitions suivantes :

Sommeil d'un centre. — Etat de cessation du fonctionnement psychogénique de ce centre.

Sommeil normal complet. — Etat de cessation de fonctionnement psychogénique du cerveau entier.

Sommeils partiels. Rêves. — Etat de repos du centre supérieur ; fonctionnement partiel ou total d'autres centres (rêves partiels ou généralisés).

Veille. — Etat de fonctionnement du centre supérieur (avec, peut-être, sommeil possible d'autres centres ?)

Sommeil hypnotique. — État de sommeil profond et durable du centre supérieur ; l'état des autres ne différant de l'état normal que par la cessation de leurs communications avec le centre supérieur, d'où une plus grande intensité dans leur fonctionnement.

Ajoutons que, comme tous les autres centres, le centre supérieur serait sujet à certaines maladies (dans certains genres de démence, pourrait être à l'état normal, surtout chez des prédisposés, ou sous l'influence du fonctionnement exagéré d'autres centres. Ainsi, le fonctionnement intensif d'une zone vi-

L'électricité pourront peut-être ultérieurement jouer un rôle. Pour le moment, ils n'ont que faire avec l'inversion.

Voyons les modes de traitement qui lui sont plus particulièrement appropriés.

A la suite de mon enquête sur l'inversion, j'écrivais dans les annales médico-psychologiques :

Qu'on ne pense point qu'une manie de classification m'ait conduit à présenter de nombreux types d'invertis ; ils ressortent nettement des premiers résultats de l'enquête entreprise.

De mes recherches, résulte inévitablement que la conduite à tenir sera très différente, selon que le malade qui a recours à nos conseils (et ils sont nombreux ceux qui, à ce sujet, implorent les médecins, les prêtres, les philosophes, les littérateurs)... selon que ce malade sera un perversi, un inverti-né, un prédisposé, un occasionnel ou un indifférent. Sans entrer dans de bien amples détails, il est évident que le pronostic variera selon la nature de l'affection. L'inverti-né, reconnaissable à ses déformations physiques, à sa profonde répulsion pour la femme, à ses violentes amours pour les hommes, semble incurable. Théoriquement, il ne l'est point : cet être est une femme ; or, si nous nous souvenons de notre conclusion précédente, presque généralement applicable : « *Tout être s'invertit dans un milieu approprié* », le remède semble s'imposer, de le placer dans un milieu purement féminin, où, étant

suelle pourrait produire l'hallucination, au cours de laquelle il y aurait inhibition du centre supérieur. Cette inhibition totale ou partielle, longue ou courte, parfois sujette à des alternatives rapides, pourrait se rencontrer lors des rêves généralisés de l'état intermédiaire.

Je ne me dissimule point le caractère problématique de quelques-unes des réflexions que je présente aux lecteurs, mais je ne suis point de ceux qui pensent qu'il est interdit de faire des hypothèses, et je crois qu'elles sont bonnes lorsqu'elles sont sincères et qu'elles s'appuient sur un certain nombre de faits minutieusement observés. Je crois aussi qu'étudier le rêve est un moyen d'investigation précieux, qui n'a point encore donné tout ce qu'on en devrait attendre, ni, sans doute, dit son dernier mot.

LAUPTS.

femme, il s'invertira et redeviendra homme *par inversion double*. Personne n'oserait prescrire semblable traitement à un inverti-né ; de lui, vous risqueriez de faire un perversi, comme le dit excellemment M. Raffalovich, qui leur recommande la chasteté, souvent l'unique palliatif de l'inversion innée. Prescrire à un inverti-né l'amour féminin, la vie dans un milieu féminin, ce serait, — en admettant que cette transformation fût possible, — risquer de le gâter davantage encore, et faire courir à ce milieu féminin les plus graves dangers.

Tout autre est le prédisposé. Vous ne le rencontrerez d'ailleurs que rarement, et seulement dans l'enfance. L'adulte qui vient à vous n'est plus un prédisposé ; l'habitude l'a gâté et corrompu d'une façon parfois bien difficilement guérissable. Vous jugerez de son degré d'inversion par le plus ou moins de répulsion qu'il éprouve pour les individus du sexe qui devrait l'attirer ; par le degré d'attirance pour ceux de son sexe ; — encore faut-il distinguer : aime-t-il mieux ceux qui lui représentent un type idéal de ce sexe auquel il appartient, les Forts, les Hommes ; aime-t-il mieux les féminins, voisins du sexe devant être normalement aimé ? Dans ce dernier cas, la maladie est moins grave, plus facilement curable. A tous il faut dire « *courage* » ; c'est le grand mot que je voudrais voir lu par ces malades — et il en est certainement parmi ceux qui liront ces lignes, — chez tous il faut réveiller les sentiments naturels, les tendances ancestrales, en majorité forcément normales ; pour tous prescrire le contact moral de la femme. Mais ne les jetez pas brusquement dans les bras des courtisanes ; l'amour pour l'homme, souvent platonique et dans ce cas très pur, se révolte alors aux vulgarités ; amenez votre sujet à vaincre sa timidité, à fréquenter dans un milieu honnête, discret, élégant, essentiellement féminin, faites, en un mot, son apprentissage de l'amour, en commençant par ce qu'il a d'exquis et d'idéal : vous aurez des guérisons.

De l'*indifférent*, de l'*occasionnel*, on pourra facilement faire un normal; le soustraire au milieu pathogène, l'arracher à des habitudes funestes ou empêcher que l'*occasion* ne devienne une habitude: voilà les règles, qui, appliquées avec discernement, tact et délicatesse, amèneront la fin d'un état, pour lequel le malade, dans la suite, n'éprouvera plus que du mépris, du dégoût.

Telles sont, selon moi, les quelques réflexions à prendre pour base d'un traitement de l'inversion. Mais il n'y a pas seulement le traitement des individus, il existe, *il devrait exister* des règles d'hygiène et de prophylaxie générales, dans toutes les réunions d'hommes contraints de ne vivre qu'ensemble. Notre état actuel de civilisation nous imposant ces agglomérations anormales, au moins devraient-elles être l'objet d'une incessante surveillance à ce sujet, au moins faudrait-il éliminer impitoyablement tout perversi, tout invertiné, dont les ravages peuvent devenir incalculables. Ainsi, pour le lycée, le collège, le pensionnat, quel que soit le nom qu'on leur donne, ces rassemblements d'un grand nombre de jeunes hommes, d'adolescents, parqués dans des bâtiments souvent tristes et malsains, soumis à un véritable surmenage cérébral, éloignés systématiquement de toute influence féminine, sans dérivation physique suffisante, et cela à l'époque de la puberté, où le cœur qui ne demande qu'à se prendre et se prend malgré tout, devrait s'emplir, au moins, d'un amour chaste, où les muscles devraient surtout fonctionner et grossir, cette cohabitation entre toutes est regrettable; d'autant plus regrettable, que toute habitude mauvaise s'imprime profondément sur une terre encore vierge, que la perversion acquise devient un goût naturel, un besoin. S'il est une association mauvaise, et, en dépit de louables améliorations récemment obtenues pour d'autres motifs, dangereuse, peu hygiénique et, disons-le même, mal surveillée sous ce rapport,

c'est bien celle-là. Et pourtant, il doit être du devoir d'une bonne pédagogie de tout faire pour parer à ces inconvénients, car il y va de l'avenir, de la santé, de la robustesse physique et morale de la race.

Mais il importe de préciser davantage la question et d'étudier un à un les moyens de traitement à employer.

A. Moyens d'action tirés de la périphérie sur le centre sexuel et sur le centre supérieur malade.

Nous avons reconnus atteints, dans l'inversion, deux centres :

I°. *Le centre sexuel primitivement atteint dans le cas de perversion.*

II°. *Le centre supérieur souvent plus atteint que le centre sexuel dans le cas de perversité.*

Les moyens d'action sur eux, tirés de la périphérie, sont tous ceux qui sont destinés à amener le fonctionnement physiologique, calme, normal, du cerveau et de l'organisme.

Une bonne alimentation, dit Moll, un air pur, la gymnastique, exercent une influence tonique ; mais, ajoute-t-il, il ne faut pas perdre de vue que ce sont là des moyens d'action accessoires, qui ne peuvent qu'aider au traitement.

Ceci est évident ; cependant, il est juste de constater que beaucoup de pervers sont des nerveux, c'est-à-dire des sujets dont le système nerveux encore plus que celui des autres est malléable et modifiable. Placée, dans un air confiné, sans soleil et sans lumière, une plante s'étiole et ses fonctions se perversissent ; il en va de même de l'être humain. Bien des tendances à l'inversion éclosent dans les villes, dans les appartements sombres et tristes, qui ne se produiraient pas au cours d'une existence libre, saine, normale, au grand air et au soleil. Ainsi certains surmenés, certains nerveux retrouveront dans le fonctionnement physiologique de l'organisme soustrait à des causes étioiantes, un équilibre qui leur permettra

de lutter contre les passions mauvaises et, parfois, de les dominer.

De même, tout ce qui peut lutter contre l'*anémie*, qui amène si facilement un détraquement du système nerveux, pourra, dans les cas appropriés, opérer de véritables cures.

Le médecin fera bien de penser, dans les cas de perversité, au surmenage, à l'anémie, au manque d'équilibre, au *déficit physiologique* provenant des conditions défectueuses du milieu pour le jeu libre et normal de l'organisme. Une vie dérégulée ou mal réglée, où la paresse, le sommeil, l'*oisiveté*, prennent une place prépondérante, amène aisément un détraquement général ; l'appétit diminue, le sommeil se fait mal et le système nerveux reçoit le contre-coup de ces dérangements. Le travail physique est une des conditions de la santé, en général. La dualité cérébrale fait de l'homme deux êtres : l'un pensant, l'autre vivant matériellement. Il existe deux pôles : le pôle cérébral et le pôle viscéral. On ne peut exagérer le fonctionnement de l'un d'eux sans qu'un retentissement profond en résulte sur tout l'organisme. Le surmenage du cerveau amène des déviations dans son propre fonctionnement. C'est dire que, à tous les cas de perversité mentale il faut opposer une vie régulière, rétablir l'appétit par des moyens thérapeutiques usités (au besoin par les amers à petite dose), rétablir le sommeil et lutter contre l'activité cérébrale trop grande par une dérivation physique graduée et progressive : escrime, gymnastique, équitation. Souvent aussi, en établissant la régularité dans l'exercice des fonctions sexuelles, on arrive à déraciner certaine perversité, occasionnée surtout par ce manque de régularité, d'où l'influence heureuse du mariage.

Par ces moyens, on lutte non seulement contre le fonctionnement excessif de tout le cerveau, mais aussi contre l'exagération des manifestations d'un centre isolé. Ainsi, au cours

de l'existence, il arrive, à de certains moments, que le jeu du centre sexuel domine toute l'activité cérébrale, inhibe pour ainsi dire le fonctionnement de tous les autres centres ; il en résulte comme une folie partielle (elle se manifeste surtout au moment de la puberté) contre laquelle on luttera avantageusement par des moyens physiques : exercices physiques, hydrothérapie.

Dans une certaine mesure et dans certains cas avec ménagements, on peut aussi lutter par des médicaments ; bromure de potassium.

D'autres fois, on trouve avantage à opposer au centre sexuel un autre centre ; à éviter le surmenage sexuel par une vie davantage intellectuelle ; à réfréner les passions sexuelles par le travail intelligent.

Le médecin fera donc bien de penser, dans les cas de perversité, au *surmenage*, à l'*anémie*.

Il ne faut pas oublier non plus qu'il existe des moments où le centre, assoupi, ne donne lieu à aucune manifestation pendant de longues périodes (on l'observe chez les prêtres et chez les marins) ; il faut, si on peut trouver de ces périodes, — et elles ne sont point rares chez certains nerveux, — profiter d'elles pour agir délicatement sur l'organisme et sur le cerveau, préparer autrement le terrain, le façonner à des goûts normaux, à des tendances physiologiques.

Notons, pour mémoire seulement, un moyen, la castration, que je ne discuterai même pas.

B. Action sur le centre supérieur du malade et action obtenue par l'intermédiaire de celui-ci sur le centre sexuel.

Si l'on veut guérir l'uraniste, dit Moll, c'est son penchant même qu'il faut combattre et non ses actes contre nature.

Cette observation est d'une absolue vérité.

Conseiller le coït ou le mariage à un inverti, au moment des manifestations de son instinct pervers, c'est conseiller

l'impossible et aller au-devant d'un échec assuré ¹. On ne peut essayer sur lui de pareils remèdes que lorsqu'il est préparé, lorsqu'il est fait à l'idée que la chose est faisable, lorsque le dégoût éprouvé pour l'acte normal a disparu, et l'on ne peut généralement réussir qu'après un nombre considérable d'échecs.

¹ Voici à ce sujet les très judicieuses observations de Moll.

On aurait tort également de donner à un uraniste le conseil de pratiquer le coït avec la femme, sans lui en expliquer en même temps la raison. L'uraniste proprement dit ne saurait pratiquer ce coït sans en être saisi d'horreur. Beaucoup d'entre eux, qui en ont fait l'essai, ont dû y renoncer à cause du dégoût insurmontable que soulevait chez eux tout contact sexuel avec une femme. J'en connais qui, au moment où la femme se déshabillait, étaient pris d'une telle horreur, à la simple idée du contact qui allait avoir lieu, qu'ils étaient bien aises de pouvoir s'enfuir de l'appartement. Dans ces conditions, si le médecin conseille, sans autre explication, de pratiquer le coït normal, l'uraniste sera en droit de croire qu'il ne se fait aucune idée de son véritable état. Il reviendrait au même, en quelque sorte, de conseiller à un homme ordinaire de pratiquer l'acte sexuel avec des hommes et non plus avec des femmes. Il y en a pour qui l'érection, auprès de la femme, n'est pas possible, car le contact d'un corps féminin les met dans un tel état de malaise que, même en pensant ardemment à un homme, ils ne parviennent pas à entrer en érection, et alors une des conditions même du coït fait naturellement défaut. Beaucoup d'uranistes ont tenté la chose, même sans avoir consulté de médecin et, presque toujours, leurs essais sont restés sans résultat. — Ne réussissant pas à pratiquer le coït, ils tombent dans un découragement profond, et, finalement, se persuadent que leur inversion sexuelle est incurable. Nous avons déjà vu qu'en général l'uraniste n'est jamais bien convaincu qu'il lui soit possible de se débarrasser de son penchant contre nature, et cependant il est de première nécessité d'éviter tout ce qui peut ébranler, chez le malade, la foi dans la guérison.

Si l'on veut guérir l'uraniste, c'est son penchant même qu'il faut combattre et non ses actes contre nature. Il faut chercher, tout d'abord, à remplacer un penchant morbide par un penchant normal; quant à l'acte normal, on ne doit lui attribuer qu'une importance secondaire. On pourra sans doute faire pratiquer le coït, sans qu'il existe encore de penchant normal; cependant, ce n'est pas le coït lui-même que l'on devra considérer comme le but essentiel. Certainement, il pourrait arriver que le coït se trouvât, d'une manière secondaire, parmi les causes favorables à l'éclosion du penchant normal, et ne fût lui-même possible qu'à la condition d'employer des moyens artificiels, comme l'évocation de l'image d'un homme; mais l'on aura toujours tort de conseiller à un uraniste les rapports avec la femme, tant qu'il ne paraîtra pas en parfait état de suivre ce conseil. Chaque insuccès diminuerait d'autant son courage et sa foi dans la guérison.

Il faut chercher tout d'abord, continue Moll, à remplacer un penchant morbide par un penchant normal ; quant à l'acte normal, on ne doit lui attribuer qu'une importance secondaire.

En se gardant bien de toute exagération, car beaucoup d'invertis sont fort intelligents, — *le médecin doit s'attacher avec la plus grande persévérance et en sachant que la cure peut durer des mois et des années*, — à exciter par le conseil, chez son malade : 1° *la foi dans la guérison*, — qui ne doit abandonner ni le médecin ni le malade ; 2° *le désir de se séparer de ses complices, de changer de milieu, de fuir les occasions*. Je connais, dit Moll, et c'est un fait fort bien observé, un cas d'hermaphrodisme psychique où le malade ne retombait dans son inversion que lorsque, de gaieté de cœur, il rencontrait un homme qui lui plaisait, et qu'il cherchait à se rapprocher de lui ; mais, au contraire, lorsqu'il s'efforçait de se détourner de son penchant, sa perversion disparaissait. L'inverti devra donc s'efforcer de fuir les idées homo-sexuelles et ne jamais s'y complaire volontairement.

Il faut aussi ne pas perdre de vue que souvent des uranistes, hermaphrodites au point de vue psychique, ne peuvent pas avoir de rapports avec toutes les femmes quelles qu'elles soient ; une seule parmi toutes aura le don de les exciter.

Ce point devra être pris en sérieuse considération, d'autant plus qu'il a été prouvé par différents auteurs que les échecs répétés, dans l'essai du coït normal, favorisent le penchant à l'inversion. Il est donc à craindre, lorsqu'il s'agit de cet hermaphrodisme psychique dans lequel la possibilité du coït est subordonnée à une femme déterminée ou à une catégorie déterminée de femmes, que le malade n'arrive à aucun résultat lorsque cette condition ne sera pas remplie, et qu'il finisse par se rebuter.

En dehors de ce sentiment de découragement et de désespoir qui succède aux échecs dans le coït, le médecin devra se rappeler que le coït avec la femme donne au véritable uraniste une fatigue extrême.

La dépression nerveuse qui succède au coït avec la femme, chez l'uraniste, peut atteindre de telles proportions que le médecin, à mon avis, devra se consulter mûrement avant de recommander à son malade des rapports réitérés avec la femme (MOLL. *Les Perversions de l'instinct génital*, page 267).

Chez certains perversis qui ne paraissent point soucieux de guérir, jeunes et légèrement atteints, le médecin s'efforcera de leur faire comprendre l'irrégularité de leur situation, la perversité de plus en plus complète, menaçante. Il s'efforcera, et d'ailleurs avec la plus grande prudence et délicatesse, de faire apparaître chez eux la peur de la perversité, la crainte du mépris de l'opinion, l'espoir de fonder une famille, en un mot d'évoquer chez eux des sentiments normaux.

S'il y a danger à recommander le coït normal, le médecin devra commencer par recommander la chasteté et par tâcher de l'obtenir. Les trois stades de la guérison sont, en principe, les suivants :

I°. *Suppression du milieu perversi, — remplacement par un milieu normal ; influence du conseil.*

II°. *Chasteté.*

III°. *Coït normal.*

Ce dernier sera évidemment facilité par la longueur du deuxième et le retard qu'il aura apporté à l'assouvissement des désirs génésiques.

Il est juste de remarquer que la chasteté et le coït normal sont des moyens mixtes ; s'ils résultent de l'influence du centre supérieur, par contre les états qu'ils déterminent (état des vésicules séminales, absence d'actes dans le premier cas, acte normal dans le second) retentissent sur le centre sexuel. Ce n'est donc plus uniquement l'action directe du centre supérieur sur le centre sexuel, ce qui est, parexemple, lorsqu'une image du cerveau antérieur est fixée et maintenue volontairement par lui, pour amener l'éréthisme ou au contraire la dépression du centre sexuel ; c'est, en plus, une action indirecte et à longue échéance du centre supérieur par la modification de l'état des organes périphériques et de leur fonctionnement.

MOYENS MIXTES. LA CHASTETÉ

Voici ce qu'en dit M. Raffalovich¹, qui la recommande formellement aux invertis. — Je cite à nouveau ce passage, qui vaut la peine d'être médité :

Je crois que les invertis de naissance sont moins vicieux, moins libertins, plus honnêtes, plus estimables que la plupart des perversis. On peut, sans trop d'inconvénients (ou même sans aucun), être lié d'amitié avec un inverti-né, mais il ne m'est jamais arrivé de trouver un perversi, dont la perversion était uniquement sexuelle. Il est pourtant possible que des circonstances exceptionnelles (l'isolement, l'influence d'un inverti remarquable et supérieur) agissent sur un individu et l'invertissent, sans trop endommager le reste de son caractère. Dans ces cas, l'on ne s'apercevrait pas de l'inversion, car elle serait bornée à des rapports avec un seul individu, l'inverti supérieur, et elle pourrait à la longue s'affiner, au point d'être méconnaissable. Et quant à l'inversion produite par l'isolement, elle pourrait disparaître avec cet isolement, ou, si elle persistait, elle pourrait être absolument sexuelle.

C'est chez l'inverti de naissance que l'inversion se trouve le plus souvent absolument sexuelle. L'inverti-né s'habitue à son caractère, son inversion ne lui est pas apprise par le vice, ou par l'impuissance, ou par la vanité, ou par l'amour du gain, ou par imitation, ou par lâcheté, ou par crainte, ou par le désir de s'emparer de quelqu'un qui est nécessaire ou utile, toutes causes de la perversion.

Les médecins qui essayent de guérir les invertis n'ont pas assez remarqué les dangers auxquels ils exposent leurs malades : ils peuvent transformer leur inverti en un perversi. Je ne crois pas énormément aux guérisons permanentes du sens sexuel. — Toute guérison imparfaite peut faire d'un inverti un perversi. — Et si l'inverti est dangereux ou contagieux, le perversi l'est beaucoup plus. Il a plus de points de contact avec le jeune homme normal, il l'effarouche moins, il s'empare de lui moins profondément que l'inverti, mais plus aisément. Les hommes qui ont séduit, corrompu, souillé les âmes et les vies de leurs semblables plus jeunes, sont d'habitudes perversis. Ils n'ont pas toujours été unisexuels. Ils ont plus de prise. Ils sont plus vicieux. L'unisexuel qui s'essaye à la bissexualité, devient aussi cor-

¹ *Archives d'Anthropologie criminelle*. 1895.

rompu que l'homme sexuel normal qui s'essaie à l'unisexualité : il a tous les vices, ceux qui lui reviennent et les autres. Que les médecins guérisseurs se rappellent ceci avant d'entreprendre un inverti-né.

Au lieu de joindre à ce qu'il a d'anormal les vices de l'homme normal, l'inverti supérieur (c'est le seul qui pourrait vivement désirer changer son état : les invertis inférieurs trouvent trop facilement des satisfactions adéquates) pourrait, bien dirigé, tenter de s'élever au-dessus de lui-même et de son vice. Les tendances de notre époque, le mépris qu'on a pour la religion, rendent la chasteté plus difficile pour chacun, et l'inverti en souffre plus que les autres. En présence d'un inverti honnête, au lieu de tâcher d'en faire un coureur de filles, et ensuite le mari malheureux d'une femme peu heureuse, et le père d'enfants qui souffriront plus ou autant que lui, il faudrait essayer de l'occuper, de l'intéresser, de lui montrer des horizons qu'il pourrait atteindre à force d'efforts et de volonté. Si la chasteté était une vertu plus accréditée, je la conseillerais aux médecins comme un remède plus efficace que l'envoi de l'inverti à une « puella » pour le préparer au mariage et à la paternité. Il vaudrait mieux ne pas augmenter le nombre des maris et des pères invertis, perversis. Au lieu de montrer à l'inverti l'état normal qui lui est impossible comme le but, il faudrait lui faire espérer d'arriver un jour bien au-dessus de l'état normal. Mais comment est-ce possible, sans honorer un peu plus la chasteté ? Quant à l'inverti qui veut se marier pour avoir des enfants, son désir est presque coupable ; s'il se marie par convenance sociale, pour se réhabiliter, pour faire plaisir à sa famille, il devrait épouser une femme plus âgée que lui, une femme du monde, qui n'ignore rien et qui accepte la situation. Même alors, l'avenir est fort douteux.

Les femmes d'aujourd'hui s'intéressent beaucoup à l'unisexualité masculine. On en parle beaucoup à présent ; les femmes sont très renseignées à ce sujet ; non seulement les femmes unisexuelles (qui sont toutes complices des hommes unisexuels à tous les degrés, du platonisme à l'abjection), mais aussi les femmes honnêtes. Les femmes n'ont pas peu contribué au sans-gêne de l'unisexualité masculine mondaine. Arrivées à un certain âge, les femmes qui ne s'attirent plus l'hommage des vrais hommes, s'entourent d'hommes unisexuels qui leur font la cour pour la galerie. C'est ainsi que des invertis et des perversis qu'on devrait enfermer dans des maisons de santé ou dans des établissements pénitentiaires vont dans le monde et y sont des foyers d'infection.

Telles sont les réflexions de Raffalovich sur la chasteté ; pour mon compte personnel, je crois qu'elle doit constituer un stade important de tout traitement de l'inversion, sauf dans les cas, — ceux-là très bénins, — où, l'hermaphrodisme psychique existant, le malade peut accomplir dans des conditions normales, sans répugnance, sans dégoût, les charges et le rôle de sa sexualité. — Elle doit agir, dans ce cas, surtout pour réfréner les désirs homo-sexuels. Elle est d'ailleurs bonne à conseiller à tout le monde, et l'on peut obtenir, plus qu'on ne le pense peut-être généralement, de longues périodes de chasteté chez la plupart des sujets normaux ou non, même jeunes. Je parle de la chasteté absolue, car il faut bien savoir que la chasteté extérieure ne s'obtient sur bien des sujets qu'aux dépens de la chasteté intime, et il ne faut point croire à la victoire alors que le sujet dissimule soigneusement à son médecin de la débauche solitaire.

MARIAGE. COÏT NORMAL, RÉGULIER

Si le malade est vraiment inverti, le coït régulier lui sera impossible, et la femme lui fera éprouver de la répugnance. Il y a là un sentiment qu'il ne faut point brusquer, si l'on ne veut s'exposer aux plus irrémédiables échecs. Avant de pousser le sujet à perdre ses habitudes pour en contracter de nouvelles, il importe : I^o de le déshabituer peu à peu de ses désirs homo-sexuels ; et on y arrive par la chasteté, aidée de dérivatifs intellectuels ou physiques et au besoin de quelques médicaments donnés de loin en loin et seulement lors des crises.

II^o De l'habituer petit à petit à ne plus avoir de répugnance pour la femme, en particulier pour une femme, qui séduira le malade par son charme, sa grâce ou son intelligence, et qu'il estimera, puis aimera de façon très désintéressée, du moins au début. Ce n'est pas par un acte brutalement commandé,

souvent mal accompli, quelquefois inexécuté, que l'on anéantit une tendance, un désir ; c'est en suscitant, en faisant naître un autre désir. Imposez à votre malade de fréquenter dans un milieu féminin, honnête, élégant, tout au moins qui plait, vous pourrez assister souvent à l'éclosion, en lui, d'une passion normale. Envoyez-le brutalement chez une courtisane faire l'amour ; il en sortira honteux, dégoûté, impuissant pour des semaines, en somme, dans un état moins favorable que le précédent.

Il serait curieux de savoir si invertis et inverties ne peuvent mieux s'entendre et s'il ne peut y avoir plus d'attraction entre eux qu'entre invertis et normales, normaux et inverties ; — mais à la condition que les genres d'inversion soient appropriés l'un à l'autre ; ainsi, l'inverti-né féminiforme doit, en bonne logique, préférer l'inverti-née masculiforme à tout autre femme ; l'inverti-cérébral ou occasionnel masculiphile, l'invertie cérébrale ou occasionnelle féminiphile ; mais non le paidophile la féminiphile. Si semblable attraction est susceptible d'exister entre invertis, — et je l'ignore, — il se pourrait que les relations, d'abord facilitées entre eux, s'étendissent par la suite à des êtres normaux du sexe opposé, puisque, par la fréquentation d'un ou d'une invertie du sexe opposé, l'invertie ou l'inverti prendrait, tout de même, l'habitude du contact normal¹.

Lorsque la tendance normale semble suffisamment établie, que le coït est facile et se fait sans dégoût, la question du mariage peut être posée. C'est une des plus graves de celles sur lesquelles un médecin soit appelé à donner son avis. A vrai dire, quand l'inverti demande le mariage et qu'il le demande d'une façon permanente, longtemps et sincèrement²,

¹ C'est une vue tout hypothétique ; il est probable que les deux invertis de sexe différent iraient, de concert, à plus de perversité encore.

² Le médecin devra s'assurer qu'il n'est point guidé par l'appât du lucre, des raisons de convenance ou d'intérêt, etc.

c'est que son état cérébral est déjà en bonne voie ; et, il faut le dire, souvent le mariage pourra améliorer son état.

Je sais bien que l'on objectera la fréquence des retours aux passions homo-sexuelles, toujours à prévoir, au moins par crises. Cela est vrai ; mais pense-t-on que la passion homo-sexuelle, quand elle n'est point très profonde ni très continue, soit une cause de détérioration, de destruction du ménage, plus grave que l'adultère, fût-ce celui du mari commis avec des femmes ? Pour mon compte personnel, je ne le crois pas, et je pense que la femme pardonnera plus facilement une passion pour un homme, — passion bien plus facile à cacher d'ailleurs, — et souvent, *grâce au coût régulier et normal du mariage, purement platonique*, qu'une passion pour une autre femme, pour une maîtresse. De même, bien des maris permettront l'adultère lesbien, qui termineraient l'autre par un drame. Et si l'on ne permettait point le mariage aux hommes susceptibles de tromper leur femme, et aux femmes capables de tromper leur mari, le mariage serait bien près d'être supprimé, non que l'adultère soit aussi commun qu'on le croit dans certains milieux, mais il est fréquent et très souvent à prévoir.

Je sais bien qu'il ne faut pas être absolu ; autant de cas, autant de solutions ; c'est au médecin de savoir si le mariage est possible, mais, à mon avis, il faut admettre que le mariage a une action bienfaisante très appréciable sur l'inversion, — que l'inversion guérie, fût-ce momentanément, ne constitue point une menace irréductible, — qu'enfin, ce sont le détachement cérébral, l'instabilité nerveuse, des antécédents de haute perversité¹, beaucoup plus que l'inversion proprement dite, qui doivent assombrir le pronostic et faire déconseiller le mariage.

¹ Il est d'autant plus dangereux de risquer le mariage que les chances de propagation au conjoint normal de la perversité de l'autre seront plus grandes.

Reste la question d'hérédité. L'inverti, dites-vous, produira des invertis. A ce compte, lequel de nous n'a risqué, par hérédité ou par atavisme, de naître inverti? Et pourquoi l'inverti (et peut-être son dressage pour l'état normal, par celui des ascendants qui sait à quoi s'en tenir, commencera-t-il dès la prime jeunesse) — et pourquoi l'inverti serait-il un homme moins heureux à son point de vue personnel, moins utile à la race, à la patrie, à l'humanité, au point de vue de l'intérêt général, que les autres, que les normaux? Nous avons tous en nous d'effroyables tares léguées par nos ascendants; nous sommes les inconscients porteurs de germes morbides en foule; pour la plupart d'entre nous, ils ne se manifestent point, n'évoluant par une poussée déconcertante que chez certains des membres de la chaîne que relie l'arrière ancêtre aux descendants ultimes. Beaucoup de ces tares s'améliorent, s'atténuent, disparaissent. A l'accident font place de faibles manifestations. Que, au moment de la terrible invasion de syphilis en Europe, décrite par Fracastor, on eût réussi à supprimer dans un pays tous les syphilitiques, sans cesse nous y verrions d'autres, importés de l'étranger, présenter et communiquer les plus graves lésions tertiaires. Au contraire, grâce à la correction apportée à l'élément vicié par l'élément sain au moyen du mariage, la syphilis atténuée n'offre plus, en bien des cas, que des accidents bénins. L'espèce, dans sa vitalité, a absorbé et continue d'absorber lentement le poison; doit-on s'opposer à cette autovaccination. Le médecin, qui intervient pour déconseiller le mariage, et dont le devoir est souvent de le faire, pour sauvegarder des personnalités, lèse parfois l'intérêt de la race, d'autant que non marié, le syphilitique restera davantage un foyer d'infection, de contamination.

Certes, je ne veux pas comparer la syphilis à l'inversion; dans une nation, l'une peut s'atténuer par auto-vaccination,

l'autre n'a point les mêmes chances de guérison spontanée : mais je pense que, dans bien des cas d'indifférence génitale, voire même de perversité non invétérée ou de perversion légère, le mariage est destiné à donner des résultats heureux.

C. *Action indirecte sur le centre sexuel par l'intermédiaire des autres centres du cerveau.* — On agit sur un ou plusieurs centres cérébraux par les voies ordinaires (par la périphérie ou par le centre supérieur), pour amener une modification sur le centre sexuel. Ainsi l'on peut, selon le tempérament et les goûts du malade, exciter en lui, ou le travail des centres de la mémoire (particulièrement actifs dans certains ouvrages ou dans certaines distractions), ou celui des centres instinctifs ou mixtes se manifestant par des passions, par des sentiments (orgueil, vanité, désir de produire, d'écrire, de faire des vers, amour de lucre, désir de conquête, voyages, explorations, etc).

L'ensemble de ces procédés porte le nom unique de *distraktion*. Il faut distraire le malade, l'arracher à ses pensées. Bien entendu, on doit songer au danger de susciter certains dérivatifs presque aussi dangereux que le mal (passion du jeu, penchant alcoolique, etc.). Aussi, faut-il s'efforcer de trouver une occupation qui plaise au malade et ne soit point susceptible de lui nuire ; il faut encourager sa volonté, l'aider à persévérer en dépit des obstacles de toute étude nouvelle, le féliciter vivement des premiers succès obtenus. Ce traitement, appuyé par d'autres que nous avons examinés déjà, en particulier par la fatigue physique, qui, rétablissant l'appétit et le sommeil, ne laisse pas de temps pour la rêvasserie inutile et dangereuse, peut exercer une influence utile sur l'inverti. Il est d'ordre secondaire et, cependant, son influence peut, en certains cas, être de grande importance.

D. *Moyens d'action tirés de l'hypnotisme* (action directe

sur le centre sexuel même, à l'aide des centres intellectuels secondaires et grâce à la cessation de fonctionnement du centre intellectuel supérieur obtenu par l'hypnotisme):

L'hypnotisme est un moyen brutal d'une puissante énergie. C'est dire qu'il doit être employé avec ménagements et progressivement. Comme au paragraphe précédent, il faut répéter : « ce n'est point l'acte normal qu'il faut d'abord chercher, mais la tendance normale ». On profitera donc du sommeil hypnotique pour créer dans la mémoire du sujet endormi des associations favorables à son rapprochement du sexe féminin ; on le suggestionnera d'abord, afin qu'il se rapproche des individus du sexe devant être aimé, et qu'il soit amené à en fréquenter. Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque des progrès seront constatés, on pourra commander l'acte ¹.

On a signalé des guérisons ² par cette méthode, dont Schrenck-Notzing s'est fait l'apôtre convaincu.

¹ V. KRAFFT-EBING (*International Central Blatt f. d. Physiol. und. Pathol. der Harn und sexual organe*, Tome I). — *Psychopathia sexualis* : — LADAME (*Revue de l'hypnotisme*, 1889-1890). Voir surtout SCHRENCK-NOTZING.

² DE MOLL, p. 272.

Il ne faudrait pas s'attendre à obtenir des résultats du jour au lendemain, et de plus, comme le fait très bien remarquer V. Krafft-Ebing, on n'atteindra de bons résultats que lorsqu'on aura provoqué un sommeil hypnotique profond.

Qu'on ne s'imagine pas toutefois que, même cette dernière condition étant remplie, il soit facile de suggérer aux malades un penchant sexuel normal; en général, ceux-ci n'ont recours au médecin que le plus tard possible, alors que leur inclination morbide est déjà tellement enracinée qu'elle domine entièrement la personnalité. Je me rappelle avoir eu à traiter un philologue atteint d'inversion sexuelle. Il était accessible à un sommeil hypnotique profond : mais, chaque fois que je voulais lui suggérer pendant cet état, de se rendre, une heure après, près d'une femme également suggestionnée, je rencontrais la résistance la plus obstinée. Si je lui expliquais alors qu'il devait s'entretenir avec une femme que je lui montrais en rêve, j'étais à peu près certain de recevoir la réponse suivante : « Mais il n'en est pas temps encore, ce n'est que dans une heure que je dois rencontrer cette dame. » Ce subterfuge, et d'autres du même genre, montrent d'une manière bien caractéristique que la peur de se trouver en contact avec une femme domine l'ura-

Raffalovich n'en semble point très partisan, et il exprime ainsi son opinion ¹.

La sodomie techniquement dite peut, la plupart du temps, ne pas être pratiquée par les uranistes les plus licencieux. C'est à l'impossibilité même de l'acte, à la douleur qui l'accompagne, non pas à une horreur instinctive, que cette abstention est due. Ce crime doit se rencontrer surtout chez les professionnels qui y sont dressés dès l'enfance ou dont la vénalité subit tous les outrages. Le préjugé populaire qui accuse les invertis de sodomie devrait se dissiper. Le roman d'un inverti-né fait aussi entrevoir les causes psychologiques des divers actes sexuels commis par les homo-sexuels. On a énuméré les satisfactions homo-sexuelles, on s'est récréé devant elles, mais on a peu étudié leurs causes. La vanité effrénée et la luxure se montrent surtout entre l'inverti du roman et le capitaine, tandis que les rapports de ce même inverti avec le jeune homme normal et honnête étaient moins pervers. Plus le sentiment qui lie deux individus se rapproche de l'amour ou d'une amourette ordinaire, plus ils se contenteront d'actes sexuels d'une certaine simplicité. Les actes répugnants ou dangereux se passeront d'habitude entre gens joints par la débauche, la vanité ou l'intérêt.

Il y a toute une étude à entreprendre ici, d'une psychologie exacte, subtile et importante : je ne fais que l'indiquer. Si un savant voulait s'en charger, il détruirait bien des erreurs et faciliterait bien des découvertes ; et l'on finirait par se rendre compte que bien des malheureux sont plus logiques dans leurs égarements que malades ou fous.

C'est fort heureux que l'inverti du roman ne se soit pas mis en tête de se marier et de fonder une famille, et qu'il n'ait pas rencontré de médecin enthousiaste pour le mariage, le docteur von Schrenck Notzing par exemple.

Je dois à la bonté du docteur von Schrenck Notzing et à celle du docteur von Krafft-Ebing (le célèbre auteur de la *Psychopathia sexualis*) quelques observations récentes du plus grave intérêt.

Notre connaissance de l'inversion sexuelle fait des progrès, mais elle n'est pas au point de lui faire chercher tous les moyens possibles pour éviter ce contact, même lorsqu'il est plongé dans le sommeil hypnotique.

MOLL.

¹ Archives de l'Anthropologie criminelle.

s'expose aussi à de nouvelles fautes, et je m'empresse de signaler les admirables observations de Kraft-Ebing, ainsi que la dangereuse théorie de Schrenck Notzing, mise par lui en pratique avec les meilleures intentions. Schrenck Notzing guérit les invertis à l'aide de la suggestion, et après cinquante ou deux cents séances d'hypnotisme, après leur avoir appris à surmonter leur dégoût, leur terreur, il les envoie chez des filles publiques. Il note les succès, la science inutile de ces prostituées, les résultats plus satisfaisants, les rechutes, les maladies sexuelles que ses malades attrapent et qui retardent leur nouveau goût pour le mariage. Prenons le triomphe de Schrenck Notzing comme exemple, et l'on jugera de l'épouvantable succès de son traitement.

Un uraniste de vingt-huit ans, qui s'était adonné aux vices homosexuels, après quarante-cinq séances de suggestion hypnotique, est amené à se marier ; cinq ans après, il se trouve père de trois enfants. Aussi longtemps qu'il demeure entouré des siens dans la ville de province où il réside, il est un père tendre, un mari modèle.

Il peut rencontrer d'anciens amants et résister aux tentations du passé ; mais, dès qu'il voyage (ce qui lui arrive tous les ans une fois), il reprend ses vieilles habitudes avec plaisir, non pas (dit-il à Schrenck Notzing) parce qu'il aime le sexe masculin, ou un homme plus qu'un autre, ou parce qu'il ne peut pas faire autrement, mais pour exciter son système nerveux à l'aide d'un fruit défendu. Ce n'est plus, dit Schrenck Notzing, avec un calme orgueil, maintenant que ce mari et père est guéri, ce n'est plus l'état maladif de sa vie sexuelle qui le fait agir de la sorte, mais seulement la sensualité, la luxure, la débauche.

Que dites-vous de ce résultat ? ou bien cet homme n'est pas radicalement guéri, ce que je crois, — car c'est sa femme qui le retient, non pas la femme, — ou s'il est guéri, comme Schrenck Notzing et lui aiment à le croire, alors l'inverti malheureux est devenu un pervers coupable et punissable. Un homme marié, père de famille, qui se livre à des actes homo-sexuels, est beaucoup plus dangereux pour la société, qu'un inverti non marié, même licencieux. Dangereux pour la société, sans parler de sa femme et de ses enfants qu'il expose à la honte d'un scandale. Tout acte d'immoralité commis par un père de famille augmente le cynisme de la société. On peut toujours dire d'un libertin sans femme et enfants : au moins il n'est pas marié. On se met moins en garde contre un père de famille ; on a plus de confiance en lui, et sa mauvaise conduite révolte plus. Combien de garçons ont été séduits,

corrompus par des pères de famille, comme celui que la société doit à Schrenck Notzing ! on confie ses fils à un homme marié, quand on serait prudent s'il s'agissait d'un célibataire.

Le médecin, dit Schrenck Notzing, n'a pas à s'occuper des enfants à naître, il doit faire tout ce qu'il peut pour le malade, — et puisait-on si l'inversion est héréditaire ? Aussi Schrenck Notzing ne veut pas y croire. Il y a, selon lui, neurasthénie, puis un moment psychologique qui détermine la sexualité du mauvais côté. Et alors, s'ils le veulent et si cela peut démontrer l'efficacité du traitement et de la médecine, pourquoi ne pas trouver de malheureuses femmes pour tous les pédérastes qui se rangent ?

Maintenant, écoutons le judicieux Krafft-Ebing. M. J. (dont une sœur est invertie sexuellement, dont un frère est homo-sexuel, qui a même eu des rapports avec ce frère dont l'homo-sexualité s'est montrée quand il avait quatre ans, qui a eu des passions tantôt platoniques, tantôt perverses, pour de jeunes hommes, qui a eu aussi des relations avec plusieurs femmes) à l'âge de 36 ans demande à Krafft-Ebing s'il peut se marier et fonder une famille. C'est un homme bien musclé, masculin, qui (excepté dans ses rêves) n'a plus, depuis deux ans, de rapports homo-sexuels (ayant été saisi de remords au milieu d'une folle passion partagée), doux, excellent homme d'affaires. Il veut savoir s'il est possible que ses enfants soient comme lui et souffrent comme lui. Sur la réponse de Krafft-Ebing que c'est possible, il se décide à renoncer à ses projets de mariage.

Et pourtant, c'est un homme de bien plus de valeur que l'efféminé de Schrenck Notzing.

Les derniers vingt cas observés par Krafft-Ebing mériteraient une longue étude. On est surtout frappé par la masculinité d'au moins la moitié, — ils n'ont ni l'air efféminé, ni des habitudes féminines. J'ai déjà fait l'assertion ici même, que nombre d'uranistes sont très-hommes, très mâles. L'homo-sexualité des vingt cas de Krafft-Ebing s'est déclarée de quatre à quinze ans. Il résume leur existence, leur genre de vie, leur genre de satisfaction sexuelle. On pourrait prendre ces observations comme modèle de biographies psychiatriques. Le nombre de frères atteints également d'uranisme, de sœurs suspectes, étonne moins qu'il ne frappe. Devient-on plus sincère envers son médecin qu'on ne l'était au siècle dernier ?

Un fin observateur me dit à ce sujet qu'il est peut-être aujourd'hui

plus facile de distinguer les invertis efféminés qu'au siècle dernier. Le costume masculin se prête moins à l'afféterie qu'autrefois, et les hommes qui s'embellissent et s'enjolivent aujourd'hui, n'ont plus l'excuse de la mode. C'est ainsi que les efféminés sautent aux yeux : pour se faire valoir, ils ont recours à des artifices si minutieux, si nombreux, — mais ils font cela comme toute chose, sans originalité.

Les invertis efféminés sont les moins intéressants, les mieux connus ; ils ont tous les honneurs de la réclame, la science de l'humanité doit savoir gré à Krafft-Ebing de réunir des documents pour servir à la connaissance et à l'éducation des uranistes masculins. Mes lecteurs, qui ont lu mes observations et conseils au sujet de l'uranisme, trouveront dans ce travail de Krafft-Ebing la confirmation de mes vues les plus hardies.

On voit que Raffalovich, l'auteur qui, le plus sensément peut-être, et de la façon le plus élevée, a traité de l'inversion, n'est enthousiaste ni du mariage ni de l'hypnotisme.

Je n'ose prendre parti de façon absolue entre Schrenck-Notzing et Raffalovich ; j'ai déjà dit que je considérais le mariage comme un excellent remède en bien des cas (le conseiller en d'autres serait presque criminel) ; c'est donc une question entièrement individuelle, et c'est au médecin de juger et de recueillir avec soin tout ce qui, pour ou contre, doit faire augurer de l'avenir d'une union dans laquelle entre un inverti. Quant au traitement hypnotique, il me semble que le résultat de Schrenck-Notzing n'est déjà pas si mauvais. Au point de vue social, son malade, par cela même qu'il ne se débauche que rarement, fait quantitativement moins de mal que s'il était resté célibataire, état dans lequel vraisemblablement il aurait continué à s'invertir sans cesse, et partant, à devenir un foyer constant de contamination.

Au point de vue du ménage, rien n'indique que ce mariage soit malheureux, et les crises de perversité du mari le troublent, le détraquent sans doute moins que pas mal d'adultères habituels, ou même de dissentiments fondés sur

une incompatibilité d'intérêt ou d'humeur entre les époux. Ce en quoi Raffalovich a raison, c'est de blâmer cette union, au nom même de la dignité, de la respectabilité du mariage. Mais il faut avouer que, sur ce chapitre, nous voyons tant de ménages où la dignité, pour un motif ou pour un autre, n'est qu'apparente, que nous sommes disposés à l'indulgence pour celui dont nous parle Schrenck-Notzing, d'autant que le père seul connaît le secret de sa perversité intermittente et que le silence qu'il observera, sans nul doute, religieusement, sur les débauches qu'il commet en voyage est une garantie en faveur de la stabilité, et du bonheur de l'association. Il est bon père, époux modèle. N'est-ce donc rien, cela ? — Et si ce mariage est loin de nous enthousiasmer, nous pouvons au moins le considérer comme possible pour les raisons que je viens d'exposer, et moins incompatible avec les intérêts de la société, qu'on ne pourrait, *a priori*, l'imaginer.

Toutefois, les restrictions de M. Raffalovich au sujet du traitement par l'hypnotisme et par le mariage, ont une grande valeur, et elles nous enseignent que nous autres médecins ne saurions trop réfléchir, trop peser les arguments pour ou contre, lorsqu'un inverti vient nous demander s'il peut se marier.

TRAITEMENT SELON LES CATÉGORIES

Je résume très sommairement, — car préciser ici serait un danger, — les indications qui me paraissent convenir particulièrement selon la catégorie dans laquelle peut être placé le malade à examiner ou dont il s'approche le plus. Il ne s'agit, bien entendu, que de données de valeur générale, un cas donné pouvant toujours contredire celles qui paraissent le mieux établies.

I. *Invertis-nés malformés.* — *Inverti-né féminiforme.*

— *Invertie-née masculiforme.* — Si un sujet de cette catégorie ne demande point le mariage ou ne songe pas à lui, il est inutile, bien entendu, de lui en parler, car c'est chez les invertis de cette sorte que les chances de succès sont le moins nombreuses. Si toutefois, — chose exceptionnelle, — l'inverti-né féminiforme est féminiphile, paidophile ; si l'invertie-née masculiforme peut aimer des femmes encore plus mâles qu'elle-même, il y aura lieu de considérer le pronostic comme plus favorable.

En thèse générale, on ne pourra guère compter, chez l'inverti malformé, lorsqu'il y a coexistence de perversion et de difformité, que sur une guérison provenant d'une inversion double. Je m'explique : l'inverti-né féminiforme est en réalité une femme, l'invertie-née masculiforme, un homme ; vous ne pourrez faire remplir au premier les charges du mâle, à la seconde les charges de la femme, *que par une véritable inversion*. Il vous faut créer une inversion occasionnelle pour guérir une inversion innée. C'est dire combien vous risquez d'augmenter la corruption du malade, d'ajouter à sa perversion encore plus de perversité.

On ne pourra donc essayer un traitement que pour ceux qui le réclament énergiquement et, si à tous les sujets de cette catégorie la chasteté est à recommander, pour ces derniers on pourra essayer davantage, et après l'emploi patient des moyens variés que nous avons examinés, tenter le coït normal au besoin, — mais longtemps après le commencement du traitement, — par la suggestion employée avec la plus extrême précaution.

Quant à ceux chez lesquels le traitement aura échoué, il ne faut point les laisser s'abandonner au découragement. Il faut leur enseigner que l'activité sexuelle, au moins impérieuse, n'a qu'un temps, et qu'il existe d'autres voies à effort humain : travailler, produire, faire le bien dans la mesure de leurs

moyens, seront, pour les invertis vraiment supérieurs, des buts suffisamment nobles pour qu'ils s'y dévouent. Par là, ils deviendront dignes de l'estime de ceux-là même qui connaissent une tare blâmable seulement si elle est entretenue ou développée avec complaisance. Leur but doit être de se mettre au-dessus de leur sexualité.

Ils pourront alors devenir aussi heureux que n'importe quel homme, mener une existence aussi bien remplie, souvent plus utile à leur patrie que l'est celle de bien des normaux.

N'importe, le chemin sera dur ; et l'on ne pourra trop leur donner d'encouragements. Malheureusement, il en est chez lesquels l'inversion n'est rien ou peu de chose, à côté du manque de dignité et de l'absence de toute aspiration noble qui les font peu intéressants ; ils vivent dans la crapule et s'y complaisent. Le médecin peut prendre plaisir à les étudier, le thérapeute s'occupera de ceux-là seuls qui ont encore assez de valeur morale pour demander d'en être tirés.

II. *Invertis-nés cérébraux*. — Le pronostic n'est pas sensiblement plus favorable pour le cérébral que pour le malformé, lorsque l'affection du cérébral va exclusivement aux êtres de son sexe réalisant mieux le type idéal de ce sexe ; s'il est, homme : masculiphile ; femme : féminiphile.

La malformation physique n'a point, au point de vue thérapeutique, une grande importance ¹, et l'on peut voir des invertis-nés cérébraux plus gravement invertis que certains difformes ; c'est la malformation cérébrale seule qui est importante et qui compte.

J'ai, d'ailleurs, déjà insisté sur ce point et rappelé l'existence de normaux à forme féminine, de normales à forme masculine.

¹ On peut d'ailleurs en trouver, bien entendu, de plus ou moins accusées même chez des cérébraux ou des occasionnels ; mais, parmi les malformés, je classe seulement ceux des invertis qui nettement présentent le type physique, — à l'exception des organes génitaux, — des êtres du sexe opposé.

Cependant, lorsque l'inversion se complique d'une malformation physique visible, *il semble* bien qu'il y ait bouleversement plus profond de l'être même et que l'on se rapproche davantage de l'hermaphrodisme anatomique. Au contraire, un organisme normal *supposera* plus de facilités au moins dans l'exécution matérielle de l'acte sexuel; il semble, en somme, que les résistances doivent être moindres pour triompher de l'impossibilité au coït et que le pronostic, malgré tout, soit un peu plus favorable.

Où il s'éclaircit davantage, c'est dans les cas de cérébraux amoureux d'êtres de leur sexe, mais se rapprochant par certains caractères du sexe opposé. Le problème, dans ces cas, consiste à remplacer l'être aimé, le féminin, par une femme véritable, la masculin, par un homme.

Je crois fermement guérissables ces sortes de cérébraux; je considère comme possible l'éveil des tendances normales par l'emploi patient des remèdes indiqués. Il est d'ailleurs probable que certains ne sont point, à proprement parler, des invertis-nés, mais de *simples prédisposés*, chez lesquels le séjour pendant l'enfance dans une agglomération d'êtres de leur sexe et l'éloignement de petites-filles de leur âge, ont été les causes de l'épanouissement primordial de tendances à l'inversion léguées par des ancêtres occasionnels.

Il en résulte chez ces enfants, — et ils sont nombreux les enfants qui se trouvent dans ce cas, — une prédominance fâcheuse des tendances homo-sexuelles, et si l'éclosion de passions normales sous l'influence d'idées morales ou religieuses, de la timidité, de la crainte du ridicule qui s'attache, dans le monde des courtisanes, à un début retardé ou inexpérimenté, si l'éclosion d'une passion normale tarde trop longtemps à se développer, l'inversion devient invétérée et l'adolescent oublie complètement la femme.

Chez la plupart, les débauches de la deuxième enfance et de

la puberté avec des prostituées, chez les plus heureux un amour véritable pour une femme détruisent les premières habitudes, anéantissent les anciens désirs. Il ne s'en est pas moins passé un accident qu'il eut été préférable d'éviter, car son influence peut subsister longtemps et provoquer à distance l'éclosion de manifestations homosexuelles.

Pour reprendre une comparaison qui, je crois, est due à Tarde, un pianiste ne doit pas apprendre à jouer sur un piano mal accordé ou dont les notes sonnent faux.

III. — *Occasionnels et indifférents*. — Les derniers travaux sur l'homosexualité, travaux qui trahissent plutôt un recul qu'un progrès de nos connaissances psychologiques de l'homosexualité, englobent les occasionnels et les indifférents dans une même catégorie, celle des *bisexuels*. C'est là une erreur. L'*indifférent* est un type exceptionnel doué, constitutionnellement, d'une souplesse sexuelle qui, lors de l'éveil sexuel, le conduit indifféremment à l'homosexualité ou à l'hétérosexualité et qui, par la suite, le fait passer, sans difficulté, de l'une à l'autre. Toutefois, il existe, généralement chez les indifférents, une certaine prédilection pour les êtres de l'un des deux sexes. L'indifférent témoigne d'une exaltation et d'une persistance de cette instabilité sexuelle qui est fréquente, chez les normaux, au cours de l'adolescence ou de l'enfance. L'occasionnel, au contraire, est un hétéro-sexuel que les circonstances et l'ambiance de milieux homosexuels a versé dans l'homosexualité mais qui reste encore capable d'hétérosexualité¹. Souvent l'*indifférent* est un être à tendances homosexuelles imprécises, susceptible de se contenter d'hétéro-

¹ J'ajoute que certains occasionnels me paraissent pouvoir être considérés comme des surmales c'est-à-dire des êtres chez lesquels l'instinct sexuel plus puissant, plus impérieux que chez les autres hommes, demande à se satisfaire à tout prix. Il me semble que le Karagouz des Arabes est la personification de ce type qui, poussé à un certain point, n'est plus seulement bisexuel mais en quelque sorte *ounisexual*.

sexualité, souvent l'*occasionnel* est un hétéro-sexuel qui, ayant dû se contenter d'homosexualité, est devenu homosexuel. Après observation je maintiens absolument ma classification de 1895¹.

La vie hors des milieux homosexuels, l'influence hétéro-sexuelle qui, parfois au début, devra s'exercer avec tact et délicatesse, constituent le traitement le plus efficace de l'homosexualité des bisexuels (indifférents et occasionnels). Il faut retenir que certains indécis et que des hétérosexuels même sont devenus ou des homosexuels ou des détraqués parce qu'ils ont éprouvé, dans la jeunesse, un dégoût violent des femmes grossières et dévergondées sous l'aspect desquelles l'amour leur a été présenté à ce moment de leur vie. L'amour idéal peut faire des miracles, les amours de ruisseau peuvent occasionner aux natures affinées une répugnance tenace qui les expose au déséquilibre. L'influence féminine délicate manque trop aux jeunes gens de France.

Prophylaxie.

Autophilie

La restriction aux besoins sexuels se manifeste, dans la majorité des cas, par l'onanisme solitaire. A un certain point

¹ Voir la première édition du présent ouvrage *Perversion et Perversité sexuelles*. Raffalovich qui a écrit un chapitre intitulé *Les Forts et les faibles*, a critiqué la distinction entre le *fort* et le *faible*, distinction que je considère comme fondamentale dans l'union homosexuelle. Sans doute il peut y avoir, plus ou moins longtemps, égalité, similitude ou ressemblance considérable d'actes entre conjoints homosexuels. Il n'en demeure pas moins vrai que la distinction psychologique entre Fort et Faible finit par s'affirmer dans les unions de ce genre.

de vue l'onanisme solitaire peut être considéré comme de l'autophilie et cette autophilie prédispose parfois à l'appétence de l'organe du sexe auquel appartient l'autophile. Il convient de noter toutefois que l'onanisme solitaire est répandu chez les jeunes gens à un point tel qu'on est en droit de se demander s'il ne constitue pas un phénomène normal de la présexualité, au moins lorsque les actes n'excèdent pas une certaine fréquence. L'onanisme est répandu chez les homosexuels continents de tout âge. L'excès ou la persistance de l'onanisme peuvent conduire à une impuissance au moins passagère. Le Dr Anton Nyström¹ a indiqué des causes de cette impuissance.

Si la femme fait défaut, le besoin d'embrassement qui est justement la plus haute expression du besoin d'aimer, manque également; or, l'onaniste par habitude réduit à la longue ce facteur au silence, de telle façon qu'il peut faire défaut dans un essai de relation sexuelle avec une personne du sexe.

(Dr Anton Nyström).

Il me semble que la plupart des auteurs n'ont pas vu avec exactitude la raison principale des différences entre les conséquences du coït et celles de l'onanisme pratiqué avec excès. L'acte nerveux diffère dans le coït et dans l'onanisme. La position du corps n'est généralement pas la même, la nature des tissus d'excitation, donc la nature des sensations centripètes diffère; mais la distinction capitale consiste en ce fait que dans le coït normal, alors que la phase d'éjaculation ne se produit qu'après une phase d'érection maxima, dans l'acte solitaire l'éjaculation peut avoir lieu, chez les sujets qui pratiquent fréquemment l'acte, à la suite d'une érection incomplète quoique parfois prolongée. Alors que dans le coït normal

¹ Dr ANTON NYSTRÖM de Stockholm. — *La vie sexuelle et ses lois*, Paris, Vigot frères, 1910.

la deuxième des trois phases de l'acte (excitation cérébrale ou médullaire, érection, éjaculation) est, en quelque sorte, obligatoirement respectée, dans l'onanisme solitaire, la troisième phase tend à se produire sans qu'il y ait eu réalisation parfaite (rigidité) de la deuxième. Ceci parce que l'onaniste étant maître de son excitabilité se donne toujours la dose d'excitation centripète désirée par lui, tandis que dans le coït c'est une série normale d'inachèvements de sensations, la recherche normale toujours plus âpre et plus précipitée d'une excitation plus complète qui pousse l'érection à son point maximum. De l'accoutumance à l'éjaculation *sine rigiditate* peuvent résulter plusieurs troubles fonctionnels et notamment une *impotentia coeundi* généralement passagère.

La dissemblance des actes se traduit par la dissemblance des impressions de fatigue qui résulte des excès ; le *point cervical ou cervico-dorsal* des masturbateurs est situé plus haut que l'impression douloureuse due aux excès de coït, laquelle siège parfois au niveau de la *région lombaire* ¹.

Je dois à la vérité de déclarer que je considère l'acte solitaire et aussi certains des coïts *sine concludere*, certains atouchements comme susceptibles d'exalter passagèrement

¹ Je pose trois questions dont une, il est vrai (la première), ne se rapporte pas à l'homosexualité, mais que mes lecteurs médecins seront peut-être curieux d'éclaircir :

A. — J'ai constaté chez certains sujets l'existence d'un point nauséux (c'est-à-dire un point dont le titillement provoque des nausées) situé sur la muqueuse qui tapisse intérieurement le maxillaire inférieur, à l'angle de la mâchoire, en arrière et au-dessous de la dernière grosse molaire. Ce point est-il connu? quelle signification convient-il de lui attribuer?

B. — A-t-on étudié avec soin la sensibilité de la région génito-anales des homosexuels? existe-t-il chez l'inverti-né une *zone préanales d'excitabilité sexuelle*? cette zone se rencontre-t-elle chez les sujets normaux? l'excitabilité en est-elle plus vive chez les homosexuels?

C. — Un homosexuel m'a certifié avoir constaté, chez les inverti-nés à tendances féminines, l'impossibilité ou la difficulté d'apprendre à siffler. Le fait est-il parfois exact? A-t-il été constaté?

les facultés et même les qualités cérébrales, surtout chez les sujets à système nerveux affiné. Je considère, au contraire, le coït et surtout l'excès de coït comme sensiblement nuisible au fonctionnement des facultés intellectuelles et particulièrement à celui de la mémoire. Un des artistes les plus réputés de la Comédie française m'écrivait, à propos de sa mémoire : « Le coït tue tout ».

Il est impossible, toutefois, de conseiller aux hommes de s'écarter des conditions normales de la vie et de ne point proscrire tout ce qui n'est pas coït normal pratiqué régulièrement, sans excès, et pendant la période de la vie où le coït répond à un besoin réel. Je crois que les tares et les anomalies accompagnent souvent le talent et qu'elles font partie des conditions par quoi se manifestent des supériorités. Mais je crois aussi le talent exceptionnel et la culture des déviations fort préjudiciable à l'individu et à l'espèce. Sans l'alcoolisme Edgar Poë n'eut sans doute pas écrit certains chefs-d'œuvre, mais prêcher l'alcoolisme serait une scélératesse. Et, d'autre part, toutes les prédications du monde n'eussent pas empêché Edgar Poë de devenir alcoolique.

Les éducateurs doivent donc considérer comme une nécessité de leur charge de prévenir et, si besoin, de guérir l'onanisme. L'occupation, la distraction, l'action sont les meilleurs moyens à opposer.

La paresse, la rêverie, le confinement en milieu homosexuel sont les conditions les plus favorables à l'éclosion de l'onanisme. Les établissements catholiques (jésuites, sacré-cœur) ont des règles strictes qui démontrent de quelles préoccupations y sont l'homosexualité et l'onanisme.

Des prescriptions formelles interdisent tout colloque à deux entre élèves, obligent les jeunes filles à n'avoir de contact les unes avec les autres que gantées pendant les jeux et les rondes, enfin astreignent les élèves à passer en jeux nécessi-

tant de l'exercice physique le temps consacré aux récréations ; par ce moyen les rêveries, confidences et conversations sont évitées.

Opinion d'Aug. Lemaitre. — Un psychologue extrêmement recommandable que je tiens pour un des meilleurs esprits du temps, Aug. Lemaitre, professeur au collège de Genève, auteur de la *Vie mentale de l'adolescent*¹ et de nombreux travaux qui contiennent des révélations en matière de psychologie de l'enfant, Aug. Lemaitre de Genève ne craint pas d'aborder l'interrogatoire direct. Il repousse l'idée d'imposer aux collégiens des conférences sur l'onanisme ; ce serait, à son avis, attirer l'attention de tous sur un sujet dont beaucoup ne se préoccupent pas. Il faut, pense-t-il, entretenir les sujets en particulier. *Col mezzo di conferenze particolari in cui si userà con tatto e con ponderazione di tutta la propria eloquenza persuasiva. Un procedimento che mi è riuscito quasi sempre, è stato il chiamare al mio paterno tribunale il delinquente e di cominciare, dal domandargli se è abituato à dire la verità. Dopo uno scambio di vedute su questo punto, e senza lasciargli il tempo di riflettere, gli farei delle domande dirette, a bruciapelo, ma condolcezza e naturalezza*². Si l'on adopte le procédé d'Aug. Lemaitre il faut se pénétrer de l'idée que le rôle du maître demande beaucoup de tact et je crois que la plupart des gens appelés à interroger ainsi les

¹ *La vie mentale de l'adolescent et ses anomalies* — Saint Blaise — Foyer solidaire, et Roubaix, 123, Bd de Belfort, 1910.

² *Rivista di psicologia di cesare Ferrari* (tome II), p. 148 et suivantes, Bologne 1906, AUG. LEMAITRE, *L'onanisme precoce nei ragazzi*. L'auteur signale dans cet article un cas d'onanisme pratiqué par un fellator de 13 ans sur un garçon de 9 ans. Aug. Lemaitre a remoutré parfois l'homosexualité, aussi en trouve-t-on des exemples dans ses travaux (lesquels sont écrits presque exclusivement en langue française). Voir en particulier le cas signalé in *Tentative de suicide par suggestion*, Journal de psychologie de Janet et Dumas (tome 111, 1906, p. 324 et suiv.), et *Contribution à la psychologie de l'adolescent* Archives de psychologie, Genève, tome VIII, 1909, p. 221 et suiv.) : lettre C et 3^e partie : *Evolution mentale a'un dégénéré supérieur*.

enfants se trouveront bien *dans leur propre intérêt* de ne pas, en général, le faire hors de la vue d'un témoin digne de foi ; un professeur jeune et peu connu des parents risquerait, à ne pas observer cette précaution, d'essayer des calomnies qui ne se produisent pas avec un savant expérimenté et vénéré comme l'est M. Aug. Lemaître.

L'éducation.

Les idées de Augustin Hamon sur l'éducation. — Un auteur socialiste connu, savant dont la réputation est désormais universelle, écrivain admiré pour ses qualités d'élégante concision, propagandiste et, avec la collaboration de sa femme, traducteur lumineux de l'œuvre de Bernard Shaw, Augustin Hamon, a, sur l'éducation des enfants, des idées souvent paradoxales dont j'ai trouvé l'écho dans les fragments d'une correspondance qu'il a bien voulu me communiquer et qui mériterait d'être intégralement publiée. Je signale les passages suivants ayant trait à la sexualité :

« Pour connaître comment éduquer les enfants, il faut, selon nous, fixer d'abord le but auquel on veut parvenir. Ce but étant déterminé, il faut voir les moyens pour y arriver, les modes pour le réaliser...

« Selon nous, le but, c'est : faire des hommes et des femmes ayant de l'énergie, une individualité propre, une volonté personnelle, des êtres se commandant à eux-mêmes, ayant leur propre contrôle, des êtres pensant et agissant par eux-mêmes.

« Pour les moyens idoines à réaliser ce but, il faut se baser sur les connaissances scientifiques acquises à ce jour en physiologie, en psychologie, en hygiène, en pédologie, etc. Il faut faire table rase des modes éducatifs et des idées des vieux, des parents et en principe les considérer comme mauvais, faux, jusqu'à preuve expérimentale du contraire.

« L'être humain dans sa complète réalisation possède les deux sexes, nous voulons dire que l'être humain complet, c'est le couple : homme-femme. Aussi l'éducation doit être la même pour les deux sexes. La

nature l'indique et nous devons toujours tendre à ne pas nous éloigner de la nature, à voir et comprendre l'enseignement qu'elle nous distribue à profusion et que, malheureusement, la plupart des hommes se refusent à comprendre...

« Pour réaliser ces desiderata, le point primordial pour les géniteurs et éducateurs, c'est : géniteurs et éducateurs sont faits pour l'enfant, et non l'enfant pour eux...

« Un des modes évidents de rendre meilleur l'enfant, c'est d'agir sur lui par l'exemple. L'homme est un animal d'imitation et d'habitude. Donc créez chez l'enfant des habitudes et montrez-lui par l'exemple ce qu'il doit faire. Une excellente habitude à créer chez l'enfant, c'est l'habitude de ne jamais mentir, pour cela ne lui mentez jamais vous-même. L'enfant questionne, il faut toujours lui répondre la vérité et rien que la vérité...

« Ne pas demander à l'enfant d'obéir à l'éducateur, au maître, mais demander à l'enfant d'obéir à lui-même, c'est-à-dire à sa propre raison. Il faut arriver en lui à développer cette idée : Je suis mon propre maître, je fais ainsi parce que j'estime que cela est bien...

« Et pour le convaincre que « cela est bien », il faut que l'éducateur lui explique le pourquoi, il lui demande telle ou telle chose. Et ces explications naturellement brèves doivent se faire dès le berceau...

« Il faut vaincre votre pudibonderie, et vous le pouvez si vous le voulez. Il est absurde d'avoir honte de la nudité des corps, d'avoir honte de parler de la sexualité. Lorsqu'on ne met dans la nudité aucune intention grivoise, graveleuse ou érotique, on peut être nus devant n'importe qui. Il faut être amoureux de son corps, c'est-à-dire qu'il faut le soigner et, pour cela, il faut le connaître, c'est-à-dire se voir nu avec autant de naturel qu'on se voit le visage nu...

« De même pour la sexualité, vous pouvez en parler devant n'importe qui si vous en parlez sans intention graveleuse, érotique. Ce qui salit l'enfant, ce sont les allusions érotiques, les termes graveleux, obscènes que la plupart du temps on emploie pour parler de cette chose sacrée : l'accouplement de deux êtres qui se désiraient et dont l'union momentanée peut être productrice d'un autre être. Ce qui salit l'enfant, c'est de créer en lui l'idée de honte à la vue de la nudité; c'est de lui conter des mensonges sur les sexes, de le tromper; car alors son imagination vagabonde, et, n'ayant rien pour la régler, il imagine un tas d'insanités. Ses désirs sexuels, souvent très précoces —

parfois dès le berceau (un an, 18 mois) ils existent... s'égarer, s'excitent et se développent trop et prématurément, à sa grande nuisance.

« Vous avez eu raison, très grandement raison, de dire à vos filles — Quel âge ont-elles donc ? — ce qui constituait les sexes. Vous auriez tort, si vous n'osiez pas dire aux grands parents et à d'autres, devant les enfants, ou non, peu importe, que leur méthode de tromper les enfants, de leur faire des contes de la mère l'oie, de rire de leurs questions, est une méthode, ridiculement ignorante, sottise et nuisible. Il faut oser, Madame, libérer vos enfants de toute idée de respect et surtout du respect envers les vieux aux idées surannées...

« Il n'y a aucune difficulté dans le point que vous soulevez : Pourquoi le papa est le papa ? Envisagez la question au point de vue scientifique, physiologique et zoologique. Vous ne voyez aucune difficulté, n'est-ce pas, à dire que le coq est le papa des poussins, le chien des petits chiens, etc. *Eh bien c'est la même chose.*

« Mes filles (7 ans 1/2 — 6 ans et 4 ans) savent que le papa homme est comme le papa coq. Elles ne savent pas le processus physiologique d'après lequel leur papa est devenu papa, *parce qu'elles ne l'ont pas demandé.* « Elles savent que lorsque le coq monte sur la poule il se marie.

« Elles ne savent pas quel est l'acte physiologique qui se passe, car elles se sont contentées du mot « mariage ». Nous leur avons montré l'accouplement de colimaçons et nous l'avons rompu devant elles pour qu'elles voient. N'ayant pas demandé de détail nous n'en avons pas donné.

« Elles ont vu le coq sur la poule, cela les a intriguées et nous leur avons dit que c'était le mariage du coq et de la poule. Nous ne voulons pas que des idées fausses s'incrument dans leur cerveau et nous leur disons ce qui est réellement, dès qu'elles posent une question ou même dès que nous constatons qu'elles interprètent mal un phénomène quelconque.

« Nous leur dirons le mécanisme de la copulation et en même temps de la fécondation, dès qu'elles poseront la question. Naturellement, nous parlons de toutes ces choses, et en général de toutes choses, *sérieusement*, comme de choses intéressantes à connaître de même que toute autre chose, comme de choses ordinaires, de façon que l'attention ne se fixe pas sur les questions sexuelles plus que sur tout autre phénomène naturel.

« Naturellement, il faut toujours parler des choses sexuelles, et de toutes choses d'ailleurs, en termes techniques, scientifiques, donc propres et incapables de salir l'esprit de l'enfant. Il faut se garder avec le plus grand soin du vocabulaire érotique, autant que du vocabulaire enfantin.

« Suivez le précepte de Boileau : j'appelle un chat, un chat. Cela donne à l'enfant l'habitude d'être sérieux et de voir les choses d'une façon sérieuse, et de parler de tout sans se salir. La lecture d'un traité de physiologie et d'un traité d'accouchement n'excite pas l'imagination comme la lecture des contes de Boccace ou de Lafontaine. L'interdiction d'une chose est une invite à faire la chose, à moins que l'on ne reconnaisse soi-même le bien fondé de l'interdiction. C'est aussi à cause de ce principe qu'il faut toujours expliquer les raisons des actes que nous leur demandons.

Décidez-vous à rectifier les vues de vos filles sur le manège des poules, vous leur rendrez service. Rien n'est plus simple que d'instruire vos filles des choses du sexe, en leur montrant les insectes cueillant le pollen et le déposant dans le calice des fleurs, en leur montrant des insectes accouplés (papillons par exemple), des colimaçons, des loches ; les colimaçons permettent de montrer l'accouplement mutuel, ce qui donne l'occasion d'instruire sainement l'enfant de la sexualité comparée et de relier tous les êtres entre eux, dans le temps...

« Vous avez parfaitement raison d'habituer vos filles à voir leurs corps nus, lors de la toilette du matin. Il serait bon qu'elles voient la nudité de femmes faites, pour qu'elles constatent les différences apportées par la puberté. Cela est facile en procédant aux ablutions matinales pour vous-même, sans cacher votre corps à vos filles. Ainsi nous procédâmes et nos filles savent que le corps se couvre de poils à certaines places, et, comme elles demandaient le pourquoi, nous leur expliquâmes que c'était comme chez les animaux, une survivance de l'époque où les hommes n'existaient pas sous la forme actuelle. Il serait même bon qu'elles vissent un homme (père, frère) procéder à sa toilette sans se cacher d'elles...

« Aussi dans la chambre de nos filles, nous avons mis des photographies reproductions des chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture, et parmi elles des nudités, sans feuille de vigne. On peut aussi avoir des plâtres. Tout cela a l'avantage de donner en même temps aux enfants l'éducation de la beauté et le goût de l'art...

« Ne laissez jamais vos enfants aux mains des servantes...

« Il n'est aucun point de la question sexuelle et même de ses perversions ou inversions dont nous n'oserions parler devant nos filles, mais il faut que ce soit en termes propres, en un langage technique, scientifique. Rien n'est sale en soi. Et toute chose peut être sale, si on a l'intention de la voir telle...

« Donc, la femme fait de l'homme ce qu'elle veut en faire. La seule défense de l'homme est de rentrer en lui-même pour penser, s'il pense. Mais pour l'action, il fait ce que veut la femme. Nous ne connaissons pas l'existence de votre père, mais nous sommes convaincus que cette existence est une illustration de cette vérité : la femme fait agir l'homme à son gré. Presque toujours, l'homme n'en a pas conscience, l'homme supérieur seul en a conscience...

« Notre méthode d'enseignement est simple : Répondre toujours la vérité à toutes les questions, quelles qu'elles soient, susciter les questions. Leur faire remarquer les phénomènes naturels (plantes, insectes, etc.). Expliquer toujours tout et ne rien leur demander sans leur expliquer la raison, le pourquoi.

« Votre pudibonderie se dissipera peu à peu, en le voulant... Vous devriez lire 2 volumes scientifiques de très grande valeur sur la question sexuelle : *Psychologie du sexe* (pudeur, périodicité sexuelle et inversion sexuelle) par Havelock Ellis. La traduction française est parue au *Mercure de France*, 5 francs le volume. Aussi, *La question sexuelle*, par le docteur Auguste Forel ; surtout ce dernier qui vous intéressera vivement. Il est édité chez Steinheil et coûte 40 francs le volume. Il est d'ailleurs en un volume. Ce serait utile que vous lisiez cela pour connaître la question sexuelle et en tirer des conclusions pour l'éducation de vos filles.

« Nous ne rayons pas l'éducation artistique, mais c'est secondaire tout à fait, cela vient par surcroît. L'important est de former le caractère, de développer l'énergie, le *self control*. Tout le reste vient après. L'éducation artistique se fait pour ainsi dire inconsciemment, par la vie même. Un papillon, et nous admirons les couleurs, un site et nous admirons les lignes, un coucher de soleil, et ce sont les tonalités, un beau cheval, une belle vache, une chenille, un coq, tout est matière à dire : c'est beau, c'est joli et si l'enfant demande pourquoi, on le lui explique. Nous croyons que tous, sauf de rares exceptions, sont susceptibles d'éducation artistique, mais la plupart des enfants paysans ne reçoivent pas d'éducation à cet égard...

« La paresse, ça n'existe pas en réalité. On est paresseux parce que faible. Le fort a de l'activité à dépenser et il suffit de lui donner les moyens de la dépenser...

« Ce que la femme doit être ? Regardez ce que la femelle est chez les autres animaux libres et vous verrez ce qu'elle doit être. Or, chez les animaux *vivant, non asservis*, la femelle est aussi indépendante que l'homme, elle vit les mêmes travaux, les mêmes soucis ; pas de différence ; donc, concluez...

« L'enfant apprend plus par ce qu'il voit que par ce qu'on lui raconte. Donc, enseignement concret, liant les choses les unes aux autres. Par exemple : le blé grain, donne l'herbe, puis la tige, puis la graine. On moud — évolution des moyens de moudre dans le temps et dans l'espace (exemple, sauvages), montrez dans le Larousse les dessins des moulins, variables — et farine (usages de la farine), pâtes, puis pain, d'où luttes des classes pour le pain ; pain absorbé, ingéré, d'où formation de la chair, sang, excréments, fumier, qui aide à la formation du blé à nouveau. Et voilà le cycle fermé. L'enfant voit cela sous ses yeux, comprend et lie tout. Et ainsi pour tout : l'eau, la rivière, la chaux, le lin, etc. Pas besoin de lire. Montrer les choses en nature, en dessins, en images (achetez les images d'Epinal, chez Pelle- rin, leçons de choses, 1 fr. la série par poste)... »

(Augustin Hamon.)

Je ne voudrais pas contester que la doctrine de M. Hamon, sur l'éducation, n'enferme d'excellents principes, mais je crois devoir signaler qu'à l'instar de beaucoup d'autres prêtres du socialisme ou de l'anarchisme, Hamon considère en général comme possibles à réaliser des modifications de l'espèce humaine que je tiens pour chimériques, parce qu'elles me paraissent contraires à la constitution psychologique de l'homme. Or, *les volitions humaines ne peuvent pas modifier les lois biologiques*. Chez Hamon, comme chez Bernard Shaw, le sentiment fait dévier l'esprit d'observation. La juste admiration due à ces auteurs provient non de la qualité de leurs principes, mais du charme et de la science avec laquelle ils appliquent des déductions parfaitement logiques à des prin-

cipes erronés — erronés parce contraires à la vérité biologique.

On a beaucoup exagéré l'influence de l'éducation. Il y a, dans cette exagération, une *erreur scientifique* ou, pour mieux dire, une erreur des scientistes. Si on réserve le nom d'éducation à l'art de constituer artificiellement un milieu paraissant adéquat aux besoins de l'être, de la naissance de l'être à son adolescence, on constate que l'éducation peut refouler les instincts et les sentiments, retarder leur éclosion, en provoquer la dissimulation mais qu'elle n'anéantit, ne supprime, ne modifie rien, qu'elle ne crée que des apparences, des manières d'être. Ce qu'il faut retenir de la méthode Hamon, c'est qu'il est bon d'aider au libre développement de l'enfant, de l'habituer à regarder les obstacles, de développer son esprit d'observation, son sens critique pour qu'il puisse juger sainement et habilement des situations dans lesquelles le placera la vie.

Il n'y a d'autre éducation que celle qui résulte de la pratique de la vie et cette éducation commence généralement après la période consacrée à ce qu'on appelle *l'éducation de l'enfant*. Le tort des Français est généralement de prolonger déraisonnablement la durée du temps que l'enfant doit passer avec ses parents au détriment de celle qu'il doit vivre au milieu des étrangers. Le mérite original de l'éducation française est de parer l'enfant de ces formes et de ces apparences qui font l'homme délicat de manières, sorte d'affinement artistique qui rend les gens de France d'un commerce agréable et généralement recherché.

L'exagération de Hamon me paraît manifeste en ce qui concerne la question sexuelle. Sur ce point comme sur d'autres je n'irai jusqu'à proclamer qu'*il ne faut jamais mentir mais qu'on n'est pas obligé de tout dire*. Mais je dirai qu'à mon avis s'il ne faut pas mentir aux enfants¹, on doit aussi

¹ Il est pénible mais nécessaire de constater que c'est vraisemblablement poussé par le sentiment et dominé par la manie moralisatrice des scientistes

les prévenir, en réponse à des interrogations prématurées, qu'on les renseignera lorsqu'ils seront en âge de comprendre et d'apprécier ce qui leur sera révélé à ce sujet, car il n'est pas plus raisonnable de satisfaire la curiosité d'un enfant de six ans sur la question sexuelle que celle qu'il pourrait témoigner sur la géométrie dans l'espace ou sur le calcul des logarithmes.

Enfin, j'estime que si les enfants ne doivent pas être considérés comme faits pour les parents (ce qui, malheureusement, ne se produit que trop fréquemment en France) on ne doit pas non plus considérer les parents comme uniquement faits pour les enfants. L'homme ne meurt pas après le coït fécondant, l'homme survit à sa vie sexuelle. *L'homme n'est pas qu'un membre viril; c'est un cerveau.* La déférence pour les « vieux » est constitutive de l'espèce¹. Je signale en passant que j'ai constaté de cette déférence pour les vieux un cas très curieux (et que d'aucuns considéreraient comme fort touchant) chez un chien adulte qui la témoignait fort nettement à son père, un chien vieilli.

de l'époque (le mot *scientiste* est d'Angustin Hamon) que nous prétendons condamner le mensonge *scientifiquement*. L'observation biologique révèle les mérites et la fréquente efficacité du mensonge. Un groupe humain qui parviendrait à ne pas faire usage du mensonge serait tôt asservi. Sur ce point encore Hamon fonde un système sur des rêveries plutôt que sur l'observation et, sur ce point, j'ai le tort de me laisser entraîner. D'ailleurs il faut reconnaître que la plupart des familles enseignent le mensonge aux enfants alors même qu'elles prétendent ne leur livrer que la vérité. Présenter, par exemple, comme autrement que chimérique ou proprement hypothétique l'idéal anarchique constitue un mensonge. Accordons toutefois à Hamon que dans les meutes circonstancées de la vie, la sincérité est une simplification, un *modus faciendi* pratique, affectionné des civilisés, nécessaire aux relations nombreuses et rapides que les civilisés ont entre eux. Mais la sincérité subsiste-t-elle quand des passions ou des intérêts primordiaux sont en jeu ? Dans la règle, non.

¹ Non seulement je suis d'avis qu'il faut enseigner aux enfants le respect des parents mais je pense que, dans la famille, les plus jeunes enfants doivent être habitués à témoigner de la déférence aux aînés, et ceux-ci accoutumés à diriger ceux-là avec bienveillance. Trop souvent les parents agissent à rebours, ils se sacrifient et sacrifient les plus âgés aux plus jeunes ou au plus jeune; cette manière d'agir conduit souvent à la démoralisation des uns et des autres, parfois même à la désagrégation morale de la famille.

Et de même pour la pudeur. La pudeur est un caractère non absolument fondamental peut-être, mais fort important de l'espèce humaine. Elle existe, d'ailleurs, parmi les animaux d'autres espèces. Elle me paraît indispensable à la vie de l'homme en société ; du moins l'est-elle à la vie d'une société humaine susceptible de civilisation, si rudimentaire que soit cette civilisation. C'est une nécessité sociale. Elle constitue le germe même de toute civilisation. Je ne pense pas qu'une société humaine, quel qu'effort qu'elle fit, réussisse à la bannir et je crois que si, au prix d'un miracle, une société humaine parvenait à s'en passer, cette société annihilerait ses qualités intellectuelles en même temps que sa pudeur. La pudeur est constitutive de l'espèce ; toutes les sociétés humaines doivent inéluctablement s'étayer sur elle toutes, sauf la société irréaliste, idéale, irréalisable, rêvée par Augustin Hamon, auteur d'ailleurs original et profond, dont bien des conceptions mériteraient de passer, dès maintenant, dans le domaine des réalisations.

On doit s'efforcer de bannir l'exagération de la pudeur. On doit ne pas ignorer que cette exagération est fréquemment un *indice d'homosexualité* ; souvent d'onanisme, généralement d'un déséquilibre sexuel quelconque. Il faut toutefois, dans la famille comme dans la société, laisser dans la mesure où il se manifeste normalement, s'épanouir le phénomène intime et nécessaire de pudeur, tout en bannissant la pudibonderie, laquelle n'en est qu'une forme excessive et sujette à caution, je veux dire dénuée de sincérité.

La répression.

Il n'y a pas longtemps un homme fut reconnu coupable par des jurés de France et condamné à mort bien qu'aucune charge sérieuse n'existât à son encontre. De l'avis des gens de science qui assistèrent au procès, il fut condamné parce

qu'il s'était livré avec le coupable à de menus actes parasexuels (affaire Renard-Courtois, 1909). Si les jurés avaient la Krafft-Ebing et H. Ellis, Renard eût été acquitté. Je ne résiste pas au devoir de déclarer que je considère comme profondément regrettable qu'aucun moyen légal n'impose la nécessité d'exiger des jurés une certaine compétence dans les matières soumises à leur appréciation ou tout au moins de documenter les jurés — quelle que soit la situation sociale de ceux-ci — chaque fois qu'une question nécessitant des connaissances spéciales est soumise à leur appréciation.

La présence aux débats de médecins-experts ne constitue pas une garantie, loin de là. Dans la première édition du présent ouvrage (1895) je m'élevais contre l'audition des médecins experts au sujet de l'état mental des prévenus ; je signalais leur incompétence sur l'argument *a lesa mente* et demandais que l'examen médical destiné à indiquer le lieu d'application de la peine (prison ou hôpital) ne se fit qu'après le verdict.

Analysant en 1899 un ouvrage fort remarquable d'Augustin Hamon², ouvrage dans lequel l'auteur démontrait combien il serait nécessaire, en matière de répression, de substituer le principe de réactivité sociale au principe de la responsabilité individuelle, j'écrivais³ : « Il faudrait qu'on perdît l'habitude de parler de responsabilité ou de non responsabilité, mais qu'on parlât seulement d'état normal ou d'anomalie. Ce n'est pas au cours du débat que le médecin légiste devrait être consulté. Je propose que ce soit après. A l'audience l'intervention du médecin est nuisible ; elle jette le trouble dans l'esprit des juges ou des jurés, fait acquitter ici, condamner là, au petit bonheur, selon les idées de l'expert médical, et selon la façon dont il les exprime ; l'impression du moment emporte le verdict ; ce n'est pas la justice. Par-

¹ LAUPTS — *Perversion et Perversité sexuelles*, Paris, 1896, p. 354.

² A. HAMON. — *Déterminisme et responsabilité*, Paris, Schleicher, 1898.

³ LAUPTS. — *Déterminisme et responsabilité* à propos d'un ouvrage d'Augustin Hamon. Humanité Nouvelle et Schleicher, Paris.

fois le prévenu acquitté parce qu'il est irresponsable est rendu à la société ; il y sera d'autant plus dangereux que la constatation légale de son état mental le rend libre de recommencer l'acte délictueux ; le motif d'intimidation n'a plus de raison d'être pour lui.

« A mon avis les jurés ou les magistrats devraient déclarer coupable ou non et appliquer les peines, selon la loi, en leur conscience, sans entendre de médecins légistes au sujet de l'état mental du prévenu. Libre au juge d'accorder des circonstances atténuantes d'après l'historique des faits et d'après le sens commun, le bon sens ; d'accorder des adoucissements dans l'application des peines, de faire usage de quelque loi Béranger, surtout si la nature du délit ne fait point craindre qu'il se répande. Voilà le rôle du magistrat ; le changer, introduire au cours des débats un médecin légiste, faire entrer en ligne de compte d'incertaines notions de responsabilité, entière, mitigée atténuée, partielle, que chacun considère selon son optique individuelle, c'est créer la confusion, l'incertitude, l'erreur.

« C'est une fois le rôle du magistrat terminé que doit seulement commencer celui du médecin. Le jugement prononcé, le condamné serait soumis à l'examen du médecin légiste ou mieux à celui d'une commission composée de médecins et de magistrats ayant fait des études spéciales. Le condamné pourrait être examiné à loisir, sans énervement, sans l'influence mobile et mauvaise du public, sans le tournoi oratoire des avocats, l'égoïsme professionnel du requérant, sans l'idée qu'un peu d'indulgence dans une appréciation scientifique évitera peut-être un châtement, sans, non plus, l'intransigeance pseudo-scientifique qui, à d'autres moments, impose ce châtement, enfin avec moins de dissimulation du prévenu qui n'aura plus le même intérêt à cacher son état mental réel.

« Alors, en tout état de cause, les antécédents fouillés, l'examen scientifique fait avec le calme nécessaire, les médecins pourront décider si la peine doit être subie en prison ou à l'hôpital, en cellule ou au cabanon, si le condamné relève de l'infirmier ou du geôlier.

« Si le résultat de l'examen implique l'envoi à l'hôpital, il sera donné acte au prévenu ou à ses représentants que *le fait puni a été considéré comme dû au mauvais état de l'appareil cérébral du délinquant* et ce sera une satisfaction, au moins pour les partisans du libre arbitre, longtemps encore nombreux en nos civilisations, ce sera une satisfaction de savoir le condamné irresponsable et la peine non infamante à leurs yeux.

« Donc, séparer le rôle du magistrat de celui du médecin. Le premier juge ; il réagit au nom de la société en appliquant la peine ; le second décide s'il y a ou non maladie, c'est-à-dire s'il y a lieu d'envoyer le condamné à l'hôpital ou en prison. » (Lauppts)

Il est impossible de comprendre, au point de vue scientifique, sur quoi un savant peut fonder le diagnostic d'irresponsabilité. Mais, de même que les juges d'antan recherchaient sur la chair des inculpés l'empreinte des griffes du diable, nos médecins experts mettent leur gloire à pratiquer une opération de sorcellerie moderne : *la découverte des stigmates d'irresponsabilité.*

Qu'un clinicien certifie un malade atteint de fièvre typhoïde, de paralysie générale ou d'épilepsie, rien de mieux, il reste dans les limites du domaine connu de lui, n'excède pas les bornes de la compétence que lui valent ses connaissances techniques, ses études spéciales, son expérience développée par la pratique.

Quand le médecin ne se contente pas d'affirmer qu'un sujet est atteint d'une maladie quelconque, mais déclare que, du fait de cette maladie, ce sujet est irresponsable, ce médecin s'aventure étrangement d'abord, parce qu'en bien des cas, il est vraisemblable qu'un malade, un hystérique ou un épileptique par exemple, peut agir tout aussi normalement qu'un sujet parfaitement sain, ensuite parce que la Faculté n'enseigne pas, — et pour cause — les moyens de reconnaître si un homme est responsable ou non. A plus forte raison la conduite de l'expert est-elle condamnable lorsqu'il fonde son diagnostic d'irresponsabilité sur l'existence de quelques-uns de ces stigmates d'irresponsabilité à la Lombroso, dont beaucoup ne sont que des bizarreries anatomiques ou fonctionnelles sans importance et dont certaines n'ont été signalées au public scientifique que pour satisfaire la vanité d'observateurs en quête d'amirations faciles.

Enfin quand un homme, quel qu'il soit, fût-il le plus grand savant du monde, le biologiste le plus documenté de notre civilisation, fût-il même médecin expert, se permet de déclarer, qu'un sujet quel qu'il soit, qu'un inculpé, chargé de quelque crime que ce soit, est responsable, ce savant, ce génie, ce médecin expert, abdique purement et simplement sa qualité d'homme de science.

Etre responsable signifie, en langue française, jouir de son libre arbitre.

Quand un juge demande à un médecin expert si un accusé est responsable, je prétends que pas un homme de science n'a le droit de répondre : « oui » sans cesser de se comporter en homme de science.

On a le droit de croire ou de ne pas croire au libre arbitre. La plupart des savants appartiennent à l'école matérialiste et sont, par conviction, déterministes. Beaucoup de doctrines religieuses enseignent également le déterminisme. Ceci étant, on se demande d'où peuvent sortir tant de médecins experts partisans du libre arbitre ? Faut-il admettre que la plupart des médecins experts ne comprennent même pas ce dont il s'agit, qu'ils n'ont jamais ni lu ni pensé et qu'ils se croient tenus, parce que docteurs, de répondre avec assurance à toute question posée à un docteur ? Ou bien doit-on supposer que, sachant tout l'illogisme du rôle auquel ils se prêtent bénévolement, ils n'ont pas le courage de rappeler aux magistrats assez habiles pour se décharger sur eux de la partie la plus scabreuse de leur tâche, qu'un médecin expert est entendu par le tribunal pour contribuer, dans la limite stricte de son expérience professionnelle, à satisfaire aux obligations édictées par l'article 64 du Code et non pour jargonner métaphysique. Tant qu'on ne réussira pas, selon la formule de Flechsig, « à exprimer en formules mathématiques les mouvements moléculaires du cerveau qui correspondent parallèlement à un événement psychologique », il sera légitime, il sera honnête de laisser l'homme de science adopter, s'il le désire, l'hypothèse spiritualiste et croire à l'existence du libre arbitre.

Qu'un médecin expert soit spiritualiste, c'est son affaire. Si convaincu soit-il de l'existence du libre arbitre, c'est pour lui une question de probité professionnelle que de déclarer, puisque la preuve du libre arbitre *n'est pas faite scientifiquement*, qu'il se trouve hors d'état de prouver par des arguments d'ordre scientifique qu'un homme est responsable, que cet homme jouit de la faculté d'agir librement.

Battus sur le terrain philosophique, un certain nombre de médecins experts, sentant le sol se dérober sous leurs pas, ont préféré détourner les mots de leur sens, épiloguer et chicaner que de suivre la voie honnête et droite que, rangée derrière Gilbert Ballet¹, la ma-

¹ Grâce aux efforts de Gilbert Ballet, le congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, réuni à Genève en août 1907, a approuvé un texte ainsi rédigé :

porité des congressistes de Genève leur indiquait. Oh ! certes, la victoire de Gilbert Ballet n'est pas douteuse. Les nécessités sociales nous imposeront de sortir du chaos. Dans un avenir prochain, les médecins experts seront tenus de parler médecine et ce mot de *responsabilité* qui, selon Gilbert Ballet, ne doit jamais se trouver sous leur plume ni leur venir aux lèvres, cessera de provoquer des contradictions — qui les couvrent de ridicule — par la raison péremptoire qu'il ne leur sera plus permis de traiter du libre arbitre.

Actuellement, les médecins experts en viennent à parler de *responsabilité sociale* et de *responsabilité physiologique*.

De la *responsabilité sociale* il n'y a rien à dire. C'est pour juger du mal fait à la société (mais pourquoi appeler responsabilité l'ensemble des obligations, qui résultent pour l'individu de la nécessité de vivre en société !) c'est pour juger du mal fait à la société que s'assemblent magistrats et jurés. Le médecin expert, n'étant ni juré, ni magistrat, n'a point à envisager la question de ce point de vue. Si d'aucuns l'ont fait ils ont commis une erreur complète¹. La question est hors de toute

Le congrès des aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, réuni à Genève et à Lausanne, considérant :

1° Que l'article 64 du Code pénal, en vertu duquel les experts sont commis pour examiner les délinquants ou inculpés suspectés de troubles mentaux, dit simplement qu'il n'y a ni crime ni délit lorsque le prévenu était en état de démence au moment de l'action, que le mot « responsabilité » n'y est pas écrit ;

2° Que les questions de responsabilité, qu'il s'agisse de la responsabilité morale ou de la responsabilité sociale, sont d'ordre métaphysique ou juridique, non d'ordre médical ;

3° Que le médecin, seul compétent pour se prononcer sur la réalité et la nature des troubles mentaux chez les inculpés et sur le rôle que ces troubles ont pu jouer sur les déterminations et les actes desdits inculpés, n'a pas à connaître de ces questions ;

Emet le vœu :

Que les magistrats, dans leurs ordonnances, leurs jugements ou leurs arrêts, s'en tiennent au texte de l'article 64 du Code pénal et ne demandent pas au médecin expert de résoudre les dites questions qui excèdent sa compétence. Voir Gilbert BALLEZ. — *L'expertise médico-légale et la question de la responsabilité*. Genève, Société générale d'imprimerie, 1907.

¹ V. in *Revue philosophique*, juin 1908, p. 605, quelques lignes très curieuses des docteurs Moreau et Cochez, professeurs de clinique et de médecine légale à la faculté d'Alger, au sujet de l'état mental de Yacoub, le chef de la révolte de Marguerite. Au point de vue de la responsabilité sociale un médecin n'a de compétence spéciale que dans l'appréciation des actes médicaux

discussion et je ne pense pas qu'aucun médecin, fût-il des plus zélés partisans de Lacassagne ou de Grasset, ose prétendre que le médecin expert doit étayer son opinion sur la quantité de mal fait par le prévenu, sur la valeur nocive ou sur les conséquences nocives de l'acte incriminé.

La responsabilité sociale n'est pas du domaine médical. Au lieu de parler de responsabilité sociale, ne serait-il pas plus simple de conserver aux mots leur signification réelle ?

C'est encore par un abus de langage qu'on a forgé l'expression *responsabilité physiologique*. On comprend ce que l'on tente d'exprimer en parlant de responsabilité physiologique; mais là encore ce malheureux mot de « responsabilité » a fait des siennes. On a voulu en tirer le contraire de ce qu'il signifie; résultat: une expression incohérente parce que faite de deux termes antithétiques. En vérité, je le demande, la responsabilité peut-elle être physiologique ?

Ce que l'on a cherché à traduire, c'est ceci que: sous des influences pathologiques ou morbides (héréditaires ou acquises) déterminées, des actes anormaux se produisent. Un ivrogne frappe sous l'influence de l'ivresse, un hystérique ment, un épileptique tue sous l'empire de sa névrose; un paralytique général, que commence à hanter le délire des grandeurs, fait des achats inconsidérés et contracte des dettes, un neurasthénique se suicide, etc... etc..

Il est naturel que ce soit le médecin qui fasse connaître si le délinquant était malade, indique de quelle nature était la maladie et révèle le genre de manifestations anormales que peut provoquer cette maladie.

D'accord; mais si le médecin est autorisé à déclarer « j'ai constaté (ou je n'ai pas constaté) que cet homme est épileptique ou hystérique ou atteint de telle autre affection individuelle ou héréditaire actuellement décrite et cataloguée par la science », qui ne voit que ce médecin, si ferme lorsqu'il se tient dans les limites de ses connaissances professionnelles, commet la plus vaniteuse, la plus répréhensible, parfois la plus criminelle des actions aussitôt que, sorti des limites du ter-

professionnels. Un médecin juré appréciera particulièrement le caractère de ces actes de même qu'un architecte juré appréciera avec une exactitude particulière la valeur des sujets résultant de la destruction d'un immeuble. Les docteurs Moreau et Cochéz me paraissent avoir fait acte de colons plutôt que de médecins (V. l'article précité).

rain solide qui est le sien, il s'avise de faire d'absence de symptômes morbides le synonyme de responsabilité, c'est-à-dire de culpabilité.

Les raisons ?

Le médecin n'établit son diagnostic de responsabilité que par élimination, c'est-à-dire que l'inculpé n'étant ni hystérique, ni épileptique, ni... etc., etc., etc., le médecin conclut qu'il jouit de sa responsabilité physiologique. Or, il est permis de penser que la science n'a pas encore délimité toutes les entités morbides, découvert tous les symptômes, démêlé l'influence de toutes les latences ancestrales, héréditaires ou ataviques. Par l'effet d'une ignorance dont il n'est pas coupable, le médecin peut donc déclarer sain un sujet qui, dans un siècle ou deux, serait considéré comme profondément taré.

Certains médecins attachent une importance considérable à des stigmates d'irresponsabilité que nombre de cliniciens expérimentés se refusent à prendre au sérieux. Juger de l'état mental d'un sujet d'après la forme du lobule de ses oreilles ou sur le degré de sensibilité de son pharynx est une plaisanterie, parfois macabre, dont le seul mérite est de permettre de diagnostiquer avec certitude le degré excessif de la crédulité du médecin expert. Je propose l'expérience suivante : qu'on examine cent magistrats, cent jurés, cent médecins-experts, cent assassins ; je parie que dans ces différentes catégories on trouvera un nombre sensiblement égal de sujets présentant des stigmates d'irresponsabilité. *Faut-il donc soumettre magistrats et médecins experts à l'expertise mentale ?*

Mais il y a plus : que dit l'article 64 du code ? « *qu'il n'y a ni crime ni délit, lorsque le prévenu était en état de démence ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister* ».

Eh bien ! je le demande, comment peut-on certifier que l'homme le plus sain, le plus normal, le plus équilibré, n'a pas agi sous une influence pathologique ou toxique ? Et même si ses organes, si son cerveau fonctionnent normalement, qui donc, en l'état de la science, peut oser prétendre, sans faire preuve d'inconscience ou d'orgueil extravagant, que le processus cérébral géniteur de l'acte incriminé n'était, pas fatalement déterminé par l'ensemble des processus physiologiques de l'être, que cet acte pouvait ne pas se produire, que son apparition n'était pas inéluctable ?

Mais, même en n'envisageant que le rôle des influences pathogènes, pouvons-nous scientifiquement déclarer qu'elles ne déterminent pas la conduite de tel sujet ou qu'elles n'ont pas occasionné tel de ses actes

dans une circonstance donnée? On demandera quelles peuvent être ces influences? Il en existe de toutes sortes *inévaluables, insoupçonnables*, même en l'état de la science : les latences héréditaires, les modifications de sécrétions, les résorptions de produits dus à des microbes pathogènes existant chez des sujets sains, peut-être un degré léger d'intoxication alimentaire, un de ces troubles passagers de l'organisme dont nous sommes tous plus ou moins tributaires, qui parfois existent à notre insu et sous l'influence desquelles il arrive que l'on prenne les déterminations les plus importantes.

Ce que l'on pourrait dire avec juste raison, *c'est qu'il n'est pas d'acte anormal qui n'ait pour condition d'existence une anomalie anatomique ou fonctionnelle*. *Cu, plutôt non*, ce qu'il faut proclamer : c'est qu'il n'est pas d'acte qui ne soit la conséquence adéquate à un processus physiologique (ou pathologique) *évoluant selon des lois fatales*.

Il n'y a pas de responsabilité physiologique, il n'y a qu'un déterminisme physiologique.

Et tant que chaque citoyen ne sera pas muni d'un encéphalomètre enregistreur perfectionné, inscrivant à chaque instant des mouvements correspondant avec précision aux actions moléculaires de ses divers organes cérébraux, le médecin le plus éminent sera réduit à déclarer qu'il ignore le mécanisme de la genèse d'un acte humain.

Soyez spiritualiste si tel est votre goût. Toute licence dans le domaine des croyances. En matière philosophique, l'hypothèse demeure licite. Mais avant tout, soyez honnête, ne proclamez pas avéré ce qui est hypothétique.

Je prétends que nul ne peut affirmer *scientifiquement établie* la preuve de l'existence du libre arbitre.

Je prétends que, présentement, nul n'est en mesure d'infirmier *scientifiquement* l'opinion que j'é mets : tout acte est l'inéluctable conséquence d'un processus fatal.

Alors?

Alors, médecins, restons médecins et ne nous ravalons pas au rang des théologiens et des métaphysiciens.

L'homme de science qui affirme la responsabilité d'un être cesse d'être un homme de science.

Restons des gens de science, pour qu'à la lecture des procès du *xx^e* siècle nos successeurs n'éprouvent pas le même dégoût qui nous vient à celle des fastes judiciaires des siècles passés.

Le rôle des grands médecins experts doit être de décider, sans tarder, tous leurs confrères à se refuser, dès maintenant à répondre à la question *responsabilité*, tout au moins à *ne point déposer sans avoir préalablement fait part au tribunal du vœu du congrès de Genève* et sans lui avoir expliqué que la conception responsabilité n'est pas scientifique, qu'un homme de science ne peut affirmer qu'un autre homme est responsable ou l'a été dans une circonstance donnée, sans quitter la vérité pour l'hypothèse et qu'un homme de science qui donne pour fait scientifique une simple hypothèse ne se comporte pas en homme de science (Laupts).

Qu'il s'agisse d' homo ou d'hétéro-sexualité le code français me paraît avoir envisagé la question sexuelle comme elle doit l'être. En atteignant seulement l'attentat public à la pudeur ou l'attentat à la personne, il supprime une cause féconde d'abus contre la liberté, une source abondante de calomnies et de chantages. Un code civil ne doit pas atteindre les délits de conscience, ni ce que l'opinion considère comme un délit de conscience, ni même les actes paranormaux lorsque ces actes sont accomplis du consentement mutuel d'adultes et sans troubler la quiétude ou la moralité publiques. Si l'on n'admet pas ce principe beaucoup d'unions hétéro-sexuelles considérées comme particulièrement respectables pourraient être atteintes et seraient à la merci de l'espionnage.

Le châtement doit répondre à trois nécessités : protéger la société en obtenant pour elle une réparation pour le dommage subi et en excluant d'elle, au besoin, le délinquant tant qu'il est jugé susceptible de lui porter à nouveau préjudice ; intimider quiconque serait tenté de commettre un délit semblable ; le cas échéant, utiliser le condamné, pendant son exclusion, au mieux des besoins de la société, et l'éduquer dans la mesure du possible, dans le but de transformer la force nocive qu'il était, lorsqu'il a commis le délit, en force utile lorsqu'il sera rendu à la société.

Nous ne savons même pas si certains actes parasexuels n'ont pas leur utilité ou leur nécessité sociale. Mais nous savons très bien que

la rue n'est pas faite pour servir aux rapprochements sexuels et aussi qu'un acte hétéro ou homosexuel, *imposé* à un enfant ou à un adulte ou à qui que ce soit est odieux et révolte notre amour pour la liberté. Quant aux considérations pseudo-scientifiques qui conduisent à condamner un être sur des apparences physiologiques, il faut la rejeter, comme il faut se débarrasser de tout respect pour la science actuelle des médecins experts en matière philosophique. Tout être est un anormal qui sommeille, voilà la vérité.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les mondains et sur les mondaines qui assistent aux débats de certains procès retentissants et y viennent, sous des prétextes divers, satisfaire leurs *latences sexuelles* ou leurs *latences criminelles* pour constater qu'en tout homme il y a une bête *antisociale*, un criminel en puissance.

Délivrons-nous donc des conceptions enfantines de l'école italienne, ne faisons pas d'une particularité physique une présomption de culpabilité, et par le même effort qui nous débarrassera du *criminel-né*, rejetons la conception nébuleuse et inexacte de l'*homme de génie* pour ne voir en tout homme, si grand soit-il parmi les hommes, qu'un être dont le fonctionnement cérébral se manifeste par des aptitudes diverses dont les unes, parfois extrêmement développées, coexistent parfois aussi avec des insuffisances profondes.

Pour l'homme de science, il y a des poètes, des mathématiciens, des orateurs, des politiques, des peintres... ; il y a encore des agités, des paresseux, des inattentifs... et il y a aussi des érotomanes, des dypsomanes, des kleptomanes, des mystiques, des déments... Il peut arriver qu'un politique soit aussi voleur et assassin, qu'un poète soit mystique et érotomane, qu'un peintre soit inverti ou alcoolique, un orateur arithmomane ; il faut voir, en chaque cas, des organes et des phénomènes, des complexus d'organes et des complexus de phénomènes. Il y a des complexus semblables, identiques presque les uns aux autres. Etudions chacun d'eux, montrons ce par quoi il diffère des autres ou leur ressemble, mais délivrons-nous des mots qui ne veulent rien dire, qui permettent d'englober, presque sans exception, tous les sujets dans la pathologie, qui ont l'air de signifier quelque chose et qui ne servent qu'à jeter de la poudre au yeux des ignorants.

Qu'on me permette de l'affirmer à nouveau, il serait aisé, en parcourant les prétoires, de faire une collection originale et paradoxale composée de types, de magistrats, de jurés, d'avocats, de médecins légistes,

tous honorables et justement honorés, présentant à l'observation les stigmates de la criminalité à la Lombroso ou les signes de la dégénérescence à la Magnan et aussi de types de noirs scélérats offrant avec les traits les plus agréables de la physionomie toutes les apparences de l'homme normal. Si j'étais accusé, j'exigerais l'examen de mon médecin expert (Lauptz).

Si les prescriptions du code français sont rationnelles, en ce qui a trait à l'homosexualité, il n'en demeure pas moins vrai — nous venons de le voir — que de véritables barbaries existent dans notre système répressif et qu'elles subsistent parce qu'un mensonge les prétend fondées sur des vérités scientifiques.

Il importe de substituer, comme le demande Hamon, le principe de la *réactivité sociale* en principe métaphysique de la *responsabilité individuelle* et de ne plus permettre aux experts de jargonner sur les tiers et les quarts des différentes sortes de responsabilités que l'ignorance ou la vanité s'est complu à distinguer¹.

BIBLIOGRAPHIE. — LAUPTZ : 1^{re} édition de *Perversion et Perversité sexuelles. — Déterminisme et responsabilité* (à propos de l'ouvrage de A. Hamon), in *Humanité Nouvelle*, 1899. — *Responsabilité ou réactivité?* in *Revue philosophique*, juin 1908. — *Les médecins experts et les stigmates d'irresponsabilité.* (*Revue internationale de médecine et de chirurgie*), 10 septembre 1909.

¹ V. *Le Cousteau*, Paris, Bernard Grasset, p. 175 et suivantes.

... en attendant cette époque lointaine, Gilbert Ballet est seul de son avis. Grasset a décrit la demi-folie et Lacassagne, l'illustre médecin-légiste, distingue la responsabilité physiologique de la responsabilité sociale et de la responsabilité morale.

— L'éminent professeur est sans doute convaincu qu'abondance de biens ne nuit pas. Grâce à son estimable classification, nous entendrons bientôt quelque praticien recommandé au jury effaré : « Ce misérable, Messieurs, est un tiers de fou dont la responsabilité morale se réduit au cinquième ; sa responsabilité physiologique est de deux septièmes ; quant à sa responsabilité sociale, tenez-là pour sensiblement égale à neuf dixièmes ».

— Très drôle ; je me réjouis de voir le nez que feront ces bons jurés.

— Ces bons jurés, dites plutôt ces féroces jurés.

— Vous reconnaissez, à tout le moins, je l'espère, que la responsabilité physiologique appartient au médecin.

Causes sociales. — Contamination et propagation

L'étranger qui, muni de renseignements puisés dans son pays, rencontre de l'homosexualité en France là où elle lui est indiquée, c'est-à-dire dans des milieux restreints de Paris, des grandes villes et des villes de saison (elle s'y manifeste à peu

— Croyez-vous ? de l'absence de symptômes l'expert déduit la culpabilité ; c'est une sorte de diagnostic par élimination. Or, la science n'a pas encore délimité toutes les entités du champ incessamment variable de la morbidité humaine, ni éclairci toutes les causes susceptibles d'empêcher un homme d'agir normalement. D'ailleurs un acte n'est que la résultante d'un processus fatal. Affirmer le contraire est indigne d'un savant. Et l'homme de science qui certifie qu'un être est responsable n'est plus un homme de science.

— Mais enfin, que voulez-vous qu'on fasse ?

— Une chose bien simple : substituer au dogme mensonger de la responsabilité humaine le principe légitime de la réactivité sociale.

— Et le droit extravagant des philosophes à assommer leurs contemporains.

— Je ne crois pas que l'humanité soit, d'ores et déjà, résolue à préserver ses codes de tout concept théologique.

— Soit, mais on peut conseiller aux médecins-experts de se proclamer, dès maintenant, sans compétence particulière en tout sujet qui n'est pas de médecine pure.

— Mais les malades méritent pitié.

— Qui vous dit le contraire ? Les prisons pour malades seront des hôpitaux. Après le verdict, mais après le verdict seulement, des cliniciens astreints à parler médecine et non plus à philosopher, enverront à l'asile les condamnés dont l'état de santé nécessitera des soins ; les aliénés seront du nombre. Un dément, disons même, usant par exception du déplorable langage qui se trouve être de mode, un semi-dément peut être plus dangereux qu'un délinquant normal. La constatation légale du mauvais fonctionnement de son cerveau ne vaut pas seulement l'acquiescement au détraqué, elle lui confère, par surcroît, une sorte de brevet d'impunité qui n'est pas sans avoir, pour la société, des inconvénients redoutables.

— Avez-vous lu Hamon ?...

V. également la dépêche (Tours, 6, rue de la Préfecture) 3 août 1908 (*La faillite de la justice médicale*) ; — 12 oct. 1908 (*L'opinion d'un maître médecin expert : Grasset*) ; — 7 juin 1909 (*Lettre ouverte au défenseur de Renard*) ; — et au sujet de la peine de mort : 25 mai 1903, *Lucassagne et la peine de mort* ; — 20 juillet 1908, *Utilisons nos assassins* ; — 1^{er} févr. 1909, *Le droit de grâce à la portée d'un chacun* ; — 1^{er} mars 1909, *Encore la peine de mort*.

près de la même façon qu'à Berlin, à Londres et dans d'autres endroits peuplés et ouverts au cosmopolitisme), cet étranger n'a pas plus le droit de conclure de l'existence de ces milieux homosexuels à la fréquence de l'homosexualité en France que de prétendre que les Français fument l'opium parce qu'il existe des fumeries d'opium à Paris et dans nos ports de mer. On trouve tout ce qu'on veut à Paris, même des messes noires.

L'homosexuel auquel ses goûts ne permettent pas d'aller à la canaille ou de fréquenter dans les milieux essentiellement exotiques ou excentriques est, en France, une rareté extrême. Cet homosexuel existe cependant et il souffre en raison même de l'impossibilité où il se trouve généralement de rencontrer quelqu'un qui soit capable de l'écouter et de le comprendre.

Quant aux homosexuels de goûts plus grossiers et de caractère décidé qui vont à la canaille ou à l'excentricité, ce sont généralement des artistes, des intellectuels, parfois même des bourgeois riches vraiment homosexuels, mais la canaille qui s'offre à eux est faite en majeure partie de bisexuels, ou d'hétérosexuels qui cultivent l'homosexualité par lucre.

Je ne pense pas qu'il puisse se rencontrer en France des éléments suffisants pour constituer la classe d'homosexuel bourgeois qui en Allemagne lutte, non parfois sans lourdeur, pour la libre pratique de l'homosexualité.

Et ceci provient avant tout, à mon avis, de la rareté de l'homosexualité en France, mais peut-être aussi de ce que les Français sont en général de goûts plus délicats, de manières plus affinées que les Allemands et que certaines solutions logiques mais grossières ne sont pas pour leur plaisir (Laupts).

L'homosexualité existe à dose infinitésimale parmi les bourgeois, les paysans et les ouvriers de France. Je sais que

cette affirmation me vaudra des démentis d'étrangers qui ont passé de 15 jours à 3 ans en France et ont exactement observé les seuls endroits de notre pays où se rencontre de l'homosexualité. Je sais qu'elle n'est pas du goût de certains auteurs, je la maintiens absolument par souci de la vérité. Et je signale par surcroît que j'ai entendu de la bouche d'étrangers les observations les plus erronées, les plus stupéfiantes sur le chapitre. Que les étrangers me permettent un conseil : pour charmante et claire que paraisse l'âme française, elle leur est extrêmement difficile à pénétrer et, pour juger de la vie française, il faut l'avoir rencontrée ailleurs que sur les grands boulevards et l'avoir observée et pratiquée longuement.

Ceci dit, je crois pouvoir constater que l'homosexualité se développe et s'étend — d'une façon très restreinte — mais enfin qu'elle s'étend en France. Les raisons ?

La contamination coloniale. — En France comme en Angleterre, des gens s'invertissent aux colonies. Revenu du Tonkin, tel Français qui était parti hétérosexuel devient à son retour un foyer de corruption sexuelle, j'entends par corruption le fait de plier à des exigences homosexuelles de pauvres diables hétérosexuels qui, parfois, cèdent à l'appât du gain.

Il advient, parfois, qu'un de ces pauvres diables regimbe et se plaint : c'est de cette façon que se produisent, en France, la plupart des scandales.

L'homosexualité est rarissime dans l'armée française. Elle existe dans les corps coloniaux (V. Rebierre, *Joyeux et demi-fous*, Jude, etc.).

Il me semble — et ceci demande confirmation — que *les cavaliers sont plus aisément amenés à l'homosexualité que les gens qui ne montent pas à cheval.*

Faut-il admettre la mise en valeur des qualités physiques du corps humain par la pratique de l'équitation, une accentuation plus grande de l'énergie physique et du caractère, le frottement répété de la selle

au cours de l'activité professionnelle, ou, comme me l'a fait remarquer un auteur auquel je soumettais l'observation, une différence de mentalité provenant d'une différence de recrutement? (Laupts).

Le développement de la littérature homosexuelle est une cause très efficace de diffusion de l'homosexualité. Les conceptions scientifiques parviennent quelquefois à détruire l'horreur instinctive, l'horreur violente du Français pour l'homosexualité. Pour les gens à sexualité souple, l'étude de l'inversion peut conduire à l'inversion plus facilement qu'on l'imagine. Comme facteur de diffusion, je mets en première ligne la littérature homosexuelle *scientifique* puis les compte-rendus des journaux et les conversations impartiales sur le sujet, enfin, en dernier lieu, les œuvres homosexuelles littéraires; ces dernières choquent vivement le goût public et parfois même le goût des homosexuels; ce sont, à mon sens, les moins dangereuses pour l'hétéro-sexualité.

Le mariage retardé. — Il est superflu d'insister sur cette constatation que le retard avec lequel les Français contractent mariage, est une cause de déviation et l'origine d'éclosions parasexuelles de tout ordre. (Voir plus loin, ch. vi).

Il faut bien se rendre compte de ce fait que la fonction sexuelle étant d'une importance considérable, il n'est pas de déviation à son accomplissement normal qui ne comporte une répercussion, laquelle se traduira, différemment, selon les sujets et les circonstances, allant du simple mysticisme ou de l'exagération intellectuelle ou altruiste des uns, aux manifestations parasexuelles, à l'exhibitionnisme, au suicide des autres.

Si l'on considère maintenant que les exigences naturelles semblent indiquer que l'homme devrait se livrer jeune au coït, qu'il devrait s'y livrer régulièrement et non avec des excès faisant suite à de longues périodes de continence, qu'il n'y aurait jamais lieu de restreindre le plein effet des coïts féconds et que, par conséquent, la polygamie devrait être une nécessité, on conçoit tout ce que les raisonnements, les enseignements religieux ou philosophiques qui ont

amené l'homme à s'éloigner considérablement des pratiques naturelles ont occasionné de modifications sexuelles.

L'énergie sexuelle ne se perd point par la suppression du coït, elle se transforme.

A ce point de vue je rapporte à la lutte contre l'esprit païen, laquelle comportait une pratique sexuelle assez largement naturelle, le mérite d'avoir exalté la puissance intellectuelle et l'énergie d'effort de nos civilisations modernes.

L'anomalie physiologique, la transformation de l'énergie sexuelle normale a eu ses côtés favorables. Les phénomènes de la nature ne doivent pas être jugés du point de vue de notre morale individuelle et le seul point de vue auquel se doit placer un homme de science est de savoir si les phénomènes sont avantageux pour l'espèce. Encore cette façon de voir est-elle foncièrement trop étroite. S'il était permis de s'y adapter un instant on devrait dire qu'elle empêche de condamner aussi bien la chasteté chrétienne que l'homosexualité. Mais il faut se hâter de s'élever au-dessus même d'une pareille considération pour dire qu'en science il n'y a jamais lieu à blâme ni à approbation et qu'il n'y a pas lieu de différencier les phénomènes en avantageux et en désavantageux (Laupts).

L'appel sexuel a généralement lieu chez l'enfant beaucoup plus tôt qu'on l'imagine. Des obstacles qui surgissent contre l'éclosion de l'instinct résulte une période de trouble et d'instabilité. Je ne veux pas dire que ces obstacles ne comportent pas d'avantages. Mais lorsque les obstacles subsistent longtemps, ou lorsqu'ils s'imposent à des sujets nerveux et affaiblis, ils occasionnent une phase d'incertitude sexuelle. De là la fréquence des actes subnormaux à cet âge¹; voire même l'existence de passionnettes homosexuelles, passionnettes qui ne laissent pas de souvenirs tenaces et dont le caractère ho-

¹ Je ne crois pas qu'à cet âge l'enanisme à deux soit fatalement entaché d'homosexualité ni même qu'il le soit généralement. Il n'est souvent, au contraire, qu'une manifestation de l'appétence sexuelle normale, manifestation survenant entre enfants ayant un désir commun ou plutôt souffrant d'une même privation.

homosexuel est par la suite méconnu de ceux-là même qui les ont éprouvés.

Personnellement je crois, m'écrit l'éminent psychologue que j'ai déjà cité (v. p. 342), Aug. Lemaître, que chez les jeunes garçons il y a des dispositions virtuelles à différentes formes de perversions, lesquelles se développent ou s'atrophient selon les circonstances qui se présentent dans la vie ; les punitions corporelles qui étaient en usage dans certains pays ont pu et dû développer des instincts sadiques et autres (Aug. Lemaître).

S'il semble qu'il soit vain d'espérer lutter efficacement contre certaines évolutions par des préceptes ou par des mesures coercitives, il serait présentement condamnable au point de vue social — dès lors que l'on s'évade au domaine des constatations scientifiques désintéressées — de ne point encourager l'éclosion et le développement des manifestations normales de l'instinct.

Quoi que l'on pense d'ailleurs de la question, j'estime qu'on est en droit d'admettre que l'exclusion d'un milieu unisexual et l'influence — discrète au besoin — de l'autre sexe a généralement une influence heureuse contre le développement des passions ou passionnettes homosexuelles des enfants. L'activité physique, la distraction, une vie normalement équilibrée au point de vue physiologique et mental sont d'utiles adjuvants. Sous ce rapport, il est nécessaire de mettre les adolescents en mesure de ne pas s'abandonner ou s'attarder aux charmes fallacieux, de certaines amitiés *qui, à y regarder de près, sont d'ordre sexuel*. La sexualité étend dans la vie sociale, des ramifications plus étendues qu'on ne le croit et je n'hésite pas à lui rapporter un nombre considérable de *sympathies* que l'on en juge habituellement exemptes. Dans l'être encore chaste, l'influence cérébrale, imaginative, domine. *Pour certains, l'homosexualité comme l'attrait sexuel*

est une pure affaire d'imagination. Et ceci explique les conquêtes de chefs ou d'hommes célèbres, physiquement peu appétissants.

Si le surmenage cérébral est mauvais — comme l'est tout surmenage — si l'exercice physique est utile, je crois cependant qu'il est bon d'enseigner que la vie sexuelle *n'est pas toute la vie* et que si l'amour est la grande affaire de l'existence — moins importante toutefois que la nécessité de manger — l'amour ne doit cependant occuper que des temps de l'existence. L'homme qui se laisse submerger par son instinct sexuel et demeure l'esclave de cet instinct est un inférieur (du moins à un point de vue important) car il ne peut atteindre à la plus parfaite réalisation de l'activité caractéristique de l'espèce, laquelle est d'ordre intellectuel.

On luttera contre toutes les causes de dépréciations du système nerveux, contre l'alcoolisme, auquel, et sans faire état des exagérations du jour, il convient de reporter beaucoup de crimes et nombre de cas de tuberculose, contre l'égoïsme qui conduit à la culture des côtés anti-sociaux du moi, contre le désœuvrement. Je crois qu'on naît heureux ou malheureux, mais lorsqu'on vient au monde sans posséder une aptitude persistante à voir les événements par leurs côtés favorables, une certaine correction au mauvais destin peut consister, à mon avis, dans l'habitude de déployer son activité avec persévérance vers un but difficile à atteindre. A défaut d'une foi quelconque (religieuse, philosophique, voire anarchique) à défaut du renoncement altruiste en faveur du bonheur ou de bien-être des autres êtres, la soumission d'un être aux nécessités que lui imposent la réalisation d'un dessein ou la conquête d'un résultat, me paraît le procédé de nature à lutter le plus efficacement contre l'envahissement exagéré des préoccupations d'ordre sexuel.

En ce qui a trait à l'homosexualité, je ne crois pas qu'il

faillie la révéler aux jeunes gens lorsque ceux-ci ne se soucient pas d'elle et je crois — je l'ai déjà dit — qu'un enseignement scientifique de l'homosexualité serait plus encore que tout autre de nature à opérer la diffusion de cette tendance. Mais il faut amener les jeunes gens à un degré de confiance telle qu'ils n'hésitent pas dévoiler à leurs Maîtres, ce qui peut les troubler au point de vue sexuel. Lorsqu'il se trouve des sujets qui révèlent ainsi des désirs parasexuels ou homosexuels, il ne faut pas hésiter à leur livrer la vérité. Je suis convaincu qu'en pareil cas le mensonge est déplorable, qu'il n'empêche rien, je veux dire qu'il est impuissant à réfréner certaines tendances et que, par contre, le fait d'être renseigné avec exactitude¹ peut permettre à des bisexuels (occasionnels de tendance, ou indifférents) de demeurer ou de rentrer dans l'hétérosexualité, laquelle vraisemblablement donnera généralement à la plupart d'entre eux autant de satisfaction que l'homosexualité et certainement beaucoup plus de paix et de tranquillité physique et mentale.

¹ V. p. 338 de mes *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie* (Tunis, J. Danguin et Paris, Vigot) ce que je dis de la nécessité de révéler aux jeunes gens qui doivent vivre aux colonies, combien l'éclosion de la cruauté y est fréquente et rapide chez l'Européen. Faute d'être renseigné et partant de pouvoir se prémunir contre des tendances qui sont en eux, des Européens atteignent un degré révoltant de cruauté. Il en est en quelque mesure de l'homosexualité possible des bixuels et des *hétérosexuels* comme de la cruauté latente, insoupçonnée de tous et d'eux-mêmes, des bons bourgeois européens.

CHAPITRE VI

SUR LES VARIATIONS SEXUELLES ET PARASEXUELLES

L'intérêt de la question cesse d'être proprement psychologique pour devenir social. — La psychologie et les écrivains homosexuels. — Point de vue social : le groupement des homosexuels en Allemagne ; le comité humanitaire et son organisation ; l'article 175. — L'œuvre de Hirschfeld. — Tendance au groupement des invertis français ; de l'utilité de rassembler des observations scientifiques documentaires. — *Qu'est-ce que l'instinct sexuel ?* : — Havelock Ellis : tumescence ; évacuation ; allaitement. — Les variations sexuelles et parasexuelles reflètent les conditions économiques ; l'instinct sexuel demeure subordonné à l'instinct de nutrition. — Le Professeur Näcke et la prétendue dégénérescence des peuples romans. — Dégénérescence ou pléthore ? — Le président Roosevelt et Anton Nyström. — Sur la morale ; la morale est fonction de l'espèce. — *Le malthusianisme spontané.* — Considérations diverses : Rareté de l'homosexualité en France. — Le facteur religieux. Opinion de M. N. Prætorius. — L'affaire Eulenburg ; l'opinion d'Eric Simac. — Emile Zola et l'inversion. — Suite du roman d'un inverti-né. — Conclusions. — Bibliographie.

L'instinct sexuel demeure subordonné à l'instinct primordial de nutrition. Dans une nation, dans un groupe humain, les variations sexuelles reflètent les variations économiques. C'est pourquoi, à un certain degré de connaissance de l'homosexualité, on vient à constater que l'intérêt des questions relatives à la parasexualité — partant à l'homosexualité —

cesse d'être proprement psychologique pour devenir particulièrement d'ordre sociologique.

Si par *intérêt psychologique* on entend la curiosité de connaître la mentalité homosexuelle, on devra convenir qu'il ne reste pas beaucoup à apprendre. La confession d'un homosexuel nous importe autant que celle d'un hétérosexuel mais elle ne nous intéresse pas davantage. Quant à la délimitation *des types* — avec tout ce que la conception du *type* enferme de schématique — je demande qu'on me révèle avec sincérité ce que les écrits récents ont ajouté aux portraits tracés dans les premiers ouvrages modernes et ce que l'on peut révéler d'essentiel qui ne se trouve déjà dans la première édition de cet ouvrage.

Cependant en Allemagne une tendance homosexuelle s'est affirmée dans ces dernières années qui mérite d'être signalée ; elle s'est manifestée par ce qu'on pourrait appeler la *manie d'écrire*, la scribomanie homosexuelle. Ce n'est pas qu'il ne se rencontre de bonnes observations dans le fatras homosexuel ; on y trouve surtout la confirmation de ce fait que l'homosexuel — et particulièrement l'homosexuel non rassasié — est un confessant-né. La passion homosexuelle a haussé certains gens au rang d'écrivains — écrivains généralement spécialisés, monographistes qui ne connaissent que l'homosexualité. Beaucoup de ces écrivains homosexuels sont capables de faire d'excellentes remarques ; il leur est généralement impossible de se débarrasser complètement de l'optique homosexuelle. Un amant peut célébrer et même critiquer sa maîtresse avec exactitude ; il est exceptionnel que l'amant ne conserve pas, dans le blâme comme dans l'éloge, un certain frémissement qui le trahit au regard exercé. Ainsi en va-t-il de l'écrivain homosexuel ; qu'il louange, se fâche, moralise, ironise ou scientifise, qu'il maudisse l'homosexualité ou en affuble tous les grands hommes de l'humanité, il demeure homosexuel.

La plupart des écrivains homosexuels ne sont d'ailleurs pas des gens de science, ce sont, avant tout, qu'ils le dissimulent ou l'avouent, des *apologistes*, des *propagandistes*. Un homosexuel ou un bisexuel d'âge raisonnable et ayant beaucoup vu, me paraissent plus aptes que l'homosexuel à traiter raisonnablement, c'est-à-dire sans dégoût comme sans faiblesse, de l'argument plein de difficultés qu'est celui de l'homosexualité. La plupart des écrivains homosexuels ont, dans ces dernières années, enrichi le côté anecdotique plutôt que le côté scientifique de la question. Ils ont eu toutefois le mérite généralement involontaire de se livrer plus qu'ils n'ont livré. L'étude de la psychologie de l'écrivain homosexuel mérite de tenter un auteur.

Le point de vue médical ne mérite pas de longs développements. J'estime — après réflexion — qu'un bisexuel et même un homosexuel peuvent se marier lorsqu'il n'y a pas *impotentia coeundi* et qu'ils sont capables d'être époux agréables et bons pères. L'homosexualité n'est pas fatalement héréditaire ; je crois même qu'il conviendrait de déclarer qu'elle n'est *généralement* pas héréditaire.

Je suis d'avis qu'il ne convient pas, en général, d'apporter au mariage de restrictions, étayées sur des tares ou sur des anomalies¹ ; la reproduction doit être autorisée à ceux qui le

¹ *Plus fort que le mal*, Paris, Maloine, pages 101 et suivantes. V. les discussions relatives à l'hérédité à propos d'un syphilitique. « Il n'est aucun de nous qui ne résume les héroïsmes et les faiblesses, les aptitudes et les tares d'une longue série d'ascendants, qui, soumis aux mêmes lois que nous, furent victimes de passions identiques... Dans la suite des temps, au cours des siècles écoulés, il n'est pas une famille qui n'ait subi les atteintes des pires maladies, il n'est pas une tumeur dont n'aient pâti certains de nos ancêtres, pas de poison qui n'en ait souillé et imprégné d'autres... Tous nous avons en nous les germes latents des fléaux héréditaires... Quel orgueil et quelle folie que s'insurger contre la loi de la multiplication des êtres !... »

V. p. 108 la comparaison entre le cardiaque dont la lésion grave n'a pas empêché le mariage et le syphilitique repoussé quoique capable de vivre longtemps et de procréer des enfants vigoureux. V. ég. p. 113 ce qui a trait aux conceptions des Arabes au sujet de la syphilis.

désirent et je ne m'oppose point à l'emploi de la suggestion à la façon de Schrenck-Notzing.

Je toucherai ultérieurement quelques mots sinon de l'homosexualité au *point de vue moral*, du moins de la morale en général. A ce point de vue il faut ou bien croire que la morale est d'origine extra-humaine, c'est-à-dire qu'elle provient d'un X..., c'est-à-dire d'une Volonté vénérée sous le nom de Dieu et envisagée de façons distinctes par les divers philosophes théistes et par les prêtres des différentes religions, ou la considérer comme résultant exclusivement des nécessités de la vie en commun, lesquelles sont particulièrement, en fin d'analyse, des nécessités économiques. Les deux considérations me paraissent devoir être autorisées, jusqu'à nouvel ordre, je veux dire que présentement la science ne peut ni absolument infirmer, ni absolument confirmer aucune d'elles. Je pense que, sans offusquer aucun homme de bon sens on peut, en tout état de cause, s'efforcer de réduire le rôle de l'hypothèse et, qu'au risque de blesser qui que ce soit, on doit ne faire usage d'une hypothèse qu'en proclamant qu'on la considère seulement comme une hypothèse.

POINT DE VUE SOCIAL

Le groupement homosexuel en Allemagne

Au point de vue psychologique, la sociologie est une psychologie collective; nous sommes toutefois trop ignorants encore de ce qu'est le mécanisme cérébral pour parvenir à fusionner scientifiquement psychologie et sociologie. La sociologie offre à notre observation tels phénomènes d'ensemble que l'examen attentif d'individualités ne nous permet pas de soupçonner. A ce point de vue, la possibilité de l'éclosion

d'un groupement homosexuel toléré par l'opinion dans une nation de l'Europe a été une surprise. Il s'est trouvé que la classe bourgeoise et intellectuelle comptait, en Allemagne, une catégorie d'invertis qu'on ne rencontrerait pas en nombre égal en France ; par le contact des idées, les invertis ont pu se grouper sous la direction d'un médecin et s'unir pour l'obtention d'un but avoué : obtenir la suppression de l'article 175 du code prussien, c'est-à-dire limiter le rôle répressif de l'Etat, en matière sexuelle, à l'application de dispositions légales atteignant l'attentat public à la pudeur ou l'attentat à la personne.

La plupart des homosexuels allemands ont rejeté et réussi à faire condamner le mot *inversion* qui avait le mérite d'être exact et correct. Ils ont imposé dans la langue courante le mot homosexualité, mot qu'ils affectionnent, malgré sa lourdeur et sa construction défectueuse, parce qu'à leur sens, ce mot n'implique pas la signification *anomalie*. On peut admettre que rien n'est anormal, mais on peut admettre aussi que rien n'est absolument normal. Dans la règle, l'instinct sexuel sert à la reproduction et les actes homosexuels n'y concourent point. Dans la règle, chez les êtres bisexués, il y a attraction du mâle pour la femelle, de la femelle pour le mâle ; l'attraction entre mâles ou entre femelles, constitue donc le contraire de la règle, c'est-à-dire *l'inversion de la règle*. Le mot *inverti* me paraît infiniment préférable et dérivant d'une conception plus judicieuse et plus scientifique que le piètre vocable homosexualité.

Tout groupement doit compter avec ses fanatiques. C'est ainsi que tels invertis qui se considèrent comme persécutés brûlent d'être persécuteurs et souhaitent d'imposer au monde l'amour homosexuel. Un *inverti* parisien notoire est parti en guerre, contre le christianisme, non, comme on pourrait l'imaginer, par ferveur matérialiste, mais parce qu'il trouve révoltant que le christianisme ait honoré la femme. Par contre, un autre *inverti* — allemand celui-là — se déclare chrétien fervent parce qu'il prétend trouver dans le quatrième évangile la justification de l'homosexualité platonique.

Bien qu'il ait eu le tort de conserver le vilain mot d' homo-

sexualité — mot dont j'ai la faiblesse de faire usage¹ — le groupement allemand ne doit pas être jugé d'après les extravagances de certains de ses membres. Quelque opinion que l'on ait de lui on ne peut pas plus lui contester une attitude logique avec ses propres conceptions que refuser le courage au médecin, le Docteur Hirschfeld, qui a entrepris de conduire les homosexuels à la réalisation de leurs vœux, c'est-à-dire à l'anéantissement de l'article 175.

L'article 175. — Le paragraphe 175 du Code pénal de l'empire allemand édicte que les *actes contre nature entre hommes ou entre hommes et animaux sont punis de 1 à 5 ans de prison et qu'ils peuvent par surcroît entraîner la perte des droits civils*². Ce paragraphe est la transcription dans le code de l'Empire d'un article du code prussien, transcription contre laquelle les médecins (Virchow, Langenbrecht), membres de la commission consultative de 1871, se sont élevés. L'article 175 a ainsi été introduit dans les Etats qui, comme la Bavière, n'avaient pas de pénalité contre les actes homosexuels. Le code autrichien qui date de 1852 édicte (par. 129) la même peine que le Code allemand, de plus il frappe *les actes homosexuels entre femmes*.

Le code allemand ne définit pas l'acte contre nature; l'onanisme à deux échappe généralement aux sanctions. L'avant-projet pour la refonte du code allemand (oct. 1909) adopte sensiblement la formule du code autrichien.

Le groupement allemand. — Le Comité scientifique humanitaire (W. H. K.) s'est constitué en mai 1897. Il a depuis cette époque pour président, le Docteur Magnus Hirschfeld, auquel les adversaires qui condamnent le caractère de son œuvre n'ont pas dénié des qualités remarquables d'écrivain, une valeur scientifique considérable, une activité puissante. Le Comité consiste en un bureau de 7 membres renouvelables; au bureau s'adjoignent une trentaine de délégués

¹ Je confesse cette faiblesse qui m'est imposée par ce fait que presque toute la littérature moderne ayant accepté le mot *homosexuel*, je suis réduit à l'employer moi aussi, si je ne veux pas risquer d'écarter les lecteurs, lesquels, même en France, ont oublié la signification du mot inversion.

² D'autres dispositions du code allemand atteignent les actes de violence, les actes consommés en public ou avec des mineurs. La majorité sexuelle est fixée à 16 ans.

(*obmänner*) pour la province et les pays étrangers. Enfin des membres payant une cotisation et assistant assidûment aux séances sont considérés comme faisant partie du Comité. Le bureau tient des séances mensuelles et trimestrielles qui ont lieu mensuellement et trimestriellement à Berlin, in der Zellen 16.

But. — Selon le programme de 1899 le Comité a pour but de : *tirer des conséquences pratiques des résultats obtenus par la recherche scientifique sur une question spéciale de sexualité : l'existence de la condition des hermaphrodites et tout particulièrement des homosexuels.* Actuellement l'activité du Comité semble dirigée vers trois points : 1° Obtenir l'abolition de l'article 173. 2° Etudier l'homosexualité et les types sexuels intermédiaires. 3° Renseigner et modifier l'opinion publique.

Sur le premier point le Comité a adressé en 1899 une pétition signée d'un millier d'adhérents parmi lesquels des notabilités fort connues ; en 1903 la pétition couverte de 3.000 signatures (dont 2.800 signatures de médecins) donne lieu à un débat public au Reichstag.

En 1907 Bebel intervint dans la discussion, il s'était déjà occupé de la question en 1898, lors de la discussion de la loi Heintze. Un nouveau Code pénal étant actuellement en voie d'élaboration la solution de la question s'est trouvée ajournée. L'avant-projet publié en octobre 1909, loin de tenir compte des désirs du Comité, adopte, nous l'avons dit, la solution du code autrichien.

Sur le second point le Comité a fait une enquête et a interrogé soit oralement, soit par écrit environ 8.000 personnes. Cette enquête a valu au président du Comité un procès intenté par quelques étudiants, à l'instigation paraît-il d'un pasteur et une condamnation à 200 M. d'amende. Les travaux du Comité ont été publiés dans un bulletin mensuel (*monatsbericht*) qui a paru de 1902 à 1909, dans un journal de la science sexuelle (*Zeitschrift für Sexualwissenschaft*) paru en 1908, dans une collection de neuf volumes *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*, édités par Max Spohr à Leipzig, volumes auxquels font suite provisoirement depuis 1908 un bulletin trimestriel (*Vierteljahrsberichts*) édité également par la maison Spohr. Le *Jahrbuch* et le bulletin trimestriel contiennent la bibliographie aussi complète que possible de l'inversion. La bibliographie est actuellement rédigée par l'écrivain connu N. Prætorius.

Ces différentes publications ont accueilli un nombre considérable de travaux originaux dont beaucoup émanent incontestablement d'hom-

sexuels souvent monographistes. Le Comité a de plus réédité l'œuvre d'Ulrich et quelques ouvrages étrangers consacrés à l'inversion. Les ressources du Comité qui furent de 2.500 Marks en 1899, furent de 18.000 M. en 1905, 17.000 en 1907. Les ressources diminuèrent dans ces derniers temps en raison d'une scission dans le comité et d'une accentuation de l'opinion anti-homosexuelle, accentuation occasionnée par une série de scandales dont le procès Eulenburg fut le plus marquant.

Sur le troisième point, outre la propagande (envoi de brochures à des intellectuels, conférences publiques, etc.), le Comité possède un *office de défense*, organe dont le but est d'entretenir des relations correctes avec la police, de signaler à la police les cas de chantage pour lesquels les victimes ont eu recours au Comité, d'envoyer aux magistrats, aux avocats aux experts amenés à s'occuper d'un procès ayant trait à des questions d'ordre sexuel, des renseignements scientifiques sur ces questions, d'obtenir du ministère public ou des avocats des certificats et des expertises de spécialistes de l'homosexualité. Hirschfeld a été entendu à titre d'expert dans le procès Eulenburg. Le Comité estime qu'il a réussi à éviter des scandales et des suicides, des condamnations injustifiées ou trop sévères.

On peut juger, par ce qui précède, de la méthode et de la ténacité dont a fait preuve le groupement allemand. Il est impossible d'admettre qu'un pareil groupement ait pu se former et continue d'exister, fut-ce dans un pays comme l'Allemagne, où la docilité de l'individu facilite la cohésion des masses, si l'on ne reconnaît que dans les classes moyennes ou élevées de la société, existait un nombre considérable d'homosexuels, de bisexuels ou d'indécis. Il faut, toutefois, tenir compte de la pondération et de la timidité allemandes en tout ce qui est matière *administrative*.

Le Comité a compté des violents : ceux-ci déclaraient l'homosexuel un surhomme, étaient violemment antiféministes, antichrétiens. Voulant faire triompher leur thèse, ils heurtaient l'opinion par tous les moyens, déclaraient qu'il fallait suivre le chemin *par-dessus les cadavres* (*Weg über Leichen*), autrement dit démasquer ouvertement les hauts personnages

dont l'homosexualité n'est un secret que pour le grand public. Cette propagande, maladroite au point de vue des desiderata du Comité, ne tarda pas à provoquer des *contre-propagandes* et elle amena une scission du Comité dont la majeure partie, restée fidèle à Hirschfeld, s'empessa de rassurer, non sans ironie, les *Messieurs homosexuels de la Cour* en regrettant, toutefois, que ces Messieurs ne profitent pas de leur influence pour venir en aide à leurs congénères.

C'est un mystère pour nous autres Français, de savoir si la sympathie de certains aristocrates, ou leur crainte de représailles n'a pas, à l'insu même du Comité, constitué pour celui-ci une protection efficace¹. Mais ici encore nous nous trouvons en présence de cette constatation que les aristocraties allemandes sont imprégnées d'homosexualité, tandis qu'en France ni ce qui subsiste de l'aristocratie traditionnelle (aristocratie considérablement batardée d'ailleurs), ni l'aristocratie politique, ni l'aristocratie intellectuelle, ne comptent d'invertis ; du moins ces aristocraties n'en comptent-elles qu'un nombre extrêmement restreint et ceux-là qui en font partie et sont homosexuels sont des excentriques ou des dévoyés qui seraient rigoureusement incapables de s'astreindre à une œuvre méthodique comme celle qui a tenté les membres du comité allemand. Parfois encore, ce sont des solitaires qui estiment que la souffrance silencieuse est seule compatible avec le respect qu'un galant homme se doit à soi-même.

¹ Faut-il rappeler les hommages officiels, la faveur impériale accordés au grand industriel dont le travail a doté l'Allemagne d'engins militaires formidables. Comment pour hasser les petits homosexuels alors que la réputation invétérée d'homosexuel fameux n'empêchait pas de rendre à celui-là des honneurs exceptionnels ? Dans un Etat autocratique, ou pourvu d'une aristocratie influente, les princes et les favoris homosexuels ou débauchés sont les plus solides remparts de l'homosexualité ou de la débauche.

Tendance des invertis français au groupement

L'appel sexuel est trop impérieux pour que la pudeur, l'éducation ou la dignité imposent à tous un silence douloureux. Si j'en crois certains des correspondants que m'a valu la publication de *Perversion et perversité*, il existerait chez des invertis français une tendance au groupement. J'ajoute que cette tendance me paraît provenir plutôt d'un besoin spontané que dériver d'une imitation de ce qui s'est fait en Allemagne et cela pour la raison d'une valeur capitale que la plupart des invertis qui désirent se grouper, ignorent l'existence du Comité, présidé par Hirschfeld. Voici, à titre d'exemple, un passage d'une lettre qui m'a été écrite par un inverti français.

« Permettez-moi de vous faire part d'un projet que j'ai conçu et qui, « à première vue, vous semblera peut-être extravagant : je désirerais « former un groupement d'invertis sérieux. — Ce groupement aurait « pour but de rechercher tout ce qui serait capable d'améliorer la si- « tuation morale de l'inverti, situation toujours si critique à cause de « l'isolement forcé, situation qui souvent est la cause de catastrophes « intimes. Il est bien entendu que le groupement ne comprendrait que « ceux dont la bonne moralité est certaine, bien que son action hu- « manitaire pourrait, par la suite, s'étendre à tous ceux qui ont le dé- « sir de rentrer dans la bonne voie. L'œuvre de ce groupement, en plus « des avantages intellectuels et moraux qu'elle offrirait à chacun, faci- « literait nécessairement l'étude de cette question si importante et d'ac- « tualité qu'est la question sexuelle et pourrait contribuer à la décou- « verte et à la pratique de règles d'hygiène physique et morale qui « adouciraient le sort cruel légué aux invertis ».

Le sort des homosexuels, excentriques, détraqués, dévoyés ou débauchés qui vont tout naturellement à la canaille ne peut guère intéresser le philanthrope ou du moins ne peut-elle l'intéresser que dans la mesure où toute défaillance humaine

mérite l'apitoiement. Par contre, l'inverti de sentiments délicats, honnête et bon citoyen qui souffre dans la solitude, motive le secours de l'homme de cœur. Quiconque a écrit sur l'inversion a rencontré de ces misères tragiques qui avaient ému Zola, et à l'expression desquelles il est difficile de demeurer insensible. L'inverti sérieux souffre de son mal ; il en souffre d'abord parce qu'il se sent un anormal, un être à part, exceptionnel, différent de ceux qui l'entourent. Continent, il souffre de la continence ; il souffre surtout par l'imagination parce qu'il se grossit à ses propres yeux les inconvénients de l'anomalie et ceux de la continence ; enfin et surtout il souffre parce qu'il ne *peut se confier*, parce qu'en France où, l'homosexualité est *exceptionnelle* ¹, nulle âme compatissante n'aura de pitié pour sa misère et que le médecin lui-même, s'il se confie à lui, ne saura pas, *par ignorance de la question*, ce qu'il convient de dire et comment il est possible de le reconforter. Les perturbations de l'instinct sexuel sont pour les êtres délicats et sains, chez lesquels elles existent, une cause de torture. S'imagine-t-on la souffrance de cet homme éminent, célèbre, réputé, qui, atteint de nécrophilie le lendemain de la mort de son père, alla trouver un médecin et lui avoua, en sanglotant, qu'il ne pouvait assister à un enterrement ?

¹ L'homosexualité est tellement inconnue de la mentalité française que s'il advient, en France, au cours d'exercices militaires par exemple, que deux camarades soient obligés de partager le même lit, la chose sera prise comme un désagrément accepté avec la bonne humeur caractéristique de l'espèce mais sans que nul, dans la collectivité, ait la moindre idée d'y soupçonner aucun mal. Je doute qu'il en soit ainsi dans les pays qui comptent beaucoup d'homosexuels. Si, lorsque se produit en France l'incident que je prends pour exemple, quelque allusion est faite à l'homosexualité, elle le sera par l'habitude des petits cafés concerts ou cabarets chantants de Paris ou encore par un ancien colonial et, par respect par l'opinion, elle le sera à titre de plaisanterie burlesque dénuée de méchanceté ; la masse rira parfois du trait d'esprit, mais sans concevoir le moins du monde qu'il puisse s'appliquer à quoi que ce soit de réel et elle se fâcherait certainement ou considérerait comme immonde celui qui, auteur ou éditeur d'une plaisanterie semblable, ferait mine de le prendre au sérieux.

Notons que l'inverti est souvent un homme remarquable, un citoyen éminent, justement honoré et estimé, un chaste, disons un prude. Notons que l'instinct sexuel, normal ou non, est d'une violence extrême; des prêtres catholiques restés chastes m'ont dit avoir hurlé de douleur sous l'influence des tentations ou plutôt de l'appel sexuel. Signalons enfin qu'il n'est peut-être pas d'anomalie qui incite autant que l'homosexualité au besoin de s'épancher, de dire son mal, d'en causer, d'en écrire. Confesser sa misère est, pour l'homosexuel, un besoin impérieux; le fait de se confier donne aux homosexuels une paix, un soulagement inconcevables.

L'homosexuel est souvent obligé de sabir les propos, les plaisanteries, des grivoiseries du milieu hétéro-sexuel dans lequel il vit; en France ces propos, ces plaisanteries ont pour thème incessant l'amour normal qui répugne aux homosexuels. Ceux-ci deviennent souvent des solitaires; *des gens dont la conduite privée est exemplaire*; mais ils n'acquiescent cette réputation qu'au prix d'une sorte de martyre qui est autant le fait de leur misère que du grossissement de cette misère par l'imagination.

Je crois que beaucoup d'homosexuels ont tort de s'enfoncer en quelque sorte dans leur isolement douloureux. Ils pourraient souvent tirer profit ou soulagement d'une confession faite à des hétéro-sexuels âgés et bienveillants. Il faut savoir qu'en France l'opinion ignore en général l'homosexualité, elle condamne, elle abomine les actes homosexuels; je ne crois pas qu'elle éprouverait la même répulsion pour les tendances qui auraient plutôt des chances de provoquer l'apitoiement chez ceux qui seraient capables de ne les pas traiter par l'ironie.

Le Français connaît l'inversion par les scandales récents, tel le procès Eulenbourg et, pour lui, dire d'un homme qu'il est inverti revient à dire qu'il est pédéraste. Si le public qui affectionne les cabarets des grands boulevards s'est parfois amusé follement des plaisanteries explicites sur les Harden-party, s'il a ri de ces lazzis, avec une inconscience qui prouve combien l'esprit français, qui domine malgré tout en ces endroits cosmopolites, est éloigné de l'inversion, c'est parce que, pour les auteurs comme pour les spectateurs, il ne s'agissait que de pédérastie et si la pédérastie a fait rire au lieu d'irriter, c'est que le pédéraste était toujours un Prussien et que le Prussien était ridiculisé. On peut accorder au patriotisme des manifestations plus judicieuses, il n'en n'est pas moins exact que les Français se réjouissent

d'apprendre que les Allemands sont atteints d'un vice profondément répugnant à leurs yeux et dont ils se considèrent, eux Français, comme à peu près entièrement exempts (Laupt's).

En France, où le médecin, l'avocat, l'officier homosexuels n'existent pas ou n'existent qu'à l'état de *rarissime exception*, un groupement à la Hirschfeld ne pourrait pas se constituer, manque d'éléments. Si un groupement homosexuel se formait, il serait composé d'énergumènes et de tarés et sombrerait plus vite encore sous le ridicule qu'sous le mépris.

Dans une lettre à moi adressée par un homosexuel, je relève, après forces appréciations très sévères à l'adresse du Comité allemand, le passage suivant : « ... les pédérastes s'unissent pour la plus grande satisfaction de leurs passions ; les invertis vivent isolés et ont trop de dignité pour réclamer (à la façon du Comité) l'indulgence envers une disposition qui ne constitue pas un vice mais qui est le fait d'une erreur de la nature... Il est certain que la logique contraint tout homme de bon sens à accorder de l'indulgence, de la sympathie même à ceux qui, par un caprice aveugle de la nature, sont voués à une passion malheureuse et à une vie stérile, comme elle le contraint également à juger avec sévérité celui qui, par une curiosité malsaine, par une habitude vicieuse librement consentie, a acquis une passion anormale.

« Dans tous les cas, les vrais invertis sont mieux protégés par la justice et par la science que les pédérastes par leurs Comités et leurs intrigues. Nous voyons depuis quelque temps l'opinion scientifique et l'opinion publique plus indulgente et moins intransigeante à l'égard des premiers, ce qui se traduit par des solutions de plus en plus équitables. — En résumé, le Comité ne nous intéresse pas ; les rarissimes d'entre nous qui s'y trouvent ne peuvent très certainement qu'y vivre dans le malaise et la contrainte. Le Comité tel qu'il est composé ne peut avoir aucune utilité pour nous. Son œuvre est bien définie : favoriser et développer le vice ; un point, c'est tout. »

Un homosexuel m'a proposé la création d'une société secrète composée d'homosexuels et d'hétérosexuels décidés à s'entraider (Laupt's).

Il se peut que le Comité allemand recrute des adhérents en

France ; je ne pense pas qu'il puisse présentement en recruter beaucoup. Il se peut aussi que la bisexualité et l'homosexualité continuent à se développer en France sous l'influence de différentes conditions (conditions économiques, mariage retardé, contamination coloniale). Je doute que la France évolue aussi aisément vers la bisexualité que l'Allemagne ni surtout que les classes instruites (et les autres non plus *a fortiori*) tolèrent aussi aisément l'homosexualité que l'Allemagne où le comité Hirschfeld foisonne d'avocats, de médecins, d'officiers, etc. Nous sommes loin, très loin de tout cela. Est-ce à dire que nous ne puissions trouver un enseignement dans l'observation de ce qui se passe en Allemagne ? Il n'est pas de phénomène qui ne doive nous conduire à des observations utiles :

A mon avis, il pourrait se constituer, en France, une réunion de savants et d'écrivains, de conduite privée inattaquable et exempts d'homosexualité, de bisexualité ou de parasexualité, destinés à mettre en commun leurs efforts pour étudier les problèmes d'ordre sexuel. Cette assemblée contribuerait à élucider les questions demeurées obscures dans les phénomènes de la reproduction des animaux et des végétaux ; elle favoriserait l'étude de la sexualité normale, de la métasexualité (grossesse, accouchement, allaitement, puériculture, infanticides), elle éluciderait les conditions de production des monstres et des hermaphrodites, enquêterait sur la psychologie des normaux, des invertis, des parasexuels et des asexuels, recueillerait les faits sociaux (suicides et crimes par amour) dignes d'être notés, en un mot elle s'appliquerait à réunir dans un *esprit strictement scientifique*, tous les travaux sérieux relatifs à la sexualité. Une pareille académie devrait éditer une revue, sorte de *Sexualia* dans lesquels seraient condensés tous les résultats obtenus par l'effort et par l'observation des faits. Elle pourrait également conserver avec le consentement de leurs auteurs des observations ou confessions qui, au cas où l'assemblée parviendrait à subsister, pourraient porter sur plusieurs générations et qui seraient alors pour les savants d'un intérêt considérable. Je crois que le progrès de la curiosité scientifique imposera ultérieurement aux individus des Etats policés la possibilité d'ouvrir des *archives de fa-*

*milles*¹, où seront consignées et mises en lieu sûr après contrôle et sous la sauvegarde du secret, des observations qu'il sera possible parfois de poursuivre pendant des siècles. Je crois aussi que l'établissement d'un *registre médical de la maison*, analogue aux registres de casernement réglementaires dans l'armée française, sera ultérieurement imposé aux possesseurs d'immeubles.

Les groupements scientifiques dont je préconise l'instauration pourraient rendre des services aux familles, conseiller et guider l'individu, éduquer jurés et magistrats pour que ceux-ci cessent d'envoyer à la guillotine ou au bagne, l'inculpé coupable d'actes qualifiés d'enfantillages malpropres (Cas Renard) et aussi étudier l'utilisation des malformés et des malchanceux, impuissants, invertis, malheureux et inaptes au mariage, désespérés évoluant vers le suicide... en un mot de ceux qui constituent à l'heure actuelle un *véritable déchet social* et à beaucoup desquels il serait sans doute possible de donner le bonheur ou tout au moins la paix en les employant à des œuvres utiles. J'espère pouvoir consacrer ultérieurement un ouvrage à l'importante question de *l'utilisation des déchets sociaux* dans les sociétés de l'avenir (Lauptis).

Qu'est l'instinct sexuel ?

Que devons-nous penser de l'instinct sexuel ? Qu'est-il ? comment expliquer sa puissance ? Ce sont là questions qui paraissent à leur place dans un ouvrage sur l'homosexualité et qui même auraient dû, en bonne logique, précéder l'exposé de toute autre considération.

A mon avis, l'instinct sexuel, *c'est la manifestation d'une qualité fondamentale d'un groupe de cellules nerveuses dont la fonction est de mettre l'être vivant dans les conditions morales et physiques les meilleures pour rendre possible et facile le genre de coït adéquat à son sexe, puis pour déterminer et effectuer le coït. Et le coït, disons pour les animaux qui ne le pratiquent pas : l'acte essentiel de la reproduction, c'est la mise dans des conditions nécessaires à leur développement des cellules génératrices produites dans l'organisme adulte.*

¹ V. la dépêche du Centre Tours : *Le dossier médical de la famille* (26 octobre 1908).

Plus on considère des animaux à organes et à cerveau compliqués, plus les manifestations de l'instinct sexuel sont variées. Mais dans son essence le phénomène est le même ; il s'agit d'une propriété de la cellule nerveuse et l'instinct sexuel est un instinct fondamental, analogue à l'instinct de nutrition qui pousse le petit, à peine né, à se repaître de la nourriture qui lui convient. Chez certains animaux, l'instinct sexuel est réduit, par des procédés analogues à ceux que l'on remarque chez des végétaux, à la libération des cellules génératrices chez les mâles, à la réception des cellules génératrices mâles suivie à échéance plus ou moins longue de l'expulsion de la graine fécondée chez les femelles ; ces phénomènes, chez des animaux inférieurs, ne nécessitent souvent que la mise en jeu, par réflexe, d'un appareil simple dont le fonctionnement, déterminé par l'excitant adéquat, reconnaît pour condition et pour cause un état protoplasmique spécial et normal¹ ; chez les animaux supérieurs, l'appareil génital, ayant acquis un haut degré de perfectionnement et de complication, produit, soit directement, soit par action sur les organes voisins, des manifestations si nombreuses et diverses qu'elles voilent plus ou moins l'acte essentiel : la mise en activité, à une période de l'existence, de cellules nerveuses, dont le rôle est de mettre l'être en état de placer dans les conditions nécessaires les cellules génératrices. Chez l'homme l'appareil génital est une longue chaîne pourvue de trois centres : un *centre cérébral*, un *centre médullaire*, un *appareil viscéral*. Chacune des parties étant soumise à d'étroites conditions de voisinage avec les organes voisins, et les centres nerveux (médullaire et cérébral) étant plus ou moins capables d'indépendance vis-à-vis l'un de l'autre, il n'est pas surprenant qu'en certain degré de fragmentation fonctionnelle rende souvent les phénomènes passablement obscurs.

¹ V. Ellis, Clevenger, Spitzka, Kiernan, Joanny Roux. Certains auteurs ont pour des raisons d'analogie qualifié cet état de faim protoplasmique. On pourrait soutenir que la production des cellules génératrices, douées en puissance d'une énergie colossale, est le résultat de la limitation de l'accroissement de l'être, causé par la nutrition : un être ne pouvant s'accroître indéfiniment, sa force d'expansion s'emmagasine en des cellules de vitalité latente considérable (cellules génératrices). L'expression de faim protoplasmique me paraît devoir être réservée à une simple analogie entre le mécanisme de manifestations de l'instinct fondamental de nutrition avec certaines (expulsion ou réception suivie de conjonction des germes), de l'instinct de reproduction qui, s'il a dérivé du premier, peut être considéré, en l'état actuel de ses relations avec lui, comme étant devenu héréditairement distinct et fondamental.

Au fond, chez tous les animaux et même chez beaucoup de végétaux, le fait reste le même : production chez l'adulte de cellules dont la fonction nécessite tôt ou tard qu'elles se séparent de l'adulte générateur. Chez les animaux à système nerveux, des cellules nerveuses, douées de la faculté d'exciter ceux des autres centres nerveux, qui peuvent les aider, douées également comme le sont les centres nerveux, mais à un très haut point, de la propriété d'inhiber par leur fonctionnement les centres dont l'action pourrait contrarier la leur, ces cellules nerveuses ont pour fonction d'assurer la mise dans les conditions nécessaires des cellules génératrices.

Il n'y a pas plus lieu de se demander avec chance de réponse positive le pourquoi de cette fonction qu'il n'y a lieu de demander : Pourquoi l'animal, pourquoi le végétal, pourquoi l'affinité chimique, pourquoi la vie ?

Pas plus qu'Havelock Ellis, le célèbre auteur anglais, je n'admets la théorie de l'évacuation. Sans doute, en un sens, l'instinct génésique est bien un instinct d'évacuation, puisque son rôle est d'opérer la libération, l'expulsion hors du générateur des cellules génératrices¹.

Chez les poissons il y a, chez la femelle comme chez le mâle, une évacuation ; dans la plupart des espèces l'accouplement n'existe pas ; le mâle cherche et trouve des œufs issus du corps de la femelle et verse la laitance par dessus. Chez les animaux supérieurs même, on peut être considéré les ovules arrivés à l'état de maturité comme évacués par le corps de la mère, et provisoirement inclus en un territoire (ovaire) qui n'est déjà plus essentiel à la mère. L'instinct sexuel peut alors être considéré comme un instinct d'évacuation, si, par là, on entend instinct d'amener en contact les cellules génératrices mâles et femelles, produites par les générateurs, évacuées par eux. Avouons que l'expression instinct sexuel est plus claire et plus complète ; de plus, le mot évacuation, loin de simplifier la question, la complique et l'obscurcit. Il est d'autant plus mauvais qu'il conduit à comparer l'acte sexuel à la miction et à la défécation ; or, il ne semble pas qu'il soit

¹ L'étude de l'instinct sexuel pourrait peut-être gagner à être considéré du point de vue suivant : étant donnée l'importance de la reproduction monosexuelle et aussi de la reproduction par hermaphroditisme de certains animaux inférieurs, il faudrait parfois chez les animaux supérieurs faire abstraction de la dualité sexuelle, pour considérer les organes mâles et femelles et les phénomènes sexuels nerveux comme si ces organes appartenaient à un même organisme.

possible d'assimiler la nécessité et le fait de rejeter des produits devenus inutiles et toxiques, respectivement au désir sexuel et à l'acte de projeter *in loco debito*, tout au moins de mettre dans les conditions nécessaires à leur développement des cellules douées d'une force latente énorme. L'évacuation importante chez l'homme, accessoire chez la femme, est une phase de l'acte sexuel et la nécessité d'évacuer les déchets de la nutrition ne se pourrait guère comparer qu'à la fatalité de celles des pollutions qui se produisent par dégorgement d'une glande mâle dont le fonctionnement n'est pas physiologiquement suffisant ; encore vaudrait-il mieux faire une comparaison d'ailleurs défec- tueuse avec le vomissement causé par une surcharge de l'estomac. Quant aux jouissances qui accompagnent toute évacuation physiologique et que l'on compare au plaisir sexuel, il suffit de remarquer que chacun des actes physiologiques normaux est accompagné d'un plaisir *sui generis* et que les différentes phases de l'acte sexuel, et non pas seulement la courte phase de l'éjaculation, n'échappent pas à la règle. Il n'y a pas lieu de s'arrêter outre mesure, à des théories qu'Ellis a résumées avec finesse et non sans ironie, je pense, par une comparaison entre la miction et la copulation considérée comme une miction qui ne pourrait s'effectuer sans le secours d'une partie du corps d'une personne autre et de sexe opposé, agissant comme cathéter ².

Le plaisir, effet de l'acte, aide à l'acte ; il devient une cause adjuvante et même déterminante de certaines de ces phases ; quant au *désir*, c'est la modalité subjectivement perceptible par autoconscience cérébrale de l'état d'instance des cellules nerveuses ; au début, cet état d'instance peut, à lui seul, être la première phase d'un acte dont les circonstances, ou l'état de l'appareil médullo-viscéral, ne permettent pas encore l'accomplissement des phases subséquentes ; cet état d'instance devient ensuite le facteur essentiel du *modus faciendi*, car cet état d'instance, expression incessante de la tendance à l'accomplissement de l'acte, et qui n'est que la tension d'un appareil nerveux, dont la fonction se porte à sa fin normale, par son expression subjective : le désir, fournit les éléments nécessaires à l'accomplissement de l'acte : recherche et rapprochement de l'être désiré dans les premières phases ; — pendant l'acte même, recherche et renouvellement des sensations centripètes qui, parce qu'elles sont agréables (étant les élé-

² HAVELock ELLIS. — *Studies in the psychology of sex*. Philadelphia, F.-A. Davis.

ments nécessaires à une dépense d'activité normale), par le plaisir, en contribuant à mener au paroxysme, à son apogée, la tension nerveuse, maintiennent et fortifient l'état d'instance. Et ceci se produit jusqu'au moment où les organes étant au point nécessaire (c'est chez le mâle le moment où l'émission va se produire) pour la coaptation parfaite (émission d'une part et, normalement, réception de l'autre), l'acte s'accomplit; puis la tension nerveuse disparaît pour faire place, l'acte s'effectuant, à la détente et au repos qui accompagnent et suivent tout acte normal physiologiquement effectué.

Notons en passant que l'insoumission à l'exécution normale des phases de l'acte a des inconvénients qui, à la longue, peuvent être sérieux.

« L'interruption du coït, écrit le Dr Anton Nyström ¹, est fréquemment nuisible à l'homme (comme à la femme). Il en est assurément beaucoup qui peuvent la pratiquer occasionnellement ou pendant un court espace de temps sans mauvaises suites, mais chez un grand nombre il nuit à la longue à la santé quand il est pratiqué longtemps. Le Dr Hasse, le professeur Hirt, les Drs J.-T. Johnson et A. Gorhan, d'autres médecins sont arrivés, après de nombreuses observations, aux mêmes constatations que moi à cet égard. »

Si l'état de l'appareil viscéral peut particulièrement déterminer l'état d'instance, s'il intervient ensuite, à quelque moment que ce soit, pour fortifier l'état d'instance qui se manifeste par un acte dont une évacuation est le terme ultime, l'instinct sexuel n'est cependant une tendance à l'évacuation qu'à la condition que le mot évacuation ait la signification que nous lui avons donnée et non celle de rejet pur et simple en dehors de l'organisme ²; ce sont certains actes viciés et imparfaits (onanisme) qui pourraient être comparés à de simples évacuations, s'il n'était plus juste de les rapprocher des actes anormaux qui ont pour but de produire une excitation passagère (alcoolisme, tabagisme), ce sont surtout les pollutions qui ressemblent à des éva-

¹ Dr ANTON NYSTRÖM de Stockholm. — *La vie sexuelle et ses lois*. Paris, Vigot, 1910, p. 257.

² On peut évidemment trouver des analogies de mécanisme nerveux entre des actes aussi différents que l'accouchement, la miction, l'éjaculation; ces analogies n'autorisent pas à assimiler les modifications très variées d'un instinct dont la fonction est d'assurer le développement des cellules génératrices avec le simple acte semi-réflexe du rejet des produits de déchet (défécation et miction). Voyez travaux de Ellis, Eduard von Hartman, Féré, Tarcanoff.

enations ; or, les pollutions manquent précisément des caractères principaux nécessaires à l'accomplissement de la fécondation.

Une autre comparaison a encore été signalée par Ellis, dont la sagacité affectionne les conceptions de ce genre, entre l'accouplement et l'allaitement : *The analogy is very close though I do not know, or cannot recall, that it has been pointed out : the erectile nipple corresponds to the erectile penis, the eager watery mouth of the infant to the moist and throbbing vagina, the vitally albuminous milk to the vitality albuminous semen... The mother is indebted to the child for the pleasurable relief of her distended breasts*¹.

Moll, le célèbre écrivain allemand, déclare l'instinct sexuel constitué par deux instincts, l'*instinct de contractation* (*instinct to approach, touch, and kiss another person, usually of the opposite sex*) instinct dont la manifestation résulte indirectement des glandes sexuelles, propagé par sélection naturelle et qui ne s'est développé chez les êtres que consécutivement à l'instinct primordial de *détumescence*, manifestation directe de l'activité glandulaire.

Ellis qualifie autrement le premier de ces instincts, il l'appelle *instinct de tumescence*, il considère les deux instincts comme intimement liés.

Mon avis est qu'il n'y a pas lieu de diviser en deux l'instinct sexuel. Au fur et à mesure que le système nerveux s'est développé, que le cerveau a pris de l'importance, l'appareil sexuel s'est également étendu et s'est trouvé en connexions de plus en plus étroites et nombreuses avec des organes cérébraux et autres de plus en plus variés et compliqués.

Les manifestations sexuelles ont augmenté en nombre et en diversité. Le centre médullaire a poussé des ramifications vigoureuses vers le cerveau et il s'est développé un *organe sexuel cérébral* ; mais à l'état physiologique les différentes parties ont un *jeu concordant*, dont l'unité, au point de vue de la fonction à remplir, ne me paraît pas permettre la scission de l'instinct sexuel en deux instincts.

L'appareil génital comporte chez les animaux supérieurs un centre

¹ A mon avis, si l'allaitement, fonction sexuelle (metasexuelle) normale, occasionne du plaisir, c'est que l'accomplissement des fonctions physiologiques s'accompagne d'un plaisir. Le soulagement dû à l'évacuation d'une quantité de lait considérable n'est pas, à mon avis, le facteur habituel et principal du plaisir. Enfin la femme normale tient *instinctivement* à allaiter.

cérébral ¹, développement, prolongement, épanouissement de l'appareil. Plus le cerveau est développé et plus la vie intellectuelle est intense, plus ce centre cérébral sexuel est nécessaire. Si nous considérons que la fonction sexuelle pour s'effectuer exige que les organes de l'être soient mis dans les conditions les meilleures pour l'accomplissement de l'acte, il serait incompréhensible que le cerveau ne se trouvât pas lui-même comme les autres organes dans l'obligation de réaliser les conditions optima pour l'accouplement: et c'est la fonction du centre sexuel cérébral d'influer sur les autres centres cérébraux au point de transformer le caractère, les idées, les habitudes de l'être, de le rendre presque méconnaissable et d'amener par là entre êtres de sexe opposé les rapprochements les plus imprévus et les plus difficiles à effectuer.

A l'époque de la puberté, l'appareil neruo-viscéral est au point de croissance et de développement nécessaire à son fonctionnement; les cellules nerveuses sont en *état d'éveil* par suite de leur développement normal et par l'influence de sensations centripètes émanées de l'appareil viscéral également arrivé à son état complet de développement. A ce moment une sensation (visuelle, olfactive, tactile, auditive) ², peut-

¹ Si l'on ne croit pas à l'existence d'un centre, il faut en tous cas admettre que l'activité cellulaire cérébrale peut affecter une modalité sexuelle; au moins provisoirement, l'expression de centre cérébral peut être utilisée pour rendre commodément la pensée.

² Le fait que l'amour est déterminé plutôt par un être que par un autre reconnaît pour causes et des prédispositions héréditaires ou acquises qui constituent à chacun une formule individuelle plus ou moins transformable, et, surtout pour le premier amour, une raison de circonstance.

Il arrive qu'une sensation a agi plus particulièrement sur un cerveau en état d'éveil sexuel, soit à cause de son intensité, soit parce qu'elle est venue la première au moment de la réceptivité. Ceci explique que l'amour d'un jeune homme s'adresse souvent à un être que l'on eût jugé indigne de le provoquer. C'est que l'être qui, souvent inconsciemment, a déterminé cet amour a, par suite des circonstances, fourni le plus de sensations ou les sensations les plus adéquates au cerveau dont l'excitation n'attendait qu'une sensation appropriée pour se produire.

L'intensité et la fréquence des sensations émanant de la présence (vue, audition, olfaction, etc.) de l'être aimé ont, surtout en pareil cas, une grande importance.

On connaît le proverbe: loin des yeux, loin du cœur. Si l'être aimé disparaît, le jeune être en état d'éveil sexuel ne tarde pas à être à nouveau influencé, de la même façon qu'il l'avait été auparavant, par quelque être de sexe opposé de son entourage.

être fort banale, émanée d'un être appartenant, dans la règle, au sexe opposé¹ est l'excitant physiologique qui (agissant immédiatement ou, à distance par le souvenir) suffit pour déterminer l'état d'instance, en portant à l'éréthisme le centre sexuel cérébral. Ce centre sexuel cérébral est, comme les autres centres cérébraux, susceptible d'être *inhibé* (par exemple les centres d'idéation, du raisonnement peuvent en certains cas gêner son éréthisme) ou *inhibiteur*. Or, au moment de l'éréthisme du centre sexuel, ce centre devient puissamment inhibiteur des autres centres cérébraux et par là lève tous les principaux obstacles d'ordre intellectuel ou d'ordre instinctif à l'accomplissement de l'acte sexuel. Il est également et au plus haut point *excitateur* de ceux des centres cérébraux dont le fonctionnement aide au sien. Et nous voyons alors au moment où l'éréthisme sexuel cérébral, on peut dire l'*érection cérébrale* est obtenue et où l'inhibition de certains autres centres est le plus complète, les plus étonnantes modifications des attitudes, du caractère, des habitudes, et même les fautes de raisonnement et d'appréciation les plus grossières. Les obstacles à la réunion de deux êtres, loin de réfréner et de calmer l'éréthisme sexuel, l'exacerbent et déterminent soit chez les deux, soit chez l'un des deux une série d'actions (poursuite, coquetterie mâle et femelle)², une *agitation* dont le rôle

¹ Etant donnée la facilité avec laquelle se produit l'excitation, au moment du l'éveil sexuel il n'est pas indifférent que le premier excitant soit adéquat à la fonction sans quoi il peut arriver que le premier acte (et dans l'acte il faut comprendre la phrase cérébrale) soit partiellement ou totalement vicié ; des voies d'association vicieuses sont créées ; l'appareil sexuel aura acquis la tendance à être mis en action par des sensations inappropriées de même nature que celles qui ont déterminé pour la première fois l'excitation ; et, telle singularité (éréthisme se produisant par l'effet d'excitations bizarres ou malpropres) reconnaît pour cause un acte semblable effectué dans l'enfance ; de là le danger des agglomérations monosexuées et surtout celui des manœuvres attentatoires qui imposent, — et souvent à un appareil cérébro-viscéral insuffisamment développé, — des sensations anormales, et transmises souvent au centre par des voies anormales : c'est ce qui se passe, par exemple, lorsque l'excitation sexuelle est produite par action directe sur l'appareil viscéral, avant même que le centre cérébral soit en état d'instance ou simplement d'éveil.

² A. noter que, pour chaque espèce d'animaux, les actes de coquetterie (mâle ou femelle) s'accomplissent par tendance héréditaire de la même façon, et que des modifications organiques si profondes se produisent sous l'influence sexuelle, que des changements considérables d'habitus apparaissent à l'époque du rut de certains animaux, époque de rut dont la disparition, à peu près absolue dans l'espèce humaine, ne laisse pas de compliquer beaucoup l'étude de la sexualité.

est de forcer le plus l'attention, et de fournir aux organes des sens, aux yeux, aux oreilles, à l'odorat de l'être recherché, qui, s'il est lui-même en état d'éveil sexuel, vibre aux sensations les plus banales venant de l'être désiré, le plus de sensations susceptibles d'agir sur son système nerveux d'une façon favorable au rapprochement¹ ; en même temps, cette agitation constitue pour celui qui la manifeste² une dépense de force qui diminue la tension des autres centres nerveux, fortifie par conséquent la suprématie du centre sexuel, auquel elle ne cesse de fournir le plus possible de sensations (ou d'influences d'idéation) se rapportant à l'être recherché.

En même temps que le centre sexuel cérébral arrive à son paroxysme d'excitation et qu'il influence, c'est-à-dire excite fortement certains centres, en inhibe partiellement d'autres, le centre médullaire et, par lui, l'appareil viscéral se trouvent en état d'éréthisme. Cet état d'éréthisme médullo-viscéral fait suite à l'état d'éréthisme cérébral, et cela à un intervalle plus ou moins long, parfois tellement court qu'on peut considérer les phénomènes comme concomitants.

Si l'éréthisme de l'appareil médullo-viscéral, déterminé, soit par une sensation des organes génitaux, soit par une excitation nerveuse quelconque (cérébrale ou de nature réflexe), peut suffire pour permettre l'accouplement sans que le centre sexuel cérébral ait de part appréciable à l'acte, on peut néanmoins penser que chez les animaux supérieurs, et particulièrement chez l'homme, une reproduction *abondante* de l'espèce ne pourrait être assurée sans la participation à l'acte sexuel du centre sexuel cérébral. Celui-ci, par *l'excitation qu'il détermine de certains centres cérébraux, par la sienne propre et par le refoulement des manifestations cérébrales qui s'opposeraient aux actes sexuels* (raisonnements, actes d'instinct ou d'habitude), permet à l'être de surmonter les obstacles accumulés par les exigences de la vie en société. Le centre cérébral est la partie de l'appareil destinée

¹ On peut penser que les sensations qui déterminent l'éréthisme sexuel cérébral, par les profondes impressions qu'elles produisent, sont pour une part très appréciable un élément constitutif de *nos goûts esthétiques*. La parure d'amour chez l'animal, c'est-à-dire la plus éclatante, celle qui, par sa variété et sa couleur, est le plus capable d'impressionner le système nerveux, nous la disons la plus belle. Il serait intéressant d'étudier les manifestations de *l'instinct sexuel en tant que bases de l'esthétique*.

² V. Ellis au sujet des observations de Darwin. Voyez également Espinas, Beaunis, Groos, Ziegler, W.-H. Hudson.

à contrebalancer, à vaincre le jeu de centres cérébraux devenus prépondérants dans l'espèce humaine. Et ceci nous aide à comprendre que les rois, comme on dit vulgairement, en viennent à épouser des bergères, autrement dit les mariages d'amour ¹. L'acte médullo-viscéral seul ne suffirait pas à assurer une reproduction abondante, sans l'acte cérébral qui ², par ses efforts préalables, aplanit les difficultés et, en levant les obstacles, rend possibles les unions les plus imprévues et les plus contraires au raisonnement et aux instincts conservateurs sous les formes particulières que ces instincts affectent dans l'espèce humaine.

Mais, de même que la plupart de nos actes habituels ne sont effectués les premières fois qu'après une élaboration cérébrale, pour devenir ensuite, sous l'influence de la répétition, des réflexes, de même l'acte sexuel médullaire peut se produire sans avoir été précédé de l'éréthisme cérébral, qu'il peut au contraire précéder ou déterminer ; celui-ci peut même manquer complètement ou presque complètement : une sensation tactile ou visuelle, une idée, une excitation des organes provoque l'éréthisme médullo-viscéral sans que l'excitation du centre cérébral ait été préalablement produite de façon appréciable, et que l'on ait pu remarquer l'état d'éréthisme cérébral dont nous avons parlé, et qui est la caractéristique de l'être amoureux, *in love*. Un amour qui s'est déroulé au début selon les trois phases normales ; *tumescence ou éréthisme cérébral, tumescence ou éréthisme médullo-viscéral, détumescence*, peut se manifester par la suite par des actes dont chacun ne comprend que les deux dernières phases (*tumescence médullo-viscérale, détumescence*) et qui a été provoqué soit par une sensation centripète, venue des organes génitaux et provoquant l'excitation du centre médullaire, soit par une sensation ou

¹ L'indulgence accordée aux délits et aux crimes dits passionnels témoigne que les jurés, plus ou moins consciemment, se rendent compte de toute la puissance de l'instinct sexuel, de l'inhibition que ses manifestations exercent sur celles des autres centres. D'autre part, les excès génésiques occasionnent de l'instabilité nerveuse ; ils donnent au domaine du réflexe une prépondérance qui est la cause d'actes singuliers et vraisemblablement de beaucoup d'actes criminels.

² Je ne veux pas dire que le centre sexuel cérébral s'est développé *dans le but* de contrebalancer les influences antisexuelles, les forces d'inhibition suscitées et développées par la vie en société ; il faut entendre qu'un instinct aussi puissant que l'instinct sexuel se fait jour au travers des obstacles, ces obstacles fussent-ils le résultat du développement de centres nerveux supérieurs.

une idée dont l'influence se fait sentir sur le centre médullaire qu'elle excite, en suivant un tracé qui, tout en impressionnant plus ou moins des centres cérébraux, n'arrive pas à déterminer l'éréthisme du centre sexuel cérébral. Soit par l'effet héréditaire d'un fonctionnement vicieux de l'appareil, soit au contraire par continuation héréditaire ou réapparition atavique d'appareils génésiques chez lesquels le centre sexuel cérébral est rudimentaire (car l'existence de celui-ci est peut-être due uniquement à ce fait que plus le cerveau s'est compliqué, plus l'humanité a progressé, plus les obstacles aux rapprochements sexuels ont grandi, plus, par conséquent, s'est fait sentir pour l'accomplissement de la fonction essentielle de reproduction le besoin d'un prolongement sexuel cérébral excitateur et inhibiteur), pour quelque cause que ce soit, il se trouve des hommes chez lesquels l'amour se réduit sensiblement à l'acte médullaire. Par contre, chez d'autres, la phase cérébrale devient si importante qu'elle semble passer au premier plan¹. C'est, avec la qualité de l'excitant qui influe particulièrement sur un être donné, un des éléments importants de la *formule sexuelle individuelle*.

La complexité de l'appareil, et par conséquent celle de son fonctionnement, amène souvent un degré plus ou moins prononcé de fractionnement de mécanisme². Ceci se conçoit aisément si l'on réfléchit que chacune des parties principales de l'organe (cérébrale, médullaire, viscérale) se trouve soumise à d'étroites conditions de voisinage; de même que l'état de la vessie influe par le *plexus de Santorini* sur l'état des organes génitaux par l'intermédiaire du centre médullaire, de même que celui-ci dans la moelle influence plus ou moins le centre de la miction et est influencé par lui puisqu'ils sont voisins, de même le centre cérébral expose le système sexuel tout entier aux contre-coups des multiples influences excitatrices et inhibitrices des relations inter-centrales. Notons enfin que chacune des trois parties de l'appareil peut,

¹ De là, qu'il s'agisse de normaux ou d'invertis, la distinction entre les *cérébraux* et les *spiniaux*. Voyez à ce sujet la classification de Magnan. V. également les travaux sur l'amour mystique.

² Il peut arriver que l'éréthisme cérébral ou l'éréthisme des organes ne se produise plus de façon normale, et aux moments voulus, pour une action synergique; que l'un des deux s'effectue mal, de façon irrégulière ou sous l'influence d'excitants anormaux et même qu'il cesse complètement de se manifester (impuissance coïncidant, par exemple, avec un violent amour cérébral), soit d'une façon permanente, soit seulement à certaines périodes de l'existence ou pour un acte ou une série d'actes déterminés.

par sa propre excitation, exciter les deux autres ou l'une des deux autres. L'excitabilité d'un pareil système est très facilement produite; très facilement aussi l'éréthisme n'aboutit pas à l'évolution des phases normales de l'acte. Plus un appareil renferme de neurones et de fibres, et plus il confine à des neurones et à des fibres, plus son fonctionnement a chance d'être aisément vicié. De là le nombre considérable de viciations sexuelles, acquises par habitude ou héréditairement transmises et en dehors de toute malformation organique apparente. A l'âge de la puberté, des exigences sociales interdisent ou retardent le rapprochement sexuel; l'éréthisme ne pouvant aboutir à la détumescence, celle-ci tend à être obtenue par des moyens anormaux (*excitation artificielle des organes, autophilie*: V. Ch. v. p. 338, *organophilie, inversion*). A l'âge adulte, il arrive que la conquête d'un être du sexe opposé, du fait des circonstances et des exigences sociales, ne devient possible qu'au moment où l'éréthisme cérébral (dont le soulagement a été parfois obtenu à l'aide d'artifices cause de déviations) n'existe plus, ou que l'être désiré est remplacé par un autre qui n'avait nullement déterminé l'amour cérébral; l'excitation médullo-viscérale et la détumescence ne sont alors souvent obtenues que par des artifices; il en résulte une scission; chacune des phases (cérébrale et médullaire) étant effectuée à part, et les désirs ou jouissances qui se rattachent à chacune d'elles recherchées pour leur propre compte; enfin le raisonnement en faisant clairement prévoir à l'homme la restriction apportée à son propre bien-être par la procréation de nombreux enfants ou par celle d'un enfant illégitime, le conduit à rendre sans effets l'acte; de même la crainte raisonnée des maladies l'amène à modifier ou à remplacer les actes normaux, tout en poussant le plaisir au maximum. Enfin l'homme, par suite du développement considérable de son cerveau et de l'indépendance de celui-ci, de l'action puissante de l'intellect sur une partie du mécanisme (de la conduite) de l'organisme, ne trouve plus, autant que l'animal, dans les lois ou habitudes organiques héréditaires un guide sûr¹ pour repousser les actes viciés ou

¹ Il serait intéressant de savoir si l'égoïsme du mâle en amour est normal ou non et s'il a pour la femme les conséquences redoutables que lui assigne Anton Nyström. « La santé de la femme, dit cet auteur, souffre au plus haut degré de l'injustice criante que lui fait l'homme lorsque celui-ci ne pense qu'à sa propre satisfaction dans l'accomplissement de l'acte sexuel, méconnaissant ainsi le droit indiscutable qu'elle a aussi bien que lui. La sexualité non satisfaite étant souvent une conséquence de l'ignorance dans l'art d'ai-

excessifs, pour se soustraire à l'enseignement de plaisirs anormaux (débauche) que lui révèlent ses semblables.

De ceci ¹ résulte la fréquence dans l'espèce humaine du remplacement des actes sexuels par *des actes parasexuels*. A beaucoup correspond une déviation sensible du mécanisme qui pourrait conduire à l'établissement d'une classification rationnelle des perversions, déviations ou anomalies héréditaires ou acquises de l'instinct sexuel. Toutes ces altérations de fonctionnement se produisent aux dépens de la fonction de reproduction et déterminent une sorte de *malthusianisme automatique*, en relation directe avec l'état de la civilisation et avec les conditions

mer — dans lequel entrent la sympathie et l'amabilité en général aussi bien que la tendresse et les caresses dans les préliminaires de l'acte sexuel — il est facile de comprendre pourquoi la pratique du *coitus interruptus*, si généralement en usage comme moyen préventif, est si préjudiciable. Dr ANTON NYSTRÖM, *La vie sexuelle et ses lois*, Paris, Vigot, 1910, p. 149. Anton Nyström fait dans son ouvrage un tableau, qui paraît quelque peu exagéré, des inconvénients qui résultent pour les femmes d'être traitées avec égoïsme lors de l'acte sexuel.

¹ Parmi les conditions qui influent le plus sur la production d'*actes parasexuels*, signalons la disparition des époques de rut, par conséquent celle des *périodes de repos sexuel complet* ; la prédominance des centres intellectuels supérieurs et le fractionnement fonctionnel de l'appareil nerveux ; antagonisme du pôle cérébral et du pôle instinctif ; *prédominance du pôle intellectuel* : autoconscience et raisonnement (crainte raisonnée des maladies, des charges de la paternité) ; *subordination du pôle instinctif* : disparition ou atténuation des guides instinctifs, recherche, grâce au raisonnement, du plaisir pour le plaisir : excès, d'où anémie, excitabilité plus grande du système nerveux et instabilité nerveuse : leçons de débauche, conditions sociales en rapport avec le développement intellectuel, retard à l'âge de la puberté, de l'accomplissement des fonctions sexuelles ; à l'âge adulte, obstacles aux rapprochements par raison de convenance ou de nécessités sociales ; codification exagérée de prescriptions religieuses ; interdiction de la polygamie légale, vie en milieu monosexué, disette d'êtres de sexe opposé. V. Havelock Ellis, Kraft-Ebing, Moll, Nâcke, Lacassagne, Chevalier et le remarquable rapport du Dr Aletrino (*Archives de Lacassagne*, sept. 1901). Il serait intéressant de comparer les causes, la fréquence et la nature des actes parasexuels de l'homme avec celles des actes parasexuels des animaux. V. au sujet du mécanisme cérébral : G. SAINT-PAUL, *Le langage intérieur et les paraphasies* (Ch. 1 et p. 153 et 154), Paris, Alcan. Je signale que je ne crois pas à une différence de nature entre l'instinct et l'intelligence et que la caractéristique de l'homme me paraît se réduire à une possibilité particulière d'auto-conscience, possibilité qui permet la faculté critique (*théorie de la fonction-miroir*, théorie que je compte réexposer et développer prochainement). L'intelligence me paraît, comme la mémoire, fonction de toute cellule nerveuse.

matérielles, et qui nous permet de reléguer au loin la crainte chimérique de voir le monde trop peuplé, en supposant que les épidémies, malgré les règles de l'hygiène, et les conflits suscités par les nécessités matérielles, l'intérêt et la jalousie ne suffisent pas à régler le problème de l'existence d'une population trop dense.

L'*instinct maternel* (au sujet duquel il convient de lire Havelock Ellis, Hëgor et Eulenburg) me semble bien plutôt la continuation, la fin (au sens philosophique du mot), des manifestations de l'instinct sexuel que leur prélude. L'idée raisonnée d'avoir des enfants ne paraît pas, dans la règle, être le motif déterminant du rapprochement des êtres de sexe opposé. Le désir de se prolonger par la procréation peut aussi se manifester en dehors de toute participation de l'appétit sexuel. Il se produit chez les êtres qui n'ont pas d'enfants et dont, par conséquent, la façon de vivre n'est pas physiologique, puisqu'un élément important de la vie (affection pour les petits, soins à leur donner) leur fait défaut. Ce besoin, expression du système nerveux, résultant du manque d'accomplissement d'une fonction (celle de nourrir ou d'élever les enfants) peut être ressenti parfois dans l'espèce humaine au point d'amener consciemment, et avec plus ou moins de participation des centres intellectuels, l'être qui l'éprouve à la recherche de l'état d'amour ou simplement à celle de l'acte sexuel ; cette tendance est sans doute plus ou moins transmissible héréditairement. Il s'agit bien là d'instinct maternel, mais d'une manifestation spéciale de cet instinct qui, dans la règle, se manifeste immédiatement chez la femme après la naissance de l'enfant et qui pousse les générateurs à partager, à mettre dans les meilleures conditions de développement les produits de la conception, à effectuer dans ce but les actes sexuels ou plutôt les *actes métasexuels* nécessaires (Laupts).

Si nous pouvons espérer que la science nous révélera quelque jour le *comment* des manifestations sexuelles avec leur cortège de phénomènes physiques et chimiques, le *pourquoi* a chance de demeurer insoluble. Il n'y a pas plus lieu de demander le pourquoi de l'instinct qui pousse les êtres à se reproduire que de demander le pourquoi de la matière et de la vie.

Considérations sur la variabilité des phénomènes sexuels et parasexuels.

En général, dans une nation, l'amoindrissement quantitatif ou qualitatif des phénomènes sexuels normaux ne se traduit pas par un amoindrissement de la sexualité mais bien par des déviations de la sexualité. Autrement dit *la parasexualité gagne ce qui est perdu par la sexualité*. On peut attribuer la cause du développement de la parasexualité à diverses causes (modifications de la morale, facteurs religieux... etc.). Il me semble qu'en fin d'analyse c'est aux variations économiques qu'il faut rapporter les variations sexuelles. *L'instinct sexuel demeure subordonné à l'instinct primordial de nutrition ; les variations sexuelles reflètent les variations économiques.*

Diminution de la natalité : dégénérescence ou pléthore ?

Le fait qui, à première vue, attire l'attention des observateurs est la diminution de la natalité. Un auteur allemand a traité le sujet avec beaucoup de compétence et d'impartialité.

De la dégénérescence des peuples romans et particulièrement du peuple français, tel est en effet, le titre d'une étude qu'a publiée récemment dans une revue éditée à Berlin¹ le professeur Näcke de Hübertusburg (Saxe). Näcke est un des esprits les plus éminents de l'Allemagne contemporaine. C'est un maître expérimenté, aux vues tantôt empreintes de beaucoup de finesse, tantôt puissantes et d'une incomparable envergure. De plus, Näcke connaît bien la France ; il parle et écrit notre langue avec une aisance parfaite.

Comme il est impartial et que ses habitudes d'homme de science lui permettent de réfréner les écarts d'imagination, les jugements qu'il porte sur nous méritent de nous faire réfléchir et méditer.

Sa tâche n'allait pas sans quelque difficulté. En chacun de nous,

¹ *Archiv für Rassen- und Gesellschafts Biologie*, 3 Heft. Berlin, SW. 68, Wilhelmstrasse, 42.

plus ou moins lointains, plus ou moins conscients, sommeillent toujours des tendances, des désirs, qui déforment nos appréciations lorsque nous nous mélonos d'apprécier des phénomènes sociaux, de juger l'étranger, de nous comparer à lui. Il arrive que des croyances, des préjugés, des espoirs, des enthousiasmes ou des dégoûts déforment souvent à notre insu notre penchant pour l'exaetitude et nous inspirent fâcheusement.

Pour demeurer sans parti pris il faut s'efforcer de bannir toute sentimentalité, l'affection comme l'hostilité. Il faut n'être ni chrétien, ni athée, ni Français, ni Allemand, ni patriote, ni humanitaire, et parler des choses de notre planète comme si, venus d'un monde lointain, nous nous imposions d'étudier une colonie microbienne ou de noter les phases diverses d'une série de réactions chimiques.

Par là nous mettons en état de rencontrer la vérité. Et c'est en disant avec impartialité ce que nous croyons avoir découvert de cette vérité que nous avons le plus de chances d'être utiles.

Parce que l'on devine chez Næcke cet effort sincère vers l'observation désintéressée, Næcke nous est sympathique. Il ne nous témoigne, certes, aucune hostilité; on pourrait lui reprocher de nous être plutôt trop bienveillant que sévère avec excès. Non seulement il ne croit pas à la dégénérescence de la France mais il loue nos mœurs, nos qualités, vante la femme et la jeune fille françaises et se montre tout à fait rassuré sur notre avenir ou plutôt sur notre état de santé. Il trouve la France bien portante et pas du tout dégénérée.

Ceux qui auront la curiosité de lire son travail y trouveront la réfutation de thèses en honneur de l'autre côté du Rhin, et auxquelles beaucoup de Français donnent créance ou fournissent des arguments.

A vrai dire, Næcke s'inquiète de l'amointrissement ou plutôt du manque d'accroissement de la natalité française. C'est une question fort rebattue. Je ne crois pas cependant que le sujet soit épuisé; on me permettra d'en dire quelques mots.

C'est souvent parler sans réfléchir que de parler de dégénérescence. Maintes fois, c'est, à tout le moins, employer un terme dont on a mal mesuré la portée. Généralement, c'est, au lieu de dégénérescence, *désagrégation* qu'il conviendrait de dire; dégénérescence et désagrégation font deux; ce sont des phénomènes fort différents.

Une grande nation, juxtaposition d'éléments d'origines diverses et à tendances plus ou moins distinctes, est bien rarement atteinte en son

ensemble de dégénérescence. Je me demande même si jamais le phénomène s'est produit.

Au contraire, la désagrégation des éléments constitutifs de la nation peut survenir par le jeu d'influences extérieures ou intérieures ; les éléments libérés entrent dans la composition de groupements nouveaux ou deviennent autonomes. Il en est tels qui peuvent s'accommoder parfaitement du nouvel état de choses et qui finissent par mieux prospérer que par le passé. L'ensemble est rompu, les morceaux en sont bons.

Des provinces arrachées à un grand empire vivent et parfois deviennent florissantes dans un empire nouveau. Un empire peut se dissoudre, s'effondrer, être détruit par un ennemi vainqueur ; il advient que des fragments de l'unité disparue, devenus parties intégrantes des pays limitrophes, ne subissent aucune dépréciation durable de leur valeur propre, de leur vitalité. Autrement dit, des forces antagonistes prépondérantes peuvent amener la désagrégation d'une nation sans déterminer la dégénérescence des parties constitutives de cette nation.

La dégénérescence, c'est l'amoindrissement de la valeur matérielle et intellectuelle, la diminution de l'aptitude vitale, la déchéance physiologique, donc psychologique, qui rendent l'individu ou la collectivité de résistance moindre aux fonctions de la vie.

La désagrégation de la Russie ou celle de l'Autriche-Hongrie n'entraînerait nullement la dégénérescence des provinces qui composent ces nations ; bien au contraire, il est de ces provinces qui, sans nul doute, bénéficieraient, à tous points de vue, d'un événement qui leur vaudrait la liberté.

Au contraire, le refoulement de telle tribu de Peaux-Rouges en des régions dont le sol ne suffisait pas à leurs besoins, l'alcoolisation subite et intensive des individus ont pu déterminer une véritable dégénérescence de la tribu, de même que la morbidité et la mortalité abondantes dans les colonies de Blancs transplantés sous les Tropiques sont, en quelque sorte, un véritable phénomène de dégénérescence due au climat.

Toute nation, tout groupement est toujours menacé dans son existence même : sa désagrégation est le but avoué ou secret, parfois l'idéal inconscient, des groupes rivaux. La résistance à la désagrégation est souvent affaire d'habileté et de bonne politique : les chances favorables peuvent y aider. La dégénérescence se produit très rare-

ment ; c'est un phénomène physiologique et seule la suppression des causes matérielles qui l'ont déterminée peut en assurer la disparition.

La diminution de la natalité est-elle un phénomène de dégénérescence ?

Dans un pays, les mœurs, la morale, la psychologie individuelle et la psychologie collective reflètent promptement l'influence des conditions matérielles, des conditions économiques et physiologiques.

Il semble, à première vue, que cette considération suffise à expliquer certaines manifestations ou modifications de la mentalité d'un peuple. En France, la natalité est faible, plus faible que celle des pays avoisinants. Aussi quantité de philosophes et de théoriciens prônent-ils le mariage ; les législateurs s'ingénient à diminuer le nombre des formalités qu'il nécessite. Par contre, un Etat de l'Allemagne décida, naguère, de rendre le mariage plus difficile, de ne le permettre qu'à ceux des citoyens qui justifiaient de moyens d'existence. Lorsqu'un Bavarois se vantait d'être riche, cela signifiait aussi qu'il était marié ¹.

Remarquons que l'augmentation de la natalité ne répond nullement, en France, à un besoin primordial. Il se trouve chez nous assez de nationaux pour exploiter les richesses du pays et trafiquer avec l'étranger. D'autre part, il ne s'agit pas d'une déchéance physiologique, d'une inaptitude à essaimer. Hors de France, placés dans des conditions convenables, les Français redeviennent prolifiques.

Nous souhaitons d'avoir davantage d'enfants, uniquement pour avoir davantage de soldats, pour pouvoir opposer à nos ennemis des forces militaires égales aux leurs.

Mais le ralentissement de la natalité que l'on observe chez nous commence à se produire dans les pays voisins.

La France est la première nation de l'Europe, chez laquelle le phé-

¹ A mon avis les mesures légales n'ont qu'une efficacité relative ou du moins une efficacité temporaire contre les courants sociaux qui finissent par demeurer vainqueurs des lois. Ceci dit, il n'en faut pas moins approuver Anton Nyström qui exprime ainsi son opinion :

« Le mariage n'est pas seulement une affaire de cœur, mais aussi une affaire économique. Aussi la nécessité s'impose-t-elle pour les représentants de la société et du capital de faire tout ce qu'ils peuvent pour l'amélioration de la position économique du plus grand nombre, comme, par exemple, par des prêts suffisants, la réduction des prix, trop élevés des objets nécessaires à la vie, des loyers, etc. ».

D. ANTON NYSTRÖM. — *La vie sexuelle et ses lois*, Paris, Vigot, 1910, p. 263.

nomène se manifeste avec précision. Comme il advient généralement, nous autres Français sommes en tête quand il s'agit d'évolution. Pour parler plus exactement, c'est généralement chez nous que l'on remarque d'abord les signes d'évolution sociale qui ne manquent pas d'apparaître à échéance plus ou moins brève dans les pays en voie de progrès économique intensif. Le ralentissement de la natalité est un de ces signes.

Plus une nation est riche, plus elle est pacifique et affluée, moins la natalité y est abondante. Un citoyen heureux et riche veut être le père d'enfants heureux et riches, donc peu nombreux. Les peuplades misérables ont quantité d'enfants. Pour le paysan pauvre, l'enfant est souvent un capital rapidement producteur d'intérêts. Les pauvres émigrent volontiers, c'est encore dans les régions qui donnent le plus à l'émigration que la natalité est la plus abondante. Quand on n'est possesseur de rien, quand on n'a rien, on n'a que la vie à aimer et on la sème royalement.

Au contraire, le bourgeois ne veut pas avoir d'enfants ; tout au moins ne veut-il en avoir que peu. La rhétorique de M. Piot n'y a rien fait. Il est vain de s'agiter en faveur du mariage. On ne déracinera pas, on ne modifiera pas des tendances qui, résultant des faits économiques, influent sur la morale individuelle et dont certaines ne paraissent pas, de prime abord, en connexion avec la question de la natalité.

Le bourgeois allemand, le bourgeois italien, et même, malgré le maintien du droit d'aînesse, le seigneur anglais, sont en voie de ressembler au bourgeois français. Il s'agit d'une évolution générale ou plutôt d'une évolution qui, éclore plus ou moins rapidement dans les divers pays de l'Europe, se manifestera dans chacun d'eux avec une rapidité d'allures, une intensité inégales et qu'il est impossible de prédéterminer avec exactitude.

Précisons en disant que pour nous, Français, le danger ne résulte pas de ce que la natalité n'augmente pas mais bien de ce que *l'évolution vers une natalité moindre se manifeste chez nous avant de se manifester au même point chez les autres.*

Autrement dit, nous risquons de demeurer moins nombreux que les Allemands pendant un nombre d'années relativement considérable, et c'est pendant cette période que la désagrégation est à redouter, c'est pendant cette période que la nation peut être menacée dans son existence¹.

¹ A l'inconvénient accessoire de retarder le mariage, le service militaire.

C'est le temps où l'intelligence devra suppléer au nombre ; ce sera le moment de trouver de bonnes alliances, d'avoir une diplomatie meilleure que celle des autres pays.

Dans la nature, l'habileté et l'astuce peuvent tenir en échec la force et le nombre et même en triompher. L'histoire le démontre.

Si les conditions physiologiques déterminent la psychologie, la mentalité, il ne faut pas croire que les effets produits soient les mêmes sur les citoyens des diverses catégories, surtout lorsque ces citoyens sont ceux d'une nation aux organes et aux fonctions très différenciés.

Chez les théoriciens, nous l'avons dit, la constatation du phénomène de ralentissement de la natalité a pour résultat de produire une rhétorique stérile qui s'acharne à la glorification du mariage.

La foule subit docilement la rhétorique, mais elle subordonne sa pratique à celle de ses intérêts immédiats ; chacun agit pour son compte, égoïstement.

Un député distingué de la droite, catholique militant, me contait qu'un évêque avait interdit de traiter dans les sermons de carême, à l'usage des hommes seuls, de la limitation de la natalité. L'évêque disait : « La rigueur de l'Eglise sur ce chapitre nous ferait perdre la moitié de nos fidèles ».

Rien ne prouve mieux, à mon sens, que foi, croyances, superstitions, ne peuvent rien contre un phénomène économique, c'est-à-dire physiologique.

Mais le phénomène physiologique ne va pas sans occasionner des modifications psychologiques profondes qui percent sous le pharisaïsme des paroles mensongères. Voit-on, en France, beaucoup de pères recommander à leurs fils de se marier très jeunes ? Remarque-t-on du mépris pour les gens qui ont peu d'enfants ? Honnit-on le célibataire ? Ne plaisante-t-on pas les familles très nombreuses ? On reconnaît le tel qu'il est imposé en Allemagne et en France, joint, à mon avis, le désavantage d'être fondé sur une conception inexacte de la nature humaine et je ne le crois pas susceptible de demeurer longtemps universel et obligatoire dans l'un et dans l'autre pays.

Pour le détruire, nous semblons évoluer plus vite que nos voisins. Le danger pour nous Français serait d'être privés d'une armée nationale avant que nos voisins ne le soient à leur tour, avant que les armées, telles qu'on les conçoit actuellement, aient fait place à des organes nouveaux qu'il ne faudrait pas trop s'étonner de voir plus ou moins ressembler, dans certains pays, à ceux d'antan.

mérite de celles-ci, on glorifie la mémoire de M. Piot et l'on passe.

« Dans les pays de ce qu'on appelle une moindre fécondité, écrit Anton Nyström ¹, les moyens préventifs sont probablement employés sur une plus grande échelle que dans les autres. La France a depuis longtemps attiré l'attention sur elle par son peu de fécondité, fait dans lequel beaucoup d'hommes d'Etat et d'économistes ont voulu voir un affaiblissement vital, physique et mental, du peuple français. La chose n'est cependant pas aussi grave qu'elle le paraît ; elle est plus simple : dans aucun autre pays on emploie les moyens préventifs aussi largement qu'en France.... Les Français veulent vivre dans de bonnes conditions économiques et ne pas avoir plus d'enfants qu'ils n'en peuvent entretenir, élever et assister ».

Théoriquement, la France blâme le célibat, applaudit docilement les anti-malthusiens de marque ² et honore les familles nombreuses. Pratiquement les pères de famille ne veulent pas que leur famille compte beaucoup d'enfants et ils ne méprisent pas le célibataire.

Autrement dit, l'intellectuel prêche dans le désert ; les citoyens obéissent à leurs intérêts.

Sur ce chapitre, la psychologie de l'Allemagne reflète, à distance, celle de la France.

Sur bien d'autres points existent des différences appréciables. Car si

¹ DR ANTON NYSTRÖM. — *La vie sexuelle et ses lois*. Paris, Vigot, 1910

² Th. ROOSEVELT, ancien Président des Etats-Unis. Discours à la Sorbonne 23 avril 1910 :

« Le pire de tous les fléaux est le fléau de la stérilité et les plus rigoureuses de toutes les condamnations doivent poursuivre la stérilité volontaire. La plus essentielle des nécessités, dans toute civilisation, est que l'homme et la femme soient père et mère d'enfants bien portants, que la race croisse et ne décroisse pas. S'il n'en est pas ainsi, si, sans aucune faute de la société, l'accroissement fait défaut, c'est un grand malheur. Si ce manque est dû à des fautes calculées et volontaires, ce n'est plus alors simplement un malheur, c'est un de ces crimes d'amollissement, d'égoïsme, de crainte de la peine, de l'effort et du risque qu'à la longue la nature punit plus durement qu'aucun autre. Si nous autres, gens des grandes Républiques, si nous, les nations libres qui nous flattons de nous être émancipés du joug de l'injustice et de l'erreur, attirons sur nos têtes la malédiction qui frappe la stérilité volontaire, ce sera pour nous le plus vain des gaspillages de paroles que de jaser sur nos hauts faits et de célébrer ce que nous avons accompli. Nul raffinement de vie, nulle délicatesse de goût, nul progrès matériel, nul sordide entassement de richesses, nul développement enchanteur de l'art et des lettres ne peut, à aucun égard, compenser la perte des grandes vertus fondamentales et, de ces vertus fondamentales, la plus grande est le pouvoir, chez la race, de se perpétuer (Th. Roosevelt).

les mêmes causes — développement de la richesse, pacifisme — produisent le même effet — amoindrissement de la natalité — en deçà et au delà du Rhin, il n'y a pas eu parallélisme dans le développement des deux nations, il n'y a pas eu, il n'y a pas, pourrait-on dire, synchronisme de leurs oscillations sociales.

L'Allemagne, pays demeuré longtemps pauvre, relativement pauvre encore, s'est rapidement et abondamment surpeuplée. Sous ce rapport la France a l'avantage, puisque, surpeuplée elle aussi, elle est plus riche et que sa population est moindre.

La France paraît avoir été préservée sinon d'un excédent du moins d'un excédent très considérable de population, d'abord du fait des grandes guerres de l'empire, ensuite parce que la France est un pays très riche...

Il y a pléthore dans les deux pays. L'un, l'Allemagne, en souffre plus que l'autre. Chez tous les deux des symptômes de cette pléthore sont apparents ; mais ils ne sont pas identiques.

Et ceci vient non seulement de ce que le développement de la France et celui de l'Allemagne ne se sont pas produits simultanément et aussi de ce qu'ils ne sont pas tout à fait au même point, mais encore de ce que : origines, climat, sol... partant mentalité, mœurs, croyances, foies religieuses ou autres... étant sensiblement différents, telle manifestation apparaît là-bas qui avorte chez nous, tel exutoire fonctionne spontanément de l'un des côtés du Rhin, alors que, par ici, les soins les plus attentifs sont impuissants à en obtenir un rendement de quelque valeur.

En Allemagne, en Italie, beaucoup de patriotes déplorent l'émigration ; en France, beaucoup de patriotes la préconisent.

Est-il nécessaire de faire remarquer qu'il ne faut pas juger de l'excès de population d'un pays sur le simple rapport entre le chiffre de la population de ce pays et celui qui exprime l'étendue du sol occupé par cette population ?

Un pays pauvre, habité par un peuple fruste, peut être pléthorique au regard d'un pays de même étendue, moins peuplé mais plus riche.

Mais un pays très riche, habité par un peuple affiné, peut être pléthorique en comparaison d'un pays de même étendue, davantage peuplé, mais moins riche ou habité par une population plus rude, moins exigeante en fait de bien-être.

De même que l'organisme humain recèle des réserves de forces con-

sidérables, des trésors d'énergie qu'il met spontanément en jeu lorsqu'il subit une lésion, une attrition, un envahissement par des éléments nocifs, de même l'organisme social tend à réagir spontanément contre les conditions qui détruisent son équilibre. La volonté des *dirigeants* ne créa pas les phénomènes sociaux. L'action des dirigeants est déterminée et non déterminante.

L'orgueil humain imagine volontiers que des idées écloses, dans le cerveau d'un homme, exercent ou créent des influences qui déterminent des phénomènes sociaux. Ce n'est là qu'illusion. (Laupts.)

Sur la morale. — Pour l'homme de science l'hypothèse d'une morale d'origine divine demeure une hypothèse; par contre, il est obligé de tenir pour exact le fait de l'inexistence de la valeur absolue des diverses morales. Pour lui, une morale n'est qu'une expression, adéquate aux conditions d'existence de la nécessité de vivre en commun. Cette nécessité que ressentent inconsciemment ou subconsciemment les masses les porte à acclamer, à sacrer grand homme celui, prophète, orateur, poète, politique, philosophe... qui traduit le mieux, le plus clairement ou le plus opportunément leurs désirs latents, à lui obéir aveuglément, à accepter avec docilité les hypothèses, les rêveries, les préceptes, les maximes qu'il édicte — agent inconscient d'un processus social — dans l'intérêt commun et qui ne sont que l'écho et la matérialisation, sous une forme intelligible et profitable, de ce que chacun perçoit confusément dans la profondeur de son être. Et ceci explique pourquoi, dans la règle, les hommes nécessaires paraissent au moment nécessaire, car si l'orgueil humain se plaît à imaginer que le talent d'un homme peut déterminer des phénomènes sociaux, il apparaît clairement qu'en réalité, c'est l'homme acclamé et salué du nom de prophète qui est l'expression d'un phénomène social, un mode de condensation, d'extériorisation d'énergies qui, latentes chez la plupart, éclosent et se précisent au choc des circonstances chez l'un de ceux chez lesquels ces énergies commençaient à se manifester avec le plus d'acuité et de vigueur. Celui-là est l'homme du moment, le triomphateur, le moraliste acclamé.

Pour l'homme de science il n'est pas de bien en soi ni de mal en soi; il n'y a que des phénomènes qui déterminent et sont déterminés; l'observation de la nature, l'étude de l'histoire de l'espèce humaine et des espèces animales, la science n'inculquent pas la croyance à la vertu. A qui regarde avec impartialité, la nature paraît indifférente à

nos désirs ; la force et la ruse triomphent généralement ; la vertu et le vice tour à tour sont victorieux et sont bafoués. Nous reconnaissons comme des faits l'écrasement fréquent des faibles, l'impunité très souvent assurée aux habiles, le dévouement payé d'ingratitude, le crime ne laissant pas de remords au criminel (Laupt).

Sur la morale scientifique. — La science est immortelle et éternelle car elle est *ce qui est*. Elle n'est ni morale, ni immorale, mais elle est amoral, comme une guerre, ou comme une éruption volcanique. Les morales ont pour origine des nécessités sociales et il se trouve toujours des théologiens ou des hommes politiques, croyants ou athées, pour répandre ou imposer les mensonges grâce auxquels les hommes s'accrochent, malgré leurs instincts, des nécessités sociales, c'est-à-dire de la morale. Ce qui est un fait scientifique, c'est que le mensonge utile se produit dans le temps où l'on ne pourrait se passer de lui — sans que la société ne se formât pas ou sans qu'elle se décomposât — et ces deux phénomènes surviennent parfois. Mais ce qui n'est pas scientifique c'est d'affirmer qu'il puisse y avoir une morale fondée sur quoi que ce soit autre qu'un mensonge ou qu'une hypothèse. Il est légitime, il est utile de faire des hypothèses. Présenter comme un fait démontré une simple hypothèse, ce n'est plus faire œuvre d'homme de science ; c'est ravalier son rôle à celui du théologien ou de l'homme politique.

Il est à la portée de tous — même d'un académicien comme l'était M. Brunetière — d'affirmer que la science n'enseigne pas la vertu, car c'est la pure vérité, c'est une vérité évidente ; et il est interdit à un scientifique — fût-il aussi distingué que M. Paul Simon ¹ — d'affirmer qu'elle l'enseigne, car c'est un audacieux mensonge. Scientifiquement parlant en disant que Dieu existe, Brunetière ne disait pas la vérité, car il ne pouvait pas démontrer l'existence de Dieu ; et le propre d'une vérité, c'est-à-dire d'un fait scientifiquement démontrable est de s'imposer par la démonstration à quiconque n'est pas dément. Si Brunetière a déclaré que la science ne serait jamais une morale, il a dit une absurdité, car il n'en sait rien et ignore ce que sera la science dans quelques siècles d'ici. Et quand Augustin Hamon ² déclare le détermi-

¹ PAUL SIMON. — *Science et morale*. Lettre à M. Brunetière. Nouvelles éditions de la *Grande Revue*, 9, rue Bleue, 1906.

² A. HAMON. — *Socialisme et anarchisme*. Paris, E. Sansot et C^{ie}, 1905.

nisme scientifiquement prouvé, il trompe ses lecteurs. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'actuellement la science n'enseigne pas plus la vertu que le vice, le *struggle for life*, que l'*altruisme*. Le savant a le droit d'être, un citoyen comme les autres et, comme tel, de bâtir, d'aimer, de propager, en tant que citoyen, telle morale, telle doctrine, telle religion qui lui agréé ; il a le droit de fréquenter chez Jéhovah, chez Bouddha ou chez Auguste Comte, d'aller à la messe ou au temple maçonnique ; il cesse d'être un savant pour devenir un théologien s'il certifie que ses découvertes de laboratoire démontrent la légitimité de ses croyances. On n'eût pas excusé Pasteur, catholique croyant et pratiquant, d'affirmer, que l'inexistence de la génération spontanée impliquait la certitude de la création divine ; on ne peut pas pardonner à des scientifiques qui ont lu Darwin et étudié la biologie de jouer les Moïse et de monter au Sinai en promulguant que le Dieu nouveau — la science — prescrit et impose la vertu.

On ne conçoit pas d'ailleurs pourquoi la science édicterait la vertu telle que nous la concevons, c'est-à-dire la vertu telle que nous l'a faite l'ensemble de notions sémito-chrétiennes ou plutôt judéo-latines dont vivent, avec ou sans Dieu, toutes les religions, toutes les sectes et presque toutes les écoles philosophiques de nos pays. La seule grande doctrine religieuse, qui ait un fondement scientifique, est la doctrine hindoue, car elle se fonde sur la persistance de la matière ; elle naquit des milliers d'années avant l'ère chrétienne. Si la science enseignait une morale, je ne suis pas du tout convaincu qu'elle prescrirait la morale chrétienne et non telle autre, la morale hindoue, par exemple, laquelle diffère de la nôtre, qui est chrétienne ou plutôt judéo-latine, du tout au tout, et n'appelle pas vice ce que nous appelons vertu, vertu ce que nous appelons vertu. Nos modernes théologiens, théologiens athées et qui se prétendent scientifiques, se comportent comme se comportèrent et comme se comporteront tous les théologiens de tous les temps et de tous les pays.

Ils supposent connus le point de départ — triomphe de la science — et le point d'arrivée — triomphe de la morale *telle que nous la concevons* — c'est-à-dire exaltation de ce que nous appelons vertu, charité, dévouement, altruisme, flétrissure de ce que nous appelons mensonge, vol, etc. Pour joindre les deux bouts, il n'y faut qu'un peu de gymnastique : à la faire beaucoup se croient originaux ; certains témoignent d'une ignorance solide et invétérée ; la plupart n'ont aucune notion de

l'inévitable variabilité, selon les temps et les latitudes, des morales humaines. Tous sont les artisans, généralement inconscients, de ce processus que j'ai signalé précédemment, en vertu duquel les mensonges nécessaires se produisent au moment où les sociétés en ont besoin pour façonner ou transformer leur morale. Je n'en veux point à nos prophètes modernes. Je signale seulement que ce ne sont pas seulement des gens de science, mais bien des théologiens et comme ils ont hérité de la mentalité de leurs prédécesseurs très croyants, je serais bien étonné si ces quelques lignes ne leur donnaient pas, une fois de plus, l'occasion de démontrer que le théologien est intolérant par essence.

Un prophète ne naît que quand les forces subconscientes de la nation, du groupe, permettent son éclosion. Le prophète nécessaire paraît au moment venu. Le prophète n'est qu'un reflet, un mode de réflexion, et aussi un mode d'extériorisation d'énergies latentes. Le phénomène a toujours existé et ne cessera pas d'exister, tant qu'il y aura des sociétés humaines. Les désirs inconscients de nos peuples modernes se manifestent par l'organe du tribun, du moraliste, du politicien, du poète, du journaliste. L'élu, celui qui traduit le mieux *ou le plus opportunément* les tendances et les besoins encore inexprimés, marche de succès en succès, va de triomphe en triomphe, exerce une véritable dictature, fût-ce dans les choses de l'esprit. Ces conducteurs d'hommes sont plutôt des gens au système nerveux très affiné, ou tout au moins de sensibilité excessive, que des sujets très pondérés, très équilibrés, car ceux-ci n'ont généralement pas les audaces ni peut-être l'acuité émotionnelle nécessaire pour concevoir ou exprimer avant les autres des opinions qui, réprouvées par les traditions, répondent cependant à des besoins nouveaux et souvent encore inconscients.

Le prophète, l'homme célèbre, l'entraîneur de foules n'émettent avec utilité les doctrines, les préceptes, les maximes, les théories qui passionnent le peuple qu'au moment où les conditions d'existence de ce peuple rendent nécessaire ou utile l'émission de la parole nouvelle. *Celui qui surgit avant l'heure n'est pas réputé grand, il est jugé infâme.* La caractéristique du grand homme est de satisfaire des tendances qui, silencieuses avant qu'il ne parlât, n'attendaient que l'occasion de se faire jour. Cette conception déterministe me paraît être la seule, qu'en l'état actuel de la science, un homme de science puisse professer. Elle joint au mérite de paraître conforme à la réalité des choses, celui d'imposer la modestie.

Nos prophètes malthusiens ne diffèrent pas des autres prophètes. Ils ne font qu'exprimer, avec plus ou moins d'efficacité, des tendances spontanées à empêcher, à restreindre l'encombrement, tendances que d'aucuns prennent pour de la *dégénérescence*. Ce sont, en réalité, des réactions qui agissent par des processus lents et continus et qui, dans un pays riche surpeuplé, continuent d'agir, indispensables, nécessaires, *inévitables*, tant que ne survient pas une crise violente, capable d'enfanter de la misère et de l'énergie.

L'influence exercée par Malthus s'explique par le fait que cet écrivain vécut à une époque, à un âge de la civilisation, où le malthusianisme tendait à devenir nécessaire. Il semble, même que dans le cas de Malthus, au lieu de retentir sur les masses comme firent les enseignements d'autres chefs d'école, son action ne s'exerça que sur une minorité de philosophes et qu'elle n'eut pas, dans la pratique, des résultats considérables.

Si les Français sont malthusiens, ce n'est pas pour avoir lu Malthus dont seuls les gens instruits connaissent le nom et la doctrine ; ils le sont, parce qu'ils éprouvent le besoin de l'être. Mais ils ne le sont que par l'effet des conditions économiques qui régissent leur existence.

De tout temps, le malthusianisme a fleuri dans les sociétés très civilisées.

Le malthusianisme, c'est-à-dire la restriction de la natalité est spontané, automatique, pourrait-on dire. C'est un phénomène naturel, même quand il résulte de volitions humaines.

Le malthusianisme n'est pas un symptôme de dégénérescence, comme le serait l'inaptitude à l'amour ou à la procréation, ou bien la procréation habituelle d'enfants chétifs ou débiles ; jamais la mortalité infantile ne fut moindre que de nos jours. Le malthusianisme est un indice de pléthore.

Il témoigne de ce que les relations entre l'étendue du sol et sa richesse d'une part, la densité et l'affinement de la population d'autre part ont, sous des influences diverses, perdu de la souplesse qui permettait la quantité de production d'êtres humains adéquate à l'habitat de ces êtres, adéquate à un habitat approprié à leurs besoins et à leurs goûts. La tendance au rétablissement de l'équilibre constitue un besoin qui, comme tous les besoins, se traduit par l'impression plus ou moins précise d'un malaise.

Quant aux causes qui ont détruit l'équilibre et créé la pléthore, il

semble que viennent en première ligne la diffusion extrême et l'augmentation considérable des richesses, origines de la prospérité plantureuse dont les dernières guerres n'ont pas réussi à entraver, à contenir pour longtemps l'essor (Laupis).

La morale est fonction de l'espèce humaine. — L'homme de science constate qu'il n'est pas de groupement humain pour qui la nécessité de vivre et de persister ne se traduise par des habitudes, des fois, des croyances, c'est-à-dire par une morale, qui, sans valeur absolue, sans valeur propre, n'est en quelque sorte que la mise en commun d'un instinct de défense, de persistance. Dix assassins obligés de vivre ensemble ont, au bout de peu de temps, une morale, un point d'honneur, un code d'honneur pour lesquels fièrement et avec le sentiment d'accomplir un devoir, ils sacrifient parfois leur vie. C'est le plus intelligent, le plus mystique ou le plus habile qui donne au groupe la loi et la morale dont le groupe a besoin. Ce qui se passe pour dix hommes se passe pour les groupements plus importants. Et quel que soit le dogme ou le principe qui serve d'assise à l'édifice, que ce soit au nom de Dieu ou en prétendant tirer de l'observation des faits scientifiques, la nécessité pour l'individu de s'immoler volontairement au bien général, que le moraliste délimite et définit ce qu'il appelle vertu et aussi ce qu'il appelle vice, il n'est pas de morale qui n'ait pour postulat un mensonge ou une hypothèse. Et si douloureux que soient les tiraillements ou les souffrances que valent à l'individu l'absorption par un groupe, au groupe l'absorption par un autre groupe, il n'est pas de société humaine, si petite ou si nombreuse soit-elle, qui puisse vivre sans morale. Et les choses continueront vraisemblablement d'aller ainsi tant que l'espèce humaine sera l'espèce humaine.

La morale est fonction de l'espèce humaine. On pourrait peut-être même dire simplement la *morale est fonction de l'espèce.*

Les morales, qu'on me permette de le dire à nouveau, ont pour origine des nécessités sociales et il se trouve toujours des théologiens, des philosophes ou des hommes politiques, croyants ou athées, pour répandre ou imposer les mensonges grâce auxquels les hommes s'accrochent aux nécessités sociales.

Ce qui est un fait scientifique, c'est que les mensonges utiles à la formation ou au développement d'une société se produisent au temps où l'on ne pourrait se passer d'eux sans que la société ne se formât pas, ou sans qu'elle

ss décomposât, phénomènes qui parfois se produisent. Mais encore une fois ce qui n'est pas scientifique c'est d'affirmer qu'il puisse y avoir une morale fondée sur quoi que ce soit autre qu'un mensonge ou qu'une hypothèse.

Si l'on ne fait pas état des manifestations trompeuses et sans portée des théoriciens et d'un certain nombre d'intellectuels, on s'aperçoit vite que, tant en France qu'en Allemagne, la pléthore, l'encombrement réagissent sur la psychologie du peuple; aussi bien dans l'un des pays que dans l'autre la morale et les mœurs tendent, non à combattre le célibat, mais bien à le favoriser. L'opinion lui est de moins en moins sévère, ou bien, et le résultat est le même, elle devient de plus en plus exigeante sur les aptitudes, sur la valeur des candidats au mariage.

Comme la psychologie des Allemands diffère de celle des Français, il ne faut pas s'étonner si, comme nous l'avons dit, la tendance naturelle à la restriction de la natalité se traduit de façon dissemblable dans l'un et dans l'autre pays (Lauppts).

Le malthusianisme spontané. — L'inversion, l'inversion masculine surtout, est extrêmement rare en France et dans tous les pays latins. Si l'on excepte celles des grandes villes ou des « stations », où la présence de milieux cosmopolites favorise plus ou moins son développement, on peut affirmer qu'elle est, dans la France métropolitaine, d'une extrême rareté. Elle est inconnue dans la plupart des régions; la grande majorité des Français n'a pas même l'idée qu'une semblable tendance existe, puisse exister. Ceux des Français qui n'ignorent pas l'inversion témoignent généralement, à son sujet, d'une horreur extrême¹.

¹ Un exemple de la précipitation avec laquelle les étrangers jugent la France. Les Allemands considèrent les troupes de la Riviera française comme imprégnées largement d'homosexualité. J'ai vécu trois ans parmi ces troupes. J'estime qu'en fixant à 2 ou 3 0/00 le nombre des homosexuels, bisexuels et complaisants qui s'y peuvent trouver, on est bien au-dessus de la réalité. Le petit contingent de ces parasexuels est formé par quelques bisexuels recrutés dans la population des ports et qui étaient jadis envoyés dans les corps spéciaux d'Afrique et par quelques complaisants qui subissent des actes (généralement onanistes) parce qu'ils trouvent agréable d'ajouter au son, qui constitue leur paye quotidienne, l'or dont l'étranger est prodigué. C'est or, à la stupéfaction de celui qui l'a donné, sert généralement à l'assouvissement d'actes hétérosexuels. L'homosexualité existe par contre dans les bataillons d'Afrique et surtout dans les compagnies de discipline (V. REBIERRE, *Joyeux et demi-fous*, Jude, etc.). Médecin d'une compagnie de discipline, j'ai consigné fréquemment des faits d'homosexualité. En voici un exemple : Un officier

On doit toutefois constater que l'inversion féminine est l'objet, du moins de la part des hommes, d'une antipathie moindre, sinon même d'une certaine indulgence.

La cause de cette tolérance me paraît être que ce sont les hommes qui font les lois, et que les travaux scientifiques ou littéraires sont généralement écrits par des hommes. Or, l'être humain voit au travers de sa sexualité propre (*v. plus haut, p. 473*). L'être normal juge avec moins de sévérité les homosexuels du sexe opposé que ceux de son propre sexe.

La richesse de la documentation allemande n'est pas seulement un témoignage des qualités de méthode, de l'ardeur au travail des savants allemands, elle est une preuve, entre beaucoup d'autres, de ce que les cas d'inversion foisonnent en Allemagne.

En raison du nombre considérable des cas d'inversion, et aussi pour des causes plus profondes, l'inversion ne soulève pas, en Allemagne, des sentiments de réprobation comparables à ceux qu'elle provoque dans notre pays.

En Allemagne, l'inversion trouve des défenseurs dans les sphères les plus aristocratiques. En France, Emile Zola lui-même, malgré tout son entourage, n'osa pas aborder le sujet; bien qu'il fût documenté et qu'il s'y intéressât.

La tolérance ou le mépris pour les invertis me paraissent se rattacher étroitement aux fluctuations de la natalité.

Une population clairsemée, jeune, fruste, et qui occupe difficilement un sol étendu, a besoin de beaucoup d'enfants, parce qu'elle a besoin de beaucoup de colons et parfois aussi de beaucoup de soldats. Elle exalte le mariage avec sincérité; les mœurs imposent le mariage aux tout jeunes gens, les familles sont nombreuses. Qui n'a entendu vanter la fécondité des Canadiens français?

Une nation devenue riche comme l'Allemagne, nettement pléthorique, m'amène un jour un malheureux, sorte d'aboulique qui subissait incessamment les atteintes brutales d'un nombre considérable de camarades. L'ayant par pitié placé à l'infirmerie, il en résulta, une nuit, une véritable invasion du local avec bataille et coups de couteau. Le sujet passif, à peine conscient, et qui ne demandait qu'à être protégé, fut envoyé à l'hôpital, remis en état de santé, puis réformé. Des faits semblables n'étaient pas exceptionnels. Aucune sanction n'aurait réussi à empêcher le développement de l'homosexualité dans les compagnies de discipline, car les soldats perpétuellement consignés dans leur casernement ne devaient jamais en sortir que surveillés et pour l'exécution d'un service.

disposant de plus de soldats qu'elle n'en a besoin, lutte contre les tendances au surpeuplement ; elle lutte par l'émigration, elle lutte par la pratique volontaire du malthusianisme. Elle est indulgente au célibat, a, pour ceux qui ne procréent pas, une inconsciente bienveillance, tolère les accrocs qu'ils font à la morale traditionnelle ; la morale tend à s'accommoder des mœurs nouvelles ; elle subit l'influence physiologique ; indirectement, sous l'empire des conditions économiques nouvelles, elle se transforme.

La rapidité d'évolution d'une partie de l'opinion allemande me paraît légitimer ce pronostic que je transmets, ignorant trop la mentalité allemande pour apprécier ce qu'il a de fondé, que beaucoup d'Allemands viendront à considérer Hirsfeld comme un véritable bienfaiteur et qu'on n'attendra pas qu'il soit mort pour lui élever une statue.

Je ne dirai pas, avec beaucoup d'invertis et quelques-uns des auteurs qui traitent de l'inversion, que l'homosexualité est un mode d'évolution normal de l'instinct sexuel, mais bien que l'inversion est un processus spontané du malthusianisme naturel, c'est-à-dire de la tendance naturelle qui détermine un groupe surpeuplé à moins procréer¹.

¹ V. in *Le Couteau*. Paris. Bernard Grasset, 1910, p. 400.

... Les nations de l'Europe occidentale s'efforcent à résister aux dangers du surpeuplement. Chacune réagit selon son tempérament, selon les possibilités que lui confèrent ses ascendances et son habitat ; les unes luttent par l'émigration...

— D'autres par la pratique du célibat.

— Sans compter celle de la restriction volontaire.

— Ajoutez-y, si vous le voulez bien, la profusion de coutumes qui valurent à un prince d'Outre-Rhin, un procès désastreux, coutumes étranges, certes, mais dont le mérite est de parer, tout en écartant les moindres risques, à l'augmentation de la natalité, aux exigences impérieuses d'un instinct primordial. L'amour ne perd pas ses droits. Devenu sans objet, il devrait disparaître. Point. Il règne encore en Maître et nous contraint d'admirer — encore que la mode allemande paraisse insolite à notre goût parisien — sa toute puissance et sa beauté.

— Vous avez parfaitement raison, Monsieur ; l'augmentation et la diffusion des richesses occasionnent de l'encombrement, car l'accoutumance au bien-être éveille, stimule, exaspère les besoins des masses. La banqueroute ou la guerre sont les sources auxquelles se doit tremper l'énergie humaine, et lorsque ces fléaux tardent à survenir, la nature, qui n'hésite pas, emploie des voies différentes.

— Avouez qu'en Allemagne les voies qu'elle utilise sont des plus singulières.

— Comment ? Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

— Herr Ziterkopf va nous expliquer cela...

Le célibat comme l'inversion sont des modalités de cette tendance naturelle. Et parce que l'un et l'autre répondent à d'inconscients besoins sociaux, inversion et célibat commencent à bénéficier d'une tolérance, d'ailleurs variable selon les régions, sur laquelle influent certaines causes lointaines dont l'examen ne laisse pas que d'être fort malaisée.

En tout état de cause, il apparaît bien que l'inversion puisse n'être qu'une conséquence de la pléthore, un remède spontané à l'encombrement, que ce soit là, sa raison d'être et son utilité, qu'elle ait ainsi un rôle, en quelque sorte, salutaire.

Car il est probable — soit dit sans invoquer aucun postulat de finalité — qu'il n'est pas de phénomène social, fût-ce la guerre, fût-ce le crime collectif, fût-ce le crime, qui n'ait son utilité, ou, pour parler plus exactement, qu'il n'est pas de phénomène social qui, étant le résultat d'un phénomène antécédent, ne soit à une crise la solution naturelle et, en quelque mesure, bienfaisante.

A moins d'admettre qu'une providence malicieuse n'ait fait l'inversion abondante en Allemagne et rare en France que pour mettre à mal l'austère vertu allemande, par là abaisser l'orgueil insolent des Prussiens, et permettre à ceux, que nous avons l'heur de posséder, des représentants de l'espèce bornée, sinon tout à fait stupide des moralistes professionnels de toutes écoles, de commenter sans bienveillance l'apologue de la paille et de la poutre (Laupts).

Le malthusianisme se traduit par les exigences imposées aux candidats au mariage. — En France, l'un des signes qui traduisent la pléthore est, sans contredit, l'accroissement des exigences imposées aux candidats au mariage. Les fils de bourgeois exigent de celle dont ils veulent faire leur femme, une dot aussi forte que possible. Les pères de famille sont de plus en plus difficiles sur les qualités physiques, l'état de santé de leur future bru. Dans les pays neufs, pauvres, à population clairsemée ou insuffisante, l'intelligence, la faculté de travail, l'ardeur habituelle au travail sont des qualités recherchées, prisées souvent plus haut que l'apport dotal du conjoint, et l'on n'a pas, comme chez nous, la hantise des tares physiologiques.

Tout homme recèle en lui, en puissance, les germes des héréditaires. Tantôt ils sommeillent, tantôt l'un d'eux apparaît chez un sujet que nul n'en soupçonnait porteur. La vie d'un homme n'est qu'un moment de l'éternel combat que mène la vie contre les forces qui

Pamoindrissent ou tendent à la supprimer. Tantôt victorieuse, elle parvient à éteindre, à neutraliser, à éliminer un venin, tantôt elle se charge à nouveau d'un des venins à l'action desquels, par le fait même qu'elle est, elle ne peut indéfiniment se soustraire. Une lignée humaine, une lignée royale par exemple, est, pour l'historien, une preuve évidente de l'imprévu des manifestations héréditaires; des maux éclosent à un moment donné chez tels qui semblaient vigoureux et sains; pendant des générations, des prédispositions restent silencieuses chez tels autres, maladifs ou faibles. Sans doute les lignées royales sont fréquemment adultérées, mais les autres le sont également. Les fraudes connues, inconnues ou soupçonnées valent aux descendants des hérédités différentes de celles qui leur semblaient dévolues; parfois néfaste, la fraude est parfois bienfaisante.

On ne peut rien prévoir en fait d'hérédité. Si l'on refusait le mariage aux gens tarés, il faudrait le refuser à tout le moude.

La vie rustique, simple, laborieuse, la natalité abondante ont pour résultat de raréfier les tares, tout au moins d'en rendre l'éclosion moins fréquente, d'exalter les forces de résistance de la cellule vivante. La vie intellectuelle, fiévreuse, les pratiques restrictives et parasexuelles ont parfois le résultat inverse; elles augmentent quelque peu le nombre de ceux qui portent des stigmates de tares apparents.

Jadis, en France, la syphilis, bien qu'elle fût l'un des maux héréditaires les moins graves, était la seule maladie à laquelle s'attachassent des sentiments de réprobation violents. Aujourd'hui, sous l'influence des tendances naturelles du malthusianisme, des scientifiques français veulent introduire dans nos habitudes celle d'imposer à chaque candidat au mariage l'obligation de produire un certificat médical constatant qu'il est exempt de tares.

L'observation scientifique ne conduit nullement à préconiser la sélection artificielle de l'espèce humaine, à s'efforcer de refréner un désir aussi essentiel que celui de la procréation, à s'opposer à la loi naturelle de la multiplication des êtres. D'autre part, il n'est pas de religion qui ait interdit le mariage aux malades hormis les cas où le mariage, par suite d'inaptitude ou de malformation, ne peut être consommé.

La vérité est que les impostures des scientifiques, nos modernes et rigides théologiens, ne sont que l'expression inconsciente d'un besoin humain; c'est le mensonge utile par quoi se trahit la tendance malthusienne.

Les tares provoquent un accroissement de la sensibilité du système nerveux ; elles sont souvent productrices de talent, elles sont la source d'énergies précieuses.

Qui ne voit que les tares dont elle souffre ont ajouté à la valeur de l'humanité ?

C'est à l'hérédité tuberculeuse, à l'avarie ancestrale que des hommes ont dû d'être grands, par la pensée, par le sentiment ou même par l'activité.

Si on n'admettait au mariage que les êtres humains jugés parfaitement sains par les médecins, les tares latentes ne cesseraient pas d'éclorre chez les descendants des individus sélectionnés. Et si — chose impossible — on parvenait à supprimer des tares, on créerait vraisemblablement une humanité inférieure par l'intellect.

L'inconvénient serait de peu de poids, si l'homme n'était qu'un animal comme les autres. Peu importe de créer des moutons plus ou moins stupides, l'important est qu'ils fournissent de bonnes côtelettes. La sélection opérée en vue d'améliorer l'intelligence d'une variété animale a généralement pour résultat la production d'êtres moins vigoureux doués d'une résistance moindre, inaptes à la vie rustique qui était celle de leurs ancêtres. Par contre, la sélection qui résulte du jeu des influences du milieu sur un groupe vivant en liberté s'opère au détriment des sujets faibles et ne laisse subsister que les individus robustes, aux sens affinés, aptes à la lutte pour la vie.

Il ne faut pas comparer avec trop de rigueur l'homme et l'animal, car l'humanité vaut par son cerveau, et ce ne serait pas l'améliorer que de la rendre plus vigoureuse et plus sotte. Un groupe humain composé d'êtres inintelligents serait tôt subjugué par un groupe d'êtres à l'esprit délié.

Il est naturel qu'un père de famille préfère des enfants sains à une postérité douée des qualités les plus précieuses mais atteinte de maux douloureux ou répugnants. Mais combien d'hommes bien portants échangeraient leur robustesse et la quasi-inutilité d'une existence médiocre pour la vie tourmentée d'un Pascal, d'un Chopin, d'un Mozart... combien, sobres par goût, consentiraient à l'alcoolisme pour être des Edgard Poé...

Il serait aisé de multiplier de semblables exemples. L'hérédité arthritique, nerveuse, syphilitique, tuberculeuse... a des côtés favorables, souvent elle ne côtoie pas seulement le mérite, elle le crée. La tare, latente en des gens qui lui sont redevables de leur talent, a valu à leurs ascen-

dants, vaudra à leurs descendants, quelquefois d'exceptionnelles supériorités, quelquefois des tares nerveuses, l'épilepsie, l'idiotie... Nul ne peut prévoir si l'enfant qui vient de naître sera sain ou malade, stupide ou d'intelligence affinée. Qui donc, en l'état de la science, peut doser ce qui est en nous de bon et de mauvais, de favorable et de funeste ?¹

L'homme peine, parle, écrit, prêche, se révolte, refait le monde à sa fantaisie. En vérité, quel qu'il soit, il est sans pouvoir sur l'évolution des phénomènes sociaux; il ne lui est donné, dans une certaine mesure, que la faculté d'observer ce qui est; et toute son agitation n'est pas de plus d'importance que la fumée d'un cigare.

Rien ne dit que nous ne verrons pas l'ère du certificat de mariage.

BIBLIOGRAPHIE. — LAUPRS (in « Archives de Lacassagne »): *L'instinct sexuel* (à propos d'un ouvrage d'Havelock Ellis; Avril 1902. — Sur « les Prophètes Juifs de Binet-Saugré; juillet-septembre 1906. — *A la mémoire d'Emile Zola* déc. 1907. — Note extraite de l'analyse par M. de la Foncazeaux de l'article de Nücke sur la prétendue dégénérescence des peuples romains, Avril 1908. — *Dégénérescence ou Pléthore?* octobre 1908. — *Lettre au Professeur Lacassagne*, août-septembre 1909.

Considérations et opinions diverses.

À l'occasion de certaines publications de Nücke, j'ai été amené à faire part à ce savant remarquable de différentes

¹ In *Plus fort que le mal*. Paris, Maloine, p. 104. « Quel médecin signerait sans se déshonorer à ses propres yeux ce certificat d'aptitude au mariage que pour le triomphe des perversités et pour la mort de la race, d'aucuns ont préconisé et dont le projet sourit à la crédulité d'ignorants dupés par des cuistres mal barbouillés de science? »

V. in *Le Couteau*. Paris, Bernard, Grasset 1910 p. 140. — La tare est nécessaire, la tare est bienfaisante. C'est à elle que nous devons l'exquise floraison des merveilles de l'esprit humain, le développement splendide des plus méritoires vertus, le parfum précieux de la sensibilité la plus délicate de l'espèce. La fleur crée le talent; elle crée aussi l'abnégation et la pitié. Il n'est pas de chef-d'œuvre sans bonté et la bonté, née de nos larmes, a pour fin d'étancher les larmes de nos frères. Le mal exalte ce qui est en nous de généreux et de noble; il pousse à un degré incroyable d'affinement l'acuité de nos facultés. Par la tare l'homme accède au sublime...

— A moins qu'il n'aboutisse au crime.

— La souffrance exalte la personnalité. La misère est la grande école de l'énergie, — de la meilleure et de la pire. La tare fait les criminels, elle fait

considérations touchant plus ou moins directement la question de l'homosexualité. Je résume ici quelques-unes de ces considérations.

Rareté de l'homosexualité en France. — En France, écrivais-je à Näcke, mis à part les milieux cosmopolites des grandes villes (Paris, Marseille,.... ou des villes de saison (Vichy, Nice,.... milieux qui doivent par bien des côtés ressembler aux milieux cosmopolites de tous les pays du monde, l'homosexualité est tout à fait exceptionnelle. Elle est tellement exceptionnelle qu'un homme sachant voir, fût-il médecin, fût-il psychologue, peut passer sa vie entière sans en rencontrer un seul cas. L'inversion est également d'une extrême rareté dans l'armée métropolitaine. Dans la plupart des régions françaises, l'inversion est absolument inconnue aussi bien dans l'armée que dans les autres milieux.

Je signalais à Näcke que l'immense majorité des Français ignore absolument l'homosexualité. Le Français ne se doute même pas que des tendances homosexuelles puissent se manifester.

J'ajoutais que les Français qui savent, témoignent d'une horreur profonde pour l'homosexualité entre hommes et sont souvent enclins à l'indulgence pour l'homosexualité entre femmes.

Le service militaire, le retard au mariage influent sur les manifestations sexuelles. — Sur une question qui paraît préoccuper Näcke : A quel âge les Français perdent-ils leur virginité? j'indiquais que, selon moi, les Français perdent leur virginité plus jeunes que les Anglo-Saxons. En France, les jeunes gens de la campagne la perdent généralement au service militaire, les jeunes ouvriers avant le service militaire, les fils de bourgeois dès le lycée parfois.

Mais beaucoup de Français, disais-je, ne la perdent pas par goût, par besoin conscient; ils la perdent parce qu'ils sont victimes du dédain en lequel le latin en général, mais surtout le latin jeune et surtout encore une collectivité de jeunes latins tiennent la liberté individuelle.

Dans la plupart des agglomérations de jeunes Français la chasteté est aussi des héros, morte la tare, mort le crime, morte la tare, mort le génie...

Voir également ce qui a trait au mariage des tuberculeux p. 109 : « Quoi, vous encouragez le mariage des tuberculeux? — Certainement..., etc.

Un ouvrage semblable à *Plus fort que le mal* et au *Couteau* sera vraisemblablement consacré à l'homosexualité.

flétrie comme un vice et le nouveau venu doit, sous peine d'être incessamment tourné en ridicule, ou bien encore de témoigner d'une fermeté de caractère et d'un mépris de l'opinion bien rares, faire comme les camarades, prouver qu'il peut se comporter en homme.

Et les jeunes gens mettent tant de spontanéité, ils s'acharnent tellement à obliger leur camarade à se déniaiser, ils éprouvent si peu de scrupules à user de ruse ou de violence — violence très exceptionnellement matérielle, il est vrai — pour arriver à leurs fins, si peu de remords pour avoir en quelque sorte attenté à la volonté, à la conscience et, par suite, à l'organisme de l'un des leurs, que l'on peut se demander s'il n'y a pas, dans cette tendance quelque peu barbare à faire éclore les fonctions reproductrices chez les nouveaux venus, la manifestation d'un instinct.

Ajoutons que le nouveau venu ainsi violenté, non seulement ne garde pas rancune en général à ses initiateurs, mais qu'il s'empresse, dès que l'occasion se présente, de les imiter, en violentant à son tour, en contribuant à violenter un camarade plus jeune que lui.

A l'âge où la sexualité est encore indécise, il y a dans cette obligation subite de se comporter en mâle, une sorte de bain, de *douche sexuelle*, qui, propice à l'éclosion des chancres et des gonocoques, oriente le jeune homme, l'aiguille vers l'hétéro-sexualité, détruit à jamais, balaie, chez la plupart des sujets, les tendances homosexuelles que l'habitude de se replier sur soi-même, la honte de se confier, la solitude intellectuelle et morale, — surtout dans le domaine des sentiments sexuels — font au contraire fermenter et exacerbent; en même temps que la continence anormalement prolongée conduit à la crainte de la femme, à la peur de l'acte, à la timidité pendant l'acte et même à de l'impuissance plus ou moins passagère (Laupts).

Sur le facteur religieux. — J'ai encore signalé à Näcke que je considérai comme plausible qu'entre de multiples facteurs, l'influence religieuse ne laissât pas que de jouer un rôle important.

Le protestantisme, religion où la personnalité est respectée, où chacun vit moralement pour son propre compte, doit conduire le fidèle d'élite à fortifier et à développer sa propre personnalité. Mais le protestantisme peut déterminer aussi, chez quiconque le pratique, ce repliement sur soi-même dont je viens de signaler l'effet, effet auquel ajoutent encore l'austérité des attitudes, le puritanisme des manières. Les protestants s'interdisent les conversations graveleuses ou simple-

ment gauloises, proscrivent les sujets licencieux. Il se trouve des sectes où la retenue et la sévérité des allures atteignent au pharisaïsme.

Même dans les écoles protestantes les plus voisines du catholicisme romain, les appels à la sensualité sont bannis ; l'encens, les fleurs n'exercent pas leur influence capiteuse ; les femmes ont un rôle moindre que celui qu'elles tiennent dans l'église catholique et ce rôle est moins impressionnant, moins sensuellement, moins sexuellement impressionnant ; enfin les temples n'y ont jamais l'aspect mondain.

Très sévère en théorie, la morale romaine est toute de bienveillance dans la pratique. Les églises sont des lieux imprégnés de charme féminin, emplis d'une clarté discrète où la musique berce les âmes, pendant que la discipline étroite des rythmes imposés éteint la pensée, excite les sens, laisse vaguer l'imagination. Bien des romans s'ébauchent sur le parvis, dont les dénouements se font à l'autel.

Puis, en façonnant les mœurs à une surveillance attentive des relations entre jeunes gens et jeunes filles, l'Eglise n'a-t-elle pas détruit l'homosexualité, ne l'a-t-elle pas tout au moins empêché de se développer ? Par cela même que le jeune homme ne voit la femme que de loin et rarement, ne vient-il pas à la considérer comme le seul être désirable et ne prend-il pas, d'assez bonne heure, le mépris ou le dégoût des femmes de ruisseau qui l'ont initié ?

Enfin le protestantisme n'impose jamais les questions indiscrettes et incitatrices du confessionnal. Il ne demande pas l'aveu de péchés qui, chez des jeunes gens en état d'instance sexuelle, déjà sollicités par des mots entendus, des confidences de camarades ou de domestiques, sont un souvenir de l'acte ou un réveil de l'idée qui aguiche leur sensibilité.

Tout ceci dit — est-il besoin de l'ajouter ? — sans la moindre intention d'exalter ou de diminuer catholicisme ou protestantisme, Anglo-Saxons ou Latins.

Faut-il voir dans les considérations qui précèdent — et sur lesquelles je compte ultérieurement revenir — une des causes pour lesquelles les peuples latins¹ (hormis le peuple portugais ; mais, est-ce bien certain ?) sont relativement exempts d'homosexualité², un motif

¹ L'Amérique latine n'est pas, à vrai dire, latine ; le sang indigène prédomine. Enfin l'immigration lui fournit des contingents de tous les pays. Notons aussi que les Portugais ont créé, par des unions avec les indigènes brésiliens, une variété créole largement répandue.

² On ne s'occupe pas suffisamment de l'homosexualité des femmes. Est-elle moins répandue en France qu'en Allemagne ?

pointain de ce fait que traduisait plus crûment encore que je ne le fais un Français qui avait habité l'Allemagne et qui disait : « En Allemagne le bierscandale (absorption d'immenses quantités de bière) se termine par le bierseandale et la jeunesse rentre tranquillement se coucher, en France la noce et la vadrouille des étudiants finissent inévitablement à la maison publique » (Lauptz).

On trouvera, dans la collection des Archives de Lacassagne, le résumé des discussions que suscitèrent différentes observations faites par Näcke et par moi. Un auteur allemand, M. N. Prætorius, avec lequel je me trouve parfois en désaccord, apprécie, ainsi qu'il suit, ce que je pense du catholicisme romain et du protestantisme dans le développement de l'inversion.

Opinion de M. N. Prætorius. — Je ne puis partager l'avis de Lauptz, d'après lequel le protestantisme, à l'encontre du catholicisme, serait à considérer comme un facteur plus favorable au développement de l'homosexualité.

Je crois même qu'on peut, avec plus de raison, prêter une pareille influence au catholicisme.

La religion catholique, par son culte non exempt de sensualité, par son indulgence aux faiblesses de la chair (pas en théorie, mais du moins en pratique) prépare et incline plus facilement le jeune homme vers les actes sexuels et, dans les cas où une tendance à l'homosexualité existe, vers l'homosexualité; de même elle endormira plus vite que le rigide protestantisme les scrupules des normaux qui, par manque de femmes ou pour d'autres raisons, seront accessibles aux surrogats des actes normaux.

Le protestantisme, cette religion froide et sans sensualité, voire sentimentalité, ne jette pas seulement en théorie, mais aussi en pratique, son anathème sur toute la sexualité en dehors du mariage et spécialement sur tous les actes anormaux.

Cette religion refrène beaucoup plus les tendances sexuelles en général et considère l'homosexualité comme la pire des horreurs; elle sera donc un frein plus puissant que le catholicisme contre les tendances antinormales et la propension aux actes d'inversion.

Précisément, la confession dans laquelle Lauptz veut voir un moyen enrayant l'homosexualité attire par les questions indiscrètes et insi-

nuantes du prêtre l'attention du jeune homme vers l'homosexualité et les actes homosexuels. La supposition exprimée par le prêtre que le jeune homme commette de pareils actes ou puisse les commettre, les lui montrera plus accessibles, moins monstrueux, les rapprochera et leur donnera un aspect plus familier ; d'autre part, la confession permet au jeune homme, s'il a commis ces actes, de dégager sa conscience et lui rendra indirectement, par la faculté d'obtenir le pardon ultérieur, la répétition de ces actes plus faciles. Enfin, on pourrait, précisément parce que la religion catholique surveille les relations entre jeunes gens et jeunes filles et cherche à les tenir éloignés les uns des autres, en déduire avec autant de raison que l'éloignement de la femme peut produire le rapprochement sexuel des jeunes gens.

Le protestant, au contraire, forcé au repliement sur lui-même perdra moins facilement l'horreur de l'homosexualité, que lui implante sa religion ; ne pouvant en parler, ne trouvant rien dans sa religion qui lui rappelle seulement l'existence de cette anomalie, il éprouvera toujours pour elle la peur du mystère innommable et défendu ; l'homosexualité continuera à lui apparaître comme le comble de la perversité et du péché, duquel la confession ne le libère pas comme dans la religion catholique.

Religion et homosexualité ne s'excluent du reste en pratique nullement ; au contraire, un grand nombre d'homosexuels pratiquant les actes homosexuels sont en même temps mystiques et fervents croyants ; ces homosexuels se recrutent aussi bien parmi les catholiques que parmi les protestants ; mais je crois que, précisément parmi les catholiques, le nombre est plus grand de ceux qui ont gardé leur foi malgré leur homosexualité, du moins j'en connais un plus grand nombre.

On m'a même parlé de plusieurs homosexuels protestants qui sont devenus catholiques ; la nature féminine et souvent mystique de l'homosexuel a plus d'affinité avec la religion catholique, plus sensuelle, plus féminine, plus mystique qu'avec le protestantisme sec et rationnel.

Ces conversions s'expliquent donc très bien, de même on conçoit que les conversions d'homosexuels catholiques au protestantisme soient très rares ; moi je n'en connais du moins pas. (Numa Prætorius).

A propos du scandale Eulenburg. — On n'a pas encore oublié les procès récents qui ont secoué profondément l'opi

nion publique allemande. Des ennemis de personnages puissants (de Moltke, Eulenburg) ont cherché à déconsidérer ceux-ci en les accusant d'homosexualité. Autant qu'il soit permis de juger à distance, les adversaires de de Moltke et du prince d'Eulenburg n'ont pas été poussés par le désir de venger la morale ni par un sentiment patriotique. Sans doute ils ont réussi, dans une certaine mesure, à spéculer sur la *gallophobie* allemande mais il est permis de penser qu'ils ont été guidés par des haines ou par des rancunes particulières et surtout qu'ils ont cédé à la poussée d'un désir impérieux de destruction et de démolition de l'édifice allemand. L'entreprise s'est soldée par un certain déficit de la cohésion morale de l'Empire ; c'est dire qu'elle a été, au premier chef, une machination antipatriotique, qui, bien que dissimulée sous l'apparence trompeuse d'un chauvinisme ombrageux, aurait dû avoir pour résultat primordial de plaire au patriotisme français. Si ce résultat n'a pas été complètement atteint, c'est qu'il existe en France un amour vif de la sincérité, une tendance à la loyauté chevaleresque qui pousse les Français à accorder plus de respect au nom jusqu'alors immaculé de de Moltke, si cruels que leur soient les souvenirs évoqués par ce nom, que de donner leur approbation à un aventurier qui, tout en agissant au mieux de leurs intérêts, a ramassé dans la fange une arme malpropre dont il s'est servi, dans un intérêt en quelque sorte anarchique, pour accabler hypocritement l'adversaire. Et ce qui apparaît peut-être le plus clairement de toute cette vilaine histoire, c'est que le Français, avec toute son intelligence, a trop bon cœur pour n'être pas un inlassable naïf.

J'ai demandé à un jeune auteur français qui connaît bien l'Allemagne et les Allemands, et dont j'ai mis parfois à contribution la connaissance approfondie de la langue allemande, le Dr Eric Simac, de me donner son impression sur le scandale Eulenburg. Il m'a adressé une étude qui trouvera sa place dans

une revue mais que je ne puis, en raison de sa longueur, reproduire dans ce volume.

Je signale aux lecteurs que le Dr Eric Simac a donné deux études très documentées de critique bibliographique qui sont ce qui a été publié de plus complet en France sur la bibliographie de l'histoire contemporaine de l'homosexualité :

Dr E. SIMAC : *Le Problème de la bisexualité* in « Archives d'anthropologie » de Lacassagne, 1, Place Raspail, Lyon (août-septembre 1909). — *La question de l'inversion sexuelle en France* in « Annales médico-chirurgicales du Centre » du Dr Baudouin, 4, Place du Palais de Justice, Tours (27 mars et 3 avril 1910).

Opinion du Dr Eric Simac sur le procès Eulenburg. — Après avoir rappelé les deux procès intentés à Harden qui avait accusé Eulenburg et de Moltke de « sentiments pervers », l'acquittement de Harden à la suite de l'un des procès, sa condamnation pour diffamation à la suite de l'autre ; — la reprise des hostilités par Harden qui accusa Eulenburg de parjure dans les procès antérieurs ; — après avoir constaté que les actes pervers reprochés au prince étaient couverts par la prescription et que les témoins à charge n'ont parlé que d'onanisme, lequel n'est pas, dans la pratique, l'objet de poursuites (V. p. 376) le docteur Eric Simac consacre à cette affaire une étude dont j'extrais les passages suivants :

Quelques mots des personnages du drame. Les trois protagonistes sont Eulenburg, Harden, l'Empereur. Ce dernier invisible, auguste et présent ; ce n'est certes pas à Mme Benoiten qu'il fait penser mais à Jehovah dans *Athalie*. C'est lui qui, par sa versatilité impulsive, précipite l'affaire du monde des possibilités où, mieux inspiré, il avait retenu l'affaire Krupp, dans le monde des réalités. C'est en apparence pour lui que Harden a pris l'offensive. C'est à lui qu'Eulenburg ne cesse de penser et tout le monde, l'Allemagne et l'Etranger avec Eulenburg. Il personnifie l'honneur allemand et c'est donc lui qui reçoit à la tête le pavé de Tours. On se demande comment l'honneur allemand

s'en trouva. Bien qu'il ait eu une défaillance dans son rôle d'ami, il reste sympathique, parce qu'on le sait inspiré par les sentiments les plus loyaux. Je crois qu'il faut rejeter entièrement les conjectures des étrangers qui l'ont soupçonné de peccadilles du même genre. Mais on demande à un souverain moins encore d'être honnête comme Louis XVI que de réussir son rôle de roi comme Louis XIV. Celui-ci qui eut une affaire semblable avec les « Bugors » (Voir Bussy-Rabutin) et Napoléon qui connaissait le « petit défaut » de Cambacérès auraient pu lui fournir les exemples de la conduite à tenir en l'occurrence.

Harden est reconnu antipathique à l'unanimité... Cet écrivain de talent remarquable n'est pas génial comme on l'a dit et il n'a pas de dignité de caractère. Il est des sujets de polémique qu'il faut savoir s'interdire... Il me semble que dans les pays où existe depuis quelque temps une tradition d'esprit public, en Angleterre et en France, Harden serait disqualifié. Plumitif exaspéré, à la dialectique âpre, virulente, copieuse, sophistique, étincelante mais avec le clinquant du *made in Germany*, il est bien la rétinie des caricatures du Kladderadatsch, dont le trident serait un porte-plume trempé dans une bile malade... La grande majorité des gens naturellement peu familière avec l'histoire de la question homosexuelle ne se doutait guère à quel point Harden fut l'auteur gratuit du scandale qui les épouvanta. Seuls, ceux qui ont suivi l'évolution du problème de l'homosexualité en Allemagne dans ces dix dernières années le savent : il n'est pas douteux qu'il soit coupable d'avoir excité et déchainé à froid les passions. Harden sait à quoi s'en tenir sur l'homosexualité. Sa revue *Die Zukunft* est un des premiers organes qui ait traité pour le grand public et d'un sens rassuré le problème et demandé la suppression du § 175. C'est le propre du scandale homosexuel d'être resté à notre époque une arme de combat déloyale mais trop tentante parce qu'elle est infailible... Et comme dans tous les moments de désordre il y a toujours place pour l'ironie, Harden fut appelé le *sauveur de la garnie*.

Quelle leçon de tenue lui donne celui qui est et qui reste le *coupable*. Ami de Gobineau dans sa jeunesse, Eulenburg est demeuré son disciple. Son caractère — non son vice — d'aristocrate eut satisfait Nietzsche... Dans la contingence de l'heure ou du lieu il convient qu'il soit tel qu'il se dit pour *sauver la face*, non la sienne, celle du Maître *avant tout*. Il sera donc un ami, un ami passionné dont toutes les amitiés ont été tournées par le monde en vulgarité et en crapule, un paran-

gon de l'amitié allemande... Et le curieux est bien qu'il est tel qu'il se dit, car il est complexe... Il a eu en effet des amitiés passionnées, vraies, hautes, fidèles ¹ (pures ? mettons amoureuses). Il est bien possible qu'il soit tout ce que dit Harden, menteur, efféminé, mystique, un amateur en art et en littérature et de goûts académique et poncifs, homme de théâtre, intrigant, courtisan. Seulement il n'est pas que cela. Il faut être aveuglé par la passion et entraîné par la sophistication du pamphlet pour dire que ce grand vieillard à la face rude, qui est un officier de cuirassiers n'est qu'un efféminé, que son courage, qui a tant de style, n'est que celui d'une femme. Menteur ? probablement, s'il a, comme on le dit, la parole séduisante et chaude, la tentation est trop forte alors si l'on ment avec suite et aisance d'être un flatteur et un courtisan... Un simple intrigant, le patriarche autoritaire qui est l'idole de ses gens ² et qui a donné aux siens la consigne de cette constance digne qui est une sauvegarde ? Un grand homme d'Etat ? Bismarck assurait que non. (D^r Eric Simac).

¹ Voici une déclaration renouvelée plusieurs fois par le prince d'Eulenburg dans les procès :

« La chose la meilleure que nous ayons, nous autres Allemands, c'est l'Amitié et l'amitié fidèle a toujours été en crédit. J'ai eu des amitiés enthousiastes, j'ai écrit des lettres qui débordent de sentiments d'amitié et je ne me le reproche absolument pas. Car nous connaissons les lettres de nos grands hommes, comme Goethe et d'autres, et les effusions de leur langage. »

Voici son commentaire par un journal (*Deutsche Tageszeitung*) : « Ce fut un témoignage de cette chose la plus belle et la plus magnifique que nous nommons notre bien propre, nous autres Allemands : l'Amitié. Celui qui connaissait les poèmes d'Eulenburg savait que ce témoignage, forcément, serait porté ; et je connaissais l'homme, comme le connaissent des milliers d'hommes et de nobles femmes en pays allemand, comme le chante de l'Amitié... »

La voici commentée par Max. Harden : « Un mot sur l'Amitié que le Prince d'Eulenburg a célébrée devant trois tribunaux comme le trésor le plus magnifique du monde germanique. Va pour le superlatif (bien qu'il ne doive pas faire plaisir aux femmes). Mais le sentiment qui palpite et crie, qui babille et caresse dans les épîtres et les rimailles d'Eulenburg, est-ce bien celui de l'amitié saine, virgile, germanique enfin ?... » (Note du D^r Eric Simac).

² Si malpropres que l'on ait jugé les péchés de jeunesse attribués au vieillard infirme qu'est aujourd'hui Eulenburg, je dis qu'un homme de cœur se fût refusé à évoquer des faits hypothétiques dont le souvenir se perd dans la nuit d'années lointaines parce qu'en se frappant il devait atteindre la femme, les enfants d'Eulenburg, innocents et indennes de tout reproche. Les parents et les gens d'Eulenburg eurent envers lui, pendant la catastrophe, une altitude qui a forcé l'admiration (Laupt).

Je ne puis reproduire ni même résumer toutes les considérations instructives auxquelles l'affaire Eulenburg et la nombreuse série des affaires allemandes de même nature conduisirent le Dr Eric Simac. Je citerai encore de lui les passages suivants....

Ce n'est pas par suite d'une illusion procurée par l'art 173 — c'est-à-dire parce qu'ils sont poursuivis en Allemagne — que les faits d'homosexualité y soient mis au jour incomparablement plus souvent qu'ailleurs ; ils sont plus nombreux en réalité. Ce n'est pas non plus se faire illusion que de conclure de tout ce qu'on y écrit, que plus de gens pensent là-dessus plus librement qu'ailleurs et d'une manière plus réfléchie, plus ouverte, plus compréhensive. Pas plus que le fameux paragraphe, la littérature homosexuelle allemande, scientifique ou littéraire n'est une cause fortuite d'exagération factice touchant les faits ou le mouvement des idées.

Qu'on ne s'y trompe pas, la tolérance apparente des pays latins couvre une ignorance presque absolue de la théorie et les mœurs, si elles existent — soit dit pour apaiser l'amour-propre allemand — avec une fréquence presque aussi grande, *s'ignorent elles-mêmes comme telles*. L'Allemagne est donc à l'heure qu'il est le *pays de l'homosexualité consciente au maximum aussi bien comme phénomène individuel que comme phénomène collectif*. Et telle est la cause de l'importance exceptionnelle du Procès Eulenburg, expérience en somme offerte dans les meilleures conditions pour étudier l'inversion sexuelle dans ses relations avec l'opinion et les mœurs d'un pays et avec le mouvement de la civilisation en général⁴....

Le scandale est fait surtout d'un élément de nouveauté, d'inédit. On a beau s'indigner de ce que des princes du sang ou les amis de l'Empereur, Krupp, Eulenburg *le soient*, le fait est qu'ils *sont homosexuels* et le

⁴ N'ayant aucun souci d'apaiser l'amour-propre allemand, connaissant bien la France dont j'ai habité le Nord, l'Est, l'Ouest le Centre et le Midi, j'affirme catégoriquement que l'homosexualité même inconsciente y est d'une *extrême rareté*. Les homosexuels ont une mentalité spéciale et déraisonnent sur tout ce qui a trait à l'importance ou à la fréquence spéciale de l'homosexualité. Cet état d'esprit, que consentira à étudier, je l'espère, le remarquable psychologue qu'est Eric Sinac, tourne à l'obsession et à l'idée fixe. L'homosexuel voit l'homosexualité partout et chez tous. Trois ou quatre homosexuels groupés s'imaginent être un foyer intellectuel d'importance mondiale (Lanpts).

fait reste acquis. Déductions fatales et prochaines de la logique collective : donc on *peut* être homosexuel ; donc cela doit être plus fréquent qu'on ne croît ; donc cela était plus naturel qu'on ne le dit ; en somme cela n'apparaît mal que quand on le *sait en commun*, quand on le *dit tout haut* ; avant, ces gens-là ressemblaient aux autres, etc., etc. Le scandale ne renue l'opinion que pour la remettre ensuite en équilibre, mais avec un gain ou une perte sur son état précédent.... (Dr Eric Simac).

Encore une fois je ne puis citer davantage. Je terminerai l'emprunt fait à : Eric Simac, en constatant avec satisfaction que cet auteur condamne comme moi le mot : *homosexualité*, qu'il paraît décidé à accorder aux phénomènes économiques une importance assez considérable dans la production de l'inversion puisqu'il cite à ce sujet un mot de Ferero qui attribue, paraît-il, la crise des mœurs allemandes à l'enrichissement rapide et formidable des Allemands. J'ai insisté largement sur de semblables considérations tant au cours de ce chapitre que dans mon article *Dégénérescence ou pléthore* des Archives de Lacassagne. En fin de compte, Eric Simac est amené à envisager l'affaire Eulenburg beaucoup plus pour son aspect social que par le côté psychologique des personnages du drame. C'est ainsi qu'il faut nous habituer à voir l'inversion désormais. Eulenburg et ses semblables, par eux-mêmes, ne présentent pas grand chose qui soit de nature à augmenter le bagage d'un observateur de l'homosexualité ; l'affaire Eulenburg est, au contraire, des plus curieuses. Le drame est tout ; les personnages incriminés valent surtout par leurs chamarures. Et si le premier rôle nous a arrêté quelques instants, c'est en raison de sa psychologie et de celle des comparses beaucoup plus qu'en raison de sa psychologie sexuelle ; — peut-être aussi parce que, par tendance héréditaire, nous demeurons assez niais pour nous émuouvoir du sort d'un prince plus que de celui d'un pauvre diable, peut-être encore parce que le vieillard infirme auquel le temps, plus encore que la loi,

accorde la prescription au regard de l'opinion publique, ne laisse pas que de susciter une pitié qui, à l'estime de bien des gens, paraîtra vraisemblablement assez mal placée.

Emile Zola et l'inversion. — Zola s'intéressait à l'inversion comme il s'intéressait à tout ce qui a trait à la sexualité. Il suivit la genèse de mon ouvrage, *Perversion et Perversité sexuelles*, avec beaucoup d'attention. Quand l'ouvrage parut en librairie, il m'écrivit : « *J'ai reçu un exemplaire de votre ouvrage ; et si je n'ai pu encore que jeter un rapide coup d'œil, en coupant les pages, j'ai eu la bonne sensation d'une œuvre sérieuse et forte. Vous avez mis les documents en belle lumière et en avez tiré un très logique et très décisif parti. Je crois que ce volume comptera dans cette question de la sexualité, si obscure encore. Pour moi, je suis fort heureux de vous avoir aidé un tout petit peu, en vous fournissant un document curieux, et je vous remercie de l'avoir si bien employé, car la question m'intéresse...* »

La vue et surtout le contact des invertis étaient désagréables à Zola. « *J'en ai rencontré dans le monde, me dit-il un jour, et j'éprouve à leur serrer la main une répulsion instinctive que j'ai quelque peine à dominer* ».

Une question toute naturelle, la première fois que nous causâmes inversion, me vint aux lèvres : « *Pourquoi n'avez-vous pas traité de l'inversion, pourquoi ne consacrez-vous pas à l'inversion l'un de vos romans ? le sujet en vaut la peine.* »

Zola ne me fit jamais de réponse précise. Sans doute, il me déclara qu'il n'avait pas osé.

Je ne pense pas que la crainte de la critique ait arrêté Zola.

Je crois que la véritable raison fut qu'il ne connut la question qu'assez tard, je veux dire à une époque où, lancé dans des travaux dont la série était harmonieusement classée dans son esprit, il ne se souciait pas d'interrompre ses études pour entreprendre des recherches infiniment délicates et compliquées. Il se peut d'ailleurs que ses recherches l'eussent amené à un moment donné à traiter de l'inversion. La question sexuelle passa, souvent, au premier plan de ses préoccupations. Essaimer lui paraissait un devoir primordial. Il me disait un jour : « *Que de semence perdue en une nuit de Paris — quel dommage que tout cela ne donne pas des humanités¹* » (Lapults).

¹ V. LAUPTS. — *A la mémoire d'Emile Zola*, « Archives d'Anthropologie de La-

Opinion d'un musulman algérien sur l'homosexualité. — En Algérie et en Tunisie, l'homosexualité se rencontre fréquemment dans le monde musulman et aussi parmi les Européens auxquels elle s'étend avec plus de facilité qu'on ne serait porté à le croire en France. Un des résultats de cette contamination est que, l'opinion algérienne témoigne d'une indulgence relative pour l'homosexualité ; je dirais même qu'il y a une sorte de respect de fait et cela parce que des Européens, renommés par leur énergie, sont réputés homosexuels. Dans certains groupes indigènes le *Tuffar* (actif) bénéficie d'une sorte de considération, mais le mot *Naïec*, qui désigne le passif, constitue une injure dont l'emploi fréquent témoigne en faveur de la parfaite connaissance de l'homosexualité ; il est certain qu'en Algérie et en Tunisie le *Naïec* n'est pas un être exceptionnel. En France une pareille insulte paraîtrait (en dehors des rares milieux homosexuels qui s'y peuvent rencontrer) ne rimer à rien. Un de mes amis, arabe couloughi extrêmement remarquable, un des hommes vraiment supérieurs que je connaisse, M. Ali ben Abmet G....., me disait que l'inversion, en milieu arabe, se développe surtout dans les villes, dans les agglomérations où l'on aime l'esprit et les choses intellectuelles et que les passions homosexuelles y commençaient généralement par des unions platoniques nées du désir d'échanger des idées. L'infériorité de l'éducation intellectuelle de la femme indigène serait la cause de cette recherche entre hommes d'un intellectualisme aboutissant à la pédérastie. Cependant l'homosexualité n'existe pas que dans les villes ; elle est répandue dans beaucoup d'oasis. J'ai signalé le fait dans un ouvrage auquel je renvoie également pour ce qui a trait à la condition des femmes arabes (Laupt's).

La suite du roman d'un inverti-né.

Après la publication de *Perversion et Perversité* (1896) j'ai reçu de l'auteur des documents publiés au Ch. II de cet ou-

cassagne », n° 168 (15 déc. 1907) et EMILE ZOLA, *Correspondance les lettres et les arts* (bibliothèque Charpentier) : *lettres du Dr G. Saint-Paul*, p. 359 et suivantes.

¹ C. SAINT-PAUL., *Souvenirs de Tunisie et d'Algérie*, 2^e édition. Tunis Danquin et Paris Vigot.

vrage sous le titre : *Le roman d'un inverti-né*, un manuscrit d'une trentaine de pages dont je ne puis reproduire ici que quelques courts passages.

A Monsieur le Dr Laupts.

En flânant par les rues de..... où j'étais de passage, et en m'arrêtant par hasard devant le magasin d'un libraire, je fus frappé par le titre d'un livre dont la préface avait été écrite par *M. Emile Zola*. Une vive émotion me prit, car je me doutais bien de ce dont il s'agissait et je tremblais de voir reproduite dans ce livre ma propre histoire dont, il y a nombre d'années déjà, j'avais adressé la *confession* à *M. Emile Zola*, espérant voir reproduits par la plume de ce maître, les sentiments étranges qui me tiennent sous leur joug depuis ma plus tendre enfance. A chaque nouveau roman de *M. Zola*, j'espérais trouver enfin un personnage qui fût la reproduction de moi-même, mais mon attente fut toujours déçue et je finis par me convaincre que *le courage* avait manqué à l'écrivain pour mettre en scène une aussi terrible passion, et qu'il avait reculé devant les difficultés énormes que lui présentaient un esprit et un cœur aussi malheureux que le mien. Mais pourquoi demander à nos modernes de faire ce que *Balzac* lui-même n'a point osé ?

Ce fut donc avec un battement de cœur bien fort, et tout le sang en mouvement, que j'entraï chez le libraire et me fis donner le volume écrit par vous, monsieur Laupts, et dont le titre d'un des chapitres, et plus encore le nom de *M. Zola*, me faisait déjà deviner le contenu. Je n'osais jeter les yeux sur ces pages, tant j'avais peur de voir reproduite dans son intégrité ma propre histoire. Cette crainte se dissipa bientôt et j'en éprouvai un véritable soulagement. Je vous remercie, Monsieur, de votre discrétion, car j'aurais vivement regretté de voir publier *intégralement* la confession que, dans un moment d'exaltation et de détraquement, j'adressais jadis...

Vous êtes un savant Monsieur, et (ce que je devine par votre façon d'écrire) un homme aimable et indulgent. Je veux donc vous faire savoir que j'ai lu votre beau livre et vous remercier de votre discrétion relative qui, je ne crains pas de le répéter, aurait bien pu être plus grande encore. Comme tout malade qui voit dans un médecin un ami (même s'il sait sa maladie incurable) je me sens pris d'amitié et recon-

naissance pour ceux qui s'occupent du mal perfide qui me poursuit, et, comme un ami à ceux qui lui sont chers, je cherche à leur rendre service en leur montrant ce qu'ils cherchent péniblement et ce que je connais au contraire si bien : *par science innée...*

Le sentiment que m'inspira ensuite *mon insupportable vanité* — comme il vous plaît de l'appeler — fut celui du plaisir de me voir imprimé *tout vif*, quoique j'eusse de beaucoup préféré revivre dans les pages d'un roman et non pas dans un traité de science médicale. Enfin, on a voulu cela et je n'y trouve rien à redire. Cependant, avoir été à côté d'Hyacinthe le doux ami d'Apollon, d'Alexis ce bel amant de Virgile et se retrouver ensuite sur les pages d'un traité d'Anthropologie en compagnie d'un Parker ou d'un Taylor, c'est un peu dur, convenez-en, Monsieur ! Je ne me lamente pas : Je constate un fait : *That's all !*

Ce que je puis vous dire, c'est que je suis plus égoïste que jamais, que mon cœur est *très* tranquille et que je suis arrivé à le considérer comme un viscère atrophié qui ne se fait sentir que sous l'action de sentiments d'une extrême violence ; il me donne alors des sensations pénibles et comme spasmodiques, mais, excepté dans ces moments-là, je suis *très tranquille* et pourrais même dire *très heureux*. Mon esprit est de même : je sais désormais ce que je suis et ce que je veux ; j'en ai pris mon parti et je cherche dans la vie tout le bonheur que j'y puis trouver sans m'inquiéter, du reste. Le souvenir du passé me trouble peu et ceux qui ont traversé mon existence en s'associant à mes plaisirs, soient-ils morts ou vivants, ne m'intéressent plus que fort peu. Je vis dans le *présent*, ne songeant nullement au passé et très peu à l'avenir. Si dans mon âme, comme dans un miroir, surgit quelquefois le souvenir d'un passé où les joies mêmes furent mauvaises et les plaisirs cruels, ce sentiment douloureux dure peu et s'efface bien vite de mon esprit ; peut-être le cerveau lui-même s'est-il atrophié et ne rend-il plus les images avec la vivacité et la netteté primitives ! Que vous dirais-je de ma *passion*, de cette passion qui a rempli toutes les heures, tous les instants de ma vie, ne me laissant jamais de repos ? *Elle subsiste encore*, mais, quoique à de certains moments très intense, elle n'a plus la force terrible d'autrefois et ne peut plus être comparée au délire de jadis, alors que la vue, ou même la pensée d'un homme dévêtu me faisait brûler de toutes les flammes de l'Enfer.

Etant riche et indépendant, j'ai pu arranger ma vie à ma façon, façon un peu étrange comme tout ce que je fais. Tous les goûts que je con-

fessais jadis à M. Zola me sont restés ; ils ont même pris plus de consistance ; j'aime toujours le luxe et l'appartement que je me suis arrangé est un véritable musée qui charmerait l'artiste le plus exigeant. Statues, tableaux, souvenirs de famille, beaux livres, meubles magnifiques, tapis de Perse, etc., y sont entassés et je vis là dedans au milieu d'un petit cercle d'intimes où naturellement un favori à belle barbe ne manque pas. De charmantes amies viennent me faire de la musique, voir mes gravures et mes bibelots, chanter et babiller avec moi. J'ai inspiré de folles passions à ces dames qui sont désolées de ma froideur et se jetteraient dans le feu — bien inutilement du reste ! — pour la faire cesser. Je n'ai cessé d'être vierge — oh ! l'étrange parole sous ma plume ! — et le resterai toujours. Que M. Raffalovick ne craigne rien de ce côté-là ! — Les femmes sont restées pour moi ce qu'elles furent toujours : de délicieux compagnons, de bons amis que je ne suis que lorsqu'elles montrent quelque velléité amoureuse et me font comprendre qu'elles désireraient de ma part une amitié moins platonique. Je ne reçois que des femmes mariées, ce qui me permet de rejeter ma froideur glaciale sur le compte de l'amitié que j'ai pour leurs maris et sur l'honneur que je ne veux trahir. Quelle comédie ! Plusieurs de ces dames se sont fort compromises pour moi et une d'entre elles, une toute petite mignonne femme pleine d'esprit et passionnée pour la littérature et la musique, a passé longtemps pour ma maîtresse. J'ai bien ri des allusions que l'on faisait sur notre compte, car toutes nos relations se bornaient à de la musique faite en commun et à de fréquentes conversations....

L'idée seule qu'on pouvait la soupçonner d'être quelque chose pour moi suffit pour me la rendre presque odieuse... Ma nature est perverse comme elle l'a toujours été, mais elle a acquis plus de modération, de calme et de savoir-vivre. Je passe des mois dans l'abstinence la plus complète, la chasteté la plus absolue ; il me semble avoir alors de l'eau dans mes veines au lieu de la lave d'autrefois, mais quand l'occasion se présente, un simple coup d'œil, un serrement de main équivoque, un mot à l'oreille suffit pour faire surgir en moi le démon de la luxure le plus effréné et je brute comme si j'avais du soufre allumé dans tout mon corps.

Je reconnais Vénus et ses feux redoutables

D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !

En voulez-vous un exemple atroce ? J'étais près du lit de mort d'une

personne qui m'appartenait par les liens du sang et de l'affection quand je reçus une lettre qui me causa la plus agréable surprise et m'emplit d'émotion. C'était un jeune ami qu'autrefois j'avais traité fort mal et qui, après de longues années, étant de passage dans la ville que j'habitais, se rappelait à mon souvenir en me demandant si je partageais le désir de nous revoir. Tout de suite ma tête fut en feu et mon sang commença à bouillir plus que celui de San Gennaro. J'oubliais tout, et le lit de malade — qui le lendemain se changeait en lit de mort — et l'affection et le devoir et tout, et ne vécus que de l'attente du lendemain, jour du rendez-vous. Mon jeune ami vint, bien changé d'aspect, avec de jolies moustaches et une petite barbe à la Henri III, vêtu avec une élégance parfaite, avec un aplomb et un air audacieux que je ne lui avais jamais connu.

Ce fut le jour des funérailles que je le revis et le soir antécédent, dans la chambre de mort de la jeune créature, toute illuminée et remplie de superbes fleurs, je me crus à une fête et frémis de plaisir en pensant que je vivais et que la volupté m'attendait le lendemain. Et pourtant j'avais bien aimé l'être qui s'était endormi à jamais après d'horribles souffrances ; je l'avais presque vu naître et l'avais toujours choyé et fêté — mais la passion n'est-elle pas plus forte que tout ! plus elle est criminelle et plus elle mord au cœur et y tue tous les autres sentiments. Je surpris tout le monde par mon air gai qui contrastait avec la douleur des autres et je dus m'enfuir pour cacher mon exaltation et la joie folle que j'éprouvais d'avoir revu tout charmant celui qui m'avait aimé jusqu'au délire et qu'autrefois j'avais presque chassé avec mépris....

Celui que j'appellerai toujours « le Capitaine » est mort il n'y a pas longtemps d'une maladie horrible qui nécessita une cruelle opération ; on le chloroformisa mais il ne se réveilla plus et mourut d'une hémorragie que rien ne put arrêter. Ses dettes et autres embarras l'avaient obligé à fixer sa résidence loin de moi, mais quelquefois j'allais le trouver, car je regrettais son absence et le revoyais avec plaisir. C'était un vrai démon, mais il me plaisait par la grandeur de ses vices et l'énergie et la force qui ne l'abandonnaient jamais. Il serait vieux à présent — mieux vaut qu'il soit mort ! Il tiendra bonne compagnie à Satan et même à celui-là il apprendra sans doute bien des choses !... — L'aventure de l'Hôtel ne fut que passagère. Elle me fit devenir ce que je suis et ne cessera plus d'être. La liaison fut courte mais décisive....

Inutile de vous parler de l'aventure qui m'occupe à présent ; j'y apporte une ardeur effrénée et un goût extraordinaires, mais *tout* mon être n'est pas pris comme jadis et je n'apporte pas dans cette liaison la fougue cruelle et aiguë avec laquelle j'adorais le seul que j'ai véritablement *aimé*. Que je suis pourtant heureux qu'il soit mort ! Il vit toujours beau et je une dans mon souvenir, et, du reste, que pouvait désormais lui offrir la vie ? Il était dans une situation peu brillante ; sa destinée n'avait rien qui pût lui promettre quelque bonheur, et après m'avoir connu et avoir vécu plusieurs mois d'une vie étrange, fantastique et exceptionnelle, le mieux qu'il pût faire n'était-ce pas de mourir ? Le destin s'en chargea, mais ne croyez-vous pas qu'à défaut de la main d'*autrui* sa *propre* main ne se serait chargée de faire partir le coup de pistolet qui trancha son existence ? Pour moi, j'en suis sûr, et ne crois pas que désormais il pût *jamais plus* rentrer dans la vie normale. Je l'avais *trop* bien détraqué pour cela et son âme avait été trop bien façonnée et pétrie par *moi* pour qu'il pût se contenter d'une vie et de jouissances ordinaires. Qu'il repose en paix ! Ce fut un honnête garçon ! Je lui avais adressé nombre de lettres passionnées et ardentes qui auraient bien pu me compromettre. Il les renvoya à ma demande. Je fus pour lui d'une ingratitude monstrueuse ?

Quant à moi, tant que j'aurai la jeunesse, la force et la beauté, je serai heureux de vivre, même avec un cœur et un esprit corrompus et malades ! Voilà ce que je suis au moral en ce moment-ci ! Au physique j'ai changé bien moins encore. On me donne tout au plus 24 ans et, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai l'air bien jeune et bien charmant ; mes traits ont conservé toute leur finesse et leur parfaite régularité ; mes yeux sont pleins de vie et d'expression, mon teint toujours rose et délicat, mes mains plus belles que jamais. Je me sens de plus en plus une *idole sans sexe* mais toujours *une idole* qui ne demande qu'à jouir et à être adorée. C'est ce que l'on fait en ce moment — car tous ceux qui m'entourent, même les domestiques que je tyrannise, ont de l'idolâtrie pour moi. — Mais quant à moi je n'adore plus personne. Me laisser aimer c'est tout ce que je puis faire désormais ! — Avant de terminer ma psychologie je tiens à vous dire, Monsieur, que vous tombez dans l'erreur quand vous insinuez que certainement j'aime à m'habiller en femme et à me déguiser ainsi pour ceux qu'il vous plaît d'appeler *mes complices*. Je puis vous assurer que *vous vous trompez étrangement*, car j'ai les hommes déguisés en femme en HORREUR, et ce sentiment je

l'applique naturellement à moi-même. J'aime l'élégance la plus *sérieuse*, la plus *correcte*, la plus *masculine*: LE GIGIC ANGLAIS en fin. Tout ce qui semble déplacé dans un homme me dégoûte, et je rejette avec mépris toute toilette féminine et les inutiles parures. Je m'habille en *gentleman*, non pas en *homme-fille*. Je n'ai *jamais* porté de bracelet et à mes doigts brille seulement un grand diamant et une *émeraude* superbe dont j'ai hérité depuis peu. (J'aime cette dernière pièce autant que Dorian Gray aimait les *siennes* et en lisant ce beau livre j'ai été frappé de ce goût pour les *émeraudes*, goût que je partage depuis peu.) Ce que je dis de mes vêtements je puis le dire aussi de ma figure. Personne, en me voyant, ne pourrait deviner les sentiments que j'héberge dans mon sein, et ma figure, toute charmante qu'elle est, est bien celle d'un jeune et joli *homme*, surtout depuis quelques années. Si ceux de mon sexe se retournent quelquefois pour me regarder et me suivre, c'est par la façon hardie et insistante avec laquelle je les regarde, quand mon feu intérieur me brûle. Mon aspect n'est pas du tout efféminé et j'ai plutôt l'air d'un joli cavalier ou d'un page élégant que *d'autre chose*. De taille ordinaire, je suis haut sur jambes et mon corps svelte et poli n'a rien d'équivoque, si ce n'est une peau satinée et lustrée que du reste l'on ne voit pas et que seuls quelques privilégiés ont pu toucher et admirer. Comme je l'ai déjà dit, j'inspire de l'amour et un amour *bien-vif* à des dames, et à cela seul vous pourrez comprendre que je n'ai pas l'air aussi *filles* qu'il vous plaît d'imaginer.

Et maintenant, Monsieur, après l'œuvre, passons un peu en revue ceux qui l'ont construite.

Suivent des renseignements très circonstanciés sur les ascendants et la famille de l'auteur de la confession. Le tout très détaillé, contient des portraits fort curieux et que l'on sent tracés avec vérité; c'est une peinture du milieu (nullement homosexuel) dans lequel vécut l'auteur du roman et cette peinture dénote des qualités d'observation, de l'intuition psychologique et révèle une éducation reçue de parents affinis, appartenant à un monde aristocratique et férus d'élégance anglaise. Laissant de côté ce qui a trait au milieu¹ ainsi que

¹ J'extraits d'une biographie tracée de main de maître les quelques lignes suivantes :

Elle s'était prise de passion pour l'argenterie et avait collectionné une

nombre de particularités relatives à l'auteur, je note encore dans le document :

Quand je passe devant cet Hôtel je regarde toujours les fenêtres de ces deux chambres contiguës où pour la première fois j'ai accompli le but de ma vie : prendre et donner un plaisir stérile — *mais supérieur à tous les autres*. Et pourtant dois-je vous faire une confession ? Je n'aimais pas du tout cet homme-là. Il était très bien, jeune encore (36 ans) avec des muscles de fer et un art, une science incroyables ; il me fit connaître des plaisirs auxquels je croyais déjà devoir renoncer, et pourtant je n'avais pas une pensée pour lui et si, pendant la nuit, un autre également fort et beau fût venu prendre sa place, je l'aurais accepté sans aucun regret...

Malgré la passion qui me brûle les privilégiés ont été peu nombreux et soigneusement choisis...

[J'ai fait des exceptions dans mes voyages lointains. Je m'épris un jour d'un jeune et beau conducteur de tramway en Belgique — et l'ai tant agacé et stimulé qu'il vint avec moi dans un tout petit Hôtel, presque un bouge, où il habitait et où j'allais le rejoindre. Ce fut un véritable amusement pour moi.]

Mes amis ont été ou sont tous hommes du monde — *du meilleur monde* — gens de goûts pervers et raffinés mais virils de toute virilité et près desquels je me sens délicat, faible et mou. Ils se sont pliés à tous mes caprices et je les ai tyrannisés d'une façon tout à fait incroyable. Mes amis ont été peu nombreux et rarement plus d'un à la fois. Ce furent de véritables liaisons avec tous les préliminaires et les manèges des liaisons ordinaires. Jalousie, remords, scènes, ruptures, lettres, messages, rien n'y a manqué. Et tout cela sans que personne autour de moi se doutât de rien ! J'ai même feint la dévotion pour mieux aveugler les autres et j'y ai parfaitement réussi. A présent je n'ai plus besoin de rendre compte de ma conduite à personne et suis

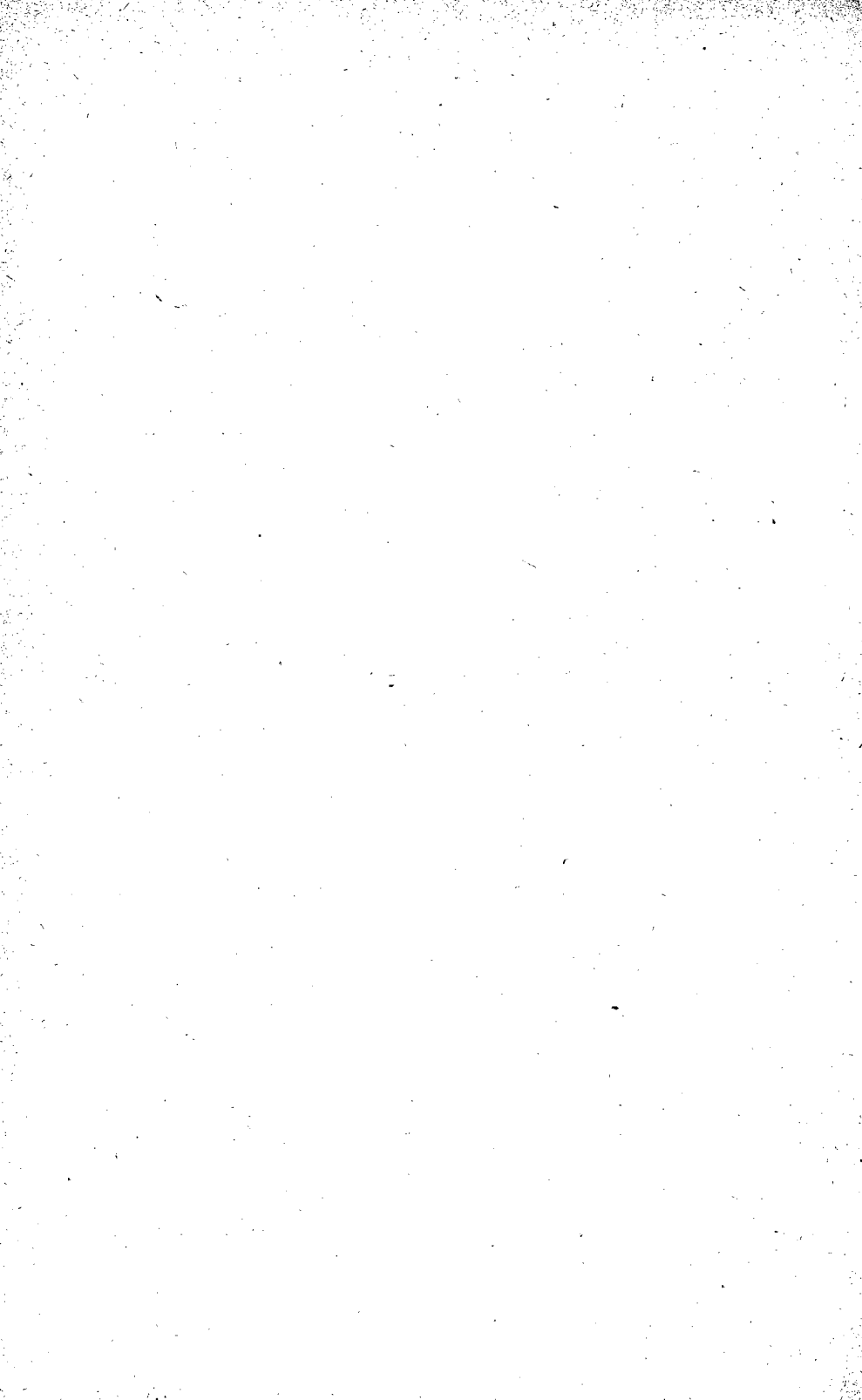
énorme quantité d'objets en argent ciselé et en vermeil d'un travail exquis. Elle laissa de superbes pierres précieuses et des fourrures et des dentelles admirables. J'ai trouvé dans une cassette qui lui appartenait un tas de jolies choses, entre autres un superbe membre viril en corail d'une admirable facture. Il est monté en or et a dans sa partie supérieure un anneau qui fait comprendre qu'il était destiné à être suspendu à une chaîne et porté au cou. C'est peut être une amulette.

libre de faire sans contrainte ce que je veux. Dieux ! soyez bénis ! — Dans mes liaisons je veux un homme jeune encore, mais *toujours* de quelques années plus âgé que moi, indépendant et assez riche pour n'avoir pas besoin de douter du motif qui le fait agir. Je veux un *passionné* dont je me plais à agacer le vice, à voir croître le désir à force d'agaceries d'une violence extrême — et à le contenter ensuite. Tout cela me ravit, mais il faut que l'homme me plaise — sinon il est vite éconduit d'une façon très cavalière. Je suis très arrogant avec ceux qui se passionnent *trop* pour moi. Si l'on fait mine de me négliger, j'ai des jalousies et des haines affreuses, je médite un crime et — si nous vivions en des temps plus heureux — je ne craindrais certes pas de le faire commettre ou de le commettre moi-même. Je ne rêve alors que poignard et poison — ce dernier surtout. MAIS CELA PASSE VITE et c'est moi qui du *sentiment* passe le premier à l'*habitude charnelle*.

La jouissance n'est-elle pas *tout* ici-bas et ne justifie-t-elle pas *tout* ? Que demande-t-on de la vie sinon le plaisir et, quand on l'a, que veut-on de plus ? Ah ! que j'ai été sot de me désespérer jadis, mais comme j'ai rattrapé le temps perdu !... — Ma pensée se reporte souvent à l'Orient et à ce peuple étrange qui tient tant de place dans l'Histoire du monde et dont je sens souvent le sang brûler mon corps trop fin et délicat pour lui. Dans mon cerveau surgit alors le souvenir des débauches de Tyr et de Sidon auxquelles les Juifs ont si souvent participé, *forniquant* avec les Dieux que les Prophètes maudissaient ! Que de fois n'ai-je pas pensé aux fêtes d'Astarté et de Moloch en regardant les petites idoles de bronze, verdies par les siècles, qui sont sur la cheminée de mon salon ! Je me reporte par l'imagination aux temps où l'on célébrait leur culte sanglant ; et les prêtres de Baal sourient à mon imagination bien plus que ceux du Christ ! Je suis *matérialiste* convaincu, n'est-ce pas vous dire que je crois d'une façon absolue à l'*Atavisme* ? Le souvenir de deux civilisations diverses hantent mon cerveau, et deux sangs ennemis se livrent bataille dans mes veines. Que me font les souvenirs chevaleresques et religieux de temps relativement modernes quand je sens bouillonner en moi la férocité antique et la perversion la plus étrange et la plus passionnée ? La Nature a créé un être où des éléments disparates se sont réciproquement corrompus — mais n'est-ce pas plutôt du choc de deux civilisations *également* corrompues que je suis né ? Il y a bien

des poisons *partout* et si l'ardeur, la fougue, la rage, qui m'ont dévoré et qui me dévorent, viennent de loin et reculent jusqu'aux premiers âges du monde — viennent-elles seulement de là ? Les vices gracieux et classiques de la Grèce, la débauche hypocrite de l'Angleterre, la fougue et les crimes de l'Italie, n'ont-ils pas contribué aussi à faire de moi ce que je suis ? Ce qui est bien sûr, c'est que je vis d'une vie stérile et qu'excepté du *plaisir* l'on ne tire rien de bon de moi. Quand *j'aime* je *corromps* et tout mon être est comme une belle fleur dont le parfum tue. Je n'ai plus *rien* à vous dire, Docteur, et ma tâche est terminée. De ma vie je n'aurai plus rien de nouveau à confesser. J'aurai encore des amours, des aventures, des passions peut-être mais tout mon *être* ne l'ai-je pas déjà fouillé et livré ? Et que pourrais-je donc encore révéler que vous ne sachiez déjà ? Je vous ai dit les *causes* et les *effets*, à vous de les étudier et d'en faire profiter la science et l'humanité. C'est une belle chose que de rendre le monde meilleur ou au moins d'en avoir le désir. Quant à moi, tel que je suis né je vivrai et tel je mourrai ¹.

¹ Un mot au sujet d'une erreur dont je n'ai pu éclaircir l'origine avec précision. Dans le roman d'un inverti-né. (Ch. II, p. 61) il convient de supprimer ce qui a trait à l'exagération des hanches et du bassin. Vérification faite, il y a eu adjonction d'une ligne qui ne se trouvait pas dans le manuscrit. L'erreur ne peut provenir que d'un copiste ou d'un typographe.



CONCLUSIONS

En m'efforçant de faire le départ entre ce que *je sais* et ce que *je crois*, voici quelques unes des conclusions qu'il me convient de donner à mes recherches et à mes réflexions sur l'homosexualité :

I. — Je sais que l'homosexualité n'existe qu'à l'état d'exception très rare sur la presque totalité du territoire continental — je veux dire non colonial — français. J'ai habité presque toutes les régions de la France, fréquenté tous les milieux. On peut objecter que je suis un sot et ne sais pas observer. J'ai comparé le résultat de mes observations avec celles de quantité de bourgeois, de commerçants, d'industriels, de paysans, d'ouvriers, d'aristocrates, de hobereaux, de prêtres, de soldats et d'officiers.

II. — Je sais que l'homosexualité existe à Paris, dans les grandes villes et, d'une façon générale, dans tous les endroits de France ouverts au cosmopolitisme. J'ignore si ces milieux sont, en France, plus riches ou moins riches en homosexuels que les milieux analogues de l'étranger. Je crois que personne n'en sait rien, n'en peut rien savoir présentement.

III. — Je sais que notre psychologie échappe à la plupart des étrangers. Sur 100 romans publiés à Paris, 10 (?) dépeignent des mœurs françaises et 90 les mœurs de milieux spéciaux : milieux d'étrangers, de rastaquouères, d'aventuriers, d'agioteurs, ou milieux inventés de toutes pièces.

IV. — Je sais que les médecins et savants français nient que l'homosexualité soit fréquente en France et, pour ce, sont parfois taxés d'ignorance et de naïveté à l'étranger. Et je sais que les médecins et savants français ont raison.

V. — Je sais que les homosexuels de bas étage, auxquels parfois s'adressent certains enquêteurs étrangers, se vantent d'être en relation avec les hommes les plus connus, les plus illustres; le ou la prostituée homo ou hétérosexuel essaie presque toujours, par tendance naturelle ou par intérêt professionnel, de faire croire à son succès et particulièrement à son succès auprès des gens qu'il ou qu'elle considère comme le plus honorables. A entendre les catins, il n'y a pas une seule femme vertueuse. Je sais que certains enquêteurs étrangers font preuve d'une crédulité incroyable et acceptent tous les renseignements lorsqu'ils sont favorables à leur thèse. Je crois que beaucoup de professionnels ne sont pas homosexuels par tendance, mais se résignent à l'être par lucre.

VI. — Je crois que l'homosexualité est contagieuse et qu'en ce moment elle se répand en France et en Allemagne en raison même de ce qu'on l'étudie, de ce que l'on en parle et de ce qu'on écrit à son sujet. Je crois que les invertis français ont en ce moment une certaine tendance à se grouper.

VII. — Je crois surtout qu'elle se développe sous l'influence de conditions économiques, que ce développement est lié aux restrictions de la natalité, à la moindre fréquence du mariage, à ce fait qu'on se marie plus âgé. Je crois que l'homosexualité est la manifestation inévitable d'une sorte de malthusianisme inconscient.

VIII. — Je crois que tout être appartenant à une espèce comportant deux sexes est un homosexuel en puissance. Je sais qu'il y a des homosexuels nés.

IX. — Je crois qu'un élément précieux du diagnostic de l'homosexualité consiste, lorsqu'on est certain qu'un sujet ne

dissimule pas, dans la constatation de l'intérêt spécial qu'il porte à la question de l'homosexualité. Je crois, de plus, que l'homosexuel est porté à voir de l'homosexualité là où il ne s'en trouve pas. J'ai constaté le fait chez des homosexuels avérés qui faisaient état d'observations inexactes ayant trait à des faits, gestes ou propos remarquables par eux dans leur entourage et qui n'étaient, en réalité, empreints d'aucune espèce de sexualité.

X. — Je crois que l'homosexualité se dissimule difficilement à quiconque a, de naissance, une certaine intuition de la psychologie humaine et connaît la question. Je suis convaincu avoir connu des homosexuels qui ne confessèrent jamais leur tendance.

XI. — J'applaudis des deux mains aux travaux des chercheurs *quorum pars minima fui*. Seulement, je sais que tout chercheur s'illusionne sur les questions nouvelles et je crois que les esprits les plus éminents se sont un peu exagéré l'étendue de l'homosexualité en Allemagne où pourtant elle paraît fort abondante.

XII. — Je sais que l'immense majorité de mes compatriotes (non coloniaux) éprouvent pour l'homosexualité un dégoût extrême non simulé. Je sais cependant que beaucoup d'entre eux ont commis ou subi de menus actes homosexuels² à l'époque de la puberté, actes qui ne leur ont pas laissé de souvenirs significatifs. Je crois à l'influence des conditions d'existence, de l'éducation, à celle de la *douche* hétérosexuelle que j'ai signalée; je crois, en un mot, à l'aiguillage, surtout au moment de la puberté.

XIII. — Tout enquêteur impartial et suffisamment éclairé constatera que, présentement, l'homosexualité est une rareté en France.

¹ Surtout tant qu'il reste chaste.

² Si tant est que l'onanisme soit inévitablement entaché d'homosexualité.

Cela, je puis l'affirmer. Et cela ne veut pas dire que l'homosexualité n'existe pas, ne foisonne pas dans certains milieux parisiens ou français qui sont précisément ceux qui se livrent les premiers à l'observation superficielle d'un étranger dénué de méthode et de sens critique ou pressé par le temps. Cela ne veut pas dire non plus que l'homosexualité ne foisonnera pas dans toutes sortes de milieux français. L'avenir de l'homosexualité et de la bisexualité, tant en France qu'en Allemagne, dépend d'éléments complexes dont il serait actuellement hasardeux de dissenter.

Je termine cet ouvrage en présentant à nouveau aux lecteurs mes excuses de ce qu'il n'ait pas dans toutes ses parties une continuité suffisante de doctrine et de vues. La majeure partie du volume fut clichée en 1895 et il ne m'a pas été possible de faire subir au texte ancien les modifications nécessaires pour le mettre à l'unisson du nouveau.

C'est une défectuosité qui a son bon côté, puisqu'elle permet d'apprécier avec exactitude l'influence que le temps, l'expérience, l'évolution de certains phénomènes sociaux ont exercée sur les conceptions d'un auteur qui, pour modeste que d'aucuns jugeront son effort, ne se réclame pas moins d'une vertu à laquelle il n'a jamais cessé d'être entièrement fidèle, la sincérité.

On m'a reproché à l'occasion de *Perversion et de Perversité* de m'être souvent *cabré* devant le sujet. J'ai cherché, depuis lors, à me hausser à la vérité scientifique, c'est-à-dire à la vérité, à atteindre la sérénité scientifique. Je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que je n'y suis pas toujours parvenu.

Paris, avril 1940.

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera, au cours de ce volume, de nombreuses indications bibliographiques. Elles sont cependant fort incomplètes. Des renseignements bibliographiques aussi complets que possible sont fournis par les publications du Comité présidé par Hirschfeld (in *der Zelten* 16, Berlin), publications généralement éditées par Max Spohr à Leipzig ¹.

En France je rappelle les travaux du Dr Eric Simac (V. p. 426).

Enfin je recommande de nouveau les auteurs suivants :

HEVELOCK ELLIS. — *Studies in the psychology of sex*, traduction française, par M. Van Gennep (édition du *Mercure de France*).

Professeur Näcke ², conseiller médical in Hubertusburg (Saxe).

Dr ANTON NYSTÖM (de Stockholm). — *La vie sexuelle et ses lois*. Paris. Vigot frères.

Archives d'anthropologie criminelle de Lacassagne, 1, Place Raspail, Lyon-Laupt (v. p. II, 362, 419.....)

Enfin je signale in *Revue de l'hypnotisme* (juillet 1908) ; *Le type homosexuel contemporain ; sa situation juridique et sociale*, par le Dr WITRY de Trèves sur Moselle.

¹ L'ouvrage de Hirschfeld *Der unrische Mensch* a été édité par M. Spohr ; le dernier ouvrage de Hirschfeld : *Die Transvestiten*, ouvrage que je n'ai pas encore reçu est édité par Pulvermacher, Berlin.

² Plusieurs pages seraient nécessaires pour reproduire la liste des travaux de l'éminent Professeur Näcke. En ce qui a trait à l'homosexualité, on trouvera des études de lui in : *Archiv. für kriminalanthropologie* (1904, 1909) ; *Monatschr. für kriminalpsychologie* (1905) ; *Allgem. Zeitschrift für Psychiat.* (Bd. 59, 65) ; *Psych. en Neurologis. Bladen et Wiener Klin. Rundschau* (1899) ; *Neurolog. Centralblatt* (1908) ; *Deutsche medizinische Wocheuschrift* (1909).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION.	v
PRÉFACE D'ÉMILE ZOLA	1

CHAPITRE I. — *Une enquête sur l'inversion sexuelle.* — L'inversion. — Définition. — Explications : Schopenhauer, Ulrichs, Mantegazza, Krafft-Ebing, Moll, Binet, Ribot, Lacassagne, Chevalier. — Le destructeur-né et l'inverti-né. — L'inverti-né malformé et l'inverti-né cérébral ; l'occasionnel ; l'indifférent. — Les lois de Chevalier et les lois de l'inversion. — Classifications. — L'inversion dans l'humanité. — Enquête et questionnaire sur l'inversion 5

CHAPITRE II. — *Une observation-type d'inverti-né féminiforme.* — Confession adressée à Emile Zola. *Le roman d'un inverti-né* : — I. Adresse à Emile Zola. — Antécédents, première enfance. — II. Enfance ; premières déviations. — III. Jeunesse ; premiers actes. — IV. Post-scriptum. — Deuxième document ; nouvelles confessions. — V. Troisième document ; dernier post-scriptum. Valeur du document ; netteté des types dessinés ; l'inverti féminiforme ; l'inverti d'occasion féminiphile ; le débauché 46

CHAPITRE III. — *Une observation-type d'inverti pädophile.* — Oscar Wilde ; son procès. — Première phase : Oscar Wilde contre le marquis de Queensberry. Questions embarrassantes. Coup de théâtre. Le désistement d'Oscar Wilde ; son arrestation. — Deuxième phase : faits reprochés à Oscar Wilde. — Troisième acte : la cour d'assises ; pas de verdict. — Dénouement : deuxièmes assises ; la condamnation. — Opinion de M. Raffalovich. — Opinion de Paul Adaxá sur l'inversion et sur l'adultère. — Conclusions : différence entre Oscar Wilde et l'inverti-né. — Argument tiré de l'art ; le *portrait de Dorian Gray*. 105

CHAPITRE IV. — L'inversion devant les philosophes et devant les savants contemporains. — Résultats de l'enquête. — L'inverti-né et l'inverti d'occasion. — *Dimitri Stefanowki* : classification des invertis. — *Dugas*. — *Krafft-Ebing*. — *Moll*. — *Tarde* : l'amour normal et l'amour morbide. — *Lacassagne*. — *Arrufat*. — *Max Dessoir*. — *Raffalovich*. — *Legludic* 189

CHAPITRE V. — Examen d'un inverti. Diagnostic. — Pronostic. — Traitement. — Sur l'hypnotisme. — Schrenck-Notzing et la suggestion. — Prophylaxie. — L'autophilie. — Opinion d'Anton Nyström. — Opinion d'Aug. Lemaître (de Genève). — L'éducation. Les idées de A. Hamon sur l'éducation. — La répression ; *la responsabilité et les prétendus stigmates d'irresponsabilité* ; la réactivité. — Causes sociales ; propagation de l'inversion. — Influence de la contamination coloniale, de la diffusion des ouvrages traitant de l'homosexualité et du mariage retardé. 279

CHAPITRE VI. — *L'intérêt de la question cesse d'être proprement psychologique pour devenir social.* — La psychologie et les écrivains homosexuels. — Point de vue social : le groupement des homosexuels en Allemagne ; le Comité humanitaire et son organisation ; l'article 175. — L'œuvre de Hirschfeld. — Tendance aux groupements des invertis français ; de l'utilité de rassembler des observations scientifiques documentaires. — *Qu'est-ce que l'instinct sexuel ?* — Havelock Ellis : tumescence ; évacuation ; allaitement. — Les variétés sexuelles et parasexuelles reflètent les conditions économiques : l'instinct sexuel demeure subordonné à l'instinct de nutrition. — Le Professeur Näcke et la prétendue dégénérescence des peuples romans. — Dégénérescence ou pléthore ? — Le président Roosevelt et Anton Nyström. — Sur la morale ; la morale est fonction de l'espèce. — *Le malthusianisme spontané.* — Considérations diverses. Rareté de l'homosexualité en France. — Le facteur religieux. — Opinion de M. Numa Prætorius. — L'affaire Eulenburg. — Opinion d'Eric Simac. — Emile Zola et l'inversion. — Suite du roman d'un inverti-né. 371

CONCLUSIONS 443

BIBLIOGRAPHIE 447